

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

U A N

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
BIBLIOTECA GENERAL DE BIBLIOTECA



ESUS-CRIST
ROI ÉTERNEL

MONSEIGNEUR

FAVA

2

BT301

F3

v.2

008931

UNIVERSITY OF TORONTO



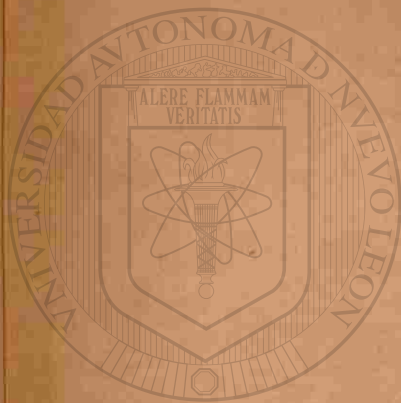
EX LIBRIS

HEMETHERI VALVERDE TELLEZ

Episcopi Leonensis



1080014830



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

JÉSUS-CHRIST

ROI ÉTERNEL

PAR

MONSEIGNEUR FAVA

EVÊQUE DE GRENOBLE

TOME SECOND

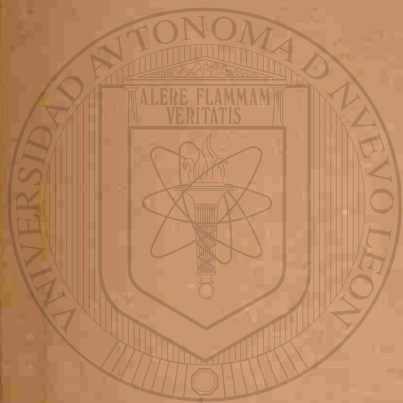


PARIS

LIBRAIRIE DE LA CITÉ DE SAINT PAUL

6, Rue Cassette, 6

1889



JÉSUS-CHRIST

ROI ÉTERNEL

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

®



* * * * * S^t Pierre
 ——— S^t Jean
 ——— S^t Marc
 ——— S^t Luc

JÉSUS-CHRIST

ROI ÉTERNEL

PAR

MONSIEUR FAVA

EVÊQUE DE GRENOBLE

TOME SECOND



Capilla Alfonso
 Biblioteca Universitaria

PARIS

LIBRAIRIE DE L'ŒUVRE DE SAINT PAUL

6, Rue Cassette, 6

1889

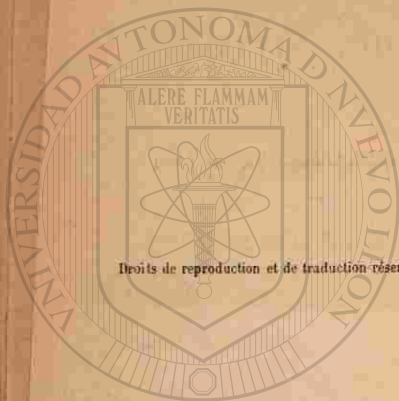
UNIVERSIDAD DE NUEVO LEÓN
 Biblioteca 1889

45508

BT301

F3

v2



Droits de reproduction et de traduction réservés

LIVRE TROISIÈME

RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

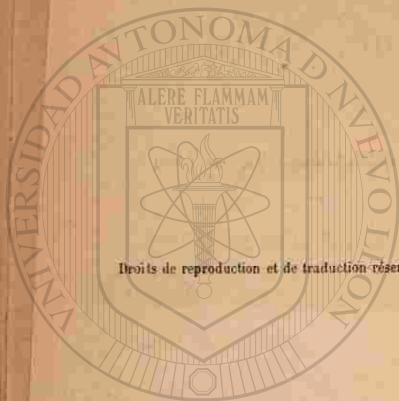
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

000931

BT301

F3

v2



Droits de reproduction et de traduction réservés

LIVRE TROISIÈME

RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

000931

LIVRE TROISIÈME

RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST

ou

ÉTABLISSEMENT DE L'ÉGLISE.

Notre-Seigneur Jésus-Christ appelait souvent son Église du nom de *Royaume*, parce que c'était en elle et par elle que devait s'exercer sa puissance divinement royale.

Ainsi nous lisons dans saint Matthieu : « Depuis lors Jésus commença à prêcher et à dire : Faites pénitence ; car le royaume des cieux est proche. » (iv, 17.) « Et Jésus parcourait toute la Galilée, enseignant dans leurs synagogues et prêchant l'Évangile du royaume. » (Ibid, 23.)

Saint Marc : « Cependant, après que Jean eut été livré, Jésus vint en Galilée, prêchant l'Évangile du royaume de Dieu. » (i, 14.)

Saint Luc : « Jésus leur dit : Il faut que j'évangélise aussi le royaume de Dieu aux autres villes, car c'est pour cela que je suis envoyé. » (iv, 43.)

Saint Jean : « Et j'entendis une grande voix dans le ciel, disant : Maintenant est advenu le salut et la force et le règne de notre Dieu, et le pouvoir de son Christ. » (Apoc. xii, 10.)



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Les Actes des Apôtres : « Leur apparaissant pendant quarante jours et leur parlant du royaume de Dieu. » (1. 3.)

C'est donc de l'Église ou du Royaume de Jésus-Christ que nous allons parler dans ce troisième livre, en exposant comment elle s'est établie à Jérusalem, en Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre, par l'action toute-puissante du Saint-Esprit opérant par les Apôtres et ceux qu'il s'est choisis à cette fin.

Dans le premier livre de cet ouvrage, nous avons développé la première partie du Symbole des Apôtres : *Je crois en Dieu le Père tout puissant, Créateur du ciel et de la terre.*

Dans le second livre, nous avons dit la seconde partie du Symbole : *Je crois en Jésus-Christ, son Fils unique.*

Le troisième livre aura pour objet la troisième partie : *Je crois au Saint-Esprit, la Sainte Église catholique, etc.*

Le quatrième livre donnera le récit des combats et des victoires de l'Église.

Comme nous l'avons fait jusqu'ici, nous nous appuierons sur les Livres Sacrés, en commençant par les Actes des Apôtres, dont saint Jean Chrysostome disait : « Plusieurs ignorent l'existence même du Livre des Actes, ainsi que le nom de son auteur. J'ai donc cru utile d'en entreprendre l'explication pour remédier à cette profonde ignorance, et vous révéler le riche trésor que ce livre renferme. Sa lecture ne nous sera pas moins avantageuse que celle de l'Évangile lui-même, tant il abonde en maximes de sagesse, en vérités dogmatiques et en récits de miracles, principalement de ceux que le Saint-Esprit a opérés. Il mérite ainsi d'être lu avec attention et d'être commenté avec soin. Nous y voyons, en effet, l'accomplissement des prédictions que Jésus-Christ a faites dans son Évangile; la vérité y

brille de toutes les clartés de l'histoire, et, après la descente du Saint-Esprit, les Apôtres y paraissent des hommes tout nouveaux. Jésus-Christ leur avait dit : « Celui qui croira en moi fera les œuvres que je fais et en fera de plus grandes. » (Jean xiv, 12.) Il leur avait également prédit qu'ils seraient « entraînés devant les magistrats et les rois, flagellés dans les Synagogues et exposés à mille tourments cruels. » (Matth. x, 18.) Mais il leur avait promis qu'ils sortiraient victorieux de toutes ces épreuves, et il avait annoncé que son Évangile serait prêché par toute la terre. Eh bien ! le livre des Actes nous raconte le parfait accomplissement de ces diverses prédictions et de plusieurs autres que les Apôtres avaient recueillies de la bouche de Jésus-Christ. »

Saint Jean Chrysostome loue ensuite saint Luc, qui a écrit les Actes. « Remarquons, dit-il, combien est humaine et apostolique l'âme de saint Luc. Il entreprit cette œuvre pénible et difficile, la rédaction de son évangile, pour le salut d'un seul homme, pour vous faire connaître la vérité des choses qu'on vous a enseignées. (Luc. 1.) C'est qu'il avait médité cette parole du Sauveur Jésus : « Ce n'est pas la volonté de mon Père qu'un seul de ces petits périsse. » (Matth. xviii, 14.)

Entrons donc en matière et suivons fidèlement le récit de saint Luc, jusqu'à la fin.

CHAPITRE I.

MISSION DU SAINT-ESPRIT.

I.

JÉSUS EXPLIQUE LA MISSION DU SAINT-ESPRIT.

Le Verbe avait été envoyé par son Père, qui l'engendre éternellement, pour apprendre aux hommes à connaître le vrai Dieu : Père, Fils et Saint-Esprit : à son tour, l'Esprit-Saint, troisième personne de l'adorable Trinité, est envoyé sur la terre par le Père et le Fils, afin de glorifier le Fils, comme le Fils avait glorifié le Père.

Le Verbe s'était incarné dans le sein de la Vierge Marie : l'Esprit ne s'incarne pas. Comment donc parlera-t-il à l'humanité ? par Pierre et les Apôtres, et après leur mort, par les successeurs de Pierre et l'Église enseignante.

« J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez les porter maintenant. Quand cet Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité ; car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et vous annoncera les choses à venir. Il me glorifiera : *Ille me clarificabit*, parce qu'il recevra de ce qui est à moi et vous l'annoncera. » (Jean xvi, 12.)

Ainsi parlait le Fils de Dieu. Les Juifs l'ont mis à mort parce qu'il affirmait sa filiation divine ; le Saint-Esprit fera connaître au monde cette vérité, et le Christ sera par lui proclamé vrai Fils de Dieu et adoré par toute la terre. « Or, quand sera venu le Paraclet que je vous enverrai du Père, l'Esprit de vérité, qui procède du Père, il rendra témoignage de moi : *Ille testimonium perhibebit de me*. (Jean xv, 26.) Jésus avait parlé pendant trois ans dans le temple, au bord du lac de Génésareth, au flanc des collines, dans les villes et les bourgades ; ses paroles, emportées par le souffle du vent, étaient oubliées ; souvent elles n'avaient pas été comprises. « Mais le Paraclet, disait Notre-Seigneur, l'Esprit-Saint que le Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses et vous suggérera tout ce que je vous ai dit. » (Jean xiv, 26.)

Et encore : « Moi, je prierai pour vous mon Père, et il vous donnera un autre Paraclet, afin qu'il demeure éternellement avec vous ; l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit pas, ni ne le connaît. » (Jean xiv, 16.)

Remarquons bien ces paroles : *Ut maneat vobiscum in æternum* ; afin qu'il demeure avec vous éternellement ; donc avec vous, et avec ceux qui vous succéderont à jamais. Il ne quittera pas un seul instant l'Église, et dans cette demeure permanente, il n'y aura jamais même une ombre, si l'on peut s'exprimer ainsi, de solution de continuité ; jamais l'esprit d'erreur ne trouvera l'Épouse du Christ seule et livrée à elle-même, pour la tromper et la rendre infidèle au Dieu de vérité ; jusqu'à la fin des siècles, elle portera dans son sein le Saint-Esprit, l'âme de son enseignement, rendu par Lui infallible.

Jésus avait travaillé à former ses disciples, tantôt dans ses courses apostoliques, tantôt dans la solitude,

se retirant avec eux dans le silence des montagnes, ou loin des foules, comme il le fit durant de longs mois aux environs de Tyr et de Sidon, mais ils étaient demeurés inintelligents et faibles jusqu'à l'abandonner et le renier. L'un d'eux avait pour trente deniers vendu le véritable Joseph.

Le Seigneur le permettait ainsi, parce qu'il était réservé au Saint-Esprit de les éclairer et de leur infuser le courage surnaturel : « Vous recevrez, leur avait dit le Sauveur, la vertu du Saint-Esprit, qui descendra sur vous, et vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée, la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre. » (Act. i, 8.)

Oui, les Apôtres aimaient leur divin Maître, mais d'un amour naturel, avec l'espoir toujours de le voir triompher en conquérant, sauveur d'Israël qu'il rétablirait dans sa gloire antique. Il fallait que l'Esprit-Saint vint pour dessiller leurs yeux; leur montrer la Croix dans sa noblesse céleste, et la souffrance comme le grand témoignage de l'amour. Aussi Notre-Seigneur leur disait-il : « Cependant, je vous dis la vérité; il vous est bon que je m'en aille : car si je ne m'en vais point, le Paraclet ne viendra pas à vous; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. » (Jean xvi, 7.)

Jésus, enfin, était mort sur la Croix, et tout le sang de ses veines avait abreuvé la terre, demandant au Ciel, par une voix et des cris ineffables, à couler à travers toutes les régions de l'univers : mais nul homme ne s'offrait pour le porter aux âmes. Cette source de vie restait inconnue à l'humanité. Les Apôtres, dispersés par l'orage, demeuraient abattus, sans foi et sans espoir. Il fallut que leur Maître leur apparût et les empêchât de retourner à leur barque et à leurs filets : « Il leur commanda de ne pas quitter Jérusalem, mais d'attendre la promesse du Père, que vous avez, dit-il, enten-

due de ma bouche, car Jean a baptisé dans l'eau; mais vous, vous serez baptisés dans le Saint-Esprit sous peu de jours. » (Act. i, 4.)

II.

LE CENACLE.

C'est au moment de s'élever vers le ciel, que Jésus leur adressa cette dernière recommandation, étant sur le sommet de la colline des Oliviers. « Alors ils retournèrent à Jérusalem de la montagne appelée des Oliviers, qui est près de Jérusalem, n'y ayant que le chemin d'un jour de Sabbat. Et quand ils furent entrés, ils montèrent au Cenacle où demeuraient Pierre et Jean, Jacques et André, Philippe et Thomas, Barthélémy et Matthieu, Jacques, fils d'Alphée et Simon le zélé, et Jude, frère de Jacques. Tous ceux-ci persévéraient unanimement dans la prière, avec les femmes, et Marie, mère de Jésus, et ses frères. » (Act. i, 12, 13.)

Voilà l'Église, en quelque sorte, à son berceau : la Vierge, comme une mère aimante, veille sur elle, tenant la place de son Fils, pour attirer sur les disciples la grâce du ciel, et les stimulant dans la foi et la prière.

Toutefois Pierre est le Chef du collège apostolique. Ce n'est pas en vain qu'il a été placé par son Maître à la tête de ses frères dans l'apostolat. Il sent lui-même que cette dignité lui impose des devoirs.

« En ces jours-là, Pierre se levant au milieu des frères, dit (or, le nombre des hommes réunis était d'environ cent vingt) : Mes Frères, il faut que s'accomplisse ce que le Saint-Esprit dans l'Écriture a prédit par la bouche de David, touchant Judas qui a été le guide de

ceux qui ont pris Jésus. Il était compté parmi nous, et il avait reçu sa part du même ministère. Et cet homme a acquis un champ du salaire de l'iniquité; et s'étant pendu, il s'est rompu par le milieu du corps, et toutes ses entrailles se sont répandues. Et ceci a été connu de tous les habitants de Jérusalem; en sorte que ce champ a été appelé en leur langue Haceldama, c'est-à-dire *Champ du Sang*. Or, il est écrit au livre des Psaumes: Que leur demeure devienne déserte, et que nul n'y habite, et qu'un autre reçoive son épiscopat. Il faut donc que d'entre les hommes qui ont été en notre compagnie, pendant tout le temps que le Seigneur Jésus a vécu parmi eux, à commencer depuis le baptême de Jésus, jusqu'au jour où il a été enlevé du milieu de nous, il y en ait un de ceux-là qui devienne témoin avec nous de sa résurrection. Et ils en présentèrent deux: Joseph, appelé Barsabas, lequel était surnommé le Juste, et Mathias. Et priant, ils dirent: Vous, Seigneur, qui connaissez les cœurs de tous, montrez-nous lequel de ces deux vous avez élu, afin qu'il prenne place dans ce ministère et l'apostolat dont Judas est criminellement sorti, pour aller en son lieu.

« Aussitôt ils tirèrent leurs noms au sort, et le sort tomba sur Mathias, et il fut compté avec les onze Apôtres. » (Act. 1, 13-26.)

III.

DÉSENTE DU SAINT-ESPRIT.

« Quand les jours de la Pentecôte furent accomplis, les disciples étaient tous ensemble en un même lieu. Et soudain un bruit s'entendit venant du ciel, pareil

à un vent violent qui s'approche, et il remplit toute la maison où ils étaient assis. Et ils virent comme des langues de feu qui se partagèrent, et elles se reposèrent sur chacun d'eux. Et ils furent tous remplis de l'Esprit-Saint, et commencèrent à parler diverses langues, selon que l'Esprit-Saint les faisait parler.

« Or, il y avait alors dans Jérusalem des Juifs religieux de toutes les nations qui sont sous le ciel.

« Ce fait donc s'étant divulgué, une multitude de personnes s'assembla et demeura stupéfaite de ce que chacun les entendait parler en sa propre langue. Et tous étaient hors d'eux-mêmes, et ils s'étonnaient disant: Est-ce que tous ceux-ci, qui parlent, ne sont pas Galiléens? Comment donc les entendons-nous parler chacun la langue de notre pays? Parthes et Mèdes, Elamites, et ceux qui habitent la Mésopotamie et la Judée, et la Cappadoce, le Pont et l'Asie, la Phrygie et la Pamphylie, l'Égypte et cette partie de la Lybie qui est près de Cyrène, et les étrangers venus de Rome; Juifs et prosélytes, Crétois et Arabes, nous les entendons parler en nos langues des merveilles de Dieu! (Act. 2, 4-11.)

« Ils étaient donc dans la stupeur et dans l'admiration, se disant l'un à l'autre: Qu'est-ce que ceci veut être? D'autres, au contraire, disaient en se moquant: C'est qu'ils ont trop bu de vin nouveau. Mais Pierre, debout avec les Onze, éleva la voix et dit: Hommes de la Judée, et vous tous qui habitez Jérusalem, apprenez ceci et prêtez l'oreille à mes paroles: Non, ceux-ci ne sont pas ivres comme vous le pensez, puisqu'il n'est que la troisième heure du jour; mais ce qui a été dit par le prophète Joël: Il arrivera dans les derniers jours, dit le Seigneur, que je répandrai de mon Esprit sur toute chair; et vos fils et vos filles prophétiseront, et vos jeunes gens verront des visions, et vos vieillards

songeront des songes. Et vraiment en ces jours-là, je répandrai mon Esprit sur mes serviteurs et mes servantes, et ils prophétiseront. Et je ferai paraître des prodiges en haut dans le ciel, et des signes en bas sur la terre, du sang, du feu, et une vapeur de fumée. Le soleil sera changé en ténèbres, et la lune en sang, avant que vienne le jour du Seigneur, grand et manifeste. Et il sera ainsi : Quiconque aura invoqué le nom du Seigneur sera sauvé.

« Hommes d'Israël, entendez ces paroles : Jésus de Nazareth, qui a reçu parmi vous le témoignage du ciel, dans les vertus, et les prodiges et les signes, que Dieu a faits par lui au milieu de vous, comme vous le savez vous-mêmes, cet homme, livré suivant le décret de la présence de Dieu, vous l'avez mis à mort, le crucifiant par les mains des méchants. Mais Dieu l'a ressuscité brisant les chaînes de l'enfer, et il n'était pas possible qu'il y fût retenu. En effet, c'est pour lui que David dit : Je plaçais toujours le Seigneur en ma présence ; car il est à ma droite, afin que je ne sois pas ébranlé. C'est pourquoi mon cœur s'est réjoui, et ma langue a célébré ma joie ; de plus ma chair même reposera dans l'espérance, parce que vous ne laisserez point mon âme dans l'enfer, et vous ne permettrez pas que votre Saint voie la corruption. Vous m'avez fait connaître les voies de la vie, et vous me remplirez de joie par l'aspect de votre visage, Mes Frères, qu'il soit permis de vous dire hardiment du patriarche David qu'il est mort et qu'il a été enseveli ; et son sépulcre est parmi nous jusqu'à ce jour. Comme donc il était prophète, et sachant que Dieu lui avait juré par serment, qu'un fils de son sang s'assoierait sur son trône ; c'est en voyant l'avenir, qu'il a dit de la résurrection du Christ : Il n'a point été laissé dans le tombeau, et sa chair n'a point vu la corruption. Ce Jésus, Dieu l'a

ressuscité, et nous en sommes tous témoins. Après donc qu'il a été élevé par la droite de Dieu, et qu'il a reçu de son Père la promesse du Saint-Esprit, il a répandu cet Esprit que maintenant vous voyez et entendez. Car David n'est point monté dans le ciel ; mais lui-même a dit : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds. Que toute la maison d'Israël sache donc très certainement que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié.

« A ce discours, ils furent touchés de componction en leur cœur, et dirent à Pierre et aux autres Apôtres : Mes Frères, que ferons-nous ? Et Pierre leur dit : Faites pénitence, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, en rémission de vos péchés ; et vous recevrez le don du Saint-Esprit. Car la promesse est faite à vous, et à vos enfants, et à tous ceux qui sont éloignés, autant que le Seigneur notre Dieu en appellera.

« Et, par plusieurs autres discours encore il rendait témoignage, et les exhortait ainsi : Sauvez-vous de cette génération perverse.

« Ceux donc qui reçurent sa parole furent baptisés, et il y eut d'adjointes, en ce jour, environ trois mille âmes. » (Act. II, 42-44.)

Quel homme ! et quel homme !

Hier, Pierre tremblait à la voix d'une faible femme ; il reniait son Maître ; il affirmait par serment qu'il ne le connaissait pas !

Aujourd'hui, Pierre paraît hardiment devant la foule assemblée, au sein de Jérusalem toute fumante encore du sang du Christ ; en face de ces scribes, de ces pharisiens, de ces docteurs de la loi, de ces princes des prêtres ; devant les sadducéens qui nient la résurrection

des morts; sous les regards de tous les ennemis de Jésus, de Jésus qu'ils ont mis à mort! Et c'est la divinité de ce supplicié qu'il proclame hardiment, lui, le pauvre et ignorant batelier de Bethsaïda! Il cite les prophètes avec un à-propos merveilleux, il rappelle les circonstances de la Passion du Sauveur: le soleil éclipsé, les ténèbres couvrant le monde depuis midi jusqu'à trois heures; la terre tressaillant au cri puissant de Jésus mourant, le voile du temple déchiré, la terreur et des bruits sinistres répandus partout. Le héraut du Christ réveille ces grands souvenirs, et alors chacun d'eux se rappelle qu'ils descendaient tous du calvaire en se frappant la poitrine.

Pierre, comme un vrai docteur de la Loi, et tel qu'un lettré, qui a fait de l'étude des Écritures le travail de toute sa vie, cite le prophète Joël et rapporte ses paroles avec un tact parfait.

Puis abordant la question, il prouve la divinité de Jésus, qu'ils ont crucifié.

D'abord, dit l'Apôtre, il s'est montré Dieu devant tout le peuple, par ses vertus, par des prodiges et des signes, et le peuple lui a rendu témoignage: tout l'auditoire en est instruit.

C'était en vertu de la prescience divine que cet homme mystérieux se livrait aux mains des méchants, et qu'ils le mettaient à mort. Mais Dieu l'a ressuscité.

Dieu! Mais Jésus en est le Fils. Et, en effet, voici que Pierre avec une logique et une clarté toute célestes, invoque le témoignage de David prédisant, non sa propre résurrection puisqu'elle n'a pas eu lieu, son sépulcre étant là intact, mais celle du fils qui devait naître de lui dans le lointain des âges, Jésus. « Ce Jésus, Dieu l'a ressuscité. » Qui est donc Jésus? Le Fils de Dieu.

* Après donc qu'il a été élevé par la droite de Dieu,

et qu'il a reçu de son Père la promesse du Saint-Esprit, il a répandu cet Esprit... que maintenant vous voyez et entendez. » Oui, ils l'avaient vu apparaître sous forme de langues de feu, emblème divin de sa propre mission, et de la mission des Apôtres; et ils l'entendaient parler par la bouche de Pierre... de Pierre, désormais l'organe de ce même Esprit, le Porte-Voix du Saint-Esprit, le Docteur infallible de la Vérité annoncée au monde. Qui écoute Pierre, chef de l'Église, écoute le Saint-Esprit. Or, voici ce qu'il dit: « Que toute la maison d'Israël sache donc très certainement que Dieu a fait Seigneur et Christ, ce Jésus, que vous avez crucifié. »

Jésus est donc notre Seigneur, notre Maître, notre Christ, notre Roi, étant le Fils de Dieu, établi sur la terre, pour y régner sur les âmes de bonne volonté, et voir ses ennemis tôt ou tard placés sous ses pieds, comme un escabeau, comme une marche qu'il gravit pour arriver à son trône. Pierre disait ces choses devant les assassins de Jésus, et au milieu de Jérusalem déicide, qui allait être renversée et réduite en cendre!

Trois mille personnes se convertirent au christianisme. Quel beau coup de filet pour le pêcheur d'hommes! plutôt, pour l'Esprit sanctificateur des âmes, qui parlait par sa bouche.

Comme Jésus l'avait dit: *Ille me clarificabit*: Il me glorifiera. De son côté, Pierre le sentait et le reconnaissait publiquement, aussi disait-il en toute vérité: « Cet Esprit, vous le voyez et vous l'entendez maintenant. » En effet, on le voyait dans les miracles qu'il opérât, et on l'entendait parler par la bouche de Pierre.

Depuis dix-neuf siècles, ô Pierre, nous l'entendons, ce divin Esprit, instruisant le monde par l'organe de vos successeurs, les Pontifes romains, et pour nous son enseignement infallible est le phare qui nous

guide à travers les écueils de l'océan de ce monde, si souvent assombri par la nuit des orages. Pour nous, Pierre est un autre Christ se survivant à jamais : il est son Vicaire, et le Maître, plus qu'Élie à Élisée, lui a laissé son Esprit, qui l'élève au-dessus des Apôtres et des prophètes.

Et ces trois mille personnes, une fois converties, reçurent le baptême de Jésus-Christ, ainsi qu'il l'avait établi en disant : « Baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. »



IV.

IDÉAL DIVIN D'UNE SOCIÉTÉ.

L'Église offrit dès lors au monde l'idéal d'une société parfaite, et montra ce que serait la grande famille humaine, si elle savait se soumettre à Jésus-Christ et vivre de son Esprit.

« Or, Ils persévéraient dans la doctrine des Apôtres, dans la communion de la fraction du pain, et dans la prière. Et la crainte de Dieu était dans toutes les âmes : et beaucoup de merveilles et de miracles étaient faits à Jérusalem par les Apôtres, et tous étaient dans une grande frayeur. »

« Et tous ceux qui croyaient étaient unis ensemble, et ils avaient tout en commun. Ils vendaient leurs possessions et leurs biens, et les distribuaient à tous, selon que chacun en avait besoin. »

« Tous les jours aussi ils étaient unanimement assidus au temple, et rompaient le pain de maison en maison, ils prenaient leur nourriture avec allégresse et simplicité de cœur, louant Dieu, et agréables à tout le

peuple. Cependant le Seigneur augmentait, de jour en jour, le nombre de ceux qui devaient trouver le salut dans cette unité. » (Act. n. 42-47.)

Les foules, témoins des miracles que faisaient les Apôtres, étaient dans la stupeur; elles sentaient passer autour d'elles le souffle de Dieu, qui vivifiait l'Église naissante, et un sentiment de respect, mêlé de crainte, s'emparait d'elles.

Quant aux disciples, qu'on appellera bientôt *chrétiens*, ils vivaient en communauté de biens, dans l'ordre et la paix; la charité et la joie; agréables au Ciel et à la terre. Ils prouvaient au monde que l'Esprit d'amour sait réaliser des prodiges, naturellement impossibles aux hommes, en créant des associations où règnent la véritable fraternité, l'égalité et la liberté, par l'oubli de soi, au profit de la gloire de Dieu. Nous verrons les Ordres religieux continuer, dans tout l'univers, cet exemple de la primitive Église, porter partout la lumière et la vie, et résister aux plus cruelles persécutions, tandis que la discorde emportera comme une paille les associations, que ne viendra pas animer l'Esprit, amour infini : « Si Dieu n'édifie pas une maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent. » (Ps. cxxi.)

V.

BOITEUX GUÉRI À LA PORTE DU TEMPLE.

« Un jour Pierre et Jean montaient au temple pour la prière de la neuvième heure. En ce moment on portait un homme boiteux dès le sein de sa mère; lequel, chaque jour, on plaçait à la porte du temple appelée la Belle, pour demander l'aumône à ceux qui entraient

dans le temple. Celui-ci voyant Pierre et Jean qui allaient entrer, les pria de lui donner l'aumône. Mais arrêtant, avec Jean, les yeux sur lui, Pierre dit : Regarde-nous. Et il les regardait attentivement, espérant recevoir d'eux quelque chose.

« Alors Pierre dit : De l'argent et de l'or, je n'en ai pas; mais ce que j'ai, je te le donne : Au nom de Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi, et marche. Et l'ayant pris par la main droite, il le souleva, et aussitôt ses jambes et ses pieds s'affermirent; et s'élançant, il se tint debout; et il marchait, et il entra avec eux dans le temple, marchant, sautant et louant Dieu.

« Et tout le peuple le vit marcher et louer Dieu. De plus, ils le reconnaissaient pour être celui-là même qui se tenait assis à la Belle porte du temple, demandant l'aumône; en sorte qu'ils furent stupéfaits et hors d'eux-mêmes de ce qui lui était arrivé. Et comme il tenait Pierre et Jean, tout le peuple étonné courut vers eux au portique appelé de Salomon.

« Or Pierre, voyant cela, dit au peuple : Hommes d'Israël, pourquoi vous émerveillez-vous de ceci? Et pourquoi nous regardez-vous, comme si par notre vertu ou notre puissance, nous avions fait marcher cet homme? Le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, le Dieu de nos pères, a glorifié son Fils Jésus, que vous avez livré; vous, et renié devant Pilate; lequel jugeait qu'il devait être renvoyé. Vous, en effet, vous avez renié le Saint et le Juste, et vous avez demandé qu'un meurtrier vous fût donné. Quant à l'Auteur de la vie, vous l'avez tué, Mais Dieu l'a ressuscité des morts, et nous en sommes témoins, et pour la foi de son nom, son nom a affermi celui-ci que vous avez vu, et que vous connaissez; et la foi, qui est par lui, a donnée cette entière guérison, en présence de vous tous.

« Au reste, mes Frères, je sais que vous avez agi par

ignorance, comme aussi vos chefs. Mais ce que Dieu avait prédit par la bouche de tous les prophètes, que son Christ souffrirait, il l'a ainsi accompli, Faites donc pénitence et vous convertissez, afin que vos péchés soient effacés, pour quand viendront les temps du rafraîchissement devant la face du Seigneur, et qu'il aura envoyé celui qui vous a été prédit, Jésus-Christ. Car il faut que le ciel le reçoive, jusqu'au jour du rétablissement de toutes choses, dont Dieu a parlé par la bouche de ses saints prophètes, dès le commencement du monde. En effet, Moïse a dit : Le Seigneur votre Dieu vous suscitera d'entre vos frères un prophète comme moi; vous l'écouteriez dans toutes ses paroles. Car sachez-le : Toute âme qui n'écouterait pas ce prophète, sera exterminée d'entre le peuple.

« Tous les prophètes aussi, qui ont parlé depuis Samuel et ensuite, ont annoncé ses jours. Vous êtes fils des prophètes, et de l'alliance que Dieu a établie avec nos pères, lorsqu'il dit à Abraham : Et en ta race seront bénies toutes les familles de la terre. C'est pour vous premièrement que Dieu, suscitant son Fils, l'a envoyé vous bénir, afin que chacun revienne de son iniquité. » (Act. iii, 1-26.)

« Or, pendant qu'ils parlaient au peuple, survinrent les prêtres, et le magistrat du temple, et les sadducéens, irrités de ce qu'ils enseignaient le peuple et annonçaient en Jésus la résurrection des morts. Et les ayant saisis, ils les mirent en prison jusqu'au lendemain; car c'était déjà le soir.

« Cependant beaucoup de ceux qui avaient entendu la parole, crurent; et le nombre des hommes fut d'environ cinq mille. » (Ibid. iv, 1-4.)

Cinq mille hommes, et admirable coup de filet, pour le pêcheur d'hommes, Pierre! Mais aussi ce n'est plus

le fils de Jonas que nous retrouvons en lui, c'est le fils du Christ, un autre Christ. Il en a pris la méthode et reçu l'Esprit.

D'abord, il opère dans les corps ce qu'il veut ensuite opérer dans les âmes. Ce perclus assis auprès de la Belle porte du temple ne marchait pas ; il mendiait ; il n'entraît pas dans la maison de Dieu ; c'était l'image du peuple juif qui refusait d'entrer dans l'Église du Christ ; qui mendiait de l'or et de l'argent, des honneurs, un Messie glorieux et triomphant à la façon des rois de la terre ; et Pierre disait à ce peuple : « Au nom de Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi et marche. » Trois mille, puis cinq mille hommes se lèvent, et entrent dans l'Église, tous remplis de joie.

Ainsi Jésus est glorifié, et il règne sur les âmes par la foi, l'espérance et l'amour. Qui n'admirerait cette marche, que l'Évangile lui-même nous décrit ; cette unité entre l'Ancien Testament et le Nouveau ? Hier, le Christ annoncé, aujourd'hui le Christ venu et immolé tel qu'un agneau, ainsi qu'il avait été figuré et prédit ; hier, l'humilité ; aujourd'hui la gloire ; hier, l'Homme-Christ abandonné au sort que la justice éternelle lui réservait ; aujourd'hui, l'Homme-Dieu triomphant de tous ses ennemis par l'amour, et les attirant dans ses bras divins et sur son Cœur sacré, pour les étreindre sur sa poitrine dans un embrassement ineffable. Et ceux-là ne sont pas autres que des Juifs, à qui Pierre dit hardiment : *Ce Christ, vous l'avez tué, et Il est le Fils de Dieu, l'auteur de la vie.*

Tout ce qui avait été figuré et prédit, pendant plus de quarante siècles, se réalise donc avec une ampleur divine, en Jésus-Christ, notre adorable Maître, le Verbe-Incarné.

Comment ne serions-nous pas attendris, consolés, enthousiasmés nous-mêmes de ce triomphe de Jésus,

après l'avoir suivi à travers les siècles, à travers les souffrances de sa vie, à travers ses douleurs et les affres de sa mort ? Il règne ! le Fils de Dieu a relevé le trône de David, ancêtre de Marie, son ancêtre à Lui-même, et l'a placé dans les hauteurs sereines où les âmes vont chercher le pain et les joies de la vérité. C'est là, au-dessus du monde de l'or, de la volupté, et des folles ambitions, que le Christ a établi son royaume. Voici des milliers de Juifs qui montent à ces hauteurs ; comment nous, Chrétiens resterions-nous à terre ?

Hélas ! la terre a la vertu d'attacher à elle, et les pieds de l'homme et son cœur. Si huit mille âmes se convertissent, des milliers aussi résistent à la parole des Apôtres : « le serviteur n'est pas plus grand que son maître ; ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi » ; ainsi avait dit Jésus, et voici que sa parole va s'accomplir.

« Or, il arriva que le lendemain les chefs du peuple, et les anciens, et les scribes s'assemblèrent à Jérusalem. Et aussi Anne le Grand-Prêtre, et Caïphe, et Jean, et Alexandre, et tous ceux qui étaient de la race sacerdotale. Puis les faisant comparaître au milieu, ils demandaient : Par quelle puissance ou au nom de quel avez-vous fait cela ? » (Act. iv, 5-7.)

On sent déjà la haine, qui a tué le Christ, s'attaquer à ses enfants ; il en sera ainsi jusqu'à la fin des siècles. Tous ces saducéens, amis de la chair et de ses plaisirs, comprennent que l'ennemi est là ; tous ces orgueilleux pharisiens voient se dresser devant leurs yeux la croix triomphante ; tous ces chefs du peuple sont pris de jalousie déjà en face de la Royauté spirituelle du Christ, et la parole du premier Pape les émeut ; une puissance nouvelle apparaît dans le monde et menace de s'élever au-dessus de celle de César, il faut aviser.

VI.

IDEAL DE LA PAPAUTÉ.

« Alors Pierre, rempli de l'Esprit-Saint, leur dit : Princes du peuple, et vous, anciens, écoutez :

« Si aujourd'hui, à cause du bien fait à un homme infirme, nous sommes en jugement, pour dire en qui il a été guéri ; il faut que vous tous, et tout le peuple d'Israël le sachiez : C'est au nom de Notre-Seigneur, Jésus-Christ de Nazareth, que vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité des morts ; c'est par lui que cet homme est ici debout et sain.

« Ce Jésus est la pierre qui a été rejetée par vous qui bâtissiez, et elle est devenue la tête de l'angle, et il n'y a de salut par aucun autre ; car nul autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes, par lequel nous devons être sauvés. » (Act. iv, 8-12.)

Ainsi parlait le Vicaire de Jésus-Christ, avec la dignité dont hériteront ses successeurs, à travers les siècles, et jusqu'à la fin du monde. Avec quel amour il prononce le nom de son Maître : C'est au nom de *Notre-Seigneur, Jésus-Christ de Nazareth*, dit-il, que cet homme est ici devant vous, debout et sain... Quelle preuve visible et palpable de la Divinité du Christ Jésus, que ce perclus dès le sein de sa mère, là, devant eux, debout, et sain, prêt à parler pour affirmer sa guérison miraculeuse ! Les yeux de tous ces grands personnages allaient de Pierre au boiteux guéri, et de celui-ci à Pierre, qui parlait avec la majesté d'un docteur et la science inspirée d'un prophète, annonçant le Royaume

de Jésus à toute créature, et la grandeur de ce Nom élevé au-dessus de tous les noms.

« Or, voyant la fermeté de Pierre et de Jean, qu'ils savaient être gens sans lettres et sans culture, les Juifs s'étonnaient. Ils n'ignoraient pas d'ailleurs que ces hommes avaient été avec Jésus.

« De plus, voyant là debout près d'eux celui qui avait été guéri, ils ne pouvaient contredire.

« Il leur commandèrent donc de sortir du conseil, et ils délibéraient entre eux, disant : Que ferons-nous à ces hommes-là ? Car il est connu de tous les habitants de Jérusalem qu'un miracle éclatant a été fait par eux ; cela est manifeste et nous ne saurions le nier. Mais afin qu'il ne se divulgue pas davantage parmi le peuple, défendons-leur avec menaces de parler désormais en ce nom à aucun homme. Ensuite les ayant appelés, ils leur signifièrent de ne plus aucunement parler ni enseigner au nom de Jésus.

« Sur quoi Pierre et Jean, prenant la parole, leur dirent : Jugez s'il est juste devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu. Car nous ne pouvons pas taire les choses que nous avons vues et entendues : *Non possumus*.

« Mais eux les renvoyèrent avec menaces, ne sachant comment les punir, à cause du peuple ; parce que tous étaient dans l'exaltation à cause de ce qui avait été fait, avec les circonstances de l'événement, car il était âgé de plus de quarante ans, l'homme sur qui avait été opéré ce miracle de guérison. » (Act. iv, 13-22.)

Où, voilà l'idéal de la Papauté, offert au monde et à tous les siècles, dans la personne de Pierre.

« Alors Pierre, rempli de l'Esprit, dit... » L'Esprit-Saint est avec Pierre, et avec ses successeurs, pour annoncer la vérité à toute créature, afin que sa parole soit à l'abri de l'erreur. Nous avons besoin d'un Pape

infaillible, à la tête de la société religieuse qu'on appelle l'Église, sinon comment son enseignement s'imposerait-il à notre raison orgueilleuse, toujours portée par son indépendance naturelle à repousser le joug qu'on lui présente ?

Pierre est le fondement spirituel de l'Église, comment donc ce fondement pourrait-il être exposé à s'érouler ? Or, il courrait ce danger si le Pape n'était pas infaillible. Sans ce privilège, il pourrait donner des décisions fausses à la catholicité, et, dès lors, l'Église cesserait d'être pour les hommes l'organe de la vérité éternelle, ce qui ne peut arriver, Dieu ne le voulant pas.

Pierre est le Pasteur du troupeau spirituel composé de tous les chrétiens : il faut donc que les agneaux et les brebis ne soient pas exposés à être conduits par lui dans des pâturages empoisonnés. C'est pour ce motif encore que Pierre doit être infaillible comme pasteur universel.

Aussi Notre-Seigneur Jésus-Christ a mis à la tête de son Église un chef, qui jouit du privilège unique de l'infaillibilité, en qualité de docteur universel, tout en demeurant peccable, comme homme ! *L'infaillibilité* lui était nécessaire, non *l'impeccabilité*. Et même le prodige apparaît plus grand, quand on voit un homme placé au-dessus de l'humanité et à l'abri de l'erreur, enseigner la vérité aux hommes, auxquels il demeure semblable par la fragilité de sa nature. Ce prodige était nécessaire, aussi Jésus-Christ l'a opéré, et ce fait est là sous les yeux du monde, éclatant et indéniable, depuis bientôt dix-neuf siècles.

D'ailleurs, pourquoi l'Église catholique serait-elle inférieure à la Synagogue ?

La Synagogue, nous l'avons dit avec Bossuet, jouissait du privilège de l'infaillibilité ; à plus forte raison

doit-il en être ainsi de l'Église. Épouse mystique de Jésus-Christ, très supérieure à la Synagogue juive.

Que dit Pierre, ainsi rempli du Saint-Esprit ? Ce que tous les Papes rediront après lui : *Il n'y a de salut qu'en Jésus-Christ : car nul autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes, par lequel nous devons être sauvés.*

Voilà la mission de la Papauté : Annoncer Jésus-Christ au monde, avec sa doctrine et tout ce qu'il nous a commandé. Cette mission, Pierre et ses successeurs l'ont remplie fidèlement, à travers les âges, jusqu'à notre Léon XIII, dont la parole ne cesse de retentir dans tout l'univers, proclamant la doctrine chrétienne, avec une puissance, qui montre bien la présence de l'Esprit de vérité en son auguste personne.

L'humanité peut donc lui confier ses destinées, en prenant sa parole pour guide, dans son pèlerinage sur la terre vers l'éternité, parce que l'Esprit-Saint lui assure l'infaillibilité doctrinale, étant toujours avec l'Église, dont le Pape est le chef visible.

Saint Augustin, dans un de ses sermons sur l'unité de l'Église, a mis en lumière cette vérité, d'une façon saisissante et accessible à tous les esprits.

« Si vous voulez recevoir l'Esprit-Saint, dit-il, écoutez-moi, mes Frères. On appelle âme l'esprit qui fait vivre tous les hommes ; on appelle âme l'esprit dont vit chacun d'eux. Or, vous voyez ce que fait l'âme dans le corps : c'est elle qui donne la vie à tous les membres ; elle voit dans les yeux, entend par les oreilles, flairé par le nez, parle avec la langue, travaille avec les mains et marche avec les pieds ; elle est dans tous les membres pour leur communiquer la vie, et en communiquant la vie à tous, elle donne à chacun d'accomplir sa fonction particulière. Aussi n'est-ce pas l'œil qui entend, ni l'oreille ou la langue qui voit, ni l'oreille en-

core ou l'œil qui parle ; tous ces organes vivent néanmoins ; l'oreille vit comme la langue ; les fonctions sont différentes, la vie est commune. Ainsi en est-il dans l'Église de Dieu. Il est des saints en qui elle fait des miracles, il en est d'autres par qui elle annonce la vérité ; dans ceux-ci elle garde la virginité, dans ceux-là la pudeur conjugale ; chacun d'eux a son don, sa fonction spéciale, mais tous ont la même vie. »

Quelle est cette vie ? Quelle est cette âme, d'où elle émane ? Écoutons bien le grand docteur.

« Ce que l'âme est pour le corps humain, l'Esprit-Saint l'est pour le corps du Christ ou l'Église ; l'Esprit-Saint fait dans toute l'Église ce que fait l'âme dans tous les membres d'un même corps. »

Donc le Saint-Esprit est réellement l'âme de l'Église catholique. Il enseigne le monde par le Pape, son organe habituel et infaillible, et, dès lors, les fidèles sont infaillibles dans leur croyance ; si l'Esprit aidant, ils croient ce que l'Église enseigne.

Mais, disent les hérétiques, l'Église Romaine a perdu la possession du Saint-Esprit.

Saint Augustin répondait à cette attaque, en montrant qu'il n'en peut être ainsi, parce que l'Esprit-Saint donne à l'Église catholique reste avec elle, quand elle rejette les hérétiques et les excommunique.

« Voyez donc, dit-il, ce que vous avez à redouter, ce que vous avez à faire. Quand on retranche dans le corps humain ou plutôt du corps humain un membre quelconque, la main, le doigt, le pied, l'âme suit-elle ce membre coupé ?

« Pendant qu'il était uni au corps, il avait la vie ; une fois retranché, il ne l'a plus. Ainsi vit le chrétien catholique, tant qu'il puise la vie dans le corps de l'Église ; une fois qu'il en est séparé, c'est un hérétique, un membre amputé et sans vie. »

Admirable explication, qui montre bien l'effet de la prière de Jésus, disant à ses Apôtres : « Je prierai mon Père et il vous donnera un autre Paraclet, qui demeurera avec vous éternellement : *Rogabo Patrem et alium Paracletum dabit vobis ut maneat vobiscum in aeternum.* » (Jean xiv. 16.) Il n'y a donc point de solution de continuité dans la demeure du Saint-Esprit au sein de l'Église de Jésus-Christ ; elle est restée la même, et n'a pu perdre le divin Esprit. Elle a seulement amputé ses membres gangrenés et les a rejetés ; mais l'Esprit ne les a pas suivis. Il a continué d'habiter dans l'Église pour la vivifier, en la maintenant dans l'unité et la charité.

« Si donc, conclut notre docteur, vous voulez la vie du Saint-Esprit, conservez la charité, aimez la vérité, et tenez à l'unité pour parvenir à l'éternité. Ainsi soit-il. » (Sermon cclxxviii. Unité de l'Église.)

Cette doctrine est celle de tous les Pères de l'Église, si peu prêchée et si peu connue de notre temps. Mais reprenons le récit des actes des Apôtres.

Que font les membres du Grand Conseil devant l'attitude de saint Pierre ? Ils s'avisent de faire comparaître Pierre et Jean et de leur imposer silence.

Les Apôtres répondent : « Jugez s'il est juste devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu. Nous ne pouvons pas taire les choses que nous avons vues et entendues. »

Nou, le Vicaire du Christ ne peut point taire le nom de Jésus en qui est le salut du monde, et l'Église, en gardant le silence, renierait sa mission, ce qui est impossible. Elle ne peut cesser de travailler au Règne du Fils de Dieu dans les âmes ; *Non possumus.*

Que de fois les grands de la terre ont essayé comme les Juifs de réduire l'Épouse du Christ au silence ! Vains efforts ! On peut enchaîner ses mains et ses pieds, mais jamais sa parole. Jusque dans les fers,

Pierre et Paul ont parlé ; jusque sous le glaive, le Pape, les Evêques, les Prêtres et les simples fidèles, redisent comme la jeune vierge Agnès : *Amo Christum*, J'aime le Christ.

Telle nous apparaît la Papauté, dès l'origine, telle nous la verrons dans la suite. Pierre se fera connaître, et le peuple qui appelle les choses comme elles lui apparaissent, le nommera ; *Papa*, Père. Le Pape, en effet, est sur la terre le Père visible de la grande famille humaine, comme Dieu au ciel. A ce nom béni de Père, nous levons les yeux vers le séjour des bienheureux : à celui de Pape, nos cœurs et nos regards se tournent vers Rome. Qui donc a pu faire que la terre soit ainsi l'image du ciel, dans l'unité de la paternité d'un seul, sinon Dieu lui-même ? Louons le Seigneur, et puis admirons, acclamons, écoutons Pierre ; c'est notre devoir et notre salut. Les premiers chrétiens nous en donnent l'exemple.

« Après donc qu'on les eût laissé aller, ils vinrent vers les leurs, et leur racontèrent tout ce que les princes des prêtres et les anciens leur avaient dit. Ce qu'ayant entendu, ceux-ci élevèrent la voix vers Dieu et dirent : Seigneur, c'est vous qui avez fait le ciel et la terre, la mer, et tout ce qu'ils contiennent : c'est vous qui, par le Saint-Esprit, inspirant notre père David, votre serviteur, avez dit : Pourquoi les nations ont-elles frémi ? Et pourquoi les peuples ont-ils médité de vains complots ? Les rois de la terre se sont levés, et les princes se sont ligüés contre le Seigneur et contre son Christ. Et véritablement Hérode et Ponce-Pilate se sont unis ensemble dans cette cité, avec les gentils et les peuples d'Israël, contre votre Saint, votre Fils Jésus, consacré par votre onction, pour faire ce que votre bras et votre conseil avaient décrété.

« Maintenant donc, Seigneur, regardez leurs mena-

ces, et donnez à vos serviteurs d'annoncer votre parole en toute confiance, étendant votre main pour que des guérisons, et des miracles, et des merveilles, se fassent au nom de Jésus, votre saint Fils.

« Et quand ils eurent prié, le lieu où ils étaient assemblés trembla, et ils furent tous remplis de l'Esprit-Saint, et ils annonçaient la parole de Dieu avec confiance. » (Act. iv, 23-31.)

Ille me clarificabit. Il me glorifiera, disait notre divin Sauveur, en parlant du Saint-Esprit. Cette parole, nous la voyons s'accomplir avec une grandeur toute céleste. La mission de l'Esprit de vérité, dans l'Eglise, apparaît à nos yeux avec un éclat capable de frapper les plus aveuglés. Par là, Dieu nous prouve que les Trois Personnes de l'adorable Trinité prennent part à notre salut : le Père nous a tant aimés « qu'il nous a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. »

Le Fils de Dieu s'est donné à nous pour nous instruire, nous sauver par sa mort, et nous enrichir de ses bienfaits sur la terre, en attendant qu'il nous associe à son éternelle Royauté.

Le Saint-Esprit, à son tour, se donne à l'homme, sous forme de langue de feu, afin de nous faire comprendre qu'il parle à l'humanité par la bouche de Pierre et de l'Eglise Enseignante, pour lui rappeler les paroles de Jésus et enflammer les cœurs de l'amour de ce divin Maître, que le ciel bénit, que la terre aussi adore et chante à jamais.

Quelle unité de doctrine ! Quelle suite admirable dans les événements, qui se déroulent sous les regards du monde depuis six mille ans ! Et comme l'on comprend bien, devant ce spectacle, pourquoi Dieu nous a révélé le mystère de la sainte Trinité ! Oui, c'est pour nous dire l'amour dont chacune des Trois Personnes

entoure et honore l'homme, sa créature chérie, appelée à partager au ciel le bonheur et la gloire de l'Éternel.

VII.

AUTORITÉ DE PIERRE DANS L'ÉGLISE.

Cependant l'Église se formait et croissait, sous la direction de Pierre, à qui Notre-Seigneur avait remis les clefs de son Royaume ; c'est-à-dire la puissance de lier et de délier les âmes au ciel et sur la terre, ainsi que le pouvoir de gouverner le troupeau dont il était constitué le Pasteur, ici-bas. Pierre avait la primauté d'honneur et de juridiction, et tous relevaient de lui. Vicaire du Christ, il était le *Porte-voix* de l'Esprit de vérité, son *Organe habituel* ; en quelque sorte, son pouvoir exécutif. Un fait, que rapportent les Actes des Apôtres, vint donner à cette prééminence de Simon-Pierre une sanction éclatante, en même temps qu'il imprima à tous les esprits une crainte révérentielle pour le chef de l'Église. Voici, à ce sujet, le récit du Livre Sacré.

« Or, la multitude de ceux qui croyaient n'avait qu'un cœur et qu'une âme : nul ne considérait comme à lui rien de ce qu'il possédait ; mais toutes choses leur étaient communes. Et les Apôtres rendaient avec une grande force, témoignage de la résurrection de Jésus-Christ Notre-Seigneur, et une grande grâce était en eux tous.

« En outre, nul n'était indigent parmi eux : car tous ceux qui possédaient des champs, ou des maisons, les vendaient et apportaient le prix de ce qui était vendu, et ils le déposaient aux pieds des Apôtres. On le distri-

buaient ensuite à chacun, selon qu'il en avait besoin.

« Joseph donc, surnommé Barnabé par les Apôtres (c'est-à-dire fils de consolation) lévite, et Cyprïote de nation, ayant un champ, le vendit, et en apporta le prix qu'il déposa aux pieds des Apôtres. (Act. iv, 32-37.)

« Cependant un certain homme appelé Ananie, avec Saphire, sa femme, vendit un champ, et sa femme le sachant, il fraudait sur le prix ; et, en apportant une partie, il la déposa aux pieds des Apôtres.

« Mais Pierre dit : Ananie, d'où vient que Salan a tenté ton cœur pour te faire mentir au Saint-Esprit et frauder sur le prix du champ ? Est-ce que, conservé, il ne demeurerait pas à toi ? Vendu même, n'était-il pas encore en ta puissance ? Pourquoi donc as-tu mis dans ton cœur une telle chose ? Ce n'est pas aux hommes que tu as menti, mais à Dieu.

« Ananie, ayant entendu ces paroles, tomba et expira ; et une grande crainte se répandit sur tous ceux qui l'apprirent. Bientôt des jeunes gens, se levant, le mirent à l'écart ; puis l'emportant, ils l'ensevelirent.

« Après l'intervalle d'environ trois heures, voici que sa femme, ignorant ce qui s'était passé, entra. Et Pierre lui dit : Femme, dites-moi, avez-vous vendu le champ ce prix-là ? Elle répondit : Oui. Alors Pierre lui dit : Pourquoi donc vous êtes-vous accordés ensemble pour tenter l'Esprit du Seigneur ? Voici à la porte les pieds de ceux qui ont enseveli votre mari, et ils vous emporteront. Aussitôt elle tomba à ses pieds, et elle expira. Et quand les jeunes gens furent entrés, la trouvant morte, ils l'emportèrent aussi, et l'ensevelirent auprès de son mari. Et une grande crainte se répandit dans toute l'Église, et sur tous ceux qui entendirent parler de cet événement. » (Act. v, 1-11.)

Ainsi Dieu montrait que son Esprit était vraiment l'Âme de l'Église, et qu'en mentant à Pierre, chef de

l'Église, on mettait au Saint-Esprit lui-même. Il suffit de s'élever à la hauteur de cette considération, pour comprendre, et la gravité du mensonge, et la justice du châtiement. Il ne fallait pas que les fidèles pussent douter, soit de la mission de Pierre dans l'Église, soit du secours que Dieu lui assurait pour la remplir. La sanction que le Ciel mettait à son autorité, assura, dès lors, le respect à son administration, autant qu'à son enseignement, et chacun sentit que Jésus-Christ gouvernait l'Église par son Esprit ? l'Esprit qui procède du Père et du Fils.

« Cependant il se faisait beaucoup de miracles et de prodiges par les mains des Apôtres, au milieu du peuple. On les trouvait tous, en grande union, assemblés dans le portique de Salomon. Aucun des autres n'osait se joindre à eux; mais le peuple les exaltait. Ainsi de plus en plus s'augmentait la multitude des croyants dans le Seigneur, hommes et femmes. De sorte qu'ils apportaient les infirmes dans les places publiques, les posant sur des lits et sur des grabats; afin que Pierre venant, son ombre au moins passât sur quelqu'un d'eux, et qu'ils fussent délivrés de leurs infirmités.

« Le peuple aussi des villes accourait en foule à Jérusalem, apportant les malades et ceux qui étaient tourmentés des esprits immondes, et tous étaient guéris. » (Act. v, 12-16.)

Saint Luc affirme donc que l'ombre de Pierre guérissait les malades; le Seigneur glorifiait jusque-là le chef de son Église, afin de fortifier la mission dont il était revêtu, la rendant plus certaine et plus sacrée aux yeux de tous.

Ici on peut dire à ceux qui seraient tentés de ne pas ajouter foi à ces miracles, que si les Juifs se sont convertis en masse sans miracles, cette conversion est le plus grand de tous les miracles, car outre qu'ils de-

vaient pour se convertir adorer un Dieu crucifié, ils s'exposaient à la haine des ennemis de leur Maître, aux mauvais traitements et à la mort, ainsi qu'il arriva aux Apôtres eux-mêmes.

Pour ne pas trop interrompre le récit des Actes, nous avons omis la citation d'une page de saint Jean-Chrysostome, relative à l'action du Saint-Esprit dans l'Église : nous la mettons ici, afin qu'on se pénétre de plus en plus de la doctrine qu'elle renferme.

« Si le Saint-Esprit n'existait pas, nous ne pourrions pas dire que Jésus est Notre-Seigneur : « Car nul ne peut dire que Jésus est Notre-Seigneur, sinon par le Saint-Esprit. » (I Cor. xii, 3.) Si le Saint-Esprit n'existait pas, nous ne pourrions pas prier Dieu, nous fidèles; en effet, nous disons : « Notre Père, qui êtes aux cieux. » (Matth. vi, 9.) Or, de même que nous ne pourrions pas appeler Notre-Seigneur, de même nous ne pourrions pas appeler Dieu notre Père. Qui le prouve ? l'Apôtre disant : « Parce que vous êtes enfants, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils, qui crie : Abba, mon Père. » (Galat. iv, 6.) C'est pourquoi, quand vous invoquez le Père, rappelez-vous qu'il a fallu que l'Esprit ait touché votre âme pour que vous fussiez jugés dignes d'appeler Dieu de ce nom. Si le Saint-Esprit n'existait pas, les discours de la sagesse et de la science ne seraient pas dans l'Église : « Car l'Esprit a donné à l'un de parler avec sagesse; à l'autre de parler avec science. » (I Cor. xii, 8.) Si le Saint-Esprit n'existait pas, il n'y aurait dans l'Église ni pasteurs, ni docteurs, car c'est l'Esprit qui les donne, selon ce que dit Paul : « Sur lequel le Saint-Esprit vous a établis évêques et pasteurs. » (Act. xx, 28.) Voyez-vous que cela encore se fait par l'opération de l'Esprit ? Si l'Esprit-Saint n'existait pas en celui qui est notre commun père et docteur, quand tout à l'heure il est monté à cette tribu-

ne sainte, quand il vous a donné à tous la paix, vous ne lui auriez pas répondu tous d'une commune voix : « Et avec votre esprit » ; c'est pourquoi non seulement lorsqu'il monte à l'autel, ou qu'il s'entretient avec vous, ou qu'il prie pour vous, vous faites entendre cette parole, mais encore quand il se tient auprès de cette table sainte, quand il est sur le point d'offrir ce sacrifice redoutable, c'est ce que savent bien les initiés : il ne touche pas les offrandes avant d'avoir imploré pour vous la grâce du Seigneur, avant que vous lui ayez répondu : « Et avec votre esprit. » cette réponse même vous rappelant que celui qui est là ne fait rien par lui-même, que les dons qu'on attend ne sont nullement l'ouvrage de l'homme ; que c'est la grâce présente de l'Esprit, descendue sur tous, qui accomplit seule ce sacrifice mystique. Sans doute il y a là un homme qui est présent, mais c'est Dieu qui agit au moyen de lui. Donc ne vous attachez pas à ce qui frappe vos yeux, mais concevez la grâce invisible. Il n'y a rien qui vienne de l'homme dans toutes les choses qui s'accomplissent au sanctuaire. Si l'Esprit n'était pas présent, l'Eglise ne formerait pas un tout bien consistant ; la consistance de l'Eglise manifeste la présence de l'Esprit. » (Saint Jean Chrys. 1^{re} Homélie sur la Pentecôte.)

C'est pour n'avoir pas compris cette doctrine enseignée par Notre-Seigneur Jésus-Christ, puis par les Apôtres, et admirablement commentée par les Pères de l'Eglise, que les hérétiques de tous les temps sont tombés dans l'erreur. Ils ont nié la présence permanente du Saint-Esprit dans l'Eglise et son chef infaillible, ne voulant pas voir, qu'en fait, ils se mettaient à sa place, et opéraient, dans sa doctrine, des réformes insensées. Nous le verrons en étudiant chaque hérésie, en particulier.

CHAPITRE II.

PREMIÈRES ÉPREUVES DES APÔTRES.

I.

LES APÔTRES MIS EN PRISON ET FLAGELLÉS.

« Or le prince des prêtres se leva, et tous ceux qui étaient avec lui (de la secte des Sadducéens) et remplis de colère, ils arrêtèrent les Apôtres et les mirent dans la prison publique. Mais l'ange du Seigneur ouvrit pendant la nuit les portes de la prison et dit en les faisant sortir : Allez, et paraissant au temple, annoncez au peuple toutes les paroles de la doctrine de vie.

« Les Apôtres ayant entendu cet avis, entrèrent au point du jour dans le temple et ils enseignaient. Cependant le prince des prêtres étant venu, ainsi que ceux qui étaient avec lui, ils assemblèrent le conseil et tous les anciens des enfants d'Israël, et ils envoyèrent à la prison, afin qu'on amant les Apôtres. Mais quand les satellites y furent arrivés et qu'après avoir ouvert la prison, ils ne les trouvèrent pas, ils revinrent en donner avis, disant : Nous avons trouvé la prison fermée avec le plus grand soin, et les gardes debout devant les portes ; mais ayant ouvert, nous n'avons trouvé personne dedans.

ne sainte, quand il vous a donné à tous la paix, vous ne lui auriez pas répondu tous d'une commune voix : « Et avec votre esprit » ; c'est pourquoi non seulement lorsqu'il monte à l'autel, ou qu'il s'entretient avec vous, ou qu'il prie pour vous, vous faites entendre cette parole, mais encore quand il se tient auprès de cette table sainte, quand il est sur le point d'offrir ce sacrifice redoutable, c'est ce que savent bien les initiés : il ne touche pas les offrandes avant d'avoir imploré pour vous la grâce du Seigneur, avant que vous lui ayez répondu : « Et avec votre esprit. » cette réponse même vous rappelant que celui qui est là ne fait rien par lui-même, que les dons qu'on attend ne sont nullement l'ouvrage de l'homme ; que c'est la grâce présente de l'Esprit, descendue sur tous, qui accomplit seule ce sacrifice mystique. Sans doute il y a là un homme qui est présent, mais c'est Dieu qui agit au moyen de lui. Donc ne vous attachez pas à ce qui frappe vos yeux, mais concevez la grâce invisible. Il n'y a rien qui vienne de l'homme dans toutes les choses qui s'accomplissent au sanctuaire. Si l'Esprit n'était pas présent, l'Eglise ne formerait pas un tout bien consistant ; la consistance de l'Eglise manifeste la présence de l'Esprit. » (Saint Jean Chrys. 1^{re} Homélie sur la Pentecôte.)

C'est pour n'avoir pas compris cette doctrine enseignée par Notre-Seigneur Jésus-Christ, puis par les Apôtres, et admirablement commentée par les Pères de l'Eglise, que les hérétiques de tous les temps sont tombés dans l'erreur. Ils ont nié la présence permanente du Saint-Esprit dans l'Eglise et son chef infaillible, ne voulant pas voir, qu'en fait, ils se mettaient à sa place, et opéraient, dans sa doctrine, des réformes insensées. Nous le verrons en étudiant chaque hérésie, en particulier.

CHAPITRE II.

PREMIÈRES ÉPREUVES DES APÔTRES.

I.

LES APÔTRES MIS EN PRISON ET FLAGELLÉS.

« Or le prince des prêtres se leva, et tous ceux qui étaient avec lui (de la secte des Sadducéens) et remplis de colère, ils arrêtèrent les Apôtres et les mirent dans la prison publique. Mais l'ange du Seigneur ouvrit pendant la nuit les portes de la prison et dit en les faisant sortir : Allez, et paraissant au temple, annoncez au peuple toutes les paroles de la doctrine de vie.

« Les Apôtres ayant entendu cet avis, entrèrent au point du jour dans le temple et ils enseignaient. Cependant le prince des prêtres étant venu, ainsi que ceux qui étaient avec lui, ils assemblèrent le conseil et tous les anciens des enfants d'Israël, et ils envoyèrent à la prison, afin qu'on amant les Apôtres. Mais quand les satellites y furent arrivés et qu'après avoir ouvert la prison, ils ne les trouvèrent pas, ils revinrent en donner avis, disant : Nous avons trouvé la prison fermée avec le plus grand soin, et les gardes debout devant les portes ; mais ayant ouvert, nous n'avons trouvé personne dedans.

« Quand le magistrat du temple et les prêtres eurent entendu ce rapport, ils étaient, au sujet de ces hommes, en grande inquiétude sur ce qui serait fait.

« Mais quelqu'un, arrivant, leur dit : Voilà que les hommes que vous aviez mis en prison, se trouvent dans le temple, et ils enseignent le peuple.

« Alors le magistrat partit avec des satellites et ils les amenèrent sans violence, craignant d'être lapidés par le peuple.

« Lorsqu'ils les eurent amenés, ils les présentèrent au conseil, et le prince des prêtres les interrogea, disant : Nous vous avons défendu absolument d'enseigner en ce nom, et voilà que vous avez rempli Jérusalem de votre doctrine, et vous voulez faire tomber sur nous le sang de cet homme.

« Sur quoi Pierre prenant la parole avec les Apôtres, ils dirent : Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus, que vous avez mis à mort, le suspendant au bois. C'est lui que la droite de Dieu a exalté Prince et Sauveur, pour donner à Israël pénitence et rémission des péchés. Or, nous sommes témoins de ces choses, nous et l'Esprit-Saint que Dieu a donné à tous ceux qui lui obéissent. A ces paroles, ils étaient transportés de rage et délibéraient de les mettre à mort. » (Act. v, 17.)

Le prince des prêtres constate donc que les Apôtres ont rempli Jérusalem de la doctrine de Jésus-Christ, et que ce divin Maître attire tout à lui, selon sa parole, depuis qu'il a été élevé sur la croix. Il règne déjà, là où il a été mis à mort par les grands de la nation, crime dont maintenant ils paraissent se défendre, tout en se demandant s'ils ne tueraient pas aussi Pierre et les Apôtres. Ah ! qu'il est donc vrai, ainsi que le Sauveur le leur disait : Ils ont pour père Satan, qui fut homicide dès le commencement. Ils sont de la race de Cain le

fratricide, et tous les ennemis du Christ leur ressembleront. Cette rage, que leur inspire l'Évangile, leur est un trait de famille à tous. Rien ne pourra l'effacer.

Cependant un des leurs se lève et les rappelle à la raison.

« Mais un pharisien nommé Gamaliel, docteur de la loi, honoré de tout le peuple, se levant dans le conseil, ordonna qu'on fit sortir les Apôtres un moment. Ensuite il leur dit : Hommes d'Israël, prenez bien garde à ce que vous ferez à l'égard de ces hommes. En effet, avant ces jours-ci, Théodas a paru, se disant un personnage, et environ quatre cents hommes s'unirent à lui. Il a été tué, et tous ceux qui croyaient en lui ont été dispersés et réduits à rien. Après lui se leva Judas, Galiléen, aux jours du dénombrement, et il attira le peuple après lui. Celui-ci aussi a péri, et tous ceux qui s'étaient joints à lui ont été dissipés.

« Maintenant donc voici ce que j'ai à vous dire : Ne vous mêlez plus de ces hommes et laissez-les. Car, si cette entreprise ou cette œuvre est des hommes, elle se dissipera.

« Si, au contraire, elle est de Dieu, vous ne pourrez la détruire. Ainsi vous vous trouveriez peut-être combattre contre Dieu même. Ils acquiescèrent à son avis. Et rappelant les Apôtres, ils leur signifèrent, après les avoir fait flageller, de ne plus aucunement parler au nom de Jésus, et ils les renvoyèrent.

« Pour eux, sortant du conseil, ils s'en allaient pleins de joie, parce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir outrage pour le nom de Jésus. Et tous les jours ils ne cessaient, et dans le temple, et de maison en maison, d'enseigner et d'annoncer le Christ Jésus. » (Act. v, 31-42.)

Ils étaient pleins de joie, parce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir outrage pour le nom de Jésus !

Voilà bien l'amour chrétien uni à la souffrance généreuse. Ce mariage a été célébré en eux, ainsi que dans l'âme de leur divin Maître. Eux, qui ne comprenaient rien à ce mystère du Calvaire, recherchent aujourd'hui l'occasion de rendre à Jésus amour pour amour, souffrances pour souffrances, sang pour sang, vie pour vie. Et ils enseignent cette doctrine, dans le temple, de maison en maison : cette doctrine, qui va, sans tarder, arracher des foules à leur froid égoïsme, à leurs voluptés, à leurs débauches de l'esprit et du corps ; qui va élever le monde, de la boue du vice aux régions de la plus sublime vertu. Oui, le doigt de Dieu est là, et Gamaliel a bien dit : Cette œuvre est de Dieu ; nul n'a pu, ni ne pourra la détruire.

II.

MÉMURES DES GRECS ET ÉLECTION DES SEPT DIACRES.

« Or, en ces jours-là, le nombre des disciples croissant, il s'éleva un murmure des Grecs contre les Hébreux, sur ce que leurs veuves étaient négligées dans les distributions quotidiennes. C'est pourquoi les Douze, convoquant la multitude des disciples, dirent : Il n'est pas juste que nous abandonnions la parole de Dieu pour le service des tables. Choisissez donc, nos frères, sept hommes d'entre vous, d'un bon témoignage, remplis de l'Esprit-Saint et de sagesse, lesquels nous puissions proposer à cette œuvre. Pour nous, nous nous appliquerons à la prière et au ministère de la parole.

« Ce discours plut à toute la multitude. Et ils élurent Étienne, homme plein de foi et de l'Esprit-Saint, et Philippe, et Prochore, et Nicanor, et Timon, et Par-

ménas, et Nicolas prosélyte d'Antioche. Ils les présentèrent aux Apôtres ; et ceux-ci priant, leur imposèrent les mains.

« Et la parole de Dieu croissait, et le nombre des disciples se multipliait grandement à Jérusalem : une multitude même de prêtres obéissait à la foi.

« Or, Étienne, plein de grâce et de force, faisait des prodiges et de grands miracles parmi le peuple. Mais quelques hommes de la Synagogue, qui est appelée des affranchis, et de celle des Cyrénéens et des Alexandrins, et des Ciliciens et des Asiatiques, se levèrent disputant contre Étienne. Et ils ne pouvaient résister à la sagesse et à l'Esprit qui parlait. Alors ils apostèrent des gens pour dire : Nous l'avons entendu proférer des paroles et des blasphèmes contre Moïse et contre Dieu. Ils soulevèrent ainsi le peuple, et les anciens, et les scribes, et se précipitèrent ensemble sur lui, ils l'entraînèrent et l'amenerent au Conseil. Là, ils produisirent de faux témoins qui disaient : Cet homme ne cesse de parler contre le Lieu saint et contre la Loi ; car nous lui avons entendu dire que ce Jésus de Nazareth détruira ce lieu, et changera les traditions que Moïse nous a données. Et comme tous ceux qui étaient assis au Conseil avaient les yeux fixés sur lui, ils virent son visage, comme le visage d'un ange. » (Act. vi, 1-15.)

Remarquons comment le texte sacré signale l'action du Saint-Esprit en saint Étienne, nous prouvant ainsi que ce divin Esprit habite dans l'Église, en général, et dans chaque fidèle, en particulier, pour devenir l'âme de l'Épouse mystique du Christ, et, si nous le voulons, l'âme de notre âme.

Constatons aussi que les ennemis d'Étienne ressemblent à ceux de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Inspirés par l'esprit mauvais, ils mentent, ils calomnient, ils s'animent au combat. Bientôt ils saisiront les pierres

du torrent pour lapider le premier diacre et le premier martyr de l'Église.

Voyons surtout que Jésus-Christ, objet d'amour et de haine, est Celui que l'on poursuit dans la personne de son serviteur. N'a-t-il pas, en effet, été posé tel qu'un signe auquel on contredira, ainsi que l'a prophétisé le saint vieillard Siméon ?

Il faut lire au Livre des Actes le magnifique discours du premier martyr pour admirer avec quel amour il oublie sa propre cause et défend celle de son adorable Maître. Peu lui importe, à cet angélique jeune homme, de mourir, pourvu que Jésus triomphe.

Voyant l'inutilité de ses efforts pour arriver à persuader les Juifs, il les foudroie de sa parole puissante : « Hommes à tête dure, leur dit-il, et incircconcis de cœur et d'oreilles, vous résistez toujours au Saint-Esprit : *Vos semper Spiritui Sancto resistitis*. Tels furent vos pères, tels vous êtes. Quel prophète n'ont-ils point persécuté. Ils ont tué tous ceux qui prédisaient l'avènement du Juste, que vous venez, vous, de trahir et de mettre à mort. Vous avez reçu la Loi par le ministère des Anges, et vous ne l'avez pas gardée.

« A ces mots, ils furent transportés de rage dans leurs cœurs, et ils grinçaient des dents contre lui. Mais lui, plein du Saint-Esprit et portant ses regards vers le ciel, vit la gloire de Dieu, et Jésus debout à la droite de Dieu. Eux alors, poussant de grands cris et se bouchant les oreilles, se jetèrent sur lui tous ensemble ; et l'entraînant hors de la ville, ils le lapidaient ; et les témoins déposèrent leurs vêtements aux pieds d'un jeune homme appelé Saul. Ils lapidaient donc Étienne, qui priait et disait : Seigneur Jésus, recevez mon esprit. Et s'étant mis à genoux, il cria d'une voix forte : Seigneur, ne leur imputez point ce péché. Après cette parole, il s'endormit dans le Seigneur. Or, Saul était

consentant à la mort d'Étienne. » (Act. vi, 54-59.)

L'Église entraînait donc dans la voie glorieuse du martyre : elle confessait la divinité de Jésus-Christ par la foi et l'effusion du sang. Le Sauveur était mort pour nous, et ses enfants l'aimaient jusqu'à mourir pour lui. Ce spectacle, digne de la contemplation du Ciel et de l'admiration de la terre, ne cessera plus désormais. Le sang des martyrs se mêlera, en tous lieux, au sang de Jésus-Christ, Victime adorable du Calvaire.

III.

SAUL PERSÉCUTEUR.

Étienne était mort, lapidé par le peuple, que les anciens et les scribes avaient soulevé. « Cependant des hommes craignant Dieu prièrent soin d'Étienne, et firent sur lui un grand deuil. » (Act. viii, 2.) Toujours le Seigneur veille sur les restes mortels de ses généreux témoins, et la tombe des martyrs est glorieuse comme la sienne.

« Saul, de son côté, ravageait l'Église, pénétrant dans les maisons, et entraînant les hommes et les femmes, il les jetait en prison. » (Ibid. 3.)

Que nul ne s'étonne de voir la divine Providence permettre à la tempête de se déchaîner contre l'Église : la persécution a ses raisons d'être, aussi bien que les orages. Outre qu'elle affermit le courage des âmes, contre lesquelles elle sévit, et le fait briller devant Dieu et devant les hommes, elle jette de toutes parts la bonne semence, en dispersant les chrétiens. C'est ainsi que les terres sans culture reçoivent les graines que le vent emporte et se peuplent de forêts, peu à peu.

« En ce temps-là, une grande persécution s'éleva contre l'Église qui était à Jérusalem ; et tous, excepté les Apôtres, furent dispersés dans les régions de la Judée et de la Samarie.

« Ceux donc qui avaient été dispersés, passaient en annonçant la parole de Dieu. Or Philippe étant descendu dans la ville de Samarie, y prêchait Jésus-Christ. Et les multitudes s'attachaient à ce qui était dit par Philippe, tous l'écoutant unanimement, et voyant les miracles qu'il opérait. Car les esprits immondes sortaient d'un grand nombre de possédés, jetant de grands cris ; et beaucoup de paralytiques et de boiteux furent guéris. Il y eut donc bien de la joie en cette ville. » (Act. VIII, 1-9.)

C'est ainsi que l'amour uni à la souffrance fait les apôtres de la bonne Nouvelle, porte au loin le nom de Jésus-Christ, terrible aux démons ; fait marcher les paralytiques spirituels, voir les aveugles, entendre les sourds, et guérir toute langueur du corps et de l'âme, même au pays des Samaritains. Tandis que la raison humaine argumente, fait entendre ses pourquoi, et va jusqu'à demander compte au ciel des événements qui viennent bouleverser l'ordre moral, comme il arrive aux ouragans pour l'ordre physique, Dieu accomplit ses desseins, et se sert de la tempête, pour faire arriver au port le vaisseau battu par les vents et les flots. L'histoire de l'Église est remplie de ces faits, mystérieux souvent pour ceux qui les voient de près, mais pleins de lumière pour les esprits attentifs à suivre, dans leurs conséquences, les divers événements de la vie, soit chez les individus, soit au sein des sociétés. C'est ainsi que la persécution exercée à Jérusalem contre les disciples de Jésus-Christ, après y avoir fait couler des larmes et du sang, porta la joie aux habitants de Samarie, avec le Nom adorable de Jésus-Christ.

IV.

SIMON LE MAGE.

Ici apparaît un personnage, dont les Actes des Apôtres nous parlent. Cet homme fut pour le Chef de l'Église un ennemi acharné ; on le dirait une incarnation de Satan. Après s'être joué des choses sacrées en se faisant chrétien, en apparence du moins, il redevint ce qu'il était, c'est-à-dire, mage ou magicien. On le vit travailler par l'éloquence de sa parole, son savoir, qui était grand, et des artifices de toute nature, à empêcher l'apostolat de saint Pierre, qui n'arrivait dans une ville, que pour y retrouver les derniers échos de la voix du mage. Celui-ci fuyait Pierre, qu'il avait appris à connaître, mais comme un vrai suppôt du démon, il troublait les esprits et les indisposait contre la vérité chrétienne. Commençons par voir ce qu'en dit le huitième chapitre des Actes, à propos des travaux du diacre Philippe à Samarie.

« Or, était là un certain homme appelé Simon, qui auparavant exerçait la magie dans la ville, séduisant le peuple de Samarie, se disant être quelqu'un de grand. Tous l'écoutaient depuis le dernier jusqu'au premier, disant : Celui-ci est la vertu de Dieu qu'on nomme la grande. Et ils s'attachaient à lui, parce que depuis longtemps il leur avait troublé l'esprit par ses enchantements. Mais quand ils eurent cru à la parole de Dieu que Philippe leur annonçait, ils furent baptisés, hommes et femmes, au nom de Jésus-Christ. » C'est-à-dire au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

« Alors Simon lui-même crut aussi, et après qu'il

eut été baptisé, il s'attacha à Philippe; et voyant les prodiges et les grands miracles qui se faisaient, il s'étonnait et admirait.

« Lorsque les Apôtres, qui étaient à Jérusalem, eurent appris que Samarie avait reçu la parole de Dieu, ils prièrent Pierre et Jean d'aller vers eux. Étant venus, ils prièrent pour eux, afin qu'ils reçussent le Saint-Esprit. Car il n'était encore descendu sur aucun d'eux; mais ils avaient été seulement baptisés au nom du Seigneur Jésus. » (Act. viii, 9-16.)

Philippe n'était que diacre, et ne confirmait pas.

« Alors les Apôtres leur imposaient les mains et ils recevaient le Saint-Esprit.

« Simon, voyant que le Saint-Esprit était donné par l'imposition des mains des Apôtres, leur offrit de l'argent, et dit : Donnez-moi aussi ce pouvoir afin que tous ceux à qui j'imposerai les mains reçoivent le Saint-Esprit. » (Ibid. 17-19.)

Le mage voyait là un moyen d'exercer son art magique et de mieux tromper les foules. Il fut le père de la lèpre que l'Église appela de son nom : la *Simonie*.

« Mais Pierre lui dit : Que ton argent périsse avec toi, parce que tu as osé que le don de Dieu peut s'acquérir avec l'argent. Il n'y a pour toi, ni part, ni sort en ceci; car ton cœur n'est pas droit devant Dieu. Fais donc pénitence d'une telle méchancelé; et prie Dieu, afin que peut-être il te pardonne cette pensée de ton cœur. Car je vois que tu es dans un fiel d'amertume et dans des liens d'iniquité. Simon répondit : Priez vous-mêmes le Seigneur pour moi, afin que rien de ce que vous m'avez dit, ne m'arrive. Pour eux, après avoir rendu témoignage et prêché la parole du Seigneur, ils reprirent le chemin de Jérusalem, annonçant l'Évangile en plusieurs contrées des Samaritains. » (Ibid. 19-25.)

« Simon le mage, que le prince des Apôtres rencontre pour la première fois, écrit l'abbé Darraz, était né à Gitta, ville ancienne du territoire samaritain. Jusqu'ici le défaut de renseignements suffisamment complets avait égaré le jugement des historiens sur le rôle de Simon; on considérait généralement cet hérésiarque comme un imposteur vulgaire, comme un empirique de bas étage, sans portée dans l'esprit, sans relations avec le mouvement intellectuel du passé, sans influence sur l'avenir. La récente découverte du manuscrit des *Philosophumena*, nous a mis sur la trace du vaste système gnostique organisé par Simon le mage. Des fragments considérables textuellement extraits de l'Évangile de ce pseudomessie, par l'auteur inconnu des *Philosophumena*, nous permettront d'apprécier dans son ensemble la doctrine du patriarche de l'hérésie. Sous le titre de *Révélation, Apophasis*, Simon le mage avait fondu en une ambitieuse synthèse, les principales erreurs du Zend persan, du bouddhisme indien, de l'ésothérisme d'Égypte, de la cabale juive, du platonisme alexandrin et des mythologies polythéistes. Au moment où Philippe vint prêcher à Samarie, le mage se hâta de se faire initier à la prédication évangélique, comme il s'était fait initier précédemment à la doctrine des hiéroglyphes de l'Orient. Nul doute qu'en offrant à Pierre une somme d'argent, il ne continuât son procédé habituel vis-à-vis des autres chefs d'écoles.

« Quoiqu'il en soit, Simon conçut de prime abord l'influence qu'allait exercer la prédication évangélique sur le monde; il se flatta de pouvoir la confisquer à son profit, et de la présenter, en la dénaturant, comme le couronnement de son œuvre. L'audace de sa pensée aura lieu de nous surprendre, quand nous l'analyserons en détail, et que nous la verrons précéder, à la distance de tant de siècles, les témérités de la philosophie trans-

centennale de Schelling et de Hegel. Le mage de Gitta était loin de la pénitence et du repentir que lui prêchait saint Pierre. Après le départ des Apôtres, il concentra toutes les facultés de son intelligence dans le champ nouveau pour lui de la révélation chrétienne. A mesure que les textes de l'Évangile et les Évangiles des Apôtres furent publiés, Simon s'en empara pour les adapter à sa Gnose. Les *Philosophumena* nous fourniront ainsi une nouvelle preuve de l'authenticité des Évangiles et de l'intégrité de leur publication sous leur forme actuelle, dans le cours du I^{er} siècle. » (T. V, 360.)

Ces révélations du manuscrit des *Philosophumena* sont trop instructives pour que nous hésitions un seul instant à les mettre sous les yeux de nos lecteurs, telles que nous les trouvons dans l'historien précité.

« La rencontre des Apôtres à Samarie fut donc pour Simon le point de départ d'une nouvelle évolution théosophique. Jusque-là exploitant l'attente universelle d'un Messie qui tenait toute la Palestine en suspens, il se proclamait « la grande puissance de Dieu ». En lui s'incarrait le Rédempteur d'Israël, promis par les prophètes. Le schisme samaritain trouvait une satisfaction nationale à voir surgir de son sein le Désiré des nations. Mais il fallait soutenir ces hautes prétentions par des opérations extraordinaires, et tenir en éveil la crédulité publique. Ce fut à la pratique des sciences occultes et aux traditions mystérieuses du spiritisme ancien, renouvelées de nos jours avec des procédés analogues, que Simon demanda cet élément de succès. Le texte sacré est formel sur ce point : « Il avait séduit les Samaritains par les prestiges de son art magique, » dit saint Luc. Les *Philosophumena* nous apportent le commentaire le plus explicite de cette parole du texte sacré. « Simon, disent-ils, était profondément versé dans la connaissance des arts magiques et dans les formules de

Thrasymède, que nous avons précédemment exposées. Ces secrets l'aiderent à tromper les multitudes. Il recourut aussi aux interventions démoniaques, et les résultats qu'il obtint de la sorte aidèrent puissamment, dans ses tentatives d'apothéose personnelle, cet imposteur orgueilleux et pervers. » (*Philosophumena*, liv. VI, § 7.)

« Ses disciples ont appris de lui les procédés de la magie et des incantations. Ils savent troubler l'esprit de ceux qu'ils veulent séduire, en les livrant aux démons des songes, ainsi qu'ils les nomment, et en faisant apparaître une autre sorte d'esprits qu'ils appellent démons familiers. » (Ibid.)

« L'auteur des *Philosophumena* nous apporte sur ce point les révélations les plus curieuses. On comprendra, sans nul doute, l'importance qui s'attache à un sujet actualisé chez nous par l'invasion du spiritisme dans nos vieilles sociétés.

« Le mage, dit cet auteur, faisait écrire sur une feuille de parchemin la demande qu'on voulait adresser au démon. La feuille, pliée en quatre, était jetée dans un brasier ardent, pour que la fumée allât révéler au démon ce qu'on lui demandait. L'encens était jeté à pleines mains sur les charbons, le mage y ajoutait, sur des morceaux de papyrus les noms, écrits en caractères hébraïques, des démons auxquels il s'adressait, et la flamme dévorait le tout. Bientôt l'Esprit divin semblait envahir le mage, qui poussait des cris inintelligibles, invoquant les génies supérieurs. Un sacrifice commençait où tous les assistants apportaient leur oblation, et le mage répondait à la question posée. Des apparitions fantastiques surgissaient parfois du milieu du brasier ardent. A l'approche de l'autre magique, on voyait les brebis amenées pour l'immolation se précipiter d'elles-mêmes sous le couteau du sacrificateur et se donner la mort.

Le feu paraissait descendre du ciel sur les objets que le mage avait désignés. A sa voix le bruit de la foudre se faisait entendre. Dans un bassin rempli d'eau, il évoquait les fantômes des dieux, et le spectateur saisi d'effroi distinguait clairement l'image enflammée d'Hercule ou celle de Diane, chassant avec sa meute, dans les forêts sacrées. Souvent le mage se faisait remettre, soigneusement cachetées, les demandes qu'on voulait adresser aux dieux. Il y répondait et remettait la lettre sans que l'empreinte eût été violée. D'autres fois, la divinité évoquée traversait l'appartement, traçant des orbes de feu dans son vol. Le disque de la lune apparaissait soudain, au milieu d'un appartement clos, et dans une nuit obscure. La terre tremblait sous les pieds des assistants; et un crâne humain posé sur le sol, rendait des oracles, d'une voix qui semblait venir des enfers. »

L'auteur des *Philosophumena* décrit longuement les procédés physiques à l'aide desquels on obtenait alors ces diverses illusions, qui ne seraient qu'un jeu pour la science moderne. Mais de ces opérations naturelles il distingue nettement les relations démoniaques. Encore aujourd'hui les évocateurs par le magnétisme, le spiritisme et les tables tournantes, ne se font pas scrupule d'emprunter aux ressources de la physique quelques-uns de leurs effets. Le double caractère de Simon le mage se retrouve ainsi dans ses successeurs. Comme lui ils plongent dans un sommeil factice; ils font apparaître sous le nom d'âme des morts, ceux que le mage de Gitta nommait les démons familiers. Le XIX^e siècle reproduit jusque dans les moindres détails les téméraires évocations que saint Pierre frappait d'anathème à Samarie, et notre civilisation si fière d'elle-même, se replonge « dans le fiel d'amertume et les lois d'iniquité » du magicien Simon. A tel point que l'on croirait

écrites d'hier ces lignes de Tertullien : « Les mages évoquent les fantômes, ils souillent par leurs infamies les esprits des morts; ils font rendre des oracles par la bouche des jeunes enfants; ils produisent des effets prodigieux en faisant tourner les objets; ils plongent dans le sommeil, et les tables devinent sous leurs mains. » (Tertullien, Apolog. xxiii. Voir Darras T. V. p. 361.)

Tandis que le mage, fou d'orgueil et de colère, se livrait à son art diabolique, Philippe, sur la route de Jérusalem à Gaza, baptisait l'Eunuque de la reine de Candace, après lui avoir fait connaître Jésus crucifié; puis il allait évangéliser tout le pays jusqu'à ce qu'il vint à Césarée, toujours guidé et inspiré par l'Esprit de Dieu, disent les Actes.

Jésus-Christ lui-même s'unissait à ses Apôtres et à ses disciples pour vaincre ses plus fiers ennemis et les convertir à la foi.

CHAPITRE III.

CONVERSION DE SAINT PAUL.

« Cependant, disent les Actes, Saul respirant encore la menace et le meurtre contre les disciples du Seigneur vint auprès du Grand-Prêtre, et lui demanda des lettres pour les synagogues de Damas; afin que s'il en trouvait de cette voie, hommes et femmes, il les amenât enchaînés à Jérusalem. Et comme il était en chemin et qu'il approchait de Damas, soudain une lumière l'environna; et, tombant à terre, il entendit une voix qui lui disait : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? Il répondit : Qui êtes-vous, Seigneur ? Et le Seigneur : Je suis Jésus que tu persécutes; il t'est dur de regimber contre l'aiguillon. Lui, tremblant et interdit, ajouta : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? Et le Seigneur reprit : Lève-toi, et entre dans la ville; et là il te sera dit ce qu'il faut que tu fasses. Or, ceux qui l'accompagnaient demeuraient stupéfaits, entendant, à la vérité, une voix, mais ne voyant personne.

« Saul se leva donc de terre; et les yeux ouverts, il ne voyait rien. C'est pourquoi, le prenant par la main, ils le conduisirent à Damas. Et il y fut trois jours sans voir, sans manger et sans boire.

« Or, il y avait à Damas un disciple nommé Ananie, à qui le Seigneur dit dans une vision : Ananie. Et il répondit : Me voici, Seigneur. Le Seigneur lui dit : lè-

ve-toi, et va dans la rue qu'on appelle Droite, et cherche dans la maison de Judas un nommé Saul de Tarse : car voilà qu'il prie.

« (Dans ce même moment, Saul vit un homme appelé Ananie qui entra, et lui imposait les mains, afin qu'il recouvrât la vue.)

« Ananie répondit : Seigneur, j'ai appris de plusieurs combien de maux cet homme a faits à vos Saints dans Jérusalem. Ici même, il a, des princes des prêtres, le pouvoir de charger de fers tous ceux qui invoquent votre nom.

« Mais le Seigneur lui dit : Va; car, cet homme n'est un vase d'élection pour porter mon nom devant les gentils, devant les rois, et devant les enfants d'Israël. Aussi lui montrerai-je combien il faut qu'il souffre pour mon nom.

« Ananie alla donc et entra dans la maison; et, lui imposant les mains, il dit : Saul, mon frère, le Seigneur Jésus, qui t'a apparu dans le chemin, par où tu venais, m'a envoyé afin que tu voies, et que tu sois rempli de l'Esprit-Saint. Et aussitôt il tomba de ses yeux comme des écailles, et il recouvra la vue; et, se levant, il fut baptisé. Et lorsqu'il eut pris de la nourriture, il fut fortifié, et il demeura quelques jours avec les disciples qui étaient à Damas. Et dès ce moment-là il prêchait dans les synagogues que Jésus est le Fils de Dieu. Or, tous ceux qui l'entendaient, étaient dans l'étonnement, et disaient : N'est-ce pas là celui qui persécutait dans Jérusalem ceux invoquant ce nom, et qui est venu pour les conduire, chargés de fers, aux princes des prêtres ?

« Cependant Saul se fortifiait de plus en plus, et confondait les Juifs qui habitaient à Damas, affirmant que Jésus est le Christ. (Act. ix, 1-22.)

Étienne mourant, sous les coups de ses meurtriers,

avait prié pour Saul, comme lui, disciple de Gamaliel, mais demeuré pharisien sectaire. Aveuglé par la passion, Saul avait déclaré la guerre, une guerre à mort, à l'Église naissante, qui menaçait de renverser les traditions du pharisaïsme, et de faire régner à sa place une doctrine ennemie, celle du Christ! Qu'était donc ce Christ auquel Étienne, et d'autres, avaient donné leur amour?

Ne voulant écouter que son orgueil sectaire, il avait multiplié déjà ses victimes, et rempli Jérusalem, et les contrées voisines de la terreur de son nom. Muni de pouvoirs, il courait à Damas pour arrêter les chrétiens qui s'y trouvaient, « respirant la menace et le meurtre contre les disciples du Seigneur. » Tel était ce loup de la tribu de Benjamin : *lupus rapax*.

Mais à la prière d'Étienne, Jésus en fait un agneau. Ce divin Maître vient en personne, sur le chemin de Damas, choisir ce nouvel apôtre et l'attirer à lui. Il l'enveloppe de lumière, et lui dit : « Saul, Saul, pour quoi me persécutes-tu ? » Le jeune meurtrier des chrétiens gisait renversé par terre : « Qui êtes-vous, Seigneur? — Je suis Jésus que tu persécutes. » Le Maître s'identifie avec ses disciples.

Révélant alors à Saul lui-même ses propres combats intimes, le Seigneur ajoute : « Il t'est dur de regimber contre l'aiguillon. » Tu luttas contre moi, mais aussi contre l'aiguillon de ta conscience. La passion aveugle ton âme ; rends-toi à moi.

Lui tremblant et interdit : « Seigneur que voulez-vous que je fasse ? »

En disant : Je suis Jésus... le Maître avait parlé avec son cœur, comme avec son cœur aussi, il avait regardé Pierre, chez Caïphe. Celui de Saul s'était ému, à son tour. Vaincu par la charité de Dieu, il se rendit à merci. Il était converti.

Il avait les yeux ouverts, en se levant, mais il ne voyait rien ; il restait frappé d'une cécité physique, image de l'aveuglement de son âme. Toutefois il entra dans la voie droite, et les écailles bientôt tombant de ses yeux, sous les mains d'Ananie, il verra et sera baptisé ; puis rempli de l'Esprit-Saint, qui fait les Apôtres. Aussi Saul prêcha, au sein des synagogues, immédiatement, « que Jésus est le Fils de Dieu. » Et tous ceux qui l'entendaient, s'étonnent de voir le loup changé en agneau.

Il a plu au Seigneur de choisir ce jeune persécuteur pour en faire un vase d'élection, où son nom renfermé sera porté à toutes les nations, comme, plus tard, il appellera, du sein de la volupté, le jeune Augustin, pour en faire le grand docteur de l'Église : ce sont là des victoires qu'il se plaît à remporter sur ses ennemis, afin de montrer au monde la puissance de sa grâce. Tantôt il la verse dans les âmes goutte à goutte ; tantôt par torrents : et qui donc a le droit de lui demander pourquoi il en agit ainsi ? Le fait est que Dieu est admirable dans ses saints, quelle que soit la marche qu'il suive à leur égard.

Saint Paul ne tarda pas à partir pour l'Arabie, comme il le dira lui-même dans son Épître aux Galates. Dans ces mornes solitudes, du Sinaï et de l'Horeb, au sein de ces déserts, tout remplis du souvenir de Moïse et de son peuple, il pourra méditer les Figures et les Prophéties, la Loi ancienne, et tout le passé rempli de l'annonce du Sauveur. A l'École de Jésus-Christ, qui lui parle intimement par son Esprit, révélateur de la vérité, il comprendra que la Loi n'était que la figure et le Christ la réalité ; il puisera dans la retraite ces lumières dont abondent ses Épîtres, et qui ont rejailli sur le monde, comme autant de flots lumineux.

« Je vous déclare donc, mes Frères, disait-il, aux Galates, que l'Évangile que je vous ai prêché n'est pas

selon l'homme : en effet, ce n'est pas d'un homme que je l'ai reçu ou appris, mais par la révélation de Jésus-Christ. Car vous avez oui dire de quelle manière j'ai vécu autrefois dans le Judaïsme, persécutant à outrance et ravageant l'Église de Dieu ; et me signalant dans le Judaïsme, au-dessus de beaucoup de mes contemporains au sein de ma nation, je surabondais de zèle pour les traditions de mes pères. Mais lorsqu'il plut à celui qui m'a choisi dès le sein de ma mère, et m'a appelé par sa grâce, de révéler son Fils en moi, afin que je l'annonçasse aux nations ; aussitôt, sans prendre conseil de la chair et du sang, et sans retourner à Jérusalem, vers ceux qui étaient Apôtres avant moi, je m'en allai en Arabie, et je retournai encore à Damas. Trois ans après, j'allai à Jérusalem pour voir Pierre, et je demurai quinze jours avec lui ; mais je ne rencontrai aucun des autres Apôtres, sinon Jacques, frère du Seigneur. » (I, 11-19.)

« Il se rendit à Jérusalem pour voir Pierre, dit Bossuet, et le voir, selon la force de l'original, comme on vient voir une chose pleine de merveilles et digne d'être recherchée ; le contempler, l'étudier, dit saint Jean-Chrysostôme, et le voir comme plus grand et plus ancien que lui, dit le même Père ; le voir néanmoins, non pour être instruit, lui que Jésus-Christ instruisait lui-même par une révélation si expresse, mais afin de donner la forme aux siècles futurs, et qu'il demurât établi à jamais quelque docteur, quelque saint qu'on soit, fût-on un autre saint Paul, il faut voir Pierre. » (Bossuet ; Discours sur l'unité de l'Église.)

« A Damas, celui qui était gouverneur de la province, au nom du roi Artas, faisait garder la ville des Damaséniens, écrit saint Paul aux Corinthiens, pour me faire saisir ; mais on me descendit dans une corbeille le long de la muraille et j'échappai ainsi de ses mains. » (II Cor. xi, 32, 33.)

« Quand il fut à Jérusalem, il cherchait à se joindre aux disciples ; mais tous le craignaient, ne croyant pas qu'il fût disciple.

« Alors Barnabé l'ayant pris avec lui, le conduisit aux Apôtres, et leur raconta comment, dans le chemin, il avait vu le Seigneur, qui lui avait parlé, et comment à Damas, il avait agi avec assurance au nom de Jésus.

« Saul demeurait donc à Jérusalem, vivant avec eux, et agissant en toute assurance au nom du Seigneur. Il parlait aussi aux gentils et disputait avec les Grecs ; or, ceux-ci cherchaient à le tuer. Ce que les frères ayant su, ils le conduisirent à Césarée, et l'envoyèrent à Tarse. » (Act. ix, 26-30.)

Plus tard il disait : « Et il arriva que de retour à Jérusalem, comme je priais dans le temple, j'eus un ravissement d'esprit ; et je vis le Seigneur qui me dit : Hâte-toi, et sors promptement de Jérusalem, car ils ne recevront pas ton témoignage sur moi. Et moi, je répondis : Seigneur, ils savent que c'est moi qui enfermais en prison, et déchirais de coups dans les synagogues, ceux qui croyaient en vous ; et que, lorsqu'on répandait le sang d'Étienne, j'étais là présent, et que j'y consentais, et que je gardais les habits de ses meurtriers. Et il me dit : Va, car je t'enverrai au loin, vers les Gentils. » (Act. xxii, 17-21.)

Jésus, comme un père plein de miséricorde et d'amour pour Paul, le guidait dans sa voie, et veillait sur lui. La vie de cet Apôtre sera comme un miracle continu, attestant la divinité du Sauveur, et affermissant son règne dans le monde.

CHAPITRE IV.

SAINT PIERRE.

SAINT PIERRE ET LES ÉGLISES DE PALESTINE.

La paix avait été rendue à l'Église de Judée, grâce à l'empereur Tibère, qui avait appris à connaître, bien plus, à admirer Jésus-Christ, jusqu'à proposer au Sénat de le mettre au rang des dieux que Rome adorait.

Le sénat ne fut pas de son avis. Cependant Tibère défendit de persécuter les chrétiens.

Les Actes ne nous le disent pas ; mais l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe nous l'affirme, et Tertullien l'atteste, en disant : « Tibère, à l'époque où le nom chrétien fit sa première apparition dans le monde, reçut de Pilate une relation qui l'informait de la véritable Divinité, celle du Christ. Il en déféra l'examen au Sénat, et pour sa part, il se déclarait prêt à accorder un suffrage favorable. Le Sénat ne fut point de l'avis impérial, et repoussa la motion. Le César n'en persévéra pas moins dans son premier sentiment, et menaça de la peine capitale quiconque accuserait les chrétiens. » Ainsi parle Tertullien. La Providence divine inclina en ce sens l'âme du César Tibère, afin que l'Évangile qui commençait à naître pût se répandre sans obstacle dans toutes les parties de l'univers.

« On ne connaît rien de plus circonstancié, de plus positif, de plus net, que ce récit d'Eusèbe, attesté en l'an 180 par Tertullien, et confirmé, vers l'an 98 par saint Justin, qui renvoie les Romains incrédules au texte officiel des Actes de Pilate, conservé dans les archives du règne de Tibère. » (L'abbé Darras, Pontificat de saint Pierre, t. viii, 379.)

Le même auteur ajoute : « La main de Dieu frappait tous les déicides. Pilate (accusé par Vitellius, proconsul de Syrie) trouva au tribunal de Caligula, successeur de Tibère, un juge digne de lui. L'ancien gouverneur de Judée fut exilé à Vienne, capitale des Allobroges, et se donna lui-même la mort. Caïphe qui avait déchiré sa robe de Grand-Prêtre, en s'écriant : Il a blasphémé ! se vit dépouillé par un proconsul romain, de la pourpre pontificale, et dans son désespoir, il mit fin à sa vie. Anne, son père, termina de même ses jours par le suicide. Ces trois noms s'inscrivent après celui de Judas Iscariote, au tragique nécrologe des persécuteurs. » (Ibid.)

« Cependant l'Église était en paix dans toute la Judée, la Galilée et la Samarie, et elle prospérait, marchant dans la crainte de Dieu et remplie de la consolation du Saint-Esprit. Or, il arriva que Pierre les visitant tous, arriva chez les saints qui demeuraient à Lydda, et il trouva là un homme appelé Énée, qui était paralytique et depuis huit ans gisait sur un grabat. Et Pierre lui dit : Énée, le Seigneur Jésus-Christ te guérira : lève-toi, et prépare toi-même ton lit. Et aussitôt il se leva. » (Act. ix, 31-34.)

Remarquons l'attention de l'auteur des Actes à rappeler la présence de l'Esprit-Saint dans l'Église, sous le titre de Paraclet : *Elle était remplie de consolation*. Ainsi s'accomplissait la promesse qu'avait faite Jésus en ces termes : « Je prierai mon Père, et il vous don-

nera un autre Paraclét, qui demeurera toujours avec vous. »

N'était-ce pas aussi en vertu des paroles du Maître, qui l'avait placé à la tête des agneaux et des brebis, que Pierre commençait la visite de son troupeau ? Le Seigneur affirmait lui-même que Pierre avait ce droit, et que tel était aussi son devoir, en faisant par lui des miracles, qui frappaient les esprits et les convertissaient : « Et tous ceux qui habitaient à Lydda et à Sarone le virent, et ils se convertirent au Seigneur. »

« Il y avait aussi à Joppé, parmi les disciples, une femme nommée Tabithe, en grec Dorcas. Sa vie était remplie de bonnes œuvres, et elle faisait beaucoup d'aumônes. Or, il arriva en ces jours-là qu'étant tombée malade, elle mourut ; et après qu'on l'eut lavée, on la mit dans une chambre haute. Comme Lydda était près de Joppé, les disciples apprenant que Pierre était là, envoyèrent vers lui deux hommes, le priant de se hâter et de venir jusque chez eux. Aussitôt Pierre se levant, vint avec eux. Et quand il fut arrivé, on le conduisit dans la chambre haute ; et là toutes les veuves s'assemblèrent autour de lui, pleurant et lui montrant les tuniques et les robes que Dorcas leur faisait.

« Pierre fit sortir tout le monde, se mit à genoux et pria ; et se tournant vers le corps, il dit : Tabithe, lavez-vous. Et elle ouvrit les yeux ; et ayant vu Pierre, elle se mit sur son séant. Alors lui donnant la main, il l'aïda à se lever ; et ayant appelé les saints et les veuves, il la leur rendit vivante.

« Cela fut connu dans toute la ville de Joppé, et beaucoup crurent au Seigneur. Ensuite Pierre séjourna assez longtemps à Joppé, chez un corroyeur nommé Simon. » (Act. ix, 35-43.)

Pierre ressuscite donc les morts ! Oui, mais par la vertu de son Maître, qu'il implore. L'attitude du disci-

ple n'est pas celle du Seigneur : Pierre s'agenouille et prie ; Jésus, debout, commande à la mort, avec empire. Mais tous deux, agissent pour convertir les âmes et glorifier le Père, qui est aux cieux.

Au moment où l'Église naissait, et où Pierre commençait son Pontificat, il fallait des miracles éclatants pour prouver au peuple la divinité du Christianisme, et les miracles surabondaient. Aujourd'hui la permanence de l'Église, toujours attaquée et toujours triomphante, est à elle seule un miracle, qui devrait frapper les esprits plus que la résurrection d'un mort.

Toutefois les miracles ne manquent pas, et les guérisons miraculeuses s'opèrent toujours dans l'Église, pour affirmer que l'Esprit de vérité et de vie demeure toujours avec elle. Non, il ne la quitte pas ; pas plus que l'âme ne quitte le corps, pour suivre un pied amputé ; l'Esprit-Saint, âme de l'Église, ne suit pas les hérétiques, qui ont été retranchés du corps du Christ, qui n'est autre que l'Église. Nous verrons, à ce sujet, les belles paroles de saint Augustin.

Que de souvenirs se rattachent à Joppé, dans l'histoire du monde ancien ! Son nom seul, qui est celui de Japhet, un des fils de Noé, lui donne une origine illustre. C'est sur les rivages de Joppé, dit-on, que le patriarche construisit l'arche qui devait être le salut de l'humanité, et qu'elle s'élança sur les flots de la mer, et voici que Pierre apparaît à son tour dans cette ville, au moment où il va lancer le vaisseau de l'Église à travers le monde païen, océan tumultueux ; l'Église, arche qui porte aussi le salut de l'humanité.

Il a plu à Dieu de laisser à la plaine de Sarone, sa beauté et sa fertilité. Le pèlerin de Terre-Sainte, qui aborde à ces rivages fameux, ne se lisse pas d'admirer les jardins qui entourent Joppé ; la campagne transformée en forêts d'orange, de grenadiers, de bana-

niers, de figuiers gigantesques, d'amandiers, de pêcheurs, d'abricotiers, que couronnent les palmiers, dont les branches, semblables à une puissante et ondoyante chevelure, s'abandonnent au souffle d'une brise parfumée. Tout ce que la poésie a rêvé de plus gracieux se retrouve là, en réalité. Et le voyageur chrétien, en parcourant cette région délicieuse, peut se souvenir du premier Pape, et redire dans la belle langue de Chrysostome, ces paroles de ce grand docteur : « Comme un général inspecte son armée, ainsi Pierre parcourait les Eglises, observant leur ordre, leur discipline, attentif à tout ce qui réclamait sa présence. Voyez-le se montrer parlant, et parlant au premier rang. » (In Aet. Hom. xxi.)

De nos jours, un magnifique hôpital français, bâti par un cœur aussi pieux que généreux, fait écho, à Joppé ou Jaffa, à la charité chrétienne de Dorcas, l'amie des pauvres veuves.

II.

VOGATION DES GENTILS.

« Il y avait à Césarée un homme nommé Corneille, centurion d'une cohorte de la légion appelée Italique; religieux et craignant Dieu, ainsi que toute sa famille, faisant beaucoup d'aumônes au peuple, et priant Dieu sans cesse. Et il vit manifestement dans une vision, environ vers la neuvième heure du jour, un Ange de Dieu qui vint à lui, disant : Corneille ! Et Corneille, le regardant, saisi de frayeur, lui dit : Qu'est-ce, Seigneur ? Or, l'Ange reprit : Tes prières et tes aumônes sont montées en présence de Dieu, qui en a mémoire. Maintenant

done envoie à Joppé, et fais venir un homme appelé Simon et surnommé Pierre. Il loge chez un certain Simon, corroyeur, dont la maison est près de la mer. C'est lui qui te dira ce qu'il faut que tu fasses. Et lorsque l'Ange qui lui parlait se fut retiré, il appela deux de ses serviteurs, et un soldat qui craignait Dieu, parmi ceux qui servaient sous lui. Et après leur avoir tout raconté, il les envoya à Joppé.

« Or, le lendemain, comme ils étaient en chemin et qu'ils approchaient de la ville, Pierre monta au haut de la maison, vers la sixième heure pour prier. Et ayant faim, il voulut prendre quelque nourriture. Pendant qu'on lui en préparait, il lui survint un ravissement d'esprit, et il vit le ciel ouvert, et une sorte de vase comme une grande nappe suspendue par les quatre coins, qui descendait du ciel jusqu'à terre. Là étaient toutes sortes de quadrupèdes, de reptiles de la terre et d'oiseaux du ciel. Et une voix vint à lui : Lève-toi, Pierre ; tue et mange.

« Mais Pierre répondit : Loin de moi cela, Seigneur ; car je n'ai jamais mangé rien d'impur ou de souillé.

« Et la voix lui parla une seconde fois : Ce que Dieu a purifié, toi, ne l'appelle pas impur.

« Cela fut fait par trois fois, et aussitôt le vase fut retiré dans le ciel. Et tandis que Pierre hésitait en lui-même sur ce que signifiait la vision qu'il avait eue, voilà que les hommes que Corneille avait envoyés, s'enquérant de la maison de Simon, se présentèrent à la porte. Et, ayant appelé, ils s'informaient si c'était là que logeait Simon, surnommé Pierre.

« Cependant, comme Pierre songeait à la vision, l'Esprit lui dit : Voilà trois hommes qui te demandent. Lève-toi donc, descends, et n'hésite pas à aller avec eux ; car c'est moi qui les ai envoyés. Alors Pierre, descendant vers eux, leur dit : Je suis celui que

vous cherchez; quelle est la cause qui vous amène?

« Ils répondirent : Corneille, centurion, homme juste et craignant Dieu, selon le témoignage que lui rend toute la nation des Juifs, a reçu d'un saint Ange l'ordre de vous appeler chez lui et d'écouter vos paroles.

« Pierre les fit donc entrer et loger dans la maison. Et le jour suivant, il partit avec eux, et quelques-uns des frères de Joppé l'accompagnèrent. » (Act. x, 1-23)

Arrêtons-nous un instant pour admirer ce récit, où apparaît partout l'Esprit de Dieu. C'est lui qui l'a inspiré; lui qui a parlé à Corneille par un Ange du ciel; lui qui parle à Pierre et lui commande; lui, par conséquent, qui travaille à la conversion des gentils, pour en faire les sujets du Roi Jésus. Comme il réalise toujours les paroles du Verbe-Incarné, disant: *Ille me clarificabit. Il me glorifiera!*

En ce qui est de la vision de Pierre, admirons aussi la manière frappante dont l'Esprit se sert pour instruire Pierre et le monde entier. Saint Paul nous enseigne dans son épître aux Romains « que les attributs invisibles de Dieu nous deviennent intelligibles, par la création des choses visibles » (1, 20); n'en est-il pas de même, ici, dans cette vision de saint Pierre? L'Apôtre le comprit ainsi, et il va s'en expliquer avec le centurion Corneille.

Après tout, le Seigneur lui-même se sert de signes, ou de symboles, ou de figures, ou de paraboles, pour se faire comprendre des hommes: la parole elle-même est un signe, d'autant plus frappant qu'il est plus imagé. Cela nous explique la vision qu'eut saint Pierre. Peinte aux yeux, elle dit tout au regard et porte en soi la doctrine du ciel, qui appelle au royaume du Christ le païen aussi bien que le Juif.

Nous, qui sommes si fiers de notre civilisation, apprenons à l'école de saint Pierre et de Corneille la

grandeur et la dignité, que sait inspirer aux âmes, où il habite, l'Esprit de Dieu.

« Le jour d'après, Pierre arriva à Césarée. Or, Corneille les attendait, avec ses parents et ses amis les plus intimes, qu'il avait rassemblés chez lui. Et quand Pierre entra, Corneille vint au-devant de lui, et, se jetant à ses pieds, il l'adora. Mais Pierre le releva, disant : Levez-vous; et moi aussi, je ne suis qu'un homme. Et s'entretenant avec lui, il entra dans la maison, où il trouva un grand nombre de personnes assemblées. Et il leur dit : Vous savez combien un juif tient pour abominable d'avoir liaison avec un étranger ou d'entrer chez lui; mais Dieu m'a appris à ne traiter aucun homme d'impur ou de souillé. C'est pourquoi, dès que vous m'avez appelé, je suis venu sans hésiter. Je vous demande donc pour quelle cause vous m'avez fait venir.

« Corneille répondit : Il y a quatre jours, en ce moment, j'étais en prière dans ma maison, à la neuvième heure; et voilà qu'un homme revêtu d'une robe blanche s'est présenté devant moi, et m'a dit : Corneille, ta prière a été exaucée, et Dieu s'est souvenu de tes aumônes. Envoie donc à Joppé et fais venir Simon surnommé Pierre; il est logé dans la maison de Simon, corroyeur, près de la mer. J'ai envoyé vers vous aussitôt, et vous m'avez fait la grâce de venir. Maintenant donc nous voilà tous devant vous, pour entendre tout ce que le Seigneur vous a ordonné.

« Alors Pierre ouvrant la bouche, dit : En vérité, je vois que Dieu ne fait point acception de personnes; mais qu'en toute nation, celui qui le craint et pratique la justice, lui est agréable. Dieu a envoyé la parole aux enfants d'Israël, leur annonçant la paix par Jésus-Christ, qui est le Seigneur de tous. Vous savez quelle Parole a parcouru toute la Judée, en commençant par la Galilée, après le baptême que Jean a prêché : Jésus

de Nazareth : Comment Dieu lui a donné l'unction de l'Esprit-Saint et de sa vertu, et comment il a passé en faisant le bien, et en guérissant tous ceux qui étaient dans l'oppression du démon, parce que Dieu était avec lui. Et nous, nous sommes témoins de tout ce qu'il a fait dans la Judée et dans Jérusalem. Ce Jésus, ils l'ont tué, le suspendant au bois. Mais Dieu l'a ressuscité le troisième jour, et il a voulu qu'il se manifestât, non à tout le peuple, mais aux témoins préordonnés de Dieu ; à nous qui avons mangé et bu avec lui depuis qu'il est ressuscité des morts. Et il nous a commandé de prêcher au peuple, et de témoigner que c'est lui que Dieu a établi le juge des vivants et des morts. Tous les prophètes lui rendent ce témoignage que tous ceux qui croient en lui reçoivent par son nom, la rémission des péchés. Pierre exposait encore ces choses, lorsque le Saint-Esprit descendit sur tous ceux qui écoulaient la parole. Et les fidèles circoncis, qui étaient venus avec Pierre, furent très étonnés de ce que la grâce du Saint-Esprit se répandait aussi sur les Gentils. Car ils les entendaient parler plusieurs langues et glorifier Dieu. Alors Pierre dit : Peut-on refuser l'eau du baptême à ceux qui ont reçu le Saint-Esprit comme nous ? Et il commanda qu'ils fussent baptisés au nom du Seigneur Jésus-Christ. Ensuite, ils le prièrent de demeurer avec eux quelques jours. » (Act. x, 24-48.)

Remarquons surtout dans ce récit cette marche des choses divines : la parole est annoncée aux auditeurs par un prédicateur extérieur ; mais le vrai prédicateur est celui qui parle intimement à l'âme : le Saint-Esprit lui-même.

Ce n'est pas l'homme qui convertit les âmes mais l'Esprit-Saint. Sur mille personnes qui entendent un sermon ou lisent un bon livre, quelques-unes en profitent, tandis que les autres n'en tirent aucun fruit, et

même y trouvent quelquefois une occasion de contredire, et de s'endurcir, prouvant ainsi que l'auteur vrai de la conversion n'est ni le prédicateur, ni le livre.

Pour Corneille, « il était religieux et craignant Dieu, ainsi que toute sa famille ; faisant beaucoup d'aumônes au peuple, et priant Dieu sans cesse. » De telles âmes arrivent toujours à la vérité. S'il le faut, Dieu leur dépeut un Ange du ciel, et leur envoie Pierre.

Redisons les paroles de saint Augustin, commentant saint Paul : « Tenons pour constant que sans l'Esprit-Saint, nous ne pouvons ni aimer Jésus-Christ, ni garder ses commandements, et que nous ferons ces choses plus ou moins parfaitement, selon que nous aurons reçu ce même Esprit avec plus ou moins d'abondance. »

L'abbé Rohrbacher a écrit à propos de Corneille : « Ainsi, le premier de la gentilité qui entra dans l'Église chrétienne, fut un homme de guerre, un centurion romain. Son nom est le nom de famille des Scipions et de la mère des Gracques, dont nous verrons la postérité produire une foule de Saints. Et c'est Pierre qui lui ouvre la porte de l'Église et du ciel. C'est à Pierre seul que Dieu révèle d'abord le mystère de la réunion des Juifs et des Gentils dans une même Église, dans un même bercail : mystère le plus difficile à croire du commun des fidèles élevés dans les maximes du judaïsme. » (Tom. IV, p. 335.)

III.

CHAIRE DE SAINT PIERRE A ANTIOCHE.

« Cependant, dit saint Luc, ceux qui avaient été dispersés par la persécution, qui s'était élevée au temps d'Étienne, passèrent jusque en Phénicie, en Chypre et à

Antioche, n'annonçant la parole qu'aux Juifs seulement. Mais quelques-uns d'entre eux, qui étaient de Chypre et de Cyrène, entrant dans Antioche, parlaient aussi aux Grecs, leur annonçant le Seigneur Jésus. Et la main du Seigneur était avec eux ; et un grand nombre crurent, et se convertirent au Seigneur. » (Act. xi, 19-21.)

« C'est à cette période de l'histoire ecclésiastique, dit l'abbé Darras, qu'appartient la fondation de la Chaire de saint Pierre à Antioche. Cette métropole de la Syrie, la troisième ville de l'univers, et l'abrégé des merveilles du monde, comme on disait alors, rivalisait avec Alexandrie et Rome même. Cicéron nous apprend qu'elle était le centre intellectuel de l'Orient, et que l'éclat des lettres et des sciences, dont elle s'était faite le sanctuaire, répondait à la magnificence de ses palais, de ses temples, de son cirque et de ses bazars, où s'élevaient toutes les richesses de l'Asie. Sa situation sur l'Oronte, en face de l'île de Chypre, non loin de la Méditerranée, la mettait en rapport avec les principales provinces de l'empire. D'une main, elle touchait à l'Égypte par le littoral phénicien, de l'autre à l'Asie mineure par les côtes de la Pamphylie et de la mer Égée. Adossée aux plaines de la Mésopotamie, l'Euphrate et le Tigre étaient ses tributaires. Ses flottes sillonnaient la mer Égée et les rivages de l'Hellade ; elles entretenaient avec les ports de la Sicile et de l'Italie un échange régulier de communications. L'empire que Jésus-Christ était venu fonder sur la terre, adopta, selon la judicieuse remarque de Baronius, les capitales du monde païen, pour en faire les boulevards de la foi. Ce fut une date solennelle, dans l'histoire du genre humain, que celle de l'arrivée de Pierre à Antioche. Après tant de siècles écoulés, ce jour mémorable est célébré chaque année par les catholiques de tout l'univers. Antioche

déclue aujourd'hui de son rang de Métropole, a vu s'amonceler autour d'elle les ruines de ses palais et de ses temples. La population qui l'habitait en ce moment suffit à peine à réveiller les échos de son immense enceinte ; sous son nom turc, il semble qu'elle ait rompu avec tous les souvenirs de sa gloire. Et pourtant le monde entier saura jusqu'à la fin des siècles que l'an 36 de notre ère, le 22 février, Antioche eut l'honneur de recevoir dans ses murs un pêcheur galiléen, qui s'appelait Simon et que Jésus-Christ avait surnommé Pierre. » (Pontificat de saint Pierre, t. V, 398.)

« Dans la quatrième année qui suivit l'Ascension de Notre-Seigneur au ciel, dit la Chronique d'Alexandrie, Pierre l'Apôtre, étant parti de Jérusalem, vint à Antioche la Grande, et y prêcha la parole de Dieu. Il prit lui-même en main l'administration de cet évêché, et s'assit sur la chaire de cette Église, se rendant ainsi aux prières des frères convertis du Judaïsme à la foi ; car Pierre, en ce voyage, ne communiqua point avec ceux du paganisme qui s'étaient faits chrétiens. Laisant les choses en cet état, il quitta Antioche. »

« Eusèbe de Césarée, l'historien le plus exact de l'antiquité chrétienne, et qui avait l'avantage de vivre sur les lieux mêmes, affirme que saint Ignace fut le troisième évêque d'Antioche après saint Pierre... » Dans sa *Chronique universelle* : « Pierre le chef ayant d'abord fondé l'Église d'Antioche, vint à Rome prêcher l'Évangile. Après avoir été le premier à Antioche, il fut le premier à Rome ! » (Darras, *ibid.*)

Saint Jean Chrysostome, né à Antioche, a rendu témoignage au peuple de cette ville de sa fidélité à aimer notre divin Maître, que Pierre lui avait annoncé. Combatant contre les Anoméens qui prétendaient connaître Dieu et le comprendre dans son incompréhensible essence, il disait à son auditoire : « Je le sais, vous ne dé-

sirez pas moins m'entendre que moi de vous parler au sujet des Anoméens. La cause de votre impatience, c'est l'amour que notre ville porte depuis si longtemps à Jésus-Christ. Vous avez reçu cet héritage de nos pères, de ne jamais laisser altérer les dogmes de la religion. » (2^e Homélie contre les Anoméens.)

Dans une autre homélie, le grand docteur, parlant de Flaviens, évêque d'Antioche, qui était allé implorer de Théodosie le pardon de la ville, coupable d'avoir laissé briser les statues de cet empereur, disait : « Dieu se tiendra près de l'empereur pour apaiser son âme, près du pontife pour enflammer son langage. Il dirigera les paroles du pontife, il disposera l'âme du prince à la bienveillance, à l'indulgence, au pardon. De toutes les villes, en effet, la nôtre n'est-elle pas la plus chère à Jésus-Christ, et pour vos vertus, et pour les vertus de vos ancêtres ? Comme parmi les Apôtres, Pierre fut le premier à confesser Jésus-Christ ; ainsi parmi les villes, comme je vous le dirai, Antioche a vu la première ses habitants se couronner, pour ainsi parler, du beau titre de chrétien. (Homélie 3^e sur les statues.)

Admirons donc le grand Chrysostome louant le chef des Apôtres ; mais admirons surtout Pierre, qui faisait passer de son cœur dans le cœur de ses enfants, l'amour dont il était embrasé pour son adorable Maître.

IV.

MORT D'HÉRODE AGRIPPA, PERSÉCUTEUR DE SAINT PIERRE.

Le Seigneur Jésus avait passé par la prison, où on l'avait mis avec les deux criminels condamnés à mourir à ses côtés, pendant que l'on préparait les choses né-

cessaires à leur commun supplice. Ce lieu de détention est renfermé et honoré dans la basilique du Saint-Sépulchre à Jérusalem.

Comme le *Serviteur* n'est pas plus grand que son Maître, Pierre fut plus d'une fois aussi jeté en prison, tant à Jérusalem qu'à Rome, comme pour encourager ses successeurs dans le suprême Pontificat, à souffrir pour l'amour de Jésus crucifié, cette humiliation publique.

« En ce temps-là, disent les Actes des Apôtres, le roi Hérode se mit activement à persécuter quelques membres de l'Église. Il fit donc mourir par le glaive Jacques, frère de Jean. Ensuite, voyant que cela plaisait aux Juifs, il fit aussi arrêter Pierre. C'étaient les jours des Azymes. Quand il l'eut arrêté, il le jeta en prison, le confiant à la garde de quatre bandes de quatre soldats chacune, voulant après la Pâque, le produire devant le peuple.

« Pierre était donc ainsi gardé dans la prison. Mais les prières de l'Église s'élevaient sans cesse à Dieu pour lui. Or, la nuit même d'avant le jour où Hérode devait le produire, Pierre dormait entre deux soldats, lié de deux chaînes, et des gardes placés devant la porte veillaient sur la prison. Et voilà qu'un Ange du Seigneur parut ; et la lumière brilla dans la prison ; et l'Ange frappant Pierre au côté l'éveilla et dit : Lève-toi promptement. Et les chaînes tombèrent de ses mains.

« Alors l'Ange lui dit : Ceins-toi, et mets ta chaussure à tes pieds. Il fit ainsi, et l'Ange ajouta : Enveloppe-toi de ton manteau et suis-moi. Et Pierre sortant le suivait, ne sachant pas que ce qui était fait par l'Ange fût réel ; car il croyait voir une vision.

« Or, quand ils eurent passé la première et la seconde garde, ils vinrent à la porte de fer, qui conduit à la ville, et elle s'ouvrit d'elle-même devant eux ; et sortant

ils s'avancèrent jusqu'à l'extrémité de la rue, et aussitôt l'Ange le quitta.

« Pierre, revenant à soi, dit : Maintenant, je sais avec certitude que le Seigneur a envoyé son Ange, et qu'il m'a délivré de la main d'Hérode, et de tout ce qu'attendait le peuple juif. Et réfléchissant, il vint à la maison de Marie, mère de Jean, surnommé Mare, où plusieurs étaient assemblés, priant. Or, quand il frappa à la porte, une jeune fille, nommée Rhode, vint pour écouter. Et des quelle eut reconnu la voix de Pierre, dans sa joie elle n'ouvrit pas la porte, mais elle courut annoncer à l'intérieur que Pierre était à la porte. Sur quoi ils lui dirent : Vous avez perdu l'esprit. Mais elle assurait que c'était lui. Là-dessus ils disaient : C'est son Ange.

« Cependant Pierre continuait de frapper, et lorsqu'ils eurent ouvert, ils le virent et furent dans la stupeur.

« Mais lui, de la main, leur faisant signe de se taire, raconta comment le Seigneur l'avait tiré de prison, et il dit : Annoncez cela à Jacques et aux frères. Puis, sortant, il alla dans un autre lieu.

« Quand il fit jour, il y eut un grand trouble parmi les soldats, au sujet de ce que Pierre était devenu. Hérode, l'ayant fait chercher, ne put le trouver, et après avoir soumis les gardes à la question, il ordonna qu'on les menât au supplice : ensuite il descendit de Judée à Césarée, où il séjourna.

« Or, il était irrité contre les Tyriens et les Sidoniens. Mais eux d'un commun accord vinrent vers lui; et Blaste, chambellan du roi, ayant été gagné, ils demandaient la paix, parce que c'est de ses États que leurs contrées tiraient leurs subsistances. Ainsi, au jour assigné, Hérode revêtu de ses habits royaux, s'assit sur son trône, et il les haranguait. Et le peuple acclamait : Voix d'un Dieu, et non d'un homme.

« Mais au même instant, un Ange du Seigneur le

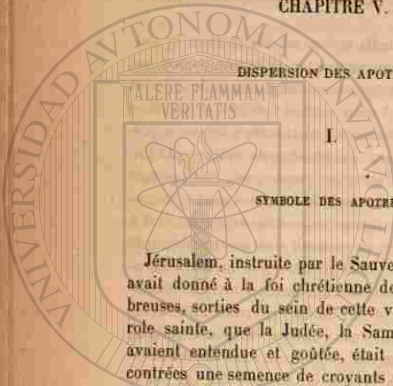
frappa, parce qu'il n'avait pas rendu gloire à Dieu; et dévoré par les vers, il expira. » (Act. xii, 1-23.)

Le Père des cieux est jaloux de sa propre gloire et il a juré de veiller sur celle du Verbe-Incarné, son Fils : les Papes sont ses Vicaires, et il frappe de sa justice, leurs ennemis.

« Ainsi, dit l'abbé Darras, le meurtrier de saint Jacques le Majour, le bourreau de saint Pierre, laissait son nom au nécrologe tragique des persécuteurs de l'Église. Trois ans s'étaient à peine écoulés, depuis son avènement au trône de Jérusalem, et la justice divine se précipitait pour le frapper. Le développement de cette histoire nous offrira d'autres exemples, où le châtement ne suivra pas d'aussi près la faute. Mais pour être plus lente, la répression n'en sera pas moins terrible, et d'avance nous proclamons, comme une loi inviolable du gouvernement divin, cette formule qui n'a pas reçu un seul démenti depuis dix-neuf siècles. Tout persécuteur dont la main s'est levée contre le Vicaire du Christ, Pierre ou ses successeurs, tombera visiblement frappé, dans sa personne ou son pouvoir, par la justice céleste. » (Histoire de l'Église T. VI, p. 432.)

CHAPITRE V.

DISPERSION DES APÔTRES.



I.

SYMBOLE DES APÔTRES.

Jérusalem, instruite par le Sauveur et ses Apôtres, avait donné à la foi chrétienne des phalanges nombreuses, sorties du sein de cette ville déicide. La parole sainte, que la Judée, la Samarie et la Galilée, avaient entendue et goûtée, était devenue dans ces contrées une semence de croyants et de vrais adorateurs de Dieu en esprit et en vérité. L'Orient s'ébranlait : Antioche la grande ouvrait les yeux à la lumière évangélique et son cœur à un ardent amour du Christ. Pierre était l'Apôtre de ces contrées où abondaient les Juifs, dont Dieu faisait des apôtres de sa Loi, en les dispersant dans tout l'univers. Leurs captivités elles-mêmes avaient développé chez eux le goût du voyage et l'esprit d'initiative.

Cependant Rome, la capitale du monde, plus illustre qu'Antioche et Alexandrie, attendait le pêcheur de Galilée. A Joppé, il avait reçu du Ciel l'ordre d'évangéliser les Gentils.

Or, la ville des Césars adorait tous les faux dieux de

la terre, qu'elle avait vaincue, et dont elle adoptait les divinités. L'Esprit divin y allait guider Pierre.

Avant de se séparer, les Apôtres de Jésus voulurent composer ensemble un *Symbole* de la doctrine qu'ils allaient prêcher aux nations, répandues dans tout l'univers.

Un *Symbole* ! Jamais la sagesse des prêtres égyptiens, ni la philosophie grecque, ni l'éloquence des orateurs latins, n'avaient pu en formuler une ombre. Qu'on interroge l'antiquité tout entière, et qu'on fouille à fond ses annales et ses archives, nulle part, on ne découvrira un rudiment quelconque de symbole de foi. C'est qu'il n'y a que Dieu qui puisse parler de Lui-même. La raison peut en connaître, par ses seules forces, l'existence, non la nature intime et mystérieuse. Eh bien ! les bateliers de Gènesareth vont doter l'humanité de ce bienfait inouï ; de ce phare, qui éclairera le monde entier. Non ; ce ne sont pas les Apôtres qui parleront ; mais l'Esprit-Saint lui-même, par leur bouche. Gravé dans leurs cœurs, le symbole sera porté par eux aux quatre vents du ciel, si bien qu'à l'heure présente, il est sur toutes les lèvres catholiques, bégayé par la bouche des enfants, et redit par celle des savants.

« Nos pères nous ont appris, dit Rufin, qu'après l'Ascension du Sauveur, alors que le Saint-Esprit, descendu sur les Apôtres, sous forme de langue de feu, leur eut communiqué le don des langues les plus diverses, en sorte qu'aucun peuple si lointain et si barbare qu'il fût, ne pouvait échapper à l'action de leur zèle, il leur fut ordonné, par Dieu lui-même, d'aller porter l'Évangile à toutes les nations de l'univers. »

« Sur le point de se séparer, ils rédigèrent une règle de foi commune, pour que leur enseignement à tous les futurs disciples du Christ fût le même. Rassemblés dans l'Esprit-Saint, ils composèrent une courte formule dog-

matique, qui devait servir de règle générale. C'est à juste titre qu'ils donnèrent à leur profession de foi le nom de Symbole. En effet, ce mot a la double acception de « signe » et de « réunion ». Le nouveau signe, ou étendard, était devenu d'une nécessité absolue, en un temps où, comme l'attestent saint Paul et les Actes, un grand nombre de pseudo-docteurs s'arrogeant le titre d'Apôtres, dans l'intérêt de leur fortune, ou de passions plus honteuses encore, parcouraient la Judée, et prêchaient au nom du Christ une doctrine qui n'avait rien de commun avec la tradition véritable. Voilà pourquoi les Apôtres érigèrent ce signe ou étendard, au moyen duquel on reconnaîtrait le véritable prédicateur de Jésus-Christ. C'est ainsi que dans une guerre civile, comme chaque parti a la même langue et le même costume, il est obligé de se distinguer par son drapeau. Le même motif s'opposait à ce que le symbole fût confié au parchemin, ou au papier. Les Apôtres voulurent qu'il fût transmis de mémoire aux fidèles, parce qu'un écrit pouvait venir à la connaissance des païens eux-mêmes, et que, dès lors, la récitation du symbole n'aurait plus immédiatement prouvé la tradition apostolique. Donc les Apôtres, avant de partir pour leur mission lointaine, dressèrent cet étendard. Jadis les fils de Noé, avant de se partager le monde, avaient élevé un édifice de bitume et de briques, dont le sommet devait toucher le ciel : les Apôtres érigent, en pierres vivantes et en perles divines, le monument d'une foi qui bravera tous les efforts ennemis, que les vents n'ébranleront point, que la foudre ne renversera jamais, que les orages, que les tempêtes seront impuissants à ruiner. La tour de l'orgueil restera inachevée par suite de la confusion des langues; la tour de la foi se fonda sur la science de toutes les langues et la réunion en Jésus-Christ de tous les idiomes de l'univers. »

C'est ainsi que l'Évêque Rufin écrivait à Jérusalem, trois siècles après la résurrection de Jésus-Christ et son ascension au ciel. Voici, continue-t-il, la teneur du Symbole des Apôtres : « Je crois en Dieu le Père tout-puissant, et en Jésus-Christ, son Fils unique, Notre-Seigneur, qui est né du Saint-Esprit et de la Vierge Marie, a été crucifié sous Ponce-Pilate, a été enseveli, est descendu aux enfers, le troisième jour est ressuscité d'entre les morts, est monté aux cieux, où il est assis à la droite de son Père, et d'où il viendra juger les vivants et les morts. Je crois au Saint-Esprit. Je crois la Sainte Église, la rémission des péchés et la résurrection de cette chair. » (Rufin, Comment. sur le symbole...)

Saint Irénée, successeur de saint Pothin, à Lyon, en 177, rappelait cette règle aux hérétiques de son temps; vers 200, Tertullien l'enseignait aux vierges de Carthage. Ce dernier nous a laissé sur le Symbole quelques lignes admirables, où la mission du Saint-Esprit est exprimée clairement, et d'un mot, peinte, on pourrait dire, dans son essence. Les voici : « Pour que vous connaissiez exactement la doctrine des chrétiens, commençons par exposer la règle de notre foi. Nous croyons en un seul Dieu, créateur du monde, qui a tiré l'univers du néant, par son Verbe éternel. Le Verbe, son Fils, s'est manifesté, à diverses reprises, aux patriarches, et s'est fait entendre dans la suite des âges par les prophètes. En ces derniers temps, il descendit, par l'opération de l'Esprit-Saint, dans la Vierge Marie; s'incarna dans son sein; naquit d'elle, et parut en la personne de Jésus-Christ. Il prêcha la Loi nouvelle, et la nouvelle promesse du royaume des cieux, opéra des prodiges, fut crucifié et ressuscité le troisième jour; monta aux cieux où il est assis à la droite du Père. Il envoya ensuite l'Esprit-Saint, comme son Vicaires ici

bas, pour diriger ceux qui croient en son nom. Il reviendra un jour dans la gloire, pour introduire les Saints dans les splendeurs de la vie éternelle, et précipiter les méchants dans les supplices d'un feu qui ne s'éteindra jamais. » (Tertullien, des Prescriptions xii Pat. lat. n. 26.)

Cette profession de foi, est bien le Symbole des Apôtres et l'on est heureux de le retrouver sur les lèvres de ce grand homme : le monde tiré du néant par un Dieu créateur, opérant par son Verbe. Le Verbe, son Fils, préluant à son incarnation, en prenant la forme humaine, pour se montrer aux patriarches, tel qu'un voyageur qui paraît et disparaît bientôt; enfin, devenant homme par l'opération du Saint-Esprit, dans le sein de la Vierge Marie.

Voilà donc le grand mystère du Fils de Dieu fait homme, affirmé par Tertullien, d'une manière claire, nette, triomphante, ainsi que la Virginité de Marie.

La vie de Jésus-Christ est résumée par ce grand docteur, jusqu'à sa mort, sa résurrection et son ascension au ciel, d'où il reviendra juger, récompenser et punir les hommes.

La mission du Saint-Esprit, on le voit, était mieux connue des premiers chrétiens que de nous : « Il envoya ensuite l'Esprit-Saint, comme son Vicaire ici-bas, pour diriger ceux qui croient en son nom, » dit Tertullien. C'est donc ce divin Esprit qui dirige le vaisseau de l'Église et le gouverne à travers le monde. Il guide Pierre, dont il fait un autre lui-même, qu'on appelle aussi le Vicaire de Jésus-Christ.

« Telle est la règle de foi, qui nous vient du Maître, ajoute Tertullien. Cette doctrine nous a été directement transmise par les Apôtres, et la preuve immédiate de ce fait n'a besoin, ni de longues explications, ni de savantes recherches. Toutes les Églises apostoliques

avec lesquelles nous sommes en communion, récitent ce même Symbole sans aucune divergence. Donc elles l'ont reçu des Apôtres, leurs fondateurs. » (Tertullien, des Prescriptions, xxi et xxii.)

On est heureux de rencontrer sur sa voie ces lumineux témoignages, qui montrent aux plus incrédules cette grande et fondamentale vérité, à savoir, que l'Esprit-Saint est le Vicaire du Christ, dans l'Église, d'une manière permanente, et qu'il parle par Pierre. De sorte qu'en écoutant Pierre, parlant *ex cathedra*, on entend l'Esprit-Saint lui-même, Ame de l'Église.

C'est donc, disons-le dès maintenant, l'Esprit de vérité qui a parlé, quand Pie IX a défini le dogme de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, et aussi quand le concile du Vatican, par la bouche de ce grand Pontife, a déclaré que l'Infaillibilité du Pape, considéré comme docteur de l'Église universelle, est un dogme faisant partie du dépôt sacré de la foi catholique.

Achevons cette question du Symbole des Apôtres par un souvenir historique.

Dans son ouvrage sur les *Lieux Saints*, le Frère Liévin dit à propos du versant de la montagne des Oliviers, qui regarde Jérusalem : « En sortant du cloître du *Pater*, à 30 mètres environ vers l'ouest, on va visiter le Lieu où la tradition rapporte que les Apôtres ont composé le *Credo*.

« Autrefois, il y avait là une église dédiée à saint Marc. Un reste de cette église avec douze niches qui étaient occupées par des statues représentant les douze Apôtres, y était encore visible il y a vingt-six ans. Les mahométans en ont vendu les pierres aux Juifs qui les ont employées comme pierres tumulaires. Madame la princesse de la Tour d'Auvergne qui vient également de rendre ce Lieu au Catholicisme, en déblayant le terrain traditionnel, a découvert le pavement en mosaïque

de l'église dont nous venons de parler, ainsi qu'une citerne de forme parallélogramme. Cette citerne est aujourd'hui la chapelle du *Credo*... » (*Jérusalem*, 3^e Sorbie, p. 283.)

II.

CODE DE MORALE.

Jamais non plus, redisons-le, la philosophie païenne n'était parvenue à composer un code de morale, digne de Dieu et des hommes.

Des législateurs en renom avaient donné des lois à leur nation, comme Lycurgue à Sparte et Solon à Athènes; mais elles étaient d'une imperfection connue, parfois barbares et dépravées; souvent d'une pratique impossible pour les autres peuples.

Puis ces codes législatifs ne réglaient que l'extérieur de l'homme, sa vie publique, nullement son intérieur, ses pensées, ses désirs, son cœur, d'où sortent, ainsi que le dit Jésus-Christ, « les mauvaises pensées, les homicides, les adultères, les fornications, les vols, les faux témoignages, les blasphèmes. » (Matth. xiv, 19.)

C'est qu'il n'y a que le regard de Dieu qui pénètre jusque dans l'âme humaine. Lui seul lit à découvert dans notre conscience et sait ce qui est en elle; aussi peut-il, seul, légiférer pour la vie intime de l'homme. Vaines seraient les lois humaines à cet endroit, puisque les hommes ignorent ce qui est caché dans notre âme.

Dieu est le vrai législateur, parce qu'il est la Toute-Science, la Souveraine Sagesse, la Puissance infinie; seul, il peut tout récompenser et tout punir; seul, il a l'autorité pour imposer sa loi, si bien que les hommes,

quand ils légifèrent, doivent appuyer leur autorité sur la sienne. Que deviendrait le monde si le gendarme et la prison étaient l'unique sanction des lois? Mais Dieu supplée à l'humaine faiblesse, et la conscience devient, par l'acte de sa providence, un tribunal qu'il dresse dans chaque âme.

Nos modernes ont inventé la morale indépendante, terme mal défini, qui sent par là-même la Loge maçonnique.

Qui dit : *Morale*, dit loi morale. Or, une loi morale est faite pour régler les mœurs. Où donc est-il celui qui édicte ces lois? Car, enfin, des lois supposent un législateur, comme une horloge suppose un horloger. Je cherche l'auteur de la morale indépendante, je ne trouve personne, sinon ce qu'ils appellent la Nature : encore un mot ou un terme mal défini.

Quoi qu'il en soit, pour qu'une loi oblige, il faut qu'elle émane d'un chef légitime; qu'elle soit faite pour le bien de ceux qu'elle oblige; qu'elle soit claire, promulguée, et porte en soi un sanction. Et comme la morale indépendante n'a pas de chef légitime, qu'elle est faite pour le malheur des sociétés et des individus, qu'elle est obscure comme l'enfer, et manque absolument de promulgation et de sanction, en ce monde et dans l'autre, on peut affirmer que ce qui est appelé : *Morale indépendante*, est un *Non-Neus* complet, inventé à plaisir par les sectes, pour dévoyer le genre humain.

La morale, en définitive, suppose le dogme et s'appuie sur le dogme, qui nous enseigne l'existence d'un Dieu créateur, rémunérateur du bien et vengeur du mal; les récompenses éternelles et les châtements d'une justice infinie; en un mot, elle propose le Symbole des Apôtres à notre croyance.

C'est pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a pas

séparé la morale du dogme, quand il a envoyé ses Apôtres à travers le monde : « Allez, leur a-t-il dit, et enseignez toutes les nations; baptisez-les au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai mandé. » (Matth. xxvii, 19.) L'Évangile rappelle à chaque page la sanction que Dieu a mise à ses lois; le ciel, avec ses joies éternelles, et les enfers, avec leurs douleurs sans fin.

Concluons que le Seigneur seul pouvait donner à l'homme un symbole de foi, et un code de morale, dignes de l'humanité et de Dieu lui-même. Et comme la liturgie, ainsi que nous l'avons montré, n'est que l'expression du dogme, sa traduction symbolique, il est évident que, seule, la liturgie de la vraie Religion est vraie, sainte et, aussi, digne de Dieu.

Concluons encore, pour toutes ces raisons, que la Révélation divine a été nécessaire à l'homme, pour qu'il connût la vérité religieuse, dans la mesure où l'ont possédée Adam et le peuple de Dieu; ainsi que le peuple chrétien.

Interrogeons, à ce sujet, la théologie et la philosophie.

La Théologie est expresse sur ce point. Elle nous dit que, par là même qu'aucun peuple, privé de la révélation divine, n'a jamais rendu à la Divinité, un culte digne d'Elle, ni de l'homme lui-même; ni pu éviter de tomber dans des erreurs absurdes, contre les principes de la sainte morale, desquelles rien n'a pu le tirer, on doit conclure que la révélation divine est nécessaire.

D'abord, tous les monuments historiques concernant les anciens peuples; toutes les relations des géographes et des voyageurs, pour ce qui est des peuples modernes, prouvent que les nations privées de la révélation divine, sont tombées dans l'idolâtrie et les vices, dont elle est la mère féconde.

Si elles n'ont pas eu de symbole de foi, digne de Dieu, comment auraient-elles pu posséder un code de morale? C'est pourquoi leurs mœurs étaient d'une dépravation effroyable. Leurs annales et leurs édifices, eux-mêmes, sont là pour l'attester. Car, malgré les destructions, il nous en reste assez pour que les âges païens nous soient connus.

Et puis, qui donc aurait pu arracher ces peuples à l'erreur et au vice? Les philosophes, il est vrai, étaient parvenus à découvrir certaines vérités, comme l'existence de Dieu, que leur révélait le spectacle de la nature; comme l'immortalité de l'âme, que la raison elle-même suffit à découvrir; mais là se bornait leur science religieuse, avec quelques vérités morales, naturelles à l'homme. Ces connaissances étant insuffisantes, l'esprit humain se lançait à la découverte, inventait mille suppositions, entassait systèmes sur systèmes, et défigurait à plaisir les traditions primitives échappées çà et là au naufrage.

Ajoutons que les philosophes, plus instruits que les foules, ne pouvaient guère arriver à leur faire partager leurs croyances, parce qu'ils manquaient eux-mêmes de foi et d'autorité; de foi, vu qu'ils n'avaient que des opinions philosophiques, et non des convictions reposant sur un enseignement divin; d'autorité, parce que nul homme ne saurait imposer sa croyance aux autres hommes, s'il n'est envoyé par le Maître de l'humanité.

Sans lui, quelle sanction les philosophes pouvaient-ils mettre à leur enseignement? Il faut, comme Dieu, disposer de la vie des hommes et de leur bonheur, ainsi que de l'éternité, pour mettre à ses lois une sanction inéluctable, à laquelle aucune faute n'échappe, pas même les mauvais désirs, cachés à tout regard; à laquelle aucun acte bon ne demeure étranger.

Aussi, lamentable est le spectacle que nous offre le monde païen, en dehors du peuple de Dieu, au double point de vue du dogme et de la morale. Là, on voit la propension innée dans l'homme à adorer le visible, au mépris de l'invisible; à compter pour rien l'invisible qui est tout, ou du moins le principal; et à s'attacher au sensible, qui n'est que passager. Cette vérité devient éclatante, quand on voit les Juifs eux-mêmes, dotés d'une révélation divine, tomber souvent dans l'idolâtrie et ses excès, jusqu'à brûler leurs propres enfants, en l'honneur du dieu Moloch, idole grossière des Ammonites.

L'Homme-Dieu nous a donc sauvés, en nous permettant de ne pas être idolâtres, dans le culte que nous lui rendons, puisque le Verbe n'a pas cessé d'être Dieu, en prenant comme nous un corps et une âme.

Voilà ce que nous enseigne la théologie, sur la question que nous traitons. Si maintenant nous interrogeons la philosophie, que nous dira-t-elle d'elle-même? Réclame-t-elle une puissance plus grande, des lumières plus brillantes et une influence, sur le monde, supérieures à celles que nous lui avons attribuées? Un de ses plus illustres coryphées va nous répondre pour elle: Jean-Jacques Rousseau.

« Je consultai les philosophes, dit-il, je feuilletai leurs livres, j'examinai leurs diverses opinions; je les trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques, même dans leur scepticisme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant les uns des autres; et, ce point commun à tous, me parut le seul sur lequel ils ont tous raison. Triomphants quand ils attaquent, ils sont sans vigueur en se défendant. Si vous pesez leurs raisons, ils n'en ont que pour détruire; si vous comptez les voix, chacun en est réduit à la sienne; ils ne s'accordent que pour disputer: les écouter n'était pas le moyen de sor-

tir de mon incertitude. Je conçus que l'insuffisance de l'esprit humain est la première cause de cette prodigieuse diversité de sentiments, et que l'orgueil est la seconde. Quand les philosophes seraient en état de découvrir la vérité, qui d'entre eux prendrait intérêt à elle? Chacun sait bien que son système n'est pas mieux fondé que les autres, mais il le soutient parce qu'il est à lui. Il n'y en a pas un seul qui, venant à connaître le vrai et le faux, ne préférât le mensonge qu'il a trouvé à la vérité découverte par un autre. Où est le philosophe qui, pour sa propre gloire, ne tromperait pas volontiers le genre humain? Ou est celui qui, dans le secret de son cœur, se propose un autre objet que de se distinguer? Pourvu qu'il s'élève au-dessus du vulgaire, pourvu qu'il efface l'éclat de ses concurrents, que demande-t-il de plus? L'essentiel est de penser autrement que les autres. Chez les croyants, il est athée, chez les athées il serait croyant. »

Cette page peut se passer de commentaires, elle demande seulement à être relue et offerte en réponse à ceux qui parlent d'étourdimement de science, puisque les sciences humaines trouvent leur couronnement dans la philosophie, laquelle doit s'incliner elle-même, si elle est vraie, devant la théologie, science révélée de Dieu aux hommes.

III.

LITURGIE.

Avant de se séparer, les Apôtres ont dû songer aussi, à fixer les points importants de la Liturgie chrétienne, au moins dans son ensemble. Car, dit saint Augustin, aucune religion vraie ou fausse ne saurait réunir les

hommes pour un même culte, sans une association de sacrements et de signes sensibles. » (Contre Fauste. Liv. XII, c. XI.)

La raison en est que le dogme, base de toute religion, a besoin d'être exprimé aux yeux du peuple d'une manière sensible. C'est ainsi que Dieu lui-même a procédé, quand il s'est servi de la création pour se révéler aux hommes. « En effet, son être invisible apparaît, depuis la création du monde, visible par les choses qui ont été faites, et aussi sa puissance éternelle et sa divinité... » (Rom. I, 20.)

Les sociétés ou associations civiles, ayant elles-mêmes un but et des moyens d'arriver à ce but, ne manquent jamais d'exprimer leurs idées par des symboles, des signes extérieurs. Nous avons nommé, entr'autres, la Franc-Maçonnerie, dont le symbolisme est aujourd'hui connu.

L'absence de liturgie dans une secte, dénote qu'elle a répudié les dogmes ou les croyances de la religion-mère. C'est ainsi que le Protestantisme avait abandonné, en grande partie, la liturgie catholique, à laquelle il revient de jour en jour, ce qui marque qu'il se rapproche aussi du dogme, dont la liturgie est l'expression. Car, dit l'abbé Glaire, « le mot liturgie vient du grec et signifie *œuvre ou action publique*, que nous nommons le service divin, ou simplement le *service* par excellence. On entend aussi, en particulier, par liturgie, l'espèce et l'ordre des cérémonies, qui constituent l'office divin. Dans les livres de l'ancien Testament, il est mis pour le service que les prêtres et les lévites rendaient au Seigneur dans le temple; et dans l'Église, il est consacré pour désigner, en général, l'office divin, et plus spécialement l'office de la messe. Chez les orientaux, il est restreint à cette dernière signification. En instituant l'Eucharistie, Jésus-Christ se servit de prières.

de bénédictions et d'actions de grâces; mais l'Écriture ne nous dit pas quelles sont ces prières et ces cérémonies, et les Apôtres se contentèrent d'enseigner de vive voix les prières et les cérémonies qui devaient accompagner le sacrifice en tout temps et en tout lieu. La liturgie n'a pas été écrite avant le V^e siècle; car, durant les quatre premiers siècles, aucun auteur connu n'a parlé d'une liturgie écrite. » (Dict. universel de Sciences ecclés. Art. Liturgie.)

Si les protestants étaient tentés de nous reprocher la magnificence que déploie l'Église pour le culte de l'Eucharistie, nous leur dirions: Voyez comment il a plu à Jésus-Christ, qui est né dans une étable, de commander à ses disciples de lui préparer une grande et belle salle, bien meublée, bien exposée, pour y établir la divine Eucharistie, voulant ainsi indiquer lui-même à son Église ce qu'elle aurait à faire, dans la suite des temps. Et l'Esprit de Dieu, *Vicaire du Christ sur la terre*, n'a pas manqué de la guider et de la maintenir dans cette voie. Si une mère prend plaisir à orner le berceau d'un enfant, comment l'Église pourrait-elle rester indifférente envers le tabernacle et la maison, où repose le Fils que Dieu lui a confié? L'amour comprend ces témoignages, qui offensent l'incrédulité et irritent la haine.

Appliquons aux incrédules ce que Thérèse disait des damnés: Les malheureux, ils n'aiment pas! Que la charité du Christ s'allume donc en eux, et alors ils comprendront tout, et s'étonneront de leur aveugle insensibilité.

« Aucune écriture ne l'a déterminée, dit Tertullien en parlant de la liturgie, mais elle repose sur une coutume tellement universelle et permanente, qu'elle atteste incontestablement l'authenticité de la tradition. Comment en effet expliquer l'existence de la liturgie au sein de

toutes les Églises, si l'on veut nier cette tradition? Pour commencer par le baptême, les cérémonies en sont fixées. Nous nous présentons au sein de l'assemblée, et nous jurons, entre les mains du pontife, de renoncer à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Ensuite on nous plonge par trois fois dans l'eau régénératrice, en prononçant une formule qui ne se trouve point en entier dans l'Évangile. Au sortir de l'eau sainte, on nous fait goûter un mélange de lait et de miel. A partir de ce jour, nous nous abstenons, pendant toute une semaine, de l'usage des bains ordinaires.

« Le sacrement de l'Eucharistie fut institué par Notre-Seigneur lui-même et distribué par lui aux Apôtres après le repas de la Cène. Cependant nous n'y participons qu'à jeun, dans une assemblée qui précède le lever de l'aurore, et nous recevons cette nourriture divine des mains des ministres, sans souffrir qu'elle soit touchée par d'autres.

« Nous faisons des oblations pour les défunts; nous en faisons pour le jour anniversaire de notre naissance. Nous regardons comme interdit de jeûner un jour de dimanche, ou de nous agenouiller pour nos adorations, en ce jour. Il en est de même pour le temps qui s'écoule entre Pâques et la Pentecôte.

« Si quelques parcelles du calice ou du pain consacré viennent à tomber à terre, nous en souffrons comme d'une douloureuse profanation.

« Enfin à chacune de nos démarches et de nos entreprises, en sortant ou en rentrant, en prenant nos habits ou nos chaussures, au bain, à table, le soir quand on allume les lampes, quand nous entrons au lit, partout et toujours, nous formons sur le front le signe de la croix. Cherchez dans les Écritures la loi de ces pratiques et de tant d'autres semblables : vous ne la trouverez nulle part. C'est la tradition qui nous les enseigne,

la coutume qui les confirme, et la foi qui les observe.»
(De Corona militis, ch. m.)

Est-ce que saint Paul, dans sa première épître aux Corinthiens, n'a pas écrit : « Car j'ai reçu moi-même du Seigneur ce que je vous ai aussi transmis, que le Seigneur Jésus, la nuit où il devait être livré, prit du pain : et rendant grâces, il le rompit, et dit : Prenez et mangez, ceci est mon corps, qui sera livré pour vous; faites ceci en mémoire de moi. Pareillement aussi la coupe, après qu'il eut soupé, disant : Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang; faites ceci en mémoire de moi, toutes les fois que vous la boirez. Car, toutes les fois que vous mangerez ce pain, et que vous boirez cette coupe, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne. Or, quiconque mangera ce pain, ou boira la coupe du Seigneur indignement, sera coupable du corps et du sang du Seigneur. Que l'homme donc s'éprouve soi-même, et qu'après cela, il mange de ce pain et boive de cette coupe. Car celui qui en mange et en boit indignement, mange et boit sa propre condamnation, ne faisant pas de discernement du corps du Seigneur. C'est pourquoi il y en a beaucoup parmi vous qui sont malades et languissants, et il en meurt beaucoup. » (xi, 23-30.)

L'extrait suivant des Constitutions apostoliques est trop important pour que nous le passions sous silence : « Evêque, soyez saint et irrépréhensible, n'aimez point à frapper, montrez-vous patient et miséricordieux, pour édifier, convertir, exhorter, instruire et consoler en esprit de longanimité, de douceur et de mansuétude, comme il convient à l'homme de Dieu. Quand vous voulez réunir l'Église de Jésus-Christ, ainsi que le pilote d'un grand navire rassemble ses matelots, disposez tout avec ordre et prudence. Prescrivez aux diacres, vos nautonniers, de préparer avec soin et décence, les pla-

ces que doivent occuper les frères, passagers de votre navire. Qu'on choisisse une salle oblongue, dirigée vers l'orient, ayant de chaque côté des porte-phores, disposés pour recevoir les oblations; que l'édifice rappelle la forme d'un navire. Au milieu sera placé le siège de l'évêque, de chaque côté duquel s'asseoiront les prêtres. Les diacres se tiendront debout, prêts à accomplir leur office, et vêtus d'habits qui ne gênent par leurs mouvements, ni leur démarche. Us sont les matelots qui parcourent les flancs du navire. A eux il appartient de faire ranger les laïcs dans l'église, en ordre et en silence. Les femmes seront assises à part, sur un côté de la salle et ne prendront jamais la parole. Le lecteur, placé au milieu de l'assemblée, sur une estrade, lira un passage tiré des livres de Moïse, de Jésus fils de Navé, des Juges, des Rois, des Paralipomènes, d'Esdras, de Salomon, de Job ou des seize prophètes. Après les leçons, on chantera les psaumes de David, de telle manière qu'une voix seule dise la première moitié du verset, et que tout le peuple en chœur chante la seconde. Puis on lira un passage de nos Actes, et des épîtres de Paul, notre coadjuteur, envoyé par l'Esprit-Saint pour l'apostolat des Églises. Ensuite un diacre ou un prêtre, fera une lecture, parmi les Évangiles que moi Matthieu, et moi Jean, nous avons transmis, ou que les coadjuteurs de Pierre et de Paul, Luc et Marc vous ont laissés. Pendant la récitation de l'Évangile, tous les prêtres et les diacres, le peuple entier, se tiendront debout dans le plus profond silence, car il est écrit : « Israël, tais-toi, et écoute. » Et encore : « Lève-toi, Israël, et tu entendras ma parole. » Ensuite les prêtres adresseront leurs exhortations au peuple, non pas tous simultanément, mais l'un d'eux, à tour de rôle, et l'évêque parlera le dernier. Cependant les portiers se tiendront à l'entrée réservée aux hommes, et

les diaconesses à celle des femmes, comme les collecteurs se tiennent à l'entrée du navire, pour recevoir le prix de transport des passagers. Car tels étaient l'ordre, les formes et la discipline observés pour le tabernacle de l'Arche d'alliance et dans le temple de Salomon. Si quelqu'un occupe une autre place que la sienne, le diacre a la charge de le reprendre; l'office du diacre est précisément de venir en aide au berger.

« L'Église, en effet, n'est pas seulement comparée à un navire, mais à un bercail. Or, de même qu'un berger divise et met à part les brebis, les chèvres et chaque troupeau, selon la diversité des races ou des âges, ainsi doit faire le pasteur d'une église. Les jeunes gens y ont une place à part, et s'assoient si le local le permet; autrement ils se tiennent debout. Les vieillards sont assis, suivant leur rang. Les petits enfants restent avec leur père ou leur mère. Les jeunes filles occupent un lieu séparé, quand le local est suffisant. Autrement elles sont placées immédiatement à la suite des femmes. Il convient que celles qui sont mariées et qui amènent avec elles leurs petits enfants aient une place spéciale, mais on fera mettre au premier rang les vierges et les veuves consacrées au Seigneur, puis les femmes âgées. Le diacre pourvoira à ce que chacun se dirige immédiatement vers la place qui lui est assignée, pour éviter l'encombrement de la foule stationnant aux portes. Il inspectera aussi l'assemblée, afin que nul ne cause, ne rie, ne sommeille, ou ne s'agite inutilement. Car les fidèles réunis dans l'église, doivent écouter la parole du Seigneur avec respect, en silence et dans l'attitude du recueillement. Après l'exhortation qui suit l'Évangile, on fera retirer les calcéumènes et les pénitents. Toute l'assemblée se lèvera alors, et, les regards fixés vers l'orient, adressera sa prière au Dieu « qui s'élève sur le ciel des cieux, à l'orient; » se rappelant l'Éden an-

tique, situé à l'orient, d'où notre premier père fut expulsé, lorsque, séduit par le serpent, il eut transgressé le précepte divin. Après l'oraison, quelques diacres apporteront les offrandes destinées au sacrifice de l'Eucharistie, accomplissant avec révérence, et dans le sentiment d'une crainte religieuse, un ministère qui se rapporte au corps du Seigneur. Les autres cependant maintiendront dans l'assemblée un ordre silencieux. Alors le diacre qui assiste le pontife à l'autel, dira au peuple : « Que nul ne conserve un germe d'inimitié contre son frère. Arrière tous les hypocrites ! Puis les hommes s'embrasseront dans le baiser du Seigneur ; les femmes feront de même entre elles. Mais que chacun le fasse du fond du cœur, et que nul ne renouvelle le baiser par lequel Judas trahit le Seigneur. Ensuite le diacre priera pour l'Église, pour l'univers entier et pour toutes ses provinces, pour les fruits de la terre, pour les prêtres et les princes, pour le pontife et le souverain, pour la paix universelle. En ce moment, l'évêque, appelant la paix sur le peuple, bénira l'assemblée, comme Moïse le prescrivait aux prêtres, par la formule légale : « Que le Seigneur vous bénisse et vous garde ; qu'il tourne sur vous un regard favorable et vous donne la paix ! L'évêque priera ensuite, en disant : Seigneur, sauvez votre peuple et bénissez votre héritage, cet héritage dont vous avez conquis la possession par le sang précieux de votre Christ ; cet héritage que vous avez appelé le sacerdoce royal et la nation sainte ! Alors le sacrifice commencera ; cependant le peuple, debout, priera en silence, et quand l'oblation sera consommée, chacun des ordres des fidèles recevra à son tour le corps du Seigneur et son sang précieux, s'approchant dans l'ordre réglé, avec crainte et révérence, comme on approche de la personne du roi. Les femmes auront la tête voilée, selon la prescription qui leur en

a été faite. Cependant on gardera soigneusement les portes, pour en interdire l'accès à tous les infidèles, et à quiconque n'a pas encore été initié par le baptême. » (Const. apost. Livre II, ch. lvi.)

Ce qu'il y a surtout de frappant dans ces paroles de Tertullien, c'est le respect qui saisit l'âme de ce grand homme, quand il parle de la divine Eucharistie. Comme on sent bien qu'il ne s'agit pas là d'une figure, mais d'une réalité ! Écoutez : « Alors le sacrifice commencera ; cependant le peuple, debout, priera en silence, et quand l'oblation sera consommée, chacun des ordres de fidèles recevra à son tour le corps du Seigneur et son sang précieux, s'approchant dans l'ordre réglé, avec crainte et révérence, comme on approche de la personne du roi. »

Saint Justin : « Quand un prosélyte, qui veut embrasser notre croyance et nos dogmes, a été régénéré dans l'eau du baptême, il est conduit au milieu de l'assemblée des frères. Là, des prières sont faites en commun pour nous tous, et en particulier pour celui qui vient de recevoir l'illumination spirituelle afin que tous, admis à la participation de la vérité, nous puissions persévérer dans les œuvres de la justice et la fidélité aux préceptes divins, et qu'ainsi nous obtenions le salut éternel. Après la prière, nous nous donnons les uns aux autres le baiser de paix. Puis on apporte au pontife qui préside l'assemblée, du pain et une coupe dans laquelle on a versé du vin et de l'eau. Il les prend entre ses mains, et rend grâce au Père commun de toutes choses, par le nom du Fils et du Saint-Esprit. Il poursuit alors la longue prière eucharistique, ou d'action de grâces, sur les dons reçus de la munificence divine. Lorsqu'il a terminé les oraisons et l'Eucharistie, tout le peuple lui répond, dans une acclamation unanime, par le mot hébreu : *Amen*, qui signifie : Ainsi

soit-il. Ceux d'entre nous qui portent le nom de diacres distribuent alors le pain et le vin mêlé d'eau, sur lesquels ont été prononcées les paroles eucharistiques. Tous les fidèles présents prennent part à la distribution; et les diacres ont soin plus tard de porter aux absents leur portion du sacrifice; or, cet aliment, nous l'appelons Eucharistie. Il ne saurait être donné qu'à ceux qui ont embrassé notre foi, ont été régénérés par l'eau du baptême, purifiés de leurs fautes par la rémission des péchés, et qui vivent selon les lois de Jésus-Christ. En effet, l'Eucharistie n'est point un pain ordinaire, ni un breuvage commun. Elle est le corps et le sang de Jésus-Christ incarné. » (Saint Justin, apol. 1. pro Christian.) Remarquons bien ce passage: « *L'Eucharistie n'est pas un pain ordinaire, ni un breuvage commun. Elle est le corps et le sang de Jésus-Christ incarné.* »

IV.

ÉVANGILE DE SAINT MATHIEU.

Y avait-il alors quelque chose d'écrit? Non, absolument rien, et le Saint-Esprit, âme de l'Église, gardait et rappelait la vérité enseignée par Jésus. Il était la *Langue de feu*, par laquelle l'Église illuminée enseignait oralement l'Évangile du Sauveur.

« Cependant les Hébreux, convertis à la foi, demandaient à conserver, en un court et substantiel récit, l'histoire du Sauveur, telle qu'ils l'avaient apprise de la bouche des Apôtres. Ils s'adressèrent, dit Eusèbe, à saint Matthieu, qui, sur le point de quitter la Palestine pour aller porter la parole sainte aux extrémités du monde, consentit à leur laisser par écrit, et dans son

idiome maternel, l'Évangile, qui porte son nom. Il suppléait, par ce livre sacré, au vide qu'allait créer son absence. » (Eusèbe, His. eccl. III. c. xxiv.)

« Ce fut ainsi, dit saint Irénée, que Matthieu composa son Évangile, en langue hébraïque, au moment où Pierre et Paul allaient jeter les fondements de l'Église par toute la terre. » (Ir. contre les Hérésies, L. V, 1.)

On voit clairement que dans tous les desseins de Jésus-Christ, la Tradition précède l'Écriture, et que celle-ci n'est qu'une aide à l'enseignement oral. Saint Paul pourra toujours dire: *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi*: La foi vient de ce que l'on entend, et ce que l'on entend, c'est la parole du Christ. » (Rom. x, 17.)

Toutefois, il entrait dans les desseins du Maître qu'une partie de son enseignement oral fût confiée à l'Écriture, puisqu'en promettant son Esprit à ses Apôtres, il leur disait: « *Suggestet vobis omnia quaecumque dixerit vobis*: Il vous suggérera tout ce que je vous ai dit. » (Jean xiv, 26.)

Cette parole divine, nous l'avons rappelée, expliquée et méditée, autant que nous le permettaient notre dessein, et nous avons vu, au cours rapide de ces études, que l'Évangile, dans chacun de ses mots, contient la vérité révélée par le ciel à la terre, et ouvre devant les regards de la foi des horizons infinis.

Nous continuerons ces études sur la Sainte-Écriture, persuadé que rien n'est plus utile aux âmes, pourvu qu'elles apprennent à la lire et à la comprendre, en se laissant guider toujours par le magistère de l'Église. ®

Les Apôtres avaient donc préparé leur départ, en réglant tout ce que nous venons de dire, et l'heure de porter au monde le nom et l'amour de Jésus-Christ, leur divin Maître, avait sonné. Ce dut être pour eux, un jour solennel et mémorable que celui, où ils s'em-

brassèrent, pour s'élançer aux nobles combats, aux victoires, au martyre. « Saint Matthias, suivant la tradition des Grecs, prêcha l'Évangile dans la Colchide; saint Jude dans la Mésopotamie; saint Simon, dans la Lybie; saint Matthieu, dans l'Éthiopie; saint Barthélemy passa dans la Grande-Arménie, saint Thomas alla chez les Parthes et jusqu'aux Indes, saint Philippe travailla dans la Haute-Asie, et mourut à Hiérapolis en Phrygie. Saint André fut envoyé vers les Scythes, d'où il passa en Grèce et en Épire. Jacques, fils d'Alphée, demeura à Jérusalem, dont il avait été établi évêque. Saint Jean prêcha dans l'Asie-Mineure. On dit qu'il alla jusque chez les Parthes, et sa première lettre portait autrefois leur nom, comme leur étant adressée. Des auteurs modernes ajoutent qu'il conduisit avec lui la Sainte Vierge Marie, Mère de Jésus, mais ils se trompent. Saint Épiphane dit formellement que lorsque saint Jean partit pour l'Asie, la Sainte Vierge ne le suivit pas... Une tradition ancienne et fort répandue, surtout en Orient, c'est que la Sainte Vierge mourut à Jérusalem; et le sentiment commun de l'Église, c'est qu'elle ressuscita peu après sa mort et fut élevée en corps et en âme dans le ciel. » (Rorhbacher. Histoire de l'Église. IV. 296, 7).

On comprend, en effet, que la Sainte Vierge n'ait point quitté Jérusalem, la Judée, la Galilée, le tombeau de ses pères, et tous les lieux sanctifiés par la présence, la parole et les actes de son adorable Fils. Sans doute, on la retrouvait souvent là où Jésus aimait lui-même à prier; là surtout où il avait souffert pour le salut du monde. Elle gravissait le mont des Oliviers, s'agenouillait sur la cime, et, les yeux élevés vers le ciel, elle soupirait après l'heure qui lui rendrait le bonheur de voir et d'entendre Celui qu'elle aimait comme son fils et son Dieu.

Jérusalem, après tout, demeurait la Ville Sainte, le

berceau de l'Église naissante, la terre arrosée du sang de son Jésus, sang divin, qui n'était autre que le sien. C'est donc à Jérusalem que la Vierge immaculée vécut et mourut.

Aussi dès 634, saint Sophrane, patriarche de Jérusalem, chante dans une hymne sur les Saints lieux, le jardin de Gethsémani, qui reçut autrefois le corps virginal de Marie, et où avait été son sépulcre.

Tels que les Anges du Seigneur, les Apôtres s'élançèrent aux quatre coins du monde. L'orient et l'occident, le midi et le septentrion, les virent venir à eux : Dans toute la terre, on entendit leur voix : *In omnem terram exivit sonus eorum*. Qu'ils étaient beaux sur les montagnes les pieds de ceux qui évangélisaient la paix, et annonçaient les bienfaits du ciel, criant à la terre : Réjoins-toi, Sion, car le Seigneur va régner sur toi!

V.

SAINT PIERRE SE DIRIGE SUR ROME, EN CONQUÉRANT.

Pierre s'était déjà montré le chef de l'Église, soit à Jérusalem, soit dans la Judée; il avait évangélisé les environs de Tyr et de Sidon, remonté la côte jusqu'à Antioche, où il avait provisoirement établi sa chaire. Partout il annonçait le Nom et l'Évangile de Jésus, son divin Maître.

De retour à Jérusalem, après avoir parcouru l'Asie-Mineure, le Pont, la Galatie, la Cappadoce, la Bythimie, il reprit bientôt ses courses apostoliques, se dirigeant vers Rome.

On aime à contempler dans ses travaux incessants cet homme, qui apparaît au dehors simple et digne, mais que Dieu a fait si grand, en réalité, par l'effusion

de son Esprit en lui. Origène l'a peint délicieusement en disant : « Ce feu, cette activité, cette hardiesse à parler et à agir, que l'on a vus en lui, disparaissent bientôt pour faire place à un esprit si humble, si modéré, si prêt à céder aux autres et à s'humilier devant tout le monde, qu'on peut à peine reconnaître le naturel impétueux de saint Pierre, et le rang qu'il tenait dans l'Église, au-dessus de tous les autres. »

Toutefois, ajoute saint Jean Chrysostome, quand il s'agissait des intérêts de l'Église et de s'exposer aux fatigues et aux dangers, alors nous le voyons toujours paraître le premier. (In Act. Hom. xxxi.)

Tel nous le voyons de nouveau à Césarée, où il avait baptisé Cornelle, ainsi que sa maison.

Là, il s'aperçoit que Simon le mage est venu prêcher ses erreurs et insinuer dans les âmes la licence de sa morale dépravée.

Rappelons que cet homme, né à Gitta, en Samarie, avait appris la philosophie et les sciences à Alexandrie; puis entraîné par un désir ardent de savoir, il avait étudié les doctrines de l'Inde, de la Perse et de l'Égypte, de la cabale juive, du platonisme alexandrin et des mythologies polythéistes. Alors, s'élevant dans son fol orgueil, il résolut de fusionner tous ces systèmes ensemble pour s'en former un à lui-même. Il poussa l'audace jusqu'à prétendre arriver à la connaissance de l'Être divin, jusque dans son essence, sans le secours de la Révélation divine, ce qui est une folie, puisque Dieu est et doit être inaccessible, dans sa nature infiniment parfaite, à l'esprit humain, toujours borné, si sublime soit-il. Il n'y a que Dieu qui puisse parler aux hommes de sa propre essence, et la leur révéler : c'est évident. Aussi en a-t-il agi ainsi envers Adam, Moïse et les Prophètes; puis, par l'Homme-Dieu, nous a-t-il donné la Révélation chrétienne.

Simon le mage, ainsi que nous l'avons vu, avait été frappé des clartés de l'Évangile et de la puissance de l'Esprit de vérité, qu'il avait voulu se procurer à prix d'argent. Saint Pierre, éclairé d'en haut, avait vu que cet homme, en recevant le baptême, désirait simplement puiser, dans le christianisme, un surcroît de notions devant servir à compléter le système qu'il rêvait, connu sous le nom de *Gnose*, connaissance par excellence; aussi l'avait-il traité sévèrement.

Loïn de s'arrêter et de se corriger, l'imposteur avait continué ses travaux, de manière à se rapprocher le plus possible de la Révélation chrétienne, mais, on peut dire, en la parodiant.

C'est ainsi que le Mage admet, dans son système, « le Père, principe infini et un, ayant sa pensée repliée en soi. Il était seul, sans qu'on puisse dire qu'il préexistât à sa pensée. Mais s'étant manifesté soi-même à soi-même, il devint double, et ne s'appela Père, que lorsque sa propre pensée l'eut salué de ce nom. Il avait de soi, en se manifestant à soi-même, produit sa propre intelligence... *ΕΠΙΝΟΙΑ*. »

Cette dernière, franchissant les limites du *Cosmos* divin, a engendré les Anges et les esprits surnaturels.

Les Anges voulant être créateurs, ont formé le monde que nous habitons, œuvre d'ignominie, de ténèbres, de rébellion.

Dans la crainte qu'*Epinovia*, leur mère, ne leur donnât plus tard des rivaux, dans sa fécondité divine, ils l'attirèrent un instant dans le monde créé par eux, et réussirent à l'enchaîner sous une forme humaine, dans la sphère inférieure. Captive et voyageuse, cette intelligence divine est apparue sous la forme d'une femme admirablement belle. Hélène, cause du siège de Troie, n'était pas autre qu'*Epinovia*.

Évidemment, tout cela est absurde; mais ayons le courage d'aller un peu plus loin.

Épinoïa attendait sa délivrance, et le Père résolut de la lui accorder. Il ne s'incarna pas, vu que la chair est radicalement mauvaise, mais il se manifesta en traversant les syzygies divines, transformé en Ange parmi les Anges, en homme parmi les hommes. Aux Juifs, il apparut comme Fils; à Samarie, comme Père; aux nations, comme Esprit. Partout il cherchait sa brebis égarée, sa drachme perdue, son *Epinoin*. On l'avait vu souffrir, quoique impassible, mourir quoique immortel, ressusciter quoique n'ayant jamais cessé de vivre, sous les traits de Jésus de Nazareth. Mais Jésus n'était qu'une forme passagère.

Finalement, le libérateur d'*Epinoin*, ce fut Simon lui-même. Il rencontra cette intelligence divine prisonnière, sous les traits d'une esclave, aux abords du théâtre de Tyr, laquelle aussi s'appelait Hélène. Son maître la livrait à la prostitution: Simon le magu en fit sa compagne, et ce jour-là le monde fut racheté.

On peut juger, par cette synthèse doctrinale du système de Simon, quelle devait être sa morale. C'est celle des Gnostiques, dont il est le père. Nous les retrouvons sur notre voie, avec les erreurs et les mœurs infâmes du Mage, patriarche de l'hérésie.

(Pour plus de détails, voir l'abbé Darvas, qui a traité longuement cette question, sous le titre: *Hérésie de Simon le Mage*, en son tome cinquième.)

Voilà l'homme dont Satan se servit pour combattre le Christianisme naissant. Il précédait saint Pierre, en tous lieux; débitait ses élucubrations, en remplissait les esprits, les faisait accepter des uns et repousser par les autres, de manière à déconsidérer par avance la prédication de l'Évangile.

L'imposteur était déjà à Césarée, quand saint Pierre y arriva.

Tout rempli de l'Esprit-Saint, notre Apôtre renversa bientôt le vain système du Magicien, montrant à tous sa fausseté et les désordres affreux qu'il autorisait. Les habitants de Césarée, qui s'étaient laissé tromper, reconnurent leur erreur et chassèrent le Samaritain. Ils embrassèrent généreusement la doctrine chrétienne, et sa morale, ennemie des passions désordonnées, si bien que quand saint Pierre les quitta, il put placer à leur tête, comme évêque, Corneille, le centurion.

Apprenant que le Mage était à Tyr, et qu'il y semait de toutes parts, son erreur et ses vices, Pierre se hâta d'arriver dans cette ville opulente, où déjà il avait envoyé trois de ses disciples: Clément, Nicétas et Aquila. Il évangélisa, en passant, Ptolémaïde, et arriva à Tyr, il prêcha l'unité de Dieu, la rédemption du monde par Jésus-Christ, seul Sauveur, et il leur dit que les maladies dont ils souffraient alors dans la ville, étaient causées par les démons, dont Simon était le ministre, mais qu'ils seraient guéris, s'ils croyaient en Jésus crucifié et recevaient le baptême. C'est ce qui eut lieu aussitôt, et un très grand nombre de Tyriens se convertirent à la foi. Pierre y institua une Église et un évêque pour la gouverner.

Au bruit de ces merveilles, Sidon s'était ébranlée, et lorsque saint Pierre y arriva, le Magicien, qui s'y trouvait, prit la fuite avec ses compagnons. L'Apôtre parla et guérit les malades: à sa voix, un grand nombre d'habitants firent pénitence et crurent en Jésus-Christ.

A Béryte, la terre trembla, et lorsque le héraut de Jésus crucifié arriva, le calme se fit, et Simon, qui avait ourdi contre l'Apôtre une trame infernale avec ses compagnons, fut attaqué par le peuple. Couverts de blessures, ils furent expulsés de la ville.

A Byblis, qu'il évangélisa avec succès, il apprit que celui qui le précédait en tous lieux pour égarer les esprits, Simon, était à Tripoli; il l'y poursuivit. L'Apôtre fut reçu avec enthousiasme, parce que les fidèles de Tyr, de Sidon, de Bérée, de Byblis, l'y avaient précédé. Saint Pierre parla, imposa les mains aux malades, et les corps comme les âmes furent guéris. Une foule d'habitants reçurent le baptême, et tandis que le ministre de Jésus triomphait, Simon le magicien, ministre de Satan, profitait des ombres de la nuit pour gagner la Syrie.

Après avoir baptisé les croyants et leur avoir distribué la sainte Eucharistie, saint Pierre leur donna pour évêque, Maron, son hôte, homme distingué, et chrétien arrivé déjà à la perfection. Puis il ordonna douze prêtres et plusieurs diacres, recommanda à tous la soumission à l'évêque, et leur fit de touchants adieux.

Quand il eut quitté cette ville, une des plus considérables de la Phénicie, il se dirigea du côté d'Antioche, visitant sur sa route Orthosia, déjà chrétienne; Antarada, Pelta, Gabala, Laodicée, belle et grande cité où il s'arrêta avec ses compagnons. Il y établit des Églises et y plaça des évêques; puis reprit sa course à travers ces magnifiques régions.

Qui n'admirerait tous ces prodiges opérés par le pauvre batelier de Bethsaida? Il est transformé en conquérant spirituel, il marche de triomphe en triomphe. Qui pourrait nier que Dieu est avec lui? Pour nous, nous adorons Celui qui fait tant et de si grandes choses, avec des instruments si faibles par eux-mêmes, et nous lui rendons grâces d'avoir donné au monde ces grands spectacles, où éclatent sa sagesse, sa puissance et sa bonté.

Comment nommer les provinces visitées par saint Pierre, en Orient, évangélisées par son zèle, converties

au christianisme, grâce à sa parole, que les miracles confirment? Qui saura raconter ses courses sur terre et sur mer, pour porter le nom de Jésus à des peuples qui l'ignoraient encore? Le désert lui-même le redit, ce Nom Sacré, et les solitudes tressaillent en l'écoutant.

Semblable à son divin Maître, Pierre prêche pendant le jour, et la nuit il prie. Avec ses compagnons de voyage, le long du chemin, il parle de Jésus-Christ, si bon, si doux, si humble, qui a supporté patiemment ses disciples, trois années durant, et leur a tout pardonné. Maintenant l'Apôtre comprend ce qu'il y avait de grandeur divine, dans la personne de Jésus, dont à peine il apercevait de loin la sagesse, et il ne peut se lasser de parler de Lui. Souvent les larmes jaillissent de ses yeux et l'émotion étouffe sa voix, quand il se souvient surtout de sa présomption et de sa chute. La pensée de son Maître le suit partout et l'absorbe tout entier: son âme apostolique est le plus beau temple qu'habite l'adorable Trinité, après l'âme de la Vierge Marie, dont le Chef de l'Église rappelle les tendresses et les encouragements, donnés à tous, à lui surtout, à l'heure de son péché.

Il passe au milieu des peuples qui s'agitent, pour la fortune, pour le plaisir, pour la gloire, et les foules ignorent les trésors de grâce que porte en soi cet homme humble d'aspect et doux de cœur. Le monde des corps n'arrive pas à soupçonner le monde des esprits, où se joue l'Esprit de Dieu, comme un père avec ses enfants, et tandis qu'il court à ses fêtes bruyantes, le serviteur de Dieu trouve dans le silence et la solitude de son propre cœur, où le Seigneur lui parle, des joies infinies. C'est là que se trouve le bonheur.

Pierre le goûtait, ce bonheur intime, et il y trouvait sa force. Joyeux, il s'élança de la ville d'Antioche, vers la Cappadoce, qu'il évangélisa; vers la Galatie, où à Thy-

ane, il ressuscita un mort, opéra des conversions nombreuses et fonda une Église. La Phrygie, le Pont, la Paphlagonie, l'Hellespont, Synope, sur les bords du Pont-Euxin, entendirent sa voix et recueillirent son enseignement. Nicée, Nicomédie, Ilion, bâtie sur la fameuse Troie, le virent et s'attachèrent au Christ-Jésus.

Héros d'un nouveau genre, Pierre apprenait, aux hommes que la vraie victoire est celle de la foi, qui nous rend maîtres de nous-mêmes en nous faisant triompher de nos passions. Achille et Hector qui avaient paru avec tant d'éclat dans les plaines fameuses, chantées par Homère, que sont-ils auprès de notre Apôtre? Ils ont jeté à travers le monde l'éclair de leurs armes et le bruit de leur nom : Pierre a couvert l'orient et l'occident d'Églises, qui ont fait le bonheur des peuples et sont demeurées, telles que des foyers de lumière et de charité chrétienne. Qu'a produit la sagesse d'Ulysse auprès de la sagesse du Chef des Apôtres? La race des Atrides elle-même s'est éteinte; la dynastie de Pierre est immortelle. Le monde passe avec ce qu'il fait, tandis que la parole de Dieu demeure toujours avec les œuvres qu'elle opère, et quand le guerrier chrétien a combattu, ce n'est pas une ville périssable qu'il prend d'assaut, comme Troie, mais le ciel, séjour et patrie des enfants de Dieu, pour jamais.

Le héros du Christ a peut-être évoqué lui-même ces lointains souvenirs, quand il annonça l'Évangile au peuple d'Ilion. Pour nous, quand on nous montra les tertres qu'on appelle : *les tombeaux d'Achille et de Patrocle*, non loin du rivage de la Troade, que baigne la mer Égée, nous nous souvîmes du sépulcre du Sauveur Jésus, et, tout en admirant ces illustres guerriers, nous disions : Auprès de la victime du Calvaire, mourant pour le salut de l'humanité, les autres victimes sont bien effacées! Ici, ce sont des hommes, qui ont

combattu pour une cause vulgaire : à Jérusalem, c'est l'Homme-Dieu qui, avec sa seule parole et ses vertus, a vaincu ses ennemis et sauvé le monde, réconcilié la terre avec le ciel, l'humanité avec la Divinité.

Après avoir confié l'Église d'Ilion au Centurion Cornelle, évêque de Césarée; fondé l'Église de Byzance ou Constantinople, ainsi qu'en fait foi une lettre du pape Agapet, lue au cinquième concile œcuménique, et approuvée par les Pères dudit Concile; « après avoir accompli d'immenses travaux apostoliques dans l'orient, érigé des évêchés dans les villes principales et fondé de florissantes chrétientés; après avoir, par la vertu du nom de Jésus, enlevé d'immenses dépouilles au démon et soumis à l'obéissance de la foi de vastes régions, saint Pierre, ce grand Apôtre, dont le zèle était héroïque et le courage infatigable, pria le Fils de Dieu de daigner l'éclairer, et lui indiquer manifestement sur quels points il devait désormais diriger ses pas et ses efforts. Ce fut alors, comme nous l'apprend l'ancienne tradition, que Notre-Seigneur lui apparut pendant la nuit dans une vision, et lui dit : Levez-vous, Pierre, prenez possession de l'occident, car il a besoin que vous fassiez briller à ses yeux le flambeau de la lumière évangélique. Pour moi, je serai avec vous. » (Les Petits Bollandistes, Vie de saint Pierre.)

Pierre, qui savait déjà que Rome devait être le lieu où serait placée sa Chaire apostolique, comprit que sa mission en Orient était finie. Il fit ses adieux aux fidèles de l'Asie, leur laissa des Constitutions, et partit pour l'Italie.

VI.

SAINT PIERRE EN OCCIDENT.

Saint Pierre débarqua en Macédoine ; et au sein de cette Grèce savante qui avait entendu la voix de Démosthènes, et de tant d'autres orateurs en renom, il prêcha, sans nul artifice de parole, Jésus crucifié. Philippe écouta sa voix, et à cette ville, toute pleine du souvenir et de la gloire d'Alexandre et de son père, il laissa pour évêque, Olympas, un des soixante-douze disciples ; bientôt Thessalonique, fidèle à la grâce divine, reçut pour la guider, Jason, et Silas fut donné à Corinthe.

Alexandre avait remporté de nombreuses victoires et dompté une foule de peuples, par son génie guerrier et la bravoure de ses troupes ; Pierre, rempli de l'Esprit de Dieu, luttaït contre des ennemis plus puissants, l'orgueil, la volupté, la cupidité, et il les terrassait. L'Orient et l'Occident se soumettaient à la loi chrétienne qu'il leur imposait, et ses conquêtes, plus nombreuses que celles du fils de Philippe, apportaient aux vaincus la liberté et le vrai bonheur. L'empire d'Alexandre, divisé à sa mort, ne fit que passer ; celui de Pierre est indestructible, et ses fils, chaque jour, conquièrent à Jésus-Christ, leur commun Maître, des provinces nouvelles.

Lorsque l'Apôtre eut confié Patras à l'évêque Hérodion, il s'embarqua pour la Sicile, où il s'arrêta à Taormina, annonçant partout avec succès le nom de Jésus. Reprenant sa course, il évangélisa plusieurs villes, parmi lesquelles il faut nommer Naples, cité qui rivali-

sait avec Carthage, et se montrait en Italie telle qu'une sourdine de Rome. Le Chef des Apôtres y laissa pour évêque son disciple Asprenas.

Saint Pierre était accompagné de Clément, homme d'une rare distinction et de noble famille ; puis de saint Marc, saint Martial, saint Apollinaire et de plusieurs autres disciples.

Baronius rapporte une tradition qui fait aborder saint Pierre à Livourne, le navire qui le portait ayant été poussé vers ce rivage par les vents contraires. De Livourne, il se rendit à Pise, toujours annonçant l'Évangile aux grands et aux petits : l'Esprit-Saint y coopérait et lui assurait le succès.

VII.

SAINT PIERRE A ROME.

Voici comment le pape saint Léon parle de l'arrivée de saint Pierre à Rome : « Lorsque les douze Apôtres, après avoir reçu par le Saint-Esprit le don de parler toutes les langues, partagèrent entre eux l'univers pour aller partout établir l'Évangile, saint Pierre, comme le Chef du collège apostolique, fut destiné à la capitale de l'empire romain, afin que la lumière de la vérité qui commençait à briller pour le salut de toutes les nations, se répandit plus aisément de la capitale dans toutes les parties du monde. Y avait-il sous le ciel une nation qui n'eût un de ses citoyens à Rome ? Et quel peuple pouvait ignorer ce que Rome avait appris ? C'est donc là surtout qu'il fallait montrer l'orgueil des philosophes ; c'est là qu'il fallait montrer la vanité de la sagesse humaine ; c'est là qu'il fallait détruire le culte

sacrilège des démons, faire cesser leurs sacrifices impies, et ruiner l'idolâtrie dans le lieu même où la superstition avait rassemblé les erreurs de l'univers entier. Vous ne craignez donc point, ô grand Apôtre, d'entrer dans cette ville formidable; et tandis que Paul, votre glorieux collègue, est encore occupé du soin des autres Églises, vous venez dans cette forêt remplie de toutes sortes de bêtes féroces, vous affrontez ce profond océan avec bien plus de courage que vous ne marchiez autrefois sur les eaux. Déjà vous aviez donné aux Juifs fideles la connaissance de l'Évangile; déjà vous aviez fondé l'Église d'Antioche, le berceau du nom chrétien; déjà le Pont, la Galatie, la Cappadoce, l'Asie, la Bythinie, se trouvaient soumis par vos travaux aux lois de l'Évangile; et maintenant, sans avoir le moindre doute sur le succès, et sans être arrêté par le peu de temps qui vous reste à vivre, vous portez le trophée de la croix de Jésus-Christ sur le Capitole, où la divine Providence avait placé, dans ses conseils éternels et le théâtre de votre martyre et le siège de votre dignité. » (Homélie pour la fête des saints Apôtres Pierre et Paul.)

« Vous venez, ô Pierre, disait saint Léon, dans cette ville remplie de toutes sortes de bêtes féroces! » Ainsi parlait de la grande ville ce saint Pape, né lui-même à Rome.

Son langage était sincère et vrai. Il n'exagérait rien. La louve qui avait allaité Romulus, fondateur de Rome, semble avoir communiqué au peuple qui l'habita, dès son origine, quelque chose de cruel. Jusqu'à sa chute, il se montra à ville de sang; celui de ses ennemis, celui des chrétiens et le sien propre. Le temple de Janus, qui demeurait fermé pendant la guerre, ne s'ouvrit que deux fois, et alors même on se battait aux frontières lointaines de l'empire.

Nous disons lointaines; en effet, quand César Auguste devint empereur, l'empire romain touchait, en Occident, à l'océan Atlantique, aux colonnes d'Hercule, où, de ce côté, finissait le monde connu, et, en Orient, à l'empire chinois. Ce peuple avait entendu raconter les exploits des Romains, l'éclat de sa gloire avait rejailli jusqu'à lui. Aussi pour peindre d'un mot son admiration l'appelait-il : *la grande Chine*.

Voici comment un historien a peint Rome. Faisant allusion à la vision du prophète Daniel, où les Assyriens, les Perses, les Grecs et les Romains étaient figurés par des bêtes, Rohrbacher dit : « Et nous la voyons maintenant, cette quatrième bête, qui a dévoré toute l'Italie, la Sicile, la Sardaigne, la Corse, toutes les îles, toute l'Espagne; la Grèce, cette patrie de tant de héros, est une de ses provinces; la Macédoine, autrefois maîtresse de l'univers, est aussi une de ses provinces; le dernier successeur d'Alexandre-le-Grand, Persée, a été mené, lui et ses fils, les pieds et les mains liés de chaînes devant le char triomphal du consul Paul-Émile; l'aîné de ses fils, qui devait hériter du trône d'Alexandre, gagne sa vie comme greffier de la municipalité d'Albe; les successeurs de Nemrod, de Nabuchodonosor, de Cyrus, les rois de Babylone ou de Syrie, ainsi que les successeurs des Pharaons, les Ptolémées d'Égypte, sont sous la tutelle de Rome; ils sont entre les grilles de cette terrible bête, comme des jouets dont elle s'amuse, en attendant qu'il lui plaise de déclarer provinces romaines l'antique empire d'Assur et l'antique empire de Misraïm. Carthage semblait pouvoir se défendre; Carthage sera broyée, foulée aux pieds, non seulement avec la plus brutale violence, mais avec la plus amère dérision. Cette bête, aux dents de fer et aux ongles d'airain dévore, au pied de la lettre, elle engloutit au-dedans de soi et les richesses de

l'Asie et l'abondance de l'Égypte, et les chefs-d'œuvre de la Grèce, jusqu'aux lions d'Afrique, qu'elle égorge pour son passe-temps. Les peuples mêmes, elle les broie entre ses dents de fer, elle réduit en pâte ce qu'ils ont de ferme, elle les absorbe dans son sein toujours affamé, elle s'en nourrit pour les identifier à soi, et pour que, finalement, elle seule soit l'univers. » (Livre XXII, 196.)

Il n'y a point d'effort sans cause, et toute souffrance généralement supportée, tout travail, tout dévouement héroïque supposent un amour : les Romains aimaient la liberté ; partant ils aimaient leur patrie qui leur assurait, par ses victoires, la liberté. « Le fond d'un romain était l'amour de la liberté et de la patrie, » a dit Bossuet.

Mais aussi cet amour exigeait d'eux un mâle courage : pour l'entretenir, ils restaient pauvres et travaillaient de leurs mains.

Il est bon pour les peuples d'être tenus en haleine par l'obligation de travailler et de combattre. C'est pourquoi, les guerres continuelles que les Romains devaient entreprendre pour reculer les bornes de leur empire; les combats qu'ils avaient sans cesse à livrer pour conserver leurs conquêtes, les forçaient à mener une vie rude, si favorable à la vertu. Mais peu à peu le calme se fit; les nations vaincues et découragées déposèrent les armes, tant en Occident qu'en Orient. L'amour du plaisir remplaça chez ces fiers conquérants celui de la gloire, et bientôt le repos devint pour eux ce que Capoue avait été pour Annibal et ses soldats victorieux.

Lorsque Octave, proclamé empereur, ferma le temple de Janus, déjà la débauche triomphait à Rome. C'est que les peuples, comme les individus, s'élèvent lentement; mais ils descendent vite.

Il est intéressant de voir où en était la société romaine, quand saint Pierre arriva, l'an 42 de l'ère chrétienne, à Rome.

Il a plu à certains écrivains de dire que le Christianisme n'avait été, en quelque sorte, que la continuation du passé, la marche en avant dans le progrès, qui ne s'arrête pas : qu'on juge de cette prétention en lisant cette page que nous empruntons à l'abbé Rohrbacher. Parlant des Césars, il dit : « Cette famille qui pesait sur le monde, s'était élevée dans les horreurs des guerres civiles. Jules César et César Auguste en avaient abreuvé les racines avec le sang des citoyens proserits. Auguste, adopté par son oncle César, eut trois femmes ; répudia la première, le jour même de ses noces ; répudia la seconde pour en épouser une troisième, qu'il fit répudier à son mari, quoiqu'elle en eût un fils nommé Tibère, et qu'elle fut enceinte d'un autre qui fut nommé Drusus. De ces trois femmes, il n'eut que de la seconde une fille, nommée Julie, qui le déshonora par ses dissolutions. Elle eut successivement trois maris, Marcellus, Agrippa et Tibère ; se conduisit enfin si mal, que son père la confina dans une île, où Tibère, son dernier mari, la fit mourir de faim. Elle avait eu d'Agrippa trois fils et deux filles. Deux de ses fils périrent, dit-on, par les ordres secrets de Livie, troisième femme d'Auguste, laquelle voulait assurer l'empire aux enfants qu'elle avait eus de son premier mari. Le dernier des fils de Julie et d'Agrippa, après avoir été adopté par Auguste, dont il était le petit-fils, fut confiné dans une prison, puis mis à mort par Livie et Tibère. De ses deux sœurs, l'une fut reléguée dans une île à cause de ses débauches ; l'autre, nommée Agrippine, épousa Germanicus, neveu et fils adoptif de Tibère, et fut enfin exilée dans la même île, qu'autrefois Julie, où elle mourut pareillement de faim.

Elle eut, entre autres enfants, l'empereur Caligula et Agrippine, mère de Néron. Auguste mourut, après quarante-quatre ans de règne, empoisonné, dit-on, par sa femme Livie, à qui il tardait de voir régner son fils Tibère. Tibère, adopté par Auguste, avait été forcé de répudier une première femme qu'il aimait, et dont il avait un fils nommé Drusus, pour épouser Julie, veuve d'Agrippa, et fille unique de son père adoptif. Drusus fut empoisonné par sa propre femme, et laissa un fils qui fut tué par l'empereur Caligula, et une fille qui fut tuée par l'empereur Claude. Tibère ne laissa point d'enfant de Julie, avec laquelle il divorça et qu'il réduisit à mourir de faim. Par ordre d'Auguste, il avait adopté son neveu fraternel Germanicus. Il le fit empoisonner, fit mourir de faim sa femme Agrippine, ainsi que deux de leurs fils. Retiré dans l'île de Caprée, Tibère ne pensait qu'à deux choses : inventer tous les jours de nouvelles cruautés, inventer tous les jours, de nouvelles débauches. Dès son enfance, un de ses précepteurs avait dit de lui, que c'était de la boue pétrie avec du sang. Dans sa dernière maladie, il fut étouffé par son fils adoptif Caligula, qui lui succéda, et qui le surpassa en cruauté et en luxure. Caligula eut successivement trois femmes, dont il enleva les deux dernières à leurs maris. Bientôt il établit un lieu de prostitution dans son palais, déshonora les premières femmes de Rome, sous les yeux mêmes de leurs maris ou de leurs mères, et vécut en inceste avec ses trois sœurs. Sa cruauté égalait ses débauches. Il fit mourir sa grand' mère, son beau-père, son frère adoptif et les amis qui lui avaient procuré l'empire. Son grand divertissement était de voir couler le sang humain. Quand il n'y avait point de criminels à exécuter, il faisait prendre les premiers venus sur la place ou dans l'amphithéâtre. Sa grande maxime était, que tout lui était permis envers tous ; son vœu

principal, que le peuple romain n'eût qu'une tête, pour avoir le plaisir de la lui couper ; son unique regret, que de son temps, il n'y eût pas de grandes calamités. Il fut tué à l'âge de vingt-neuf ans, et eut pour successeur Claude, son oncle, vieillard imbécile et sanguinaire, qui invitait le soir à souper ou à une partie de dés, les personnes qu'il avait fait mourir le matin. Claude eut six femmes, répudia la première, perdit la seconde, divorça avec la troisième et la quatrième, tua la cinquième, qui était Messaline, et prit pour sixième sa propre mère Agrippine, qui finit par l'empoisonner pour faire régner son fils Néron. Ce dernier nom est devenu à lui seul une infamie. Néron fit mourir son père, sa mère, ses deux femmes, ses deux tantes, ses deux précepteurs, sans parler du reste. Il mit le feu aux quatre coins de Rome. Au milieu de ses cruautés, il fit le comédien sur le théâtre, voyageait en Grèce pour gagner des couronnes comme joueur de flûte. Quant à la débauche, il surpassa même ses prédécesseurs.... telle fut, dans son intérieur, la famille des Césars. »

L'historien ajoute : « Et de pareils hommes étaient empereurs, c'est-à-dire souverains du monde ! et de pareils hommes étaient souverains pontifes ! ils faisaient les dieux, en réglant le culte, commandaient en matres dans la religion. Et de pareils hommes étaient dieux ! Ils avaient des temples de leur vivant ; on adorait leurs images, on leur offrait des sacrifices. Caligula se bâtit à lui-même des temples et des autels, s'offrit à lui-même des sacrifices, se consacra lui-même pontife de son propre culte, avec sa femme, son cheval et les consuls. »

Suétone, Tacite, Dion et Plutarque font foi de ces folies. Voilà ce qui se passait dans les palais, où, demain, Pierre apparaîtra !

Si cette maxime : *Les peuples ont les chefs qu'ils mé-*

ritent, est vraie, que devait donc être à cette époque le peuple romain ?

Mais, dira-t-on, n'y avait-il pas le sénat romain, si renommé par sa sagesse, sa grandeur d'âme, sa bravoure; qui, depuis sa création, avait assuré au peuple romain la victoire et la prééminence sur tous les peuples ?

Où, le sénat romain était encore là, et c'est lui qui votait des temples à Tibère, à Caligula, à Claude, à Néron. Tibère en parlant de ce sénat s'écriait : O hommes, faits pour la servitude ! Lorsque Néron eut tué sa mère Agrippine, le sénat en rendit des actions de grâces dans tous les temples de Rome. Lorsque Néron voulut tuer les sénateurs les plus vertueux, le sénat prononça leur sentence de mort. Tacite, sénateur lui-même, fit comme les autres. Il est fier de sa conduite, et il a écrit : « *Ce sont nos mains qui ont trahi Helvidius en prison.* » (Vita Agric. n. 43.) Quel Sénat !

Que disait, que faisait donc le philosophe Sénèque, qui vivait alors ?

« Qui songe à la philosophie, disait-il, si ce n'est quand les théâtres chôment, ou que la pluie l'empêche d'y rester, ou qu'il ne sait à quoi perdre son temps ? Les diverses écoles de sagesse meurent faute de maîtres. L'académie, soit ancienne, soit nouvelle, n'a plus de chef... Il y a des maîtres pour le métier d'histrien, et des disciples en grand nombre, mais pour la philosophie, personne. Ceux qui la cultivent, la déshonorent par leurs mœurs..... il faut les considérer comme des médecins, dont les étiquettes annoncent des remèdes, mais leurs boîtes contiennent des poisons. » (Senec. Nat. Quæst. 1, 7. — Fragm. Senec. apud Lactant. I, 4, n. 15.)

Au lieu de prêcher d'exemple, cette perle des philosophes épuisait les provinces par ses usures. En quatre

ans, il usa des faveurs des grands pour amasser cinquante-huit millions de notre monnaie. Il loua la vertu, et il fut adultère. Il descendit plus bas encore. Il accepta les dépouilles du frère de Néron, que celui-ci avait tué ; il écrivit l'apologie de ce monstre, après qu'il eut frappé à mort sa mère. Il se rit de la mansuétude et du pardon des injures, choses bonnes pour les femellettes. La clémence, selon lui, n'est que la modération dans la vengeance.

Est-il étonnant que ce maître ait eu pour élève, Néron ?

Tacite raconte que Sénèque, pour se venger de son propre fils, qui l'avait tourné en dérision, demandait qu'on lui confisquât ses biens et qu'il fût condamné à l'exil. Néron s'y opposa, déclarant qu'on avait déjà poussé assez loin la vengeance. Ainsi ce grand philosophe avait pour modérateur Néron !!! (Annal. I, 13, n. 43.)

VIII.

PIERRE ANNONCE A ROME JÉSUS CHRUCIFIÉ.

Dans l'espace des trois premiers siècles, à Rome et dans le monde romain, de douze à quatorze millions de martyrs donnèrent leur sang et leur vie pour affirmer leur foi en la divinité de Jésus-Christ et lui prouver leur ardent amour : qui les a instruits et transformés ? Dieu, évidemment ; mais, avant tout autre, Pierre a été l'instrument dont il s'est servi.

Non content de travailler à la conversion des principaux sénateurs, des chevaliers, et aussi du peuple, il envoya des missionnaires en tous lieux. L'Italie, les Gaules, l'Espagne, l'Afrique, virent arriver les disciples

du chef de l'Église naissante, et de toutes parts les serviteurs de Jésus-Christ se multiplièrent.

Tous ces hommes, toutes ces femmes, et ces foules, qui entendaient pour la première fois parler du Christ et de sa doctrine, étaient profondément corrompus, et il semble qu'ils auraient dû se rire de Pierre prêchant la chasteté, le mépris des richesses et des grandeurs de ce monde, la mortification de l'âme et du corps, la victoire sur soi-même comme la plus noble des victoires, l'adoration d'un Dieu fait homme.

En raisonnant de la sorte, nous oublions que tout ce monde romain, en général, à part quelques philosophes orgueilleux, comme Sénèque, n'avait pas résisté à la grâce. La vérité ne leur était point apparue dans sa beauté divine, et ne la connaissant pas, comment l'eussent-ils aimée ? De nos jours, nous parlons à des chrétiens qui ont abusé, pour la plupart, des bienfaits de Dieu et foulé aux pieds les serments les plus sacrés. Mis en face de Barabbas et de Jésus, c'est-à-dire du vice et de la vertu, ils ont préféré Barabbas. Au Dieu de leur baptême et de leur première communion ; au Dieu de leur mère, de leurs sœurs, de leur épouse, ils ont préféré les penchants de leur cœur aveuglé par la passion, dévoyé par l'intérêt, attiré par l'éclat des honneurs ; ce sont des renégats, des apostats, des adorateurs de la fortune ; ce sont, en un mot, de vils déserteurs de la milice sainte et du drapeau de la croix ; ils ont abusé indignement de la grâce divine, et ne veulent plus entendre la parole qui les condamne.

Tels n'étaient pas les Romains, auxquels Pierre s'adressait. Privés jusque-là d'instruction, ils avaient laissé s'égarer le sens religieux, qui était en eux, comme en toute créature humaine, puisque nous sommes tous des êtres raisonnables, remontant de l'effet à la cause, de la créature au Créateur. Ils l'avaient tourné, ce sens re-

ligieux, vers la superstition, l'idolâtrie ; Pierre leur prêcha avec autorité la vérité, et aussitôt, la grâce divine aidant, ils voient, ils adorent le Christ Sauveur.

Il y a du reste, entre notre âme et la vérité, des rapports intimes, mystérieux, qui les rapprochent comme d'instinct. Car, enfin, la Vérité, c'est Dieu, et notre âme est sa fille. Il y a dans la nature, ce qu'on appelle : la voix du sang, pourquoi dans le surnaturel, n'y aurait-il pas aussi quelque chose de semblable ? Tertullien ne disait-il pas : *Mon Dieu ! c'est le cri d'une âme naturellement chrétienne ?* En tout cas, lorsque la parole de Dieu résonne à l'oreille de l'homme, prononcée par l'Apôtre, Dieu aussi lui parle au cœur, et s'il veut écouter docilement et ne pas résister au Père céleste qui l'attire, il va à lui et se jette dans ses bras, comme l'enfant dans le sein de son père. C'est là le travail de la prédication chrétienne, et l'explication des conversions qu'elle opère.

Ce n'est pas seulement la vérité, qui a des intelligences en nous, mais aussi la chasteté.

Que cette fille du ciel, la pudeur, se montre à l'homme, à la femme surtout, elle est sûre d'éveiller dans leur âme, nous ne savons quel tressaillement d'admiration et d'amour qui les remue profondément. Sans nul doute, c'est là ce qui a converti Madeleine, quand elle a entendu, quand elle a vu Jésus. Et lorsque Pierre a parlé aux foules qui l'écoutaient avec avidité, du Christ vierge ; de la Vierge, sa mère ; de la chasteté chrétienne, de la virginité, son auditoire a dû être ravi, et ce peuple qui applaudissait Virginie, plongeant un poignard dans le sein de Virginie, sa fille, pour la soustraire à l'opprobre dont la menaçait le déceuvr Appius Claudius, devait applaudir aussi, du fond de son cœur, aux paroles de saint Pierre. Le fait est que bientôt on a vu se lever dans le monde romain des phalanges virginales, dont la vie et le martyre ont, pour ceux

qui les méditent, des charmes et des suavités célestes.

La pudeur ! qui a médité sa puissance sur l'âme humaine ? Un homme si abrutí qu'il soit, en conserve toujours quelque chose, et s'il ne sait pas obéir à ses inspirations, il l'admire dans les autres ; il flétrit qui la méprise, surtout si ce mépris vient de ceux qui doivent, par vocation, la respecter davantage et la tenir en honneur.

Disons donc que la vérité et la chasteté portent en elles des beautés qui nous captivent. Saint Pierre, divinement inspiré, a réveillé au sein de Rome l'amour de ces nobles aspirations ; il a fait briller à tous les regards la figure du Christ, belle et rayonnante de modestie ; il a parlé de la Vierge, sa mère, et bientôt la Vérité chrétienne et la vertu ont triomphé. Une génération nouvelle s'est levée, un homme nouveau a paru : le chrétien, la chrétienne. Le Christ avait, en quelque sorte, saisi de ses mains l'homme déchu, et de ses débris, il en avait composé un homme fait à sa propre image, une femme faite à la ressemblance de Marie, la nouvelle Eve, et ces deux exemplaires, présentés par la parole des Apôtres au monde, en ont fait un monde nouveau, inconnu jusque-là, le monde chrétien, ressemblant à Jésus crucifié, Sauveur de l'humanité, notre Idéal divin à tous.

Les historiens, entre autres Dion, rapportent qu'un grand mouvement se fit dans la société romaine et y occasionna de vives agitations. L'empereur Claude fut obligé de supprimer un grand nombre de fêtes et de cérémonies païennes. Déjà la vertu de la Croix se faisait sentir dans la cité souveraine, et le Sang du Sauveur offert sur les autels chrétiens, dans les lieux solitaires et cachés, portait dans le monde des âmes ses fruits célestes. La superstition du vieux paganisme se montrait aux esprits dans sa hideuse nudité ; les dieux, dé-

pouillés de leur prestige apparaissaient tels qu'ils étaient, du métal, du marbre, du bois, façonnés et représentant des êtres chimériques, ou des hommes aux mœurs éhontées. Car enfin Jupiter était chargé de crimes, Mercure, d'une probité plus que douteuse ; Vénus enseignait le vice honteux ; et les autres dieux ou déesses se mettaient à l'unisson, tandis que les dieux inférieurs, assez malins pour deviner ce que les dieux supérieurs voulaient leur cacher, folâtraient dans les bois, les fontaines et les solitudes. En un mot, l'empire de Satan était ébranlé, et lui, *prince de ce monde-là*, devait désormais obéir au commandement du plus humble chrétien, ainsi que Tertullien plus tard l'affirmait en face des païens.

Toutefois le paganisme ne céda point la place sans combat, et l'on vit les magistrats s'unir à l'empereur Claude, pour chasser de Rome ceux qui, à l'exemple de Jésus, *séduisaient les foules*. Cette mesure fut prise dans la neuvième année du règne de Claude et la quarante-neuvième de Jésus-Christ. Elle visait juifs et chrétiens, que l'on confondait sous le nom de Juifs. Ceux-ci, paraît-il, parvinrent à dégager leur responsabilité et ils rentrèrent presque immédiatement dans la ville.

Donc saint Pierre, arrivé à Rome sous la seconde année du règne de Claude, et parti la neuvième, y avait passé sept ans, dans la prière, la prédication, la formation des âmes à la vertu, l'administration de l'Église de Rome, dont il était lui-même, et définitivement, l'Évêque et le Pontife souverain.

Son regard suivait au loin les missionnaires qu'il avait laissés en Orient ; ceux qu'il avait envoyés en Occident ; et toutes les Églises, qui se fondaient et se multipliaient sur les pas des Apôtres, devenaient l'objet de sa sollicitude pastorale.

Comme témoignage de ce paternel amour, il écrivit

de Rome, pendant ce premier séjour qu'il y fit, une lettre aux chrétiens de la *dispersion*, c'est-à-dire à ceux qui n'étaient pas en Judée.

IX.

PREMIÈRE ÉPÎTRE DE SAINT PIERRE.

Cette lettre calme, forte, pleine d'autorité, prouve bien que l'Esprit-Saint était avec le Chef des Apôtres et qu'il avait répandu en lui, avec ses divines lumières, l'amour de Jésus-Christ, uni à l'amour du troupeau universel confié à sa garde.

Il faut lire cette épître et la méditer pour l'apprécier comme il convient. Nous en citerons les passages qui ont trait à notre sujet. Par là on verra, et ce qu'enseignait saint Pierre aux Églises d'Asie, et aussi ce qu'il avait prêché à Rome : *Jésus crucifié*.

« Pierre, Apôtre de Jésus-Christ, aux étrangers de la dispersion, du Pont, de la Galatie, de la Cappadoce, de l'Asie et de la Bithynie, élus selon la prescience de Dieu le Père, pour être sanctifiés par l'Esprit, pour obéir et recevoir l'aspersion du Sang de Jésus-Christ : que la grâce et la paix se multiplient en vous.

« Béni soit le Dieu et le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui selon sa grande miséricorde, nous a régénérés en la vive espérance, par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts, pour l'héritage incorruptible, et sans tache, et immarcescible, réservé dans les cieux pour vous... » (1, 1-4.)

C'est ainsi que commence sa première Lettre, l'humble fils de Jonas, dont la jeunesse s'est passée à guider

une barque sur les flots du lac de Génésareth ; de Simon, qui n'a jamais fréquenté les écoles, et n'a connu d'autre maître que Jésus-Christ.

Évidemment, c'est l'Esprit-Saint qui l'éclaire et l'inspire.

Parlant aussitôt de Jésus-Christ : « Lui, dit-il, que vous aimez, quoique vous ne l'avez point vu, et en qui vous croyez, sans le voir encore maintenant : et parce que vous croyez, vous tressaillerez d'une joie inébranlable et glorifiée, atteignant la fin de votre foi, le salut des âmes... Sachant que ce n'est point par de l'or ou de l'argent corruptibles, que vous avez été rachetés de votre vaine manière de vivre, apprise de vos pères, mais par le précieux Sang de Jésus-Christ, comme de l'Agneau pur et sans tache, déjà connu avant la constitution du monde, mais manifesté dans les derniers temps à cause de vous. » (1, 8; 18-20.)

Quelle profondeur dans ce regard jeté hardiment sur l'éternité du Verbe, qui était connu de son Père, tel qu'un Agneau devant s'immoler un jour au Calvaire ! Est-ce que Pierre ne dit pas, en parlant ainsi, comme l'aigle de Pathmos :

In principio erat Verbum : Au commencement était le Verbe ? Notre Apôtre, évidemment, embrassait l'éternité immuable, devant laquelle passe le temps avec la création, à laquelle le Christ s'est uni pour la sauver et la sanctifier, afin de nous rendre dignes du ciel, où nous irons à sa suite pour jamais.

Dans ce but, ajoute-t-il, « Rendez vos âmes chastes, par une obéissance d'amour, par la charité fraternelle, vous appliquant à vous aimer d'un amour simple, les uns les autres ; engendrés de nouveau, non d'une semence corruptible, mais incorruptible, par la parole du Dieu vivant, qui demeure éternellement. » (Ibid. 22.)

Peut-on parler de l'amour chaste avec plus de délica-

tesse, et dire plus noblement cette flamme simple et pure qui unit les âmes, comme sont unis les Anges de Dieu ; cette charité, feu divin, qui s'allume en nous au souffle de la parole du Dieu vivant ? Tout passe, mais elle demeure : « Car toute chair est comme l'herbe, et toute sa gloire est comme la fleur de l'herbe : l'herbe a séché et sa fleur est tombée. Mais la parole du Seigneur demeure toujours, et c'est elle qui a été évangélisée parmi vous. » (Ibid. 24.)

Ces choses divines s'écrivaient dans quelque demeure modeste, peut-être proche du palais de Claude ! Quel contraste !

Le second chapitre est tout rempli, comme le premier, du nom de Jésus-Christ et de ses bienfaits. Il se termine ainsi : « Quand on le maudissait, il ne maudissait pas ; quand on le maltraitait, il ne menaçait pas ; mais il s'abandonnait à celui qui le jugeait injustement. C'est lui qui a porté en son corps nos péchés sur le bois, afin que morts au péché, nous vivions de la justice. C'est par ses meurtrissures que vous avez été guéris. Car vous étiez comme des brebis égarées ; mais maintenant vous êtes retournés au Pasteur et à l'Évêque de vos âmes. » (II, 23.)

De tels accents ne peuvent venir que d'un cœur embrasé d'amour pour Celui que Pierre avait vu aux prises avec les scribes et les pharisiens, avec ses ennemis, qui, l'ayant saisi, se jouaient de lui jusqu'au sein de sa mort sur la croix. Pareil langage devait jeter dans le ravissement ceux qui avaient le bonheur de l'entendre, soit à Rome, soit dans les autres villes de l'Orient et de l'Occident. La prédication de saint Pierre se résumait donc en un seul point : Jésus et Jésus crucifié, à qui soient honneur et gloire à jamais ! Et comme il le disait lui-même en terminant cette Épître : « A lui la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Amen.

X.

CHAIRE DE SAINT MARC A ALEXANDRIE.

Tandis que saint Pierre, après avoir fondé sa première Chaire à Antioche, venait de se fixer à Rome, définitivement, Marc, son disciple, portait la lumière de l'Évangile, à Alexandrie.

« A cette époque, dit Eusèbe de Césarée, Marc, le disciple que Pierre nomme son fils, passa en Égypte, où il porta l'Évangile composé par lui. Il y annonça la foi, et établit des Églises à Alexandrie. Or la multitude des fidèles convertis par ses prédications, fut si nombreuse, l'austérité de leur vie, la discipline à laquelle ils se soumirent furent si admirables, que Philon crut devoir en faire honneur au Judaïsme, et en conserva le souvenir dans un ouvrage spécial. On dit que Philon, dans un second voyage à Rome, sous l'empereur Claude, avait eu l'occasion de s'entretenir familièrement avec Pierre, qui prêchait alors dans la capitale du monde. Ce fait ne serait pas sans vraisemblance, car le juif Alexandrin, dans le traité dont je parle, retrace exactement toutes les règles ecclésiastiques encore en usage parmi nous. Sa description de la vie de ces ascètes, prouve que non seulement il a vu, mais qu'il admirait ces illustres personnages, issus de la race hébraïque, qui conservaient vraisemblablement alors plusieurs rites et institutions empruntées au Judaïsme. » (Hist. eccl. de Viris illust.)

Le récit de Philon prouve clairement que déjà l'Esprit de Dieu avait poussé une foule d'âmes à l'imitation de Jésus-Christ, ami de la prière, de la pauvreté, de la chasteté, de la solitude. Car, parlant des ascètes, con-

nus sous le nom de Thérapeutes, qui habitaient aux environs d'Alexandrie, il dit : « Quiconque veut embrasser leur genre de vie, se dépouille volontairement de ses biens et les abandonne à ses proches. Ainsi dégagé de tous les intérêts humains, ils quittent les cités, pour aller vivre dans les campagnes désertes; car, suivant eux, le commerce des hommes et leurs fréquentations sont des obstacles à l'étude de la sagesse. Les représentants de cette doctrine se sont répandus sur tous les points du monde. Nulle race, grecque ou barbare, ne devait être privée de cette bienfaisante institution. Cependant, c'est en Égypte, parmi les diverses préfectures de ce pays, et surtout aux environs d'Alexandrie, qu'ils se sont multipliés. Leur centre et comme leur patrie est situé près du palus Maréotique, dans une délicieuse campagne qui réunit à la fois les avantages d'un sol fertile, du calme le plus profond et d'un climat enchanteur. C'est là que viennent habiter de tous les points du monde, les plus parfaits des Thérapeutes. Dans chacune de leurs demeures se trouve un sanctuaire, qu'ils nomment *Semmonon*, ou Monastère, et où seuls, sans témoins, ils se livrent aux mystérieux exercices d'une vie sainte. Dans cette solitude, ils n'emportent ni aliments, ni breuvage, ni rien de ce qui appartient aux soins du corps. Mais ils ont sans cesse avec eux le texte de la Loi, les écrits des prophètes, des hymnes sacrés et d'autres livres, qui alimentent leur piété et perfectionnent leur science. Durant tout le jour, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, ils méditent les oracles de la sagesse. Leur interprétation des Saintes Écritures est surtout allégorique. Ils suivent en ce point les traditions nationales, et croient que la lettre est une sorte d'image, qui reflète le sens caché et profond des allégories.... C'est sur le fondement de la tempérance, comme sur une base spirituelle, qu'ils assoient

l'édifice de leurs vertus. Nul ne mange, ou ne boit, avant le coucher du soleil. L'étude de la vérité, disent-ils, est une œuvre de lumière. Les ténèbres de la nuit conviennent seules aux préoccupations des besoins corporels; c'est pourquoi ils consacrent tout le jour à la contemplation, et accordent quelques instants seulement de la soirée à réparer les forces physiques.... Un grand nombre de femmes embrassent ce genre de vie et persévèrent dans la virginité, jusqu'à une extrême vieillesse. L'amour de la sagesse les maintient dans cette chasteté volontaire, bien différente de la contrainte légale, que subissent certaines prêtresses du paganisme. Les vierges dont je parle, n'ambitionnent d'autre alliance que celle de la vérité, et lui consacrent toute leur vie. Dans leur mépris pour les voluptés de la terre, elles renoncent aux joies de la maternité, afin de produire des fruits immortels de vertu, dans l'union avec l'Esprit divin qui les anime et les vivifie. » (Philon cité par Eusèbe. Hist. eccl. Liv. II, chap. xvii.)

On le voit, déjà les mérites de la Rédemption produisaient leurs fruits; la grâce divine transformait les âmes, et, comme l'écrivit Philon, *l'Esprit divin les animait et les fortifiait*. Quelle n'est pas la puissance de cet Esprit! Tandis qu'à Rome, l'esprit d'erreur plongeait les empereurs, les grands et les foules dans les abîmes du vice, à Alexandrie, le Saint-Esprit élevait les Thérapeutes, venus de toutes parts, jusqu'aux vertus célestes. Le Christ et sa Mère avaient donné au monde l'exemple de la virginité : des phalanges virginales apparaissaient à leur suite, dans la joie et la lumière de l'amour divin dont leur cœur abondait.

Chez les Juifs, c'était comme un malheur pour une jeune fille de rester vierge : tout change avec l'Homme-Dieu, qui lève sur le monde son drapeau virginal et immaculé. La terre d'Égypte surtout verra fleurir cette

vertu, dans ses solitudes parfumées, sous le souffle divin, qui porte les âmes, par l'oraison et l'étude, à l'amour de l'homme intérieur, autant qu'à l'oubli de l'homme extérieur, c'est-à-dire du corps.

Voilà dix-neuf siècles que ce beau spectacle a été offert au monde, sous le ciel enchanteur et dans les plaines de l'Égypte; depuis lors, il n'a pas cessé. Toutes les contrées de l'univers en ont joui, parce que les Apôtres du Christ portent en tous lieux, avec l'amour de leur Maître, le culte des plus pures vertus. Jésus veut être aimé, servi, adoré, par les plus nobles âmes, comme un royal Époux. A toute génération qui se lève, depuis dix-neuf cents ans, il demande des vierges; et des vierges en foule sortent des rangs divers de la société, hommes et femmes, pour répondre à son appel et à son amour. Un feu, plus pur et plus puissant que celui de l'amour naturel, vient enflammer leur cœur, et l'on voit alors l'Agneau immolé au Calvaire, entouré de ses cohortes virginales, anges de la terre, semblables, dans un corps de chair, aux Anges des cieux.

C'est là un fait, vaste comme les siècles et comme l'univers; qui saura l'expliquer, en dehors de la foi chrétienne? Personne; et si le philosophe Philon a dit le mot juste, en attribuant les merveilles dont le Palus Maréotique était le témoin, à l'union des âmes avec l'Esprit divin, c'est, sans doute, parce qu'il avait conversé familièrement avec Pierre, à Rome; ainsi qu'avec Marc, à Alexandrie.

Ah! si dans les Loges maçonniques, la prière et l'encens montaient vers l'Esprit de Dieu, au lieu de s'élever vers l'esprit mauvais, il s'y ferait de salutaires changements, et l'on y verrait bientôt des lys émerger de toutes leurs fanges; et le Christ serait adoré, par ceux qui, maintenant foulent aux pieds son image et son corps sacré.

CHAPITRE VI.

TRAVAUX DE SAINT PAUL.

I.

PREMIÈRE MISSION DE SAINT PAUL.

Paul ne demeurait pas oisif, mais il priait, il parlait, il agissait. Il avait reçu le baptême, d'Ananie; il ne lui manquait que l'onction épiscopale, pour s'élancer aussi, comme Pierre et les autres Apôtres, aux nobles combats, qui devaient étendre le Règne de Jésus-Christ jusqu'aux extrémités de la terre. Les *Actes* vont nous le dire.

« Il y avait alors dans l'Église d'Antioche des prophètes et des docteurs, entre lesquels Barnabé et Simon, qu'on appelait le Noir, et Lucius de Cyrène, et Manahem, frère de lait d'Hérode le tétrarque, et Saul, Or, pendant qu'ils faisaient le service divin et qu'ils jetaient, le Saint-Esprit leur dit: Séparez-moi Saul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés. Alors, jeûnant et priant, ils leur imposèrent les mains et les laissèrent partir. Et eux, ainsi envoyés par le Saint-Esprit, allèrent à Séleucie, et de là firent voile pour Chypre. Quand ils furent arrivés à Salamine, ils prêchaient la parole de Dieu, dans les synagogues des Juifs.

vertu, dans ses solitudes parfumées, sous le souffle divin, qui porte les âmes, par l'oraison et l'étude, à l'amour de l'homme intérieur, autant qu'à l'oubli de l'homme extérieur, c'est-à-dire du corps.

Voilà dix-neuf siècles que ce beau spectacle a été offert au monde, sous le ciel enchanteur et dans les plaines de l'Égypte; depuis lors, il n'a pas cessé. Toutes les contrées de l'univers en ont joui, parce que les Apôtres du Christ portent en tous lieux, avec l'amour de leur Maître, le culte des plus pures vertus. Jésus veut être aimé, servi, adoré, par les plus nobles âmes, comme un royal Époux. A toute génération qui se lève, depuis dix-neuf cents ans, il demande des vierges; et des vierges en foule sortent des rangs divers de la société, hommes et femmes, pour répondre à son appel et à son amour. Un feu, plus pur et plus puissant que celui de l'amour naturel, vient enflammer leur cœur, et l'on voit alors l'Agneau immolé au Calvaire, entouré de ses cohortes virginales, anges de la terre, semblables, dans un corps de chair, aux Anges des cieux.

C'est là un fait, vaste comme les siècles et comme l'univers; qui saura l'expliquer, en dehors de la foi chrétienne? Personne; et si le philosophe Philon a dit le mot juste, en attribuant les merveilles dont le Palus Maréotique était le témoin, à l'union des âmes avec l'Esprit divin, c'est, sans doute, parce qu'il avait conversé familièrement avec Pierre, à Rome; ainsi qu'avec Marc, à Alexandrie.

Ah! si dans les Loges maçonniques, la prière et l'encens montaient vers l'Esprit de Dieu, au lieu de s'élever vers l'esprit mauvais, il s'y ferait de salutaires changements, et l'on y verrait bientôt des lys émerger de toutes leurs fanges; et le Christ serait adoré, par ceux qui, maintenant foulent aux pieds son image et son corps sacré.

CHAPITRE VI.

TRAVAUX DE SAINT PAUL.

I.

PREMIÈRE MISSION DE SAINT PAUL.

Paul ne demeurait pas oisif, mais il priait, il parlait, il agissait. Il avait reçu le baptême, d'Ananie; il ne lui manquait que l'onction épiscopale, pour s'élançer aussi, comme Pierre et les autres Apôtres, aux nobles combats, qui devaient étendre le Règne de Jésus-Christ jusqu'aux extrémités de la terre. Les *Actes* vont nous le dire.

« Il y avait alors dans l'Église d'Antioche des prophètes et des docteurs, entre lesquels Barnabé et Simon, qu'on appelait le Noir, et Lucius de Cyrène, et Manahem, frère de lait d'Hérode le tétrarque, et Saul, Or, pendant qu'ils faisaient le service divin et qu'ils jetaient, le Saint-Esprit leur dit: Séparez-moi Saul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés. Alors, jeûnant et priant, ils leur imposèrent les mains et les laissèrent partir. Et eux, ainsi envoyés par le Saint-Esprit, allèrent à Séleucie, et de là firent voile pour Chypre. Quand ils furent arrivés à Salamine, ils prêchaient la parole de Dieu, dans les synagogues des Juifs.

Or, ils avaient aussi Jean pour aide dans le ministère. Après avoir parcouru toute l'île jusqu'à Paphos, ils trouvèrent un certain juif magicien et faux-prophète nommé Bar-Jésu, qui était avec le proconsul Sergius Paulus, homme prudent. Celui-ci ayant fait venir Barnabé et Saut, désirait entendre la parole de Dieu. Mais Élymas, le magicien (car c'est ce que signifie ce nom) leur résistait, cherchant à détourner le proconsul de la foi. Alors Saul, le même que Paul, rempli de l'Esprit-Saint, et regardant Élymas, dit : Homme plein de toute ruse et de toute perfidie, fils du diable, ennemi de toute justice, tu ne cesses de pervertir les voies droites du Seigneur ! Mais maintenant voici la main du Seigneur sur toi, et tu seras aveugle et tu ne verras point le soleil, jusqu'à un certain temps. Et aussitôt tombèrent sur lui l'obscurité et les ténèbres ; et, allant çà et là, il cherchait qui lui donnât la main.

« Alors le proconsul voyant ce fait, crut, admirant la doctrine du Seigneur. » (Act. xiii, 1-12.)

On pense généralement que Simon surnommé le Noir n'est pas autre que le Simon, qui aida Jésus à porter sa croix. Ainsi fut-il récompensé de ce bon office, tandis que Manahem, frère de lait d'Hérode Antipas, nous le voyons, est aussi appelé à la grâce de l'apostolat, par la miséricorde infinie de Dieu : *l'Esprit souffle où il veut.*

Remarquons encore ceci : « Pendant qu'ils faisaient le service divin et qu'ils jeûnaient, le Saint-Esprit leur dit : Séparez-moi Saul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés. »

L'Esprit vient donc à ceux qui prient et se mortifient ; et ici il vient comme Maître, comme ordonnateur, comme Ame de l'Église, et *Vicaire du Christ*, selon l'expression de Tertullien : Séparez-moi Saul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés. C'est

donc lui qui choisit les ouvriers apostoliques, grands et petits, pour promouvoir en tous lieux le Règne de Jésus ; qui peut le nier ?

Saul a conquis Sergius Paulus à la foi ; il aura désormais le nom de sa conquête, comme Scipion, vainqueur de Carthage, s'appellera : l'Africain. *Rempli du Saint-Esprit*, il lit dans l'âme d'Élymas, âme vendue à Satan, dont il est comme Simon le mage, l'instrument, pour arrêter l'Évangile et la conversion du monde. Jésus, Miséricorde infinie, agissait en Père, et ne se servait pas de sa Toute-Puissance pour abattre ses ennemis à ses pieds, pas même le valet d'Anne, qui l'avait souffleté : Paul frappe de cécité le magicien, et le foudroie de sa parole, comme Pierre avait fait d'Ananie et de Saphire ; mais respectons-les, l'Esprit de Dieu était avec Pierre, et avec Paul, pour les guider dans leur apostolat, et aussi pour montrer au monde la légitimité de leur mission divine, dont le but toujours était de faire régner le Christ sur tout l'univers.

Paul s'est révélé : désormais nous le verrons tel que l'Esprit de Dieu l'a façonné, au gré du Sauveur, et semblable à un vase d'élection où ce Nom adorable, renfermé, sera porté devant les foules, et les rois. Il avait trois coudées seulement, dit saint Jean Chrysostome, mais il touchait le ciel. « Ramassé sur lui-même et un peu courbé, dit Nicéphore, sous le poids d'une vieillesse prématurée, il avait la peau fine et blanche, la tête chauve, les yeux d'une douceur et d'une grâce inexprimables, les sourcils arqués, le nez fortement aquilin, la barbe épaisse et touffue, mêlée de poils blancs. » (Nicép. Call. Hist. Ecc. L. II, c. xxxviii.)

Voilà Paul au physique ; mais qui saura peindre son âme ? Lui-même, dans ses discours, ses Épîtres, dans sa vie et dans sa mort. Voici l'un de ces discours, tel que les Actes le rapportent, et, ne l'oublions pas, ils

sont écrits sous l'inspiration de l'Esprit-Saint. On remarquera l'ampleur de cet enseignement apostolique.

II.

SYNTHÈSE CHRÉTIENNE PAR SAINT PAUL.

« Lorsque Paul et ceux qui étaient avec lui furent partis de Paphos, ils vinrent à Pergé de Pamphylie. Mais Jean, les quittant, retourna à Jérusalem. Pour eux, passant au delà de Pergé, ils vinrent à Antioche de Pisidie, et étant entrés le jour du sabbat dans la synagogue, ils s'assirent. Après la lecture de la Loi et des prophètes, les chefs de la synagogue envoyèrent vers eux, disant : Frères, si vous avez quelque exhortation à faire au peuple, parlez.

« Alors Paul, se levant, et de la main demandant le silence, dit : Israélites, et vous qui craignez Dieu, écoutez : Le Dieu du peuple d'Israël a choisi nos pères, et il a élevé son peuple pendant qu'ils demeuraient en Égypte, d'où il les retira par la force de son bras. Et durant quarante ans, il supporta leur conduite dans le désert. Puis ayant détruit sept nations dans le pays de Chanaan, il leur en partagea les terres au sort, après environ quatre cent cinquante ans, et ensuite, il leur donna des Juges, jusqu'au prophète Samuel. Et ils demandèrent un roi, et Dieu leur donna Saül, fils de Cis, de la tribu de Benjamin, pendant quarante ans. Ayant rejeté Saül, il leur donna David pour roi, à qui il rendit témoignage, disant : J'ai trouvé David, fils de Jessé, homme selon mon cœur, qui accomplira toutes mes volontés. C'est du sang de celui-ci que Dieu, selon sa promesse, a suscité à Israël un Sauveur, qui est Jésus.

« A son avènement, Jean était devant lui, prêchant le baptême de la pénitence à tout le peuple d'Israël. Puis, lorsque Jean acheva sa course, il disait : Je ne suis pas celui que vous pensez ; mais voilà que vient après moi Celui dont je ne suis pas digne de délier la chaussure.

« Mes frères, enfants de la race d'Abraham, c'est à vous et à ceux qui, au milieu de vous, craignent Dieu, que la parole de ce salut, a été envoyée. Cependant ceux qui habitaient Jérusalem, et leurs chefs, l'ont méconnu, et, ne comprenant pas les paroles des prophètes, qu'on lit tous les jours du sabbat, ils les ont accomplies en le jugeant. Et ne trouvant en lui aucune cause de mort, ils demandèrent à Pilate de le faire mourir. Et après qu'ils eurent accompli tout ce qui avait été écrit de lui, ils le descendirent du bois et le mirent dans le tombeau. Mais Dieu l'a ressuscité des morts le troisième jour ; et il a été vu, pendant bien des jours, par ceux qui étaient montés avec lui de Galilée à Jérusalem : lesquels sont jusqu'à ce moment ses témoins devant le peuple. Nous donc, nous annonçons que la promesse qui a été faite à nos pères, Dieu l'a accomplie pour nos enfants, en ressuscitant Jésus, selon qu'il est écrit dans le second psaume : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui. Et qu'il l'ait ressuscité d'entre les morts, pour ne pas retourner dans la corruption, il l'a dit ainsi : Je vous rendrai incorruptible la victime de David. C'est pourquoi il dit encore ailleurs : Vous ne permettez pas que votre Saint voie la corruption. Car David, après avoir servi en son temps aux desseins de Dieu, s'est endormi ; il a été déposé près de ses pères, et il a vu la corruption ; mais celui que Dieu a ressuscité d'entre les morts, n'a point vu la corruption.

« Sachez-le donc, mes frères : c'est par lui que la rémission des péchés vous est annoncée : et toutes les

choses dont vous n'avez pu être justifiés par la loi de Moïse, c'est par lui que, quiconque croit, en est justifié. Prenez donc garde que ce qui est dit dans les prophètes ne vienne sur vous. Voyez, contempteurs, et soyez dans l'étonnement, et anéantissez-vous ; car voilà que je fais une œuvre en vos jours, une œuvre que vous ne croirez pas, si on vous la raconte. » (Act. xiii, 13-41.)

Qui n'aimerait d'entendre la voix du grand Apôtre Paul s'unir à toutes celles que nous avons entendues déjà, pour rendre témoignage à Jésus, fils de David ; à Jésus, sauveur promis à Israël ; à Jésus, Homme-Christ, que la divinité, qui était en lui, a ressuscité ; et par conséquent, qui s'est ressuscité lui-même ? Paul prouve que le Christ devait ressusciter, et il cite les témoins de sa résurrection. Celui qui parle ainsi, était le persécuteur des chrétiens, et du Christ lui-même ; et voici qu'il défend sa cause avec une force, digne de son savoir et de sa foi. David a vu la corruption du tombeau, dit-il : Jésus ne l'a pas vue ; c'était donc de lui, et non de David que les prophètes ont parlé.

Aussi les Actes ajoutent : « Comme ils sortaient de la Synagogue, on les pria de redire ces paroles le sabbat suivant. Et quand l'assemblée se fut séparée, plusieurs juifs et plusieurs prosélytes servant Dieu, suivirent Paul et Barnabé, qui les exhortaient par leurs discours à se maintenir dans la grâce de Dieu. » (Ibid. 42, 43.)

III.

SAINT PAUL PERSÉCUTÉ.

Le Seigneur disait à Ananie, en parlant de Saul terrassé sur le chemin de Damas, et converti : « Va, car cet homme m'est un vase d'élection, en qui mon nom renfermé, sera porté devant des Gentils, les rois et les enfants d'Israël. Aussi je lui montrerai combien il faut qu'il souffre pour mon nom. » (Act. ix, 15, 16.)

La parole du Sauveur se réalisait : Paul prêchait le Nom adorable de Jésus, Paul était persécuté.

Rappelons-en la raison, si facile à oublier par l'homme qui ne médite pas. C'est que Dieu a fondé la société naturelle, ainsi que la société religieuse, sur cette loi universelle imposée à l'humanité : *aimer et souffrir*. Voilà l'homme, voilà le chrétien.

Aimer, c'est vouloir du bien à quelqu'un et lui en faire. Or, on ne saurait y parvenir, qu'en donnant ce que l'on a, et en se donnant soi-même, jusqu'à mourir, s'il le faut, pour l'être aimé.

C'est ce que font les parents pour leurs enfants, et les enfants bien nés pour leurs parents ; le soldat pour sa patrie, le savant pour la science ; en un mot, on n'arrive à réaliser ses desirs et à saisir le bien que l'on veut, qu'au prix de mille sacrifices.

Il n'est pas jusqu'aux avarés, aux voluptueux, aux ambitieux, qui ne soient obligés de subir la loi : *Aimer et souffrir*, pour satisfaire leurs passions.

Cette loi est donc universelle dans l'ordre naturel ; elle ne l'est pas moins dans l'ordre surnaturel de la grâce.

Nul, en effet, ne peut vraiment aimer Dieu qu'en lui voulant du bien et en travaillant en conséquence. Or, le bien pour Dieu, c'est d'être connu, aimé et servi par ses créatures, ce en quoi consiste pour lui la gloire extérieure. De sorte que si un homme aime vraiment Dieu, il est obligé d'appliquer son intelligence à le connaître; de soumettre sa volonté propre à la volonté divine; d'enchaîner ses passions, toujours avides de jouir de leur objet, sans frein et sans loi; il est condamné, en un mot, à souffrir.

Eh bien! l'homme admet cette loi du sacrifice dans l'amour, quand il s'agit de l'ordre naturel, mais il la repousse au point de vue surnaturel; de sorte que nous refusons de souffrir pour Dieu, ce que nous souffrons volontiers pour une créature, pour un être quelconque, animé ou inanimé.

Ajoutons que quand on montre à l'homme cette contradiction, où il tombe souvent, puisque souvent il secoue le joug de la loi divine, il s'irrite, impose silence à son contradicteur, va jusqu'à le frapper et le tuer. C'est ainsi qu'Hérodiade a fait décapiter Jean-Baptiste; que les Juifs ont crucifié Notre-Seigneur Jésus-Christ, et que des millions de martyrs ont été immolés à la fureur du paganisme, flétri par la loi chrétienne et les exemples des saints martyrs.

Cette considération explique donc les persécutions qu'ont dû subir les Apôtres, et en particulier, saint Paul, dont nous parlons: il prêchait aux peuples qu'il fallait aimer Jésus-Christ et souffrir pour lui. Mais « l'homme animal ne comprend pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu. » (I Cor. ii, 14.)

Il en fut toujours ainsi, et Paul, dont autrefois l'orgueil s'était révolté contre l'humilité chrétienne, vit à son tour les Juifs se lever contre son apostolat, et amener contre lui les habitants d'Antioche de Pisidie.

En effet, « le sabbat suivant, presque toute la ville s'assembla pour écouter la parole de Dieu. Mais les Juifs, voyant ces multitudes, furent remplis d'une envie violente, et ils contredisaient, avec des blasphèmes, les paroles de Paul. Alors Paul et Barnabé leur dirent hardiment: C'était à vous qu'il fallait annoncer premièrement la parole de Dieu; mais puisque vous la rejetez, et que vous vous jugez indignes de la vie éternelle, voilà que nous nous tournons du côté des Gentils. Car le Seigneur nous l'a ainsi ordonné: Je vous ai établi pour être la lumière des Gentils, afin que vous soyez leur salut jusqu'aux extrémités de la terre. Or, les Gentils, entendant cela, se réjouirent, et ils glorifiaient la parole du Seigneur; et tous ceux qui étaient préordonnés à la vie éternelle, embrassèrent la foi. Et la parole du Seigneur se répandait dans toute la contrée. Mais les Juifs ayant excité des femmes dévotes et de qualité, et les principaux de la ville, allumèrent une persécution contre Paul et Barnabé, et les chassèrent de leur pays. Alors Paul et Barnabé, ayant secoué contre eux la poussière de leurs pieds, vinrent à Icone. Cependant les disciples étaient remplis de joie et de l'Esprit-Saint. » (Act. xiii, 44-52.)

Ces Juifs, qui avaient fermé les yeux à la lumière deviennent, de peuple de Dieu qu'ils étaient, la synagogue de Satan. Nous les retrouverons, nouveaux Ismaël, levant la main contre les chrétiens, et ne se mêlant à eux que pour les dépouiller. Il y a cependant des exceptions.

« Il arriva à Icone, que Paul et Barnabé entrèrent ensemble dans la synagogue des Juifs, de manière qu'un très grand nombre de Juifs et de Grecs embrassèrent la foi. Mais ceux des Juifs qui restèrent incrédules, soulevèrent et irritèrent l'esprit des Gentils contre leurs frères.

« Toutefois ils demeurèrent là longtemps, agissant avec assurance dans le Seigneur, qui rendait témoignage à la parole de sa grâce, opérant des miracles et des prodiges par leurs mains. » (Act. xiv, 4-3.)

N'oublions pas que le récit des Actes n'est qu'une suite de notes rapides, comme l'Évangile n'est qu'une parole des discours et des actes de Notre-Seigneur, ainsi que saint Jean l'atteste à la fin de son récit. Paul nous dira lui-même que son hôte illustre, à Icone, s'appelait Onésiphore; et nous apprendrons, ailleurs que dans les Actes, des traits ravissants se rapportent à l'Apôtre et aux personnes qu'il attirait à Jésus-Christ.

« La gloire d'Icone ou leonium, dit saint Grégoire de Nyse, c'est d'avoir produit ce bouquet de myrrhe, cette fleur de virginité, plus parfumée que les lys de Saron, qui porta sur la terre le nom de Thécia. » Elle avait dix-huit ans, et déjà, dit saint Epiphane, elle était fiancée à l'héritier d'une des plus nobles familles de l'Asie, quand elle entendit la prédication de l'Apôtre. Répudiant alors toutes les espérances de la terre, elle ne voulut d'autre époux que le Christ. On la vit, dit saint Jean Chrysostome, vendre ses pierreries et ses riches parures. Elle leur préférait désormais les chaînes du martyre; et quand l'Apôtre fut emprisonné pour la foi, la noble vierge vint aux pieds du captif entendre la parole de Dieu, plus précieuse que l'or. Arrêtée à son tour, dit saint Ambroise, elle fut condamnée comme chrétienne, et jetée aux bêtes dans l'amphithéâtre. Les païens purent alors contempler un étonnant spectacle. Le lion, dont elle devait assouvir la rage, vint se coucher devant l'héroïne, lui léchant les pieds, comme s'il eût respecté ce corps virginal. En ce jour, une bête farouche se montra moins cruelle que les hommes! Les bourreaux, dit saint Cyprien, espérèrent que les flammes du bûcher feraient ce que les bêtes avaient

refusé. Mais la vertu de Jésus-Christ éteignit les ardeurs du brasier dévorant, et Thécia en sortit victorieuse. Qui donc, demande saint Grégoire de Naziance, arrêtait la griffe formidable et la dent des bêtes farouches? La sainte virginité accomplit ce miracle. C'est elle qui endormit la fureur du lion et changea les feux du bûcher en une rosée céleste. Ainsi préservée par la protection divine, Thécia, dit saint Basile de Séleucie, consacra le reste de ses jours à la contemplation et à la solitude. On admirait, dit saint Methodius, le charme de son langage, la force et la grâce modeste de ses discours; en l'entendant, on retrouvait sur ses lèvres la sublime théologie qu'elle avait apprise de saint Paul. Elle mourut à Séleucie, dans un âge avancé. Les empereurs chrétiens firent élever une basilique somptueuse, sur le rocher qui servit de retraite et de tombeau à la noble vierge. Les saints Pères la nomment: *Protomartyre* parmi les femmes, comme saint Etienne fut le *Protomartyre* parmi les hommes. « Venez admirer, en la personne de Thécia, dit saint Isidore de Damiette, la réunion de toutes les gloires et de tous les trophées qui peuvent illustrer la femme chrétienne; colonne inébranlable, elle proclame les grandeurs et les triomphes de la chasteté; phare lumineux, dressé sur l'océan des passions humaines, elle signale le port de l'éternelle quiétude! » (Darras N, 505.)

« Cependant, continuent les Actes, toute la ville se divisa; en sorte que les uns étaient pour les Juifs et les autres pour les Apôtres. Mais comme les Juifs allaient se précipiter sur eux pour les accabler d'outrages, et pour les lapider, les Apôtres l'ayant su se réfugièrent à Lystré et à Derbe, villes de Lycanie, et dans toute la contrée d'alentour, et ils prêchaient l'Évangile. » (Act. xiv, 4-6.)

IV.

BARNABÉ ET PAUL ADORÉS POUR JUPITER ET MERCURE.

Qu'un dieu vienne sur la terre, c'était là une idée familière aux païens, et l'on peut dire, le résumé de la religion païenne. Nos panthéistes modernes, plagiaires, du reste, des panthéistes anciens, ont trouvé que ce n'était pas assez, et poussant l'idée plus loin, ils ont emprisonné la divinité dans la création physique, et ont déclaré que la Nature est Dieu. Voilà le dieu-nature des panthéistes, si bien que tout est dieu, et que dieu est tout; et que quand deux armées sont en présence, et se ruent l'une sur l'autre, c'est un combat de dieux. Mais au moyen du dieu-nature, ceux qui sont tués, morts et enterrés, repoussent; et la terre, comme ils disent, s'en fait une *parure printanière*.

Ce qu'on va lire montre aussi la ressemblance qu'il y eut dans les actes de la vie de saint Pierre et de saint Paul. Déjà nous avons pu remarquer que le discours de Paul à Antioche de Pisidie ressemble beaucoup à celui de Pierre à Jérusalem, à l'occasion du boiteux du temple.

Or, disent les Actes, il y avait à Listres un homme perclus de ses pieds, et il demeurerait assis. Il était boiteux dès le sein de sa mère et n'avait jamais marché. Cet homme écoutait Paul parler; et Paul, le regardant, et voyant qu'il avait foi en sa guérison, dit d'une voix forte: Lève-toi debout sur tes pieds. Et il s'élança, et il marchait. Or, les multitudes ayant vu ce que Paul avait fait, élevèrent la voix, disant en langue lycéonienne: Les dieux, devenus semblables à des hom-

mes, sont descendus vers nous. Et ils appelaient Barnabé Jupiter, et Paul Mercure, parce que c'était Paul qui portait la parole. Le prêtre même de Jupiter, dont le temple était près de la ville, parut aux portes avec des taureaux et des couronnes, et voulait, ainsi que le peuple, leur sacrifier. Mais les apôtres Barnabé et Paul, l'ayant appris, déchirèrent leurs vêtements, et s'élançèrent au milieu de la foule, criant et disant: Amis, que faites-vous là? Nous aussi, nous sommes des mortels, des hommes semblables à vous, et nous vous exhortons à abandonner ces superstitions pour vous convertir au Dieu vivant qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment. Il a, dans les siècles passés, laissé toutes les nations marcher dans leurs voies; et toutefois il ne s'est pas laissé lui-même sans témoignage, faisant du bien, dispensant les pluies du ciel et les saisons favorables pour les fruits, donnant la nourriture en abondance, et remplissant de joie nos cœurs.

« Malgré ces paroles, à peine purent-ils empêcher le peuple de leur offrir des sacrifices. » (Act. xiv. 7-17.)

Ce triomphe présageait aux Apôtres des humiliations et des souffrances; car Satan veille et ses suppôts aussi. Et puis, ne l'oublions jamais, l'amour a pour compagne la douleur: tel fut le Maître, tel doit être le disciple fidèle.

Les jours s'écoulaient; les âmes se donnaient au Christ, et son règne s'établissait à Lystres. « Cependant quelques Juifs d'Antioche et d'Icone étant survenus, gagnèrent le peuple, et ayant lapidé Paul, ils le traînèrent hors de la ville, le croyant mort. » (Ibid. 18.)

Voilà bien le peuple, semblable à la mer, que le vent soulève à son gré. Aussi combien les grands sont coupables de le pousser contre la Religion, au lieu de la lui faire aimer par leur propre exemple.

Mais Dieu veillait sur son Apôtre. « Les disciples

s'étant assemblés autour de lui, il se leva, et rentra dans la ville, et le lendemain il partit pour Derbe avec Barnabé. Après qu'ils eurent évangélisé cette ville et instruit un grand nombre de personnes, ils retournèrent à Lystres, et à Icone, et à Antioche, affermissant les âmes des disciples et les exhortant à persévérer dans la foi, et leur enseignant que c'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu. Ensuite, leur ayant ordonné des prêtres en chaque église, au milieu des prières et des jeûnes, ils les recommandèrent au Seigneur, en qui ils avaient cru. Puis, traversant la Pisidie, ils vinrent en Pamphylie. Et après avoir annoncé la parole du Seigneur à Pergé, ils descendirent à Attalie, et de là, ils firent voile pour Antioche, d'où ils avaient été commis à la grâce de Dieu pour l'œuvre qu'ils accomplirent. Quand ils furent arrivés et qu'ils eurent assemblé l'Église, ils racontèrent les grandes choses que Dieu avait faites avec eux, et qu'il avait ouvert aux Gentils la porte de la foi. Et ils demeurèrent là assez longtemps avec les disciples. » (Act. xiv, 19-27.)

Ainsi, la conversion des Gentils, commencée par Pierre, à Césarée, avec le centurion Corneille, se continuait en Asie, et dans tout l'univers. Et puis il se formait, par le fait des Apôtres, des Églises particulières, où l'évêque présidait aux prêtres, revêtus du même sacerdoce, et aux fidèles. Jésus-Christ connu et aimé devenait la lumière et la vie de ces peuples, et tout s'organisait, dans ces sociétés transformées, au souffle et sous l'inspiration de l'Esprit de Dieu. Le monde païen allait par cette même vertu, être transfiguré.

V.

LES SEPT ENVOYÉS DE SAINT PIERRE DANS LES GAULES.

« Voici un texte national, contemporain de Grégoire de Tours, et remis en lumière par M. Faillon, qui l'a découvert dans un manuscrit provenant de l'Église d'Arles, aujourd'hui déposé à la Bibliothèque impériale. Sous Claude, l'Apôtre Pierre envoya dans les Gaules, pour prêcher aux Gentils la foi de la Trinité, quelques disciples, auxquels il assigna des villes particulières. Ce furent Trophime, Paul, Martial, Austremoine, Gattien, Saturnin, Valère, et plusieurs autres que le bienheureux Apôtre leur avait désignés pour compagnons. » (Darras, V. 540.)

Claude régna de 41 à 54 de notre ère; et Néron, son successeur, de 54 à 68. Les Gaules commencèrent donc à être évangélisées à cette époque, par conséquent sous le pontificat de saint Pierre. L'école, ennemie des gloires de l'Église de France, ne fait commencer l'évangélisation de notre pays qu'au III^e siècle, se fondant sur un texte de saint Grégoire de Tours, lequel place l'envoi des sept envoyés précités, sous le consulat de Déce et de Gratus, en 250. C'est là une erreur bien constatée aujourd'hui, ainsi que plusieurs autres, se rattachant à l'*Histoire des Francs*, par le même auteur, qui écrivait vers la fin du VI^e siècle.

« Saint Grégoire de Tours, dit l'abbé Darras, ne voyait dans l'empereur Déce, que le sixième successeur de Néron. Il est donc facile de comprendre comment il pouvait, dans sa pensée, ajuster la date de ce règne

avec celle d'une mission donnée par les *successeurs des Apôtres* à saint Denys et à ses compagnons, et comment il est l'un des témoins de l'apostolicité de nos Églises, pendant que son texte, mal interprété, fournit, depuis deux cents ans, des armes aux adversaires les plus vigoureux de cette apostolicité. Telle est au fond, et réduite à sa plus simple expression, la valeur de ce fameux passage de saint Grégoire de Tours, en vertu duquel l'école française du XVII^e siècle a abjuré la foi de nos pères, et fixé à l'an 250 l'origine de nos principales Églises, sans plus tenir compte de la tradition, des monuments historiques antérieurs, des invraisemblances, des contradictions même, que le nouveau système entraînait après lui. (Darras, V, 540)

Cependant Launoy et ses partisans ont encore leurs défenseurs, en ceux qui ont gardé au fond de l'âme quelque chose de l'acreté gallicane, dont, hélas ! nos pères ne se gardaient pas assez. L'opposition à Rome leur faisait oublier le respect qu'on doit à la vérité, et même l'amour bien entendu de la France, leur patrie.

La découverte des *Philosophumena*, dont nous avons déjà parlé, a mis fin à toutes ces disputes.

Trophime vint donc dans les Gaules et fonda la première communauté chrétienne de la ville d'Arles. Tous les Martyrologes le portent. « Le IV des Calendes de janvier (29 décembre), dit Adon de Vienne, fête de saint Trophime, dont parle saint Paul dans l'Épître à Timothée : J'ai laissé Trophime malade à Milet (II Tim. iv, 20). Ordonné évêque à Rome, par les Apôtres, il fut envoyé le premier à Arles, ville des Gaules, pour y prêcher l'Évangile du Christ. C'est de cette source, comme l'écrivit le bienheureux Zozime, que les ruisseaux de la foi se répandirent pour arroser toutes les Gaules. » (Martyr. S. Adonis Vienn.) Il s'endormit en paix dans cette ville.

« Parmi les disciples de Jésus-Christ que Pierre envoya dans les contrées de l'Occident où il ne pouvait se rendre lui-même, dit Raban-Maur, se trouvait saint Trophime, évêque d'Arles, alors métropole de Vienne. » (Raban-Maur, Vie de sainte Madeleine, ch. xxxvii^e.)

Le second disciple envoyé dans les Gaules par saint Pierre était Sergius Paulus, converti par saint Paul, dans l'île de Chypre. Le Vénéable Bède dit : « A Narbonne, dans les Gaules, fête de saint Paul, ordonné évêque par les Apôtres, et envoyé par eux dans cette ville. La tradition nous enseigne qu'il est le même que le proconsul Sergius Paulus, homme d'une sagesse remarquable, et dont saint Paul prit lui-même le nom, après l'avoir converti à la foi du Christ. Le saint Apôtre étant passé en Espagne pour y prêcher l'Évangile, laissa Paul à Narbonne. Cet évêque prêcha l'Évangile avec zèle, et après une vie illustrée par des miracles, il reçut en ce lieu la couronne du ciel et la sépulture chrétienne. »

L'histoire de saint Martial évêque de Limoges, est connue, et aussi celles de saint Austremoine, à Clermont; Saturnin à Toulouse et Valère à Trèves.

Un manuscrit syriaque du VI ou VII siècle rapporté, en 1839, du monastère de Scété à Londres, par deux savants anglais, traduit et publié en 1846, porte : « Rome et toute l'Italie, l'Espagne, la Grande-Bretagne et la Gaule, avec les autres contrées voisines, virent s'étendre sur elles la main sacerdotale des Apôtres, sous la direction de Simon Céphas, qui, en quittant Antioche, alla instruire et diriger l'Église qu'il édifia à Rome et chez les peuples voisins. »

Le cardinal Mai avait déjà publié cet antique monument d'après un manuscrit syriaque du XIII^e siècle, conservé au Vatican.

L'abbé Darras traite cette question en détail.

VI.

CONCILE DE JÉRUSALEM.

Chassé avec les Chrétiens et les Juifs, Pierre quitta Rome et se rendit à Jérusalem, conduit dans cette ville par l'inspiration de l'Esprit-Saint.

Il s'était élevé à Antioche une grande contestation entre les fidèles : les uns, Juifs habitant cette ville, prétendaient qu'il fallait unir le judaïsme au christianisme, et observer la Loi de Moïse avec la loi chrétienne pour être sauvé ; les autres, Gentils, refusaient de se soumettre à cette servitude ; et comme ces peuples orientaux ont toujours été ardents par nature et amis de la dispute, enciens à la division autant qu'obstinés dans leurs idées, la question en litige irritait fort les esprits.

Un grand débat, disent les Actes, s'étant élevé, Paul et Barnabé les contredisaient avec force. On convint alors que Paul et Barnabé, avec quelques-uns de leurs adversaires, monteraient à Jérusalem, vers les Apôtres et les prêtres, pour cette question. Ceux-ci donc, l'Église les ayant fait accompagner, traversèrent la Phénicie et la Samarie, racontant la conversion des Gentils, et ils remplissaient de joie tous les frères. Étant arrivés à Jérusalem, ils furent reçus de l'Église, des Apôtres et des Anciens et annoncèrent les grandes choses que Dieu avait faites avec eux. Mais quelques-uns de la secte des Pharisiens, qui avaient embrassé la foi, se levèrent disant qu'il fallait exiger d'eux la circoncision, et leur prescrire aussi de garder la Loi de Moïse. Les Apôtres donc et les prêtres s'assemblèrent pour cette question. Et comme une grande discussion avait lieu.

Pierre se leva et leur dit : Mes Frères, vous savez que depuis longtemps Dieu m'a élu d'entre nous, afin que les Gentils entendissent par ma bouche la parole de l'Évangile et qu'ils crussent. Et Dieu qui connaît les cœurs, leur a rendu témoignage, leur donnant le Saint-Esprit comme à nous. Et il n'a point fait de différence entre eux et nous, purifiant leurs cœurs par la foi. Maintenant pourquoi tentez-vous Dieu imposant aux disciples un joug, que ni nos pères, ni nous n'avons pu porter ? En effet, c'est par la grâce du Seigneur Jésus-Christ que nous croyons être sauvés, comme eux aussi. Alors toute la multitude se lut, et ils écoutaient Barnabé et Paul racontant quels miracles et quels prodiges Dieu avait faits par eux au milieu des Gentils. (Act. xv, 2-12.)

Jacques se leva et parla dans le même sens que Pierre et conclut en ces termes : « C'est pourquoi moi, je juge qu'il ne faut pas inquiéter ceux des Gentils qui se convertissent à Dieu, mais leur écrire qu'ils s'abstiennent des souillures des idoles, de la fornication, et des animaux étouffés et du sang. » (Ibid. 19-20.)

Il fut donc convenu qu'on écrirait aux frères d'Antioche et que Paul et Barnabé, Jude nommé Barsabas, et Silas, avec les premiers d'entre les Frères leur porteraient cette décision. La voici textuellement :

« Les Apôtres et les Anciens d'entre les frères, aux frères d'entre les Gentils, qui sont à Antioche, et en Syrie et en Cilicie, salut.

« Parce que nous avons appris, que quelques-uns sortis du milieu de nous, vous ont troublés par leurs paroles, bouleversant vos âmes, sans que nous leur eussions donné aucun ordre, il nous a plu, à nous tous assemblés, de vous envoyer des hommes choisis par nous, avec nos très-chers Barnabé et Paul, lesquels ont livré leurs âmes pour le nom de Notre Seigneur Jésus-Christ. Nous avons donc envoyé Jude et Silas qui, eux aussi,

vous rapporteront les mêmes choses de vive voix. Car il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous, de ne point vous imposer d'autre fardeau que ces choses nécessaires : Que vous vous absteniez de ce qui aura été offert aux idoles, et du sang, et des chairs étouffées, et de la fornication : en vous gardant de toutes ces choses, vous agirez bien. Adieu. » (Act. xv, 23-29.)

Cette lettre, portée comme on vient de le dire, aux fidèles d'Antioche, les remplit de joie. Ainsi finit la discussion, grâce au jugement de l'Église assemblée en concile.

Car c'était un concile, dit le docte Bergier. « L'assemblée n'était pas composée des seuls pasteurs de l'Église de Jérusalem, puisque non seulement saint Pierre et saint Jacques-le-mineur, mais saint Paul et saint Barnabé s'y trouvaient et y donnaient leur suffrage, et il est très probable que le *Judas* dont il est parlé est l'apôtre saint Jude. Il s'agissait d'une question qui était tout à la fois de dogme et de pratique, et de faire une loi générale pour toute l'Église. Ce n'était donc pas l'affaire d'un synode particulier. » (Concile... Dictionnaire.)

Sans nous étendre davantage à ce sujet, nous faisons remarquer cependant que saint Pierre est regardé comme Chef de l'assemblée, ainsi que de l'Église. Docteur de l'Église universelle, il parle : tout se fait, tout obéit, tout rentre dans l'unité, la paix et la joie.

Mais en Pierre, les fidèles savent qu'il y a l'homme de Dieu : l'homme, c'est Simon Pierre : et Dieu, c'est le Saint-Esprit. L'homme, en soi, est faillible ; mais aidé du Saint-Esprit, il devient infaillible, il doit être écouté et obéi.

Que je suis donc heureux ! peut se dire tout chrétien catholique. Dieu m'a donné un autre lui-même dans la personne de son Vicaire sur la terre, un autre Christ. Jésus, l'Homme-Dieu, parlait avec une autorité souve-

raïne. Le son de sa voix était humain, mais divin ce qu'il enseignait : il ne pouvait point se tromper, puisque c'était le Verbe qui disait par sa voix, la vérité. De même, Pierre parle comme docteur universel et sa voix est celle d'un homme ; mais quand il affirme la vérité, quand il condamne l'erreur contraire, *ex cathedra*, c'est l'Esprit de Dieu qu'on entend, qu'on écoute, à qui l'on obéit : *Visum est Spiritui Sancto et nobis*. Pierre savait bien n'être pas seul, et il le confessait publiquement, clairement, solennellement, afin que les chrétiens n'eussent aucune hésitation dans leur foi. Ils pouvaient en le voyant se souvenir de son métier de batelier, de son ignorance première, de sa chute, de sa pauvreté ; mais quand ils l'entendaient dire et redire : *Il a plu au Saint-Esprit*, alors, sachant que le Bien infini aime à se donner, et que les trois adorables Personnes de la Trinité rivalisent, en quelque sorte, d'amour pour notre salut, ils ne voyaient, ils n'entendaient plus que l'Esprit, et ils croyaient. Et nous, faisons de même.

VII.

SAINT PIERRE REPRIS PAR SAINT PAUL.

Le décret du saint Concile, adressé particulièrement à l'Église d'Antioche, réglait bien la question pour toute l'Église ; toutefois il ne défendait pas aux Juifs convertis l'observation des cérémonies légales. Aussi continuaient-ils à les garder, et Pierre ainsi que les autres Apôtres s'y soumettaient quelquefois, surtout quand ils se trouvaient avec des Juifs convertis, demeurés observateurs des cérémonies légales.

Pierre, étant donc allé à Antioche, au sortir de Jérusalem, mangea d'abord avec les Gentils des viandes di-

verses, sans faire attention si la Loi de Moïse, qui distinguait entre animaux purs et impurs, défendait celles qui étaient présentées à table. Mais à l'arrivée de quelques Juifs, venus de Jérusalem pour lui parler, il voulut, par condescendance pour eux, et pour ne pas les étonner ou les scandaliser, ne pas user de la liberté que le christianisme accordait en pareille matière. Se séparant donc des Gentils convertis et de leurs tables, il se remit avec les Juifs convertis à l'abstinence des viandes défendues par la Loi de Moïse.

Saint Paul, sachant que l'exemple du Chef de l'Église pouvait réveiller à Antioche la vieille dispute, dont nous avons parlé, et craignant qu'on ne mit en doute l'autorité du Concile de Jérusalem, crut devoir parler à saint Pierre de cette manière d'agir et l'en reprendre publiquement).

En cela, admirons l'humilité du Prince des Apôtres et la sainte liberté de l'Apôtre des nations. De son côté, Pierre ménageait les Juifs, dont il connaissait le caractère difficile, et Paul avait pour les Gentils des attentions paternelles. La charité, c'est certain, les guidait tous deux. Saint Jean Chrysostome et les Pères grecs pensent même que les deux Apôtres s'étaient entendus pour ménager la petite scène que nous venons de rapporter, en vue de donner une leçon aux Juifs, trop fidèles à la Loi de Moïse, et aussi pour affermir les Gentils convertis, dans l'amour de la loi chrétienne.

Saint Augustin, qui n'est pas grec, rejette cette manière de faire, et s'en tient à la lettre de l'Écriture sacrée. Il dit simplement que saint Paul trouva l'action de saint Pierre répréhensible, et qu'il lui en fit l'observation, à cause des suites qu'elle pouvait avoir.

Nous avons rapporté, ici, ces choses, pour montrer qu'un saint, sans cesser de l'être, peut faire des actes, jugés imparfaits par d'autres saints.

Nous ajoutons, en ce qui concerne les Pontifes, successeurs de Pierre, que comme hommes, ils sont peccables, quoique infallibles, comme docteurs de l'Église universelle.

Les Papes le savent si bien, qu'ils recourent comme nous au sacrement de pénitence, et que comme les plus simples fidèles, ils se frappent la poitrine en disant : *mea culpa*, quand ils montent à l'autel.

Saint Jean Chrysostome a composé tout un sermon sur le fait dont nous parlons. En voici quelques extraits, qui sont comme un écho lointain du *grand débat* dont parlent les Actes des Apôtres.

« Chacun de vous n'est-il pas troublé quand il entend dire que Paul a résisté à Pierre, que les colonnes de l'Église se sont heurtées et précipitées l'une sur l'autre. En effet, ce sont les colonnes qui soutiennent et maintiennent le toit, ce sont des colonnes et des remparts. Ce sont encore les yeux du corps de l'Église, les sources de tous ses biens, ses trésors, les ports où elle s'abrite, et toutes les comparaisons que l'on pourra faire seront toujours au-dessous d'eux. Mais plus grands sont leurs mérites, plus difficile est notre tâche. Soyez donc attentifs ; nous parlons de vos pères, afin de réfuter ce que disent contre eux les étrangers qui vivent en dehors de la foi. *Quand Pierre vint à Antioche, je lui ai résisté en face...* Peut-être avez-vous applaudi à la franchise de Paul que personne n'a pu intimider et qui n'a pas rougi de soutenir la vérité évangélique devant tous les assistants. Mais cet éloge fait à Paul est une confusion pour nous. En effet, si Paul a eu raison, Pierre a eu tort puisqu'il a quitté la bonne route.... J'aggrave l'accusation, je l'exagère, afin de vous en préoccuper davantage. Car celui qui s'intéresse aux combattants veille au combat, et celui qui craint pour son père est attentif ; celui qui connaît

l'accusation désire aussi entendre la défense. Si donc je commence à insister sur l'accusation, vous ne devez rien en préjuger sur mon opinion. Je veux, dans ce discours, labourer votre esprit, sillonner votre âme, afin que mes pensées y restent profondément semées, et qu'elles y soient retenues pour toujours. Du reste, ce que nous disons est à la gloire de votre ville. C'est elle qui a été témoin de cette lutte, de ce combat; ou, du moins, de cette apparence de combat, plus utile que la paix elle-même. Car les parties de notre corps ne sont pas plus unies par les nerfs entrelacés que ne l'étaient les Apôtres par les liens d'une affection mutuelle. »

Suit alors un éloquent discours où il attaque Paul et défend Pierre, tout en montrant l'obéissance et l'humilité de Pierre. Et il finit par cette conclusion : « Ainsi ni l'un, ni l'autre des Apôtres n'est blâmable, tous deux méritent des louanges infinies, car leur zèle pour le salut des hommes leur a permis de tout dire et de tout entendre. Prions donc le Dieu de Pierre et de Paul, qui les a attachés par les liens de la concorde, de nous attacher aussi les uns aux autres, par une charité plus étroite, afin que conservant tous ensemble notre union en Dieu, nous soyons dignes de voir ces grands saints, et de vivre dans leurs tentes éternelles, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur et adoration, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. (Homélie sur ce texte : *Je lui ai résisté en face.*) »

Comme conclusion de cet article, nous aimons à lire, dans une Vie des saints, ce qui suit : « Les hérétiques, au lieu d'admirer cette modestie dont on trouve si peu d'exemples dans les princes et les souverains, se sont servis de la dispute des Apôtres pour combattre la primauté de saint Pierre; mais ils ne sont pas moins ridi-

cules en cela que celui qui contesterait la souveraineté d'un roi, en lisant dans l'histoire, que quelqu'un de ses conseillers lui a fait une remontrance. Dieu, pour tenir les plus grands hommes dans l'humilité, se sert souvent de leurs inférieurs pour les éclairer et leur déclarer ses volontés. Ainsi il instruisit Moïse par Jéthro, et David, roi et prophète, par d'autres prophètes beaucoup moindres que lui; mais cela ne combat pas leur prééminence et n'empêche pas qu'ils ne soient au-dessus de ces instruments que la sagesse divine emploie pour les instruire. » (Les petits Bollandistes. Art. Pierre.)

L'ennemi de Dieu et de l'homme, c'est l'orgueil : Dieu le combat en nous et nous aide à le combattre. Ne reculons pas.

VIII.

SECONDE MISSION DE SAINT PAUL.

L'abbé Darras écrit : « A partir du Concile de Jérusalem, le récit des Actes des Apôtres se concentre uniquement sur Paul, dont saint Luc devint à cette époque le compagnon fidèle. La narration prend, en quelque sorte, le caractère d'un journal de voyage. L'écrivain sacré, sans se nommer lui-même une seule fois, tant il effaçait sa personnalité devant celle du grand Apôtre, emploie du moins la forme collective et dit : Nous étions, nous allâmes, nous vîmes. Le protestantisme a souvent essayé de tirer parti du silence que les Actes gardent sur les autres Apôtres, pour étayer son système avorté du Paulinisme. La vérité est que saint Luc, s'étant, peu après le concile de Jérusalem, attaché à la suite de saint Paul, n'a pu nous transmettre que les détails dont il était le témoin chaque jour. » (Tom. V, 365.)

Paul et Barnabé, disent les Actes, restaient à Antioche, enseignant et annonçant, avec plusieurs autres, la parole du Seigneur. Mais quelques jours après, Paul dit à Barnabé : « Retournons visiter les frères dans toutes les villes où nous avons prêché la parole du Seigneur, pour savoir en quel état ils sont. Or, Barnabé, voulait prendre avec lui Jean, qu'on surnommait Marc. Mais Paul lui représentait que celui qui les avait quittés dans la Pamphylie, et n'était point allé avec eux pour l'œuvre, ne devait pas être repris. Comme ils n'étaient pas du même avis, ils se quittèrent, et Barnabé, prenant Marc, s'embarqua pour Chypre. Paul, de son côté, ayant choisi Silas, partit confié à la grâce de Dieu par les frères. Et il parcourait la Syrie et la Cilicie, affermissant les Églises, et leur ordonnant d'observer les préceptes des Apôtres et des anciens. » (Act. xv, 36-41.)

« Or, il parvint à Derbe, puis à Lystre. Et voilà qu'il y avait dans cette ville un disciple nommé Timothée, fils d'une femme juive fidèle et d'un père gentil. Les frères qui étaient à Lystre et à Icone rendaient un bon témoignage à ce disciple. Paul voulut qu'il partit avec lui ; et, l'emmenant, il le circoncit, à cause des Juifs qui étaient en ces lieux-là ; car tous savaient que son père était gentil. » (Ibid. xvi, 1-3.)

Ainsi saint Paul voulut, en soumettant Timothée à la cérémonie de la circoncision, lui faciliter le moyen de prendre la parole au milieu des Juifs, qui, sans cela, ne lui eussent point permis de parler. C'était donc simplement une question d'opportunité, aussi bien à Lystre pour Paul, qu'à Antioche pour Céphas, et non une question de foi, comme l'ont avancé certains pour le besoin de leur cause, voulant trouver saint Pierre en défaut.

« Allant donc de ville en ville, ils leur donnaient à

garder les ordonnances faites par les Apôtres et les anciens qui étaient à Jérusalem. (Act. xv, 4.)

Paul et ses compagnons publiaient, on le voit, le *Décret dogmatique* des Apôtres et des anciens de Jérusalem : en grec : *Doğmata ta Kékrimmēna*, d'où vient le mot *Dogme* passé dans la langue chrétienne. (Darras, *Ibid.*)

« Ainsi les Églises se confirmaient dans la foi, et croissaient en nombre tous les jours.

« Lorsqu'ils eurent traversé la Phrygie et le pays de Galatie, le Saint-Esprit leur défendit d'annoncer la parole de Dieu dans l'Asie. Étant donc venus en Mysie, ils se disposaient à passer en Bithynie ; mais l'Esprit de Jésus ne le leur permit pas. Et quand ils eurent traversé la Mysie, ils descendirent à Troade. Et Paul eut une vision durant la nuit : Un certain homme de Macédoine se tenait devant lui, le suppliant et disant : Passez en Macédoine et secourez-nous. Or, dès qu'il eut vu cette vision, nous nous disposâmes à partir pour la Macédoine, assurés que Dieu nous appelait pour évangéliser ce peuple. Nous étant donc embarqués à Troade, nous vîmes droit à Samothrace, le lendemain à Néapolis, et de là à Philippes, qui est la première ville colonie de cette partie de la Macédoine. Nous demeurâmes quelques jours à conférer dans cette ville. Et le jour du Sabbat, nous sortîmes hors des portes près de la rivière, où paraissait être le lieu de la prière ; et, nous asseyant, nous parlâmes aux femmes qui étaient assemblées. Une d'entre elles, nommée Lydie, marchande de pourpre, de la ville de Thyatire, servant Dieu, écouta ; et le Seigneur lui ouvrit le cœur pour s'appliquer à ce que Paul disait.

« Après qu'elle eut reçu le baptême, elle et sa famille, elle nous pria, disant : si vous me croyez fidèle au Seigneur, entrez dans ma maison, et demeurez-y. Et elle nous y força.

« Or, il arriva qu'allant au lieu de la prière, nous rencontrâmes une jeune fille qui était possédée d'un esprit de python, et qui rapportait à ses maîtres un grand profit par ses divinations. Cette fille nous suivant, Paul et nous, criait, disant : Ces hommes sont des serviteurs du Dieu très-haut, et ils vous annoncent la voie du salut. Elle lit de même durant plusieurs jours. Mais Paul, le souffrant avec peine, se retourna, et dit à l'esprit : Je te commande, au nom de Jésus-Christ, de sortir d'elle. Et il sortit à l'heure même.

« Alors ses maîtres, voyant qu'ils perdaient ainsi l'espoir de leur gain, se saisirent de Paul et de Silas, et les conduisirent au forum devant les autorités; et les présentant aux magistrats, ils dirent : Ces hommes-ci troublent notre ville; car ce sont des Juifs; et ils enseignent des pratiques qu'il ne nous est pas permis de recevoir ni d'observer, puisque nous sommes Romains. Et le peuple accourut contre eux. Et les magistrats ayant fait déchirer leurs vêtements, ordonnèrent qu'ils fussent battus de verges. Et après qu'on les eut chargés de coups, ils les jetèrent en prison, ordonnant au geôlier de les garder soigneusement. Le geôlier, ayant reçu cet ordre, les enferma dans un cachot, et serra leurs pieds dans les cepts.

« Cependant, au milieu de la nuit, Paul et Silas, en prière, louaient Dieu; et ceux qui étaient dans la prison les entendaient. Et soudain il se fit un si grand tremblement de terre, que les fondements de la prison furent ébranlés; en même temps toutes les portes s'ouvrirent, et les liens de tous furent rompus. De son côté, réveillé et voyant les portes de la prison ouvertes, le geôlier tira son épée, et il voulait se tuer, croyant que les prisonniers s'étaient enfuis. Mais Paul cria d'une voix forte : Ne te fais aucun mal, car nous sommes tous ici : Alors le geôlier, ayant demandé de la lumière,

entra et se jeta tout tremblant aux pieds de Paul et de Silas. Et, après les avoir fait sortir de ce lieu, il leur dit : Seigneur, que faut-il que je fasse pour être sauvé? Ils lui répondirent : Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé, toi et ta famille. Et ils lui annoncèrent la parole du Seigneur, à lui et à tous ceux qui étaient dans sa maison. Et en cette heure même de la nuit, il les prit et lava leurs plaies; et aussitôt après il fut baptisé, lui et toute sa famille. Puis les ayant conduits dans sa maison, il leur servit à manger, et il se réjouit avec toute sa famille d'avoir cru en Dieu. Et quand le jour vint, les magistrats envoyèrent des licteurs, disant : Relâche ces hommes. Aussitôt le geôlier alla dire à Paul : Les magistrats ont envoyé l'ordre de vous mettre en liberté; sortez donc maintenant, et allez en paix. Mais Paul dit aux licteurs : Après nous avoir publiquement battus de verges, sans que nous ayons été jugés, nous, citoyens romains, ils nous ont mis en prison, et maintenant ils nous en font sortir secrètement? Il n'en sera pas ainsi; mais qu'ils viennent, et qu'ils nous délivrent eux-mêmes.

« Les licteurs rapportèrent ces paroles aux magistrats; et ceux-ci craignirent, ayant appris qu'ils étaient citoyens romains. Ils vinrent donc les supplier; et les ayant tirés de la prison, ils leur demandèrent de s'éloigner de la ville.

« Sortis de la prison, ils s'en allèrent chez Lydie; et après avoir vu les frères, ils les consolèrent et partirent. » (Act. xvi, 5-40.)

Tout ce récit est admirable et rempli de choses divines.

Remarquons, d'abord, que Paul, Silas, Timothée, sont sous la conduite de l'Esprit-Saint, lumière des Apôtres, leur force et leur Paraclét, c'est-à-dire leur Consolateur. Il leur défend de prêcher en Asie, et les

fait arriver à Troade. Par une vision, il les attire en Macédoine, et bientôt ils arrivent à Philippes, où des âmes droites les accueillent.

Paul parlait; l'Esprit ouvrait le cœur de Lydie et son intelligence, aux paroles de l'Apôtre. Tel est le mystère de la prédication: l'homme n'est qu'un instrument entre les mains de Celui qui sanctifie les âmes. Quelle noble chrétienne, que cette Lydie! « Si vous me croyez fidèle au Seigneur, dit-elle, entrez dans ma maison, et demeurez-y. Et elle nous y força. »

C'est saint Luc qui parle ainsi. Autrefois médecin, il s'était converti au christianisme, dont il devint la gloire. Il composa son évangile, ainsi que le livre des Actes, avec l'humilité qui le caractérisait. Il était venu rejoindre Paul à Troade, et le récit n'en fait point mention, sinon par ces mots: « Or, dès qu'il eut vu cette vision, nous nous disposâmes à partir pour la Macédoine. » Quelqu'un a dit que la politesse cache le moi, et que la charité le tue; on voit l'un et l'autre chez l'historien de l'Apôtre des nations.

Cette jeune fille, possédée d'un esprit de python, cette pythomisse montre qu'à l'époque où se passaient ces événements, le démon avait encore son empire sur les âmes: Dieu le permettant ainsi. Il le permet même encore de nos jours, dans ses mystérieux desseins. Ceux qui nient son existence, nient leur maître, Satan, qui les inspire dans leurs blasphèmes contre Dieu, son Christ et son Église.

Et ces maîtres qui s'irritent de la délivrance de cette pauvre jeune fille, laquelle par ses divinations leur gagnait de l'argent! Quelle race! Alors comme maintenant, il y avait des gens pour qui les âmes ne sont rien; pour qui l'argent est tout. En face de Paul, de ses compagnons et de Lydie, que ces marchands sont vils! Et ces magistrats, qui font flageller Paul et Silas,

sans les avoir jugés; puis les jettent en prison, quelles figures font-ils auprès de Paul, qui n'entend pas laisser mépriser son ministère! On croit le voir et l'entendre, quand on lit ces grandes paroles: « Après nous avoir publiquement battus de verges, sans que nous ayons été jugés, nous, citoyens romains, ils nous ont mis en prison, et maintenant ils nous en font sortir secrètement? Non, il n'en sera pas ainsi; mais qu'ils viennent. Et ils vinrent le supplier. » Vraiment, il n'y a que la vérité qui fait de tels hommes, et la Vérité, c'est Dieu. Il n'est pas jusqu'au geolier et à sa famille qui ne témoignent, à leur manière, de la divinité de Jésus-Christ.

IX.

PAUL ET SILAS A THESSALONIQUE.

Saint Luc change la forme de son récit, parce que, sans doute, il resta à Philippes avec Timothée, pour consoler les frères.

« Or, ayant passé par Amphipolis et Apollonie, ils vinrent à Thessalonique, où était une synagogue de Juifs. Selon sa coutume, Paul y entra, et durant trois jours de sabbat, il les entretenait des Écritures, leur découvrant et leur faisant voir qu'il avait fallu que le Christ souffrit et ressuscitât des morts; et ce Christ est Jésus que je vous annonce.

« Et quelques-uns d'eux embrassèrent la foi, et se joignirent à Paul et à Silas, ainsi qu'une grande multitude de prosélytes et de Gentils, avec beaucoup de femmes de qualité. Mais les Juifs pleins d'un faux zèle, prenant avec eux quelques misérables de la lie du peuple, firent des attroupements qui troublèrent la ville; puis assiégeant la maison de Jason, ils cherchaient Paul

et Silas pour les produire devant le peuple. Et ne les ayant pas trouvés, ils traînèrent Jason et quelques-uns des frères devant les magistrats de la ville, criant : Ce sont ceux-là qui troublent la ville. Ils sont venus ici, et Jason les a reçus chez lui. Ils sont rebelles aux décrets de César, disant qu'il y a un autre roi, Jésus. » (Act. xvii, 1-7.)

Les Juifs, on le voit, comprenaient à merveille que Notre-Seigneur était le roi des âmes ; mais pour empêcher ce règne spirituel, ils trompaient les peuples, en insinuant qu'il voulait évincer César et lui arracher son royaume temporel. Telle a toujours été la ruse des Juifs et de ceux qui leur ressemblent. Est-ce que de nos jours, nous n'entendons pas retentir à nos oreilles, sans cesse, ces mots : les empiètements du Clergé ? Qui donc empiète ? C'est César, quand, à un moment de colère et de franchise, il dit à Pie VII : Vous gardez les âmes, et vous nous jetez les cadavres.

Ainsi pensait et parlait Napoléon I^{er}, à Fontainebleau, devant son auguste captif, et nous voyons autour de nous les héritiers des Juifs et des puissants s'essayer à mettre la main sur les âmes, pour les corrompre, et les tuer, en faisant qu'elles manquent de pain, c'est-à-dire d'instruction.

Nous réclamons, nous pasteurs des âmes, contre les empiètements de César, et l'on nous dit : Taisez-vous, vous troublez la Société et vous amutez le peuple. Les amendes et la prison arrivent bientôt, mais Ricciardi, le président de l'Anti-Concile de Naples, leur a dit : « La mandrite plante de Judée n'a tant prospéré que parce qu'elle a été arrosée avec du sang, ne faisons plus de martyrs... demandons-leur des concessions... » C'est bien cela qu'ils font : ils demandent aux évêques de leur laisser mettre la main sur la houlette pastorale, et aux pasteurs inférieurs d'être muets en face des loup

qui dévorent les brebis. S'ils le pouvaient, ils supprimeraient la parole du Pape. Mais l'Esprit-Saint n'a pas quitté l'Église de Jésus-Christ ; il veille sur elle, et il agite le monde des âmes.

« Et ils émuèrent ainsi le peuple, continue saint Luc, ainsi que les magistrats de la ville qui les entendaient.

« Mais Jason et les autres, ayant donné caution, furent renvoyés. Et aussitôt les frères, pendant la nuit, firent partir Paul et Silas, pour Bérée.

« Arrivés là, ils entrèrent dans la synagogue des Juifs. Or, ceux-ci avaient des sentiments plus nobles que ceux de Thessalonique : ils reçurent la parole avec la plus grande avidité, cherchant tous les jours dans les Écritures, si les choses étaient ainsi. Il y en eut donc beaucoup qui crurent, parmi eux ; et, d'entre les gentils, beaucoup de femmes de qualité, avec un assez grand nombre d'hommes. » (Act. xvii, 8-12.)

Notre-Seigneur disait : « Cherchez et vous trouverez ; » à Bérée, on cherchait la vérité, et Dieu y envoya Paul, son ange. Ainsi fait-il pour toute âme, qui a soif de lumière, et ouvre les yeux, au lieu de les tenir fermés.

Nous remarquons aussi que beaucoup de femmes de qualité se convertissaient : c'est que le christianisme, vérité pour toute âme humaine, honore la femme, et la relève au rang de compagne. Et puis Dieu est père ; le Christ est notre frère ; l'Esprit, notre consolateur : ils veulent être aimés. Et la femme est plus sensible que l'homme à ce cri du Sauveur : *Mon enfant, donne-moi ton cœur*. Ah ! trouver un Être parfait, comme Jésus, dont la perfection est sans ombre ; qui est la vérité et la beauté infinies ; en qui la miséricorde est sans bornes pour le repentir, et qui aime ceux qui s'attachent à lui, jusqu'à les arracher des bras de la mort pour les emporter avec lui au ciel ; cette révélation, jaillissant des lèvres et du cœur ardent de Paul ; tombant pour

la première fois dans ces âmes altérées de lumière et d'amour, comme elle devait les ravir ! Sans compter, que, pour sa part, l'Esprit, Amour infini, jetait ses flammes à travers ces auditoires, qui n'avaient pas encore abusé de la grâce. C'étaient des fêtes et des spectacles inouis. Bérée ou Béroé n'était qu'à quelques stades de Pella, sur le rivage de la mer, au fond du golfe de Thessalonique. Là, était né Alexandre, le futur conquérant de la terre; un des hommes les plus grands qui aient été; là, il n'y avait que quelques siècles, le héros avait réparé avec tout l'éclat de ses victoires, avide d'autres combats et d'autres triomphes; là, Aristote, dont il fut l'élève, avait parlé, écrit, pour le former à la science, et laisser au monde les monuments de son génie... Toutes les grandeurs d'Alexandre avaient disparu, Aristote était oublié, on ne rencontrait plus sur ces rivages que les centurions et les soldats romains de l'empereur Claude, devenu à son tour le maître du monde. Mais Paul, nouveau conquérant, passait là, avec une science plus grande que celle du philosophe et une puissance supérieure à toutes les puissances de la terre, car Paul, ambassadeur de Dieu, était revêtu du pouvoir d'en haut, devant lequel Alexandre lui-même s'était agenouillé à Jérusalem, en se prosternant aux pieds du grand-prêtre Jaddus; Paul était en voie de conquérir le monde à Jésus-Christ; à Jésus-Christ, dont le règne n'aura pas de fin. Ces triomphes de l'Évangile étaient admirables, mais il fallait les remporter en combattant et en souffrant.

En effet, « quand les Juifs de Thessalonique surent que Paul avait aussi prêché la parole de Dieu à Bérée, ils vinrent là encore, pour émonvoir et soulever la multitude. Alors les frères en toute hâte firent sortir Paul, le dirigeant vers la mer; mais Silas et Timothée demeurèrent à Bérée. » (Act. xvii, 43, 44.)

X.

PAUL A ATHÈNES.

« Or, ceux qui conduisaient Paul l'accompagnèrent à Athènes; et après avoir reçu de lui, pour Silas et Timothée, l'ordre de venir au plus tôt le rejoindre, ils partirent. » (Act. xvii, 15.)

Avant de quitter une mission, les Apôtres, comme nous l'avons vu, y laissaient des évêques et des prêtres; et les chrétiens se maintenaient ainsi et se multipliaient.

« Pendant que Paul attendait ses compagnons, son esprit était ému en lui-même, voyant cette ville livrée à l'idolâtrie. » (Ibid. 16.)

Comment cet homme, si grand par l'intelligence et le cœur; lui, l'élève le plus fameux de Gamaliel, dont la science était connue à Jérusalem ainsi que dans toute la Judée et au delà des mers, n'aurait-il pas jeté un regard attristé sur la ville d'Athènes, plongée dans les ténèbres et les abominations de l'idolâtrie? Il voyait passer et repasser devant ses yeux ses guerriers, tels que Solon, Miltiade, Thémistocle, Aristide, Périclès, Alcibiade, Xénophon; ses philosophes tels que Socrate et Platon; ses poètes Eschyle, Sophocle, Euripide, Ménandre; ses Phidias, ses Démosthène, Eschine, Phocion, qui avaient jeté sur elle tant de gloire humaine; mais le vrai Dieu, elle l'avait méconnu, pour rendre des hommages aux faux dieux, pour suivre l'erreur du panthéisme, qui adore le dieu-nature. Athènes était le rendez-vous de tous les beaux esprits de la Grèce,

comme les poètes Anacréon et Aristophane; comme les philosophes Aristote, Théophraste, Épicure, Pyrrhon, Diogène, Zénon; c'était la cité la plus polie de la terre, qui distribuait à son gré la gloire aux héros eux-mêmes, et au fond de l'Inde, comme on le sait, le grand Alexandre, traversant à la nage un fleuve, durant une nuit orageuse, s'écriait : Croiriez-vous, ô Athéniens, que je m'expose à tous ces dangers, pour mériter votre approbation et recueillir vos éloges ? (Plut. Alex.)

Paul, qui avait été lui-même fou de gloire humaine, d'Alexandre et de tous ces grands hommes reportait sa pensée sur le Christ, *l'Homme-Dieu*, et il se disait : Seul, il est grand, seul adorable. J'irai demain, devant le tribunal de l'Aréopage, composé de tout ce qu'il y a de plus noble et de plus savant à Athènes, et pour la première fois, ils entendront le Nom Sacré de mon Maître, Fils éternel de Dieu; du Dieu personnel qui a tiré le monde du néant et le conserve par sa sagesse. Je leur montrerai la vanité de leurs idoles, et leur révélerai le Dieu qu'ils ignorent, sa doctrine et ses bienfaits. Combien cette heure dut faire battre le cœur de Paul! Car Paul, quoique ambassadeur du Christ, gardait dans son être toute la sensibilité humaine. « Il discutait donc dans la synagogue avec les Juifs et les prosélytes, et tous les jours dans le forum avec ceux qui s'y trouvaient. Quelques philosophes épicuriens et stoïciens conféraient aussi avec lui. » (Act. xvii, 17, 18.) Aux épicuriens, il prouvait que l'âme est immortelle, et qu'au lieu de s'évanouir comme une ombre à la mort, elle est appelée à goûter au ciel le vrai bonheur, dont tous les hommes sans exception, ont faim et soif, jusques au moment suprême. Aux stoïciens, il montrait que si le bonheur n'est pas, comme l'affirment les épicuriens, dans les joies sensuelles, il ne se trouve pas non plus dans la vertu, pratiquée par or-

gueil, mais dans la grâce qui nous unit à Dieu, auteur principal de nos vertus, puisque sans lui nous ne pouvons rien. « Mais les uns disaient : Qu'enseigne donc ce semeur de paroles? D'autres : Il paraît annoncer de nouveaux démons, parce qu'il leur prêchait Jésus et la résurrection. Ils le prirent donc et le conduisirent à l'Aréopage, disant : Pouvons-nous savoir quelle est cette nouvelle doctrine que tu publies? Car tu fais entendre à nos oreilles certaines choses nouvelles. Nous voudrions savoir ce que cela peut être. (Or les Athéniens et les étrangers qui demeurent dans cette ville ne s'occupaient qu'à dire et à entendre quelque chose de nouveau.) » (Act. xvii, 18-21.)

L'Aréopage était chez les Athéniens un tribunal composé de l'élite des citoyens, chargé de juger les questions diverses qu'on lui présentait, même celles qui concernaient la philosophie et la religion, comme nous le voyons par ce qui arriva à saint Paul. Naturellement, ses membres appartenaient à quelque secte philosophique, dont était le panthéisme, fort en honneur en Grèce. C'est dans ce terrain que l'Apôtre allait semer sa parole, comme son divin Maître, naguères, au milieu des sadducéens, des hérوديens, des scribes et des pharisiens. S'élevant au-dessus de tous ces systèmes humains, le disciple du Verbe, rempli de l'Esprit-Saint, leur tint ce langage.

« Paul debout au milieu de l'Aréopage, parla en ces termes : Athéniens, je vous considère comme le peuple de l'univers le plus profondément attaché au culte des dieux. En traversant votre ville, j'ai vu vos temples et vos statues. Sur un autel, j'ai lu cette inscription : « Au Dieu inconnu. » Or, ce Dieu que vous adorez sans le connaître, c'est lui que je vous annonce. Ce Dieu qui a créé le monde et toutes ses merveilles, lui, le souverain seigneur de la terre et des cieux, n'habite

point les temples élevés par la main des mortels. Dans sa plénitude, il ne saurait rien emprunter, comme un indigent, aux œuvres de l'homme, puisque c'est lui qui dispense à tous l'inspiration, l'existence et la vie.

« D'un seul père, il a fait sortir la race humaine, et l'a répartie sur toute la terre, déterminant la durée des nations, et fixant lui-même leur patrie.

« A tous, il a imposé l'obligation de le connaître ; et tous, comme à tâtons, se sont mis à sa recherche.

« Cependant il se tient près de chacun de nous, car en lui nous avons la vie, le mouvement et l'être. Et comme le dit un de vos poètes, nous sommes sa race. Étant donc de la race de Dieu, nous ne devons pas assimiler l'Être divin à l'or, à l'argent, au marbre sculpté par le génie et l'art de l'homme. Cependant le Seigneur, prevant en pitié notre époque d'ignorance, annonce maintenant à tous les hommes l'Évangile de la pénitence, parce qu'il a fixé le jour où ce monde doit être jugé, selon la règle de la justice éternelle, par celui qu'il a investi de ce pouvoir souverain, et qu'il a manifesté à tous, en le ressuscitant. » (Act. xvii, 22-31.)

On le voit, Paul commençait à développer devant l'Aréopage le Symbole des Apôtres : « Je crois en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, et en Jésus-Christ son Fils unique... qui est né... qui est mort... qui est ressuscité et viendra juger les vivants et les morts... » Mais, dans cet auditoire, où dominait la légèreté athénienne, des voix s'élevèrent pour interrompre l'Apôtre. « A ce mot de résurrection, l'Apôtre fut arrêté par la raillerie des uns, et par l'impatience des autres, qui lui disaient : Nous vous entendrons un autre jour sur ce sujet. Ce fut ainsi que Paul sortit de l'Aréopage. » (Ibid. 32, 33.)

La parole semée ne porta donc aucun fruit ? D'abord, il en est de la parole comme de la semence que l'on jette

à la terre : elle subit l'hiver et ne produit qu'à son heure. Et puis, ajoutons avec saint Luc : « Cependant quelques Athéniens s'attachèrent à l'Apôtre et embrassèrent la foi. De ce nombre furent Denys l'Aréopagite, une femme nommée Damaris, et quelques autres. » (Act. xvii, 34.)

La conquête de Denys, le plus savant, sans doute, des aréopagites, et le plus ami de la vérité, valait à elle seule une grande victoire. Car ce grand homme a jeté dans le monde, par ses écrits, des torrents de lumière ; et sur la France, par sa prédication, sa vie sainte et son martyre, des germes de foi qui croîtront et produiront bientôt une moisson abondante.

XI.

SUITE DES TRAVAUX DE SAINT PAUL.

« Après cela, Paul, étant sorti d'Athènes, vint à Corinthe ; et trouvant un juif, nommé Aquila, originaire du Pont, venu depuis peu d'Italie avec Priscille, sa femme (car l'empereur Claude avait ordonné à tous les Juifs de sortir de Rome) il se joignit à eux. Et comme il savait le même métier, il demeurait chez eux et y travaillait. Ce métier était de faire des tentes. » (Act. xviii, 1-3.) Tout juif apprenait un métier.

Paul « discutait tous les jours de Sabbat dans la Synagogue, faisant intervenir le nom du Seigneur Jésus ; et il s'efforçait de persuader les Juifs et les Grecs. Et quand Silas et Timothée furent venus de Macédoine, Paul prêchait encore avec plus d'ardeur, témoignant aux Juifs que Jésus est le Christ. » (Ibid. 4, 5.)

L'Apôtre avait compris le plan divin, et il sentait une flamme céleste s'allumer de plus en plus en lui :

c'était le feu « que le Sauveur était venu apporter sur la terre. »

Il en parlera bientôt lui-même, en disant : « La Charité de Dieu a été répandue dans nos cœurs, par le Saint-Esprit, qui nous a été donné. »

Outre les grâces que Paul recevait du ciel pour prendre courage au milieu de ses travaux à Corinthe, Timothée, par sa présence, le fortifiait, et puis le consolait en lui racontant combien les habitants de Thessalonique demeuraient fidèles au Christ Jésus, et à lui Paul, leur père tendrement aimé.

Ces nouvelles émurent son grand cœur et il ne put résister au désir de dire sa joie à ces généreux enfants. Il leur écrivit donc sa première épître, à eux adressée plutôt avec son cœur qu'avec la main.

CHAPITRE VII.

ÉPÎTRES DE SAINT PAUL.

I.

PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX THESSALONIENS.

Remarquons que saint Paul commence sa lettre en résumant le Symbole des Apôtres.

« Paul, Silvain et Timothée, à l'Église des Thessaloniens, en Dieu le Père et en Notre-Seigneur Jésus-Christ : Que la grâce et la paix soient avec vous. Nous rendons à Dieu pour vous tous de continuelles actions de grâces, faisant sans interruption mémoire de vous dans nos prières; nous rappelant les œuvres de notre foi, et vos travaux, et votre charité, et la fermeté de votre espérance en Notre-Seigneur Jésus-Christ devant Dieu notre Père, car nous savons, frères chéris de Dieu, quelle a été votre élection. En effet, notre Évangile n'a pas été seulement en paroles parmi vous, mais accompagné de puissance et de la vertu du Saint-Esprit, et d'une abondante plénitude de grâces. » (1, 1-5.) Le reste de ce premier chapitre est plein d'effusion et de louanges pour les chrétiens de cette illustre ville de Thessalonique, que sa position sur le golfe Thermaïque rendait extrêmement commerçante et riche.

c'était le feu « que le Sauveur était venu apporter sur la terre. »

Il en parlera bientôt lui-même, en disant : « La Charité de Dieu a été répandue dans nos cœurs, par le Saint-Esprit, qui nous a été donné. »

Outre les grâces que Paul recevait du ciel pour prendre courage au milieu de ses travaux à Corinthe, Timothée, par sa présence, le fortifiait, et puis le consolait en lui racontant combien les habitants de Thessalonique demeuraient fidèles au Christ Jésus, et à lui Paul, leur père tendrement aimé.

Ces nouvelles émurent son grand cœur et il ne put résister au désir de dire sa joie à ces généreux enfants. Il leur écrivit donc sa première épître, à eux adressée plutôt avec son cœur qu'avec la main.

CHAPITRE VII.

ÉPÎTRES DE SAINT PAUL.

I.

PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX THESSALONIENS.

Remarquons que saint Paul commence sa lettre en résumant le Symbole des Apôtres.

« Paul, Silvain et Timothée, à l'Église des Thessaloniens, en Dieu le Père et en Notre-Seigneur Jésus-Christ : Que la grâce et la paix soient avec vous. Nous rendons à Dieu pour vous tous de continuelles actions de grâces, faisant sans interruption mémoire de vous dans nos prières; nous rappelant les œuvres de notre foi, et vos travaux, et votre charité, et la fermeté de votre espérance en Notre-Seigneur Jésus-Christ devant Dieu notre Père, car nous savons, frères chéris de Dieu, quelle a été votre élection. En effet, notre Évangile n'a pas été seulement en paroles parmi vous, mais accompagné de puissance et de la vertu du Saint-Esprit, et d'une abondante plénitude de grâces. » (1, 1-5.) Le reste de ce premier chapitre est plein d'effusion et de louanges pour les chrétiens de cette illustre ville de Thessalonique, que sa position sur le golfe Thermaïque rendait extrêmement commerçante et riche.

Au second chapitre, l'Apôtre dit ces remarquables paroles : « Vous savez vous-mêmes, mes frères, que notre arrivée chez vous n'a pas été inutile. Au contraire, ayant auparavant souffert et subi des outrages à Philippi, nous fûmes pleins de confiance en notre Dieu pour vous annoncer l'Évangile avec une grande sollicitude. » (I Thes. II, 1, 2.) Il a souffert, donc il peut prêcher avec l'espoir assuré de faire du fruit. Voilà la grande préparation qu'on doit apporter à la prédication : le sacrifice.

C'est alors que Paul, s'abandonnant à toute la tendresse de son âme pour cette chère chrétienté, leur dit des choses qu'une mère seule peut dire à ses enfants. « Nous pouvions, comme Apôtres de Jésus-Christ, être à votre charge; mais nous nous sommes rendus petits parmi vous, comme une nourrice qui serait toute au soin de ses enfants. Ainsi, dans notre affection pour vous, nous souhaiions avec ardeur non-seulement vous donner l'Évangile de Dieu, mais encore nos âmes, tant vous nous étiez chers. » (Ibid. 7, 8.)

Pourquoi les aime-t-il avec tant d'ardeur? « C'est que vous êtes devenus les imitateurs des Églises de Dieu qui sont au Christ Jésus dans la Judée; ayant souffert les mêmes persécutions de la part de vos concitoyens, que ces Églises de la part des Juifs, qui ont mis à mort, même le Seigneur Jésus et les prophètes; qui nous ont persécutés; qui ne plaisent point à Dieu; et qui sont ennemis de tous les hommes; nous empêchant d'annoncer aux Gentils la parole qui doit les sauver; de sorte qu'ils combent toujours la mesure de leurs péchés. Aussi la colère de Dieu s'est appesantie sur eux jusqu'à la fin. » (Ibid. 14-16.)

Ce portrait tracé par saint Paul n'a rien perdu de sa vérité : tels étaient les Juifs de son temps : tels ils sont de nos jours; considérés dans leur ensemble.

Ils crucifient de nouveau le Christ, dans les âmes qu'ils arrachent à sa foi, ou qu'ils détournent de son Église; ils persécutent ses ministres par la presse impie, dont ils sont les propriétaires; par les Loges maçonniques qu'ils inspirent et dont souvent ils sont les chefs puissants; avides d'argent, ils se rendent odieux à tous les hommes; ils combent de plus en plus la mesure de leurs péchés. Les malheurs qui ont fondu sur leurs têtes, à travers les siècles, ne leur ont rien appris. « Aussi la colère de Dieu s'est appesantie sur eux jusqu'à la fin; » et peut-être les menace-t-elle encore à l'heure présente. Elle viendra pour leur ouvrir les yeux, et leur apprendre, avec la divinité du Christ, la vanité des richesses de ce bas monde, dont, en fait de trésors, on n'emporte que ceux qu'on a versés dans le sein des pauvres, par amour de Dieu.

« Pour nous, frères, dans notre désolation d'être séparés de vous, non de cœur mais de corps, nous avons ardemment souhaité le bonheur de vous revoir... En effet, quelle est notre espérance, ou notre joie, ou notre couronne de gloire? N'est-ce pas vous devant Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour le jour de son avènement? Oui, c'est vous qui êtes notre gloire. » (I Thes. II, 17-20.)

Que l'on vante les lettres de tels et tels écrivains, autant qu'on le voudra : nous n'en connaissons point de comparables à celles de notre Apôtre. Certainement l'Esprit de Dieu les inspire, mais en faisant à leur auteur son esprit, son cœur, l'ardeur de son amour, comme il laisse à saint Luc, ancien médecin, son savoir et sa délicatesse. Mais écoutons plutôt la suite de cette admirable épître. Oui, dit Paul à ses chers Thessaloniens, « vous êtes notre joie et notre triomphe en Jésus-Christ, voilà pourquoi, ne pouvant plus supporter la douleur d'être loin de vous, nous avons préféré demeurer seuls à Athènes, et nous envoyâmes Timo-

thée, notre frère et ministre de Dieu dans l'Évangile du Christ, afin de vous affermir et de vous encourager dans votre foi, de telle sorte que nul d'entre vous ne se laisse ébranler par la persécution présente. Vous savez, en effet, que nous avons été posés pour souffrir. Quand nous étions parmi vous, nous vous prédisions les tempêtes qu'il nous faudrait affronter. Elles sont venues, vous en avez fait l'expérience, et moi, à cette nouvelle, j'eus hâte de connaître quelle était votre foi, dans la crainte que le tentateur n'eût réussi à vous séduire et à rendre inutiles tous nos labours. Maintenant que Timothée est de retour, il nous a décrit votre foi et votre charité; il nous apprend que vous conservez de nous un souvenir fidèle, que vous désirez nous revoir, avec la même ardeur que nous en avons nous-mêmes. Nous sommes donc consolés en vous, frères. Votre foi allège toutes nos peines et toutes nos tribulations. Nous vivons enfin, quand nous savons que vous êtes fermes dans la route du Seigneur. Et quelles actions de grâce pourrions-nous jamais assez rendre à Dieu, pour la joie dont il nous comble par vous? Nuit et jour, dans la surabondance de notre amour, nous le prions de nous accorder le bonheur de vous revoir, afin de compléter ce qui manque encore à votre foi. Qu'il daigne, ce Dieu notre Père et Jésus-Christ Notre-Seigneur, diriger lui-même nos pas vers vous! Qu'il daigne multiplier votre nombre, qu'il fasse surabonder votre charité les uns envers les autres et envers tous les hommes, qu'il la rende telle que la nôtre est pour vous, confirmant ainsi vos cœurs dans une sainteté irréprochable, devant Dieu notre Père, pour l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec tous ses saints, dans la gloire. » (I Thes. iv.)

Remarquons surtout ces mots: « Vous savez, en effet, que nous avons été posés pour souffrir. Quand nous étions parmi vous, nous vous prédisions les tem-

pêtes qu'il nous faudrait affronter. Elles sont venues, vous en avez fait l'expérience... » Telle est la destinée du chrétien, sans cesse rappelons-nous cette vérité. Et il en est ainsi, parce que le chrétien doit vivre de la foi, de l'espérance et de l'amour d'en haut. Ceux qui le voient s'avancer dans cette route lumineuse, mais âpre, et qui n'ont pas le courage de s'y engager, s'irritent contre lui. Tel Cain se moqua à Abel, parce que celui-ci était juste, et il le tua. La jalousie est toujours la même: elle persécute ceux qu'elle hait. C'est pourquoi, les vrais chrétiens ne sauraient vivre au milieu du monde esclave des passions, sans être persécutés. Souviens-toi donc, ô disciple fidèle de Jésus-Christ, que tu as été posé pour souffrir, en aimant ton Maître. Si ton cœur n'a que des amours naturels, ne crains rien du monde, il t'applaudira toujours; mais si tes affections ont Dieu pour objet, il te poursuivra de sa haine: Dieu pour lui, voilà l'ennemi! l'ennemi qui le condamne et lève sur sa tête la loi vengeresse. C'est là ce que Paul va rappeler à ses enfants bien-aimés, au chapitre iv de son épître.

« Quant au reste, frères, nous vous prions, nous vous supplions, dans le Seigneur Jésus, de marcher dans la voie que nous vous avons tracée par notre enseignement, afin de plaire à Dieu et de progresser dans sa grâce. Vous savez, en effet, quels préceptes je vous ai donnés, au nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur. La volonté de Dieu, c'est la sanctification de vos âmes. Il veut que vous renouciez à la fornication; que chacun de vous sache porter le vase fragile du corps, dans la sainteté et la pudeur, sans l'abandonner à l'ignominie des passions, comme font les païens qui ne connaissent pas Dieu. Le Seigneur veut que nul n'opprime, ne déshonore, ou ne trompe son frère, et le Seigneur, nous vous l'avons dit, nous vous l'avons enseigné, s'est constitué le

vengeur de tous ces crimes. Ce n'est point aux jouissances impures, c'est à la sainteté qu'il nous appelle. Quiconque foule aux pieds ses préceptes s'attaque donc, non point à l'homme, mais au Dieu qui nous a donné son Esprit-Saint pour gouverner nos âmes. Je ne crois pas nécessaire de vous parler de la charité fraternelle, car vous avez appris de Dieu lui-même à vous aimer les uns les autres, et vous pratiquez cette tendresse pour tous les frères de Macédoine. Nous vous supplions seulement, frères, de progresser toujours dans cette vertu, de maintenir parmi vous la concorde et la paix, de vous appliquer au soin de vos affaires, au travail des mains, selon que nous vous l'avons recommandé. Devenez des modèles de probité et d'honneur, pour ceux qui vivent en dehors de notre croyance, et ne convoitez jamais le bien d'autrui. » (I Thes. iv, 1-12.)

Il suffirait à un peuple de bien pratiquer les recommandations faites par le grand Apôtre Paul, pour arriver à la plus haute civilisation.

Maintenant il va consoler ses chers enfants en leur apprenant à ne point pleurer leurs morts comme font les païens qui ne croient pas à une autre vie. « De même, dit-il, que nous avons foi en la mort et en la résurrection de Jésus-Christ, ainsi nous sommes assurés que Dieu recevra dans son sein les morts qui se sont endormis dans le nom de Jésus. » (Ibid. 14.)

A la fin du monde, lorsque les vivants auront eux-mêmes passé par la mort, tous alors ressusciteront, non les uns d'abord, les autres ensuite, mais tous ensemble, « au signal donné par le Seigneur, à la voix de l'archange, au son de la trompette divine, quand le Christ descendra du ciel. »

Saint Paul ne parle ici que des justes ; car son but est de consoler ses bien-aimés, qu'il ne peut supposer devoir être parmi les réprouvés.

Le cinquième et dernier chapitre de cette magnifique épître est consacré à de pressantes et pieuses recommandations, parmi lesquelles il est bon de signaler celles-ci : « Priez sans interruption ; rendez grâce à Dieu de tout ce qui vous arrive. Telle est la volonté de Dieu, dans le Christ Jésus, par rapport à vous tous. N'éteignez point en vos cœurs la flamme de l'Esprit-Saint. Ne méprisez point les prophéties ; éprouvez tout, et retenez ce qui est bon ; abstenez-vous de toute apparence du mal. » (I Thes. 17-22.)

Ainsi l'Apôtre nous montre la prière continue comme étant l'aspiration et la respiration de l'âme avide de Dieu, de même que notre poitrine est avide de l'air qui nourrit notre corps. — La résignation à la volonté du Seigneur, accompagnée d'actions de grâces, voilà la sagesse, on pourrait dire la philosophie du chrétien. — L'Esprit-Saint, il l'a dit, nous est donné pour guider notre âme et allumer en elle le feu sacré de la charité : ne l'éteignons pas. — Alors le don de prophétie n'était point rare : ne le méprisez pas ; mais éprouvez-le avec soin pour n'être pas trompé. Et il finit en disant : « Que le Dieu de paix vous rende saints, dans toute votre conduite ; qu'il maintienne dans une pureté inviolable vos âmes et vos corps, pour l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il est fidèle, ce Dieu, qui a daigné vous appeler à lui ! C'est sa puissance qui opérera en vous ces merveilles. Frères, priez pour nous. Je vous adjure, par le Seigneur, que cette lettre soit lue par tous les saints, nos frères. La grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous ! Amen. » (Ibid. 23-28.)

Telles sont les pages dictées par celui, qui était naguère le loup ravissant de la tribu de Benjamin ; dictée du sein de la voluptueuse Corinthe. La Grèce en est plus fière, dit Bossuet, que de son Socrate et de son Platon.

« Cependant Paul prêchait encore avec plus d'ardeur, témoignant aux Juifs que Jésus est le Christ. Mais ceux-ci le contredisant et blasphémant, il secoua ses vêtements et leur dit : Que votre sang soit sur votre tête; moi, j'en suis innocent; désormais j'irai vers les Gentils. Et sortant de là, il entra dans la maison d'un homme nommé Tite-Juste qui servait Dieu, et dont la maison touchait à la synagogue. Cependant Crispe, chef de la synagogue, crut au Seigneur avec toute sa famille. Beaucoup d'entre les Corinthiens, ayant entendu, crurent aussi et furent baptisés.

« Or, le Seigneur dit à Paul dans une vision et de nuit : Ne crains point, mais parle et ne te tais pas : car je suis avec toi, et personne ne pourra te faire de mal, parce que j'ai un peuple nombreux dans cette ville. Il demeura donc à Corinthe un an et six mois, enseignant chez eux la parole de Dieu. » (Act. xvii, 3-11.)

Juifs, ennemis du Christ, où êtes-vous donc ? N'entendez-vous pas ce Paul, objet de vos ressentiments, annoncer aux Corinthiens le Christ et sa doctrine ? Voilà que la croix triomphe et vous vous taisez !

« Mais, dit le texte sacré, Gallion étant proconsul d'Achaïe, les Juifs, d'un commun accord, s'élevèrent contre Paul et le conduisirent à son tribunal, disant : Celui-ci persuade aux hommes de rendre à Dieu un culte contraire à la loi.

« Et au moment où Paul commençait à ouvrir la bouche, Gallion dit aux Juifs : Si c'était, ô Juifs, quelque injustice ou quelque crime, je vous écouterai, selon le devoir de ma charge; mais s'il n'est question que de doctrine, et de noms, et de votre Loi, voyez vous-mêmes; moi, je ne veux point en être juge. Et il les renvoya de son tribunal. Tous alors se saisissant de Sosthène, chef de la synagogue, le frappaient devant le tribunal, sans que Gallion s'en mit en peine. »

(Act. xviii, 12-17.) Pour Paul, il passa encore de longs jours à Corinthe, après ces événements. »

II.

SECONDE ÉPÎTRE AUX THESSALONIENS.

« Les paroles si explicites de l'Apôtre, dit l'abbé Darras, au sujet du second avènement de Jésus-Christ, n'avaient pas suffi à calmer toutes les inquiétudes des novateurs, à Thessalonique. Ils prétendaient maintenant que Paul annonçait formellement, dans sa première Épître, qu'il vivrait personnellement jusqu'au jour de la catastrophe finale. C'était ainsi qu'ils interprétaient ces mots : « Les morts endormis dans le Christ ressusciteront les premiers; ensuite, nous, les vivants, nous réservés jusqu'à cette heure, nous serons avec eux, transportés dans les nuées, au devant du Christ. » Puisque Paul sera encore vivant, à l'époque du jugement dernier, disaient-ils, cette catastrophe est imminente, nous y touchons ! à quoi bon travailler désormais. Les novateurs parlaient de prétendues visions qui confirmaient leurs théories; ils allaient jusqu'à supposer des fausses lettres de l'Apôtre, dans le sens de leurs folles idées. La seconde Épître aux Thessaloniens, écrite à Corinthe, un an après la première, avait pour but de rétablir enfin le calme et la tranquillité. » (Hist. gén. de l'Église, t. V, 590.)

A propos de ce passage de l'Épître, nous lisons une note dans le Nouveau Testament traduit par M. Gaume. « Saint Paul, dit-il, éclaire les Thessaloniens, par la supposition suivante : Nous voici, vous et moi, vivants sur la terre; si nous y étions encore quand viendra le

Seigneur, dont le jour nous est inconnu, ressusciterions-nous plus tôt que ceux qui seraient morts auparavant ? Nullement : la résurrection générale aura lieu pour tous en un moment unique et en un clin d'œil ; ensuite tous ensemble, soit ceux qui étaient morts depuis longtemps, soit ceux que le jour du Seigneur aura trouvés vivants, et qui auront passé par la mort pour ressusciter immédiatement, nous serons emmenés au-devant de Jésus-Christ. » (Gaume, Nouv. Test. II Ép. aux Thes.)

Quoi qu'il en soit, saint Paul avait instruit les Thessaloniciens de ces questions, pendant qu'il était au milieu d'eux, ainsi qu'il le dit lui-même, et ils le comprenaient. Seuls les novateurs se récriaient. C'est pour leur imposer silence que l'Apôtre écrit de nouveau à ses enfants bien-aimés.

« Paul, Sylvain, Timothée, à l'Église de Thessalonique réunie en Dieu le Père et Jésus-Christ Notre-Seigneur, grâce et paix vous soient données par Dieu notre Père et le Seigneur Jésus-Christ ! Nous devons rendre sans cesse des actions de grâces à Dieu pour vous, frères, parce que votre foi s'accroît de plus en plus, et que votre charité mutuelle surabonde ; en sorte que nous nous glorifions de vous, devant les autres Églises, pour votre patience et votre foi au milieu des persécutions et des souffrances que vous endurez dans la perspective du juste jugement de Dieu, vous rendant dignes du royaume céleste, pour la conquête duquel vous souffrez. Si le Seigneur doit à sa justice de punir ceux qui vous oppriment, il vous doit à vous-mêmes comme à nous, le repos, au jour de la manifestation du Seigneur Jésus, quand il descendra du ciel avec les Anges, dans sa gloire, pour livrer aux supplices d'une flamme ardente les impies qui l'auront méconnu et qui foulent aux pieds son Évangile. Ceux-là expieront leur crime, dans les tourments de la mort éternelle, sous le regard

de Dieu et sous le poids de sa toute-puissance, alors qu'il sera venu glorifier ses Saints, et déployer les merveilles de sa bonté, en faveur de ceux qui auront cru en lui. Tel est l'enseignement que nous vous avons transmis, au sujet de ce jour formidable. Voilà pourquoi, aussi, nous prions sans cesse pour vous, afin que le Seigneur vous rende dignes du bienfait de sa vocation, qu'il accomplisse en vous tous les desseins de sa miséricorde, et confirme par sa puissance, l'œuvre de votre foi. Ainsi le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ sera glorifié en vous, et vous-mêmes, vous le serez en lui, par la grâce de notre Dieu. »

« Or, nous vous conjurons, frères, par l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ et par l'espérance que nous avons d'y prendre part, ne vous laissez pas si difficilement ébranler dans vos sentiments, ni effrayer soit par des visions, soit par des discours, soit même, par de fausses lettres qu'on vous présente comme émanées de nous, au point de vous faire croire que le jour du Seigneur est imminent ! Que personne ne puisse ainsi, d'aucune façon, vous séduire. L'avènement de Notre-Seigneur doit être précédé de la grande apostasie et de la manifestation de l'homme du péché, du fils de perdition, qui se posera en adversaire de tous les attributs divins, et s'exaltera au point de s'asseoir dans le Temple de Dieu, pour s'y faire adorer.

« Ne vous souvient-il plus que je vous disais ces choses, quand j'étais au milieu de vous ? Vous savez donc ce qui retient maintenant cette manifestation impie, qui éclatera en son temps. Quant au mystère d'iniquité, il s'élabore déjà. Seulement, que celui qui tient maintenant, continue à tenir jusqu'à ce qu'il disparaisse. Alors viendra l'homme du mal, que le Seigneur Jésus foudroiera d'un souffle de sa bouche et qu'il anéantira dans la splendeur de son avènement. La

manifestation de ce pervers sera l'œuvre de Satan ; elle s'accomplira avec l'appareil d'une puissance formidable, au milieu de signes et de prodiges imposeurs, avec toutes les séductions de l'iniquité. Ainsi, il entraînera à leur perte les malheureux qui n'auront point fondé l'assurance de leur salut dans l'amour de la vérité. Dieu séchainera sur eux l'esprit d'erreur ; ils croiront un mensonge, et seront condamnés, avec tous ceux qui rejettent la vérité pour se complaire dans le crime. » (II. Thes. i et ii, 1-12.)

Jamais prophète n'a parlé avec tant d'assurance, tant de force, tant de grandeur ! On sent que Paul est instruit par le Christ lui-même, le Juge des vivants et des morts, qui d'un souffle de sa bouche foudroiera l'Antechrist, son plus fier adversaire. Il le laissera triompher un moment, comme il permet de nos jours à quelques-uns de ses ennemis de parader quelques instants devant les foules ignorantes, pour s'évanouir bientôt, sans retour, dans l'oubli éternel de leur impuissance.

Ce spectacle, Seigneur, sera grand ! Et c'est vous qui présiderez à ces scènes inouïes, à ces combats avant-coureurs de la fin de ce monde, de la résurrection générale, du jugement dernier et de l'éternelle séparation des bons et des méchants, des brebis innocentes et des boucs impurs ! Le temps, comme une lente d'une nuit, sera replié, et l'Éternité seule régnera, tous les êtres étant arrivés au terme de leur course. L'homme voyageur sera possesseur de sa demeure, pour jamais. Oui, ces révélations sont dignes de vous, ô Dieu ! Seul, vous pouvez opérer ces merveilles, seul vous avez pu y songer. L'homme, qu'elles effraient et feront sécher d'épouvante, ne les aurait jamais imaginées. Heureux ceux qui aiment la vérité ! car ils tressaillent en pensant, ô Christ, qu'en ce jour, le dernier des jours,

voire gloire infinie éclatera aux yeux de tous les hommes, amis ou ennemis de votre nom.

Et Paul qui a décrit ces spectacles sans nom, continue en disant aux Thessaloniens : « Pour nous, Frères chéris de Dieu, nous devons de continuelles actions de grâces au Seigneur, qui vous a choisis comme des prémices de salut, pour être sanctifiés par son esprit dans la foi à la vérité, c'est par cette foi et par notre prédication qu'il vous a appelés à la conquête du glorieux royaume de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Donc Frères, demeurez fermes, et maintenez toutes les traditions que vous avez apprises, soit par notre bouche, soit par notre première Épître. » (II. Thes. ii, 12-14.) L'Apôtre ne peut les quitter, et sa bouche ne peut se résigner au silence... il ajoute de nouveaux enseignements et de son cœur, comme d'une source céleste, jaillissent des flots de vérité et d'amour. Enfin, à tous ces esprits avides de vérité, plus portés à écouter des discours qu'à se livrer au travail, Paul redit cette maxime : « Quiconque refuse de travailler ne doit pas manger. Or, nous avons appris qu'il en est parmi vous qui sèment l'inquiétude, passant leur vie dans l'oisiveté, préoccupés surtout de recherches d'une curiosité téméraire. A ceux-là nous ordonnons, les suppliant par Jésus-Christ Notre-Seigneur, de rentrer dans le silence d'un travail utile et de gagner, par l'œuvre de leurs mains, le pain qu'ils mangent. Frères, ne cessez de faire le bien... Que le Seigneur soit avec vous ! Moi Paul, je signe cette salutation de ma main. Tel est le seing de toutes mes Épîtres, reconnaissez mon écriture. La grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous ! Amen. » (Ibid. iii, 14-18.)

III.

RETOUR A JÉRUSALEM.

Nous avons vu comment Gallion avait renvoyé les Juifs, sans écouter leur plainte, et aussi de quelle manière inhumaine. Sosthène, successeur de Crispus, et en cette qualité, chef de la Synagogue, avait été traité par eux. Le texte sacré continue en disant : « Pour Paul, avant demeuré là encore un nombre de jours, il dit adieu aux frères, et fit voile vers la Syrie avec Priscille et Aquila. » « Or, la traversée, dont saint Luc parle si brièvement, fut tellement orageuse qu'elle faillit coûter la vie aux passagers. Un naufrage les jeta dans l'île de Crète, où saint Paul fonda une église et où il laissa pour évêque, Tite, son disciple. » (Darras, I, V, 596.)

« Et il vint à Éphèse, où il laissa Priscille et Aquila; mais, lui étant entré dans la Synagogue, y disputait avec les Juifs. Ceux-ci le priant de demeurer là plus longtemps, il n'y consentit point; mais prenant congé d'eux et disant: Je reviendrai vous voir, si Dieu le veut, il partit d'Éphèse. Et étant descendu à Césarée, il monta et salua l'Église de Jérusalem. » (Act. xvii, 19-22.)

IV.

ÉPÎTRE A TITE.

« La fondation d'une Église en Crète ne nous est connue que par l'Épître de saint Paul au disciple qu'il y

avait laissé pour évêque. On croit que l'Apôtre l'écrivit à Éphèse, avant son départ pour Jérusalem. Quoi qu'il en soit, elle est un monument irréfragable de la constitution hiérarchique de l'Église primitive, et à ce titre, nous la reproduisons dans son intégrité. » (Darras, I, V, 507.)

Outre la hiérarchie, cette Épître nous montre le soin touchant et ferme apporté par les Apôtres à la formation des divers rangs de la société chrétienne. Elle explique la transformation du monde païen en monde chrétien; celle des mœurs barbares en mœurs civilisées.

« Paul, serviteur de Dieu, apôtre de Jésus-Christ, selon la foi des élus et la véritable piété, dans l'espérance de la connaissance de la vie éternelle promise avant tous les siècles par le Dieu qui ne trompe jamais, et manifestée en son temps par la parole de l'Évangile, dont la prédication m'a été confiée par le commandement de Dieu, notre Sauveur, à Tite, son fils chéri, dans la communauté de la même foi, grâce et paix de la part de Dieu le Père, et de Jésus-Christ, notre Sauveur.

« Je t'ai laissé en Crète, pour achever les établissements incomplets, et constituer des Anciens en chaque ville, selon la forme que je t'ai prescrite. Choisis des hommes irréprochables, qui n'aient été mariés qu'une fois, dont les enfants soient fidèles, d'une conduite pure et soumise.

« L'évêque, en sa qualité de dispensateur de Dieu, doit être au-dessus du soupçon; qu'il ne soit ni superbe ni emporté, ni sensuel, ni violent, ni avide d'un lucre honteux; mais au contraire, hospitalier, bienveillant, sobre, juste, saint, chaste, fortement attaché aux vérités de la foi, en sorte qu'il puisse annoncer la saine doctrine et confondre ceux qui la calomnient... (Tit. I, 1-9.)

« Pour toi, prêche la vraie doctrine, apprends aux vieillards la sobriété, la pudeur, la gravité, la prudence, la pureté de foi, la charité, la patience. Les femmes âgées doivent se distinguer par un maintien, qui respire la sainteté. Qu'elles ne soient ni médisantes, ni sensuelles; que les paroles de la sagesse soient sur leurs lèvres, et qu'elles apprennent la prudence aux jeunes filles; qu'elles aiment leurs maris, chérissent leurs enfants, qu'elles soient prudentes, chastes, sobres, attachées aux soins de leur intérieur, bienveillantes, soumises à leurs époux. Ainsi la parole de Dieu ne sera pas blasphémée par les Gentils. Exhorte également les jeunes gens à la tempérance.

« Toi-même montre-toi en toutes choses, un modèle de bonnes œuvres, dans la doctrine, dans l'intégrité, dans la gravité. Que ta parole soit saine et irrépréhensible, afin que nos ennemis confondus n'aient aucun mal à dire de nous.

« Apprends aux esclaves à être soumis à leurs maîtres, à leur complaire en tout, sans résistance, sans fraude, à montrer enfin une fidélité parfaite, qui soit l'ornement de la doctrine de Dieu notre Sauveur. En effet, la grâce du Dieu Sauveur est apparue à tous les hommes, pour nous apprendre le renoncement à l'impunité et aux convoitises du siècle, pour établir notre vie ici-bas dans la tempérance, la justice et la piété, dans l'attente de l'espérance bienheureuse, de l'avènement en sa gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ, lui qui s'est livré pour nous, afin de nous racheter de tout péché et de se constituer un peuple saint, pur, agréable à ses yeux et pratiquant les bonnes œuvres. Proclame ces principes, exhorte et reprends, avec un empire souverain; que nul n'ose mépriser ton autorité.

« Avertis les fidèles d'être soumis aux princes et aux

princesses, d'obéir à leur commandement, et d'être toujours prêts pour le bien, de ne diffamer personne, de fuir les contestations, enfin de se montrer modestes et d'une mansuétude inaltérable envers tous. » (Tit. II et III, 1, 2.)

On comprend que de tels conseils, conséquences directes de l'enseignement du Sauveur, durent produire dans la société juive et païenne, d'abord de l'étonnement et de l'admiration; puis une transformation, dans tous les rangs de la société, semblable à celle que l'on voit, quand le jour succède à la nuit. C'est Paul lui-même qui le dit, en ajoutant les paroles mémorables, que nous allons lire, et où l'on voit Jésus-Christ briller comme le soleil divin des âmes, qu'il a éclairées, ennoblies, divinisées.

« N'étions-nous pas autrefois ennemis de la sagesse, incrédules, égarés dans les routes de l'erreur, esclaves des passions et des voluptés, vivant d'iniquité et de malice, odieux aux autres et les haïssant nous-mêmes? Mais lorsqu'apparut dans sa mansuétude, l'humanité de notre Dieu Sauveur, il nous a sauvés, non par les œuvres de la justice que nous avons pu faire, mais selon les desseins de sa miséricorde, par le baptême de régénération et de renouvellement dans l'Esprit-Saint. Il a versé abondamment cet Esprit, par Jésus-Christ notre Sauveur, afin que justifiés par sa grâce, nous dérivassions, selon toute espérance, les héritiers de l'éternelle vie.

« Telle est la véritable doctrine. Je veux t'y affermir, afin que ceux qui ont embrassé la foi se distinguent par la pratique des bonnes œuvres. » (Ibid. 3-8.)

« Donc la foi ne suffit pas, il faut y ajouter les bonnes œuvres.

« Voilà les principes bons par essence et utiles aux hommes. »

Et comme si l'Apôtre avait plongé son regard sur l'avenir, et jusqu'à nous, il ajoute encore : « Évite donc les spéculations oiseuses, les généalogies, les controverses, les luttes à propos de la Loi. Ce sont choses inutiles et vaines. » (Tit. III, 9.)

A elle seule, cette Épître du grand Apôtre nous révèle l'influence céleste qu'eut le christianisme sur le monde. Sans s'exclure lui-même, le disciple de Gamaliel fait une peinture de la société, qui a précédé l'avènement du Verbe-Incarné, telle, qu'elle fait horreur. Mais Jésus a paru, dans sa mansuétude, et en le contemplant les hommes ont appris à connaître la vérité, la vertu, la dignité humaine ; avilis par les passions honteuses, jusque-là, ils ont été purifiés et divinisés.

V.
SAINT PAUL À ÉPHÈSE.

Nous avons laissé saint Paul à Jérusalem. « De là, il descendit à Antioche, d'où après quelque séjour, il partit, et parcourut par ordre le pays de Galatie et la Phrygie, fortifiant tous les disciples. Or, un Juif nommé Apollon, originaire d'Alexandrie, homme éloquent et très versé dans les Écritures, vint à Éphèse. Il avait été instruit de la voie du Seigneur, et il parlait dans la ferveur de l'esprit, enseignant avec soin ce qui regarde Jésus ; mais ne connaissant encore que le baptême. Il commença donc à agir avec assurance dans la Synagogue : et quand Priscille et Aquila l'eurent entendu, ils le prirent et lui exposèrent plus complètement la voie du Seigneur. Ensuite, comme il voulait aller en Achaïe, les frères, qui l'y avaient exhorté, écrivirent aux disciples de le recevoir. Et lorsqu'il fut arrivé, il servit

beaucoup à ceux qui avaient embrassé la foi. Car il convainquit publiquement les Juifs et avec force, montrant par les Écritures que Jésus, est le Christ. » (Act. XVIII, 23-28.)

Ce docteur d'Alexandrie avait été baptisé par Jean, dont l'action fut immense. C'était un homme droit, ardent, éloquent. Aussi fut-il récompensé de sa droiture par le Seigneur, qui en fit un apôtre de son nom.

« Or, il arriva, pendant qu'Apollon était à Corinthe, que Paul, après avoir parcouru les hautes provinces, vint à Éphèse, et trouva quelques disciples, auxquels il dit : Avez-vous reçu le Saint-Esprit depuis que vous croyez ? Ils lui répondirent : Nous n'avons pas même appris qu'il y ait un Saint-Esprit. Et il ajouta : Quel baptême avez-vous donc reçu ? Ils dirent : le baptême de Jean. Sur quoi Paul reprit : Jean a baptisé le peuple du baptême de la pénitence, leur enjoignant de croire en celui qui viendrait après lui, c'est-à-dire en Jésus. Ce qu'ayant oui, ils furent baptisés au nom du Seigneur Jésus. Et Paul leur ayant imposé les mains, le Saint-Esprit descendit sur eux, et ils parlaient diverses langues, et prophétisaient. Ils étaient en tout environ douze.

« Ensuite Paul, entrant dans la Synagogue, y parla avec assurance durant trois mois, conférant du royaume de Dieu, et travaillant à les persuader. Mais comme quelques-uns s'endurcissaient et ne croyaient pas, maudissant devant tous les peuples la voie du Seigneur, il se retira d'eux, en sépara ses disciples, et il tenait chaque jour ses conférences dans l'école d'un nommé Tyran. C'est ce qu'il fit durant deux ans, de sorte que tous ceux qui habitaient en Asie, Juifs et Gentils, entendirent la parole du Seigneur. Et Dieu faisait des miracles extraordinaires par le ministère de Paul, au point que l'on plaçait sur les malades, les mouchoirs

et les tabliers qui avaient touché son corps, et ils étaient délivrés de leurs maladies, et les esprits mauvais sortaient. » (Act. xix, 1-12.)

Dieu voulait, par ces prodiges, prouver qu'il était avec Paul, et que son Apôtre prêchait la vérité, en annonçant la divinité de Jésus-Christ, ainsi que du Saint-Esprit. Remarquons ce qui va suivre, et constatons que la confession était en usage, alors, comme maintenant.

« Beaucoup des croyants venaient, confessant et déclarant ce qu'ils avaient fait.

« Beaucoup aussi de ceux qui s'étaient adonnés aux choses curieuses apportaient leurs livres et les brûlaient devant tous, et le prix en étant supputé, on trouva qu'il montait à cinquante mille deniers. Ainsi la parole de Dieu prenait de grands accroissements et s'affirmait de plus en plus. » (Ibid. 18-20.)

VI.

PREMIÈRE ÉPÎTRE DE SAINT PAUL AUX CORINTHIENS.

Ce fut en ce temps que Paul apprit que l'Esprit de discorde agitait la chrétienté de Corinthe. Ces nouveaux chrétiens, peu instruits jusque-là, ne comprenaient pas encore que, dans l'Église de Jésus-Christ, toute âme doit écouter l'autorité, et s'en rapporter à son jugement, quand il s'agit de questions religieuses. Chacun, suivant ses idées et son sentiment, à la façon des disciples des maîtres païens, disait : Moi, je suis pour Apollon, moi pour Paul, moi pour Céphas ; et les divisions allaient se multipliant, ainsi que d'autres abus. Paul, qui était leur Apôtre et leur premier père,

leur écrivit une première lettre, monument de sagesse divine, d'où jaillissent mille rayons lumineux. On sent, en lisant cette admirable Épître, le feu qui consumait d'amour pour son Maître, le cœur de Paul. Écoutons.

« Paul, Apôtre de Jésus-Christ, par la vocation et la volonté de Dieu, et Sosthène, notre frère, à l'Église de Dieu qui est à Corinthe, aux sanctifiés en Jésus-Christ, appelés saints ; avec tous ceux qui invoquent le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ quel que soit leur lieu, qui est aussi le nôtre : grâce et paix à vous, de la part de Dieu notre père, et du Seigneur Jésus-Christ. Je rends pour vous à mon Dieu des actions de grâces continues, à cause de la grâce de Dieu, qui vous a été donnée dans le Christ Jésus, en qui vous avez été comblés de toutes les richesses, en toute parole et en toute science. Ainsi le témoignage de Jésus-Christ a été confirmé parmi vous. » (I Cor., 1-6.)

Alors l'Apôtre leur reproche leurs divisions et leur rappelle que Jésus-Christ est le Centre divin, d'où partent tous les rayons : Paul, Apollon, Céphas, et les autres, pour conduire les fidèles à ce Centre divin, auquel tous doivent être unis, sous peine de mort.

Paul est envoyé pour annoncer l'Évangile, non avec la pompe de l'éloquence humaine, mais avec la simplicité de la croix. « Car la parole de la croix est folie pour ceux qui se perdent ; mais pour ceux qui se sauvent, c'est-à-dire pour nous, elle est la vertu de Dieu. » (Ibid. 18.)

Alors le grand Apôtre, tout plein du Saint-Esprit, s'élève d'un coup d'aile, aux régions de la plus sublime sagesse, d'où il voit et juge les choses comme Dieu ; d'où il contemple, dans la clarté des cieux, le mystère de Jésus crucifié, c'est-à-dire l'amour infini uni à la douleur volontaire.

« Les Juifs, dit-il, demandent des miracles, et les

Gentils cherchent la sagesse. Pour nous, nous prêchons Jésus-Christ crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les Gentils, mais vertu de Dieu et sagesse de Dieu pour ceux qui sont appelés, qu'ils soient Juifs ou Gentils. Car ce qui paraît en Dieu une folie, est plus sage que les hommes et ce qui paraît en Dieu une faiblesse, est plus fort que les hommes. En effet, voyez votre vocation, mes frères : peu de puissants, peu d'illustres. Mais ce qui est insensé selon le monde, Dieu l'a choisi pour confondre les sages ; et ce qui est faiblesse selon le monde, Dieu l'a choisi pour confondre la force. Et ce qui est vil et méprisable selon le monde, et ce qui n'est rien, Dieu l'a choisi pour détruire ce qui est, afin que nulle chair ne se glorifie en sa présence. C'est par lui que vous êtes dans le Christ Jésus, qui a été établi de Dieu pour être notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption. » (I Cor. 1, 22-30.)

Au chapitre deuxième, l'Apôtre dit : « Car je n'ai pas prétendu parmi vous savoir autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié... et mon discours et ma prédication n'ont pas consisté dans les paroles persuasives de la sagesse humaine, mais dans les preuves sensibles de l'Esprit et de la vertu, afin que votre foi ne soit pas établie sur la sagesse des hommes, mais sur la vertu de Dieu. Nous prêchons néanmoins la sagesse parmi les parfaits ; non la sagesse de ce monde, ni des princes de ce monde, qui passent ; mais nous prêchons la sagesse de Dieu dans le mystère, sagesse cachée que Dieu, avant tous les siècles avait prédestinée pour notre gloire. » (Ibid. II, 1-7.)

Ce mystère, on le comprend, est celui de l'Incarnation du Verbe, Roi éternel, appelé à régner par l'amour uni à la souffrance, sur cette terre où il voudra tout faire, peuples et individus, à sa propre image ; mais où la folie des hommes, ennemie de la douleur,

n'aspire qu'à la seule jouissance : ce mystère ineffable est le don par excellence fait par le ciel à la terre, et dont il est écrit : L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, et le cœur de l'homme n'a jamais compris ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment. Mais pour nous, Dieu nous l'a révélé par son Esprit : car cet Esprit pénètre tout, même les profondeurs de Dieu. Qui d'entre les hommes connaît ce qui est dans l'homme, sinon l'esprit de l'homme, qui est en lui ? De même, personne ne connaît ce qui est en Dieu, sinon l'Esprit de Dieu ? » (I Cor. II, 9-11.)

Allez maintenant, aveugles sophistes, discourir sur Dieu, avec la prétention de nous dire son essence et tout ce qui est en Lui : vous ne savez pas ce qui est dans l'esprit de l'homme, à moins qu'il ne vous le dise, et vous voulez savoir ce qui est caché dans l'Être infini sans qu'il vous le révèle ? Soyez au moins raisonnables, et si vous refusez d'écouter la Révélation divine, au moins reconnaissez qu'elle nous est nécessaire pour connaître ce qui est en Dieu.

« Or, nous n'avons point reçu l'esprit de ce monde, mais l'esprit qui est de Dieu, afin de connaître les dons que Dieu a faits ; et nous les annonçons, non avec les discours étudiés de la sagesse humaine, mais avec la doctrine de l'Esprit, communiquant les choses spirituelles à ceux qui sont spirituels. Pour l'homme animal, il ne perçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu : elles lui paraissent folie, et il ne peut les comprendre, parce qu'on ne les discerne que par l'Esprit. Mais l'homme spirituel juge de tout et n'est jugé de personne. Car qui a connu le sens du Seigneur pour l'instruire ? Mais nous, nous avons le sens de Jésus-Christ. » (Ibid. 12-16.)

Ces paroles, sont vraiment d'une clarté et d'une force écrasantes pour la vanité de la raison humaine ; mais

aussi consolantes pour le catholique, qui a, par l'Église le sens de Jésus-Christ. Car avec l'aide du Saint-Esprit, qui est son âme, elle est infaillible, et le catholique par là-même, devient infaillible dans sa foi, quand il croit ce qu'enseigne cette divine Mère.

Écoutez au chapitre troisième notre condamnation.

« Et moi, mes frères, je n'ai pu vous parler comme à des hommes spirituels, mais comme à des personnes encore charnelles, et comme à des enfants en Jésus-Christ. En effet, puisqu'il y a parmi vous des jalousies et des contentions, n'est-il pas visible que vous êtes charnels, et que vous vous conduisez selon l'homme? Et puisque l'on dit: Moi, je suis à Paul, et l'autre; Moi, je suis à Apollon: n'êtes-vous pas encore des hommes? Qu'est-ce donc qu'Apollon? qu'est-ce que Paul? Les ministres de Celui en qui vous avez cru, et chacun selon le don qu'il a reçu du Seigneur. Moi, j'ai planté, Apollon a arrosé; mais Dieu a donné la croissance. C'est pourquoi ni celui qui plante n'est quelque chose, ni celui qui arrose, mais celui qui donne la croissance, Dieu... Nous sommes les coopérateurs de Dieu; et vous, vous êtes la culture de Dieu, vous êtes l'édifice de Dieu. Selon la grâce que Dieu m'a donnée, j'ai posé le fondement comme un sage architecte; un autre bâtit dessus. Mais que chacun prenne garde comme il surédifie. Car pour le fondement personne ne peut en poser d'autre que celui qui a été posé, et c'est le Christ Jésus. » (I Cor. iii, 1-11.)

Alors l'Apôtre avertit les prédicateurs et les prie de ne point placer sur ce fondement de la paille, que le feu des passions consume, que le vent emporte, que le jour du Seigneur dévorera, mais de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, qui demeurent à jamais. « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous? » Laissez donc parler

Dieu par votre bouche et ne prêtez pas vos lèvres à l'esprit de vanité; écoutez l'Esprit, qui est en vous, et dites aux âmes ce qu'il vous inspire, non pas les paroles de l'homme. Car, « si quelqu'un profane le temple de Dieu, Dieu le perdra; car le temple de Dieu est saint, et vous êtes ce temple. » Peut-on trouver pareil moraliste, qui scrute ainsi l'âme jusque dans ses profondeurs? C'est que notre Apôtre a en lui l'Esprit-Saint et qu'il l'écoute attentivement.

Au chapitre quatrième, l'Apôtre enseigne à ne pas craindre, à ne pas rechercher non plus, le jugement des hommes. « C'est le Seigneur, dit-il, qui est mon juge... Je ne me juge pas moi-même. »

Il paraît que le mal devenait sérieux dans la chrétienté de Corinthe; car l'Apôtre alors, avec la vigueur d'un père, qui veut corriger ses enfants indépendants de son autorité, leur dit avec quelque ironie: « Vous voilà rassasiés, vous voilà devenus riches, vous réglez sans nous; et Dieu veuille que vous régnez, afin que nous régions aussi avec vous... Nous sommes insensés, nous, à cause de Jésus-Christ; mais vous, vous êtes sages en Jésus-Christ; nous sommes faibles, et vous forts: vous êtes honorés, et nous méprisés. Jusqu'à cette heure nous avons faim et soif, nous sommes nus, meurtris de soufflets; nous n'avons point de demeure stable; nous nous fatiguons à travailler de nos mains; on nous maudit, et nous bénissons; on nous persécute et nous le supportons. On nous blasphème, et nous prions; nous sommes devenus comme les victimes, le bouc émissaire du monde, anathème de tous, jusqu'ici. » (I Cor. iv, 8-13.)

Quels enfants ne seraient attendris à la vue d'un père si généreux, si aimant? Pour achever de les ramener au bien, il ajoute: « Ce n'est point pour vous donner de la confusion que j'écris ceci; mais ce sont

des avis que je vous donne, je veux vous avertir comme mes fils bien-aimés. Car eussiez-vous dix mille pédagogues, vous n'avez qu'un seul père, et c'est moi qui vous ai engendrés en Jésus-Christ, par l'Évangile. Je vous en conjure donc; soyez mes imitateurs comme je le suis moi-même de Jésus-Christ. Voilà pourquoi je vous ai envoyé Timothée, mon fils très cher et fidèle dans le Seigneur. Il vous rappellera mes préceptes, qui sont ceux du Christ Jésus et que j'enseigne dans toutes les Églises. » (I Cor. iv, 1, 4-17.)

Ces égarements, qu'on voit se former au sein d'un peuple, sont provoqués souvent par quelques meneurs audacieux, inspirés par Satan; c'est à eux que Paul va parler. « Il en est parmi vous qui s'enorgueillissent, comme si je ne devais plus vous revoir. Cependant, bientôt, si le Seigneur le permet, je vous visiterai, et je prendrai connaissance, non des discours éloquentes de ces présomptueux, mais de leur vertu. Le royaume de Dieu ne consiste pas dans l'éloquence, mais dans la vertu. Que désirez-vous, voulez-vous que j'arrive parmi vous, la verge à la main, ou que je vienne dans les sentiments de la charité et dans un esprit de mansuétude? » (Ibid. 48-21.)

Paul, sans doute, se souvenait, en parlant ainsi, de son divin Maître armant d'un fouet sa main, et fouettant les profanateurs du temple, maudissant les scandaleux. Quelle puissance dans le Maître! Quelle autorité aussi dans le disciple! Mais le disciple ne fait qu'un avec le Maître: Jésus vit en lui.

« Nous ne connaissons, dans aucune littérature, dit l'abbé Barras, rien de comparable à ces vigoureux accents d'une âme apostolique. Il faut convenir aussi que les désordres contre lesquels saint Paul avait à s'élever étaient de nature à provoquer tant d'énergie. Le pharisaïsme rabbinique avait imaginé, pour favoriser la propa-

gande juive parmi les païens, une doctrine ignominieuse qui laissait libre carrière aux passions. « Le prosélyte, dit le Thalmut, en se courbant sous le joug de la Loi, devient un autre homme. Le temps qu'il a vécu auparavant, n'est plus rien pour lui. Les parents qu'il avait, alors qu'il était encore infidèle, ne sont plus ses parents; il n'y a plus pour lui de degrés de parenté prohibés, dans le mariage. Sa mère et ses sœurs ne sont donc plus pour lui ce qu'elles étaient auparavant. Si elles restent dans le paganisme, et qu'il se marie avec l'une d'elles, c'est comme s'il épousait une étrangère. A plus forte raison, si elles ont elles-mêmes embrassé la loi mosaïque, peut-il les épouser, car elles sont, elles aussi, comme des enfants nouveau-nés, pour lesquels le passé n'existe plus. » Cette prime offerte aux plus hideuses concupiscences, avait été transportée par les hypocrites docteurs de Corinthe, au sein de la chrétienté naissante. » (Tom. VI, 64.)

Ceci explique ce que nous lisons au chapitre cinquième de l'Épître: « Il n'est bruit, dit saint Paul, que d'une immoralité qui s'est produite parmi vous, immoralité inconnue même chez les païens. L'un d'entre vous a épousé la femme de son père. Et cependant vous persévérez dans l'orgueil de vos vaines disputes, au lieu de pleurer un tel forfait et de bannir le coupable du milieu de vous. Moi donc, absent de corps, mais présent en esprit, j'ai déjà prononcé la sentence. Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et par sa puissance, devant vous réunis avec mon esprit, je livre le coupable à Satan, par la mort de sa chair, afin que son âme soit sauvée, au jour du jugement de Notre-Seigneur. » (I Cor. v, 4-4.)

Saint Chrysostome et Théodoret nous disent que le coupable de Corinthe était précisément le chef le plus accrédité du schisme qui désolait cette Église. Païen

baptisé, mais non converti, il avait importé au sein du christianisme l'infâme théorie des rabbins, relative à leurs prosélytes.

Si les lis croissent parmi les épines, les épines aussi sont mêlées aux lis. Il en est ainsi maintenant : il en était de même dans la primitive Eglise, et ceux qui représentent les chrétiens des premiers siècles, comme des hommes à l'abri des tentations et des chutes, ou se trompent, ou se laissent tromper par des esprits chagrins, qui se plaisent à dire que l'Eglise de Jésus-Christ a prévarié. Tels sont les protestants.

Admirons la fermeté et la franchise de saint Paul. Il aurait pu se faire et cacher le crime : sa voix éclate comme le tonnerre et le coup part comme la foudre : l'excommunication va frapper l'incestueux, pour son salut, et celui des autres chrétiens de Corinthe. « Ne savez-vous pas, ajoute saint Paul, qu'il suffit d'un peu de levain pour aigrir une masse de pâte ? Rejetez donc tout le vieux levain et devenez une pâte nouvelle. Vous êtes en effet les azymes ; et notre pâque est le Christ immolé. Arrière le ferment des festins antiques, le levain de malice et de corruption ! Mangeons les purs azymes de la vérité. » (I Cor. v, 7, 8.)

L'Apôtre après avoir parlé de l'incestueux de Corinthe, qu'il excommunie ; de la légitimité et de l'indissolubilité du mariage chrétien ; de la virginité, et de l'affranchissement de l'humanité par Jésus-Christ ; après avoir prouvé par son propre témoignage qu'il n'était pas marié, en disant : « Je voudrais que vous fussiez tous comme je suis moi-même ; cependant chacun a reçu de Dieu un don spécial. L'un d'une façon, l'autre de l'autre ; du moins je dirai à ceux qui ne sont pas mariés ou qui sont veufs : Il vous est bon de rester ainsi, comme je le fais moi-même » (vii, 7, 8) ; après ces observations, saint Paul aborde la grande question de l'Eucharistie,

et dit ces paroles mémorables, bien faites pour confondre l'hérésie, si elle voulait écouter et comprendre.

« J'ai reçu moi-même du Seigneur ce que je vous ai aussi transmis ; que le Seigneur Jésus, la nuit où il devait être livré, prit du pain : et rendant grâces, il le rompit et dit : Prenez et mangez, ceci est mon corps qui sera livré pour vous ; faites ceci en mémoire de moi.

« Pareillement aussi la coupe, après qu'il eut soupé, disant : Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang, faites ceci en mémoire de moi, toutes les fois que vous la boirez. Car toutes les fois que vous mangerez ce pain, et que vous boirez cette coupe, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne. Or, quiconque mangera ce pain, ou boira la coupe du Seigneur indignement, sera coupable du corps et du sang du Seigneur. Que l'homme donc s'éprouve soi-même, et qu'après cela, il mange de ce pain et boive de cette coupe. Car celui qui en mange et en boit indignement, mange et boit sa propre condamnation, ne faisant pas de discernement du corps du Seigneur. C'est pour cela qu'il y en a beaucoup parmi vous qui sont malades et languissants, et qu'il en meurt beaucoup. » (I Cor. xi, 23-30.)

« Il faudrait presque bénir la faute des Corinthiens, (dit l'abbé Darras) qui nous a valu, de la bouche de l'Apôtre, ce témoignage si explicite du dogme de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Communier indignement, ce n'est point comme le prétendent les Calvinistes, profaner l'image, la figure, le symbole du corps ou du sang de Jésus-Christ. C'est manger et boire sa propre condamnation, en outrageant le corps et le sang de Jésus-Christ. En vérité, s'il ne s'agissait que d'un symbole, et d'un morceau de pain figuratif, est-ce qu'en le prenant sans préparation nous pourrions nous rendre coupables du corps et du sang de Jésus-

Christ? Est-ce que les communions indignes, reprochées aux Corinthiens, auraient pu être signalées par l'Apôtre comme la cause efficiente de leur tiédeur, de leur infirmité, de leur assoupissement spirituels? La divine Eucharistie était donc, aux yeux de l'Apôtre, comme elle l'est dans la foi catholique, la source de toute vie religieuse, la déification de l'âme, la transfiguration sur-naturelle qui nous rend participants du Christ Jésus. » (Tom. VI, p. 73.)

Le chapitre xi^e de cette Épître est surtout précieux pour nous, au point de vue de la présence réelle de Jésus-Christ dans la Sainte Eucharistie; le xii^e ne l'est pas moins, en ce qui regarde l'action du Saint-Esprit dans l'Église. Il suffit de lire ce qui suit pour s'en convaincre : « Par rapport aux dons spirituels, je ne veux pas, mes frères, que vous soyez dans l'ignorance. Vous vous souvenez, lorsque vous étiez païens, que vous alliez vers les idoles muettes, comme on vous conduisait. Je vous déclare donc que nul homme, parlant par l'Esprit de Dieu, ne dit anathème à Jésus; et que personne ne peut dire, Seigneur Jésus, sinon par le Saint-Esprit.

« Or, il y a diversité de grâces; mais il n'y a qu'un même Esprit. Il y a diversité de ministères; mais il n'y a qu'un Seigneur. Il y a aussi diversité d'opérations; mais il n'y a qu'un même Dieu, qui opère tout en tous. Or, à chacun est donnée la manifestation de l'Esprit pour l'utilité. En effet, à l'un est donnée, par le Saint-Esprit, la parole de sagesse; à l'autre, la parole de science, selon le même Esprit; à un autre, la foi par le même Esprit; à un autre, la grâce des guérisons, par le même Esprit; à un autre, l'opération des prodiges; à un autre la prophétie; à un autre, le discernement des esprits; à un autre, la multiplicité des langues; à un autre, l'interprétation des discours. Mais c'est un seul et même

Esprit qui opère toutes ces choses, distribuant à chacun selon qu'il lui plaît : *Hæc autem omnia operatur unus atque idem Spiritus, dividens singulis prout vult.* » (I Cor. xii, 1-11.)

Le chapitre xiii est consacré à la Charité, la reine des vertus. Saint Paul la décrit royalement.

Le xv^e parle de la résurrection des morts : « Le Christ est ressuscité d'entre les morts, prémices de ceux qui dorment. Car c'est par un homme qu'est la mort; par un homme aussi la résurrection des morts. Et comme tous meurent en Adam, tous revivront aussi dans le Christ. » (xv, 20-22.)

Écoutez maintenant la majestueuse confirmation de tout notre travail : « Ensuite viendra la fin, lorsqu'il (le Christ) aura remis le royaume à Dieu son Père, et qu'il aura anéanti toute principauté, toute domination et toute puissance. Car il faut qu'il règne, jusqu'à ce que le Père lui mette tous ses ennemis sous les pieds. Or, celle qui est le dernier ennemi, la mort, sera détruite. Car tout a été mis sous ses pieds... » (Ibid. 24-26.)

Opriet enim illum regnare... Il faut que le Christ règne! Voilà la grande parole, le cri de ralliement de tous les croyants. Saint Paul le jette à toute l'humanité et à tous les siècles. Puis il nous montre que nous aussi nous régnerons : « Et pourquoi nous-mêmes nous exposons-nous, à toute heure, à tant de périls? Oui, mes frères, par la gloire que je reçois de vous en Jésus-Christ Notre Seigneur, je meurs tous les jours. Pour parler selon l'homme, que me sert d'avoir combattu à Ephèse contre les bêtes, si les morts ne ressuscitent pas? Mangeons et buvons, puisque nous mourrons demain... » (Ibid. 30-32.)

Ainsi défilent, sous le regard, toutes les vérités éternelles, semblables aux étoiles de la milice des cieux. Avec quelle assurance, le grand Apôtre les évoque! A

son appel, elles répondent comme les astres à la voix du Créateur : *Me voici.*

Ce qui suit sur la résurrection des corps est admirable, et montre combien tout s'harmonise dans les divers ordres; l'âme trouve sa vie dans la douleur, expression de l'amour, et le corps renaît du sépulchre. « Insensé! Ce que tu sèmes ne prend point vie, s'il ne meurt auparavant.... le corps est semé dans l'ignominie, il ressuscitera dans la gloire; il est semé dans la faiblesse, il ressuscitera dans la force. Il est semé corps animal, il ressuscitera corps spirituel. » (I Cor. xv, 36. 42, 43.)

Mais écoutons le docteur des nations : « Voici que je vous apprends un mystère. A la vérité, nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changés. » (Ibid. 51.) Le corps du damné sera sans gloire, hideux, fait pour être jeté en pâture aux douleurs éternelles. Il aura refusé de subir la souffrance pour l'amour du Christ, sur la terre, il n'échappera point aux tourments de l'enfer.

Et comme si le regard de Paul avait, à cette heure, contemplé l'image de la résurrection générale, il s'écriait : « En un moment, en un clin d'œil, au son de la trompette : car la trompette sonnera et les morts ressusciteront incorruptibles; et nous, nous serons changés. Car il faut que ce corps corruptible revête l'incorruptibilité, et que ce corps mortel revête l'immortalité. Et après que ce corps mortel aura revêtu l'immortalité, alors se vérifiera la parole qui est écrite : La mort a été absorbée dans la victoire, ô mort, où est ta victoire? Ô mort, où est ton aiguillon? Or, l'aiguillon de la mort, c'est le péché; et la force du péché, c'est la Loi. Ainsi grâces à Dieu, qui nous a donné la victoire par Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est pourquoi, mes frères bien-aimés, soyez fermes et inébranlables, vous dévouant toujours de plus en plus à l'œuvre du Seigneur, sachant

que votre travail n'est pas vain dans le Seigneur. » (I Cor. xv, 52-58.)

Il finit ainsi : « Je demeurerai à Éphèse jusqu'à la Pentecôte, parce qu'une grande porte est manifestement ouverte pour moi, et les adversaires sont nombreux. Si Timothée va vous voir, ayez soin qu'il n'ait rien à craindre chez vous, puisqu'il travaille comme moi à l'œuvre du Seigneur... Pour notre frère Apollon, je vous assure que je l'ai prié instamment d'aller vous voir avec quelques-uns de nos frères; mais il n'a pas jugé à propos d'y aller maintenant : il le fera quand il sera libre.... Les Églises d'Asie vous saluent. Aquilas et Priscille, chez qui j'habite, et l'Église qui est dans leur maison vous saluent.... Moi, Paul, j'ai écrit de ma main cette salutation. Si quelqu'un n'aime point Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème : Maran-Atha. » (xvi, 8-10. 19-22.) Ce cri d'amour, jeté à la fin de cette Épître, nous révèle bien le cœur de Paul.

VII.

ÉPIÎTRE AUX GALATES.

Ce fut à la même époque, croit-on, et pendant son séjour à Éphèse, que saint Paul écrivit son Épître aux Galates, peuple idolâtre qu'il avait converti à Jésus-Christ.

Après son départ, des docteurs judaïsants vinrent bouleverser cette Église en prêchant qu'il fallait unir la Loi de Moïse et ses pratiques à celles du christianisme. Ils décriaient Paul et méprisaient son apostolat. C'est pourquoi notre Apôtre ne craint pas de rétablir la vérité, en parlant de lui-même.

« Paul apôtre, dit-il en commençant, non de par des hommes, ni par un homme, mais par Jésus-Christ, et Dieu le Père, qui l'a ressuscité d'entre les morts, et tous les frères qui sont avec moi, aux Églises de Galatie. » (Gal. 1, 1, 2.)

Remarquons bien ce qui suit, et nous repousserons toute doctrine étrangère à celle que l'Église enseigne: « Je m'étonne que vous soyez de la sorte, si prompts à laisser celui qui vous a appelés à la grâce de Jésus-Christ, pour passer à un autre évangile. Non qu'il en existe un autre: seulement il y a des hommes qui mettent le trouble parmi vous, et qui veulent changer l'Évangile de Jésus-Christ. Mais quand même nous, ou quelque Ange venu du ciel vous annoncerait un Évangile différent de celui que nous avons annoncé, qu'il soit anathème... Ai-je pour but de plaire aux hommes? si je voulais plaire aux hommes, je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ. Je vous déclare que l'Évangile que je vous ai prêché n'est pas selon l'homme. En effet, ce n'est pas d'un homme que je l'ai reçu ou appris, mais par la révélation de Jésus-Christ. » (Ibid. 6, 12.) J'étais persécuteur des chrétiens, il m'a instruit lui-même; et l'Apôtre alors raconte sa conversion, ses combats pour les Gentils, pour eux-mêmes, afin de les soustraire aux dures obligations de la Loi judaïque. « Je suis mort à la Loi par la Loi, afin de vivre pour Dieu. Avec Jésus-Christ, je suis cloné à la croix: Cependant je vis, non plus moi, mais Jésus-Christ vit en moi; et ce que j'ai maintenant de vie dans ce corps mortel, je l'ai en la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi. Je n'ai garde de rejeter la grâce de Dieu. Car si la justice vient de la Loi, c'est donc en vain, que Jésus-Christ est mort. O Galates insensés, qui vous a fascinés, pour que vous n'obéissiez plus à la vérité: vous aux yeux desquels Jésus-Christ a été dé-

peint crucifié au milieu de vous. Je ne veux savoir de vous qu'une seule chose: Est-ce par les œuvres de la Loi que vous avez reçu le Saint-Esprit, ou par l'audition de la foi? Êtes-vous si insensés qu'après avoir commencé par l'Esprit, vous finissiez maintenant par la chair?... » (Gal. 3, 19-21. m, 1-3.)

« Ainsi la Loi a été notre pédagogue dans le Christ, afin que nous fussions justifiés par la foi. Mais la foi étant venue, nous ne sommes plus sous le pédagogue. » (Ibid. 24.)

On sent que l'Apôtre veut écarter les docteurs juifs, ardents à détruire le règne de son Maître. « C'est que vous êtes tous enfants de Dieu par la foi, qui est dans le Christ Jésus, leur dit-il. Car vous, qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous vous êtes revêtus de Jésus-Christ. Il n'y a plus ni juif, ni grec, plus d'esclave ni de libre, plus d'homme ni de femme; mais tous vous êtes un dans le Christ Jésus. » (Ibid. 26-28.) Après ces audaces divines qui lui montrent l'humanité plongée en Jésus-Christ, dans l'unité parfaite, Paul toujours attentif à s'appuyer sur l'Écriture, ajoute: « Or, si vous êtes à Jésus-Christ, vous êtes donc la race d'Abraham, héritiers selon la promesse. » (Ibid. 29.)

Alors l'Apôtre s'adresse à leur cœur, avec des accents inimitables. « Vous observez, leur dit-il, les jours et les mois, les saisons et les années. Je crains pour vous que je n'aie peut-être travaillé en vain parmi vous. Soyez comme moi, puisque moi-même je suis comme vous: je vous en conjure, mes frères. Vous ne m'avez offensé en rien. Au contraire, vous le savez, c'est dans l'infirmité de la chair, que je vous ai autrefois prêché l'Évangile: cependant, malgré l'épreuve qui vous venait de mon état selon la chair, vous ne m'avez ni méprisé, ni rejeté, mais vous m'avez reçu comme un Ange de Dieu, comme le Christ Jésus. Où, donc est votre

bonheur? Car je vous rends ce témoignage que, si cela se pouvait, vous vous seriez arraché les yeux pour me les donner. Suis-je donc devenu votre ennemi, en vous disant la vérité? » (Gal. iv, 10-16.)

Alors l'Apôtre leur découvre l'ennemi, les faux docteurs. « Le zèle empressé qu'ils vous témoignent n'est pas bon; mais ils veulent vous séparer, afin que vous vous attachiez à eux... Mes petits enfants, que j'enfante de nouveau, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous, je voudrais maintenant être près de vous, et changer ma voix: car je suis dans l'angoisse à cause de vous... » (Ibid. 17-20.)

Saint Paul développe alors l'admirable allégorie des deux alliances, figurées, la première, par le mont Sinaï, habitée par les fils d'Agar l'esclave, la seconde, par Jérusalem, cité libre, notre mère, habitée par la race de Sara, l'épouse libre; et il développe cette pensée d'une façon admirable. Il finit par ces mots: « Or, mes frères, nous ne sommes point les enfants de l'esclave, mais de la femme libre; et cette liberté, c'est de Jésus-Christ que nous l'avons reçue. » (Ibid. 31.)

Le chapitre cinquième est consacré à détourner les Galates de la loi judaïque à laquelle on veut les attacher de nouveau, pour anéantir le règne de Jésus-Christ. « Marchez selon l'esprit, et vous n'accomplirez point les désirs de la chair, leur dit-il; car la chair convoite contre l'esprit, et l'esprit contre la chair; en effet, ils sont opposés l'un à l'autre; de sorte que vous ne faites pas toutes les choses que vous voudriez. » (Gal. v, 16, 17.)

Énumérant les œuvres de la chair, l'Apôtre, après avoir cité l'idolâtrie, les empoisonnements, les inimitiés, les contestations, les jalousies, les colères, les rixes, les dissensions, ajoute: *les sectes*, qui se composent des membres dissidents, de ceux qui s'arrachent

au sein de la société-mère, l'Église. « Ceux qui appartiennent à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses vices et ses convoitises. Si nous vivons par l'esprit, marchons aussi par l'esprit. Ne soyons pas amateurs de la vaine gloire, nous provoquant les uns les autres, envieux les uns des autres. » (Gal. v, 24-26.)

Ce chapitre demande à être médité, par toute âme qui veut se soustraire à l'empire de la chair; empire tyrannique, qui ne désarme jamais, fût-il vaincu mille fois et foulé aux pieds. Toujours il se relève pour nous tendre des embûches, et sa force n'est jamais plus redoutable que quand, croyant l'avoir dompté, on jouit de sa victoire et que l'on dépose les armes.

« A tous ceux qui suivront cette règle, paix sur eux, et miséricorde, comme sur l'Israël de Dieu. Au reste qu'on cesse de me poursuivre davantage. Je porte en ma chair les stigmates du Seigneur Jésus. Que sa grâce soit avec votre esprit, frères. Amen. » (Ibid. 16, 17.)

Paul prêchait contre la circoncision, désormais abolie; mais son sang avait souvent jailli sous les coups de fouet de la flagellation; et il trouvait que cela suffisait.

VIII.

TROISIÈME MISSION DE SAINT PAUL.

Notre-Seigneur disait aux disciples d'Emmaüs: « N'a-t-il pas fallu que le Christ endurât toutes ces douleurs pour entrer dans sa gloire? » Eh bien! le Règne du Sauveur est soumis à la même loi, et les Apôtres, qui s'efforcent de le promouvoir, doivent souffrir à leur tour. N'est-ce pas toujours la même œuvre? Vaincre le paga-

nisme et le remplacer par le christianisme; faire succéder la lumière de la vérité aux ténèbres de l'erreur, la vertu au vice. Dès lors, on comprend les luttes acharnées qui s'ensuivent.

« Après cela, Paul résolut, par un mouvement de l'Esprit, de passer par la Macédoine et par l'Achaïe, et d'aller à Jérusalem, disant : Quand j'aurai été là, il faut aussi que je voie Rome. Envoyant donc en Macédoine deux de ses assistants, Timothée et Éraсте, il demeura lui-même encore quelque temps en Asie.

« Mais il survint en ce temps-là un grand trouble au sujet de la voie du Seigneur. Car un certain orfèvre nommé Démétrius, qui faisait en argent de petits temples de Diane, procurait un gain considérable aux ouvriers. Ayant assemblé ceux-ci avec d'autres qui travaillaient à ces sortes d'ouvrages, il leur dit : Mes amis, vous savez que c'est de celle industrie que vient notre gain. Cependant vous voyez vous-mêmes, et vous entendez dire que, non-seulement à Éphèse, mais presque dans toute l'Asie, ce Paul, par ses persuasions, détourne une grande multitude, enseignant qu'ils ne sont point dieux, ceux qui se font avec les mains. Or, il est non-seulement à craindre, pour notre part, que notre profession ne vienne à être décriée; mais de plus, le temple de la grande Diane sera compté pour rien; de plus encore, elle s'anéantira peu à peu, la majesté de celle que toute l'Asie et l'univers révèrent. — Ce qu'ayant entendu, ils furent remplis de colère, et poussèrent ce cri : La grande Diane des Éphésiens ! Et la ville fut aussitôt remplie de confusion; et ils coururent tous ensemble au théâtre, entraînant Gaius et Aristarque, Macédoniens, compagnons de Paul.

« Comme Paul voulait aller parmi le peuple, les disciples ne le permirent pas. Quelques-uns même des Asiarques, qui étaient ses amis, l'envoyèrent prier de

ne point paraître au théâtre. Cependant tous criaient diversement; car c'était un concours tumultueux, et la plupart ne savaient pourquoi ils s'étaient assemblés.

« Alors Alexandre, tiré de la foule à l'aide des Juifs qui le poussaient devant eux, demanda de la main qu'on fit silence, voulant se justifier devant le peuple. Mais dès qu'on sut qu'il était Juif, ils se mirent tous ensemble à crier, presque durant deux heures : La Grande Diane des Éphésiens !

« Ensuite le scribe ayant apaisé les multitudes, leur dit : Habitants d'Éphèse, quel est l'homme qui ignore que la ville d'Éphèse rend un culte particulier à la grande Diane, fille de Jupiter ? Puis donc qu'on ne peut nier cela, vous devez demeurer en repos et ne rien faire inconsidérément. Car ceux que vous avez amenés ici ne sont coupables ni de sacrilège ni de blasphème contre votre déesse. Si Démétrius et les autres qui sont avec lui ont plainte à faire contre quelqu'un, on tient des audiences publiques; nous avons aussi des proconsuls; qu'ils invoquent la justice les uns et les autres. Mais si vous avez quelque autre affaire à proposer, elle pourra se terminer dans une assemblée légitime. Car nous courons risque d'être accusés de sédition, pour ce qui s'est passé aujourd'hui, n'ayant aucun coupable qui puisse nous servir à justifier cet attonnement. Et après ce discours, il congédia l'assemblée. » (Act. xix. 21-40.)

Voilà comment on arrive à persécuter les chrétiens; parfois même à les martyriser : un homme est poussé par un intérêt personnel, avarice, luxure ou ambition; il fait appel à la multitude en flattant ses passions; l'orage gronde contre la Religion du Christ, ennemie du peuple et de ses dieux, dit-on; et si quelque voix puissante ne se fait entendre et n'arrête ces foules soulevées sans savoir pourquoi, le sang coule et tout est

renversé et brisé sur le passage de ces flots humains, que la passion emporte à l'aventure. L'émeute d'Éphèse soulevée par l'avarice d'un Démétrius, contre Paul ; ce Paul, qui en veut aux dieux du peuple, ressemble à celle que les grands de Jérusalem excitèrent contre Pierre, qui avait guéri le boiteux du temple ; elle ressemble à toutes celles que nous verrons dans la suite de l'histoire de l'Église : au fond, c'est le paganisme repoussant le Christianisme ; l'homme animal refusant le joug de la Croix.

IX.

SAINTE ÉGLISE
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE BUENOS AIRES
FACULTAD DE HUMANIDADES
CATEDRA DE HISTORIA DE LA LINGÜÍSTICA Y DE LA LINGÜÍSTICA
VERITATIS
SAINT PAUL EN MACÉDOINE

« Lorsque le tumulte eut cessé, Paul, ayant appelé les disciples et les ayant exhortés, leur dit adieu, et partit pour aller en Macédoine. » (Act. xx. 1.)

L'Apôtre suivit le littoral de la mer Ionienne et se rendit par terre à Troade, espérant y trouver son disciple Tite, qu'il avait envoyé aux Corinthiens, pour leur porter sa lettre et apaiser les esprits. Il ne le rencontra pas et dut s'embarquer pour la Macédoine, où enfin le fidèle disciple fut rendu à son maître, qu'il consola en lui apprenant que la chrétienté de Corinthe était rentrée dans la voie de l'obéissance.

X.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE BUENOS AIRES
FACULTAD DE HUMANIDADES
CATEDRA DE HISTORIA DE LA LINGÜÍSTICA Y DE LA LINGÜÍSTICA
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS Y MUSEOS
SEGONDE ÉPITRE AUX CORINTHIENS.

C'est alors que l'Apôtre écrivit sa seconde Épître aux Corinthiens. Elle fut portée à sa destination par Tite

et saint Luc ; et un troisième, qui fut sans doute Barnabé. Dans cette Épître, le cœur de saint Paul se montre à découvert. Ce persécuteur des chrétiens, qui ne respirait naguère que carnage, est devenu d'une bonté sans égale : le Cœur de Jésus a pris la place du sien, ou plutôt s'est déversé de plus en plus dans le sien, pour n'en faire qu'un seul. Aussi le nom adorable du Sauveur monte sans cesse de son cœur à ses lèvres.

« Paul, dit-il, Apôtre de Jésus par la volonté de Dieu, et Timothée notre frère, à l'Église de Dieu qui est à Corinthe, et à tous les saints qui sont dans toute l'Achaïe, grâce et paix à vous, de la part de Dieu notre Père et de Jésus-Christ Notre Seigneur. Béni soit le Dieu et Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes, et le Dieu de toute consolation... à mesure que les souffrances de Jésus-Christ abondent en nous, notre consolation abonde aussi par Jésus-Christ. Or, si nous sommes affligés, c'est pour votre instruction et votre salut. Je désire que vous n'ignoriez pas l'affliction qui nous est survenue en Asie, parce qu'elle a été d'un poids excessif et au-dessus de nos forces, jusqu'à nous donner le dégoût de la vie. Cependant si nous avons reçu en nous-mêmes une réponse de mort, c'est afin que nous ne mettions point notre confiance en nous, mais en Dieu qui ressuscite les morts, qui nous a arrachés à de si grands périls, qui nous en sauve, et qui nous en délivrera encore, comme nous l'espérons de lui. » (II Cor. 1. 1-10.)

Il avait formé le projet d'aller à Corinthe et il leur écrivit seulement. « Ayant donc eu ce dessein, ai-je été inconstant ? Ou formant un projet, le formé-je selon la chair, en sorte qu'il y ait chez moi le Oui et le Non ? Au moins la fidélité de Dieu est là : dans la parole que nous avons annoncée parmi vous, il n'y a point Oui et Non. Car le Fils de Dieu, Jésus-Christ, que nous vous

avons prêché moi, Sylvain et Timothée, ne fut pas Oui et Non ; mais Oui fut en lui. Aussi, tout ce qu'il y a de promesses de Dieu, en lui, c'est le Oui : voilà pourquoi encore par lui Amen à Dieu, pour notre gloire. » (II Cor. i, 17-20.)

Oui, en Jésus tout est vérité, immuable affirmation, il est ! le néant n'a point d'accès en lui, le Non lui est étranger. Quand il le prononce, c'est pour repousser l'erreur, le mensonge et toujours affirmer ce qui est. Aussi sa parole ne passera pas, comme passe la parole de l'homme sujet à l'erreur, qui dit oui et non, tour à tour, et ne sait jamais, de lui-même, se fixer dans la vérité.

Au chapitre deuxième, il leur mande qu'il n'a pas voulu aller à eux dans la tristesse qu'il ressentait alors en se souvenant de sa première Lettre, écrite par charité pour leur salut. Il leur recommande de traiter le coupable avec bonté. « Je vous en conjure de lui donner des témoignages de votre charité. » Il était à Troade, prêchant l'Évangile, mais n'avait pas l'esprit en repos, parce que Tite n'était pas de retour de Corinthe. Il alla le chercher en Macédoine ; mais « grâces soient rendues à Dieu, qui nous fait toujours triompher dans le Christ Jésus, et qui répand par nous en tous lieux l'odeur de sa reconnaissance. Car nous sommes pour Dieu la bonne odeur du Christ, à l'égard de ceux qui se sauvent, et à l'égard de ceux qui se perdent. Mais aux uns, odeur de mort pour la mort, et aux autres, odeur de vie pour la vie. » (Ibid. n, 14-16.)

C'est vrai : la vue d'un prêtre réjouit le vrai disciple de Jésus-Christ ; elle irrite ses ennemis et les fait blasphémer. C'est l'amour, c'est la haine : *Qui n'est pas pour moi, est contre moi*, a dit le Sauveur.

Au chapitre troisième, l'Apôtre compare le ministère de Moïse au ministère de la nouvelle alliance : le pré-

mier fut glorieux. « Combien le ministère de l'Esprit doit être plus glorieux ! » Quand les Juifs lisent l'Ancien Testament, ils ont un voile sur les yeux, « mais quand ce peuple sera converti au Seigneur, le voile sera levé. Or, le Seigneur est l'Esprit ; et où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté. » (II Cor. iii, 15-17.)

Le chapitre iv est une des pages les plus éloquentes que l'âme humaine ait jamais chantées sur la terre, par la bouche d'un homme mortel ; mais cet homme, c'était Paul, tout embrasé de l'Esprit de Dieu. Écoutez plutôt : « C'est pourquoi, ayant ce ministère selon la miséricorde que nous avons obtenue, nous ne nous laissons point abattre. Mais nous rejetons loin de nous les secrets honteux, ne marchant pas dans la ruse, et n'allérant point la parole de Dieu ; cherchant au contraire, dans la manifestation de la vérité, notre recommandation auprès de toute conscience humaine devant Dieu.

« Si notre Évangile est encore voilé, c'est pour ceux qui périssent, qu'il est encore voilé ; pour les infidèles, dont le Dieu de ce siècle, *Deus hujus sæculi*, a aveuglé les esprits ; en sorte qu'ils ne sont point éclairés par la lumière de l'Évangile, de la gloire du Christ qui est l'image de Dieu. Car nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, mais Jésus-Christ Notre-Seigneur ; et quant à nous, nous nous déclarons vos serviteurs pour Jésus ; parce que le même Dieu qui commande que des ténèbres jaillit la lumière, a lui dans nos cœurs afin que resplendisse la science de la clarté de Dieu, répandue sur la face du Christ Jésus.

« Or, nous portons ce trésor dans des vases de terre, afin que ce qu'il y a de sublime soit de la vertu de Dieu, et non pas de nous.

« Nous subissons toutes sortes de tribulations, mai

nous n'en sommes point accablés ; nous sommes dans la perplexité, mais non dans le désespoir. Nous sommes persécutés, mais non abandonnés ; nous sommes renversés, mais nous ne périssons pas. Toujours et partout, portant dans notre corps la mort de Jésus, afin que la vie de Jésus se manifeste aussi dans nos corps. Car nous qui vivons, nous sommes à toute heure livrés à la mort par Jésus, afin que la vie de Jésus se manifeste aussi dans notre chair mortelle. Ainsi la mort opère en nous, et la vie, en vous... » Et il finit en s'écriant : « C'est pourquoi nous ne perdons pas courage ; mais, quoique dans nous l'homme extérieur se détruise, néanmoins l'intérieur se renouvelle de jour en jour. Car les afflictions si courtes et si légères de la vie présente, opèrent en nous le poids éternel d'une sublime et incomparable gloire. Parce que nous ne considérons pas les choses visibles, mais les invisibles ; car les choses visibles sont passagères, mais les invisibles sont éternelles. » (II Cor., iv, 1-18.)

Job chantait aussi ses douleurs et son Rédempteur : Paul le fait avec une assurance et une grandeur sans égale.

Au chapitre cinquième l'Apôtre dit les sentiments et les dispositions qu'inspire l'Esprit-Saint aux hommes apostoliques au sujet de notre exil, de notre immortalité, et du compte à rendre au tribunal du Souverain Juge. Aussi ne songe-t-il pas à plaire aux hommes. « Car, soit que nous soyons comme hors de nous-mêmes, c'est pour Dieu ; soit que nous soyons plus retenus, c'est pour vous, parce que l'amour de Jésus-Christ nous presse... »

« C'est Dieu qui était dans le Christ se réconciliant le monde, n'imputant plus aux hommes leurs péchés, et qui a mis en nous la parole de réconciliation. Nous remplissons donc la fonction d'ambassadeurs pour Jésus-

Christ, et c'est Dieu même qui vous exhorte par notre bouche. » (II Cor. v, 13, 14, 19, 20.)

Le chapitre sixième énumère les devoirs des ambassadeurs de Dieu... « Notre bouche est ouverte pour vous, ô Corinthiens ; notre cœur s'est dilaté. Vous n'êtes point à l'étroit en nous ; mais en vous, il y a de l'étroit dans vos entrailles. Dilatez-vous donc aussi, afin de rendre ce que vous recevez. Je vous parle comme à mes enfants... Ne traînez point le joug avec les infidèles. Car quel lien peut-il y avoir entre la justice et l'iniquité ? Ou quelle union entre la lumière et les ténèbres ? Quel accord entre Jésus-Christ et Béliâl ? Ou quelle société entre le fidèle et l'infidèle ? Quel rapport entre le temple de Dieu et les idoles ? Car vous êtes le temple du Dieu vivant, selon ce que Dieu dit lui-même : J'habiterai en eux, et je marcherai au milieu d'eux ; je serai leur Dieu et ils seront mon peuple. C'est pourquoi retirez-vous du milieu d'eux et séparez-vous, dit le Seigneur ; et ne touchez point à ce qui est impur. Et je vous recevrai ; je serai votre père, et vous serez mes fils et mes filles, dit le Seigneur tout-puissant. » (Ibid. vi, 11-18.)

Au chapitre septième saint Paul continue à les exhorter, à travailler à leur sanctification et à leur exprimer sa vive affection ; combien il se réjouit de leur tristesse. « Voyez, en effet, ce qu'elle a produit en vous selon Dieu ; quelle sollicitude, quel soin de vous justifier, quelle indignation, quelle crainte, quel désir, quel zèle, quelle ardeur pour punir le crime ! De toute manière vous avez montré dans cette affaire que vous étiez purs. » (Ibid. vii, 41.)

L'Apôtre expose au chapitre huitième la pauvreté de l'Église de Macédoine, mais aussi sa générosité pour les frères de Jérusalem. Les Corinthiens les imiteront. Le chapitre neuvième a le même objet.

« Pour moi, Paul, dit-il au chapitre dixième, je vous conjure par la mansuétude et la modestie de Jésus-Christ; moi qui, en face, paraîs humble parmi vous, tandis qu'absent je suis plein de hardiesse envers vous; je vous prie de ne pas me forcer, quand je serai présent, d'agir avec cette hardiesse qu'on m'attribue, à l'égard de quelques-uns qui s'imaginent que nous nous conduisons selon la chair. » (I Cor. x, 1, 2.)

On aime à entendre rappeler la mansuétude et la modestie de Jésus-Christ. Il portait ces vertus peintes sur sa figure, et son âme, la plus belle des âmes qui aient jamais été créées, se reflétait sur son visage, et dans toute sa personne. Les populations en avaient gardé le suave souvenir, au fond de leur cœur, et ce souvenir devenait pour Paul un moyen d'obtenir des Corinthiens la grâce qu'il leur demandait.

« Plût à Dieu que vous voulussiez supporter un peu ma folie! mais, oui, supportez-moi. En effet, je suis jaloux de vous, mais de la jalousie de Dieu: car je vous ai fiancés à l'unique époux, Jésus-Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge pure. » (Ibid. xi, 1, 2.) C'est sous cette aimable figure qu'il voyait et aimait sa chère Église de Corinthe. « Mais je crains que comme Ève fut séduite par les artifices du serpent, vos esprits de même ne se corrompent, et ne dégèrent de la simplicité qui est selon Jésus-Christ. » (Ibid. 3.) La suite est la justification de sa conduite, justification qu'il appelle folie: elle est admirable, humble, entraînant; et puisque l'Esprit de Dieu était avec lui, on dirait volontiers: remplie de tous les charmes d'un esprit divin. Cet Esprit, on le sent, l'entraîne et soudain Paul, en face des autres prédicateurs qui se glorifiaient eux-mêmes, s'écrie: « Au reste, ce en quoi un autre a prétention, (je parle peu sagement), j'ai prétention, moi aussi. Ils sont Hébreux: moi aussi. Ils sont de la race d'Abraham: moi aussi.

Ils sont ministres du Christ, (c'est comme peu sage que je le dis): moi plus qu'eux. J'ai essuyé plus de travaux, enduré plus de prisons; j'ai reçu des blessures sans nombre; je me suis vu souvent près de la mort. Cinq fois j'ai reçu des Juifs quarante coups de fouet, moins un. J'ai été battu de verges trois fois, j'ai été lapidé une fois, j'ai fait naufrage trois fois, j'ai passé un jour et une nuit dans la profondeur de la mer. Souvent en voyage, dans les périls sur les fleuves, périls des voleurs, périls de la part de ceux de ma nation, périls venant des païens, périls au milieu des villes, périls dans les déserts, sur la mer, de la part des faux frères; j'ai été dans les travaux et les chagrins, dans des veilles nombreuses, dans la faim et la soif, dans beaucoup de jeûnes, dans le froid et la nudité. Outre ces choses qui sont du dehors, les soins qui me pressent chaque jour, la sollicitude de toutes les Églises. Qui est faible, sans que je sois faible? Qui est scandalisé, sans que je brûle? S'il faut se glorifier, je me glorifierai de mes faiblesses. Le Dieu et Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est béni dans tous les siècles, sait que je ne mens point. A Damas, celui qui était gouverneur de la province au nom du roi, Arétas, faisait garder la ville des Damascéniens pour me saisir; mais on me descendit dans une corbeille par une fenêtre le long de la muraille, et j'échappai ainsi de ses mains. S'il faut se glorifier (quoiqu'il ne convienne pas de le faire) je viendrai aux visions et aux révélations du Seigneur.

« Je connais un homme en Jésus-Christ qui fut ravi, il y a quatorze ans, jusqu'au troisième ciel (si ce fut avec son corps, ou sans son corps je ne le sais pas, Dieu le sait. Et je sais que cet homme (si ce fut avec son corps, ou sans son corps, je ne le sais pas, Dieu le sait) fut ravi dans le paradis, où il entendit des paroles mystérieuses qu'il n'est pas permis à un homme de

rapporter. Je me glorifierai pour un tel homme ; mais pour moi, je ne me glorifierai que dans mes faiblesses : car si je voulais me glorifier, je ne serais pas un insensé, je dirais la vérité ; mais je m'en abstiens, de peur que quelqu'un ne m'estime au-dessus de ce qu'il voit en moi, ou de ce qu'il entend dire de moi. » (II Cor. xi, 21-33, et xu, 1-6.)

L'Esprit de vérité, qui opère toutes ces choses divines, et transporte Paul par delà le ciel des nues, le ciel des astres, jusqu'au ciel où Dieu se manifeste à ses Anges et à ses élus, est obligé, en quelque sorte, de lutter avec l'humilité de l'Apôtre, pour l'obliger à révéler les faveurs dont il est l'objet ; faveurs sublimes, extases divines, qui dépouillent l'âme de son enveloppe mortelle, ou du moins la spiritualisent pour l'heure, afin qu'elle s'élançe jusqu'en face de Dieu et puisse entendre le langage du paradis, « qu'il n'est pas permis à un homme de rapporter. » Il y a donc une pudeur qui empêche l'homme, instinctivement, de mettre à nu son âme, comme son corps, et c'est elle qui, en saint Paul, s'oublie, succombe sous l'action de l'Esprit-Saint. Mais si Paul nous révèle son âme et les faveurs dont elle est comblée, il faudra que ce même Esprit lui permette de confesser aux yeux de l'humanité les tristes secrets de son humanité. « Aussi, ajoute-t-il, de peur que la grandeur de mes révélations ne me cause de l'orgueil, il a été donné à ma chair, un aiguillon, ange de Satan, pour me souffleter. C'est pourquoi j'ai prié trois fois le Seigneur de l'éloigner de moi, et il m'a répondu : Ma grâce te suffit, car la force se perfectionne dans la faiblesse. Je me glorifierai donc volontiers dans mes faiblesses, afin que la force de Jésus-Christ habite en moi. C'est pourquoi je me plains dans mes faiblesses, dans les outrages, dans les nécessités, dans les persécutions, dans les angoisses pour Jésus-Christ :

car lorsque je suis faible, alors je suis fort. » (II Cor. xii, 7-10.)

Nous le voyons dans le grand Paul, Job avait raison d'appeler la vie : *un combat perpétuel*. C'est là ce qui fait la grandeur de l'homme, en même temps que sa vertu. Et si quelqu'un s'étonne de voir Satan s'approcher de notre Apôtre, qu'il se souvienne de Jésus tenté lui-même par le Malin : la vie est une mêlée, où il est permis aux esprits mauvais d'apparaître pour lutter contre les hommes, tandis que les esprits bons combattent avec eux et pour eux. Notre malheur, à nous, est d'ignorer ces choses : aussi nous arrive-t-il souvent d'être vaincus, par suite de notre inexpérience, autant que par les entraînements de nos passions surexcitées par des causes invisibles.

Alors saint Paul s'arrête, et avec une admirable simplicité, il dit à ses enfants : « Je suis devenu insensé : vous m'y avez contraint. Car c'était à vous de parler avantagement de moi, puisque je n'ai été en rien moindre que les plus éminents d'entre les Apôtres, quoique je ne sois rien. » (II Cor. xii, 11.) Nulle part, on ne vit briller comme ici, l'humilité, puisque l'humilité consiste à confesser la vérité, laquelle nous montre toujours la grandeur de Dieu et notre faiblesse, dont l'union fait notre force. La fin de ce chapitre est suave. C'est là que Paul dit : « Pour moi, je sacrifierai tout volontiers, et par-dessus je me sacrifierai moi-même pour vos âmes ; quoique vous aimant plus, je sois moins aimé. » (Ibid. 15.)

Le treizième et dernier chapitre de cette seconde Epître aux Corinthiens avertit ces chrétiens de la prochaine arrivée de l'Apôtre parmi eux. « Voilà, dit-il, que je viens vers vous pour la troisième fois : tout se jugera sur la disposition de deux ou trois témoins. Si je viens de nouveau, je n'aurai point d'indulgence.

Est-ce que vous voulez éprouver celui qui parle en moi, le Christ ; lequel n'est point affaibli à notre égard, mais demeure puissant parmi vous ? Car quoiqu'il ait été crucifié selon la faiblesse, il est néanmoins vivant par la puissance de Dieu : et nous aussi, nous sommes faibles avec lui ; mais nous vivrons avec lui, par la puissance de Dieu à votre égard... Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et la charité de Dieu, et la communication du Saint-Esprit soient avec vous tous, Amen. » (II Cor. xiii, 1-13.)

XI.

SAINT PAUL A TROADE ET A MILET.

Après avoir parcouru la Macédoine, Paul vint en Grèce ; « quand il y eut demeuré trois mois, les Juifs lui ayant dressé une embuscade sur le chemin qu'il devait prendre pour se rendre en Syrie, par mer, il résolut de revenir en Macédoine. Il fut accompagné par Sopater, fils de Pyrrhus de Pérée, par Aristarque et Second, Thessaloniens, par Gaius de Derbe et Timothée, par Tychique et Trophime, tous deux d'Asie. Ceux-ci nous ayant devancés, nous attendirent à Troadé. » (Act. xx, 3-5.)

Là saint Luc les rejoignit, car il continue ainsi : « Pour nous, après les jours des Azymes, nous nous embarquâmes à Philippes, et en cinq jours nous vîmes les retrouver à Troade, où nous demeurâmes sept jours. Or, le premier jour de la semaine, les disciples étant assemblés pour rompre le pain, Paul conférait avec eux devant partir le lendemain, et il prolongea son discours jusqu'au milieu de la nuit. Et un grand nombre de lam-

pes était dans la salle haute où nous étions assemblés. Et comme Paul parlait depuis longtemps, un jeune homme appelé Eutyque, qui était assis sur une fenêtre, s'étant profondément endormi, accablé de sommeil, tomba du troisième étage en bas, et il fut relevé mort. Paul, étant descendu au lieu où il était, se coucha sur lui, et l'ayant embrassé, il dit : Ne vous troublez pas, car son âme est en lui. Remontant ensuite, et ayant rompu le pain, et mangé, il leur parla encore beaucoup jusqu'au jour : après il partit. Cependant on amena le jeune homme vivant, ce qui les remplit de consolation. Pour nous, montant dans un navire, nous fîmes voile vers Asson, où nous devions prendre Paul, selon qu'il l'avait réglé, lui voulant aller par terre. Lors donc qu'il nous eut rejoints à Asson, nous le reprîmes et nous vîmes à Mitylène, et de là continuant notre navigation, nous arrivâmes le lendemain vis-à-vis de Chio ; le jour suivant, nous abordâmes à Samos, et le jour d'après nous vîmes à Milet. Car Paul avait résolu de passer Ephèse, sans y aborder, de peur d'être retenu en Asie. Il se hâta donc, afin de célébrer, s'il était possible, le jour de la Pentecôte à Jérusalem. Mais de Milet, envoyant à Ephèse, il appela les Anciens de l'Eglise, et quand ils furent venus près de lui, au moment où ils étaient assemblés, il leur dit : Vous savez, depuis le premier jour que je suis entré en Asie, comment j'ai été durant tout le temps parmi vous ; servant le Seigneur en toute humilité et avec larmes, au milieu des épreuves qui me sont survenues par les trames des Juifs : comment je n'ai soustrait aucune des choses utiles, rien ne m'ayant empêché de vous les annoncer, et de vous enseigner en public et dans les maisons ; prêchant aux Juifs et aux Gentils la pénitence envers Dieu, et la foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et maintenant voilà que lié par l'Esprit, je vais à Jérusalem, ignorant ce qui doit m'ar-

river, sinon que, dans toutes les villes, le Saint-Esprit me déclare que des chaînes et des tribulations m'attendent à Jérusalem. Mais je ne crains rien de ces choses et je n'estime pas ma vie plus précieuse que moi-même, pourvu que je consume ma course et le ministère de la parole que j'ai reçu du Seigneur Jésus, pour rendre témoignage à l'Évangile de la grâce de Dieu. Maintenant, du reste, je sais que vous ne verrez plus mon visage, vous tous chez qui j'ai passé, prêchant le royaume de Dieu. C'est pourquoi je vous prends à témoin aujourd'hui, que je suis pur du sang de tous. Car je n'ai point fui l'occasion de vous annoncer tout le conseil de Dieu.

« Soyez attentifs sur vous-mêmes et sur tout le troupeau, dont le Saint-Esprit vous a établis évêques, afin de gouverner l'Église de Dieu, qu'il a acquise par son sang. » (Act. xx, 6-28.)

Remarquons, en passant, avec quelle clarté, quelle force, l'Apôtre rappelle sans cesse l'action du Saint-Esprit, et sur lui-même, et sur les évêques posés par ce divin Esprit, pour régir l'Église de Dieu, dont il est l'âme, en vue de glorifier Jésus-Christ, et d'établir son règne sur la terre tout entière, et à jamais. Rien n'explique mieux la constitution humano-divine de l'Église que cette vérité, indiquée par le Symbole des Apôtres, ainsi que nous l'avons dit déjà; rien, non plus, ne prouve d'une manière plus évidente que les trois personnes de l'adorable Trinité ont voulu, soit ensemble, soit tour à tour, prendre part à notre salut.

Mais continuons le récit touchant des Actes.

Saint Paul avait donc recommandé aux Evêques, venus à Milet pour le voir, de veiller sur le troupeau que l'Esprit-Saint leur avait confié : « Car je sais, ajouta-t-il, qu'après mon départ il entrera parmi vous des loups ravissants, qui n'épargneront pas le troupeau; et que du milieu même de vous, il s'élèvera des hommes

qui prêcheront une doctrine perverse, afin d'attirer des disciples après eux. C'est pourquoi veillez, retenant en votre mémoire que pendant trois ans je n'ai pas cessé, nuit et jour, d'avertir avec larmes chacun de vous. Et maintenant je vous recommande à Dieu et à la parole de sa grâce, à Celui qui est puissant pour édifier et pour donner l'héritage parmi tous les sanctifiés.

« Je n'ai convoité ni l'or, ni l'argent, ni le vêtement de personne, comme vous le savez vous-mêmes : car ce qui était nécessaire et à moi et à ceux qui sont avec moi, ces mains y ont pourvu. Je vous ai tout montré, puisque c'est en travaillant ainsi qu'il faut aider les faibles, et se souvenir de cette parole que le Seigneur Jésus a dite lui-même : Il est meilleur de donner que de recevoir.

« Après qu'il eut dit ces paroles, il se mit à genoux, et pria avec eux tous. Or, tous répandirent d'abondantes larmes; et, se jetant au cou de Paul, ils le baisaient, affligés surtout de la parole dite par lui qu'ils ne devaient plus revoir son visage; et ils le conduisirent jusqu'au vaisseau. » (Act. xx, 29-38.)

Scène touchante, qui montre bien que les premiers chrétiens, remplis de l'Esprit de Dieu, n'avaient tous qu'un cœur et qu'un amour, dans le Christ Jésus.

« Après nous être attachés d'eux, continue saint Luc, nous quittâmes le port, et nous vîmes droit à Cos, le lendemain à Rhodes, et de là à Patara. Et ayant trouvé un vaisseau qui passait en Phénicie, nous y montâmes et partîmes. Nous découvrîmes l'île de Chypre, que nous laissâmes à gauche; et allant vers la Syrie, nous abordâmes à Tyr, où le vaisseau devait déposer sa charge. » (Ibid. xxi, 1-3.)

XII.

DÉPART DE TYR POUR JÉRUSALEM.

Alexandre-le-Grand avait suivi la même route, autrefois. Après avoir assiégé et pris Tyr, il s'était élancé vers Jérusalem, où le grand-prêtre Jaddus l'avait reçu solennellement : Paul passait là aussi, comme conquérant pacifique des âmes. Le Règne de Jésus-Christ, dont il était un des plus vaillants capitaines, s'est établi en Orient, en Occident, dans tout l'univers, et il n'aura pas de fin ; tandis que celui du fils de Philippe n'a fait que paraître : Dieu seul est grand.

« Ayant trouvé là (à Tyr) des disciples, nous y demeurâmes sept jours ; et ces disciples disaient à Paul, par inspiration, qu'il n'allât point à Jérusalem.

« Ces jours écoulés, comme nous partions, ils vinrent tous, avec leurs femmes et leurs enfants, nous accompagner jusque hors de la ville, et nous étant mis à genoux sur le rivage, nous priâmes. Et après qu'on se fut dit adieu de part et d'autre, nous nous embarquâmes, et ils retournèrent chez eux.

« Le lendemain, étant partis, nous vînmes à Césarée ; et entrant dans la maison de Philippe l'évangéliste, qui était l'un des sept, nous logeâmes chez lui. Il avait quatre filles vierges qui prophétisaient. Et comme nous demeurâmes quelques jours en cette ville, il arriva de Judée un prophète nommé Agabus, qui, étant venu nous voir, prit la ceinture de Paul, et se liant les pieds et les mains il dit : Voici ce que prophétise le Saint-Esprit ! L'homme à qui est cette ceinture, les Juifs le lie-

ront ainsi dans Jérusalem, et ils le livreront aux mains des Gentils.

« Ayant entendu ces paroles, nous conjurons Paul, nous et ceux qui habitaient en ce lieu, de ne point monter à Jérusalem. Alors il répondit : Que faites-vous en pleurant et en affligeant mon cœur ? Car, moi, je suis prêt non seulement à être lié, mais encore à mourir dans Jérusalem pour le Nom du Seigneur Jésus. » (Act. xxi, 4-13.)

Réponse digne de Paul, qui va devenir sans tarder, le compagnon de Pierre, dans les chaînes, la prison et le martyre !

« Et ne pouvant le persuader, nous ne le pressâmes pas davantage, et nous dîmes : Que la volonté de Dieu soit faite. » (Ibid. 14.)

Déjà le divin Exemplaire, Jésus, avait formé ses enfants à son image, et l'homme chrétien avait succédé au Juif et au païen.

« Après ces jours-là, préparés à partir, nous montions vers Jérusalem. Et quelques disciples de Césarée nous accompagnaient, amenant avec eux un ancien disciple nommé Mnasson, de l'île de Chypre, chez qui nous devions loger. » (Ibid. 15, 16.)

CHAPITRE VIII.

SUITE DES TRAVAUX DE SAINT PAUL.

ÉPIÎTRE DE SAINT PAUL AUX ROMAINS.

Tandis que Paul s'acheminait vers Jérusalem, une Épître de lui arrivait à Rome, portée par Phœbé, diaconesse de l'Église de Cenchrée, le plus célèbre des deux ports de Corinthe. « Je vous recommande notre seigneur Phœbé, dit saint Paul aux Romains. Recevez-la dignement dans le Seigneur, comme il convient aux Saints, et donnez-lui tous les secours dont elle pourrait avoir besoin, car elle a prêté son assistance à des multitudes de frères et m'a secouru moi-même. » (Rom. xvi, 1, 2.)

« L'Apôtre, dit l'abbé Darras, avait été informé par Aquilas et Priscilla de la situation florissante de l'Église romaine, et des succès de la prédication de saint Pierre. Ces heureuses nouvelles avaient fait naître dans son cœur un ardent désir de voir Rome. « Pardessus tout, je rends grâces à mon Dieu, en Jésus Christ, Notre-Seigneur, des merveilles accomplies parmi vous : votre foi est annoncée dans tout l'univers. Il m'est témoin, ce Dieu que je sers de tout mon âme dans le ministère évangélique, que sans cesse je fais

mémoire de vous dans mes prières. Je le conjure de m'ouvrir, par sa volonté sainte, l'heureuse route qui me conduira près de vous, car je souhaite ardemment vous voir. » (Rom. i. 8-11.) (Histoire de l'Égl. vi, 90.)

Ainsi Pierre avait semé la parole sainte, à pleines mains, dans la capitale du monde ; déjà elle avait porté des fruits abondants, au point de rendre célèbre dans l'univers entier, la foi romaine. Le Règne de Jésus-Christ avait commencé à remplacer, à Rome, celui du paganisme et des Césars : la croix bientôt, adorée dans les Catacombes, en sortira, comme le Sauveur, du sépulchre, pour resplendir dans les airs, et sur le faite des plus beaux monuments.

Pierre ne s'arrêtait pas là, Rome, devenue le siège de sa prédication apostolique, et, en quelque sorte, son Centre d'action, ne pouvait suffire à son zèle dévorant. A votre voix, Seigneur, vos messagers sont rapides comme l'aiglon ! « Saint Pierre, saint Paul, dit Baronius, ni les autres ouvriers évangéliques ne demeuraient à poste fixe, comme nos évêques actuels, dans une seule ville ou un seul diocèse. Pendant que Paul parcourait tout l'Orient depuis l'Illyrie jusqu'à Jérusalem, Pierre portait l'Évangile dans tout l'Occident et pénétrait jusque dans la Grande-Bretagne. Telle est, en effet, la tradition qui nous a été conservée par Métaphraste, (die 2^e Junii.) Et si l'on prétendait rejeter comme suspecte l'autorité de cet écrivain, il faudrait du moins incliner devant l'affirmation de saint Paul lui-même qui, précisément dans cette Épître aux Romains signale le fait de l'universelle propagation de l'Évangile, en son temps, comme un phénomène de notoriété publique. « La voix des Apôtres, dit-il, a parcouru le monde, leur parole a retenti sur tous les points du globe : *In omnem terram exiit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum.* » (Rom. x. 18.) Pour qu'il en fût ainsi, en l'an 58, date de

L'Épître aux Romains, il avait fallu que chacun des Apôtres multipliât, dans un cercle immense, son activité personnelle. Pierre, leur chef, serait-il donc resté seul en dehors de ce mouvement énergique ? Le penser serait une injure à son caractère, et un démenti à tout ce que nous savons de son histoire. Il faut donc, de toute nécessité, admettre que les vingt-cinq années de son pontificat à Rome, ne furent pas vingt-cinq ans de résidence sédentaire et de séjour constant. » (Darras vi, 92.)

L'Épître de saint Paul a pu arriver à Rome, pendant une absence de saint Pierre. Peut-être même l'Apôtre connut-il par ses nombreux amis, l'absence du Chef de l'Église, ainsi que les divisions qu'il y avait à Rome entre les chrétiens, les uns sortis du judaïsme, les autres du paganisme, et qu'il voulut y porter remède par son Épître.

Quoiqu'il en soit, l'Esprit-Saint, âme de l'Église, parlait par Paul, comme par Pierre, et si Pierre exerçait sa juridiction sur toutes les Églises, la parole de Paul était appelée aussi à éclairer le monde entier. Comme il le dit lui-même : « Il était redevable aux Grecs et aux barbares, aux savants et aux simples... Autant qu'il est en moi, ajoutait-il, je suis prêt à vous évangéliser aussi, vous qui êtes à Rome. » (Rom. i, 14, 15.)

Le fond de l'Épître aux Romains consiste en ceci : les Juifs convertis au christianisme se vantaient d'avoir possédé, en quelque sorte, le Christ, depuis toujours, parce que leur Livres sacrés l'annonçaient et que la Loi le figurait. En outre, il était de leur race, et ils semblaient l'avoir donné au monde, ce dont ils s'enorgueillissaient.

De leur côté, les païens étaient fiers de leurs vertus naturelles, qui avaient assuré aux Romains l'empire du monde. Les Juifs avaient été vaincus par Rome ; de

plus, ils y étaient méprisés, et comme le naturel se mêle souvent au surnaturel, malgré la foi, les Ethnico-chrétiens, c'est-à-dire les Romains païens devenus chrétiens, ne pouvaient se dépouiller tout d'un coup de leur aversion traditionnelle pour les Juifs. Ces sentiments se traduisaient donc de part et d'autre, par des discussions sur leur supériorité mutuelle. Saint Paul les en reprend et leur montre que la philosophie n'a pu arracher les païens, ni à l'erreur, ni aux vices les plus grossiers, et que vainement les Juifs ont reçu de Dieu la Loi, s'ils ne l'ont pas observée. Ni les uns, ni les autres, n'ont mérité la justification : elle est gratuite de la part de Dieu.

Jésus-Christ nous a aimés malgré nos crimes ; il nous a rachetés. Croisons en lui, et observons ses commandements ; nous serons sauvés, sans pratiquer d'ailleurs, les observances de la Loi judaïque, pourvu que le Saint-Esprit soit en nous.

« Pour vous, dit l'Apôtre aux Romains, vous ne vivez pas selon la chair, mais selon l'Esprit, si toutefois l'Esprit de Dieu habite en vous. Or, si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Jésus-Christ, celui-là n'est point à lui. Mais si Jésus-Christ est en vous, quoique le corps soit mort, à cause du péché, l'esprit est vivant à cause de la justice. » (Rom. vii, 9, 10.)

Mais reprenons cette Épître, si digne de nos méditations et butinons dans chaque chapitre quelques pensées, quelques-uns de ces principes que l'Apôtre des nations jette en passant tels que des éclairs de vérité, au moyen desquels il fait apparaître la sagesse infinie de Dieu et le Règne du Christ, son adorable Fils.

« Paul, serviteur de Jésus-Christ, appelé à l'apostolat, choisi pour l'Évangile de Dieu, qu'il avait promis auparavant par ses prophètes dans les Saintes Écritures, touchant son Fils, qui lui est né de la race de

David selon la chair ; qui a été prédestiné Fils de Dieu en puissance, selon l'Esprit de sanctification, par sa résurrection d'entre les morts, Jésus-Christ Notre-Seigneur ; par lequel nous avons reçu la grâce de l'apostolat, pour soumettre à la foi tous les peuples en son nom, du nombre desquels vous êtes aussi, vous, appelés par Jésus-Christ : à tous ceux qui sont à Rome, chéris de Dieu, et saints par vocation ; grâce et paix soient à vous, de la part de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus-Christ. » (Rom. 1, 4-7.)

Cette salutation au peuple-roi est elle-même royale, et l'on ne peut s'empêcher d'admirer le grand Apôtre disant aux Romains, qui ont conquis l'univers, la prédestination de l'homme-Christ à devenir l'Homme-Dieu, par son union hypostatique avec le Verbe éternel, Fils de Dieu « qui nous a appelé à l'apostolat pour soumettre à la foi tous les peuples en son nom. » (Ibid. 5.)

Où, le Règne de Jésus-Christ embrassera tout l'univers, tous les temps, tous les peuples, et il n'aura pas de fin.

« Car je ne rougis point de l'Évangile, parce qu'il est la vertu de Dieu pour sauver tous ceux qui croient : le Juif d'abord ; puis le Grec. C'est là que nous est révélée la justice de Dieu, qui naît de la foi, et s'augmente dans la foi selon qu'il est écrit : Le juste vit de la foi. Là aussi que se révèle, du ciel, la colère de Dieu, contre toute l'impunité et l'injustice de ces hommes qui retiennent la vérité de Dieu dans l'injustice. » (Ibid. 16-18.)

On le voit, déjà l'Apôtre est entré en matière et il foudroie l'aveuglement obstiné des philosophes païens, qui ont connu Dieu par l'aspect de la création où éclate la sagesse infinie ; mais ils n'ont pas rendu gloire au Créateur.

« Ce qui est connu de Dieu est manifeste en eux ; Dieu même le leur a manifesté. En effet, son être invisible apparaît, depuis la création du monde, visible par les choses qui ont été faites ; et aussi sa puissance éternelle et sa divinité : en sorte qu'ils sont inexcusables, parce qu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu, et ne lui ont point rendu grâces ; mais ils se sont évanouis dans leurs pensées, et leur cœur insensé a été obscurci. Ainsi se disant sages, ils sont devenus fous. Et ils ont changé la gloire du Dieu incorruptible, en l'image représentant un homme corruptible, et des oiseaux, et des quadrupèdes, et des serpents. » (Rom. 1, 19-23.)

Adorer Dieu ou se faire dieu : il n'y a pas de milieu pour l'homme. C'est ainsi que les philosophes anciens, ne voulant pas ployer le genou devant le Créateur, ont adoré la nature dont ils faisaient partie, et par là se sont regardés eux-mêmes comme des dieux. C'est la fameuse erreur du panthéisme, où va l'esprit humain fatalement quand il repousse la Révélation divine. Tels furent les philosophes anciens, tels les sophistes de nos jours : mêmes erreurs et aussi mêmes vices. « C'est pourquoi Dieu les a livrés aux désirs de leur cœur, à l'impureté, et ils ont déshonoré leurs propres corps en eux-mêmes, eux qui ont transformé la vérité de Dieu, en mensonge, et qui ont adoré et servi la créature, plutôt que le Créateur, qui est béni dans les siècles. Amen. » (Ibid. 24, 25.)

Le désordre de l'esprit appelle celui des mœurs, comme une affection au cerveau jette le corps à terre. Le vice abominable a ravagé l'Orient ; il a pénétré en Occident avec le panthéisme grec renouvelé des Égyptiens et des Indous ; et l'on peut appliquer à ces corruptions ce que disait Proudhon de la politique, et affirmer que dans la vertu comme dans le vice « on trouve l'ou-

jours la théologie. » Il est surprenant, écrivait-il, qu'au fond de notre politique nous trouvions toujours la théologie. » (Confessions d'un révolutionnaire.)

Saint Paul fait alors le portrait de ces hommes et de ces femmes livrés à leurs passions d'ignominie.

Le chapitre deuxième se résume ainsi : « Ce ne sont pas les auditeurs de la Loi, qui sont justes devant Dieu ; mais ce sont les observateurs de la Loi qui seront justifiés. En effet, lorsque les Gentils qui n'ont pas la Loi, font naturellement ce qui est de la Loi, n'ayant pas la Loi, ils sont à eux-mêmes la Loi ; et ils font voir que les prescriptions de la Loi sont écrites dans leurs cœurs, ayant une conscience qui leur rend témoignage, et des pensées différentes les unes des autres, qui tantôt les accusent et tantôt les défendent, pour le jour où Dieu selon mon Évangile jugera par Jésus-Christ ce qui est caché dans le cœur des hommes. » (Rom. II, 13-16.)

L'Apôtre nous le montre clairement : Dieu n'abandonne personne, et son Esprit est avec le sauvage lui-même, auquel il parle par la conscience. Que ce sauvage écoute et suive ce que lui dit Dieu par elle, et il sera justifié au jour du jugement. « Mais toi qui portes le nom de Juif, qui te reposes sur la Loi, qui te glorifies en Dieu... tu déshonores Dieu par la violation de la Loi... » (Rom. II, 17, 23.) Tu seras jugé et puni. « Car le Juif n'est pas celui qui l'est au dehors... mais celui qui l'est intérieurement. » (Ibid. 28, 29.)

Au chapitre troisième, l'Apôtre continue à exposer cette doctrine et montre que vainement les Juifs observent la Loi de Moïse, s'ils n'ont pas la foi en Jésus-Christ : « Nulle chair ne sera justifiée devant Dieu par les œuvres de la loi... ils sont justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus, que Dieu a précétablement propitié par la foi en son Sang,

pour manifester sa justice par la rémission des péchés précédents... Dieu est-il seulement le Dieu des Juifs ? Ne l'est-il pas aussi des Gentils ? Oui, sans doute, il l'est aussi des Gentils. Car il n'y a qu'un seul Dieu, qui justifie les circoncis par la foi, et qui par la même foi justifie les incirconcis. » (Rom. III, 20-30.)

D'aucuns ont pris occasion de ces paroles pour prétendre qu'on peut être sauvé par la foi sans les œuvres, comme s'il ne s'agissait pas ici des œuvres extérieures ou cérémonies particulières aux Juifs : ainsi la circoncision et les autres œuvres légales. Car pour les commandements de Dieu et tout ce que contient la Loi de Moïse, en fait de préceptes moraux, il faut s'y soumettre en pratique ; l'Apôtre le dit clairement, puisqu'il ajoute : « Détruisons-nous la loi par la foi ? A Dieu ne plaise : au contraire nous établissons la loi. » (Ibid. 31.) Nous établissons la Loi en montrant que le Messie, qu'elle annonçait, est venu et que désormais il faut l'écouter. Or Jésus a dit qu'il n'était pas venu pour abolir la Loi donnée à Moïse, dans ce qu'elle avait de permanent, comme les préceptes moraux, toujours et partout les mêmes.

Au chapitre quatrième, nous voyons qu'Abraham eut la foi avant de recevoir de Dieu le signe de l'alliance, la circoncision ; et c'est la foi qui l'a sauvé. « Ce n'est donc pas pour la Loi que la promesse est faite à Abraham ou à sa postérité, d'avoir le monde en héritage, mais pour la justice de la foi. » (Ibid. IV, 13.)

« Ainsi justifiés par la foi ayons la paix avec Dieu, par Jésus-Christ Notre-Seigneur... glorifions-nous dans la gloire des enfants de Dieu... dans les tribulations... dans la patience... dans l'espérance qui ne nous trompe pas, parce que la charité a été répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné. » (Ibid. V, 1-3.)

Ces paroles se lisent au chapitre cinquième, où saint Paul dit ensuite l'amour immense de Jésus-Christ qui, avec des pécheurs, a fait des enfants bien-aimés du Père ; puis il trace le parallèle entre la condamnation pour le péché et la réconciliation par la grâce. « A cause du péché d'un seul, la mort a régné par un seul : à plus forte raison ceux qui reçoivent l'abondance de la grâce, et du don, et de la justice, régneront dans la vie par un seul qui est Jésus-Christ. » (Rom. v, 17.)

Au chapitre sixième, saint Paul s'élève à la contemplation et à l'exposé de la grande doctrine chrétienne. « Ne savez-vous pas que, nous tous, qui avons été baptisés dans le Christ Jésus, nous avons été baptisés en sa mort ? En effet, nous avons été ensevelis avec lui par le baptême pour mourir ; afin que comme Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts pour la gloire du Père, nous marchions nous aussi, dans une vie nouvelle. » (Ibid. vi, 3, 4.)

L'Apôtre fait allusion à la cérémonie du baptême, telle qu'on la pratiquait alors : on plongeait le catéchumène dans l'eau, et il y était enveloppé tout entier, et comme enseveli. Il en sortait ressuscité, homme nouveau, dépouillé du vieil homme.

« Jésus-Christ ressuscité d'entre les morts ne meurt plus... considérez-vous de même comme morts au péché, et comme vivant pour Dieu dans le Christ Jésus Notre-Seigneur. » (Ibid. 9, 11.)

« Maintenant que vous êtes affranchis du péché et devenus esclaves de Dieu, le fruit que vous en tirez est votre sanctification, et la fin sera la vie éternelle. Car la mort est la solde du péché ; mais la grâce de Dieu est la vie éternelle dans le Christ Jésus Notre-Seigneur. » (Ibid. 22, 23.)

Au chapitre septième, l'Apôtre continue de montrer aux Juifs qu'ils sont affranchis de leur Loi, en ce qu'elle

avait de passager. Le mariage est dissous pour une femme quand son mari est mort : la Loi figurative est morte, ils sont libres en Jésus-Christ.

Toutefois le foyer du mal n'est pas éteint en nous. « Car je sais qu'en moi, c'est-à-dire dans ma chair, n'habite pas le bien. En effet, j'y trouve le vouloir, mais non l'accomplissement du bien. Aussi le bien que je veux, je ne le fais pas ; et le mal que je ne veux pas, je le fais... selon l'homme intérieur, je me plains dans la loi de Dieu ; mais je sens dans mes membres une autre loi, qui combat contre la loi de mon esprit, et qui me tient captif sous la loi du péché, qui est dans mes membres. Malheureux homme que je suis ! Qui me délivrera de ce corps de mort ? La grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi, je suis moi-même soumis à la loi de Dieu par l'esprit et à la loi du péché par la chair. » (Rom. vii, 18-23.)

Evidemment l'Esprit-Saint a dicté ces aveux à Paul pour nous montrer à nous-mêmes nos infirmités, et cette lutte incessante qui existe dans l'homme, entre sa chair et son esprit, afin que nous recourions à Jésus-Christ, dont la grâce nous assure le triomphe sur le péché.

Nous voyons au chapitre huitième que, malgré tout, l'homme peut dompter sa chair et obéir à la loi de l'esprit, par la grâce du Christ Jésus. « Pour vous, vous ne vivez point selon la chair, mais selon l'esprit, si toutefois l'Esprit de Dieu habite en vous. Or, si quelqu'un n'a point l'Esprit de Jésus-Christ, celui-là n'est point à lui. » (Ibid. viii, 9.)

L'Apôtre se plaît alors à nous instruire de l'action de l'Esprit de Dieu en nous : « Tous ceux qui sont mus par l'Esprit de Dieu, sont enfants de Dieu. Aussi n'avez-vous pas reçu l'esprit de servitude, pour vous conduire encore par la crainte ; mais vous avez reçu l'es-

prit d'adoption des enfants, dans lequel nous crions : Abba, Père. En effet, l'Esprit lui-même rend témoignage à notre esprit, que nous sommes enfants de Dieu. Mais si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers ; je dis héritiers de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ, si toutefois nous souffrons avec lui, pour être glorifiés avec lui. Or, j'estime que les souffrances du temps présent n'ont aucune proportion avec la gloire qui doit un jour éclater en nous. » (Rom. viii, 14-18.)

Quelle sera cette gloire ? Ce sera celle du monde nouveau, de ce vrai monde où Jésus régnera en souverain et en Père sur ses enfants bien-aimés, dans l'ordre parfait qu'il établira entre tous les êtres.

« Aussi toutes les créatures attendent, avec un grand désir, la manifestation des enfants de Dieu ; parce qu'elles sont assujetties à la vanité, non pas volontairement, mais par celui qui les y a assujetties... » (Ibid. 19, 20.) Saint Paul voit ainsi, de son regard inspiré, toute la création matérielle déchue avec Adam, par le péché, et aspirant à sa glorification propre avec celle des enfants de Dieu ; il entend la nature qui gémit, comme une mère dans les douleurs de l'enfantement ; et nous aussi nous gémissons avec elle pour arriver à notre perfection. Quelle belle élévation ! seul l'Esprit de vérité peut l'inspirer.

« Pareillement aussi, l'Esprit aide notre faiblesse. Car ce qu'il faut, comment il faut demander dans la prière, nous ne le savons ; mais l'Esprit lui-même demande pour nous, par des gémissements inénarrables. Et celui qui sonde les cœurs, sait quels sont les désirs de l'Esprit ; parce qu'il demande pour les saints, ce qui est selon Dieu. Or, nous savons que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qu'il a appelés, selon son décret, pour être saints. Car ceux qu'il a connus dans sa prescience, il les a aussi prédestinés

pour être conformes à l'image de son Fils, afin qu'il fût lui-même le premier-né entre beaucoup de frères. » (Rom. viii, 26-29.)

Comme toutes ces choses sont grandes ! Elles nous révèlent ce monde invisible, surnaturel, où l'Esprit de Dieu se joue d'une manière ineffable, toujours pour la sanctification des âmes, avec un amour infini pour chacun de nous ; elles déchirent un coin du voile et nous laissent entrevoir quelque chose de ce royaume du Christ, où les saints unis aux intelligences célestes seront brillants de gloire et plongés dans les joies que nos cœurs n'ont jamais senties, pour toujours ; elles nous font apercevoir cette société parfaite où toutes les créatures humaines, qui auront ici-bas suivi Jésus-Christ dans la voie royale du Calvaire, réfléchiront en elles quelque chose de sa personne adorable. Et l'Apôtre se s'écrier alors : « Qui donc nous séparera de la charité de Jésus-Christ ? La tribulation ? ou l'angoisse ? ou la faim ? ou la nudité ? ou le péril ? ou la persécution ? ou le glaive ?... Ni ce qu'il y a de plus haut, ni ce qu'il y a de plus profond, ni aucune autre créature, ne pourra nous séparer de la charité de Dieu, qui est dans le Christ Jésus Notre-Seigneur. » (Ibid. 35, 39.)

Le chapitre neuvième commence par ce verset très instructif : « Je dis la vérité dans le Christ, je ne mens pas ; et ma conscience me rend témoignage par le Saint-Esprit, sou dans le Saint-Esprit : *In Spiritu Sancto*. » (Rom. ix, 1.) Non, l'homme n'est pas *orphelin* ; l'Esprit de Dieu, illuminateur et consolateur, doux hôte de nos âmes, est avec lui pour lui suggérer la vérité et parler à sa conscience, afin que, connaissant la voie des commandements de Dieu, il y marche, où qu'il y revienne s'il s'est égaré. Saint Augustin dira : « J'entends une voix, Seigneur, au-dedans de moi : est-ce la vôtre, est-ce la mienne ? C'est vous, mon Dieu, qui me parlez par ma

conscience. » Et il ajoutera : *Sit ara tua conscientia mea* : Que ma conscience soit ton autel.

A Paul, l'Esprit lui inspire une grande douleur de voir que la masse de ses frères, les Israélites, ne se convertit pas au Christ. Ils ont cependant les patriarches pour pères, et le Christ selon la chair est leur frère. Mais tous ceux qui descendent d'Israël ne sont pas Israélites, et tous ceux qui sont de la race d'Abraham ne sont pas tous enfants. Il ne suffit pas de leur appartenir par le sang, il faut leur ressembler par la foi et en faire les œuvres. Et ce n'est pas à cause de leurs œuvres, ni de leur foi qu'ils sont enfants de la promesse, « car avant qu'ils fussent nés, et qu'ils eussent bien ou mal agi (afin que le décret de Dieu demeurât ferme selon son élection) non à cause de leurs œuvres, mais par la volonté de Celui qui appelle, il lui fut dit : L'aîné sera assujéti au plus jeune selon qu'il est écrit : J'ai aimé Jacob, et j'ai haï Esau. Que dirons-nous donc ? Est-ce qu'il y a en Dieu de l'injustice ? Loin de nous une telle pensée. Car il a dit à Moïse : J'aurai pitié de qui j'ai pitié, et je ferai miséricorde à qui je ferai miséricorde. » (Rom. ix, 11-15.)

Dieu ne doit rien à personne et distribue ses dons comme il lui plaît. « Il ne suffit donc ni de vouloir ni de courir, il faut que Dieu fasse miséricorde ; » la part principale lui revient dans notre sanctification. Et le grand Apôtre continue à proclamer hardiment la souveraine indépendance de Dieu, appelant à lui et les Gentils et les Juifs, et qui il veut. « O homme, qui es-tu pour contester avec Dieu ? Un vase d'argile dit-il à celui qui l'a formé : Pourquoi m'as-tu fait ainsi ? Le potier n'a-t-il pas le pouvoir de tirer de la même masse d'argile, un vase pour l'honneur et un autre pour l'ignominie ? » (Ibid. 20, 21.) Une âme droite aime à entendre de tels accents, qui proclament l'infinie puissance de Dieu,

et en reconnaissant qu'elle doit à Dieu la grâce du salut, elle prouve qu'en elle est la conscience de sa totale impuissance en ce qui regarde la foi et les œuvres de la foi, ainsi que de la miséricorde infinie de Dieu et de la gratuité de ses dons.

Mais, qui que nous soyons, écoutons le dernier verset de ce chapitre : « Voici que je mets en Sion une pierre d'achoppement et une pierre de scandale ; quiconque croit en lui, ne sera pas confondu. » (Rom. ix, 33.)

Les Juifs ont crucifié le Sauveur Jésus ; leur race infidèle continue à le poursuivre : sont-ils libres ? Oui, ils sont libres, puisque plusieurs d'entre eux se convertissent. Et nous, sommes-nous libres aussi d'aimer et de servir Jésus-Christ ? Oui, nous sommes libres, et la grâce du Seigneur ne nous fait point défaut. Usons donc bien de notre liberté et mettons à profit le secours divin ; ce faisant, nous serons sauvés.

« Car la fin de la Loi, c'est le Christ, pour la justification de tout croyant. » (Ibid. x, 4.)

« Si tu confesses de ta bouche le Seigneur Jésus, et si tu crois en ton cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé. Car on croit de cœur pour la justice, et on confesse de bouche pour le salut. Il n'y a point en cela de distinction entre le Juif et le Gentil ; parce que tous ont un même Seigneur, riche pour ceux qui l'invoquent. » (Ibid. 9, 10, 12.)

Où trouver pareil enseignement chez les docteurs et les philosophes de la terre ? Quelles paroles substantielles ! Quelle assurance ! l'enveloppe des mots éclate comme ne pouvant contenir tout le sens qu'ils expriment, comme éclatait la Loi ancienne surabondamment remplie de notre Christ Jésus.

Admirons ces quelques versets qui suivent : « Car tous ceux qui invoqueront le Nom du Seigneur, seront sauvés. Mais comment l'invoqueront-ils, s'ils ne croient

point en lui? Et comment croiront-ils en lui, s'ils n'en ont pas entendu parler? Et comment en entendraient-ils parler, si personne ne le leur prêche? Et comment y aura-t-il des prédicateurs, si on ne les envoie, selon ce qu'il est écrit: Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent l'Évangile de paix, qui évangélisent les vrais biens! Mais tous n'obéissent pas à l'Évangile. C'est ce qui fait dire à Isaïe: Seigneur, qui a cru à ce qu'il a ouï de nous? La foi donc vient de l'audition, et ce qu'on entend c'est la parole du Christ: *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi.* » (Rom. x, 13-17.)

Donc il faut prêcher l'Évangile pour que Dieu soit connu; mais pour prêcher, il faut être envoyé par l'autorité légitime de l'Église, instituée par Jésus-Christ pour donner et maintenir son divin enseignement: croire à sa parole autorisée, c'est avoir la foi. Le libre examen protestant consiste à se parler à soi-même: ce n'est pas cette parole de soi à soi qui sert de base à la foi.

Le chapitre onzième montre que Dieu n'a pas rejeté son peuple, puisque « Je suis moi-même Israélite, dit saint Paul, de la race d'Abraham, de la tribu de Benjamin. » (Ibid. xi, 1.)

Quelques-uns donc ont répondu à l'appel de la grâce: les autres l'ont librement refusé et repoussé. Les Gentils ont écouté, et leur conversion est le salut du monde.

Le peuple Juif composait l'arbre avec sa racine et ses branches: une partie des branches a été retranchée, et le Paganisme « *olivier sauvage* » a vu ses branches entées parmi celles de l'olivier, qui est l'Église de Dieu, et dont Jésus est la racine; racine divine qui communie sa sève au sauvageon. Le jardinier place la branche de l'olivier franc sur le sauvageon, afin que celui-ci porte des fruits qui ne sont pas siens; mais

dans l'Église de Jésus-Christ, tout part, tout jaillit du Cœur du Christ attaché à la croix.

« Je ne veux pas, mes frères, vous laisser ignorer ce mystère (afin que vous ne soyez pas sages à vos propres yeux): qu'une partie d'Israël est tombée dans l'aveuglement, jusqu'à ce que la plénitude des nations soit entrée; et qu'ensuite, tout Israël soit sauvé, selon qu'il est écrit: Il viendra de Sion celui qui délivre et qui doit bannir l'impiété de Jacob; et ce sera là mon alliance avec eux, lorsque j'aurai effacé leurs péchés. » (Rom. xi, 25-27.)

De sorte que Dieu laisse son vieux peuple errer à travers le monde et le long des siècles; mais il le garde pour l'attirer, un jour, à son Fils, à Jésus crucifié au Calvaire. « Ainsi, dit saint Paul aux Romains en parlant des Juifs, eux à présent, sont tombés dans l'incrédulité, pour que la miséricorde vous arrivât, afin qu'à leur tour ils reçoivent miséricorde. Car Dieu a renfermé tout dans l'incrédulité, pour faire miséricorde à tous. O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu! Que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies impénétrables! Car qui a connu le sens du Seigneur? ou qui a été son conseil? ou qui lui a donné le premier, pour en attendre rétribution? Puisque c'est de lui, et par lui, et en lui que sont toutes choses, à lui la gloire dans tous les siècles. Amen. » (Ibid. 34-36.)

Les chapitres qui suivent sont remplis de conseils et d'exhortations à la pratique de toutes les vertus chrétiennes: « Ne vous conformez point à ce siècle, mais soyez réformés dans la nouveauté de votre esprit, afin que vous connaissiez quelle est la volonté de Dieu dans le bien, et dans le mieux, et dans le parfait... soyez sages avec sobriété, et dans la mesure de la foi que Dieu vous a départie... » (Ibid. xu, 2, 3.)

Saint Paul recommande ensuite l'unité dans la charité, la paix, le pardon, l'aumône : « Ne te laisse point vaincre par le mal mais triomphe du mal par le bien. » (Rom. xii, 21.)

« Que toute âme soit soumise aux puissances supérieures : car il n'y a point de puissance, qui ne soit de Dieu ; et celles qui en sont ont été ordonnées de Dieu. Celui donc qui résiste à la puissance, résiste à l'ordre de Dieu ; et ceux qui résistent, attirent sur eux-mêmes la condamnation.... rendez à chacun ce qui lui est dû.... aimez le prochain... la nuit est déjà avancée et le jour approche. Rejetons donc les œuvres de ténèbres, et revêtons-nous des armes de la lumière. Marchons dans la décence, comme durant le jour ; non dans les excès du manger et du boire, non dans les dissolutions et les impudicités, non dans la contention et l'envie ; mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ne prenez pas soin de la chair, jusqu'à contenter ses convoitises. » (Ibid. xiii, 1-13.)

« Recevez avec bienveillance celui qui manque de direction et ne disputez pas pour des opinions... que celui qui mange ne méprise point celui qui n'ose manger de tout, et que celui qui ne mange pas, ne juge pas celui qui mange, puisque Dieu l'a fait sien... N'exposez pas aux blasphèmes le bien dont nous jouissons ; car le royaume de Dieu n'est pas le boire et le manger, mais la justice et la paix et la joie dans le Saint-Esprit. » (Ibid. xiv, 1, 3, 16, 17.)

Jésus s'est dévoué, dévouons-nous. « Isaïe dit aussi : Paraîtra le Rejeton de Jessé, et il s'élèvera pour gouverner les nations, et les nations espéreront en lui... Assurément, mes frères, je suis, à votre sujet, très persuadé que déjà vous êtes pleins de charité, remplis de toute science ; en sorte que, vous puissiez vous instruire les uns les autres. Néanmoins je vous ai écrit ceci,

mes frères, et peut-être avec un peu de liberté, comme pour réveiller votre mémoire, selon la grâce que Dieu m'a faite d'être ministre du Christ Jésus parmi les nations, exerçant la sacrificature de l'Évangile de Dieu, afin que l'oblation des Gentils lui soit agréable, étant sanctifiée par le Saint-Esprit. J'ai donc ma gloire dans le Christ-Jésus auprès de Dieu. » (Rom. xv, 12-17.)

Plus loin : « J'espère, lorsque je me rendrai en Espagne, vous voir en passant, et être conduit là par vous-mêmes, après avoir un peu joui de vous. Maintenant je vais à Jérusalem pour servir les Saints... Je vous coujure donc, mes frères, par Notre-Seigneur Jésus-Christ et par la charité du Saint-Esprit, de m'aider par les prières que vous ferez à Dieu pour moi, afin qu'il me délivre des infidèles qui sont en Judée, et que les Saints de Jérusalem reçoivent favorablement le service que je vais leur rendre. » (Ibid. 24-31.)

Le seizième et dernier chapitre de cette Épître, dont l'importance est manifeste, se compose de salutations touchantes, nombreuses, où la bonté de cœur de saint Paul brille autant que cette vertu d'attention, qui distingue les hommes de bonne société, ceux qu'on appelle bien élevés.

« Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous. Amen. » (Ibid. xvi, 24.)

Comme il l'annonçait dans cette Épître, saint Paul ne tarda pas à partir pour Jérusalem.

II.

SAINT PAUL A JÉRUSALEM.

« Quand nous fûmes arrivés à Jérusalem, les frères nous reçurent avec joie. Le lendemain, Paul entra

avec nous dans la maison de Jacques, où tous les Anciens s'assemblèrent. Après les avoir salués, il racontait en détail ce que Dieu avait fait parmi les Gentils par son ministère. Eux donc, l'ayant entendu, glorifiaient Dieu, et ils lui dirent : Tu vois, frère, combien de milliers de Juifs ont cru ; tous néanmoins sont zélés pour la Loi. Or, ils ont ouï dire de toi que tu enseignes aux Juifs répandus parmi les Gentils, d'abandonner Moïse, disant qu'ils ne doivent pas circoncire leurs fils, ni suivre les coutumes. Que faire donc ? Certainement la multitude s'assemblera, quand ils sauront que tu es arrivé. Ainsi, fais ce que nous allons te dire. Nous avons ici quatre hommes chargés d'un vœu : prends-les avec toi, purifie-toi avec eux, et fais les frais pour eux afin qu'ils se rasent la tête. Alors tous sauront que ce qui a été dit de toi est faux, mais que toi-même tu marches observant la Loi. Quant aux Gentils qui ont cru, nous avons écrit que nous jugeons qu'ils doivent s'abstenir des viandes immolées aux idoles, du sang, des chairs étouffées et de la fornication. Alors Paul, ayant pris ces hommes et s'étant purifié avec eux, entra le lendemain dans le temple, annonçant combien de jours devait durer leur purification, jusqu'à ce que l'offrande fût présentée pour chacun d'eux. » (Act. xxi, 17-26.)

« La Loi de Moïse, morte le jour de la Pentecôte, dit saint Augustin, ne devint mortelle qu'après la ruine de Jérusalem. Jusque-là les Juifs convertis pouvaient observer, comme une religion pure, sainte et émanée de Dieu. Ils avaient en cela toute liberté, et de même qu'on ne pouvait contraindre les ethnico-païens à embrasser la circoncision et le rituel hébraïque, de même on ne pouvait faire un crime aux judéo-chrétiens d'y rester fidèles. » (Ép. xxi.)

L'abbé Darras ajoute : « Voilà pourquoi les Apôtres,

à Jérusalem, montaient chaque jour au temple, louant et bénissant Dieu. Ils retrouvaient sous les portiques les traces des pas du Sauveur. Le Verbe incarné avait daigné se soumettre à toutes les prescriptions de la Loi. Il était venu, non point l'abolir, mais la consommer, « Paul avait fait circoncire son disciple Timothée. Il ne prêchait donc pas contre la circoncision. Cinq ans avant d'accomplir au Temple de Jérusalem les cérémonies du Nazaréat, il avait spontanément, à Corinthe, fait et exécuté un vœu du même genre. Paul ne prêchait donc pas contre le Temple. Mais Paul travaillait, ainsi que Pierre et les autres Apôtres, à la transformation du Temple et au couronnement de l'édifice de Moïse, base de la foi chrétienne. » (Hist. de l'Égl. VI, 96.)

L'acte de condescendance, conseillé à Paul, ne produisit pas l'effet attendu.

« Lorsque les sept jours finissaient, les Juifs d'Asie, l'ayant vu dans le Temple, soulevèrent tout le peuple, et se saisirent de lui, criant : Hommes d'Israël, à l'aide ! Voici l'homme qui enseigne partout contre le peuple, et contre la Loi, et contre ce lieu : de plus, il a même fait entrer des Gentils dans le Temple, et il a profané ce saint lieu.

« C'est qu'ils avaient vu dans la ville Trophime d'Éphèse avec lui, et ils croyaient que Paul l'avait introduit dans le Temple. Là-dessus toute la ville fut émue, et le peuple accourut en foule : on se saisit de Paul, et on l'entraîna hors du Temple, et aussitôt les portes furent fermées. Et comme ils voulaient le tuer, on annonça au tribun de la cohorte que tout Jérusalem était en confusion. Sur-le-champ celui-ci prenant avec lui des soldats et des centurions, courut à ces gens-là, lesquels voyant le tribun et ces soldats, cessèrent de frapper Paul. Alors le tribun s'approchant, l'arrêta, et le fit lier de deux chaînes, et il demandait qui il était, et ce qu'il avait fait.

« Mais dans cette foule, les uns criaient une chose, les autres une autre. Ne pouvant donc rien apprendre de certain à cause du tumulte, il commanda qu'on le conduisit dans la forteresse. Et lorsque Paul arriva sur les degrés, il fallut que les soldats le portassent, à cause de la violence du peuple : car une grande multitude le suivait, criant : Tuez-le.

« Comme Paul allait entrer dans la forteresse, il dit au tribun : M'est-il permis de te dire quelque chose? Le tribun répondit : Sais-tu parler grec? N'es-tu pas cet égyptien qui, avant ces jours, a excité une sédition, et conduit dans le désert quatre mille sicaires? Mais Paul lui dit : Je t'assure que je suis Juif de Tarse en Cilicie, et citoyen de cette ville qui n'est point inconnue. Permets-moi donc, je te prie, de parler au peuple. Le tribun le lui permit. Alors Paul debout sur les degrés, fit signe de la main au peuple, et ayant obtenu un grand silence, il leur parla en langue hébraïque, disant : Mes frères, et mes pères, écoutez ce que j'ai à dire pour ma défense. Quand ils l'entendirent leur parler en hébreu, ils firent encore plus de silence... » (Act. xxi, 27-40, et xxii, 1, 2.)

Paul alors raconta sa vie de persécuteur, sa conversion, sa mission, sa vision dans le Temple où Jésus lui commanda de quitter Jérusalem, pour aller vers les Gentils.

« Les Juifs l'avaient écouté jusque-là, mais alors ils élevèrent la voix, disant : Ote de la terre un pareil être; car il ne convient pas qu'il vive. Et comme ils poussaient de grands cris, jetant leurs vêtements et lançant de la poussière en l'air, le tribun le fit conduire dans la forteresse, et commanda qu'il fût flagellé, et mis à la torture, afin de savoir pourquoi ils criaient ainsi contre lui. Mais, quand on l'eut serré avec des courroies, il dit à un centurion qui était à côté de lui :

Vous est-il permis de flageller un citoyen romain, et qui n'a point été condamné? Le centurion, entendant cette parole, s'approcha du tribun, et l'avertit, disant : Que vas-tu faire? Cet homme-là est citoyen romain. Aussitôt le tribun vint à Paul, et lui demanda : Dis-moi, es-tu Romain? Paul répondit : Je le suis. Le tribun reprit : Il m'a fallu, à moi, de grosses sommes pour acquérir ce droit de cité. Et moi, répliqua Paul, je l'ai par ma naissance même. Aussitôt ceux qui devaient lui donner la question s'éloignèrent de lui. Le tribun même eut peur, quand il eut appris qu'il était citoyen romain, parce qu'il l'avait fait lier. Le lendemain, voulant savoir plus exactement de quoi les Juifs l'accusaient, il lui fit ôter ses liens; et, ayant ordonné aux prêtres et à tout le conseil de s'assembler, il amena Paul et le plaça au milieu d'eux. » (Act. xxii, 22-30.)

Le prophète Agabus avait été bien inspiré, en annonçant à Paul ce qui l'attendait à Jérusalem; mais aussi ce grand Apôtre savait bien que le Règne de son divin Maître ne devait s'établir que par l'amour uni à la souffrance. Le Christ a commencé l'accomplissement de cette loi; les Apôtres l'ont imité, et l'Église toujours a marché et marche dans cette voie. L'erreur et le vice, soutenant les passions humaines, n'ont rien à craindre du monde. On les acclame, et ils s'avancent triomphants. Autre est la destinée de la vérité chrétienne : elle condamne tout ce qui est faux, tout ce qui est mal; c'est pourquoi elle est persécutée par les méchants. Paul, autrefois, avait pu impunément se faire le persécuteur et le bourreau des chrétiens : maintenant qu'il prêche le Christ, il subit à son tour les rigueurs de la persécution. N'est-ce pas là une des grandes preuves, qui montrent la vérité et la divinité du Christianisme, aux regards de tout esprit droit? Qui voudra y réfléchir, s'en convaincra bien vite.

III.

PAUL DEVANT LE CONSEIL DES JUIFS.

Le spectacle que nous allons considérer est vraiment digne de notre Apôtre. Il rappelle la Passion du Sauveur, ainsi que sa noble attitude, devant les tribunaux et les juges, il rappelle aussi la promesse faite aux disciples, par Jésus lui-même, de mettre, sur leurs lèvres, les paroles qu'il faudrait, devant leurs accusateurs.

Donc, « Paul arrêtant les yeux sur le Conseil, dit : Mes frères, jusqu'à ce jour j'ai marché devant Dieu dans toute la droiture d'une bonne conscience.

« Au même moment le prince des prêtres, Ananie, ordonna à ceux qui étaient près de lui de le frapper au visage.

« Alors Paul lui dit : Dieu te frappera toi-même, muraille blanchie. Tu es assis pour me juger selon la Loi, et contre la Loi tu commandes qu'on me frappe.

« Ceux qui étaient présents lui dirent : Quoi ! tu maudis le Grand-Prêtre de Dieu ?

« Paul répondit : Je ne savais pas, mes frères, que ce fût le Grand-Prêtre. Car il est écrit : Tu ne maudiras point le prince de ton peuple. » (Act. xxiii, 4-5.)

Paul comprit que ses juges seraient ses bourreaux, comme il en était arrivé à Notre-Seigneur, et il se défendit en divisant ses ennemis.

« Je suis pharisien, » cria-t-il, et fils de pharisien, et c'est à cause de l'espérance et de la résurrection des morts que je suis en jugement. » (Ibid. 6.)

Il disait vrai : il prêchait Jésus, l'Espérance des nations ; et Jésus ressuscité d'entre les morts.

« Paul ayant dit cela, il s'éleva une contestation entre les pharisiens et les sadducéens, et l'assemblée fut divisée : Car les sadducéens disent qu'il n'y a ni résurrection, ni Ange, ni esprit ; les pharisiens, au contraire, reconnaissent l'un et l'autre. Il y eut donc grande clameur ; et quelques-uns des pharisiens, se levant, disputaient vivement, et disaient : Nous ne trouvons rien de mal en cet homme. Et si un Ange lui avait parlé ? Et comme le tumulte grandissait, le tribun, qui craignait que Paul ne fût mis en pièces par ces gens-là, fit descendre des soldats pour l'enlever et le conduire dans la forteresse. » (Act. xxiii, 7-10.)

Paul avait bien combattu. Il méritait un encouragement de la part de son chef et l'honneur aussi de paraître sur un plus grand théâtre.

« Or, la nuit suivante, le Seigneur se présenta à Paul et lui dit : Sois ferme ; car ainsi que tu as rendu témoignage de moi à Jérusalem, il faut que tu me rendes aussi témoignage à Rome. » (Ibid. 11.)

Cependant les Juifs formèrent le projet d'accord avec les princes des prêtres et les Anciens de tuer Paul ; plus de quarante d'entre eux avaient fait le serment de ne boire, ni manger, avant de l'avoir tué. Le fils de la sœur de Paul apprit cette conspiration, entra dans la forteresse et lui en donna avis. Paul l'envoya, par le moyen d'un centurion, au tribun. Celui-ci le fit partir, sous bonne garde, à Césarée, pendant la nuit, et écrivit à Félix, gouverneur de cette ville, pour lui relater toute l'affaire. Félix, en sa qualité de Proconsul, manda Ananie, le Grand-Prêtre, qui vint avec quelques Anciens et un orateur, nommé Tertulle.

L'avocat fit son discours, Paul lui répondit d'une façon victorieuse, et Félix différa le jugement en disant : « Lorsque le tribun Lysias sera descendu, je vous entendrai. »

Paul fut traité par lui avec bienveillance. « Même quelques jours après, Félix, venant avec Drusilla, sa femme, qui était Juive, fit appeler Paul, et entendit de lui ce qui regarde la foi dans le Christ Jésus. Mais comme Paul traitait de la justice, de la chasteté, et du jugement à venir, Félix, effrayé lui dit : Quant à présent, retire-toi; je te manderai en temps opportun. C'est qu'il espérait aussi que Paul lui donnerait de l'argent : voilà pourquoi il l'appelait souvent et s'entretenait avec lui. » (Act. xiv. 24-26.)

Félix et Drusilla en face de saint Paul ! Quel contraste ! Félix, au fond, était cruel, adultère, cupide, injuste et débauché, et Drusilla, digne fille d'Hérode Agrippa, d'Hérode, qui avait voulu voir Jésus, et l'avait tourné en ridicule, partageait les vices et les crimes de son adultère époux. Et Paul leur parlait de justice, de chasteté, et du jugement dernier, avec la force inspirée d'en haut. Tous deux, en l'écoutant, étaient saisis d'effroi. Quel tableau à peindre !

Le proconsul n'en profita guère. Il sera remplacé, rappelé à Rome, disgracié par Néron ; et Drusilla, avec le fils, qu'elle avait eu de Félix, périt dans une éruption du Vésuve. Cet homme, en quittant Césarée, aurait pu rendre la liberté à son prisonnier ; il ne le fit pas, pour plaire aux Juifs. Cet affranchi, que Suétone appelle : « le mari de trois reines », n'eut jamais rien de digne d'un romain. (Suéton. Claud. xxvii.)

Ce fut Porcius Festus, un patricien descendant de Caton d'Utique qui remplaça l'affranchi Félix.

IV.

SAINT PAUL DEVANT FESTUS ET AGRIPPA-LE-JEUNE.

« Festus étant donc arrivé dans la province, monta trois jours après de Césarée à Jérusalem. Alors les princes des prêtres et les premiers d'entre les Juifs vinrent le trouver, pour accuser Paul ; et ils le priaient, demandant en grâce contre lui, qu'il le fit amener à Jérusalem, préparant des embûches pour l'assassiner, en chemin. Mais Festus répondit que Paul était gardé à Césarée et que lui-même partirait bientôt.

« Que les principaux donc d'entre vous, dit-il, descendent en même temps, et s'il y a quelque crime en cet homme, qu'ils l'accusent.

« En effet, après avoir demeuré seulement huit ou dix jours parmi eux, il descendit à Césarée, et le lendemain il s'assit sur son tribunal et commanda qu'on amenât Paul. Quand on l'eut amené, les Juifs qui étaient descendus de Jérusalem, l'entourèrent, portant contre lui beaucoup de graves accusations, qu'ils ne pouvaient prouver. Et Paul se défendit disant : Je n'ai péché en rien contre la Loi des Juifs, ni contre le Temple, ni contre César.

« Festus qui voulait plaire aux Juifs, demanda à Paul : Veux-tu monter à Jérusalem, et y être jugé devant moi sur ces choses ?

« Mais Paul répondit : Je suis devant le tribunal de César, c'est là qu'il faut que je sois jugé. Je n'ai nui en rien aux Juifs, comme vous-même le savez très bien. Car si j'ai nui à quelqu'un, ou si j'ai fait quelque chose qui mérite la mort, je ne refuse pas de mourir ;

mais s'il n'y a rien de vrai dans leurs accusations, personne ne peut me livrer à eux. J'en appelle à César. » (Act. xxv, 1-11.)

Entre le servilisme de Festus, uni à la haine sectaire des Juifs, et la noblesse chrétienne de Paul, le contraste est frappant. Ces mots de l'Apôtre : « Si j'ai fait quelque chose qui mérite la mort, je ne refuse pas de mourir », sont d'une grandeur incomparable. Le disciple est digne du Maître.

« Alors Festus, ayant délibéré avec le conseil, reprit : Tu en as appelé à César, tu iras devant César. » (Ibid. 12.)

Saint Luc rapporte que, à quelques jours de là, Agrippa et Bérénice, sa sœur, vinrent à Césarée pour rendre à Festus leur visite de bienvenue. Ils passèrent plusieurs jours à Césarée, et Festus leur parla de Paul, laissé prisonnier par Félix, et dans quelles conditions.

Sur quoi Agrippa dit à Festus : Je voulais, moi aussi, entendre cet homme. Demain, répondit Festus, vous l'entendrez. Le lendemain donc, Agrippa et Bérénice vinrent en grande pompe ; et ayant été introduits dans la salle des audiences, avec les tribuns et les principaux de la ville, Paul fut amené par ordre de Festus.

« Alors Festus dit : Roi Agrippa, et vous tous qui êtes ici présents avec nous, vous voyez cet homme contre qui toute la multitude des Juifs m'a sollicité à Jérusalem, demandant et criant qu'il ne fallait pas le laisser vivre plus longtemps. Pour moi, je ne l'ai trouvé coupable d'aucun crime qui méritât la mort. Cependant, comme il en a lui-même appelé à Auguste, j'ai résolu de l'y envoyer. Mais je n'ai sur lui rien de certain à écrire au Maître. C'est pourquoi je l'ai fait venir en votre présence, et principalement devant vous, roi Agrippa, afin qu'après l'interrogatoire, j'aie quelque

chose à écrire. Car il ne me paraît pas raisonnable d'envoyer un prisonnier, et de ne pas faire connaître de quoi on l'accuse. Agrippa dit à Paul : Il t'est permis de parler pour ta défense. » (Act. xxv, 24-27, et xxvi, 1.)

Alors le grand Apôtre prit la parole, exposa comment de persécuteur des chrétiens, il était devenu lui-même, annonçant, en qualité d'envoyé du Seigneur, Jésus de Nazareth, Fils de Dieu, aux Gentils et aux Juifs ; « voilà pourquoi les Juifs, m'ayant saisi lorsque j'étais dans le temple, voulaient me tuer. Mais aidé du secours de Dieu, me voici debout jusqu'à ce jour, rendant témoignage aux petits et aux grands, ne disant autre chose que ce que les prophètes et Moïse ont prédit devoir arriver ; que le Christ souffrirait, qu'il serait le premier de la résurrection des morts, et qu'il annoncerait la lumière à ce peuple et aux Gentils.

« Comme il parlait ainsi, exposant sa défense, Festus dit à haute voix : Paul, tu es en délire ; ton grand savoir te fait perdre le sens.

« Et Paul : je ne suis point en délire, très-excellent Festus ; mais je dis des paroles de vérité et de sagesse. Et le roi sait ces choses ; et j'en parle devant lui avec assurance, persuadé qu'il n'en ignore aucune : car rien de tout cela ne s'est passé en secret. Roi Agrippa, croyez-vous aux prophètes ? Je sais que vous y croyez. Là-dessus Agrippa dit à Paul : Tu me persuades un peu de me faire chrétien. A quoi Paul repartiit : Plaise à Dieu et qu'un peu, et que tout à fait, non seulement vous, mais aussi tous ceux qui m'entendent, deveniez aujourd'hui tels que je suis moi-même, ces liens exceptés. Alors le roi, le gouverneur et Bérénice, et ceux qui étaient assis avec eux se levèrent, et s'étant retirés à l'écart, ils disaient entre eux : Cet homme-là n'a rien fait qui mérite la mort ou la prison. Aussi Agrippa dit

à Festus : on pouvait mettre en liberté cet homme, s'il n'en avait appelé à César. » (Act. xxvi, 24-32.)

On sait qu'Agrippa-le-Jeune était le petit-fils d'Hérode-le-grand, fils d'Hérode Agrippa, et frère de Drusilla.

Juif d'origine, Agrippa-le-Jeune connaissait parfaitement la Loi mosaïque. Son enfance et sa jeunesse passées à Rome, au milieu des scandales de la cour de Caligula et de Claude, l'avaient détourné de la religion juive et jeté dans la débaûche. Sa sœur Bérénice le suivait dans cette voie, jusqu'au point d'oublier qu'il était son frère. Mariée plus tard au roi de Cilicie, Polémon, elle divorça, et revint auprès de son frère Agrippa-le-Jeune. Un jour Titus concevra pour elle une passion violente.

Voilà les personnages devant lesquels saint Paul annonçait son divin Maître, avec le savoir que Festus reconnaissait ; avec la force dont Agrippa lui-même était frappé ; avec la grandeur que Dieu lui inspirait et que tous admirent.

V.

DE CÉSARÉE A ROME.

Remarquons une fois encore la marche de la divine Providence, à l'égard de ses grands serviteurs : elle ne leur accorde la faveur de conquérir les âmes à la vérité qu'après les avoir fait passer par l'épreuve : *le royaume des cieux souffre violence.*

Paul a déjà bien souffert ; mais une longue carrière de douleur va s'ouvrir encore devant lui. Voici qu'un cruel naufrage l'attend. Saint Luc narre avec trop de charmes pour que nous omettions ce récit.

« Quand il fut résolu que Paul irait par mer en Italie, et qu'on le mettrait avec d'autres prisonniers entre les mains d'un nommé Jules, centurion dans la cohorte Augusta, nous prîmes passage sur un vaisseau d'Adrumète, nous levâmes l'ancre et commençâmes à côtoyer l'Asie, ayant toujours avec nous Aristarque, macédonien de Thessalonique. » (Act. xxvii, 4, 2.) Ces détails prouvent que Festus voulut traiter humainement Paul, puisqu'il lui permettait d'avoir auprès de lui saint Luc, son compagnon, d'un commerce si précieux, et Aristarque, leur ami dévoué.

« Le jour suivant nous vîmes à Sidon : et Jules qui traitait Paul avec bienveillance, lui permit d'aller voir ses amis à terre et de prendre soin de lui-même. » (Ibid. 3.) On se souvient que Paul avait évangélisé Tyr ; or, Tyr est tout proche de Sidon.

« Partis de là, nous naviguâmes sous le vent de Chypre, parce que la brise était contraire. Après avoir traversé la mer de Cilicie et de Pamphylie, nous abordâmes à Lystre, ville de Lycie. Là le centurion, trouvant un vaisseau d'Alexandrie, qui faisait voile pour l'Italie, nous y embarqua. Et durant plusieurs jours nous naviguâmes lentement et ne parvînmes qu'avec beaucoup de peine à la hauteur de Gnide. Ayant vent de bouf, nous côtoyâmes l'île de Crète, non loin de Salmone ; et rasant la côte péniblement, nous abordâmes en un lieu nommé Bons-Ports, proche de la ville de Thalasse.

« Or, beaucoup de temps s'était passé, et la navigation devenait dangereuse, l'époque du jeûne étant terminée. Paul les consolait, en leur disant : Mes amis, je vois que la navigation devient très difficile, et pleine de dangers, non seulement pour le vaisseau et sa cargaison, mais aussi pour nos vies.

« Toutefois le centurion croyait plus au pilote et au patron, qu'à ce que disait Paul. Et comme le port n'é-

ait pas sûr en temps d'hivernage, la plupart furent d'avis de se remettre en mer, et d'aller, s'il était possible, passer l'hiver à Phénice, port de Crète, qui regarde l'Afrique et le Corinthe. (Vents du S.-E et du N.-O.)

« Le vent du midi commençant à souffler, ils crurent qu'ils arriveraient à réaliser leur projet; ayant levé l'ancre, ils cotoyèrent l'île de Crète. Mais peu après il s'éleva un vent de typhon appelé Euro-Aquilon, déchaîné contre l'île. Comme le navire, emporté par la violence du vent, ne pouvait faire tête à l'orage, nous nous laissâmes aller à la dérive, au gré de la tempête.

« Nous fûmes poussés vers une île appelée : Cauda, où nous eûmes beaucoup de peine à amener la chaloupe à bord. Quant elle fut en place, les matelots entourèrent le bâtiment de cordages, dans le cas où il viendrait à échouer sur un banc de sable; puis ayant amené le grand mât, nous nous laissâmes porter au gré du vent. Le lendemain, il fallut jeter à la mer le chargement. Trois jours après, ils jetèrent de même les agrès du vaisseau. Cependant le typhon faisait rage. Nous n'avions vu, depuis plusieurs jours, ni soleil ni étoiles, et tout espoir de salut s'était évanoui, le mauvais temps continuant. Dans l'attente d'une mort prochaine, nul ne songeait à la nourriture.

« Alors Paul releva les courages abattus : Amis, dit-il, vous eussiez mieux fait sans doute d'écouter mon avis et de ne pas quitter l'île de Crète. Vous vous seriez épargné à vous-mêmes tant de pertes, à tous de telles angoisses. Cependant rassurez-vous : personne de vous ne périra. Seul le navire sera perdu. Car, cette nuit, le Dieu que j'adore m'a envoyé son Ange, lequel m'a dit : Ne crains rien, Paul. Tu comparaitras au tribunal de César; et le Seigneur, touché de tes prières, t'a accordé la vie de tous ceux qui naviguent avec toi. Courage donc, mes amis. Je crois en Dieu, et tout ce qu'il m'a

ainsi révélé, s'accomplira. Bientôt nous allons voir une île. En effet, la quatorzième nuit étant venue, nous naviguions dans la mer Adriatique. Les matelots, vers minuit, s'aperçurent que la terre était proche. Jetant la sonde, ils trouvèrent vingt brasses, puis quinze. Dans la crainte d'être précipités sur un écueil, ils se hâtèrent de jeter, de la poupe, quatre ancres à la mer, et dans cette position ils attendirent le jour. Et comme les matelots cherchaient à fuir du navire, mettant la chaloupe à la mer, sous prétexte de jeter des ancres, en avant, Paul dit au centurion et aux soldats : Si ceux-ci ne demeurent pas dans le navire, vous ne pouvez vous sauver. Aussitôt les soldats coupèrent les cordages de la chaloupe et la laissèrent aller. Quand l'aube parut, Paul invita tous les hommes du bord à prendre quelque nourriture : il y a quatorze jours, dit-il, que vous ne prenez rien, étant dans l'anxiété. C'est le moment de manger pour prendre des forces et opérer votre sauvetage. Je vous garantis que pas un de vous ne perdra un cheveu de sa tête. Parlant ainsi, il prit du pain, le rompit, et devant eux tous, rendant grâces à Dieu, se mit à manger. Son exemple leur rendit du courage, et ils firent de même. Or, nous étions deux cent-soixante-seize personnes à bord. Quand tous furent rassasiés, on jeta le reste du blé à la mer, pour alléger le bâtiment.

« Cependant le jour était venu, mais on ne reconnut pas la côte. On voyait parfaitement une baie, sur laquelle on se promit, s'il était possible, d'échouer le vaisseau. Levant donc les ancres, on se remit en mer. En même temps on prépara les gouvernails et l'on dressa l'artimon, pour profiter de la brise qui poussait le navire au rivage. Tout-à-coup nous touchâmes sur un bas-fond, et le navire s'arrêta. L'avant enfoncé dans le sable, demeura immobile, mais l'arrière battu par les lames, fut emporté. En ce moment, les soldats se consul-

tèrent. Ils voulaient égorgé les prisonniers, qui allaient se sauver à la nage et peut-être leur échapper. Mais le centurion, qui voulait sauver Paul, les en empêcha. Par son ordre, tous ceux qui savaient nager, se jetèrent les premiers à la mer et gagnèrent le rivage. On plaça les autres sur des radeaux et sur les débris arrachés au navire. Par ce moyen, tous arrivèrent à la côte. » (Act. xxvii, 4-11.)

« C'est bien ici qu'il faut redire ces paroles de la Sagesse : « C'est votre providence, ô Père, qui gouverne ; car c'est vous qui avez ouvert un chemin au travers de la mer, et une route très assurée au milieu des flots, pour faire voir que vous pouvez sauver de tous les périls, quand même on s'engagerait sur la mer sans le secours d'aucun art. » (Sag. xiv, 3, 4.)

« Après avoir échappé à ce naufrage, nous apprîmes que l'île où nous avions été jetés s'appelait Mélita : Malte. Les barbares qui l'habitaient nous témoignèrent beaucoup d'humanité. Ils allumèrent un grand feu pour réchauffer nos membres glacés par l'eau de la mer et le froid. Paul avait recueilli une poignée de sarments et la jetait sur le bûcher, quand une vipère fuyant le feu s'élança sur sa main, et s'y attacha en la mordant. Les indigènes, à cette vue, se dirent entre eux : Cet homme est sans doute quelque insigne meurtrier, puisqu'après avoir échappé au naufrage, la justice céleste le poursuit de la sorte. Cependant Paul secoua la main, fit tomber le reptile dans le feu et ne ressentit aucun mal. Les assistants croyaient que le bras allait enfler sous l'influence du venin, et que l'Apôtre tomberait soudain et mourrait. Ils attendirent longtemps, mais à la fin, voyant que Paul n'éprouvait rien de mal, ils passèrent à un sentiment opposé et ils disaient : C'est un dieu ! » (Act. xxvii, 4-6.)

Le nom de barbares employé par saint Luc signifie

seulement que les habitants de Mélita n'étaient ni grecs, ni romains. Cette île était une colonie phénicienne, parlant encore la langue des ancêtres. Ils partageaient le préjugé des amis de Job, et du paganisme en général, qui attribue les maux de la vie, aux crimes qu'on a commis. C'est vrai, la douleur est fille du péché, mais elle est commune aux justes et aux pécheurs ainsi que le succès. Jésus-Christ a divinisé la douleur, en sa personne, et il en a fait pour tous un moyen de lui témoigner son amour, en souffrant pour lui, ou pour nos frères qui sont les siens.

Les naufragés passèrent à Malte les mois de Novembre, Décembre et Janvier, et ce séjour prolongé permit à saint Paul d'annoncer son Maître à ces insulaires.

« En ces lieux-là, continue saint Luc, le premier de l'île, nommé Publius, avait des terres ; et, nous recevant chez lui, il nous traita avec beaucoup de bonté durant trois jours. Or, il se rencontra que le père de Publius était au lit, tourmenté de la fièvre et de la dysenterie. Paul alla le voir, et s'étant mis en prière, il lui imposa les mains et le guérit. Après ce fait, tous ceux de l'île qui étaient malades s'approchaient de lui et recouvraient la santé. Aussi nous rendirent-ils de grands honneurs ; et quand nous reprîmes la mer, ils nous préparèrent toutes les provisions nécessaires au voyage. » (Act. xxviii, 7-10.)

« Après le miracle de la guérison de son père, Publius reçut le baptême, et fut établi par saint Paul évêque de cette nouvelle Église. Les anciens martyrologes nous apprennent que plus tard Publius succéda à saint Denys l'Aréopagite sur le siège épiscopal d'Athènes, et qu'il termina sa vie par le martyre. » (L'abbé Darras, Hist. VI, 124.)

« Après trois mois, dit saint Luc, nous nous embarquâmes sur un vaisseau d'Alexandrie qui avait passé

l'hiver dans l'île, et qui portait pour insignes les images de Castor et de Pollux. Après une heureuse navigation, nous abordâmes à Syracuse, et y fîmes une relâche de trois jours. De là, côtoyant les terres, nous vîmes à Rhégium, et le lendemain, le vent soufflant du midi, nous abordâmes le second jour à Pouzzoles, où nous trouvâmes des frères, qui nous prièrent de demeurer sept jours chez eux; après quoi nous prîmes le chemin de Rome. Ce qu'ayant appris, les frères de Rome vinrent au-devant de nous, jusqu'au forum d'Appius et aux Trois-Tavernes. Paul les ayant vus, rendit grâce à Dieu et fut rempli de confiance.

« Quand nous fîmes arrivés à Rome, on permit à Paul de demeurer chez lui, avec le soldat qui le gardait. » (Act. xxviii, 11, 16.) C'est-à-dire qu'il était lié à ce soldat par une chaîne nuit et jour.

« Trois jours après il fit appeler les premiers d'entre les Juifs et quand ils furent venus, il leur dit : Mes Frères, quoique je n'aie rien fait, ni contre le peuple, ni contre les coutumes de nos pères, j'ai été retenu prisonnier à Jérusalem et livré aux Romains. Ceux-ci n'ayant interrogé voulaient me renvoyer, parce qu'ils ne trouvaient rien en moi qui méritât la mort. Mais les Juifs s'y opposant, j'ai été contraint d'en appeler à César; non pas néanmoins que je veuille accuser en aucune sorte ma nation. Voilà pourquoi j'ai demandé à vous voir et à vous parler; car c'est pour l'espérance d'Israël que je suis lié par cette chaîne.

« Ils lui dirent : Nous n'avons reçu de Judée ni lettre à ton sujet, ni aucun frère qui soit venu nous faire un rapport, ou nous dire quelque mal de toi. Mais nous voudrions bien apprendre de toi-même ce que tu penses : car ce que nous savons de cette secte, c'est qu'on la combat partout. Ayant donc fixé un jour avec lui, ils vinrent en grand nombre à sa demeure; et de

puis le matin jusqu'au soir, il leur exposait le royaume de Dieu c'est-à-dire le règne du Messie s'appuyant sur des témoignages et leur prouvant ce qui regarde Jésus, par la loi de Moïse et par les prophètes.

« Et les uns croyaient ce qu'il disait, mais d'autres ne croyaient pas. Et comme ils se retiraient ne pouvant s'accorder entre eux, Paul n'ajouta que cette parole : C'est bien justement que le Saint-Esprit, parlant à nos pères par la bouche du prophète Isaïe, a dit : Va vers ce peuple, et dis-lui : Vous entendrez de vos oreilles, et vous ne comprendrez pas; vous regarderez de vos yeux, et vous ne verrez pas. Car le cœur de ce peuple est devenu épais, et ses oreilles pesantes, et ils ont fermé leurs yeux, pour ne jamais voir de leurs yeux, ne jamais entendre de leurs oreilles, et ne jamais comprendre de leur cœur, de peur que, se convertissant, je ne les guérisse. Apprenez donc que ce salut de Dieu est envoyé aux Gentils, et qu'eux, ils écouteront.

« Lorsqu'il eut ainsi parlé, les Juifs s'en allèrent, ayant de grands débats entre eux.

« Or, Paul demeura deux ans dans un logis qu'il avait loué, et il recevait tous ceux qui venaient vers lui, prêchant le royaume de Dieu, et enseignant avec toute assurance ce qui regarde le Seigneur Jésus-Christ, sans en être empêché. » (Act. xxviii, 17-31.)

Ainsi finissent les Actes des Apôtres, que saint Jean Chrysostome a nommé *l'Évangile du Saint-Esprit*. Cette appellation convient admirablement à ce Livre inspiré par le Saint-Esprit lui-même, Livre où à chaque page, à chaque verset, nous retrouvons son action. Vouloir séparer l'apostolat de Paul et des autres Apôtres, de ce Paraclet promis et donné par le Fils de Dieu à son Église, c'est rendre inexplicable l'établissement du Règne de Jésus-Christ sur la terre; et, en particulier, la vie de chaque Apôtre, ses paroles et

ses actes, sa vie et sa mort. En un mot, les esprits ennemis du Catholicisme sont condamnés à tomber dans l'impossible, le déraisonnable, l'explicable, parfois l'absurde, pour échapper au surnaturel divin. Nous disons : surnaturel divin ; car il ne peut être question, ici, de surnaturel diabolique, puisque saint Paul ; on le comprend aux accents de son cœur, n'a qu'un seul but : Jésus et son Règne ; Jésus crucifié, venu sur la terre pour y détruire l'Empire de Satan, c'est-à-dire le Paganisme, alors en honneur dans tout l'univers.



VI.

SAINT PAUL PRISONNIER A ROME.

La prison de Paul était douce, en apparence, puisqu'il demeurait chez lui et qu'il pouvait recevoir des visiteurs ; toutefois cette chaîne, qui l'attachait sans cesse au soldat romain, chargé de le garder, devenait pour lui d'une gêne cruelle. Elle dura plus de deux ans.

Nous ne savons pas les circonstances, qui se rattachent au procès de l'Apôtre devant Néron ; nous ignorons tous les détails de cette affaire. Saint Paul seul, nous en a parlé dans sa deuxième Épître à Timothée. Voici en quels termes : « Alexandre, l'ouvrier en cuivre, m'a fait beaucoup de mal ; le Seigneur lui rendra selon ses œuvres. Garde-toi aussi de lui ; car il s'est opposé à nos paroles. »

« Dans ma première défense nul ne m'a assisté ; au contraire, tous m'ont abandonné. Je leur pardonne. Mais le Seigneur m'a soutenu, fortifié, afin que par moi l'Évangile se propage au sein de toutes les nations. Voilà pourquoi j'ai été arraché de la gueule du lion. » (II Tim. iv, 14-17.)

C'est ainsi que Paul, sans doute, appelait Néron alors régnant. L'Apôtre se plaint d'avoir été oublié par les chrétiens qu'il avait fondés, et laissé seul aux mains de ses ennemis : quelle est la raison de cette conduite ? Nous l'ignorons. Ce que nous savons, c'est que Jésus-Christ eut le même sort devant les tribunaux, où personne ne vint parler en sa faveur : le serviteur a été traité comme le Maître.

CHAPITRE IX.

ÉPÎTRES DE LA CAPTIVITÉ.

Ces Épîtres contiennent de précieux renseignements sur la vie de saint Paul, et, de leur nature, elles mettent trop bien en lumière la doctrine évangélique, pour que nous les passions sous silence.

PREMIÈRE ÉPÎTRE A TIMOTHÉE.

La première Épître de notre Apôtre à Timothée, évêque d'Ephèse, lui rappelle ses devoirs de pasteur à l'égard des étrangers et de ses ouailles; du clergé et du peuple; il lui indique la doctrine et la morale qu'il faut prêcher, la forme à garder dans ses jugements, dans l'ordination, la conservation du dépôt de la foi, et les exercices qu'il doit personnellement pratiquer.

C'est là qu'on lit ces belles paroles: « C'est une vérité certaine et digne de tout accueil, que le Christ Jésus est venu dans ce monde pour sauver les pécheurs, entre lesquels je suis le premier. Mais encore j'ai obtenu miséricorde, afin qu'en moi, le premier, le Christ Jésus fit éclater sa patience, et que je servisse d'exem-

ple à ceux qui croiront en lui pour la vie éternelle. » (1. Tim. i, 15-16.)

« Je veux que les hommes prient en tout lieu, devant des mains pures, sans colère et sans contention; et pareillement les femmes, en vêtements décents, parées avec pudeur et modestie, et non avec des cheveuxfrisés, ou de l'or ou des perles, ou des habits somptueux; mais comme il convient à des femmes professant la piété, par de bonnes œuvres. » (Ibid. ii, 8-10.) Comme l'Apôtre, dès lors, travaillait déjà à former la femme chrétienne, dont la Vierge-Marie fut et demeura l'idéal!

« Les inepties et contes de vieille, évite-les; mais exerce-toi à la piété. Car les exercices corporels servent peu tandis que la piété est utile à tout, ayant la promesse de la vie présente et de la vie future. » (Ibid. iv, 7, 8.)

« Ne reprends point les vieillards avec dureté; mais avertis-les comme tes pères; les jeunes gens comme tes frères; les femmes âgées, comme les mères; les jeunes, comme les sœurs, en toute chasteté. » (Ibid. v, 4, 2.) De tels conseils et de tels accents sont vraiment inspirés d'en haut. Les devoirs des veuves ne sont pas exprimés avec moins de délicatesse, et les jeunes trouveront là une règle de conduite clairement indiquée.

« Ne reçois d'accusation contre un prêtre, que sur la déposition de deux ou trois témoins. » (Ibid. 19.) Qu'on dit l'Apôtre des lettres anonymes, auxquelles de nos jours la malice et la lâcheté ont si souvent recours pour attaquer les ministres de Dieu, devant leurs Supérieurs, et aussi devant les fonctionnaires civils?

« Ayant donc de quoi nous nourrir et de quoi nous vêtir, soyons contents. Mais ceux qui veulent devenir riches, tombent dans la tentation et le piège du diable, et dans beaucoup de désirs inutiles et pernicieux, qui plongent les hommes dans la ruine et la perdition. Car

la cupidité est la racine de tous les maux, et quelques-uns en étant possédés, se sont égarés de la foi et engagés dans beaucoup de douleurs. » (1 Tim. vi, 8-10.)

« Ordonne aux riches de ce siècle de ne point avoir des sentiments de hauteur ; de ne pas mettre leur espérance dans les richesses incertaines, mais dans le Dieu vivant, qui nous fournit abondamment toutes choses pour nos besoins, dis-leur de faire le bien, de devenir riches en bonnes œuvres, de donner volontiers, de communiquer du leur, de s'amasser un bon fonds pour l'avenir, afin de s'assurer la véritable vie. O Timothée, garde ce dépôt, repoussant les profanes nouveautés de paroles, et tout ce qu'oppose le faux nom de science, dont quelques-uns faisant montre, sont déchus de la foi. La grâce avec toi. Amen. » (Ibid. 17-21.)

Ces dernières paroles : *Devians profanas vocum novitates*, que nous appelons de nos jours : les idées modernes, et *oppositiones falsi nominis scientiæ*, l'opposition entre la foi et la raison, montrent bien que déjà du temps de saint Paul, on invoquait les droits de la raison à l'encontre de la foi, et que l'on voulait placer la science au-dessus de la Révélation divine. Garde bien le dépôt sacré de la foi, dit Paul à son disciple, tel que nous l'avons reçu de Jésus-Christ. La Révélation, c'est la vérité infinie. Si tu l'étudies, elle ouvrira devant ton regard des horizons nouveaux dans l'empire de la vérité ; elle te fera marcher de progrès en progrès dans le domaine sans limites de la lumière et de la vertu, mais ne va pas chercher en dehors d'elle, et dans des mots vides de sens, ce qui s'appelle science humaine : Dieu qui est la Toute-Science peut seul nous parler de Lui-même.

Avouons qu'un recueil de pensées et de définitions, extrait des Épîtres de saint Paul, vaut bien tous au-

tres recueils quelconques : les pensées de ce grand Apôtre sont celles que l'Esprit de vérité lui a inspirées.

II.

SECONDE ÉPÎTRE A TIMOTHÉE.

Dans cette seconde Lettre, saint Paul continue à instruire son disciple de ses devoirs d'évêque et à lui signaler les dangers qui l'entourent. Bien touchante est cette Lettre, écrite par l'auguste prisonnier. Il semble que les chaînes rendent un Apôtre plus semblable au Christ Jésus, et qu'alors le cœur du Maître devient mieux encore le cœur du disciple. Écoutez : « Paul, Apôtre de Jésus-Christ, par la volonté de Dieu, selon la promesse de vie qui est dans le Christ Jésus, à Timothée, son fils bien-aimé : Grâce, miséricorde et paix, de la part de Dieu le Père et du Christ Jésus Notre-Seigneur.

« Je rends grâce au Dieu que mes frères ont servi, et que je sers avec une conscience pure, de ce que, nuit et jour, je fais mémoire de toi dans mes prières ; me rappelant les larmes, je désire le voir, afin d'être rempli de joie, dans le souvenir de cette foi sincère qui est en toi, qui a été premièrement dans Loïde, ton aïeule, et dans Eunice, ta mère, et qui, j'en suis sûr, est aussi en toi. C'est pourquoi je l'exhorte à ranimer la grâce de Dieu, que tu as reçue par l'imposition de mes mains. Car Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte, mais de force, et d'amour et de modération. Ne rougis point du nom de Notre-Seigneur, ni de moi son captif ; mais prends part aux travaux de l'Évangile, selon la force de Dieu, qui nous a délivrés, et appelés par sa vocation

sainte, non à cause de nos œuvres, mais selon le décret de sa volonté, et par sa grâce qui nous a été donnée par le Christ Jésus, avant la succession des siècles : *ante tempora secularia.* » (II Tim. 1. 3-9.)

Ce nom béni, cher au cœur de Paul, revient sans cesse sur ses lèvres, et l'on sent des larmes monter à ses yeux ; larmes d'amour dont si souvent ses chaînes furent être baignées. Heureux soldat qui le gardait ! Il eut l'honneur de vivre dans la compagnie de cet homme magnanime, de ce héros, de ce saint ! Est-il étonnant qu'il ait été lui-même un saint ? C'est Martial, qui devenu chrétien, fut martyrisé et versa son sang pour Jésus-Christ, à Rome. Remarquons aussi ce regard de Paul jeté sur ce qui a précédé les siècles, sur l'éternité ; alors déjà le Verbe, le Christ Jésus, nous préparait sa grâce. Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. C'est en Lui que l'Apôtre vivait, et pour qui, il portait ses chaînes. « Voilà la cause des souffrances que j'endure ; mais je n'en rougis pas. Car je sais à qui je l'ai confié, et je sais qu'il est puissant pour garder mon dépôt jusqu'à ce jour de la récompense. Aie pour modèle les saines paroles, que tu as entendues de moi, touchant la foi et la charité, qui est dans le Christ Jésus. Garde le précieux dépôt, par l'Esprit-Saint qui habite en nous.

« Tu sais que tous ceux d'Asie se sont éloignés de moi ; de ce nombre est Phigelle et Hermogène.

« Que le Seigneur répande sa miséricorde sur la maison d'Onésiphore, parce qu'il m'a souvent assisté, et qu'il n'a point rougi de mes chaînes ; mais étant venu à Rome, il m'a cherché avec empressement, et m'a trouvé. Que le Seigneur lui fasse trouver aussi miséricorde au grand jour. Les services qu'il m'a rendus à Ephèse, tu les sais mieux que personne. » (Ibid. 12-18.)

Tertullien inscrit le nom d'Hermogène parmi les hé-

rétiques qui niaient la résurrection des morts. Sans doute, Phigelle l'avait suivi dans cette erreur. Le paganisme, à qui l'idée de création était étrangère, répugnait à la croyance chrétienne de la résurrection des morts. C'est pourquoi l'Apôtre y revient, et en fait un stimulant pour le zèle de Timothée.

« Travaillez, dit-il, comme un bon soldat du Christ Jésus... le laboureur qui travaille doit avoir la première part des fruits... Souviens-toi que le Seigneur Jésus-Christ, de la race de David, est ressuscité selon mon Évangile, pour lequel je souffre, jusqu'à être dans les chaînes comme un malfaiteur ; mais la parole de Dieu n'est point enchaînée. C'est pourquoi je supporte tout pour l'amour des élus, afin qu'eux aussi acquièrent le salut qui est dans le Christ Jésus, avec la gloire céleste. » (II Tim. II. 3-10.)

Après avoir annoncé des jours mauvais, et fait le portrait des ennemis de la foi qui paraîtront, l'Apôtre dit à Timothée : « Je t'adjure devant Dieu, et devant Jésus-Christ, qui doit juger les vivants et les morts, par son avènement et son règne : annonce la parole ; insiste à temps, à contre-temps ; reprends, supplie, menace en toute patience et doctrine. » (Ibid. IV. 1, 2.)

Voilà le zèle de Paul, et celui qu'il inculque à son fidèle disciple ; voilà son amour pour les âmes ; voilà, finalement, son amour de Dieu.

« Mais toi, veille ; embrasse tous les travaux ; fais l'œuvre d'évangéliste ; remplis ton ministère ; sois sobre. Car pour moi, déjà me voici libation, et le temps de ma dissolution approche. J'ai combattu le bon combat ; j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi. Voici le reste : il m'est réservé la couronne de justice que le Seigneur, juste juge, me rendra en ce jour, et non-seulement à moi, mais aussi à ceux qui aiment son avènement. Hâte-toi de venir près de moi au plus tôt. Car Démas m'a

quitté par amour de ce siècle, et il s'en est allé à Thessalonique : Crescent, en Galatie; Tite, en Dalmatie. Luc est seul avec moi. Prends Marc, et amène-le avec toi; car il m'est utile dans le ministère. Quant à Tychique, je l'ai envoyé à Éphèse. Apporte-moi, en venant, le manteau que j'ai laissé à Troade, chez Carpus, et les livres; mais surtout les parchemins... » (II Tim. iv, 1-13.)

Quelle activité! Quel zèle! Quelle charité! Retenons de cette Épître ces paroles : « Tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus, souffrent persécution. » (Ibid. m, 12.) et aussi celles-ci : « Toute Écriture divinement inspirée est utile pour enseigner, pour reprendre, pour corriger, pour instruire dans la justice; afin que l'homme de Dieu soit parfait, instruit à toute bonne œuvre. » (Ibid. 16, 47.)

Oui, qui veut vivre en chrétien, doit combattre, en lui-même, contre la triple concupiscence, et, au dehors, contre le monde, qui préfère le plaisir défendu, à la Croix de Jésus-Christ.

III.

ÉPIÔTRE AUX ÉPHÉSIENS.

Tychique portait à Timothée la lettre que nous venons de résumer, et en même temps celle que nous allons analyser, aux Éphésiens.

Dans la première partie l'Apôtre parle du mystère de la Rédemption. Il montre Jésus-Christ médiateur et Sauveur unique, centre divin de l'humanité, de toutes les intelligences, de tous les siècles; Chef divin de l'Église, son Corps mystique; dans la seconde partie, il

rappelle aux chrétiens leurs devoirs. Ces pages sont pleines de grandeur et de feu, et, ici encore, on sent que les chaînes de Paul donnent un magnifique élan à la parole de Dieu.

Il sent que les ennemis de son Maître essaient d'empêcher son Règne sur la terre, et, comme enivré par l'Esprit-Saint d'amour divin, il chante le Christ et célèbre sa gloire. Il dit aux Juifs et aux Gentils, vous ne faites plus qu'un en Jésus-Christ. « Ainsi, étant venu, il a évangélisé la paix, et à vous qui étiez éloignés, et à ceux qui étaient proches. Car par lui nous avons les uns et les autres accés auprès du Père, dans un seul Esprit. Vous n'êtes donc plus des étrangers et des hôtes, mais vous êtes de la cité des saints et de la maison de Dieu : surédifiés sur le fondement des Apôtres et des prophètes, la pierre du sommet de l'angle étant le Christ Jésus lui-même. C'est en lui que tout l'édifice construit, s'élève en temple saint pour le Seigneur. Et c'est en lui que vous-mêmes faites partie de la construction, pour y être la demeure de Dieu par le Saint-Esprit. C'est pour cela que moi Paul suis prisonnier du Christ Jésus, pour vous gentils : car vous avez appris de quelle manière Dieu m'a fait le dispensateur de sa grâce envers vous, après m'avoir découvert par révélation ce mystère, dont je viens de vous parler en peu de mots; en sorte que, lisant, vous pouvez comprendre l'intelligence que j'ai du mystère de Jésus-Christ; mystère qui, dans les autres générations, n'a pas été découvert aux enfants des hommes, comme il est maintenant révélé par le Saint-Esprit à ses saints Apôtres et aux prophètes; que les Gentils sont cohéritiers, et membres du même corps, et copartageants de la promesse de Dieu, dans le Christ Jésus, par l'Évangile, dont j'ai été fait ministre, en vertu du don de la grâce de Dieu, qui m'a été communiquée par son opération toute-puissante.

« A moi, le plus petit d'entre les saints, a été donnée cette grâce d'évangéliser parmi les Gentils les richesses incompréhensibles de Jésus-Christ, et d'éclairer tous les hommes sur l'économie du mystère, qui était caché depuis les siècles en Dieu, créateur de toutes choses; afin que les principautés et les puissances célestes connussent par l'Église la sagesse de Dieu, si diverse en ses opérations, selon qu'il l'avait réglé d'avance pour les siècles, et qu'il l'a accompli dans le Christ Jésus Notre-Seigneur, par qui nous avons confiance, et dans la confiance accés par la foi en lui. » (Éph. ii. 17-22, et iii. 1-12.)

Peut-on, nous le demandons, parler avec plus de clarté, plus de profondeur, plus d'élévation, du mystère du Verbe-Incarné, Fils éternel de Dieu? de ce mystère caché en Dieu, qui est la Sagesse de Dieu, et qu'il a accompli dans le Christ Jésus, pour que le ciel et la terre; les intelligences célestes et les hommes apprirent par l'Église, *per Ecclesiam*, cette même sagesse de Dieu? On sent que le grand Paul, s'il est retenu par les chaînes, à terre, plane dans les cieux, et qu'il lit à découvert dans la Vérité.

Oh! qu'il a raison d'ajouter: « Ainsi je vous prie de ne point défaillir à cause de mes tribulations pour vous, puisque c'est là votre gloire. C'est pour cela que je fléchis les genoux devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de qui toute paternité est nommée dans le ciel et sur la terre, afin qu'il vous accorde selon les richesses de sa gloire, que vous soyez fortifiés dans l'homme intérieur par son Esprit; que Jésus-Christ habite dans nos cœurs par la foi; que vous soyez enracinés et fondés dans sa charité; en sorte que vous puissiez comprendre, avec tous les saints, quelle est la largeur, et la longueur, et la hauteur, et la profondeur du mystère que je vous annonce, et connaître aussi la

charité de Jésus-Christ, qui surpasse toute science, pour que vous soyez remplis selon toute la plénitude de Dieu. » (Éph. iii. 13-19.)

Après ce souhait, formé par l'Apôtre, devant la majesté du Père, en vue du Règne de son divin Fils dans tous les cœurs, dans tous les mondes; souhait d'une grandeur infinie, Paul, vaincu par les sublinités qui défient son regard, ajoute: « Mais à celui qui, par la vertu opérant en nous, peut faire surabondamment au delà de ce que nous demandons ou concevons, à lui gloire, par l'Église et par le Christ Jésus, dans la succession des âges et dans tous les siècles. Amen. » (Ibid. 20, 21.)

Après ces élévations, Paul descend à la pratique des vertus; mais on sent que les ailes de son âme ne se replient que pour se déployer bientôt encore. « Je vous conjure donc, dit-il, moi qui suis dans les chaînes pour le Seigneur, de marcher dignement dans la vocation à laquelle vous avez été appelés; pratiquant en tout l'humilité, la douceur et la patience, vous supportant les uns les autres avec charité; travaillant avec soin à conserver l'unité d'esprit dans le lien de la paix. Vous êtes un seul corps et un seul esprit, comme vous avez été appelés en l'espérance une de votre vocation. Il n'y a qu'un Dieu, père de tous, qui est au-dessus de tous, dans toutes choses et en nous tous. (Ibid. iv. 1-6.) Puis le héraut du Christ se hâte de revenir à lui, pour conseiller aux Éphésiens de pratiquer la vérité dans la charité, afin de croire de toute manière en Jésus-Christ qui est le Chef.

Le regard de l'Apôtre aperçoit alors, mêlés aux chrétiens, quelques gnostiques, secte impure réchauffée par Simon le mage; devanciers des francs-maçons, lesquels se vanteront un jour de les avoir pour pères, et voici comment il en parle: « Je vous avertis donc et

je vous conjure par le Seigneur de ne plus marcher comme les gentils, qui s'avancent dans la vanité de leurs pensées; qui ont leur intelligence obscurcie de ténèbres, entièrement éloignés de la vie de Dieu, par l'ignorance qui est en eux, à cause de l'aveuglement de leur cœur; qui, n'ayant pas l'espérance d'une autre vie, se sont abandonnés à l'impudicité, pour en faire toutes les œuvres, jusqu'à satiété. » (Éph. iv, 17-19.)

Le chapitre vi de cette même Épître aux Éphésiens s'appliquait aux gnostiques d'alors, et à nos franc-maçons modernes, d'un bout à l'autre. En effet, ces sectaires ont sans cesse à la bouche le mot de fraternité; mais il s'agit des leurs seulement. On sait par ailleurs leurs mœurs faciles; leurs blasphèmes contre le vrai Dieu; leur prétention d'illuminer les adeptes qui se donnent à eux; leurs banquets et leurs chansons dissolues; les pièges tendus dans leurs réunions à l'innocence; leur doctrine sur le mariage; la haine qu'ils professent pour le mariage chrétien, et la façon dont ils avilissent l'union de l'homme et de la femme, faite si noble par le christianisme, jusqu'au point d'être élevée à la dignité de sacrement, et, en quelque sorte, d'être spiritualisée et rendue ecclésiastique, en recevant comme modèle et idéal l'union du Christ avec son Église. Eh bien! lisons cette page du grand apôtre Paul, et au lieu de penser aux gnostiques de son temps, songeons aux nôtres, à leurs mœurs, à leurs discours, à tout ce qui se passe dans leurs Loges.

« Soyez donc les imitateurs de Dieu, comme enfants bien-aimés; et marchez dans la dilection, ainsi que Jésus-Christ nous a aimés, et s'est livré lui-même pour nous, en s'offrant à Dieu comme une victime d'agréable odeur.

« Qu'on n'entende pas même parler parmi vous, ni de fornication, ni de quelque impureté que ce soit, ni

d'avarice, comme il sied à des saints; point de turpitude, ni de folles paroles, ni de bouffonnerie, ce qui ne convient pas à votre état; mais plutôt l'action de grâces. Car sachez-le bien, nul fornicateur, nul impudique, nul avare, dont le vice est une idolâtrie, n'a héritage dans le royaume du Christ et de Dieu.

« Que personne ne vous séduise par de vains discours; car c'est là ce qui attire la colère de Dieu sur les fils de l'incrédulité. N'ayez donc point de part avec eux.

« Car vous étiez autrefois ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur. Marchez donc comme les enfants de lumière.

« Or, le fruit de la lumière est en toute bonté, justice et vérité. Ainsi recherchez ce qui est agréable à Dieu.

« Ne vous associez point aux œuvres stériles des ténèbres, mais plutôt reprenez-les. Car ce que ces hommes font en secret, est honteux même à dire. » (Éph. v, 4-12.)

Voilà bien pourquoi il y avait au temps de saint Paul, comme aujourd'hui, des sociétés secrètes: *Qui male agit, odit lucem*; qui fait le mal, fuit la lumière.

Il faut reprendre, dit l'Apôtre, et sétrir ces associations; les exposer au jour, afin qu'en les démasquant on les voie telles qu'elles sont.

« Or, toutes les choses qui sont ainsi reprises, reçoivent la manifestation de la lumière; et par là, tout ce qui est mis à découvert est mis dans son vrai jour. Aussi est-il dit: (Isaïe ix, 2: - xxv, 19: - lx, 1.) Toi qui dors, éveille-toi, leve-toi d'entre les morts, et le Christ t'illuminera.

« Ayez donc soin, mes frères, de marcher avec circonspection; non comme des insensés, mais comme des hommes sages, rachetant le temps, parce que les jours

sont mauvais. C'est pourquoi n'agissez pas imprudemment, mais appliquez-vous à connaître quelle est la volonté de Dieu. Et gardez-vous de vous enivrer de vin, d'où naît la luxure ; mais remplissez-vous du Saint-Esprit, vous entretenant ensemble de psaumes, d'hymnes et de cantiques spirituels, chantant du fond de vos cœurs à la gloire du Seigneur, rendant grâces en tout temps et pour toutes choses à Dieu le Père, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Vous soumettant les uns aux autres dans la crainte de Jésus-Christ.

« Que les femmes soient soumises à leurs maris comme au Seigneur, parce que le mari est le chef de la femme, comme Jésus-Christ est le chef de l'Église, son corps, dont il est aussi le Sauveur. Comme donc l'Église est soumise à Jésus-Christ, de même aussi les femmes doivent être soumises en tout à leurs maris. Et vous, maris, aimez vos femmes comme Jésus-Christ a aimé l'Église, jusqu'à se livrer lui-même pour elle ; afin de la sanctifier, en la purifiant dans l'eau, dans la parole de vie ; pour se donner à lui-même une Église toute glorieuse, qui n'ait ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais qui soit sainte et immaculée. C'est ainsi que les maris doivent aimer leurs femmes, comme leur propre corps. Celui qui aime sa femme s'aime soi-même. Car jamais personne n'a haï sa propre chair ; au contraire il la nourrit et la soigne, comme Jésus-Christ l'Église ; parce que nous sommes les membres de son corps, formés de sa chair et de ses os. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et ils seront deux dans une seule chair.

« Ce sacrement est grand, je dis en Jésus-Christ et en l'Église. Que chacun de vous donc aime sa femme comme soi-même, et que la femme révère son mari. » (Éph. v. 13-33.)

Voilà, peut-on ajouter, comment les chrétiens sont époux, et comment les époux sont heureux ; voilà comment naissent les générations chastes et bénies du ciel ; admirées de la terre et souvent placées par l'Église sur ses autels.

Le chapitre vi^e dit les devoirs des enfants et des parents ; des serviteurs et des maîtres.

Alors l'Apôtre pousse un cri de guerre pour appeler ses frères au combat, et il le fait avec un charme d'autant plus ravissant qu'il est lui-même chargé de chaînes.

« Fortifiez-vous, leur dit-il, dans le Seigneur et dans sa vertu toute-puissante. Revêtez-vous de l'armure de Dieu, afin que vous puissiez demeurer fermes contre les embûches du démon. Car nous avons à combattre, non contre la chair et le sang, mais contre les principautés, contre les puissances, contre les princes de ce monde de ténèbres, contre les esprits de malice répandus dans l'air. C'est pourquoi prenez l'armure de Dieu, afin que vous puissiez résister au jour mauvais, et en toutes choses demeurer parfaits. Tenez-vous donc prêts : que la vérité soit la ceinture de vos reins, et que la justice soit votre cuirasse. Que votre chaussure soit la disposition d'aller où veut l'Évangile de la paix. Servez-vous surtout du bouclier de la foi, pour pouvoir éteindre tous les traits enflammés du très-méchant. Prenez encore le casque du salut, et l'épée spirituelle, qui est la parole de Dieu.

« Cependant recourez à toute prière et supplication, priant en tout temps, en esprit ; et, pour cela, veillez avec une persévérante assiduité, suppliant aussi pour tous les saints, et pour moi, afin que Dieu m'ouvrant la bouche, me donne des paroles pour annoncer librement le mystère de l'Évangile : pour lequel je remplis dans les chaînes la fonction d'ambassadeur. Et qu'ainsi j'en parle avec la hardiesse convenable. » (Éph. vi, 11-20.)

Quant aux circonstances où je me trouve et à mes occupations, Tychique, notre cher frère, et fidèle ministre du Seigneur, vous informera de tout. C'est pour cela que je vous l'ai envoyé, afin que vous sachiez ce qui me concerne, et qu'il console vos cœurs. Paix aux frères, et charité avec la foi, de la part de Dieu le Père et du Seigneur Jésus-Christ. Que la grâce soit avec tous ceux qui aiment Notre-Seigneur Jésus-Christ d'un amour pur. Amen.

Puisque la bouche parle de l'abondance du cœur, combien noble, grand et divin, était le cœur de Paul !

IV.

ÉPÎTRE AUX PHILIPPIENS.

Timothée, évêque d'Ephèse, était venu à Rome, auprès de son maître, qui l'avait appelé. C'est ce que nous voyons en tête de la présente Lettre : « Paul et Timothée serviteurs de Jésus-Christ, à tous les saints dans le Christ Jésus qui sont à Philippes, avec les évêques et les diacres, grâces à vous et paix de la part de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus-Christ. Je rends grâces à mon Dieu, toutes les fois que je me souviens de vous... de votre participation à l'Évangile de Jésus-Christ. » (Philip. 1, 1-3.)

Il faut savoir qu'en apprenant la captivité de Paul, leur père, les habitants de Philippes (de Macédoine) lui avaient député leur évêque Éphaphrodite, pour le consoler et lui porter des secours. Aussi le cœur de l'Apôtre s'épanche en flots d'amour sur ses chers Philippéens. « Car Dieu m'est témoin, leur dit-il, avec quelle tendresse je vous aime tous dans les entrailles de Jésus-

Christ. Et ce que je lui demande, est que votre charité croisse de plus en plus en sagesse et en toute intelligence; afin que vous discerniez ce qui est le meilleur, que vous soyez purs et exempts de chute, jusqu'au jour de Jésus-Christ. » (Philip. 1, 8-10.)

On s'étonnera de voir Paul demeurer prisonnier, lui que Jésus-Christ a choisi comme Apôtre de son nom : les jugements de Dieu ne sont pas ceux des hommes. Paul le fait comprendre aux Philippéens : « Au reste, leur dit-il, je veux que vous sachiez que ce qui m'est arrivé, a beaucoup servi au progrès de l'Évangile; en sorte que mes chaînes sont devenues célèbres pour le Christ, dans tout le prétoire et partout ailleurs, et que plusieurs de mes frères dans le Seigneur, encouragés par mes liens, sont devenus plus hardis à annoncer la parole de Dieu sans crainte. » (Ibid. 12-14.) Le Christ est glorifié! Cela suffit à Paul; « car, dit-il, le Christ est ma vie, et la mort m'est un gain. » (Ibid. 21.) Mais comme si ce désir n'était pas selon Dieu, il est prêt à rester sur la terre pour y continuer ses labeurs, par amour de Jésus-Christ.

Alors s'oubliant lui-même, il leur dit : « Soyez donc dans la même disposition où a été le Christ Jésus, qui, étant dans la forme de Dieu, dans l'essence de Dieu n'a point cru que ce fût pour lui une usurpation de se tenir égal à Dieu, et cependant il s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave, fait semblable aux hommes, et reconnu homme pour ce qui a paru en lui. Il s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom; afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père. Ainsi, mes bien-aimés, comme

vous avez été toujours obéissants... opérez votre salut avec crainte et tremblement. Car c'est Dieu qui opère en vous le vouloir et le faire, selon sa bonne volonté. Accomplissez donc toutes choses sans murmures et sans hésitations, afin que vous soyez sans reproches, et simples comme des enfants de Dieu, irrépréhensibles au milieu d'une nation perverse et corrompue, où vous brillez comme des astres du monde. » (Philip. II, 5-15.)

Ces paroles, ces cris d'amour, que l'Esprit de Dieu inspirait à notre Apôtre, nous émeuvent toujours : quelle impression ne devaient-ils pas faire sur ces nouveaux convertis de Macédoine, sortis à peine du paganisme, et vivant encore au sein des ténèbres de l'idolâtrie ! On comprend que de pareils accents, redits de provinces en provinces, d'échos en échos, aient suscité des chrétiens, généreux jusqu'au martyre, qui, au sein des tourments, n'avaient eux-mêmes qu'une réponse à leurs bourreaux et que ce seul cri : *Amo Christum* : J'aime le Christ.

Le Chapitre troisième est une exhortation à fuir les faux ouvriers de l'Évangile, les judaisants, les chiens, qui aboient contre les vrais ministres de Jésus-Christ et corrompent la doctrine du Maître. Pour moi, dit le grand Paul : « J'estime que tout est perte, au prix de l'éminente science de Jésus-Christ, mon Seigneur ; pour qui j'ai fait rebut de toutes choses, les regardant comme du fumier, afin de gagner le Christ. » (Ibid. III, 8.)

Et alors stigmatisant les matérialistes de ce temps-là « qui se conduisent, dit-il, en ennemis de la croix de Jésus-Christ, dont la fin sera la perdition, qui font de leur ventre, leur dieu. » (Ibid. III, 18, 19.) il ne craint pas de s'écrier : « Mais nous, notre vie est dans les cieux ; c'est de là, aussi que nous attendons le Sauveur, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui transformera notre corps misérable, le

rendant conforme à son corps glorieux, par cette vertu efficace qui peut lui assujettir toutes choses. » (Philip. III, 20.)

Pourquoi donc les chrétiens sont-ils si peu attentifs à lire, à relire ces pages inspirées, où la vérité, on peut le dire, coule à flots pressés ? Hélas ! le goût des Livres Sacrés se perd, et aussi la foi robuste des premiers chrétiens. Revenons donc à l'Église, aux Saintes Lettres, et au Saint-Esprit, leur divin Inspirateur.

Le chapitre quatrième de l'Épître aux Philippiens est suave, et d'une fraîcheur de sentiments vraiment admirable. « C'est pourquoi, mes frères très chers et très désirés, ma joie et ma couronne, maintenez-vous ainsi fermes dans le Seigneur, mes bien-aimés. Je prie Évoïdia et je conjure Syntiqué d'être unies de sentiments dans le Seigneur. Je te prie aussi, toi mon fidèle compagnon, de les aider, elles qui ont travaillé avec moi pour l'Évangile, avec Clément et mes autres coopérateurs, dont les noms sont au livre de vie. Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur : je le dis encore une fois, réjouissez-vous.

« Que votre modestie soit connue de tous les hommes : le Seigneur est proche.

« Ne vous inquiétez de rien : mais en toutes choses présentez à Dieu vos demandes, par des prières et des supplications, accompagnées d'actions de grâces. Et que la paix de Dieu qui surpasse tout sentiment, garde vos cœurs et vos esprits dans le Christ Jésus.

« Enfin, mes frères, tout ce qui est vrai, tout ce qui est honnête, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui est aimable, tout ce qui appartient à la bonne réputation, tout ce qui est vertu, tout ce qui est estimable dans la conduite, que ce soit là votre méditation.

« Ce que vous avez appris et reçu, et entendu de moi, et vu en moi, faites-le ; et le Dieu de paix sera en vous.

« Cependant j'ai reçu une grande joie dans le Seigneur, parce qu'enfin vous avez réfléchi dans vos sentiments pour moi : vous les aviez toujours, mais l'occasion de les montrer manquait. Ce n'est pas à cause de ma détresse que je parle ainsi, car j'ai appris à être content de l'état où je me trouve. Je sais être humilié, je sais aussi avoir abondamment (partout et en toutes choses je suis satisfait) rassasié ou ayant faim, dans l'abondance ou l'indigence. »

« Je puis tout en Celui qui me fortifie. » (Philip. iv, 1-13.)
Et la Lettre continue, pleine d'actions de grâces pour ses chers Philippéens. Elle finit ainsi : « Saluez tous les saints dans le Christ Jésus. Les frères qui sont avec moi vous saluent. Tous les saints vous saluent, mais principalement ceux de la maison de César. Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec votre esprit. Amen. » (Ibid. 21-23.)

Jusqu'à dans le palais de Néron, le nom de Jésus avait pénétré, et, là, à côté du tyran, des cœurs d'hommes et de femmes s'étaient donnés au Christ prêché par Paul ! Oui, l'Esprit souffle où il veut. Heureux ceux qui obéissent à sa divine impulsion !

V.

ÉPIÎTRE A PHILÉMON.

Disons d'abord que Philémon, noble phrygien, habitant Colosses, avait un esclave nommé Onésime, qui avait fui son maître, et s'était réfugié auprès de l'apôtre Paul, prisonnier à Rome. Le fugitif avait été instruit et converti, et saint Paul, qui l'avait fait chrétien, le renvoyait à Philémon. Ne voulant pas lui comman-

der de rendre la liberté à cet esclave, il l'en prie, en des termes, qui arrachent des larmes, tant ils partent du cœur ; le cœur de Paul, le cœur du Christ !

« Paul, prisonnier du Christ Jésus, et Timothée son frère, à Philémon, notre bien-aimé et notre coopérateur ; et à notre très chère sœur Appie ; et à Archippe, le compagnon de nos combats ; et à l'Église qui est dans ta maison : grâce à vous et paix, de la part de Dieu notre Père, et du Seigneur Jésus-Christ.

« Je rends grâces à mon Dieu, et je fais sans cesse mémoire de toi dans mes prières, entendant quelle est ta charité et ta foi dans le Seigneur Jésus, et envers tous les saints ; au point que la libéralité de ta foi devient éclatante, par la connaissance de tout le bien, qui se fait chez vous, dans le Christ Jésus. Car j'ai eu grande joie et consolation dans ta charité, parce que les entrailles des saints ont été apaisées par toi, mon frère. C'est pourquoi, pouvant avec une pleine assurance l'ordonner dans le Christ Jésus ce qui convient, j'aime mieux employer la prière de l'affection, toi étant tel que moi le vieux Paul, qui de plus suis maintenant prisonnier de Jésus-Christ.

« Or, la prière que je te fais, est pour mon fils Onésime, que j'ai engendré dans mes chaînes, qui t'a été autrefois inutile, mais qui est maintenant utile, et à moi et à toi.

« Moi, je te l'ai envoyé ; pour toi, reçois-le comme mes entrailles. J'avais eu dessein de le retenir près de moi, afin qu'il me rendit quelque service en ta place, dans les liens de l'Évangile. Cependant je n'ai rien voulu faire sans ton avis, afin que ta bonne action ne soit pas comme forcée, mais volontaire. Car, s'il t'a quitté momentanément, c'était peut-être afin que tu le recouvras pour toujours : non plus comme un esclave, mais au lieu d'un esclave, comme un frère bien-

aimé, de moi en particulier ; mais combien plus de toi, et selon la chair, et selon le Seigneur. Si donc tu me tiens pour uni à toi, reçois-le comme moi-même. Que s'il t'a fait tort, où qu'il te doive quelque chose, impute-le moi.

« Moi Paul, c'est de ma main que j'ai écrit ; c'est moi qui te rendrai ce qu'il te doit, pour ne pas te dire que tu le dois toi-même à moi.

« Oui, mon frère, qu'ainsi je jouisse de toi dans le Seigneur ; reconforte mes entrailles dans le Seigneur. C'est persuadé de ton obéissance, que j'ai écrit sachant que tu feras même au delà de ce que je dis.

« Prépare-moi aussi un logement, car j'espère que vos prières me rendront à vous.

« Epaphras, comme moi prisonnier pour le Christ-Jésus, te salue. Ainsi que Marc, Aristarque, Démas et Luc, mes coopérateurs. Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec votre esprit. Amen. » (Philém. 1-25.)

VI.

ÉPIÔRE AUX COLOSSIENS.

Cette Épître pourrait se résumer en deux mots : Attachez-vous à Jésus-Christ, image de Dieu invisible, par qui tout a été fait ; science infinie ; et prenez garde aux fausses doctrines de la philosophie mondaine, qui cherche à vous égarer.

« Paul, Apôtre de Jésus-Christ par la volonté de Dieu, et Timothée son frère, à nos saints et fidèles frères dans le Christ Jésus, qui sont à Colosses : grâce à vous, et paix, de la part de Dieu notre Père et de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous rendons grâces à Dieu, le

Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, priant sans cesse pour vous. Car nous avons appris quelle est votre foi dans le Christ Jésus, et votre charité envers tous les saints, à cause de l'espérance qui vous est réservée dans le ciel, et dont vous avez eu connaissance par la parole de vérité de l'Évangile, qui est parvenu jusqu'à vous, de même qu'on le trouve dans le monde entier, où il croit et fructifie, ainsi que parmi vous, depuis le jour où vous l'avez entendu, et où vous avez connu la grâce de Dieu selon la vérité, par les instructions du très cher Epaphras, notre coserviteur, qui est pour vous fidèle ministre du Christ Jésus ; lequel aussi nous a fait connaître votre charité dans l'Esprit. » (Colos. 1, 1-8.)

Qui lira attentivement ces quelques lignes, y trouvera un résumé du symbole des Apôtres, thème ordinaire du grand Paul : le Père, le Fils, le Saint-Esprit, le Christ médiateur et docteur des hommes — la foi, l'espérance et la charité — la catholicité de l'Église, répandue dans le monde entier, à cette époque déjà, — l'enseignement oral par Epaphras — l'action du Saint-Esprit dans l'Église, comme auteur de la charité allumée dans les âmes. A chaque mot, l'Esprit de vérité nous lance un rayon de lumière, par l'organe de cet anguste prisonnier du Christ Jésus.

Ce n'est pas assez au gré du héraut du Fils de Dieu, il continue : « Rendant grâces à Dieu le Père, qui nous a rendus dignes d'avoir part à l'héritage des saints dans la lumière ; qui nous a arrachés de la puissance des ténèbres, et nous a transférés dans le royaume de son Fils bien-aimé, en qui nous avons la rédemption par son Sang, la rémission des péchés ; de son Fils, qui est l'image du Dieu invisible, premier-né de toute créature. Car c'est par lui que tout a été fait dans les cieux et sur la terre, les choses visibles comme les invisibles, soit les trônes, soit les dominations, soit les

principautés, soit les puissances; tout a été créé par lui et en lui. » (Colos. 1, 12-16.)

Quel torrent de vérité céleste! En quelques coups de pinceau, en quelques mots, Paul a dit le ciel et la terre, et le Verbe apparaît comme sortant du sein de l'éternité pour créer toutes choses invisibles et visibles, in-créé lui-même, mais engendré éternellement du sein de son Père, destiné de toute éternité à s'unir à l'humanité, comme Verbe fait chair, et premier-né de toute créature dans les desseins de Dieu. Car « lui-même est avant tous, et toutes choses subsistent en lui; » (Ibid. 17.) étant le Verbe de Dieu, Acte éternel de l'Intelligence infinie, en qui le Père se voit; en qui est tout être.

N'est-ce pas ainsi que Jésus a parlé, quand il disait à Philippe: Philippe, qui me voit, voit mon Père; mon Père et moi, sommes un?

Mais n'arrêtons pas le flot. Il est aussi le chef du corps de l'Église, lui qui est le principe, le premier-né d'entre les morts, afin qu'il soit lui-même en toutes choses tenant la primauté, parce qu'il a plu au Père que toute plénitude habitât en lui, et de réconcilier tout par lui, en lui-même pacifiant par le Sang de sa croix ce qui est, soit sur la terre, soit dans les cieux. Vous étiez vous-mêmes autrefois éloignés, et ennemis dans le cœur, par les œuvres mauvaises; mais maintenant il vous a réconciliés dans le corps de sa chair, par la mort, pour vous rendre saints, purs et irrépréhensibles devant lui, si toutefois vous demeurez fermes sur le fondement de la foi, et inébranlables dans l'espérance de l'Évangile que vous avez entendu, qui a été prêché à toute créature qui est sous le ciel, et dont j'ai été fait ministre, moi Paul. » (Ibid. 18-23.)

Oui, certes; ô Paul, vous êtes le ministre de l'Évangile! Car si Pierre en a été établi le chef, ainsi que nous l'avons vu, vous, Paul, vous en êtes le grand précha-

teur, et tous les docteurs qui feront, dans la suite des âges, retentir du sein des nations diverses de la terre, les vérités proclamées par le Verbe-Incarné dont vous êtes le plus parfait commentateur, se plairont à redire vos paroles inspirées d'en haut. Qui plus que vous, ô Paul, a compris et dit le mystère de l'amour marié à la souffrance, en Jésus-Christ, notre modèle? Qui l'a mieux exprimé dans son âme et dans son corps, que vous-même? Aussi après ce torrent de vérité et de lumière qui vient de passer sous nos regards ravis, ajoutez-vous: « Moi Paul, qui me réjouis maintenant dans mes souffrances pour vous, et qui accomplis dans ma chair ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ, pour son corps qui est l'Église; de laquelle j'ai été fait ministre, selon la charge que Dieu m'a confiée à votre égard, afin que j'annonce pleinement la parole divine; le mystère caché depuis les siècles et les générations, mais qui est maintenant manifesté à ses saints, auxquels Dieu a voulu faire connaître quelles sont, pour les nations, les richesses de la gloire de ce mystère, qui est le Christ; pour vous, l'espérance de la gloire. » (Colos. 1, 24-27.)

Ce qui manque à la Passion de Jésus-Christ, pour son corps, qui est l'Église, dont nous sommes membres, c'est que nous aussi nous aimions Dieu en souffrant pour lui, et que nous souffrions en aimant Dieu, comme a fait Notre-Seigneur, notre Idéal céleste. « C'est lui, dit saint Paul, que nous prêchons, reprenant tout homme, et enseignant tout homme en toute sagesse, afin de rendre tout homme parfait dans le Christ Jésus. C'est pour cela que je travaille, combattant par l'opération de sa grâce, qui agit puissamment en moi. » (Ibid. 28-29.)

L'Apôtre sent bien que ce fleuve de vérité qui vient de sortir de son âme, et qui va parcourir le monde, pour l'abreuver de ses ondes divines, ne vient pas de lui,

pauvre créature, mais de Dieu; aussi se sent-il poussé à proclamer *l'opération de sa grâce, qui agit*; dit-il, *puissamment en moi*. Voilà de la vraie humilité, puisque l'humilité, dira un autre prodige de grâce, Thérèse, c'est la vérité.

Evidemment, en s'élevant à ces hauteurs, saint Paul avait pour but de montrer aux Colossiens que nulle doctrine humaine ne saurait surpasser la Révélation divine; ni lui être comparée; ni même arriver à l'intelligence des choses divines; en un mot, à un symbole de foi digne de Dieu et des hommes. Car après avoir souhaité aux Colossiens que leurs cœurs fussent consolés, et remplis de toutes les richesses d'une parfaite intelligence, pour connaître le mystère de Dieu le Père et du Christ Jésus, en qui sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science, il ajoute: « Je dis ceci, afin que personne ne vous séduise par la sublimité des discours. » (Colos. II, 4.) « Prenez garde que quelqu'un ne vous séduise par la philosophie et par de vains sophismes, selon la tradition des hommes, selon les éléments du monde, et non selon le Christ! Car toute la plénitude de la divinité habite en lui: *corporaliter*, réellement, substantiellement. Et vous êtes remplis de lui, qui est le chef de toute principauté et de toute puissance... vous êtes ensevelis avec lui dans le baptême, et ressuscités avec lui par la foi en l'opération de Dieu, qui l'a ressuscité d'entre les morts. Aussi lorsque vous étiez morts dans vos péchés... il vous a fait revivre avec lui... effaçant la cédule du décret de condamnation qui était contre nous: il l'a, en effet, abolie en l'attachant à la croix, et dépouillant les principautés et les puissances, il les a victorieusement traînées captives, triomphant publiquement d'elles en lui-même. » (Ibid. 8-15.) D'où l'Apôtre conclut que ce n'est ni la sagesse humaine, ni les observances judaïques, figuratives du

Christ, qui les sauveront, mais Jésus-Christ seulement.

Le chapitre III^e est rempli d'admirables conseils qui invitent les Colossiens à se revêtir de l'homme nouveau, Jésus-Christ, en qui il n'y a ni gentil ni Juif; ni barbare ni scythe; ni esclave, ni libre; car Jésus-Christ est tout en tous. Il leur demande de se supporter mutuellement. « Avant tout, leur dit-il, ayez la charité, qui est le lien de la perfection. » (Colos. III, 14.) « Quelque chose que vous fassiez, en parole ou en œuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus-Christ, rendant grâces par lui à Dieu le Père. » (Ibid. 17.)

Le chapitre IV^e recommande la prière, le bon emploi du temps, la grâce et la sagesse dans les paroles. L'Apôtre fait alors mention de Tychique qu'il leur envoie, avec sa lettre; d'Onésime, qui est revenu auprès de lui; d'Aristarque, prisonnier aussi; de Marc, d'Épharas; de Luc, médecin, et de Démas. Puis il salue les frères et recommande de lire cette lettre et de la faire lire par l'Église de Laodicée; enfin il recommande la vigilance à Archippus, évêque alors des Colossiens, en l'absence d'Épharas.

Ainsi Pierre, qui parcourait l'Europe; Paul, prisonnier pour le Christ Jésus; les Apôtres répandus dans le monde entier; tous leurs disciples, devenus, les uns évêques, les autres missionnaires de la bonne Nouvelle, commençaient et formaient le monde nouveau; c'est-à-dire le monde chrétien et civilisé. La société païenne, après avoir méprisé ces hommes comme le rebut de l'humanité, se joua de leur liberté et de leur vie, pensant se jouer aussi de leur enseignement, mais c'est elle qui fut vaincue. La Vérité avait pénétré déjà dans la maison de César, alors qu'ils la devinaient à peine. Elle élevait les esprits au ciel par la foi; les cœurs à l'amour, à l'admiration, ainsi qu'à la pratique des plus nobles vertus: l'Esprit-Saint créait par elle une société

nouvelle, l'Église catholique apostolique et romaine, mère, institutrice et guide de tous les peuples. Et voici qu'à dix-neuf siècles de distance, les Lettres écrites par Paul prisonnier, Paul, le lépreux de tentes, restent pour l'univers des foyers de lumière et de vertu. Les savoir lire, les comprendre et les goûter, c'est faire preuve de vraie science ; s'y plaire est pour un esprit marque de haute culture.

Des esprits légers passent à côté de ces phares lumineux sans les apercevoir. S'ils les voient, ils n'en discernent pas l'éclat et les méprisent, tandis que le pauvre nautonnier, qui parcourt les mers orageuses en cherchant sa route vers le port, les discerne, se réjouit et marche à leur lumière, en bénissant Dieu, premier auteur de ces bienfaits.

Cependant « la captivité de l'Apôtre touchait à sa fin, dit l'abbé Darras ; après deux ans passés à Rome sous la garde du prétorien Marcellus, sa cause fut définitivement jugée devant Néron, et il fut relâché. Telles sont les expressions de saint Jérôme, qui ne nous donne aucun autre détail sur cet événement. *L'histoire ecclésiastique* d'Eusèbe nous apprend de même que saint Paul recouvra sa liberté après sa première détention à Rome. Ces témoignages traditionnels sont conformes d'ailleurs au texte de saint Luc : « Paul demeura deux années dans l'hôtellerie où il avait pris son logement. » (Act. xxviii, 30.)

« Au moment où l'Apôtre voyait briser ses chaînes, Timothée n'était plus avec lui. Ce disciple l'avait quitté, peut-être pour accomplir en Asie une mission dont l'avait chargé son maître. Durant le voyage, il fut lui-même incarcéré, mis en jugement et relâché. C'est du moins ce que nous pouvons conjecturer de ce passage de l'Épître aux Hébreux : « Je vous annonce que notre frère Timothée vient d'être rendu à la liberté. Aussitôt qu'il

m'aura rejoint, j'irai avec lui le plus promptement possible vous visiter. » (Hébr. xiii, 23.) Ces lignes sont certainement écrites de Rome, puisque l'Apôtre ajoute immédiatement : « Les frères d'Italie vous saluent. » (Ibid. 24.) Ainsi la première pensée de l'Apôtre, après sa détention, se reportait sur Jérusalem, où deux années auparavant il avait rencontré une hostilité si violente, et une persécution si acharnée... L'Épître aux Hébreux fut le message qui devait préparer les esprits à le recevoir. On croit qu'elle fut composée, sous forme de dissertation, pendant les derniers mois de la captivité de saint Paul. Du reste, elle ne porte aucune suscription. L'Apôtre ne s'y nomme point, peut-être pour ne pas réveiller par ce nom de Paul, si détesté des Juifs, des haines déjà trop envenimées. Mais cette concession aux préjugés de ses ennemis, si tant est qu'elle ait eu lieu, se trouve amplement rachetée par l'énergie avec laquelle saint Paul établit sur le mosaïsme le règne triomphant de Jésus-Christ. On a voulu se prévaloir de l'absence du nom de Paul en tête de cette Épître pour en contester l'authenticité, mais il suffit de la lire, comme dit un exégète, pour y reconnaître la griffe du lion. » (Hist. Ecc. t. VI, p. 464.)

VII.

ÉPÎTRE AUX HÉBREUX.

Au moment de quitter ses chaînes, le grand Apôtre a voulu, comme l'aigle de Pathmos, entonner en l'honneur du Verbe-Incarné un chant d'amour, que toutes les langues et tous les rivages rediraient : chant d'amour qui devrait être sur toutes les lèvres et dans

tous les cœurs. Jusqu'ici, nous nous sommes essayé à le redire nous-même, en le bégayant. Écoutez Paul prisonnier et sachons prêter une oreille attentive à ses divins accents.

« Dieu, dit-il qui a parlé autrefois à nos Pères, en divers temps et en différentes manières par les prophètes vient, de ces jours, de nous parler par son Fils, qu'il a constitué héritier de toutes choses, par qui aussi il a fait les siècles : lequel étant la splendeur de sa gloire, et l'image de sa substance, accomplissant la purification des péchés, est assis au plus haut des cieux à la droite de la Majesté, étant élevé au-dessus des Anges, que le nom qu'il a nommé l'emporte sur leur nom. Car quel est l'Ange à qui Dieu ait jamais dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui ? Et encore : Moi je serai son Père, et lui sera mon Fils ? Et lorsque de nouveau il introduit dans le monde son Premier-né, il dit : Que tous les Anges de Dieu l'adorent. Aussi l'Écriture dit touchant les Anges : Qui fait des esprits ses envoyés, et des flammes de feu ses ambassadeurs. Mais au Fils : Votre trône, Dieu, est dans les siècles des siècles ; le sceptre d'équité est le sceptre de votre empire. Vous avez aimé la justice et haï l'iniquité : c'est pourquoi, ô Dieu, votre Dieu vous a oint d'une huile d'exultation, au-dessus de ceux qui ont part avec vous. De plus : c'est vous, Seigneur, qui au commencement avez fondé la terre ; et les cieux sont l'ouvrage de vos mains. Ils périront ; mais vous, vous demeurerez ; et tous ils vieilliront comme un vêtement. Et vous les changerez comme un manteau, et ils seront changés : mais vous, vous êtes toujours le même, et vos années ne finiront point. Enfin quel est l'Ange à qui le Seigneur ait jamais dit : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis, l'escabeau de vos pieds ? Ne sont-ils pas

tous des esprits administrateurs, envoyés comme ministres en faveur de ceux qui recueillent l'héritage du salut ? » (Hébr. 1, 1-14.) Tout est sublime, tout est divin dans cette Épître. A peine l'Apôtre a-t-il fini un chant, qu'il en reprend un autre. Le chapitre second célèbre les humiliations et les grandeurs du Christ Jésus.

Gardons bien, dit Paul, ce que nous avons entendu, et n'en laissons rien perdre. Car si la parole dite à Moïse par les Anges est demeurée ferme ; si ses contempteurs ont été punis, comment n'auraient-ils pas le même sort ceux qui méprisent l'enseignement annoncé d'abord par le Seigneur, puis par les Apôtres qui l'ont entendu, et redit. « Dieu attestant leur témoignage par les signes, les prodiges, différents effets de sa puissance et les dons du Saint-Esprit distribués selon sa volonté ?

« Car ce n'est point aux Anges que Dieu a soumis le monde futur, dont nous parlons : » (Ibid. n, 4, 5.) mais au Fils de l'homme, Jésus, qui « abaissé pour un moment au-dessous des Anges, est maintenant, nous le voyons, couronné de gloire et d'honneur, à cause de la mort qu'il a soufferte, ayant selon la grâce de Dieu goûté la mort pour tous. » (Ibid. 9.)

Écoutez attentivement ce qui suit : « Il convenait, *decebat*, que Celui pour qui et par qui sont toutes choses, qui avait préparé à la gloire une multitude d'enfants, consommât par les souffrances l'Auteur de leur salut. » (Ibid. 10.)

Pour les Juifs, Moïse s'élevait au-dessus de tout et de tous : Paul le sait, et il leur montre Jésus placé à des hauteurs infinies, au-dessus de Moïse.

« Vous donc, frères saints, participant à la vocation céleste, considérez l'Apôtre et Pontife de notre confession, Jésus, qui est fidèle à celui qui l'a établi, comme Moïse a été fidèle dans toute sa maison. Car il a été jugé

digne d'une gloire autant au-dessus de celle de Moïse, qu'il mérite plus d'honneur que la maison, celui qui l'a construite. En effet, il n'y a point de maison qui n'ait été bâtie par quelqu'un, et celui qui a bâti toutes choses, c'est Dieu. Quant à Moïse, il a été sans doute fidèle dans toute la maison de Dieu, comme un serviteur, en témoignage des choses qui devaient être dites, mais Jésus-Christ, comme fils, est dans sa maison, et nous sommes nous-mêmes cette maison, si nous conservons fermes la confiance et la gloire de l'espérance jusqu'à la fin. » (Hébr. iii, 1-6.) C'est pourquoi, ajoute saint Paul en parlant aux Juifs, « selon la parole de l'Esprit-Saint, ... n'endurcissez pas vos cœurs. » (Ibid. 7, 8.)

« Car la parole de Dieu est vivante et efficace, et plus pénétrante qu'aucun glaive à deux tranchants : elle entre et atteint jusqu'à la division de l'âme et l'esprit, jusque dans les jointures et dans les moelles, et elle discerne les pensées et les intentions du cœur. Aucune créature n'est invisible en sa présence ; mais tout est à nu et à découvert devant les yeux de celui de qui nous parlons. Ayant donc un grand Pontife, qui est monté au plus haut des cieux, Jésus, Fils de Dieu, demeurons fermes dans la confession. Car nous n'avons point un Pontife qui ne puisse compatir à nos infirmités ; mais il a été éprouvé en tout, à notre ressemblance, hors le péché. Allons donc avec confiance devant le trône de sa grâce, afin d'y recevoir miséricorde, et d'y trouver grâce dans un recours opportun. » (Ibid. iv, 12-16.)

Au chapitre huitième de cette même Épître, l'Apôtre résumant ce qu'il a dit déjà, montre que le pontifical d'Aaron n'était que la figure et l'ombre de celui de Jésus-Christ, prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech, lequel était Roi et Pontife, recevant la dîme,

même d'Abraham, le père des croyants ; n'ayant ni généalogie, ni postérité connues, et offrant en sacrifice le pain et le vin.

« Or, dit saint Paul, voici l'abrégé de ce que nous disons : Nous avons un Pontife tel, qu'il est assis dans les cieux ; à la droite du trône de la Majesté, ministre du sanctuaire, et du véritable tabernacle que le Seigneur a dressé, et non pas un homme. Car tout pontife est établi pour offrir à Dieu des dons et des victimes. C'est pourquoi il est nécessaire que celui-ci ait aussi quelque chose à offrir, si donc il se fût agi de ce qui est sur la terre, il ne serait pas même prêtre, puisqu'il y en avait pour faire des offrandes selon la Loi, lesquels sont ministres de la figure et de l'ombre des choses célestes, suivant ce qu'il fut répondu à Moïse, lorsqu'il devait édifier le tabernacle : Vois, est-il dit, et fais toutes choses selon le modèle qui t'a été montré sur la montagne, au lieu que lui a reçu un ministère d'autant plus excellent, qu'il est le médiateur d'une alliance plus parfaite établie sur de meilleures promesses. Car si la première eût été sans imperfection, il n'y aurait certainement pas eu lieu d'en chercher une seconde. Cependant Dieu parle ainsi, en se plaignant d'eux : Voici que des jours viendront, dit le Seigneur, et j'accomplirai avec la maison d'Israël et la maison de Juda, une alliance nouvelle ; non comme l'alliance que je fis avec leurs pères, lorsque je les pris par la main pour les tirer de la terre d'Égypte, parce qu'eux-mêmes n'étant point demeurés dans mon alliance, moi aussi je les ai laissés, dit le Seigneur ; mais voici l'alliance que je ferai avec la maison d'Israël, après ces jours-là, dit le Seigneur : mettant mes lois dans leur esprit, je les écrirai aussi dans leur cœur ; et je serai leur Dieu, et eux seront mon peuple. Et chacun n'enseignera plus son prochain, ni chacun son frère, disant : Connais le Seigneur ;

parce que tous me connaîtront, depuis le plus petit d'entre eux jusqu'au plus grand : car je leur pardonnerai leurs iniquités et je ne me souviendrai plus de leurs péchés. Mais en appelant nouvelle cette alliance, il a déclaré vieillie la première. Or, ce qui s'use et vieillit est près de sa fin. » (Hebr. viii, 1-13.)

Ces paroles sacrées ont été réalisées d'une manière admirable par la descente de l'Esprit de vérité sur les Apôtres, et sur les foules assemblées. Tous prophétisaient et annonçaient les merveilles opérées par le Seigneur. Puis ce divin Esprit, par le ministère des Apôtres, a instruit le monde entier du mystère du Verbe-Incarné, parlant aux oreilles, d'une part; et de l'autre, comme prédicateur intime, aux consciences; de telle manière que la conscience chrétienne, l'Esprit-Saint aidant, parle comme l'Eglise enseignante. Cette harmonie est frappante, même chez les pécheurs, qui souvent finissent par écouter l'Esprit-Saint, en cessant de résister à leur propre conscience. Ce qui justifie cette définition, attribuée à saint Irénée : L'homme est un être composé d'une âme, d'un corps et du Saint-Esprit.

Le chapitre neuvième est consacré à montrer que dans l'ancienne Loi, toute purification extérieure se faisait par le sang, tandis que dans la Loi nouvelle, figurée par l'ancienne, le sang de Jésus-Christ, victime divine, purifie les âmes et les corps et sauve le monde.

Le sang des victimes antiques ne plaisait à Dieu que comme symbole de la victime du Calvaire : « C'est pourquoi, entrant dans le monde le Fils de Dieu dit à son Père : Vous n'avez point voulu d'hostie ni d'oblation, mais vous m'avez formé un corps ; les holocaustes pour le péché ne vous ont point été agréables. Alors j'ai dit : Me voici ; je viens selon qu'il est écrit de moi en tête du Livre, pour faire, ô Dieu, votre volonté. » (Hebr. x, 5-7.)

Prenons garde : « Celui qui viole la loi de Moïse, est mis à mort sans miséricorde, sur la déposition de deux ou trois témoins : combien plus affreux, pensez-vous, seront les supplices que mérite celui qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu ; qui aura tenu pour vil le sang de l'alliance dans lequel il a été sanctifié, et il aura outragé l'esprit de la grâce. Car nous savons qui a dit : A moi la vengeance et c'est moi qui ferai la rétribution. Et encore : Le Seigneur jugera son peuple.

« Il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant. » (Hebr. x, 28-31.)

Dans le chapitre XXI^e, saint Paul chante la foi, « sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu ; car pour s'approcher de Dieu, il faut croire qu'il est, et qu'il récompense ceux qui le cherchent. » (Ibid. 6.) L'Apôtre passe en revue tous les grands faits de l'histoire du peuple de Dieu et montre qu'ils sont dus à la foi.

C'est alors qu'il conclut : « Nous donc aussi, ayant sur nous une telle nuée de témoins, après avoir écarté tout fardeau, et le péché qui nous enveloppe, courons par la patience au combat qui nous est offert contemplant l'auteur et le consommateur de la foi, Jésus, qui, la joie lui étant proposée, a souffert la croix, méprisant l'ignominie, et qui est maintenant assis à la droite du trône de Dieu. » (Ibid. xii, 1, 2.)

Puis l'Apôtre expose la noblesse de la souffrance, en Jésus-Christ, et en nous, quand nous combattons contre le péché ; lorsque le Seigneur nous éprouve. « Car le Seigneur châtie celui qu'il aime, et il flagelle tout enfant qu'il reçoit. » (Ibid. 6.)

Le xiii^e et dernier chapitre de cette admirable Epître est plein de conseils sur la charité, le mariage, le désintéressement, l'obéissance aux pasteurs, qui ont prêché Jésus-Christ.

« Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, et il sera le même dans tous les siècles. » (Hébr. xiii, 8.)

« Maintenant, mes frères, dit en terminant sa Lettre le grand Apôtre, je vous prie de ne pas repousser une parole de consolation : car je vous ai écrit en très peu de mots. Sachez que notre frère Timothée est en liberté : c'est avec lui (s'il arrive bientôt) que je vous verrai. Saluez tous ceux qui vous conduisent et tous les saints. Nos frères d'Italie vous saluent. Que la grâce soit avec tous. Amen. » (Ibid. 22-25.)

Saint Paul dit qu'il écrit aux Hébreux en très peu de mots, mais ces mots, reconnaissons-le, renferment en eux un magnifique abrégé de toute la doctrine chrétienne, dans tout ce qu'elle a de plus élevé et de plus profond. Ils sont un commentaire clair, exact et parfait de la parole sacrée du Sauveur, et montrent à tout esprit droit que l'ancienne Loi n'était que l'annonce, la préparation et la figure de la loi nouvelle; l'ancienne alliance de Dieu avec la race d'Abraham, la prophétie de la nouvelle alliance entre le Seigneur et toutes les nations de la terre, rachetées et purifiées par le sang de Jésus-Christ. Enfin, cette Épître expose, dans tout son jour, l'existence et l'ordonnance de l'ordre spirituel et divin, vrai milieu où doivent vivre les âmes, si elles ne veulent pas rompre avec le Dieu, auteur de tous les êtres, et séparer la terre où nous habitons, avec le ciel où Dieu surtout se révèle à ses enfants.

CHAPITRE X

LES APÔTRES.

I.

MARTYRE DE SAINT JACQUES LE MINEUR.

Les historiens nous apprennent que Porcius Festus venait de mourir, emporté par une mort soudaine, dans la deuxième année de son administration, et que la Palestine tout entière était en fermentation.

A Césarée, siège du gouvernement civil, les Syriens qui composaient la population de cette ville avec les Juifs, avaient fini par obtenir de Néron que ceux-ci fussent privés du droit de citoyens romains, que leur conférerait le privilège de cité romaine accordé à Césarée. Cet affront mit les armes aux mains des Juifs, qui se soulevèrent dans toute la Palestine. Ainsi commencèrent ces révoltes qui eurent pour résultat la ruine de Jérusalem et la dispersion de la nation juive.

La haine des Juifs contre les Romains était surpassée par celle qu'ils portaient aux chrétiens, autant que la passion religieuse l'emporte en ardeur sur la passion politique. « Furieux d'avoir vu Paul échapper à leur vengeance, dit Eusèbe, les Juifs tournèrent leur rage contre Jacques, surnommé le frère du Seigneur, à qui les Apôtres avaient confié le siège épiscopal de Jérusa-

« Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, et il sera le même dans tous les siècles. » (Hébr. xiii, 8.)

« Maintenant, mes frères, dit en terminant sa Lettre le grand Apôtre, je vous prie de ne pas repousser une parole de consolation : car je vous ai écrit en très peu de mots. Sachez que notre frère Timothée est en liberté : c'est avec lui (s'il arrive bientôt) que je vous verrai. Saluez tous ceux qui vous conduisent et tous les saints. Nos frères d'Italie vous saluent. Que la grâce soit avec tous. Amen. » (Ibid. 22-25.)

Saint Paul dit qu'il écrit aux Hébreux en très peu de mots, mais ces mots, reconnaissons-le, renferment en eux un magnifique abrégé de toute la doctrine chrétienne, dans tout ce qu'elle a de plus élevé et de plus profond. Ils sont un commentaire clair, exact et parfait de la parole sacrée du Sauveur, et montrent à tout esprit droit que l'ancienne Loi n'était que l'annonce, la préparation et la figure de la loi nouvelle; l'ancienne alliance de Dieu avec la race d'Abraham, la prophétie de la nouvelle alliance entre le Seigneur et toutes les nations de la terre, rachetées et purifiées par le sang de Jésus-Christ. Enfin, cette Épître expose, dans tout son jour, l'existence et l'ordonnance de l'ordre spirituel et divin, vrai milieu où doivent vivre les âmes, si elles ne veulent pas rompre avec le Dieu, auteur de tous les êtres, et séparer la terre où nous habitons, avec le ciel où Dieu surtout se révèle à ses enfants.

CHAPITRE X

LES APOÏRES.

I.

MARTYRE DE SAINT JACQUES LE MINEUR.

Les historiens nous apprennent que Porcius Festus venait de mourir, emporté par une mort soudaine, dans la deuxième année de son administration, et que la Palestine tout entière était en fermentation.

A Césarée, siège du gouvernement civil, les Syriens qui composaient la population de cette ville avec les Juifs, avaient fini par obtenir de Néron que ceux-ci fussent privés du droit de citoyens romains, que leur conférerait le privilège de cité romaine accordé à Césarée. Cet affront mit les armes aux mains des Juifs, qui se soulevèrent dans toute la Palestine. Ainsi commencèrent ces révoltes qui eurent pour résultat la ruine de Jérusalem et la dispersion de la nation juive.

La haine des Juifs contre les Romains était surpassée par celle qu'ils portaient aux chrétiens, autant que la passion religieuse l'emporte en ardeur sur la passion politique. « Furieux d'avoir vu Paul échapper à leur vengeance, dit Eusèbe, les Juifs tournèrent leur rage contre Jacques, surnommé le frère du Seigneur, à qui les Apôtres avaient confié le siège épiscopal de Jérusa-

lem. » (Hist. eccl. Liv. II, ch. xxiii.) Comme il n'y avait pas de gouverneur à Jérusalem, ils profitèrent de cet interrègne pour exécuter leurs projets sanguinaires, et avant l'arrivée d'Albinus, successeur de Festus, ils résolurent la mort de l'évêque de Jérusalem.

« On était, dit Hégésippe, auteur contemporain, à l'époque des solennités pascales. Plusieurs Juifs vinrent trouver Jacques et lui demandèrent : Quelle est la *porte* de Jésus ? (Doctrine ouverte par Jésus.) Jacques leur démontra que Jésus était le Sauveur et quelques-uns, touchés de sa parole embrassèrent la foi. De ce nombre se trouvaient les principaux d'entre le peuple. A la nouvelle de leur conversion, les scribes et les pharisiens se rassemblèrent en tumulte, criant que la nation tout entière était séduite. Ils se saisissent de Jacques et l'entraînent sur la plate-forme du temple : Juste ! lui disent-ils, nous avons confiance en toi. On trompe le peuple au nom d'un imposteur crucifié. Parle donc et dis-nous la vérité sur Jésus ! Jacques élevant la voix, répondit : Pourquoi m'interrogez-vous sur Jésus, le Fils de l'homme ? Il siège dans les cieux, à la droite de la majesté divine, et un jour il reviendra sur les nuées du ciel. — A ces mots ceux d'entre la foule qui avaient embrassé la foi, commencèrent à s'écrier : *Hosannah* au Fils de David ! Mais les scribes et les pharisiens s'élançant sur la plate-forme, dirent au peuple : Le Juste lui-même est donc séduit ! Et saisissant Jacques, ils le précipitèrent du haut en bas du portique. Après cette chute, Jacques eut encore la force de s'agenouiller. Il pria en disant : Seigneur, mon Dieu et mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. Cependant les scribes, toujours plus furieux, poussaient des cris de mort. Lapidons Jacques le Juste, vociféraient-ils. Ils lançaient déjà les premières pierres, lorsqu'un prêtre, de la race des Réchabites, s'interposa et dit : Arrê-

tez ! que faites-vous ? Le juste prie pour vous. Mais dans l'intervalle un foulon asséna sur la tête de Jacques un coup de son marteau, et le tua. Ce fut ainsi que le saint évêque couronna sa vie par un heureux martyre. Il fut enseveli au lieu même de son supplice, et l'on voit encore aujourd'hui son tombeau près des ruines du temple. » (Hég. cité par Eusèbe, liv. II, ch. xxiii.)

L'abbé Darras ajoute : « Le récit d'Hégésippe est confirmé et complété sur quelques points par l'historien Josèphe. « Quand on eut appris à Rome, dit-il, la fin prématurée de Festus, Néron lui désigna pour successeur Albinus qu'il fit partir immédiatement pour la Judée. Mais dans l'intervalle qui s'écoula jusqu'à l'arrivée du gouverneur nouveau, le souverain Pontife Ananus (fils du premier Ananus, beau-père de Caïphe) Sadducéen audacieux et violent, se crut autorisé à se livrer à toutes ses vengeances. Il fit comparaître devant le sanhédrin Jacques, frère de Jésus, surnommé Christ, avec quelques autres personnages, les accusant d'avoir violé la Loi d'Israël, et, sans les entendre, il les fit lapider par la populace. Ce crime souleva l'indignation des citoyens modérés et véritablement pieux de Jérusalem. Ils firent secrètement prier le roi Agrippa d'avoir à réprimer l'insolence du grand-prêtre, et en même temps ils prévirent Albinus de ce qui s'était passé. Le nouveau gouverneur avait déjà quitté Alexandrie, se dirigeant vers Jérusalem, quand les envoyés Juifs le rencontrèrent et lui apprirent qu'Ananus avait outragé la puissance romaine en convoquant le sanhédrin sans l'autorisation du gouverneur. Albinus à cette nouvelle écrivit à Ananus dans les termes de la plus vive irritation, le menaçant d'un châtiment exemplaire. En effet, sur la plainte du gouverneur, Agrippa destitua Ananus, et donna le pontificat à Jésus, fils de Damnée. » Ainsi la haine du Christ se transmettait comme un héritage

dans la famille de Caïphe et d'Anne. Les enfants martyrisaient les Apôtres du Dieu que les pères avaient crucifié, et la vengeance céleste suivait la trace du sang, de génération en génération. En effet, dix ans plus tard, Ananus le jeune était étranglé par les Zélotes. » (Hist. Eccl. Tom. VI, p. 170.)

II.

ÉPIÔTRE CATHOLIQUE DE SAINT JACQUES.

Le saint apôtre Jacques, dit le Juste, a écrit une Épître que nous possédons. Il l'adresse aux douze tribus qui sont dans la dispersion, au milieu des Gentils. Cousin de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il semble qu'il en avait le cœur paternel, et qu'en l'absence du Maître, le disciple parlait pour Lui, à ces Juifs, que l'Esprit-Saint avait détachés de la masse impie et décidé de la nation réprouvée.

Saint Jacques commence par prêcher le mystère du Christ aimant et souffrant : « Mes frères, dit-il, regardez comme sujet de toute joie les diverses épreuves qui vous arrivent, sachant que l'épreuve de votre foi opère la patience. Or, la patience à l'œuvre parfaite, de façon que vous soyez parfaits et accomplis, ne manquant en aucune chose. » (Jac. i, 2-4.) Voilà donc proclamée par le Juste, la grande doctrine de l'amour divin marié à la souffrance ; mariage surnaturel, nécessaire, en toute âme, mais qu'il faut demander à Dieu d'opérer en nous. « Si quelqu'un de vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu... Mais qu'il la demande avec foi, sans aucune hésitation. Car celui qui hésite ressemble au flot de la mer, qui est agité et emporté çà et là par le vent. » (Ibid. 5, 6.)

Alors, avec une abondance de figures et une grâce parfaite, saint Jacques, parle du riche qui passe comme la fleur des champs ; de l'homme généreux dans la tentation, lequel recevra la couronne de vie ; de la concupiscence qui est en chacun de nous, du Père des lumières, auteur de tout don parfait, en qui il n'y a ni ombre, ni vicissitude. « Car c'est volontairement qu'il nous a engendrés par la parole de vérité, afin que nous soyons quelque commencement de sa créature ; » (Jac. i, 18.) disons de son œuvre divine qu'ébauchée sur la terre par la parole et la grâce du Verbe et de l'Esprit, elle s'épanouira au ciel dans la perfection et la gloire.

Au second chapitre, l'Apôtre recommande le respect du pauvre. Comme il est bien encore, en cela, le parent de Jésus-Christ ! Puis il prononce ces paroles, qui condamnaient par avance la doctrine protestante de la foi sans les œuvres : « Mes frères, que servira-t-il à un homme de dire qu'il a la foi, s'il n'a point les œuvres ? Est-ce que la foi pourra le sauver ? En effet, si un frère ou une sœur sont nus ou manquent de la nourriture quotidienne, et que quelqu'un de vous leur dise : Allez en paix, réchauffez-vous et rassasiez-vous, sans leur donner ce qui est nécessaire au corps, à quoi cela servira-t-il ? De même aussi la foi qui n'a pas les œuvres est morte en elle-même. » (Ibid. iii, 14-17.) L'Apôtre développe ensuite magnifiquement cette doctrine.

Dans le troisième chapitre, se trouvent des paroles mémorables sur la langue : « Si quelqu'un ne pèche point en paroles, c'est un homme parfait : il peut même avec le frein, gouverner tout le corps. » (Ibid. iii, 2.) En effet, la bouche parle de l'abondance du cœur, et quand nos discours sont bons, c'est que notre cœur est parfait. Ce que le mors est aux chevaux, le gouvernail aux vaisseaux, la langue le devient pour la vie de l'homme, qu'elle dirige dans la bonne voie. Mais aussi elle est un

feu et un monde d'iniquité, quand elle est l'organe d'un cœur corrompu. On dompte les bêtes sauvages; « Mais la langue, nul homme ne peut la dompter. » (Jac. III, 8.) Qui saurait dompter une âme libre, qui refuse le joug de la sagesse? Or, la langue s'identifie avec l'âme qui parle par elle.

« Si vous avez le zèle amer et l'esprit de contention dans vos cœurs, ne vous glorifiez point, et ne mentez pas contre la vérité. Une telle sagesse ne descend pas d'en haut; elle est terrestre, animale et diabolique. Car où il y a ce zèle et cette contention, là aussi est l'inconstance et toute œuvre perverse. Au contraire, la sagesse qui vient d'en haut, est d'abord chaste, puis amie de la paix, modérée, facile à persuader, une de sentiments avec les bons, pleine de miséricorde et de bons fruits; ne jugeant point, n'ayant pas de dissimulation... » (Ibid. 14-17.) Que l'on vante les quelques sentences tombées des lèvres de la philosophie antique, si on le veut, mais que l'on admire ces lettres de nos auteurs sacrés, toutes pleines de l'inspiration divine et de la plus haute sagesse. Rien de pareil n'est sorti de l'intelligence d'un simple mortel.

Après avoir, au chapitre IV^e de son Épître, indiqué la source des guerres et des procès, c'est-à-dire les convoitises, puis montré que la vie n'est « qu'une vapeur qui paraît pour un peu de temps et bientôt est dissipée », (Ibid. IV, 15.) il s'écrit au chapitre V^e : « Maintenant, riches, pleurez, poussez des hurlements à cause des malheurs qui viendront sur vous; vos richesses sont tombées en pourriture, et les vers ont mangé vos vêtements; votre or et votre argent se sont rouillés, et leur rouille s'élèvera en témoignage contre vous et dévorera vos chairs comme un feu. Vous vous êtes théaurisé la colère pour les derniers jours. Voilà que le salaire des ouvriers qui ont moissonné vos champs, et

dont vous les avez frustrés, crie; et leur clameur est montée jusqu'aux oreilles du Seigneur des armées. Vous avez fait bonne chère sur la terre, vous avez engraisé vos cœurs dans une abondance de luxe, pour le jour du sacrifice. Vous avez condamné et tué le Juste, et il ne vous a pas résisté. Mais vous, mes frères, persévérez dans la patience jusqu'à l'avènement du Seigneur. Vous voyez que le laboureur espérant recueillir le fruit précieux de la terre, attend patiemment, jusqu'à ce qu'il reçoive celui de la première et de l'arrière saison. » (Jac. V, 4-7.)

Qui n'admirerait aussi cette force et cette droiture : « Que votre discours soit : Oui, oui; non, non, afin que vous ne tombiez pas sous le jugement ? » (Ibid. 12.)

Comment le protestantisme niera-t-il encore l'existence du sacrement de l'Extrême-Onction quand il aura lu ces mots : « Quelqu'un parmi vous est-il malade? Qu'il appelle les prêtres de l'Église, et que ceux-ci prient sur lui, l'oignant d'huile au nom du Seigneur. Et la prière de la foi sauvera le malade, et le Seigneur le soulagera; et s'il a des péchés, ils lui seront remis ? » (Ibid. 14, 15.)

Saint Jacques ajoute pour les prêtres et les fidèles : « Confessez donc vos péchés les uns aux autres, et priez les uns pour les autres, afin que vous soyez sauvés, car la prière persévérante du juste peut beaucoup. » (Ibid. 16.)

On voit que l'Église conservait, dans le secret, plusieurs des dons que le Seigneur lui avait confiés, et qu'elle en transmettait la connaissance, par la tradition orale, pour ne pas les exposer, soit à une fausse interprétation; soit à la profanation.

III.

MARTYRE DE SAINT MARC.

« L'année où saint Jacques souffrait le martyre à Jérusalem, saint Marc subit le sien à Alexandrie. Le glorieux évangéliste, disciple de saint Pierre, avait fondé en Italie l'église d'Aquilée, où l'on conserva longtemps le texte original de l'Évangile écrit de sa main. Envoyé par le prince des Apôtres en Égypte, il fixa son siège à Alexandrie et y constitua cette chrétienté florissante dont le Juif Philon nous a décrit les merveilles. Mais son zèle ne se borna point à la conquête de cette illustre cité. Il étendit sa sphère d'action sur la Lybie, la Marmanique, la Pentapole, la province d'Ammon et l'Égypte tout entière. Enfin il tomba entre les mains des infidèles d'Alexandrie. Un jour de Pâques, pendant qu'il célébrait les divins mystères, les païens se saisirent de sa personne, lui attachèrent une corde au cou et le traînèrent jusqu'au Boucoléon, sur le rivage de la mer, en face de l'église souterraine où ils l'avaient découvert. Durant le trajet, sa chair se déchirait en lambeaux et ensanglantait les rochers. Vers le soir, comme il respirait encore, on le jeta dans un cachot. Au milieu de la nuit il fut consolé d'abord par une vision angélique, puis par une apparition du Seigneur, qui l'appelait dans son royaume céleste. Au matin, les idolâtres le vinrent prendre et le traînèrent comme la veille, sur les rochers du Boucoléon. Seigneur, dit-il, je remets mon âme entre vos mains. Et il expira. On était à la huitième année du règne de Néron. De pieux fidèles d'Alexandrie lui rendirent les honneurs de la sépulture et dépo-

sèrent son corps au lieu dit de la *Roche-Taillée*. Saint Marc avait ordonné de son vivant le bienheureux Aniénus pour le suppléer à Alexandrie, pendant les voyages qu'il était obligé de faire. Il avait institué dans les autres provinces un grand nombre d'évêques, de prêtres et de diacres. » Ainsi s'exprime le martyrologe de Bède. Vers le V^e siècle, les reliques de l'Évangéliste furent transportées à Alexandrie, d'où les Vénitiens, en 815, les apportèrent dans leur capitale, plaçant ainsi leur république sous la protection du lion de saint Marc. »

Cette page, que nous empruntons au savant historien, l'abbé Barras, montre la grande activité des Apôtres et de leurs disciples. Non contents de prêcher à toute créature et de convertir les foules, ils créaient des évêchés, sacraient des évêques et multipliaient les chrétientés. Faut-il s'étonner, ainsi que saint Paul l'atteste lui-même, que l'Évangile déjà à son époque, eût été prêché dans le monde entier ?

IV.

SAINT PIERRE, A LA MORT ET AU TOMBEAU
DE LA SAINTE VIERGE.

Reprenons maintenant les courses apostoliques du chef de l'Église, et suivons-le dans ses travaux sur-humains, tels qu'ils nous ont été décrits par Eusèbe, Rufin, et les Pères de l'Église. Avec lui portons nos pas jusqu'à Jérusalem, pour y assister aux derniers moments de l'auguste Mère de Dieu. ®

« D'Antioche, saint Pierre retourna en Italie dont il parcourut les diverses provinces, en y annonçant l'É-

vangile. C'est ce que rapportent Eusèbe, Ruffin et d'autres auteurs anciens. En effet, comme le témoigne Ascétérius, cet Apôtre, ayant reçu de Jésus-Christ la charge de paître et de nourrir son troupeau, il n'a pas langué dans une molle oisiveté. Il n'a pas choisi une vie douce et paisible; il n'a point cherché à éviter les périls. Il a vécu au contraire dans la plus grande et la plus continue activité: il a fait de longues et pénibles courses dans toutes les parties de la terre, dans le but d'éclairer les aveugles par le flambeau de l'Évangile, de servir de guide à ceux qui étaient égarés, d'encourager et de faire avancer ceux qui marchaient déjà dans le sentier de la vérité et de la piété, de combattre sans cesse les ennemis de Dieu et de son Église, d'exhorter ses soldats, de souffrir toutes sortes de persécutions, d'endurer l'horreur des prisons les plus affreuses; en un mot, de prêcher Jésus-Christ en tout lieu, parmi tous les travaux et tous les dangers que l'esprit peut imaginer. Il avait déjà envoyé ses disciples dans toutes les parties de l'univers, dans l'Orient et l'Occident. Il voulut encore y aller lui-même en personne: Après avoir confié à saint Lin et à saint Clet l'administration de son siège pontifical de Rome, il partit pour la Grande-Bretagne, qu'une conquête récente venait d'ouvrir aux Romains. Il franchit les Alpes, les Pyrénées, l'Océan et aborda chez ces peuples belliqueux, barbares, humains, abandonnés à l'idolâtrie, et jeta dans leurs cœurs la féconde semence de la foi, qui devait bientôt y produire des fruits abondants.

Lorsqu'il eut soumis au joug de l'Évangile plusieurs de ces hommes inflexibles et féroces, prêts à livrer les plus rudes combats aux Romains, pour repousser leur joug dominateur, le Pêcheur traversa l'Océan pour visiter l'Espagne, et passa de là en Afrique. Tertullien, saint Cyprien, saint Grégoire, Innocent I^{er},

Mélaphraste, Baronius, témoignent que saint Pierre a donné la foi à l'Afrique, et notamment à Carthage, à la Numidie et à la Mauritanie. Après avoir parcouru les principaux lieux de ces contrées, de même que les deux Lybie et la Cyrénaïque, après avoir laissé saint Crescent, comme évêque de Carthage, il arriva en Égypte, à Alexandrie où il confirma publiquement l'institution de saint Marc, son disciple, comme évêque et administrateur de cette grande ville, il se rendit de là dans la Thébaïde, institua saint Rufus évêque de Thèbes, cité opulente, très peuplée et très célèbre par ses cent portes, pénétra ensuite dans le fond de l'Éthiopie, dans les vastes régions de l'Aurore, *visus etiam Memmonis domum et secreta Auroræ extremaque Æthiopiæ*. Ce fut alors qu'il eut la révélation d'aller à Jérusalem afin d'assister au trépas de la Sainte Vierge. (Petits Boll. Fête S. Pierre.)

Cette digne Mère du Sauveur était donc restée sur la terre, de longues années après l'Ascension de son divin Fils au ciel.

Reine des Apôtres, elle les instruisait en leur racontant, sans doute, la vie cachée de Jésus à Nazareth, ses travaux, et tous ses actes merveilleux, opérés sous les seuls regards de Marie et de Joseph. Remplie comme eux, et à un degré plus éminent encore, de l'Esprit de Dieu, elle leur dévoilait la sagesse infinie du Seigneur, dans le mystère de l'Incarnation.

Pleine de sollicitude pour l'Église, Épouse mystique de Jésus, elle se penchait avec amour sur son berceau comme une mère, et elle lui prodiguait les témoignages de son admirable dévouement.

Surtout elle soupirait après le ciel, où elle reverrait enfin son Fils. Un élan de suprême amour brisa les liens qui attachaient son âme à son corps virginal, et elle mourut.

« La tradition rapporte que, lorsque Notre-Seigneur eut dit à saint Jean du haut de la croix : « Voilà votre Mère, » le disciple bien-aimé prit avec lui la Très Sainte Vierge. Ils habitèrent ensemble au Mont Sion et Marie recevait chaque jour, dans la communion eucharistique, Jésus, son vrai Fils, des mains de son fils adoptif. Quand l'archange lui eut annoncé l'heure de sa délivrance, elle en eut une joie indicible. Ainsi que Jésus, Marie ne fit que goûter la mort. Dieu ressuscita sa Mère et la fit asseoir dans le ciel au-dessus de tous les chœurs des Anges. — D'après la tradition la plus accréditée, Marie serait morte vers l'an 38 de Jésus-Christ, à l'âge de 72 ans. Il est probable que sa demeure fut transformée en Oratoire, bien que les preuves que nous avons soient de date relativement récente. André de Crète, qui vivait au VII^e siècle, nous parle de la maison de la Sainte Vierge changée en église sur le Mont Sion. Depuis cette époque, plusieurs graves auteurs en font mention ; en 1670, on y voyait encore les restes d'un antique Oratoire bâti, affirmait-on, sur l'emplacement de la maison où saint Jean l'Évangéliste offrait les saints Mystères en présence de la Mère de Jésus. » (Jérusalem. — Emplacement de la Maison de la Sainte Vierge. Guide du Fr^{re} Liévin.)

En parlant ainsi le Fr^{re} Liévin se fait l'écho des personnages les plus éminents des premiers temps de l'Église et des écrivains les plus autorisés, entre autres de saint Denis l'Arcopagite, disciple de Paul, et témoin oculaire de tout ce qui se passa au trépas de la sainte Vierge. Dans son traité des *Noms divins*, adressé à Timothée, saint Denis s'exprime en ces termes : « Hiérotchée, notre maître sublime, brillait entre les pontifes inspirés, comme vous l'avez vu, quand vous et moi, au milieu d'un grand nombre de frères, nous vîmes contempler le corps vénérable qui avait produit la vie et

porté Dieu. Là se trouvaient Jacques, frère du Seigneur, et Pierre, coryphée et chef suprême des théologiens. Alors tous les pontifes voulurent, chacun à sa manière, célébrer la toute-puissante bonté du Dieu qui s'était revêtu de notre infirmité. Or, après les Apôtres, notre illustre maître surpassa les autres pieux docteurs, tout ravi et transporté hors de lui-même, profondément ému des merveilles qu'il publiait et estimé par tous ceux qui l'entendaient et le voyaient, qu'ils le connussent ou non, comme un homme inspiré du ciel et comme le digne panégyriste de la Divinité. Mais à quoi bon vous redire ce qui fut prononcé dans cette glorieuse assemblée? Car, si ma mémoire ne m'abuse, il me semble avoir entendu souvent de votre bouche des fragments de ces divines louanges, tant vous déployez toujours une pieuse ardeur en ce qui concerne les choses saintes. Mais laissons ces mystiques entretiens, qu'on ne doit pas divulguer aux profanes. » (Dionys. Areopag. de Divinis Nom. cap. m. §. 2. Traduction de Mgr Darboy.)

Nous ne chercherons pas d'autres documents pour prouver que saint Pierre se rendit à Jérusalem et qu'il assista au trépas de Notre Dame.

Toutefois nous ajouterons à ce qui précède quelques paroles de saint Grégoire de Tours qui complètent les paroles citées de l'Arcopagite. En l'an 590, saint Grégoire de Tours s'exprimait ainsi : « Quand la bienheureuse Marie approcha du terme de sa carrière mortelle, tous les Apôtres réunis des diverses contrées du monde, vinrent à sa demeure. Apprenant qu'elle allait être enlevée à cette terre, ils veillaient avec elle. Le Seigneur Jésus, environné de ses Anges, leur apparut. Il recueillit l'âme de sa mère qu'il confia à l'archange Michel, et la vision disparut. A l'aube du jour les Apôtres transportèrent sur un lit funèbre le corps virginal et le déposè-

rent dans le sépulchre. Puis ils se tinrent près du monument attendant une nouvelle apparition du Seigneur. Voici, en effet, que Jésus revint près d'eux et prenant le corps sacré de sa Mère, il le transporta dans une nuée brillante au sein du paradis. C'est là que réuni à son âme glorieuse, il règne dans la gloire au milieu des élus, parmi les splendeurs sans déclin de l'éternité. » (De gloria Martyr. lib. 1. c. iv.)

A l'occasion de ce texte de saint Grégoire de Tours, nous lisons dans l'Histoire ecclésiastique de Rohrbacher les réflexions suivantes : « Dans ce qu'il dit de la Sainte Vierge, on voit que dès lors c'était le sentiment commun des chrétiens, qu'après sa mort elle avait été élevée en corps et en âme dans le ciel. Car il raconte sa résurrection et son assomption corporelle comme une chose dont personne ne doutait. Et de fait, longtemps avant lui, l'Église romaine faisait profession de le croire, comme on le voit par le sacramentaire ou le missel du pape saint Gélase. Car dans la collecte pour la fête de l'Assomption, cette Église disait, comme maintenant, que la Sainte Mère de Dieu a bien subi la mort temporelle, mais n'a pu être abattue par les liens de la mort. Par ce que Grégoire dit un peu plus loin, on voit pareillement que dès lors c'était l'usage de placer dans les églises l'image de la sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus entre ses bras. » (Hist. Univ., t. IX, p. 346.)

L'abbé Darra traite avec soin cette question, dans son Histoire générale de l'Église, et il conclut en disant : « Arrière donc ces menteuses et hypocrites exégèses ! La science classique de Lanzi, aussi bien que la critique officielle de D. Calmet, s'évanouissent au rayon de lumière récemment échappé des catacombes. Le culte de la Sainte Vierge remonte au siècle apostolique ; ses images ont été peintes sous les yeux des Apôtres et exposées par eux à la vénération des fidèles ; le mystère

de son Assomption glorieuse, transmis par la tradition orale avec les autres arcanes de la doctrine sainte, éclata au grand jour, à l'époque de Constantin, et resta depuis une des plus douces croyances de l'univers catholique. Voilà la vérité, telle que nous avions à cœur de la dire, après tant de défaillances, d'hésitations et de réticences calculées. Du reste, il est bien vrai qu'à cette époque saint Luc fit paraître son Évangile. On s'accorde généralement à reconnaître qu'il le composa à l'époque du troisième voyage de saint Paul à Jérusalem. Il fut évangéliste, et l'histoire nous apprend en outre qu'il était peintre ; et qu'en cette qualité il légua aux générations à venir les traits bénis de la Mère de Dieu. » (t. VI, 36.)

V.

SAINT PIERRE DE RETOUR A ROME.

Il eût été doux à saint Pierre de rester quelque temps à Jérusalem et de revoir la Galilée, sa patrie. Avec quel attendrissement il eût repris ces chemins par où avait passé son divin Maître ! Chaque pierre de ces routes sanctifiées par le Verbe-Incarné lui rappelait une parole, un bienfait, un souvenir du Sauveur. À l'âge où était alors l'Apôtre, on aime à se rappeler le passé et ses vives impressions. Mais Rome, où il avait fixé son siège, l'attendait. Il reprit donc sa course, revit l'Égypte, l'Afrique, et arriva de nouveau dans la capitale du monde, au milieu de ses frères, qui le reçurent avec la joie qu'apporte à une famille bien née un père aimé, en y rentrant après une longue absence.

Pierre s'occupa d'abord de toutes les questions in-

téressant la grande communauté chrétienne de Rome, et il les régla. Puis il voulut aller encourager les provinces d'Italie, y insinuer des évêques et des prêtres. C'est ainsi qu'il donna saint Barnabé à l'église de Milan, et à celle de Lucques, saint Paulin. Les villes du littoral de la Méditerranée furent ensuite l'objet de sa sollicitude.

Ce fut à cette époque qu'il reçut du ciel un avertissement de sa fin prochaine. Le Maître qu'il avait servi avec tant de courage, Jésus-Christ, pour qui seul il vivait, dont l'amour le soutenait et l'enivrait de joie au milieu de ses travaux et de ses tribulations, Jésus, voulait enfin le couronner au ciel.

Car il faut se rappeler que la vie d'un Apôtre, comme celle de tout être humain, se compose d'amour et de souffrance.

Le père et la mère aiment leur famille, travaillent et souffrent pour elle.

Le savant aime la science et lui consacre ses jours et ses nuits.

Le soldat aime son métier et sa patrie : il ne recule devant aucune fatigue, et il brave la mort.

Les enfants, au cœur bien fait, aiment leurs vieux parents et mettent leur bonheur à les entourer de soins, d'affection, pour consoler leur vieillesse.

Dans un autre ordre, l'homme cupide aime l'argent et s'impose des sacrifices de tout genre pour augmenter sa fortune. Le voluptueux en agit de même, et l'ambitieux aussi, celui-ci, afin de moissonner quelque gloire nouvelle, et l'autre, en vue de s'assurer quelque nouveau plaisir.

Aimer et souffrir pour l'objet que l'on aime, dans la vérité comme dans l'erreur, dans la vertu comme dans le vice, voilà en quoi se résume toute existence humaine, aussi bien dans les hauteurs où vivent les âmes

les plus parfaites, que dans les abîmes où se traînent les âmes les plus avilies. Là aussi on aime quelque chose; là aussi on veut jouir, et l'on voit ces êtres misérables tendre la main et faire effort pour arriver au plaisir qu'ils convoitent.

Pierre aimait le Christ Jésus, et il l'aimait jusqu'à la folie. Amant passionné de son Maître, il en portait avec amour la Croix, dans son cœur, dans son corps, sur ses épaules. Par sa parole enflammée, il en disait la sagesse, la beauté infinie, la vertu sans bornes, les joies incomparables. Et l'on voyait les peuples tendre les bras vers elle, s'y attacher, vivre et mourir en la tenant pressée sur leur cœur.

Oui, Pierre aimait et souffrait aussi, comme tous les hommes. Seulement il avait choisi la bonne part : Dieu avant tout ; Dieu pour lui et pour l'univers, à qui sa grande voix l'annonçait et le jour et la nuit, en Orient et en Occident. Cette part ne lui sera pas ôtée. Tandis que les autres, en aimant les choses passagères, les perdront, ou les ont déjà perdues, Pierre gardera éternellement le Christ qu'il a aimé. La mort qui nous ravit tout, biens, gloire, famille, ne saurait nous séparer de Jésus-Christ, vainqueur de la mort. Et ceux qui ont souffert pour l'objet de leur amour, amour naturel, profane, coupable peut-être, que peuvent-ils attendre, par delà la tombe, pour prix de pareils efforts ? Rien, sinon ce qu'ils méritent, pour n'avoir pas écouté le *sursum corda* ! que l'Église, leur mère, leur criait chaque jour ?

Heureux Pierre ! qui entendit l'Ange du Seigneur, aux rivages de la mer, lui dire : « Pierre, le temps de votre mort et de votre délivrance approche ; il vous faut retourner à Rome ; c'est dans cette ville que vous souffrirez la mort de la croix, et ensuite vous recevrez la couronne de Justice. » (Tillemont, *Mém.* t. I, p. 484.)

VI.

SECONDE ÉPÎTRE DE SAINT PIERRE.

Pierre rentra donc à Rome et y fortifia les chrétiens contre la parole et les artifices de Simon le magicien, que Satan avait poussé jusque dans la capitale du monde, pour combattre le Christianisme, en général, et surtout pour entraver la prédication de notre grand Apôtre.

Un moment de calme lui permit de composer sa seconde Épître.

Voici comment l'abbé Dartras narre, avec sa méthode précise, ce qui se passa à ce moment-là.

« Le monde entier, dit-il, s'armait contre la foi du Christ, lorsque les deux Apôtres Pierre et Paul revinrent à Rome défier la persécution jusque dans son centre. « Les fidèles romains, dit saint Ambroïse, alarmés du danger que courait Pierre, le chef de l'Église, le conjurèrent de céder à l'orage et de s'éloigner de la ville. Il s'y refusa d'abord, mais leurs instances furent si pressantes qu'enfin il se décida à partir. Pendant la nuit, il se mit en route, et déjà il approchait du mur d'enceinte, lorsqu'il vit le Christ franchir la porte et venir à sa rencontre. Où allez-vous, Seigneur ? lui demanda l'Apôtre. — Jésus-Christ répondit : Je viens à Rome pour y être de nouveau crucifié. — Pierre comprit le sens de cette divine parole. Il rentra à Rome pour y attendre le martyre. » On voit encore aujourd'hui sur la voie Appia, à une petite distance des remparts, une modeste chapelle, connue à Rome, sous le vocable de : *Domine quo vadis*? C'est là que le prince des Apôtres eut la vision

dont saint Ambroïse nous a conservé le souvenir. « La petite église située en ce lieu, dit Mgr Gerbet, est une station particulièrement aimée de ces âmes qui, après avoir été déjà éprouvées par la souffrance, pressentent que des tribulations encore plus dures les attendent là où la voix de Dieu, le devoir les appelle. La Rome païenne, qui préparait le martyre à saint Pierre, est une figure du monde. Ces âmes voudraient fuir loin de lui, dans une retraite paisible. Mais qu'elles prennent courage. Si elles sont forcées d'y retourner avec la croix, c'est le Sauveur qui la portera devant elles. « Seigneur, où allez-vous ? Question de tous les temps, que la foi et l'amour adressent à Dieu, lorsqu'il nous dit de le suivre à travers les mystérieuses ténèbres de la douleur. Une méditation sur ces paroles, faite dans la chapelle, qui en garde la mémoire toute vive, a rendu de la force à bien des cœurs qui en avaient besoin, et je ne comprends pas la triste théologie de quelques écrivains, qui en attaquant la réalité historique de ce récit, sont allés jusqu'à en méconnaître la beauté morale. » (Gerbet, Esquisse de Rome chrétienne, t. I. Introd. p. 19. et 20.)

Mgr Gerbet comprenait à merveille ces méconnaissances, et il savait que les écrivains, amis de la triste théologie des Jansénistes, n'ayant pas l'audace encore de rompre avec leur Mère, la sainte Église catholique, se plaisent à lui arracher quelque lambeau de son glorieux vêtement, et, s'ils le pouvaient, de la dépouiller de ses richesses spirituelles et temporelles. Ceux-là sont de la race des fauves, avides du sang chrétien ; seulement, ils n'en ont que la malice, sans l'énergie.

Retré à Rome, l'Apôtre écrivit son testament, c'est-à-dire sa seconde Épître, adressée à tous les fidèles de l'univers. Écoutons au moins le commencement de cet acte, si digne, par le fond et la forme, du Chef de l'Église. Jamais pontife n'a parlé avec une telle majesté,

et l'on sent dans ces accents immortels la force de l'Esprit-Saint.

« Simon-Pierre, serviteur et Apôtre de Jésus-Christ, à ceux qui ont reçu en partage avec nous la même foi, dans la justice de notre Dieu et Sauveur, Jésus-Christ : qu'en vous abondent la grâce et la paix, dans la connaissance de Dieu, et du Christ Jésus Notre-Seigneur. Comme tous les dons de sa vertu divine, pour la vie et la piété, nous ont été communiqués par la connaissance de Celui qui nous a appelés par sa propre gloire et sa vertu ; c'est par lui qu'il nous a donné les très grandes et précieuses choses qu'il avait promises, afin que par elles vous deveniez participants de la nature divine, fuyant la corruption de cette concupiscence qui est dans le monde.

« Vous, de votre côté, apportez tout votre soin à produire : dans votre foi, la vertu ; dans la vertu, la science ; dans la science, la tempérance, la patience ; dans la patience, la piété ; dans la piété, l'amour de la fraternité ; dans l'amour de la fraternité, la charité. Car si ces choses se trouvent en vous, et qu'elles y surabondent, elles ne laisseront pas vide et infructueuse en vous la connaissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Tandis que celui qui ne les a point, est un aveugle qui marche en tâtonnant, et qui arrive à oublier comment il a été purifié de ses anciens péchés. Par conséquent, mes Frères, appliquez-vous davantage à rendre certaines, par les bonnes œuvres, votre vocation et votre élection : car en agissant ainsi vous ne pécherez jamais. Et de la sorte, il vous sera donné magnifique entrée dans le royaume éternel de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. » (II Petr. I, 1-11.)

« C'est pourquoi, je commencerai toujours par vous avertir de ces choses, bien que vous les sachiez, et que vous soyez affermis dans la présente vérité. Car je

crois qu'il est juste, tant que je suis encore dans cette tente, de vous ramener en vous avertissant ; certain que dans peu de temps aura lieu la déposition de ma tente, comme Notre-Seigneur Jésus-Christ me l'a signifié lui-même. Mais j'aurai soin de m'occuper souvent de vous, même après ma mort, afin que vous vous rappeliez ces enseignements.

« Au reste ce n'est pas en suivant des fables étudiées, que nous vous avons fait connaître la vertu et la présence de Jésus-Christ, mais c'est après avoir été les contemplateurs de sa majesté. Car il reçut de Dieu le Père l'honneur et la gloire, lorsque cette voix descendit sur lui du sein d'une splendeur magnifique : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis mes complaisances : écoutez-le.

« Et nous entendimes nous-mêmes cette voix qui venait du ciel, lorsque nous étions avec lui sur la montagne sainte. Nous avons d'ailleurs les oracles plus affermis des prophètes, sur lesquels vous faites bien d'arrêter les yeux, comme sur une lampe qui luit dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour vienne à paraître et que l'étoile du matin se lève dans vos cœurs ; sachant, avant tout, qu'aucune prophétie de l'Écriture ne vient d'interprétation particulière. Car jamais les prophéties ne sont venues de la volonté humaine ; mais c'est inspirées par le Saint-Esprit, que les saints hommes de Dieu ont parlé. » (II Petr. I, 12-21.)

« Comme on est heureux d'entendre ces affirmations tomber des lèvres de Simon-Pierre, devenu le grand pêcheur d'hommes ! Sans effort, il voit de son regard, illuminé d'en haut, les profondeurs de la doctrine de son Maître, et il donne avec assurance la source divine et la généalogie des vertus, qui jaillissent du sein de Jésus-Christ, pour nous inonder et nous rendre participants de la nature même de Dieu, comme le pur

cristal, pénétré de la lumière du soleil, participe de son éclat.

Voilà le vrai chrétien, dit l'Apôtre : celui en qui surabondent ces dons célestes, tandis que ceux qui ne les possèdent pas, marchent dans la vie tels que des aveugles.

Il appelle son corps une tente, qui abrite son âme ! Il va la replier et la déposer à terre, comme fait le voyageur campé pour une nuit. Il sait que son départ pour le ciel est proche : « Notre-Seigneur Jésus-Christ me l'a signé ! » (II Petr., 14.) Celui qui parlait avec cette simplicité, vivait évidemment sous le regard et dans un commerce habituel avec son Maître. Le sépulcre n'avait point de nuit pour lui ; il voyait briller par delà, au rivage éternel, le phare du port béni de la patrie. Arrivé là, disait-il à la grande famille de ses enfants, *je m'occuperai de vous.*

C'est aussi dans ce même chapitre qu'on peut lire ces paroles si profondes : « Sachant, avant tout, qu'aucune prophétie de l'Écriture ne vient d'interprétation particulière. Car jamais les prophéties ne sont venues de la volonté humaine ; mais c'est inspirés par le Saint-Esprit que les saints hommes de Dieu ont parlé. » (Ibid. 20, 21.)

Dans le chapitre second, saint Pierre signale « les maîtres menteurs qui introduiront des sectes pernicieuses » dans l'Église. Ils iront plus loin ; car ils deviendront apostats, « reniant le Sauveur qui les a rachetés... beaucoup suivront leurs débauches. » (Ibid. n. 1.) Ainsi ces renégats seront des débauchés et leurs disciples aussi. Ce signalement conviendra à la plupart de ceux qui troubleront l'Église, le long des siècles, par leurs révoltes : Chez eux, la dépravation du cœur aura précédé celle de l'esprit, et celle de l'esprit aura lâché la bride à tous les emportements de la bête, au moins

en secret. « A cause d'eux la voie de la vérité sera blasphémée. Et dans leur avarice, ils traqueront de vous par l'artifice des paroles. » (II Petr. n. 2, 3.) Voilà la triple concupiscence de ces hommes dévoyés ; le vil homme qui a tué le chrétien : voilà le païen ressuscité. En définitive, c'est là qu'en arrive tout pécheur révolté contre Dieu, le Christ et son Église. Que peut-il être, si ce n'est païen ? C'est fatal.

Mais aussi il y a un Dieu, le Dieu que nous adorons : Créateur et souverain Maître de toutes choses. C'est pourquoi ces pécheurs n'échappent pas à sa justice infinie. « Depuis longtemps leur jugement s'exécute sans relâche et leur perdition ne sommeille pas. » Le Seigneur n'a point épargné les anges pécheurs, ni l'ancien monde devenu chair, sauvant Noé et sa famille ; ni Sodome et Gomorre, sauvant Loth resté pur. « Le Seigneur sait délivrer de la tentation ceux qui le servent et réserver les pécheurs au jour du jugement : mais principalement ceux qui suivent la chair dans ses concupiscences immondes, qui méprisent les puissances, qui sont audacieux, épris d'eux-mêmes et qui ne craignent point d'introduire des sectes, qui sont pleins de blasphèmes. » (Ibid. 9, 10.)

L'Apôtre faisait le portrait des disciples de Simon, dignes de leur maître. Simon mourra, mais l'erreur ne cessera pas d'attaquer la vérité, ni d'enfanter des fils de perdition. « Et ceux-ci, comme des animaux sans raison, naturellement destinés à devenir une proie et à périr, attaquant par leurs blasphèmes ce qu'ils ignorent, périront par leur corruption même. Recevant le salaire de l'iniquité, ils estiment bonheur les plaisirs d'un jour... leurs yeux sont pleins d'adultère et d'un péché incessant ; ils attirent à eux les âmes inconstantes ; leur cœur est exercé dans l'avarice ; fils de malédiction. » (Ibid. 12-14.) Quelle peinture énergique des hérétiques

et de tous les mauvais chrétiens ! de tous ceux qui repoussant l'Esprit de vérité, ne veulent ni de l'Église, ni des remèdes à elle confiés par le Fils de Dieu. Tel fut Balaam : un animal muet réprima la folie de ce prophète.

On dirait qu'à cette heure-là, Pierre aperçut en vision les sectaires de nos jours, tant il les peint trait pour trait : « Débitant les emphases de la vanité, ils amorcent par les désirs charnels de la luxure, ceux qui ne fuient pas assez les hommes vivant dans l'erreur. Ils leur promettent la liberté, étant eux-mêmes esclaves de la corruption. Car celui par qui on a été vaincu, on en est aussi l'esclave. » (II Pet. II, 18, 19.) Pierre était ainsi l'écho fidèle de Jésus disant : « Qui commet le péché est l'esclave du péché. » (Jean VIII, 34.) Bossuet traduira le Maître et le disciple, lorsque traçant le portrait de Cromwel, il écrira : « Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. » On peut dire de ces renégats avec saint Pierre : « Si donc après s'être retirés des corruptions du monde, par la connaissance de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, ils s'y laissent enlacer et vaincre de nouveau, leur dernier état est devenu pire que le premier. » (II Petr. II, 20.)

Dans le chapitre troisième, notre Apôtre dit : « Voici, mes bien-aimés, la seconde lettre que je vous écris, et dans toutes les deux j'encourage votre âme sincère en l'avertissant » (Ibid. III, 1.) qu'il faut se souvenir des paroles du Seigneur et de ses Apôtres, et aussi qu'il viendra des séducteurs pleins d'astuce, qui diront du Seigneur : « Qu'est devenue sa promesse ? Où est son avènement ? Nos pères sont morts, rien n'est changé à l'ordre de la création : la nature est éternelle. Ainsi ils diront. Or la vérité, qu'ils ignorent ou non, c'est que le Verbe

de Dieu a créé les cieux d'abord, ensuite la terre qui émergea du sein des ondes, et qui y fut replongée par le déluge. En ce moment les cieux et la terre ne subsistent que par le Verbe de Dieu. C'est lui qui les maintient dans l'état actuel jusqu'au jour du jugement et de la catastrophe finale où les impies périront par le feu. Pour vous, mes bien-aimés, ne cherchez point à supputer les temps. Sachez qu'aux yeux du Seigneur, un jour est comme mille ans, et mille ans comme un jour. Le Seigneur donc ne recule point devant sa promesse, ainsi qu'on se l'imagine parfois. Sa providence est patiente, par amour pour vous, car il ne veut la perte d'aucune âme ; il veut au contraire nous appeler tous à la pénitence. Cependant le jour du Seigneur surprendra à l'improviste, comme surprend un voleur. Dans un choc terrible, les cieux passeront ; les éléments embrasés seront dissous ; la terre avec tout ce qu'elle renferme, sera consumée par le feu. Si donc tout l'univers est destiné à périr, quelle ne doit pas être la sainteté, la piété de votre vie, vous qui attendez le jour du Seigneur, qui courez à cet avènement formidable, où les cieux embrasés seront dissous, où les éléments entreront en fusion sous l'ardeur des flammes ! Selon la promesse de Dieu, nous attendons de nouveaux cieux, une terre nouvelle, patrie de la justice. Dans une telle expectative, mes bien-aimés, il faut vous maintenir immaculés et purs, dans la paix d'une conscience inviolable. Redoublez donc de zèle et croyez que la longanimité de Notre-Seigneur est un moyen de salut pour vos âmes. Notre bien-aimé et frère, Paul, vous a déjà écrit ces choses, selon la sagesse divine qui l'inspire. Tel est son enseignement dans toutes les lettres où il a traité ce sujet. Je sais qu'on trouve dans ses Épîtres des passages difficiles à comprendre, et qu'un certain nombre d'hommes ignorants et légers cherchent à en

dépraver le sens. Mais il n'est pas un seul livre des Ecritures que l'esprit de mensonge et de ruine n'ait prétendu altérer de la sorte. Vous du moins, frères, tenez-vous pour avertis. Gardez-vous de céder à des suggestions perfides; soyez fermes dans la foi, croissez de plus en plus dans la grâce et la connaissance de Jésus-Christ, notre Dieu et notre Seigneur. A lui, la gloire, et maintenant dans les jours de l'éternité. Amen. » (II Petr. m. 4-18.)

L'abbé Darvas, à qui nous avons emprunté la traduction de ce troisième chapitre, ajoute: « Quiconque voudra méditer cette lettre apostolique comprendra sans peine que le protestantisme se soit constamment épuisé en efforts inutiles pour en contester l'authenticité. Pierre y parle comme chef suprême de l'Eglise; il s'adresse en cette qualité, à tous les fidèles de l'univers; il leur doit les derniers accents de sa voix; il les prévient qu'il va mourir; le Seigneur le lui a révélé; mais il les rassure pour l'avenir: il prendra soin de ménager à son apostolat une succession non interrompue. Comment, à ces traits, ne pas reconnaître l'autorité de celui qui avait la charge de confirmer ses frères dans la foi? Comment aussi, en face de ce testament sublime, nous parler avec mépris de l'infériorité intellectuelle du prince des Apôtres? On a osé s'exprimer ainsi, et nous en rougissons pour les lettrés de notre siècle. « Ils blasphèment véritablement ce qu'ils ignorent. » Quelle majesté dans cette condamnation des hérésiarques de tous les âges, prononcée par saint Pierre! Sous le poids de cet anathème, Simon le magicien, ses disciples les Gnostiques; ses complices les Nicolaites, les Corinthiens, et tant d'autres qui pullulaient au temps des Apôtres, demeurèrent écrasés. Mais la foudre, partie des catacombes du Vatican, a prolongé bien au delà son action formidable. Elle a touché au front tous les

sectaires et les a réduits en poudre. En vérité, si notre époque n'était point par excellence celle de la légèreté, disons le mot, de l'ignorance en matière de religion, les littérateurs ne dédaigneraient pas de citer l'éloquent tableau des corruptions païennes, tracé dans les cryptes de Rome, à quelques pas de la maison d'or de Néron, par le premier des papes. Mais quel littérateur, officiel ou non, songe à lire les Epîtres de saint Pierre? Un pécheur galiléen, dont la légende catholique a fait un souverain pontife de convention, qui donc s'en inquiète? Il a dit que la terre périrait par le feu, et la science nous a prouvé que si le globe terrestre périssait jamais, ce serait par le froid. »

Notre historien, on le sent, portait dans sa poitrine un cœur d'Apôtre, passionné pour la vérité. Il aimait Jésus-Christ et son Eglise; il consacrait au Règne du Sauveur toutes les énergies de son âme et toutes les lumières de son intelligence. A son heure, il savait opposer la vraie science aux redites colportées par l'ignorance, après avoir été empruntées aux sectaires menteurs, ou ignorants eux-mêmes.

« Ils parlent de science! » disait-il. Voici le dernier mot de la science: « Le mouvement c'est de la chaleur, comme on le sait aujourd'hui, et la terre, qui parcourt 660.000 lieues en vingt-quatre heures, comme tous les véhicules possibles, dépense de la chaleur. C'est pourquoi, si, par un moyen quelconque, on empêchait la terre de tourner, immédiatement son mouvement se transformerait en chaleur. »

« Or, le calcul indique qu'en supposant la terre de plomb, sa température monterait au chiffre fabuleux de 3.000 degrés centigrades. A une pareille chaleur, la terre elle-même ne résisterait pas, elle passerait presque en totalité à l'état de vapeur, comme aux premières époques géologiques. » Ainsi pour procurer en un

clin d'œil, *in ictu oculi*, c'est l'expression de saint Paul, la grande catastrophe finale qui anéantira ce globe dans les flammes, il suffirait à la main créatrice, qui le guide, d'en arrêter soudain l'essor au milieu des champs de l'éther. Voilà ce que la science récente a découvert : elle apprendra sans doute encore dans l'avenir d'autres secrets de ce genre. Qu'importe à notre foi ? Ne savons-nous pas que le Dieu qui a créé le monde peut, à son gré, le détruire ? Il nous a révélé que le feu serait l'instrument de sa justice suprême, comme l'eau du déluge fut celui d'un premier châtiement, aux jours de Noé. Dès lors l'Église catholique, fidèle aux enseignements du Christ et de son représentant saint Pierre, a inscrit dans la Liturgie la prophétique mention du feu qui embrasera la terre, au second avènement du Fils de l'homme.

« On a pu remarquer, dans le texte même de l'Épître, le soin avec lequel le prince des Apôtres prémunit les fidèles contre les tentations d'une curiosité présomptueuse, qui voudrait pénétrer les secrets divins et connaître le jour marqué pour la fin du monde. Il consacre, à cette occasion l'inspiration divine des Épîtres de saint Paul, et les élève au rang des Écritures canoniques. Le premier successeur de Jésus-Christ, signant dans son testament le témoignage de sa confraternité avec Paul, l'Apôtre des nations : la communion de doctrine précédant celle du martyre, voilà la seconde Épître de saint Pierre. » (Hist. gén. t. VI, 193.)

La citation ci-dessus de notre auteur est empruntée au savant M. Flamel, qui dit : « Arrêter notre globe serait donc nous faire cuire, ni plus ni moins, dans un bain de plomb chauffé à plus de trois mille degrés ».

VII.

CHRISTIANISME ET NATURALISME.

La prédication des Apôtres Pierre et Paul, et de leurs nombreux disciples, avait déjà formé au sein de la ville de Rome, deux sociétés bien distinctes : l'une chrétienne, l'autre païenne.

Saint Paul distingue en nous deux hommes : l'homme intérieur et l'homme extérieur : *Homo qui intus est et homo qui foris est*, et chacun de nous s'attache plus ou moins à l'un des deux.

Or, saint Thomas d'Aquin, en parlant de la charité, distingue, avec le philosophe de Stagire, cinq marques principales dans l'amitié.

L'ami, dit-il, désire que son ami vive — il lui veut du bien — il lui en fait — il se plaît dans sa compagnie — il partage ses peines aussi bien que ses joies.

Si donc nous aimons en nous, en première ligne, l'homme intérieur, c'est-à-dire notre âme, nous voulons qu'elle vive et que sa vie soit abondante. Suivant l'ardeur avec laquelle nous désirerons sa perfection, nous travaillerons à la réaliser, aimant à rentrer en nous-mêmes par la réflexion, l'examen de notre conscience, l'oraison, l'étude, et enfin nous serons heureux de ses progrès ou attristés de ses défaillances et de ses fautes.

Si, au contraire, nous aimons notre corps plus que notre âme, nous aurons surtout, durant notre existence, souci de conserver notre santé corporelle. Dans ce but, nous chercherons les moyens de donner à l'homme extérieur tous les avantages possibles, en cultivant

nos facultés naturelles de corps et d'esprit, pour lui procurer les biens et les jouissances de la nature, nous réjouissant de tout ce qui lui est prospère et nous attristant de ses maladies et de sa mauvaise fortune.

Il y avait donc à Rome, en présence l'un de l'autre, le vieux paganisme qui avait pour l'homme extérieur un amour effréné, et puis le Christianisme naissant, qui mettait l'âme au-dessus du corps, autant qu'une reine au-dessus de son serviteur, ou plutôt de son esclave.

Le Christianisme soumettait, alors comme maintenant, dans l'homme, les passions à la raison, et la raison à la Révélation chrétienne. De sorte que le disciple de Jésus-Christ réglait en lui-même la vie des sens d'après la loi du Maître divin; il soumettait sa raison à l'enseignement infaillible des Apôtres, et dans l'essor de son esprit, dans ses conceptions intellectuelles, il prenait toujours la foi pour guide et pour maîtresse souveraine.

Le païen n'avait point d'autorité enseignante à laquelle sa raison eût pu se confier et se soumettre. Les philosophes d'alors, comme Sénèque, pouvaient bien au-dedans d'eux-mêmes se rire des faux dieux et s'en amuser avec leurs amis intimes, mais en public, ils s'en montraient les adorateurs sincères, pour plaire au peuple. De sorte que saint Paul, dans son Épître aux Romains, pouvait reprocher à ces philosophes de n'avoir pas rendu gloire au vrai Dieu, dont ils avaient reconnu l'existence par le spectacle de la nature, où brille une infinie sagesse. En punition de ce crime, dit l'Apôtre, ils ont été livrés à leurs basses et impures passions.

Le Christianisme apprenait aux hommes la blessure faite à leur nature, créée dans la justice originelle, par le péché de leur premier père, Adam, et il leur révélait le remède apporté du ciel à l'humanité par le

Verbe-Incarné, Jésus-Christ; ce remède, c'est la grâce ou secours spirituel, qu'on peut obtenir facilement, puisqu'il suffit de le demander par la prière, ou de le chercher dans les sacrements.

Fidèles à cette doctrine, les premiers chrétiens se réunissaient dans les catacombes pour entendre la parole sacrée, prier ensemble Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, l'adorable Trinité; recevoir les sacrements, canaux divins de la grâce, qui coulait en eux avec le sang de Jésus-Christ. Ils sortaient de ces réunions, illuminés de la vérité céleste, fortifiés pour la lutte contre eux-mêmes et contre les ennemis du dehors, prêts à tout sacrifier pour garder leur âme dans la pureté: fortune, plaisirs, honneurs, et même la vie de l'homme extérieur, la vie du corps.

Le monde romain en était arrivé à adopter dans sa vie pratique, cette abominable maxime: « La vertu après l'argent. » Celle des chrétiens était celle-ci: « Plutôt mourir que de se souiller. »

C'était logique de part et d'autre: avec l'argent on se procure tous les plaisirs du corps; avec l'argent, on achetait alors les honneurs; avec l'argent, chez les païens, on devenait le maître du monde. A Rome, tout était à vendre, et tout s'achetait.

S'il en est de même chez les peuples chrétiens d'aujourd'hui, c'est que nous devenons païens. Par la grâce de Dieu, nous n'en sommes pas arrivés là; et s'il plaît à certaine société sectaire de remettre en honneur de nos jours la maxime païenne: « La vertu après l'argent, » ils trouvent bientôt au seuil de leurs opulentes demeures, la conscience publique chrétienne pour les condamner et les flétrir. Car aux premiers âges chrétiens, ce naturalisme avilissant était honni de nos pères, et l'Église a gardé fidèlement la mission de tenir toujours levé, au-dessus de notre société, le flambeau de la Ré-

vélation chrétienne. Et il suffit à lui seul pour assurer le progrès moral du monde.

Comme le soleil fait rentrer, en se levant, les oiseaux de nuit dans leurs ténèbres, ainsi le flambeau de la foi chrétienne force les scandaleux à se cacher, et tel homme, élevé aux honneurs, verra sa maison déserte, parce que son foyer n'a pas été béni par l'Église; ses enfants porteront une marque déshonorante au front. On dit que le Catholicisme se meurt! Grave erreur. Jamais sa puissance n'a été aussi grande que de nos jours. On a vu les rois présenter à l'adoration de leur peuple, des courtisanes, et le peuple comme les grands, s'avilissait jusqu'à ne pas chasser par son mépris celles, comme l'a dit un de nos orateurs, qui « se jouaient avec la couronne de France. » Eh bien! qu'un chef de nation s'avise aujourd'hui d'afficher dans sa conduite pareil naturalisme, devant la foule, parmi nous, il verra si la conscience publique chrétienne se courbera muette devant le scandale. Une létrissure partie de tous les rangs de la société sera le châtement de ce criminel audacieux.

Pierre et les Apôtres, par leur prédication, formaient dans le monde d'alors cette admirable conscience publique chrétienne, vrai trésor de la terre. Nous en avons pour preuve l'*Épître à Diognète*, qui parut à l'époque de la persécution de Néron, Épître dont l'auteur inconnu déclare être un disciple des Apôtres. Nous voulons la citer, en partie, pour montrer avec quelle rapidité la conversion du monde païen s'opérait, sous le souffle de l'Esprit-Saint qui se jouait dans les âmes, tandis que les héros du Christ prêchaient à toute créature la parole sacrée.

VIII.

ÉPÎTRE A DIOGNÈTE.

« Les chrétiens ne diffèrent des autres hommes ni par le territoire, ni par le langage, ni par la manière de vivre. Ils habitent les cités grecques ou les villes barbares, selon qu'il a plu à la Providence de les y faire naître; ils se conforment pour la nourriture, le vêtement, les habitudes extérieures aux usages de leurs compatriotes, et pourtant leur vie est un prodige de sainteté et de vertu qui étonne tous les regards. Ils habitent leur patrie, mais comme des étrangers. Comme citoyens, ils prennent part à la vie commune; ils endurent tout comme étrangers. Point de contrée étrangère qui ne soit pour eux une patrie; point de patrie qui ne leur soit étrangère. Ainsi que les autres hommes, ils se marient et deviennent pères; mais les voit-on, comme les autres hommes, abandonner leurs enfants? Ils ont une table commune; mais leur charité fraternelle n'est point la promiscuité. Ils sont dans la chair, mais ne vivent point selon la chair. Ils habitent la terre, mais en citoyens du ciel. Ils obéissent aux lois établies, mais la régularité de leur vie dépasse les lois. Ils aiment tous les hommes, mais tous les hommes les persécutent. On ne les connaît pas, et on les condamne; ils meurent et naissent ainsi à la vie. Ce sont des mendiants, et ils enrichissent des multitudes; manquant de tout, ils surabondent en tout. On les charge d'opprobres, et les opprobres font leur gloire. On déchire leur réputation et on rend témoignage à leur innocence; on les maudit, ils bénissent; aux injures, ils répondent

par le respect. Leur conduite est irréprochable, et on les punit comme des scélérats ; ils marchent avec joie au supplice, parce que le supplice les conduit à la vie. Contre eux, les Juifs arment leurs bras comme ils feraient contre des étrangers ; les Grecs les persécutent, sans que ni Grecs ni Juifs puissent justifier la persécution dont ils les accablent. En un mot, ce que l'âme est dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde.

« L'âme est répandue dans tous les organes corporels ; les chrétiens sont disséminés dans toutes les villes du monde ; l'âme habite le corps, mais n'est pas du corps ; les chrétiens habitent le monde, mais ne sont pas du monde. Invisible dans un corps visible, l'âme est comme retranchée dans une forteresse ; il en est de même des chrétiens, durant leur passage sur la terre ; mais l'amour de Dieu qui fait les chrétiens demeure invisible. La chair est l'ennemie de l'âme, et lui livre une guerre incessante, parce que l'âme fait obstacle aux passions de la chair ; le monde est ennemi des chrétiens, parce que les chrétiens font obstacle aux passions du monde. L'âme aime la chair qui la hait, comme les chrétiens aiment leurs propres persécuteurs. L'âme est enfermée dans le corps, mais c'est elle qui soutient le corps ; les chrétiens retenus dans ce monde comme dans une prison, soutiennent le monde. L'âme immortelle habite une tente mortelle ; les chrétiens habitent ici-bas des demeures périssables, en attendant l'incorruptibilité des cieux. L'âme se fortifie par les mortifications de l'abstinence et du jeûne ; les chrétiens se multiplient par les supplices, auxquels on les traîne chaque jour. Tel est le rang que Dieu a assigné aux chrétiens ; il est si considérable aux yeux de la Providence, qu'il ne leur est pas permis à eux-mêmes de s'y soustraire.

« La raison de tous ces faits, c'est que la doctrine

professée par les chrétiens n'est pas une convention humaine, pareille à ces mystères que les temples de l'idolâtrie gardent avec tant de soin pour les soustraire à l'œil des profanes. Le vrai Dieu, tout-puissant, invisible, créateur de toutes choses, a fait descendre la vérité du haut des cieux. Il a établi son Verbe saint et incompréhensible parmi les hommes, il a voulu le fixer dans leurs cœurs. Ce n'est point comme quelques-uns le prétendent, un de ses ministres, un ange, un prince de la hiérarchie céleste, un des esprits qui président, sous ses ordres, au gouvernement de la terre et du ciel, que Dieu a envoyé aux hommes ; mais l'artisan suprême, le créateur de l'univers, celui par qui il a fait les cieux et renfermé l'océan dans ses limites ; à la voix duquel les astres obéissent, le soleil en suivant la marche qu'il lui trace chaque jour, la lune en éclairant les nuits ; celui par qui toutes les choses ont été ordonnées, circonscrites et soumises ; les cieux et tout ce qu'ils renferment, la terre et les mers, le feu, l'éther, l'abîme, les altitudes, les profondeurs et tout ce qui remplit leur intervalle. Voilà celui que Dieu a envoyé aux hommes, non pas, comme on voudrait le faire croire, pour les attirer par la douceur et la clémence. Dieu l'a donc envoyé, de même qu'un roi envoie son fils, roi comme lui ; il l'a envoyé comme un Dieu pour sauver les hommes par la persuasion, non par la violence. La violence ne saurait se trouver en Dieu. Il l'a envoyé pour inviter les hommes, non pour les contraindre, pour les appeler par l'amour, non pour les accabler sous le poids de sa justice. Un jour, il l'enverra de nouveau comme juge, et alors qui pourra soutenir la rigueur de cet avènement ?...

« Voyez tous ces chrétiens qu'on jette aux bêtes féroces pour les contraindre à renier leur foi ; rien ne

les peut vaincre. Plus on en massacre, plus leur nombre s'accroît. Vous semble-t-il que ce soit un phénomène insignifiant et sans portée? Non, c'est l'effet de la puissance de Dieu, ce sont les preuves de son avènement. Et quel homme savait ce qu'était Dieu, avant que Dieu vint nous l'apprendre lui-même? Vos philosophes, que vous ont-ils appris? Ils divinisait le feu, l'eau, toutes les substances créées. Admettez leurs systèmes et chaque créature, l'une après l'autre, sera Dieu. Erreurs monstrueuses, impostures de charlatans! Nul mortel n'a vu Dieu, donc nul mortel n'a pu le connaître. Dieu s'est manifesté lui-même; il se manifeste encore par la foi, et c'est à la foi seule qu'est accordé le privilège de le connaître. Ce grand Dieu, le maître et le créateur de toutes choses, lui qui a tout fait et tout disposé dans l'harmonie de l'ordre, il n'a pas seulement prévenu les hommes par son amour, mais il les a prévenus par une patience infatigable. Toujours il fut ce qu'il est; ce qu'il sera: doux, miséricordieux, fidèle dans ses promesses, inaccessible à la colère, le seul vraiment bon. De toute éternité, il a conçu un dessein aussi grand qu'ineffable, et l'a communiqué à son Fils. Tant qu'il a tenu caché sous un voile mystérieux ce conseil de sa sagesse, il semblait négliger les hommes et n'en prendre aucun soin. Mais quand il eut fait éclater, par l'organe de son Fils bien-aimé, cet inénarrable mystère, préparé dès le commencement du monde, tout nous fut donné à la fois: nous pûmes le voir et jouir de ses bienfaits. Qui de nous pouvait compter sur tant d'amour? Que si, jusqu'à ces derniers temps, il nous abandonnait aux caprices des passions, de la volupté et des convoitises, ce n'est pas qu'il se complût dans nos crimes, mais il les tolérait. Il n'approuvait pas le règne de l'iniquité, mais il préparait les cœurs à l'avènement de la justice. Il voulait nous convaincre avec le temps de notre im-

puissance absolue, et du besoin que nous avions de son secours, pour entrer dans ce royaume de Dieu qui est en nous, et dont l'accès ne nous est cependant ouvert que par la bonté de Dieu. Mais quand notre perversité fut arrivée au comble, quand la mesure de nos crimes surabonda et que la mort restait comme la seule perspective de l'humanité, alors Dieu lui-même voulut se charger du fardeau de nos offenses. Il a fait de son propre Fils le prix de notre rançon, substituant le Saint, le Juste, l'Innocent, l'Incorruptible, l'Immortel aux hommes pécheurs, injustes, criminels, corrompus et voués à la mort. Il fallait en effet sa sainteté pour couvrir nos crimes. Quel autre que le Fils de Dieu pouvait nous justifier? O doux échange! impénétrable mystère! O bienfait qui surpasse toute espérance! L'iniquité de tous est enseveli dans la justice d'un seul! La justice d'un seul justifie tous les autres. Dans le passé, il nous avait convaincus de notre impuissance pour nous élever à la vie. Mais maintenant qu'il nous a manifesté le Rédempteur en qui les désespérés mêmes trouvent leur salut, il veut que nous ayons foi en sa bonté; il veut que nous le considérons comme un père, un maître, un conseiller, un médecin; il veut être notre esprit, notre lumière, notre honneur, notre gloire et notre vie.

« Si donc vous vous sentez épris, ô Diognète, des charmes de cette foi, et si vous l'embrassez, vous connaîtrez d'abord le Père, et l'amour infini qu'il a pour nous. C'est pour les hommes qu'il a créé le monde; il leur en a donné le sceptre; il les a donés de raison et d'intelligence. A l'homme seul il a permis de regarder le ciel; il l'a formé à son image; il lui a envoyé son Fils unique, il lui promet son royaume! Quelle joie, quand vous aurez appris à le connaître! Comme vous aimerez celui qui vous a prévenu par tant d'a-

mour ! A mesure que vous avancerez dans sa connaissance, vous lui ressemblerez par la douceur. Quoi ! dites-vous, un homme ressembler à Dieu ! Ne vous étonnez pas de ce langage : l'homme le peut, puisque Dieu le veut. Commander aux autres, s'élever dans le monde, étaler le faste de l'opulence, écraser le faible sous son pouvoir, tout cela ne constitue pas le bonheur de l'homme : nul ne saurait par là imiter Dieu, car aucun de ces traits n'exprime le véritable caractère de la majesté divine. Mais aider le prochain à porter son fardeau ; profiter de son élévation pour répandre des bienfaits sur ses inférieurs ; regarder les richesses comme des dons que la Providence fait passer par nos mains, pour les répandre sur les indigents, c'est devenir comme le dieu de ceux qui souffrent, c'est véritablement imiter Dieu. Alors, de cette terre où nous vivons, vous verrez Dieu dans le ciel tenir les rênes du monde et le gouverner comme un empire ; alors vous serez initié au langage des mystères divins ; vous aimerez ces héros qui affrontent tous les supplices plutôt que de renier leur Dieu ; en apprenant à vivre dans le ciel, vous abjurez les erreurs et les impostures de ce monde, et vous mépriserez ce qu'on appelle la mort. La seule mort que vous commencerez à craindre est celle qui attend les pécheurs dans les flammes éternelles. Heureux celui qui meurt pour la justice sur les bûchers de la persécution, voilà ce que vous direz quand vous connaîtrez les feux de l'enfer ! Telle est l'expression véritable de notre foi ; c'est le langage même de la raison.

« Disciple des Apôtres, j'enseigne à mon tour les gentils. La parole de vérité que j'ai reçue, je la transmets à ceux qui s'en montrent dignes. Le Verbe a été envoyé ici-bas pour qu'il fût connu des hommes. Rejeté par son peuple, il a été prêché par les Apôtres ; les nations ont cru en lui. Il était dès le commencement ;

il a paru en ce temps ; toujours ancien, toujours nouveau, parce qu'il naît chaque jour dans le cœur des justes. Il est aujourd'hui ce qu'il n'a jamais cessé d'être : le Fils de Dieu. Par lui, l'Église se dilate ; sa grâce reçoit dans les saints de nouveaux accroissements, éclairant les esprits, dévoilant les mystères, illuminant les âges, heureuse du progrès des âmes, prompte à se communiquer à ceux qui la cherchent avec une curiosité respectueuse, et sans prétendre franchir les bornes posées par nos pères dans la foi. La loi de crainte est abolie ; la grâce prédite par les prophètes est manifestée ; la foi des Évangiles est affirmée, la tradition des Apôtres maintenue et l'Église triomphe ! Cette grâce qui vous parle, ne la repoussez point par un criminel refus. » (Epist. ad Diognet.)

IX.

MARTYR DE SAINT PIERRE ET DE SAINT PAUL.

Lorsqu'un meurtre a été commis et que la victime est la gisante sur la voie publique, baignée dans son sang, la justice des hommes informe, et pour découvrir le meurtrier, elle a une maxime dont elle use : *Is fecit cui prodest*. Celui-là l'a fait à qui cela sert.

A la vue de Pierre attaché à la croix et mourant au Janicule, et de Paul décapité sur la voie d'Ostie, informons à notre tour et cherchons les meurtriers de ces deux grands capitaines que le Seigneur avait choisis et placés à la tête de ses armées. Après enquête, nous pouvons nommer surtout trois auteurs de ces meurtres cruels : le vice, la superstition, la politique.

1. Le Vice.

Le vice avait intérêt à tuer Pierre et Paul, parce qu'il est dans sa nature de haïr la lumière : Or, Pierre et Paul étaient à Rome des flambeaux éclatants dont les vives lueurs pénétraient jusque dans les profondeurs de la corruption romaine et en montraient à tous les yeux les horreurs.

Ces Apôtres savaient bien ce que leur divin Maître avait enseigné à Nicodème, quand il lui disait : « Comme Moïse éleva le serpent au désert, ainsi il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui. Qui croit en lui n'est pas jugé ; mais qui n'y croit point est déjà jugé, parce qu'il ne croit point au nom du Fils unique de Dieu. Or, voici le jugement : La lumière est venue dans le monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Car quiconque fait le mal hait la lumière, et ne vient point à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient accusées. Mais celui qui accomplit la vérité vient à la lumière, afin que ses œuvres soient manifestées, parce qu'elles sont faites en Dieu. » (Jean III, 14-21.)

Jésus, Lumière du monde, flétrissait et condamnait le vice par ses paroles, apparaissant lui-même au milieu des Juifs corrompus, dans son infinie sainteté : il fut mis à mort, crucifié, jeté au sépulchre, afin que l'on ne rencontrât plus à Jérusalem, ni ailleurs, cet homme dont la seule vue faisait trembler les pécheurs obsti-

nés : de même, Pierre et Paul, images fidèles de leur divin Maître, passaient et repassaient au milieu du monde romain, esclave de la luxure, et à ces foules païennes avides de voluptés, ils criaient le *Sursum corda* chrétien. Des femmes de tout rang se convertissaient, jusque dans le palais de Néron ; les victimes du vice étaient arrachées à leurs corrompeurs et rendues à la vertu, à la pudeur aimée jusqu'à la folie du martyr. C'en était trop ! Arrière ces hommes qui troublent nos plaisirs et nous prêchent ces vertus inconnues, impossibles à nos Vestales elles-mêmes ! Qu'ils soient crucifiés, mis à mort, qu'ils disparaissent ! C'est ainsi que le vice prononça pour sa part l'arrêt de mort contre nos Apôtres.

Nous avons vu, en effet, que les Apôtres Pierre et Paul par leurs exemples et la prédication de la doctrine de Jésus-Christ attiraient à ce divin Sauveur non seulement le peuple, mais aussi l'élite de la société romaine, ainsi que le prouvent jusqu'à l'évidence les millions de martyrs qui préférèrent la mort à l'apostasie, et moururent comme la jeune Agnès, en disant : *Amo Christum* : J'aime le Christ.

2. La Superstition.

La superstition, qui est, d'après saint Thomas d'Aquin, un vice opposé à la religion, rendant le culte divin à qui, ou comment, on ne doit pas le rendre, avait comme la volupté, intérêt à voir mourir l'Apôtre Pierre.

« Un déluge de superstition, de luxure et de cruauté menaçait de plus en plus de corrompre toute la terre, sous le nom d'idolâtrie... » Ainsi parlait un grave historien, en dépeignant l'état de la société à l'époque où Jésus-Christ allait paraître, et il ajoutait : « On ne niera pas

Dieu ; on le multipliera. Un Dieu suprême qui produit tout par sa parole : voilà ce qu'on retrouve partout, mais tout cela enveloppé, avec le temps, d'une infinité d'emblèmes, de symboles, de figures, dont les savants seuls avaient la clef, et qui devenaient pour le vulgaire autant de divinités différentes. Puis au lieu de reproduire dans leur originelle simplicité, les vérités primitives, les savants eux-mêmes les altéraient par leurs explications. Dieu seul est, disaient-ils ; Dieu seul a tout produit ; mais d'où ? De sa propre substance, ajoutèrent-ils. Par là tout était Dieu ; on pouvait tout adorer. Voilà ce qui se retrouve encore aujourd'hui dans les védas des Indes et les hiéroglyphes d'Égypte. Le paganisme raisonné de la Grèce et de Rome ne paraît qu'une importation de celui de l'Égypte et de l'Inde. On sent, combien dans un pareil système, la corruption héréditaire de l'homme était à son aise ; elle s'y voyait divisée. On sent combien la puissance ennemie dut favoriser tout cela : au fond, c'était son ouvrage et son empire. Aussi n'y aura-t-il rien dans la nature où la superstition ne vienne égarer le sentiment religieux. Contemplez-vous le soleil, la lune, les étoiles, le mathématicien, l'astrologue est là qui, au lieu de vous y faire admirer les merveilles du Créateur, vous offre d'y lire votre destin. Contemplez-vous les oiseaux du ciel, béniissant à leur manière le Dieu qui les a faits, l'augure est là qui, à leur vol et à leur ramage, vous annonce que l'entreprise concertée avec tant de sagesse et d'où vous attendiez votre bonheur, est une œuvre néfaste et qu'il faut l'abandonner. Avez-vous tué un bœuf pour nourrir votre famille, l'aruspice est là pour en fouiller les entrailles et vous dire que vous avez encouru la colère du ciel, que vous êtes menacé du plus grand des malheurs si vous ne suivez ses conseils. Et ces devins ne seront pas de petites gens. Les faiseurs

d'horoscopes sont les sages, les astronomes de la Chaldée ; les interprètes des oiseaux, les scrutateurs des entrailles, sont des sénateurs, des consuls romains. Les rois, les cités, les législateurs de la Grèce consulteront la vapeur qui s'élève du trou de Delphes. Un philosophe-empereur, Julien, avec les philosophes dont il est entouré, non seulement exaltera l'astrologie, la science des augures et des aruspices, l'infaillibilité des Oracles, mais ajoutera l'étude et la pratique de la magie. Que deviendra la raison humaine sous cet amas de superstitions philosophiques et politiques ? » (Rohrbacher, Liv. VII, 411.)

Et la pudeur, qu'était-elle devenue au milieu de toutes les erreurs qui divinisaient le vice honteux ? Elle s'était exilée, laissant à Vénus de faciles triomphes et un empire absolu.

Or, Pierre combattait en même temps l'erreur et le vice, avec une force invincible. C'est pourquoi il soulevait contre lui tous les tenants de la superstition idolâtrique et tous les esclaves de la volupté, troupe sanguinaire qui demandait sa mort.

Peut-on parler de superstition et de luxure, sans évoquer le souvenir de Simon le Mage ?

Il vivait encore, donc nous devons le retrouver sur les pas de saint Pierre.

En effet, les *Constitutions apostoliques* rapportent un combat terrible, on peut dire d'homme à homme, qui eut lieu entre saint Pierre et Simon le Mage, au plein amphithéâtre de Rome. « Voici comment saint Pierre le raconte lui-même, écrit l'abbé Darras, dans une conversation recueillie par l'auteur des *Constitutions apostoliques* : « J'avais rencontré Simon à Césarée, et dans une conférence publique, je l'avais forcé à s'avouer vaincu : il quitta l'Orient et partit pour l'Italie. A son arrivée à Rome, il commença sa lutte contre l'Église,

ébranlant la foi d'un grand nombre de frères, et séduisant les païens par son art magique. Un jour il convoqua pour midi la foule dans l'amphithéâtre, et m'y fit entraîner moi-même, promettant de s'envoler dans les airs. Tous les regards étaient fixés sur lui. Moi, je priais dans le secret de mon cœur. Déjà soutenu par les démons, il s'élevait dans les airs : Je monte au ciel, disait-il, et je ferai pleuvoir sur vous les bénédictions ! — La multitude éclatait en applaudissements unanimes, et le saluait comme une divinité. Cependant, le cœur et les mains levés au ciel, je suppliais Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur d'abattre l'orgueil de cet imposteur, de briser la puissance des démons qui séduisaient les hommes pour les entraîner à la mort, de faire précipiter cet impie dans une chute ignominieuse et de lui rompre les membres, mais en lui conservant la vie. Je m'écriai donc en regardant Simon : Si je suis réellement l'homme de Dieu, le véritable Apôtre de Jésus-Christ, le docteur de la piété sincère, et non un imposteur tel que toi, misérable Simon, j'ordonne aux puissances du mal, complices de ton impiété, qui te soutiennent dans ton vol, de t'abandonner à l'instant. Tombe de ces hauteurs et viens entendre les railleries de la multitude séduite par tes prestiges ! — A peine j'avais parlé, que Simon, délaissé par les démons tombait avec fracas dans l'amphithéâtre. Il avait une cuisse fracturée et les doigts des pieds désarticulés. Le Dieu que Pierre annonce est le seul Dieu véritable ! disait-on dans la foule. Dès lors un grand nombre d'hommes abjurèrent les erreurs de Simon. D'autres pourtant, véritables fils de perdition, persévérèrent dans cette secte funeste. »

Notre historien ajoute : « Telle est aussi, croyons-nous, la vérité complète sur la tentative solennelle d'ascension, essayée à Rome par Simon le magicien. Nous

disons la tentative solennelle, car elle ne fut pas la seule, et il est certain qu'en d'autres occasions et dans des séances particulières le Mage de Samarie réussit plus d'une fois à faire croire qu'il avait la puissance de se soutenir dans les airs.

« On le vit, dit Anastase le Sinaïte, faire marcher des statues, se précipiter dans les flammes sans en être atteint ; se métamorphoser et prendre la figure d'animaux divers ; faire apparaître dans les festins des fantômes et des spectres ; faire mouvoir les meubles d'un appartement, par des esprits invisibles. Il disait qu'il était escorté par une multitude d'ombres auxquelles il donnait le nom d'âmes des morts. Enfin il s'envolait dans les airs et un jour Néron l'ayant fait appeler, il disparut soudain laissant un fantôme à sa place. » (Anast. Liv. IX. xx...)

Suétone raconte en ces termes la chute de Simon dans le cirque romain : « Un an après son avènement, Néron fit construire près du champ de Mars un amphithéâtre en bois. Il y donna d'abord un combat de gladiateurs, où il ne laissa périr personne, pas même les criminels ; puis une naumachie, où des baleines se jouaient dans un immense bassin d'eau de mer ; enfin des jeux pyrrhiques. Là on vit un Icare prendre son essor, mais il vint retomber à côté de la loge impériale, qu'il couvrit de son sang. » (Suéton, Ner. cap. xii.)

Quant à la mort de Simon le Mage, nous la connaissons par les *Philosophumena*.

Cet imposteur mourut dans un dernier combat avec saint Pierre, et voici de quelle manière.

Comme il ne s'était jamais bien guéri des suites de sa chute au cirque romain, il était obligé de s'asseoir, quand il parlait au peuple ; car il continuait de combattre le christianisme par ses impostures et ses prestiges diaboliques. Saint Pierre ne manquait jamais de

le confondre, quand il le rencontrait. La dernière fois qu'il le vit, ce fut dans la campagne romaine. « Le Magicien était assis sous un platane, enseignant la foule. Pressé par les arguments de l'Apôtre et réduit au silence, le Mage, après avoir tergiversé longtems, prit le parti d'annoncer qu'il allait se faire enterrer vif, et qu'on le verrait ressusciter le troisième jour. Il ordonna donc à ses disciples de creuser une fosse, et de l'envelopper d'un suaire. On le déposa dans cette tombe; mais il y est resté jusqu'à ce jour, car Simon n'était point le Christ. » (Philosoph. liv. VI. § 20.)

Evidemment, les Francs-Maçons peuvent réclamer le Magicien de Samarie pour un de leurs ancêtres, prophète du Bil magique de Misraïm, associé de Satan et compagne, pour la destruction du Christianisme.

Nos sectaires modernes sont bien peûs auprès de ce samaritain, comme hommes; mais les démons qui les aident sont toujours les mêmes. Chose étrange! Nous retrouvons après dix-neuf siècles, Pierre luttant encore avec les fils de Simon le Magicien, que leurs chutes ne corrigent jamais.

Est-il étonnant, nous le demandons, que saint Pierre ait été l'objet de la haine de tous les tenants de la superstition, après les humiliations qu'il lui infligeait en pleine ville de Rome, sous les yeux de la foule, devant Néron lui-même, qui cultivait avec rage la magie, espérant s'en servir pour commander aux dieux eux-mêmes? L'homme qui contrariait jusque-là le tout puissant Empereur devait mourir pour expier son audace, et il mourra.

3. La Politique.

Il mourra, et la politique ne sera pas non plus étrangère au martyre de Pierre et de Paul.

La politique est la science de gouverner les peuples par des lois justes. Elle devient un art aux mains des chefs qui prennent leur propre volonté pour guide et non la justice; car dès lors ils foulent aux pieds les principes immuables de la vérité, et leur substituent les intérêts ou les caprices de leur égoïsme personnel.

Chez Néron, la politique était l'art de tyranniser le monde entier et de se faire adorer. En cela, il imitait ses prédécesseurs.

Et voici que nos Apôtres prêchaient hardiment au milieu des foules la politique chrétienne, qui apprend aux sujets à obéir aux chefs, mais aussi qui commande aux chefs à se considérer, non comme les dominateurs de leur peuple, plutôt comme leurs serviteurs, ainsi que le Maître l'avait dit, après en avoir donné l'exemple, le premier. Pierre et Paul enseignaient qu'il faut rendre à César ce qui lui est dû, mais que César lui-même doit obéir à Dieu, alors même qu'il commande au monde.

Ce langage était dur à entendre, plus dur encore à pratiquer, et les empereurs abrutis par toutes les passions à la fois, fous d'orgueil, ne s'en accommodaient pas.

Puis, remarquons-le, la vérité chrétienne commençait à gagner de proche en proche, dans la ville et la campagne romaine; une société nouvelle se formait, mêlée à la vieille société païenne. Celle-ci tombait en pourriture, l'autre apparaissait pleine de vie. Déjà l'influence du christianisme avait forcé l'empereur à abolir plusieurs fêtes païennes, et les dieux tombaient en discrédit. Il y avait déjà en présence l'Église et l'État, la séparation des deux pouvoirs religieux et civil, Néron et Pierre.

Pour introduire dans le monde cette distinction de l'Église et de l'État, qui fait la grandeur des temps

nouveaux, en consacrant la liberté des âmes, il fallait des combats et du sang : le sang chrétien ne manqua pas ; la source en est intarissable depuis le Calvaire jusqu'à nos jours.

C'est, dira-t-on, cette distinction des deux pouvoirs : Église et État, qui a fait le malheur des nations. Erreur : elle les a arrachées à la tyrannie d'un Néron, et des autres chefs, qui disaient comme Caligula : Je voudrais que le genre humain n'eût qu'une tête pour la couper d'un coup.

Avec Néron, empereur et pape, c'est l'esclavage des âmes : avec Léon XIII, Pape, et les rois, maîtres de leurs États, c'est la liberté religieuse pour tous.

La distinction de l'Église et de l'État, comprenons-le bien, n'empêche pas leur union, pas plus que la distinction dans l'homme, de l'âme et du corps. Ce qui fait le malheur de l'homme et sa mort, c'est la division de l'âme et du corps : de même, une nation chrétienne qui se sépare de l'Église se suicide, tandis qu'un peuple païen qui s'unit à l'Église, arrive à la vie chrétienne, base de toute vraie civilisation.

Constantin comprendra cette vérité, à la clarté de la Croix qui rayonnera au-dessus du mont Marius, mais Néron demeurait plongé dans sa brutale sensualité et ses orgueils insensés, ainsi qu'une partie de son peuple. Comment cette brute couronnée, qui se jouait des hommes et des dieux, dont il voulait être le premier, aurait-il hésité à frapper de mort, Pierre, qui rêgnait aux Catacombes, et Paul, son noble compagnon, tous deux unis dans l'amour du Christ-Jésus, à la vie et à la mort ?

C'est ainsi que le vice, la superstition et la politique ordonnèrent le supplice de saint Pierre.

X

PIERRE ET PAUL CONDAMNÉS ET MIS A MORT.

Les paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ pleurant du haut de la colline des Oliviers sur Jérusalem s'accomplissaient. Cette ville s'était révoltée contre les Romains et leur avait infligé quelques humiliations. Ceux-ci irrités allaient commencer des représailles qui devaient aboutir à la ruine complète de la cité et de son temple.

La nouvelle de la révolte des Juifs et des échecs des Romains était parvenue à Néron, qui entra en fureur contre tout ce qui venait de Judée. Les Pères de l'Église nous apprennent, en outre, que la défaite de Simon le Magicien par saint Pierre et la conversion d'un familier de l'empereur par saint Paul, provoquèrent le martyre des deux Apôtres.

Ils furent tous deux jetés, par ordre de Néron, dans la fameuse prison Mamertine, aux vastes souterrains, où l'on trouvait un gouffre sans fond pour y précipiter les ennemis vaincus, les criminels et les prisonniers de tout rang : comme on l'a dit, cette prison était devenue le tombeau central de la liberté de l'univers.

Les Apôtres Pierre et Paul passèrent là neuf mois, priant, se préparant, non à monter au Capitole, qui dominait leur prison, mais au ciel.

Ils convertirent les deux géoliers Processus et Martinianus. A la voix de saint Pierre, une source jaillit du rocher et de sa main enchaînée il baptisa ces deux néophytes. La prison était devenue une église. Quarante-neuf surveillants ou détenus se convertirent bien-

tôt et furent aussi baptisés : la parole de Dieu triomphait en tous lieux.

Le 29 juin 66, Pierre et Paul, ces deux grands capitaines du Roi des rois, Jésus-Christ Notre-Seigneur, furent arrachés aux ténèbres de la prison Mamertine pour être conduits au supplice. Les travaux plus que l'âge avaient vigilli ces athlètes du Fils de Dieu; ils marchaient joyeusement à la mort, avides d'être avec le Christ.

« La solennité de l'exécution, dans la pensée de Néron, devait avoir pour résultat, dit l'abbé Darras, d'étouffer le christianisme par la terreur et de noyer la superstition nouvelle dans le sang de ses chefs. Les visées de la politique humaine ne vont pas plus loin. Bornées au présent, elles ne comprennent rien à ce qui est immortel. Néron se trompait; l'évènement l'a démontré; ses conseillers étaient dans l'erreur, l'histoire le constate. Et pourtant des milliers de princes, sans tenir compte des leçons de l'expérience, ont renouvelé la tentative de Néron. A côté d'eux ils ont trouvé des conseillers toujours prêts à sanctionner les mesures de violence contre l'Eglise, et à en assumer ostensiblement la responsabilité. Singulier égarement des plus nobles intelligences, qui viennent se heurter l'une après l'autre contre l'immortelle faiblesse de l'Eglise! Un homme d'État sourit, quand un chrétien lui parle des promesses infaillibles qui investissent le trône apostolique d'une inviolable majesté. Et pourtant quoi de plus faible que saint Pierre, à l'heure où traîné avec Paul, son sublime frère, par les séides de Néron, il arrivait chargé de chaînes sur la voie d'Ostie? Pierre n'était qu'un Juif obscur, sa vie n'était protégée par aucune des lois romaines, si fécondes en distinctions, en réserves, en privilèges de tout genre. Pierre était un pêcheur de Bethsaïda en Galilée. Son Maître avait été ignominieusement

crucifié à Jérusalem, sur un signe du procureur romain Ponce-Pilate. Mais encore Pilate avait-il crucifié Jésus, la tête en haut; c'était un privilège dans le régime du gibet. Pierre n'aura pas même cette distinction. On le sort de la prison Mamertine pour le crucifier la tête en bas, dérision nouvelle dans l'égalité de la potence. Voilà ce que Rome a vu, l'an 66 de notre ère. Néron pouvait d'une fenêtre de sa maison d'or suivre du regard les deux condamnés qui marchaient au supplice. L'un n'était qu'un Galiléen, c'était le chef; on pouvait impunément se jouer de son trépas. L'autre avait le titre de citoyen romain, il avait droit, vis-à-vis du bourreau, à une faveur, celle de la décapitation par le glaive d'un soldat! Mais aujourd'hui, qui s'inquiète de Néron? A peine l'étranger peut-il, à force de recherches, retrouver parmi les ruines l'emplacement supposé du palais des Césars. Tout le monde au contraire lui désignera le point précis de la *Via ostiensis* où Pierre et Paul séparés par le bourreau, se dirent le dernier adieu sur cette terre. « La paix soit avec toi, chef de l'Eglise, pasteur de tous les agneaux du Christ! dit saint Paul. — Va en paix, prédicateur des biens célestes, guide des justes dans le chemin du salut! répondit saint Pierre. — Ces paroles, conservées à la mémoire des siècles par saint Denis l'Aréopagite, sont encore aujourd'hui gravées entre deux colonnettes, sur le fronton de la modeste église des *Adieux*.

« Tandis que Paul, enchaîné, s'acheminait vers le lieu de son supplice, où il eut la tête tranchée, Pierre gravissait la colline où il devait être crucifié. Sans doute alors il se rappelait le jour où son Maître, qu'il aimait ardemment, lui disait: « En vérité, en vérité, je te le dis, lorsque tu étais plus jeune, tu te ceignais toi-même, et tu allais où tu voulais; mais quand tu seras vieux, tu étendras les mains, et un autre te ceindra, et

te conduire où tu ne veux pas. Or, ajoute saint Jean, il dit cela, marquant par quelle mort il devait glorifier son Dieu. » (Jean XXI, 18, 19.)

« Conduit dans la direction du mont Janicule, il rencontra le long de la route Clément, le disciple bien-aimé et il lui dit : « Le temps viendra où tu seras chargé du gouvernement de l'Église. Ne t'effraie pas alors de ta faiblesse, ni de tes fautes passées, tu pécherais bien davantage en abandonnant le peuple de Dieu dans sa tribulation. Au contraire, tu sauveras ton âme, en travaillant à ouvrir le chemin du ciel aux autres. »

« Paroles dignes d'un frère, du premier Pape ! Il s'oublie lui-même au moment de sa mort, et de quelle mort ! pour ne songer qu'au bien de sa famille.

« Parvenu à la cime du Janicule, où s'est bâtie l'église de Saint-Pierre *in Montorio*, l'Apôtre fut flagellé, selon la coutume romaine. Comme son divin Maître, il devait mourir dans la pourpre royale de son sang, et prendre ainsi possession de Rome, comme le Christ Jésus au Calvaire avait pris possession de l'univers par l'effusion du sien.

« On dressa bientôt la croix où Pierre devait être attaché. L'humble Apôtre accepta comme une faveur d'être crucifié la tête en bas : il appartenait à Jésus, Roi, de mourir debout, en regardant du haut de son trône, la terre, son empire. Pierre regardait le ciel où il allait, où il avait voulu conduire son troupeau, où il attendrait sa grande famille. Apôtre jusque dans les bras de la croix, il encourageait ceux qui l'entouraient aux nobles combats. » Deux chrétiennes demeurèrent auprès de lui, comme jadis les saintes femmes au Calvaire. C'étaient Basilissa et Anastasie. A la vue des soldats, elles recueillaient pieusement le sang du Vicaire de Jésus-Christ. Arrêtées par les bourreaux, elles furent traînées au tribunal du préfet de Rome, et quel-

ques jours après l'une et l'autre avaient la tête tranchée. Le sang des Apôtres était une semence de martyrs. Le premier des Papes termina ainsi sa vie, après vingt-cinq ans, deux mois et sept jours de Pontificat à Rome. » (L'abbé Darras, — Martyre de saint Pierre.)

Le prêtre Marcel prit soin d'embaumer le corps de Pierre avec des aromates et de l'inhumer au Vatican.

La pieuse Lucina, femme illustre, rendait les mêmes devoirs aux restes vénérés de Paul, aidée sans doute de Plautilla, noble romaine, qui avait donné à l'Apôtre son voile pour se bander les yeux au moment du supplice, selon la coutume.

« Adieu, Plautilla, lui avait dit le martyr ; plante de la vie éternelle, marche toujours dans la voie des commandements du Christ et tu entreras en possession de l'héritage éternel. » (L'abbé Darras)

Ainsi moururent ces deux grands Capitaines de Jésus, Roi éternel. Ils furent enveloppés de la pourpre glorieuse de leur sang : au ciel, Dieu les accueillit dans son amour infini, et la terre garda fidèlement leur souvenir et leur tombe. Les successeurs de Pierre se perpétueront d'âge en âge, comme une dynastie à qui le Christ assure une existence égale aux siècles à venir : le nom de Paul ne sera point séparé de celui de Pierre. Unis dans la vie et dans la mort, ils le seront à jamais. La foi leur élèvera des basiliques d'une splendeur incomparable, et là reposeront les restes vénérés du batelier de Gènesareth et du faiseur de tentes de Tarse en Cilicie, tous deux prodiges de la grâce. Qui osera nier la divinité du Maître à la vue de ces deux disciples, pris par Jésus dans une humilité si profonde, au sein d'une faiblesse native si grande, et puis peu à peu élevés à des hauteurs où à peine notre regard peut atteindre ? Pierre ne savait que raccommo-der ses filets et guider sa barque : voici qu'il est appelé à l'honneur

de restaurer l'humanité dans le Christ, et au gouvernement du monde entier, tenant ici-bas la place du Fils de Dieu, à qui toutes les nations appartiennent en héritage. Paul, *lupus rapax* : loup ravissant devient agneau ; le disciple de Gamaliel devient disciple de Jésus-Christ ; inspiré par l'Esprit-Saint, il envoie au monde des lettres, où abondent les trésors de la sagesse divine et toutes les grandeurs, et toutes les audaces, et toutes les tendresses, et toute l'éloquence qui font la gloire de l'esprit humain. Pierre et Paul, tous deux consumés intérieurement de l'amour de leur adorable Maître, s'élancent à la conquête de l'univers et reviennent à Rome apporter aux pieds de Jésus, leur Roi, les dépouilles opimes des nations païennes vaincues ; elles marchent désormais attachées au char vainqueur du Roi des rois. Ce n'est pas au Capitole que Pierre et Paul les conduisent, mais au ciel. O Dieu ! que les triomphateurs romains sont petits et obscurs auprès de nos deux Hérauts du Christ Jésus ! Qui dans le peuple connaît les héros de Rome ? qui parmi nous ignore Pierre et Paul ? C'est que le Christ donne la gloire et l'immortalité à ceux qui combattent pour lui, meurent pour lui, tandis que le monde est impuissant contre le temps qui entraîne tout au gouffre de l'oubli. C'est à peine si quelques-uns de ces grands hommes demeurent célèbres, et leur nom, que prononcent parfois nos lèvres, n'ont jamais en la vertu d'émouvoir un seul cœur, ni de faire couler une seule larme ; tandis que nous tressaillons d'amour au seul nom de Jésus, et nos yeux, en réalisant les paroles de nos Apôtres et le récit de leur vie et de leur mort, se voilent de larmes abondantes. Oui, le doigt de Dieu est là.

Saint Léon le Grand a pu dire : « O Rome, Pierre et Paul furent les deux héros par qui la lumière de l'Évangile vint tout-à-coup resplendir à ta vue, au jour où

de maîtresse d'erreur que tu étais, tu devins disciple de la vérité ! Ils sont tes pères augustes, les pasteurs vénérables. A eux tu dois l'honneur d'une origine céleste, bien autrement glorieuse que celle que tu empruntas à ces deux autres hommes, dont l'un, celui qui t'a donné son nom, arrosa les fondements du sang de son frère, Pierre et Paul t'ont seuls conféré cette haute dignité, qui t'a rendue la nation sainte, le peuple choisi, la cité sacerdotale et royale ; en sorte que devenue la vraie capitale du monde, par le siège du Bienheureux Pierre, la puissance divine que tu empruntas de la Religion s'étendit bien au delà des limites de la domination terrestre de tes Césars. Par suite de tes nombreuses victoires, ton empire humain s'est agrandi au loin sur la terre et les mers, et cependant moindre fut l'héritage acquis dans tes belliqueux labeurs, que celui qu'ont amené à tes pieds les pacifiques conquêtes du Christ. » (S. Leo sermo 72... Petri et Pauli.)

XI.

LES AUTRES APOÎTRES.

Tandis que Pierre et Paul travaillent et meurent à Rome pour rendre témoignage à Jésus-Christ, les autres Apôtres portent ce nom sacré à tout l'univers, et subissent, chacun à son heure, le martyre pour l'amour de leur adorable Maître. Peut-il y avoir plus grand honneur, gloire plus brillante, source de joies plus délectables que le martyre ? Non seulement le martyre pour le salut de ses frères, mais aussi pour la cause sacrée de son Dieu ! Matthias évangélisait la Colchide ; Jude la Mésopotamie ; Siméon la Lybie ; Matthieu l'É-

thiopie; saint Barthélemy l'Arménie; saint Thomas les Parthes et les Indiens; saint Philippe la Phrygie; saint Jacques le majeur l'Espagne; saint Jean Éphèse. Les amis de Jésus: Lazare, Marthe et Marie abordaient à l'île de Chypre pour venir bientôt évangéliser la Provence de leur parole et l'édifier de leurs vertus. Les quatre grandes Églises patriarcales de Jérusalem, d'Antioche, de Rome et d'Alexandrie sont fondées; le monde religieux est divisé en zones où siègent des évêques envoyés par Pierre et placés par les Apôtres: dix ans à peine se sont écoulés depuis la mort et la résurrection du Sauveur, et déjà la Croix est plantée en tous lieux; le dogme est prêché et la morale chrétienne pratiquée chez toutes les nations; la discipline de l'Église jette de toutes parts les lumières qui feront peu à peu la vraie civilisation des peuples.

Cependant les Apôtres se rattachaient toujours par la pensée à Jérusalem, frémissant au souvenir des paroles prophétiques du Maître contre la ville déicide et son temple, lorsque tout-à-coup l'heure sonna, où la justice divine éclata terrible sur elle et ses habitants. Elle détruisit tout et fit de cette cité coupable un monceau de ruines. Les Juifs convertis, sur l'ordre du Seigneur, s'en étaient allés à travers le monde pour y porter l'Évangile, et ceux qui échappèrent à la mort, les Livres Sacrés de l'Ancien-Testament.

Voici comment Joseph raconte la ruine du Temple. Il parle de Jean de Giscala et de Simon Gioras, qui soutinrent avec un courage indomptable le siège de la ville par Titus. « Sortant, dit l'historien, avec toutes leurs troupes, par la porte orientale, ils se précipitèrent sur les sentinelles, qui soutinrent courageusement le choc, se couvrent de leurs boucliers et résistèrent de pied ferme malgré leur infériorité numérique. Titus, posté sur le point le plus élevé des ruines de l'Antonia (forteresse

commandant le Temple), voit la lutte s'engager. Il comprend que sans un prompt secours ses soldats sont perdus. A la tête d'une cohorte de cavaliers il fond dans la plaine, prend les Juifs en flanc, les force à rentrer dans l'enceinte de leurs murailles; il était onze heures du matin. Le prince retourna à son campement, après avoir prévenu les légions de se tenir prêtes pour l'assaut du lendemain. Mais la sentence divine avait condamné le Temple de Jérusalem aux flammes. Ce jour était précisément le même qui avait vu l'incendie du Temple par les troupes de Nabuchodonosor (4 août). Cette fois le désastre fut provoqué par les Juifs. Aussitôt après le départ de Titus, Jean de Giscala et Gioras ramènent leur troupe au combat. Ils sont de nouveau repoussés et les Romains les poursuivent à travers les portiques jusque sous le mur de l'édifice sacré. Alors un légionnaire, sans prendre aucun ordre et sans reculer devant l'attentat qu'il allait commettre, obéissant à une inspiration divine, se hisse sur les épaules d'un de ses camarades jusqu'à une des fenêtres d'or ouvertes sur le pourtour septentrional du Temple. De là il jette une torche allumée dans l'intérieur des appartements latéraux. Quelques instants après la flamme s'élançait vers le toit de cèdre. Les Juifs poussent des cris de désespoir. Ils reviennent en furie pour sauver le Temple. On court prévenir Titus. Le prince au retour de l'expédition du matin s'était jeté sur son lit de camp; il dormait. S'élançant d'un bond sur son cheval, et accourant suivi de ses officiers et de l'armée tout entière, fut pour lui l'affaire d'un moment. Cherchant à dominer de la voix et du geste les clameurs confuses de la multitude, il fait signe d'éteindre le feu, ses ordres se perdent au milieu du bruit. Il arrive assez à temps pour entrer avec son escorte dans l'intérieur du Temple et jusque dans le Saint des Saints. L'incendie dévorait toutes les cons-

tructions latérales et n'avait pas atteint le centre de l'édifice. Il sort bientôt, et conservant l'espoir d'éteindre le feu, il ordonne au centurion Liberalis d'organiser immédiatement le sauvetage, de requérir pour cela les légionnaires, les menaçant du supplice de la flagellation s'ils refusent leur concours. Mais la rage des soldats romains, le désir de la vengeance, la soif du pillage, l'emportent sur les ordres, les menaces, les prières même de Titus. Car il en vint à les supplier de lui obéir. Pendant qu'il parlait, ces forcenés amoncelaient à la porte principale du soufre, du bitume, toutes les matières inflammables qu'ils avaient sous la main. Bientôt l'incendie promenant sa flamme victorieuse le long des lambris de citronnier et de cèdre, atteint les riches draperies, les guirlandes sculptées. Un immense brasier où l'or et l'argent coulaient en ruisseaux liquides, voilà tout ce qui restait du Temple, l'une des merveilles du monde. Onze cent-trente ans, sept mois et quinze jours s'étaient écoulés depuis que Salomon en avait jeté les fondements; six cent-trente-neuf ans et quarante-cinq jours depuis sa restauration par Zorobabel. » (Joseph. de Bell. Jud. lib. VII, cap. x.)

Achèveons ce récit, en empruntant à l'historien Josèphe ses données vraiment saisissantes.

« Les massacres commis en ce jour par les soldats que en délire sembleraient incroyables. Les cris des soldats et des mourants formèrent une clameur qu'on entendit jusqu'aux bords du Jourdain. Prêtres, vieillards, femmes, enfants, rien ne fut épargné. Six mille personnes, entassées sous les portiques de Salomon, respiraient encore. Les vainqueurs étaient las de tuer; ils mirent le feu à la galerie et les brûlèrent vivantes. Les soldats recueillirent l'or à pleines mains; Titus se réserva pour décorer son triomphe à Rome le voile du Saint des Saints, la Table des pains de Proposition, le livre

de la Loi, le chandelier à sept branches et la lame d'or qui brillait sur le front du grand-prêtre. Quand ce qui avait été le Temple ne fut plus que poussière, les vainqueurs offrirent aux divinités tutélaires de Rome un sacrifice solennel sur ses ruines fumantes : « Jéhovah, dit Josèphe, n'était plus avec les Juifs. Deux mois auparavant, le soir de la Pentecôte, les prêtres étant entrés, selon l'usage, pour brûler l'encens sur l'autel des Parfums, avaient senti le sol trembler sous leurs pas. Une voix s'élança du Sanctuaire et ils entendirent distinctement ces paroles : Sortez d'ici ! sortez d'ici ! La majesté du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob abandonnait le Temple profané. » (Joseph. de Bell. Jud. lib. VII, cap. xn.)

Ici finit l'histoire d'Israël, ainsi que le culte hébraïque. « Jean de Giscala et Simon Gioras s'étaient retranchés dans l'enceinte de Sion. Là ils voulaient résister encore. Titus leur accorda une entrevue sur le pont salomonien qui joignait le mont Moriah à la cité de David. Vaincus, ils voulurent dicter encore des conditions au vainqueur. Un cri d'indignation éclata dans toute l'armée romaine, et la ville fut livrée au pillage. Le 31 Août le bélier faisait tomber quelques pierres des remparts de Sion, dont Titus disait : « Jamais force humaine n'aurait triomphé de tels obstacles. C'est Dieu qui a combattu pour nous et chassé les Juifs pour nous. » (Ibid. lib. VII, cap. xvii.)

Les Romains entrèrent dans la ville sans rencontrer d'obstacles. La panique avait saisi tous les soldats et tous les habitants. Dans les demeures, on ne rencontrait que morts et mourants. Tout le reste fut passé au fil de l'épée. Au commencement de la nuit le feu fut mis aux quatre coins de la ville de David, et la flamme alla éclairer dans la plaine le camp des vainqueurs. Le lendemain, Fronto, affranchi de Titus, fut chargé de réu-

nir sur la plate-forme où avait été le Temple tous les captifs. Ceux qui avaient combattu les Romains furent passés au fil de l'épée, les autres devinrent prisonniers et furent emmenés à Alexandrie; on réserva pour le triomphe de Titus les plus jeunes et les plus robustes.

Josèphe estime à quatre-vingt-dix mille le nombre des prisonniers; et celui des morts pendant le siège à onze cent mille. Jean de Giscala et Simon Gioras tombèrent eux-mêmes aux mains des vainqueurs, qui les gardèrent pour les attacher au char triomphal de Titus.

Ce prince s'était retiré à Césarée avec Agrippa II et sa sœur Bérénice, pour s'y reposer des fatigues du siège. Un an plus tard (1^{er} Juillet 71) le vainqueur de Jérusalem faisait son entrée à Rome. Vespasien vint recevoir son fils, dont il devait partager le triomphe comme vainqueur de la Judée, triomphe incomparable, où brillèrent toutes les richesses de l'Orient; où l'or, l'argent, les pierreries enlevés au Temple éblouissaient les yeux; où les captifs étonnaient par leur beauté, tandis qu'ils portaient, vêtus d'une tunique blanche et la tête couronnée de lauriers tels que des victimes, un brancard sur lequel reposait la Table des pains de Proposition, en or massif, les deux trompettes sacerdotales, le candélabre à sept branches, le livre de la Loi. Jean de Giscala et Simon Gioras étaient là, attendant la mort, au bout de la marche triomphale de leurs vainqueurs.

Les fils de la louve étaient restés cruels, et ces deux hommes qui, quoique révoltés contre leurs dominateurs, avaient paru en héros pendant le siège de Jérusalem, furent saisis et égorgés.

L'empereur et son fils refusèrent de prendre le surnom triomphal de Judaique, tant ce vocable était détesté. Ils se contentèrent de faire frapper sur le revers de leurs médailles une femme éplorée, en long manteau de deuil, assise sous un palmier dans la solitude, et la

tête appuyée sur sa main avec cet exergue : *Judæa capta*; La Judée vaincue. Les prophéties, depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ s'étaient réalisées pour Israël. Une seule attend encore son accomplissement, c'est celle d'Osée : « Les fils de Juda, dit-il, demeureront bien des jours sans roi, sans prince, sans sacrifice, sans autel, sans éphod et sans théraphim. Mais ensuite ils reviendront; ils chercheront le Seigneur leur Dieu et David leur roi; ils honoreront le Seigneur au dernier jour, et reconnaîtront les dons de sa miséricorde. » (Osée III, 4, 5.)

Quand viendra ce jour fortuné, prédit aussi par saint Paul, « où la plénitude des Gentils étant entrée au bercail, Israël lui-même sera sauvé » ? (Rom. XI, 25, 26.) Dieu seul le sait.

CONCLUSION.

Nous venons, en résumé, de développer ces paroles du symbole des Apôtres : « Je crois au Saint-Esprit, la sainte Église catholique ».

L'Esprit d'amour annoncé par Notre-Seigneur Jésus-Christ, promis formellement par Lui, est venu solennellement au jour de la Pentecôte des Juifs, sur les Apôtres assemblés au Cénacle, et par Lui l'Église s'est établie, et avec elle le règne de Jésus-Christ a été fondé sur la terre, à jamais, c'est-à-dire jusqu'à la fin du monde, et la *Résurrection de la chair*, c'est-à-dire de toutes les générations qui ont vécu sur la terre.

Cela nous fait comprendre les paroles que l'Église place souvent sur nos lèvres : « *Emitte Spiritum tuum et creabuntur; et renovabis faciem terræ* : Envoyez votre Esprit, Seigneur, et tout sera créé, et vous renouvelerez la face de la terre ». Comme le soleil du printemps,

quand l'hiver est passé, vient et transforme la terre, faisant germer les semences confiées à son sein, revêtant de verdure les champs, les collines et les monts, en attendant qu'il y fasse mûrir les fruits; inondant la création visible, de sa lumière et de sa chaleur, fécondant toutes choses de sa vertu mystérieuse, ainsi l'Esprit-Saint est venu à son tour. Il a fait germer dans le monde des âmes la parole de Jésus-Christ, semence divine; elle y a porté des fleurs embaumées, des fruits suaves de vertu, dans le peuple des champs, dans les rangs élevés de la société, et jusqu'aux régions où sont assis les rois et les juges de la terre. La terre a été transformée, avec une rapidité surhumaine; elle a été transfigurée comme l'humanité du Christ au Thabor; elle a été créée de nouveau, comme dit l'Église, et le monde chrétien est apparu.

Qui a opéré ce changement? Les Apôtres, c'est-à-dire les bateliers du lac de Gènesareth? Paul le faiseur de tentes? Matthieu le publicain et les autres? Le prétendre, serait méconnaître la vérité. Qui ne sait la faiblesse humaine, d'une part, quand il s'agit de prêcher une doctrine philosophique ou théologique, et, de l'autre, l'opposition des esprits à tout ce qui s'impose à eux, surtout s'il s'agit de vérités s'attaquant à des erreurs invétérées, à un culte religieux, établi dès longtemps, et demandant le sacrifice des passions d'orgueil, de luxure et d'avarice? Non, les Apôtres, d'eux-mêmes, n'étaient point capables d'une œuvre semblable, et jamais ils ne l'eussent commencée, continuée et menée à bonne fin, si l'Esprit de Dieu n'avait point été avec eux. Saint Paul a dit la parole, qui explique tout: « C'est un seul et même Esprit qui opère toutes ces choses, distribuant à chacun selon qu'il lui plaît: *Hæc autem omnia operatur unus atque idem Spiritus, dividens singulis prout vult.* » (1. Cor. xii, 11.)

Notre-Seigneur Jésus-Christ, ainsi que nous l'avons montré, avait annoncé la venue du Saint-Esprit, le but de sa mission et la nécessité, pour les Apôtres, de le recevoir.

Rappelons-nous les paroles citées de saint Augustin et de saint Jean-Chrysostome, et nous comprendrons l'action toute-puissante du Saint-Esprit dans l'établissement de l'Église, qui n'est pas autre que le Règne ou le Royaume de Jésus-Christ.

La science nous dit que la lumière est un corps, un fluide répandu dans toute la nature, à l'état latent, qui a besoin d'être mis en vibration. Le soleil opère cette action, dans l'atmosphère, et c'est ainsi qu'il nous éclaire.

Nous le savons: *Omnis comparatio claudicat*: Toute comparaison cloche; mais les comparaisons servent à faire comprendre la pensée. Nous dirons donc avec saint Augustin, que le Verbe divin est partout dans la création visible, dans les Saintes Écritures, celles de l'Ancien et du Nouveau-Testament; seulement pour le voir et le mettre en lumière, il faut l'action de l'Esprit-Saint, illuminateur des esprits. Si l'on nous permet cette expression, c'est Lui qui débrouilla le chaos « étant porté, dit la Genèse, sur les eaux: *Spiritus Dei ferebatur super aquas.* » (Gen. i, 2.)

Grâce au divin Esprit, les Apôtres ont vu, compris et goûté le mystère du Verbe-Incarné; grâce à l'Esprit, ils l'ont prêché aux oreilles, tandis qu'il parlait aux âmes et les convertissait au Sauveur; grâce à l'Esprit, le monde a été évangélisé, et le Christianisme a éclairé tous ceux qui, pour ne pas le voir, n'ont pas fermé les yeux à sa lumière; car l'homme, créé libre, peut aussi se soustraire à l'éclat de la Vérité, comme à celui du soleil.

Volttaire se moquait agréablement du récit de la création, tracé par Moïse dans la Genèse, parce que l'Au-

teur sacré avait dit que la lumière fut faite, le premier jour, et le soleil, le quatrième. Et voici que la science, en progressant, a découvert que la lumière est indépendante du soleil, comme nous venons de le dire : tout l'esprit de Voltaire ne lui avait pas appris cette vérité scientifique.

Que d'esprits, de nos jours, s'amuse aussi du Symbole des Apôtres où il est dit : « Je crois au Saint-Esprit, la sainte Église ; » et que d'autres volontiers diraient, comme les Éphésiens : « Nous ne savons même pas, s'il y a un Esprit-Saint : *Sed neque si Spiritus Sanctus est, nescimus* » (Act. xix, 2.) Cependant l'Esprit-Saint existe ; il est avec l'Église Catholique, apostolique et romaine, sans nulle solution de continuité, depuis son établissement il la rend infallible et immortelle ; il la guide dans son pèlerinage sur la terre ; il lui assure la victoire sur ses grands et petits ennemis, ainsi que nous allons le montrer.

LIVRE QUATRIÈME

COMBATS ET VICTOIRES
DE L'ÉGLISE

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

teur sacré avait dit que la lumière fut faite, le premier jour, et le soleil, le quatrième. Et voici que la science, en progressant, a découvert que la lumière est indépendante du soleil, comme nous venons de le dire : tout l'esprit de Voltaire ne lui avait pas appris cette vérité scientifique.

Que d'esprits, de nos jours, s'amuse aussi du Symbole des Apôtres où il est dit : « Je crois au Saint-Esprit, la sainte Église ; » et que d'autres volontiers diraient, comme les Éphésiens : « Nous ne savons même pas, s'il y a un Esprit-Saint : *Sed neque si Spiritus Sanctus est, nescimus* » (Act. xix, 2.) Cependant l'Esprit-Saint existe ; il est avec l'Église Catholique, apostolique et romaine, sans nulle solution de continuité, depuis son établissement il la rend infallible et immortelle ; il la guide dans son pèlerinage sur la terre ; il lui assure la victoire sur ses grands et petits ennemis, ainsi que nous allons le montrer.

LIVRE QUATRIÈME

COMBATS ET VICTOIRES
DE L'ÉGLISE

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL DE

LIVRE QUATRIÈME

COMBATS ET VICTOIRES DE L'ÉGLISE.

CHAPITRE I.

LA VÉRITÉ ET L'ERREUR.

I.

D'OU VIENT QUE L'ÉGLISE EST APPELÉE À COMBATTRE.

Avant de dire les nobles combats et les victoires sur-humaines de l'Église, notre Mère, Épouse de Jésus-Christ et Temple vivant du Saint-Esprit, nous voulons placer, comme flambeaux qui éclairent la route, quelques considérations générales.

Jésus-Christ Notre-Seigneur est roi par droit de naissance et droit de conquête ; il ne peut se dépouiller de sa divinité, ni de sa royauté, pas plus qu'un père ne saurait abdiquer sa paternité ni son autorité : *Il faut qu'il règne.*

Mais le Christ ne règne pas à la façon des rois de la terre, dont l'empire s'exerce sur les corps et par la force ; il règne principalement sur les âmes et par la persuasion.

Donés de liberté, les âmes ont la faculté d'écouter et de contempler Jésus-Christ, puis ravies, d'entendre sa parole, de voir sa perfection, de se jeter dans ses bras : ou bien de fermer l'oreille à sa doctrine et de détourner les yeux de sa personne adorable, en lui disant, comme ont fait les Juifs : *Je ne veux pas que vous régniez sur moi.*

C'est là aussi le crime que les Anges rebelles ont commis dans le ciel, dès l'origine de leur création. Soumis à l'épreuve, et libres de choisir entre obéir à Dieu ou lui désobéir, ils ont préféré leur volonté propre à la volonté divine ; ils ont choisi leur sens privé comme règle de conduite, en disant : *Non serviam* : Je ne servirai pas.

Une opinion, parmi les docteurs, est que Dieu révéla aux Anges que le Verbe, son Fils éternel, devait se faire homme, et qu'eux, supérieurs à l'homme par leur nature toute spirituelle, devraient adorer l'Homme-Dieu, Roi du Ciel et de la terre, des Anges et des hommes. Une partie des intelligences célestes s'y refusa, et Dieu les précipita du ciel aux enfers. Ce sont les démons, ayant pour chef Lucifer, qui était le plus parfait des Esprits purs. Nous ne pouvons évidemment qu'indiquer ici cette question, qui mériterait des volumes. Ce qu'il importe de remarquer, c'est que tous les êtres intelligents, en vertu de la liberté dont Dieu les a doués, sont en quelque manière rois, souverains, maîtres d'eux-mêmes ; mais l'ordre exige qu'ils soumettent leur volonté à la volonté divine, et qu'ils usent de leur liberté pour obéir à Dieu, Roi des rois, Souverain des souverains, Maître des maîtres.

La liberté, comprenons-le, est la faculté de choisir entre obéir ou désobéir à Dieu, mais non le droit : *Est facultas eligendi inter bonum et malum, et non jus.*

Les esprits célestes avaient reçu la liberté pour avoir

le mérite d'obéir librement, et non en esclaves : il en est de même de l'homme.

Dès lors il est évident que les créatures intelligentes ont eu un sacrifice à faire, aux jours de leur épreuve : celui de leur volonté propre, qu'elles ont dû soumettre au commandement de Dieu.

Nous qui sommes encore dans la vie d'épreuve, nous demeurons donc, sans cesse, dans l'obligation de nous soumettre à la Loi de Dieu, en sacrifiant notre volonté propre, librement et par amour. Jésus-Christ nous l'a dit clairement : « Si quelqu'un veut venir avec moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix tous les jours et qu'il me suive. » (Luc. ix, 23.)

D'où il résulte que le sacrifice de soi à Dieu, par amour, est la grande loi imposée à l'homme. Elle fait sa perfection, s'il l'observe, en même temps que la gloire de Dieu, toujours unie à notre bonheur. Si les Esprits révoltés avaient voulu sacrifier leur volonté, au lieu d'être malheureux comme ils le sont, ils seraient heureux comme leurs frères demeurés fidèles. Malheur à qui veut s'opposer à Dieu ! *Quis ut Deus* : Qui est comme Dieu ? s'écria l'archange saint Michel.

C'est ainsi qu'eut lieu, au ciel, le premier combat. Il y eut un grand combat dans le ciel, dit saint Jean ; Michel et ses Anges combattaient contre le dragon, et le dragon combattait, lui et ses anges. Mais ceux-ci ne prévalurent point, et leur place ne se trouva plus dans le ciel. Et il fut précipité ce grand dragon, l'ancien serpent, appelé Diable et Satan, qui séduit tout l'univers ; et il fut précipité sur la terre ; et ses anges furent jetés avec lui. Et j'entendis une grande voix dans le ciel, disant : Maintenant est advenu le salut, et la force, et le règne de notre Dieu, et la puissance de son Christ ; parce qu'il a été précipité, l'accusateur de nos frères, qui les accusait jour et nuit devant notre Dieu. » (Apoc. xii,

7-10.) Jésus disait : Je « voyais Satan tomber du ciel comme l'éclair. » (Luc x, 18.)

Michel et ses Anges combattant dans le ciel contre les ennemis de Dieu, représentent le Pape et ses frères combattant sur la terre contre les ennemis du Christ et de son Église. Michel et ses Anges firent leur devoir au ciel; faisons le nôtre sur la terre, combattons pour notre Dieu. Au ciel, on ne vit pas un seul Esprit demeurer neutre; pourquoi la neutralité est-elle prônée sur la terre?

C'est parce que l'on ne comprend pas cette parole de notre adorable Maître : « Nul ne peut servir deux maîtres : car ou il haïra l'un et aimera l'autre; ou il respectera l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon. » (Luc xvi, 13.) Jésus sait bien que l'amour et la haine de Dieu ne peuvent habiter ensemble dans un même cœur. On ne peut pas aimer et haïr, en même temps, son père et sa mère, et l'enfant qui prétendrait rester neutre à l'égard de ses parents, prouverait par sa neutralité même qu'il ne les aime pas. Il en est ainsi de l'homme envers Dieu.

Est-il donc permis de s'étonner que l'Église ait eu, et qu'elle ait toujours ses combats? Non, évidemment, puisque sur la terre, comme à l'origine dans le ciel, il y a partout et toujours des ennemis de Dieu, qui le blasphèment, des impies, qui veulent empêcher le règne du Christ, Fils de Dieu. Or, l'Église a reçu mission de promouvoir ce règne et de le défendre, avec l'aide de l'Esprit-Saint, dont le divin Maître a dit : « Ille me clarificabit : C'est Lui qui me glorifiera. » (Jean xvi, 14.)

Parlant ainsi, nous nous répétons; mais ne faut-il pas que l'Apôtre se fasse maître-répétiteur, s'il veut qu'on le comprenne?

II.

L'ÉGLISE EST FONDÉE.

Il est opportun de placer ici une seconde considération générale, à savoir qu'au moment où notre labeur est arrivé, l'Église est parfaitement établie. Les Apôtres parcourent le monde, annonçant l'Évangile, non comme des philosophes qui expliquent leurs opinions personnelles, mais comme des ambassadeurs, qui transmettent avec autorité les ordres de leur roi, peu soucieux de briller par leur éloquence, pourvu que leur message soit bien compris, et leur maître glorifié.

Outre la tradition orale, l'Église a la parole écrite, suggérée aux Écrivains sacrés par le Saint-Esprit : *Suggeret vobis omnia quaecumque dixerit vobis* : Il vous suggérera tout ce que je vous ai dit. (Jean xiv, 26.) avait prédit le Sauveur. Saint Pierre parle même des Épîtres de saint Paul, en ces termes : « Croyez que la longanimité de Notre-Seigneur est le salut. C'est là également ce que notre très-cher frère Paul vous a écrit, selon la sagesse qui lui a été donnée. » (II Pierre iii, 15.)

Avec le Nouveau Testament, l'Église donc possède encore les Actes des Apôtres, les Épîtres de saint Paul, de saint Jacques, de saint Pierre, de saint Jude, et de saint Jean, qui servent de commentaires inspirés de l'Évangile et facilitent l'action apostolique.

L'Apocalypse de saint Jean terminera la liste de ces Livres sacrés par des tableaux où apparaît le Christ, roi éternel, Agneau dominateur, à qui tout est soumis, et qui viendra juger, à la fin des temps, toutes les générations qui ont vécu sur la terre. Ce livre mystérieux se

terminera par ce cri : « Venez, Seigneur Jésus : Veni, Domine Jesu ! » (Apoc. xxii, 20.) De sorte que l'aigle de Pathmos a contemplé le Verbe dans le sein de son Père, engendré éternellement, *In principio*, et il l'a vu, venant clore le temps et introduisant l'humanité dans la patrie de l'éternité. Jean est le peintre inspiré de Dieu; il ne se sert pas du pinceau comme Raphaël et Michel-Ange, mais de la parole et de la plume.

Nous avons parcouru tous ces Livres sacrés, rapidement, il est vrai, mais de manière à nous convaincre de la sublimité de la doctrine qu'ils renferment. Jointe à la tradition orale, que les Pères de l'Église fixeront bientôt dans leurs écrits, cette doctrine formera un corps que les siècles garderont et méditeront avec respect, avec ravissement.

Il n'est pas abandonné à l'examen privé de chaque chrétien : il y a une autorité qui veille sur ce dépôt sacré, Pierre organe infailible et Porte-voix du Saint-Esprit. C'est Pierre, le Chef du collège apostolique, qui a reçu de Jésus-Christ mission de *confirmer ses frères dans la foi*, et il est placé en tête de la famille, au centre du monde, à Rome, pour dirimer toutes les questions, proclamer la vérité, condamner l'erreur, régir toutes les Églises, faire rentrer dans l'ordre tous les soldats du Christ, ou les chasser de son armée, s'ils s'obstinent à troubler l'unité.

Dans les armées de la terre, il y a beaucoup de généraux, mais lorsqu'on marche à l'ennemi, il faut un général en chef, à qui tous obéissent. C'est alors que l'armée est belle, redoutable et victorieuse, parce qu'elle est unie. Ainsi dans l'Église de Jésus-Christ, il y a beaucoup d'évêques; aussi faut-il l'Évêque des évêques, à qui tous se soumettent, au milieu des combats incessants, livrés par l'erreur à la vérité révélée de Dieu. Ce centre d'unité était absolument nécessaire à la so-

ciété fondée par le Seigneur sur la terre; c'est pourquoi il a été établi.

N'y a-t-il pas un chef dans toute société : dans la famille, la commune, le département, la province, l'État, sous peine d'y voir l'inaction, le désordre et la ruine? Il en fallait donc un dans l'Église, et la sagesse de Dieu y a pourvu. Pierre a été choisi par le Maître comme fondement sur lequel repose son Église; comme pasteur de son troupeau; comme maître de la maison du Seigneur et en possédant les clefs; comme père de la grande famille catholique, Papa! Il est le *Pape*.... et lorsque son nom retentit dans l'univers, l'univers catholique écoute et s'incline avec respect, en se disant : C'est le Vicaire de Jésus-Christ qui parle.

Les Evêques occupent le second rang dans la hiérarchie, et gouvernent leur église, dès l'origine des temps apostoliques. Saint Paul a dit leurs droits et leurs devoirs, et l'Église ensuite a tout réglé.

Les presbyters, seniores ou prêtres, venaient après, et leur mission est d'aider les évêques, dans leur charge.

On arrivait au sacerdoce par la cléricature. Les Evêques étaient choisis par les évêques de la province, en présence du peuple, dans l'Église vacante; et l'évêque, souvent choisissait le prêtre à la prière du peuple, parmi les clercs qu'il connaissait.

La prêtrise et le diaconat furent les seuls ordres sacrés ou majeurs connus jusque vers le douzième siècle.

Nous avons parlé plus haut du culte et de la discipline en honneur dans l'Église.

Telle était, dans son ensemble, l'armée du Christ, qui allait marcher à la conquête du monde, à travers mille obstacles et mille combats, pour faire régner ce divin Sauveur dans les âmes, dans les familles, dans toutes les nations. Est-ce que toutes ne lui avaient pas été données en héritage par son Père, de toute éternité?

Ne les avait-il pas conquises au prix de son sang et de sa vie? Seulement il fallait les instruire et les attirer à Jésus, Roi et Père.

III.

DE L'HÉRÉSIE ET DU SCHISME.

Quelques pages sur l'Hérésie et le Schisme trouvent naturellement ici leur place. Elles feront mieux comprendre la nature des combats de l'Église et ses victoires.

1° Qu'est-ce que l'hérésie?

Hérésie est un mot français qui vient du mot grec : *Αἵρεσις*, et qui signifie *choix, élection*. L'hérétique est celui qui préfère suivre sa propre idée, son sentiment personnel, plutôt que d'écouter l'enseignement de Jésus-Christ et de son Église, et qui s'obstine dans l'erreur.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, la raison est impuissante à trouver elle-même un symbole de foi et un code de morale, la Religion; il faut que Dieu nous en instruisse, et c'est ce qu'il a toujours fait par ces actes que nous avons rappelés, et qui sont marqués dans l'histoire profane aussi bien que dans l'histoire sacrée. Il résulte de là que dans la vraie Religion, l'homme n'a pas à choisir entre son idée personnelle, et l'enseignement divin; il doit écouter la parole de Dieu telle que l'Église l'entend; croire ce qu'elle commande de croire, sans se permettre de choisir dans son enseignement certains dogmes et de rejeter les autres: *choisir* de cette façon, ce serait précisément se rendre coupable d'hérésie.

Cela se comprend facilement. En religion, la chose principale, c'est l'autorité de Dieu, qui enseigne; les vérités qui composent cet enseignement ne sont que la chose secondaire. C'est pourquoi l'autorité de Dieu doit être respectée dans tout ce qu'elle nous ordonne de croire et de pratiquer, et prétendre que l'on a le droit de faire son choix sur un ou plusieurs points définis, pour s'en tenir à son opinion personnelle, c'est renverser l'autorité de Dieu tout entière. Car c'est supposer qu'il se trompe sur les points que nous rejetons; or si Dieu peut se tromper en quelque chose, il peut se tromper partout; donc il n'est pas la vérité infallible, il n'est pas Dieu.

Le vrai chrétien est celui qui s'attache avant tout à Jésus-Christ, vrai Fils de Dieu, et à son autorité, dans tout ce qu'il nous a enseigné par l'Église catholique, revêtu de son autorité divine.

D'où il suit qu'on peut être hérétique, de deux manières: d'abord, en refusant d'adhérer à Jésus-Christ lui-même, comme Fils, ainsi qu'ont fait les Juifs et les païens; puis en ne voulant pas se soumettre à son enseignement, tel que nous le communiquent l'Église, en nous commandant d'y croire.

On a donné le nom de *sectes* et de *sectaires*, aux opinions diverses qui se sont élevées contre l'enseignement de Jésus-Christ et de l'Église, et à ceux qui les ont suivies, parce que le mot: *Sectare*, en latin se dit: *Sectari*. Les sectaires sont ceux qui s'attachent à leur opinion personnelle, ou bien à l'opinion d'autrui. Ni Jésus-Christ, ni son Église, n'enseignent des opinions, mais des dogmes et des vérités qu'il faut croire. Que les philosophes se contentent d'avoir des opinions sur les questions livrées à leurs disputes, nous les comprenons facilement, sachant la faiblesse naturelle à la raison humaine, mais que l'on ne parle pas d'opinion,

quand il s'agit de religion. Dieu ne nous a pas envoyé son Fils pour si peu de chose que des opinions ; il est venu en ce monde pour nous donner la vérité. Aussi a-t-il dit clairement : « *Ego sum via, veritas et vita* : Je suis la voie, la vérité et la vie. » (Jean xiv, 6.)

C'est pourquoi nous appelons les chrétiens du nom de *Fidèles*, parce qu'ils demeurent fidèlement attachés à Jésus-Christ et à l'Église, notre Mère ; et nous ne disons pas, nous : Nos opinions religieuses, mais nos croyances religieuses, nos convictions religieuses.

Il y a donc des éclectiques en religion ; toutefois cet éclectisme est une révolte audacieuse par laquelle une créature humaine se pose en face de Dieu et soumet sa parole à sa propre appréciation personnelle.

Cependant, pour être hérétique, il ne suffit pas de suivre, en religion, son propre sentiment, ou d'entrer dans une secte ; il faut savoir qu'on est dans une erreur condamnée par l'Église et vouloir y rester obstinément. « Sont hérétiques, dit saint Augustin, ceux qui professent dans l'Église de Jésus-Christ des opinions dangereuses et dépravées ; qui ayant été avertis de revenir à la saine et véritable doctrine, résistent opiniâtrément, gardant leurs dogmes empoisonnés et mortels, refusent d'en ôter l'erreur et persistent à les défendre. » Comme la foi est la vie du juste et que ces esprits opiniâtres la rejettent loin d'eux, il s'ensuit que ces révoltés se donnent à eux-mêmes la mort et se suicident moralement. L'Église alors intervient, examine, juge et déclare que ce chrétien a cessé de vivre de la vie de Jésus-Christ, que ce n'est plus qu'un cadavre, ou si l'on veut, un rameau qui s'est de lui-même détaché volontairement de la vigne céleste ; que déjà comme le figuier de la colline des Oliviers, *Aruit*, il est desséché.

Ceux qui défendent sans obstination, dit encore saint Augustin d'accord avec le droit Canon, une opinion

qu'ils ont embrassée, alors même qu'elle est fautive et condamnable, s'ils cherchent la vérité avec cette sollicitude que dirige la prudence, étant d'ailleurs disposés à l'embrasser, quand ils l'auront trouvée, ne doivent pas être comptés parmi les hérétiques, parce que dans le choix qu'ils ont fait de cette opinion, ils n'ont pas prétendu contredire la doctrine de l'Église.

« C'est ainsi, dit saint Thomas d'Aquin à ce sujet, qu'il peut y avoir eu dissentiment entre certains docteurs sur des choses qu'il est indifférent pour la foi d'entendre de telle ou telle manière, ou même sur des choses qui sont de foi, mais qui n'avaient pas encore été définies par l'Église. Lorsque l'Église universelle s'est prononcée sur l'objet de ce sentiment, celui qui refuse opiniâtrément de se soumettre à l'autorité de l'Église, est censé hérétique.

« C'est du reste, ajoute le docteur Angélique, dans le Souverain Pontife principalement que réside cette autorité. »

« Je pense, écrivait le pape Innocent I^{er}, que lorsqu'une question de foi est agitée, tous nos frères et collègues dans l'épiscopat ne doivent s'en rapporter qu'à Pierre, c'est-à-dire à celui qui a succédé à son nom et à son rang. »

Saint Jérôme écrivait au pape saint Damase : « Telle est, très-Saint-Père la foi que nous avons puisée dans l'Église. Si dans notre exposition, il se trouvait quelque chose d'inexact ou de peu sûr, nous vous prions de le corriger, vous qui avez hérité de la foi de saint Pierre en même temps que de son siège. Mais si notre confession reçoit l'approbation de votre jugement apostolique, quiconque voudra m'accuser prouvera qu'il est ignorant, ou mal intentionné, ou qu'il n'est pas catholique, mais il ne prouvera pas que je suis hérétique. »

2. Comment peut-on reconnaître l'hérésie ?

Parmi les traits distinctifs de l'hérésie, il en est un enfant qui la fait reconnaître, c'est la *Nouveauté*.

Puisque l'hérésie est un divorce par lequel l'âme chrétienne se détache du Christ, son époux; ou bien, une répudiation de son enseignement et comme un adultère spirituel, par lequel elle s'attache à un autre maître; ou enfin, un transport d'orgueil qui pousse l'âme chrétienne à se placer en face et au dessus de Jésus-Christ et de son Église, il est clair que l'hérésie est quelque chose de postérieur au Christ, aux Apôtres, à l'institution du Tribunal sacré, où Pierre s'est assis le premier tenant entre ses mains les clefs du royaume du Ciel; il est évident que l'hérésie est dans la Religion chrétienne une *Nouveauté*.

Bossuet parlant du ministre protestant Jurieu disait: « Que ce docteur enflé de sa vaine science apprenne donc des anciens maîtres du Christianisme, que l'Église n'enseigne jamais des choses nouvelles; et qu'au contraire elle confond tous les hérétiques, en ce que, lorsqu'ils commencent à paraître, la surprise et l'étonnement où tous les peuples sont jetés, fait voir que leur doctrine est nouvelle, et qu'ils dégénèrent de l'antiquité et de la croyance reçue. C'est la méthode de tous les Pères; et Vincent de Lérins, qui l'a si bien appliquée, n'a fait au fond que répéter ce que Tertullien, saint Athanase, saint Augustin et les autres avaient dit aux hérétiques de leur temps, et par des volumes entiers. Je ne veux rapporter ici que ce peu de mots de saint Athanase: « La foi de l'Église catholique est celle que Jésus-Christ a donnée, que les Apôtres ont publiée, que les Pères ont conservée: l'Église est fondée sur cette foi; et celui qui s'en éloigne n'est pas chrétien. Tout est compris

entre ces quatre mots: Jésus-Christ, les Apôtres, les Pères, nous et l'Église catholique; c'est la chaîne qui unit tout; c'est le fil qui ne se rompt jamais; c'est là enfin qu'est notre descendance, notre race, notre noblesse, si on peut parler de la sorte, et le titre inaltérable où le catholique trouve son origine; titre qui ne manque jamais aux vrais enfants, et que l'étranger ne peut contrefaire. » (1^{er} Avert. sur les lettres de M. Jurieu, ch. xxxvii.)

Mais le *Progrès*, dira-t-on, y êtes-vous étranger?

A cette question, saint Vincent de Lérins, gaulois de naissance, répondait il y a quinze siècles, par les paroles suivantes: « Le progrès de la Religion consiste à progresser dans la foi et non pas à la changer; on y peut ajouter l'intelligence, la science, la sagesse; mais toujours dans son propre genre, c'est-à-dire dans le même dogme, dans le même sens, dans le même sentiment. Les dogmes peuvent recevoir avec le temps la lumière, l'évidence, la distinction, mais ils conservent toujours la plénitude, l'intégrité, la propriété... L'Église ne change rien, ne diminue rien, n'ajoute rien, ne perd rien de ce qui lui était propre, et ne reçoit rien de ce qui était étranger. »

A quoi bon des nouvelles décisions dogmatiques?

« Plusieurs choses, répond saint Augustin, étaient cachées dans les Écritures: les hérétiques séparés de l'Église l'ont agitée par des questions: ce qui était caché s'est découvert, et on a mieux entendu la vérité de Dieu. »

« Les décisions des Conciles, dit aussi saint Vincent de Lérins, n'ont fait autre chose que de donner par écrit à la postérité ce que les anciens avaient cru par la seule tradition; que de renfermer en peu de mots le principe et la substance de la foi, et souvent pour faciliter l'intelligence, d'exprimer par quelque terme nou-

veau, mais propre et précis, la doctrine qui n'avait jamais été nouvelle... l'Eglise en disant quelquefois les choses d'une manière nouvelle ne dit néanmoins jamais de nouvelles choses : *Ut cum dicas nove, non dicas nova* ».

3. Origine des hérésies.

Saint Paul met l'hérésie au nombre des œuvres de la chair, parmi lesquelles il range les *dissensions* et les *sectes*. (Gal. v, 20.) Et à ce propos saint Thomas écrit : « De même que le mot hérésie vient du mot grec *αἵρεσις* (élection) de même le mot *secte* vient du mot latin *seculari* (suivre) comme le dit saint Isidore. Étym., vu, 3.) C'est pourquoi qui dit hérésie dit secte, et l'une et l'autre appartiennent également aux œuvres de la chair, non point quant à l'acte même de l'infidélité prise dans son objet le plus prochain, mais sous le rapport de la cause, qui est ou l'appétit poursuivant une fin illégitime, et c'est dans ce sens qu'elle vient de l'orgueil ou de la cupidité, ou bien une illusion de l'imagination, qui est un principe d'erreur. Or, cette illusion fantastique appartient en quelque sorte à la chair, en tant que son acte est produit avec le concours d'un organe corporel. »

Cette doctrine a pour elle l'expérience de tous les siècles : les hérétiques ont toujours été des hommes esclaves de leurs passions. Ils ont toujours porté un de ces trois traits : l'orgueil, la luxure, l'avarice ; parfois, les trois ensemble. Nous l'avons vu déjà en Simon le Mage, patriarche de l'hérésie, et nous le constatons aussi chez ses fils Arius et autres, amis d'eux-mêmes et ennemis de la vérité, qui flétrit le vice. Car si l'on ne hait pas la vérité, en général, à cause de ses charmes invincibles, souvent on arrive à la haine d'u-

ne vérité particulière, comme contraire à ce que l'on aime. De là vient la fureur des pécheurs contre la vraie Religion ; de là, par conséquent, les hérésies.

Saint Thomas d'Aquin, dont nous venons de résumer l'enseignement sur l'hérésie, creuse toujours son sujet, comme on le voit. Il nous sera facile, au moyen de ces lumières, d'apprendre à connaître la cause des sectes et à les juger. Mais aidé de ce grand docteur, disons un mot du schisme.

4. Le Schisme.

L'hérésie signifie : Choix, et schisme : Division. L'hérétique pèche contre la foi, et le schismatique contre la charité, en se séparant de l'unité de l'Eglise.

C'est ainsi que saint Paul peint le schismatique, « Vainement enflé de sa prudence charnelle, et ne tenant point au chef, par qui tout le corps, servi et fortifié au moyen des liens et des fonctions qui en unissent toutes les parties, croît de l'accroissement de Dieu. » (Col. n. 18, 19.) « Or, dit saint Thomas d'Aquin, c'est le Christ lui-même, dont le Souverain Pontife tient la place dans l'Eglise. C'est pour cela que l'on appelle schismatiques ceux qui refusent de se soumettre au Souverain Pontife, et qui ne veulent point communiquer avec les membres de l'Eglise qui lui sont soumis. »

« L'essence du schisme, ajoute notre docteur, consiste à désobéir aux préceptes avec rébellion ; je dis « avec rébellion, » c'est-à-dire en méprisant obstinément les préceptes de l'Eglise, et en refusant de se soumettre à son jugement. »

Il est facile de conclure, d'après la doctrine souvent exposée dans cet ouvrage, que le schisme conduit à l'hérésie, puisqu'il sépare les âmes du centre d'unité, du Pontife romain, chargé de confirmer ses frères dans

la foi; il le prive du secours de l'autorité enseignante de l'Église, seule institutrice infaillible. Voilà pourquoi saint Jérôme dit : « Entre le schisme et l'hérésie, il y a, selon moi, cette différence que l'hérésie pervertit le dogme, et que le schisme sépare de l'unité de l'Église... Le schisme considéré dans son principe et sous certains rapports, peut être conçu comme différent de l'hérésie; mais il n'y a pas de schisme qui n'aboutisse à l'hérésie, afin de paraître s'être à bon droit séparé de l'Église. » (In Ep. ad Tit. cap. iii.)

Allons au fond du cœur humain, et nous verrons bien facilement qu'une fois séparé de l'Église, vite on la hait, en elle-même et dans son autorité; dès lors on discute son enseignement, on le contredit, et finalement on l'abandonne. C'est encore là l'histoire des peuples qui se sont séparés du centre d'unité, ainsi que nous le verrons.

Abordons maintenant la grande et si intéressante question des combats et des victoires de l'Église; nous savons qu'il est dans sa nature de lutter contre l'erreur, mère du vice; qu'elle ressemble par sa constitution à une armée rangée en bataille et ne souffre sous son drapeau, ni les sectaires, ni les révoltés.

CHAPITRE II.

FAUX SYSTEMES.

I.

ENNEMIS DU CHRIST.

Notre-Seigneur Jésus-Christ avait donc enseigné et prouvé sa filiation divine et éternelle, par là même, sa Royauté suprême sur toutes les créatures, son droit à régner sur les hommes, soit comme individus, soit groupés en société. Saint Paul parlant aux Philippiens a conclu en ces termes : « Soyez donc dans la même disposition où a été le Christ Jésus, qui ayant la forme, la nature de Dieu, n'a point cru que ce fût pour lui une usurpation de se tenir égal à Dieu; et cependant il s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave, fait semblable aux hommes, et reconnu homme par ce qui a paru de lui. Il s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus-Christ tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père. » (Philip. ii, 5-11.)

la foi; il le prive du secours de l'autorité enseignante de l'Église, seule institutrice infaillible. Voilà pourquoi saint Jérôme dit : « Entre le schisme et l'hérésie, il y a, selon moi, cette différence que l'hérésie pervertit le dogme, et que le schisme sépare de l'unité de l'Église... Le schisme considéré dans son principe et sous certains rapports, peut être conçu comme différent de l'hérésie; mais il n'y a pas de schisme qui n'aboutisse à l'hérésie, afin de paraître s'être à bon droit séparé de l'Église. » (In Ep. ad Tit. cap. iii.)

Allons au fond du cœur humain, et nous verrons bien facilement qu'une fois séparé de l'Église, vite on la hait, en elle-même et dans son autorité; dès lors on discute son enseignement, on le contredit, et finalement on l'abandonne. C'est encore là l'histoire des peuples qui se sont séparés du centre d'unité, ainsi que nous le verrons.

Abordons maintenant la grande et si intéressante question des combats et des victoires de l'Église; nous savons qu'il est dans sa nature de lutter contre l'erreur, mère du vice; qu'elle ressemble par sa constitution à une armée rangée en bataille et ne souffre sous son drapeau, ni les sectaires, ni les révoltés.

CHAPITRE II.

FAUX SYSTEMES.

I.

ENNEMIS DU CHRIST.

Notre-Seigneur Jésus-Christ avait donc enseigné et prouvé sa filiation divine et éternelle, par là même, sa Royauté suprême sur toutes les créatures, son droit à régner sur les hommes, soit comme individus, soit groupés en société. Saint Paul parlant aux Philippiens a conclu en ces termes : « Soyez donc dans la même disposition où a été le Christ Jésus, qui ayant la forme, la nature de Dieu, n'a point cru que ce fût pour lui une usurpation de se tenir égal à Dieu; et cependant il s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave, fait semblable aux hommes, et reconnu homme par ce qui a paru de lui. Il s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus-Christ tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père. » (Philip. ii, 5-11.)

La royauté divine du Christ renversait donc, en principe, le paganisme et ses dieux, leurs statues, leurs autels, leur culte, leur sacerdoce, leurs pratiques si chères au peuple, surtout parce qu'elles flattaient l'orgueil des prêtres et les passions des foules. Du principe, il fallait arriver aux conséquences, c'est-à-dire détruire l'empire de Satan, qui se faisait adorer sous le nom de tous les faux dieux : Jupiter, Minerve, Vénus, Mercure, Mars, Apollon, Pluton, et autres dieux ou demi-dieux.

Aux Empereurs, Jésus, le Dieu fait homme, avait commandé de se considérer comme les serviteurs de leurs frères, et lui-même pour les persuader s'était abaissé jusqu'à laver les pieds à ses disciples. Un jour, on verra notre roi saint Louis agenouillé devant les pauvres, pour leur rendre cet humble service.

Aux Grands, il disait de n'être jamais à scandale aux petits, ni par leur impiété, ni par leur luxe, ni par leur avarice, ni par leurs débauches. Il avait peint la cour des rois, en opposition avec son précurseur, Jean-Baptiste, couvert d'une peau de bête et se nourrissant de sauterelles; il avait tracé le portrait du mauvais riche et montré l'enfer où l'avait fait descendre son insensibilité pour le pauvre Lazare.

Aux foules, toujours-avides de jouissances, Jésus enseignait que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole de Dieu, et il ajoutait qu'il était lui-même le pain vivant descendu du ciel.

Lui et la Vierge sa Mère apprenaient à toutes les classes de la société, toutes plus ou moins esclaves de la volupté, qui tyrannise l'homme depuis l'enfance jusqu'à la plus extrême vieillesse, jusqu'au dernier soufle, qu'il y a des joies ineffables dans la pureté, gardée pour Dieu, dans toute son intégrité : *Heureux*, disait-il, *ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.*

Puis il fêtrissait le vice et les scandales avec une

autorité souveraine, et de son fouet vengeur, et de ses mains toutes-puissantes, et de son regard irrité, il renversait les tables des profanateurs de la Maison de son Père, chassant du Temple les vendeurs eux-mêmes.

Ecce homo! Voilà l'homme, voilà le peuple que Jésus voulait. Eh bien! Cette révolution gigantesque, qui transformerait le païen en chrétien et purifierait le monde de ses souillures, faisant régner la vérité là où était l'erreur, la vertu à la place du vice, pouvait-elle s'opérer et triompher sans combat? Est-ce que Jupiter se laisserait arracher son tonnerre, les empereurs leur faste tyrannique, les grands leur omnipotence sur le peuple, les prêtres païens leur lucre, les foules leurs plaisirs insensés, leurs vieilles coutumes et leurs superstitions, sans se plaindre, sans murmurer, sans colères et sans luttes?

Loin de là. Jamais les hommes, jamais les peuples ne sont plus terribles dans la lutte que quand il s'agit de religion. La religion tient aux entrailles de l'humanité, et quand une guerre religieuse éclate, c'est le combat où Satan lutte contre Dieu, pour lui disputer l'empire du monde, qu'il a du reste conquis, dès l'origine, en poussant l'orgueil de l'homme à la révolte. Dans ces luttes, où les âmes immortelles sont l'enjeu, le naturel est dépassé, le surnaturel domine, soit divin, soit satanique, et l'on y voit à la fois les excès de la haine et les héroïsmes de l'amour. Tels vont nous apparaître les combats livrés à l'Eglise.

II.

LA GNOSE OU LA SCIENCE.

Les vrais braves parlent moins de leur courage qu'ils ne le prouvent, et les vrais savants sont modestes. Aussi faut-il se défier de ces hommes qui, au temps des Apôtres, et en face d'eux, prenaient le nom de *Gnostiques* ou *illuminés*. En avaient-ils le droit ? Outre que les Apôtres recevaient de l'Esprit de Science la connaissance des vérités surnaturelles, demeuraient-ils ignorants de ce qu'ils devaient savoir par ailleurs ? Saint Paul, avant d'avoir été appelé à l'apostolat, était un des plus illustres disciples de Gamaliel, l'homme savant de cette époque, et Denis un des plus illustres aréopagites, comme l'ont prouvé ses écrits sublimes. Certes, Paul et Denis valent bien pour la science Simon le Mage et ses disciples, tous plagiaires, après tout, des Bouddhistes de l'Inde.

Disons que l'esprit humain fait pour la vérité, trouve un écueil dans sa propre perfection. Arrivé à un certain degré de science, par ses efforts, il est fier de ses connaissances ; du naturel, il veut passer au monde surnaturel, et en découvrir par son seul génie, les mystères inaccessibles à la raison : *il ne reste pas dans la vérité*. Il s'enfle d'orgueil, comme Lucifer, et il tombe.

C'est pourquoi sainte Thérèse dit que l'humilité, c'est la vérité. Être vrai, ne pas s'attribuer des qualités qu'on n'a pas ; rapporter à Dieu celles que l'on a ; surtout reconnaître ses défauts et ses fautes ; être vrai, voilà l'humilité.

« Or, dit saint Paul, la science enfle : *scientia inflat*,

tandis que la charité édifie. Que si quelqu'un se flatte de savoir quelque chose ; il ne sait pas même encore de quelle manière il faut savoir. » (I Cor. vii, 4, 2.)

Alors vient la chute de l'orgueilleux. Lucifer est tombé ; Adam est tombé ; les philosophes sont tombés. « C'est pourquoi, dit saint Paul, Dieu les a livrés aux désirs de leur cœur, à l'impureté, et ils ont déshonoré leur propre corps en eux-mêmes. » (Rom. i, 24.) L'être humain qui se révolte contre Dieu, voit bientôt, en lui, la chair se révolter contre l'esprit ; car personne n'est chaste si Dieu ne lui donne cette grâce, et « la grâce est donnée aux humbles, refusée aux orgueilleux. » (Jac. iv, 6.)

Nous faisons par avance, on le voit, l'histoire de tous les hérétiques, tous gnostiques, au fond, c'est-à-dire amoureux d'eux-mêmes et de leur propre science, au mépris de la science infinie de Dieu, communiquée à l'Église par l'Esprit de vérité. Nous dirons d'abord ce qu'il faut entendre par Gnose et nous nommerons ses partisans ; puis nous parlerons des défenseurs de la foi chrétienne contre la Gnose ; et enfin nous montrerons comment l'Église a triomphé de ces attaques dirigées contre elle par la raison orgueilleuse.

III.

QU'EST-CE QUE LA GNOSE ?

« Gnose, dit l'abbé Glaire, est un mot grec qui signifie proprement *connaissance*, *savoir*, *science*, et dans un sens plus étendu, *science parfaite*, *connaissance supérieure*, *transcendante*, *mystérieuse*. Le système ou l'ensemble des doctrines philosophiques et des croyances

religieuses qui constituent la gnôse se nomme *gnosticisme*, et celui qui professe ce système s'appelle *gnostique*. Dans les anciens auteurs ecclésiastiques, et particulièrement dans Clément d'Alexandrie, ces trois termes se prennent quelquefois en bonne part ; mais le plus souvent ils sont employés dans un mauvais sens. Les Pères et les Auteurs ecclésiastiques ont donné ce nom à plusieurs hérétiques des premiers siècles, tels que les Nicolaites, les disciples de Simon, les Carpocratéens, etc. » (Dict. Univ. Art. Gnôse.)

« Les Gnostiques, dit Bergier, hérétiques du premier et du second siècle de l'Église, ont paru principalement dans l'Orient. Leur nom grec *γνωστικός*, signifie *éclairé* *illuminé*, doué de connaissance, et ils se l'attribuèrent, parce qu'ils prétendaient être plus éclairés et plus intelligents que le commun des fidèles, même que les Apôtres. Ils regardaient ces derniers comme des gens simples, qui n'avaient pas la vraie connaissance du Christianisme, et qui expliquaient l'Écriture Sainte dans un sens trop littéral et trop grossier. » (Dict. de Th., art. Gnostiques.)

Ce nom d'*Illuminés* a toujours plu aux hérétiques. Ils se sont appelés ainsi, parce qu'ils se croyaient plus éclairés que l'Église elle-même. Ainsi a-t-on vu de notre temps, Saint-Martin de Lyon fonder l'Illuminisme français, et Adam Weishaupt l'Illuminisme bavarois ou allemand, qui se rencontrèrent au grand convent maçonnique de Wilhenisbad pour se combattre, d'abord, et finir par se jeter dans les bras l'un de l'autre, comme nous le verrons en son lieu.

Simon le Mage, bien connu aujourd'hui comme réellement instruit des diverses connaissances de son temps ; qui avait voyagé, comme on le faisait alors, pour recueillir les données scientifiques des divers peuples, soit profanes, soit religieuses, et qui s'était fait

chrétien à Samarie, après avoir entendu la prédication du diacre Philippe, entreprit de se composer un système religieux, une synthèse doctrinale à sa façon, ainsi que nous l'avons exposé plus haut, et il devint l'inventeur de la Gnôse, et le père des Gnostiques ou Illuminés de ce temps-là.

La Gnôse n'est donc pas autre chose que le Rationalisme, erreur condamnée, qui attribue à la raison humaine la force de découvrir par elle-même la vérité religieuse, et de se composer un symbole de foi et un code de morale. En cela, elle ne demeure pas dans la vérité. En pénitition de son orgueil, Dieu permet qu'elle s'égare, et qu'elle finisse par tomber dans les abîmes de l'erreur. Ainsi en arriva-t-il à notre Magicien. Voici la synthèse doctrinale, telle que les savants nous la donnent, du grand patriarche de l'hérésie.

Écoutez ce passage de l'Apophasis de Simon, littéralement reproduit par l'auteur des *Philosophumena* : « A vous, Mortels, j'adresse ce verbe révélateur, pour vous j'écris les paroles de ce livre ! L'Écriture Sacrée, la voici : Il y a deux générateurs sans commencement ni fin, de tous les êtres. Ils sont sortis d'une seule racine, qui est la puissance, le silence inavissible, inaccessible à l'intelligence. Le premier générateur illumine les sphères d'en haut ; il est le grand pouvoir, l'âme de toute chose, l'administrateur souverain, principe mâle. Le second illumine les sphères inférieures, c'est la grande intelligence, principe femelle, engendrant tous les êtres. L'union des deux générateurs qui se correspondent ainsi aux deux pôles de l'éther inintelligible, sans commencement ni fin, est substantielle. Au milieu de l'éther réside le Père, qui soutient et fait vivre tout ce qui a un commencement et une fin. Le Père est celui qui est, a été et sera. Il renferme en soi le double principe masculin et féminin, reproduisant de la

sorte le type de la puissance préexistante et infinie, sans commencement, ni fin, établie dans l'unité éternelle, dont la pensée, en se manifestant, donne naissance aux deux générateurs suprêmes. Or, le Père était un ; ayant encore sa pensée repliée en soi, il était seul ; sans qu'on puisse dire qu'il préexistât à sa pensée, ni que sa pensée lui préexistât. Mais s'étant manifesté soi-même à soi-même, il devint double, et ne s'appela Père que lorsque sa propre pensée l'eut salué de ce nom. Il avait de soi, en se manifestant à soi-même, produit sa propre intelligence. L'intelligence, une fois manifestée, se replia sur son principe pour le considérer. Elle absorba ainsi, par cette incubation, le principe paternel, le pouvoir. A son tour donc, l'intelligence possède les deux éléments masculin et féminin. Le pouvoir ne saurait être séparé de l'intelligence : ils ne font qu'un. Dans les êtres des sphères supérieures, réside le pouvoir ; en bas, l'intelligence. Voilà pourquoi dans les œuvres produites par leur commune expansion, se retrouve le double élément. C'est ainsi que l'Esprit est dans l'intelligence, unité substantielle avec deux formes complètement distinctes. » (Philosoph. Lib. VI, cap. 1, § 18.)

« Cette page authentique, dit l'abbé Darras, de l'hérésiarque Samaritain nous donne la clef des syzygies d'Eons, dont la sèche nomenclature pourrait passer pour une énigme philosophique. Deux trinités sont superposées l'une à l'autre. Le feu éternel, le silence infini, dans la plénitude de l'être, produit le grand pouvoir et la grande intelligence. Cette trinité radicale, si l'on peut s'exprimer ainsi, ne s'est jamais révélée, n'a en aucun rapport direct et immédiat avec les êtres créés. C'est la base de la divinité, le fondement inaccessible des réalités intellectuelles. Elle s'est reflétée dans la trinité du second ordre, composée du Père (Noûs), celui qui est,

a été et sera ; de l'intelligence (Ennoia) et d'un troisième élément, le pouvoir, acquis à l'intelligence par incubation. Le développement de la trinité secondaire par la parole et le nom, le raisonnement et la pensée, est le produit direct du principe fécondant, emprunté au Père par l'intelligence. » (T. V, p. 475.)

Nous avons raconté l'histoire d'Ennoia, que Simon a rencontrée dans la personne d'Hélène, à la porte du théâtre de Tyr, et dont il a fait sa compagne. C'est cette Ennoia qui avait été Jésus, sous une forme apparente.

En résumé, Simon le Mage, qui avait entendu l'enseignement du diacre Philippe ; puis celui de saint Pierre, a voulu expliquer à sa façon le mystère de la Sainte Trinité, que la raison humaine n'a connue que par la Révélation divine, dans la mesure où il a plu à Dieu de nous le faire connaître. Les Pères de l'Église, même le grand Augustin, ont ployé leurs genoux, abaissé leur haute intelligence et leur front, devant la majesté inaccessible d'un Dieu en trois personnes ; ils ont adoré en silence ; et voici que le Mage à l'audace de nous expliquer le mystère de la Trinité !!! et de quelle manière ! avec quelles images ! C'est en rougissant qu'on les transcrit, et si on l'ose, c'est pour venger la vérité, et la vraie science par l'exposé de la fausse dans une honteuse nudité.

Nous avons dit que Simon le Mage avait emprunté à l'Orient son système d'émanations ou d'Eons (malgré l'ennui qui s'y attache, nous voulons le prouver. La science moderne, infatuée du Bouddhisme, nous y oblige d'ailleurs. Ayons donc courage, et pour Dieu, entrons dans ces sombres études. ®

IV.

COSMOGONIE CHINOISE DES KINGS.

Les Kings ou Livres sacrés des Chinois disent : « Au commencement, quand il n'y avait ni *Thai-Khi*, ni ciel, ni terre, la Raison (*Li*), qui produit sans bornes, existait dès lors. Bien qu'elle ne puisse être représentée par aucune image, et qu'il n'y ait aucun nom qui puisse la nommer, elle est infinie en tout genre, et on ne peut rien y ajouter. » (Ann. de Phil. chrét. N° de Février, 1864, p. 139.)

« On appelle *Thai-Khi*, la matière première; avant qu'il y eût encore ni ciel, ni terre, elle composait une masse informe dans le chaos. La Raison subsistait dans un; c'est elle qui a fait et divisé le ciel et la terre, converti et perfectionné toutes choses. » (Ibid. p. 137.) — Dans l'univers il y a l'esprit et la matière. Ce qu'on entend par Esprit (*Li*) c'est la Raison qui est au dessus de toute figure et qui est comme la racine d'où sortent tous les êtres. Ce qu'on entend par la matière (*Khi*) c'est le vase sujet à la figure et l'instrument dont tout est fait. Cinq éléments (qui sont l'eau, le feu, le bois, le métal et la terre) à l'état de repos et de mouvement, composent la matière limitée (*Thai-Khi*) laquelle a pour origine Celui qui n'a point de limites. (Ibid.) — La Raison est donc l'origine du ciel et de la terre. (Ibid.) — Le *Tao* ou Raison primordiale a produit Un (ou l'unité); un ou l'unité a produit deux ou la dualité; deux ou la dualité a produit trois ou la triade; trois ou la Triade a produit l'universalité des êtres. »

(Esquisse d'une hist. de la philos. chinoise, par M. Pauthier, p. 16.)

« Les formes matérielles de la grande puissance créatrice ne sont que les émanations de *Tao* ou la Raison suprême. C'est la Raison suprême qui a produit les êtres matériels existants. (Avant) ce n'était qu'une confusion immense, un chaos indéfinissable à la pensée humaine. Au milieu de ce chaos il y avait une image, indéterminée, confuse; il y avait des êtres, mais des êtres en germes, des êtres imperceptibles, indéfinis. Au milieu de ce chaos, il y avait un principe subtil, vivifiant. Ce principe subtil, vivifiant, c'était la suprême vérité. Au milieu de ce chaos, il y avait un principe de foi. Depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, son nom ne s'est point évanoui. » (Lao-tse, 21 section — Trad. Pauthier.)

Lao-tse parlait six cents ans avant Jésus-Christ (604-524); Confucius ou Koung-fou-tse, cinq cents avant notre ère (554-479).

Deux choses ressortent de là : 1° On voit clairement que Confucius et Lao-tse ont emprunté à une Révélation primitive la Triade, et aussi l'idée de cet Esprit subtil, suprême vérité, qui était au milieu de ce chaos; en un mot, l'unité et la Triade. 2° Ce qui apparaît clairement aussi, c'est le vague de leur doctrine et l'incertain de leurs données, montrant chez eux l'insintelligence de la création, c'est-à-dire Dieu tirant la créature du néant, et aussi une pente au panthéisme, dans leur système « des formes matérielles de la grande puissance créatrice, émanation du *Tao* ou Raison suprême. »

« Toute la science des Lettrés chinois se réduit à la connaissance des Kings, ou Livres sacrés; Livres par excellence dans le même sens que Bibles; ils sont la base sur laquelle reposent la morale, la politique et la religion du peuple chinois. Les Lettrés sont pour eux non seulement du respect, mais une sorte de culte; »

ils les apprennent par cœur, les citent dans les compositions littéraires, dans les conversations, et quiconque n'en connaît pas les passages les plus importants est à leurs yeux un barbare. » (Confucius par un missionnaire, Propagande, 1874, p. 73.)

La Chine intellectuelle commente le texte primitif des Kings, amassant volumes sur volumes. Que peut-il en sortir ? Rien que des élucubrations fantaisistes, qu'aucune autorité enseignante n'approuve, ni ne désapprouve, puisque cette autorité n'existe pas. Chez les Juifs, il y avait l'autorité de la Synagogue, comme il y a chez les chrétiens, celle de l'Église enseignante ; aussi la vérité était maintenue au sein du peuple de Dieu, comme parmi les catholiques depuis Jésus-Christ.

« Ne soyons donc pas surpris si le Confucianisme même en pratique à un entier scepticisme ; de là vient que le peuple chinois est essentiellement positif et égoïste ; passant sa vie à charger sa mémoire de formules sonores et vides, et à douter de tout, le chinois ne connaît l'enthousiasme sous aucune forme ; pour lui, le ciel est sans Dieu, l'art sans idéal, la vie sans autre but que la jouissance présente. — On trouve, il est vrai, d'assez belles sentences de morale dans les Kings, mais quand on étudie davantage la théorie du juste-milieu de Confucius, et cette vertu stoïcienne qui ne repose sur aucun fondement dogmatique, on est stupéfait de ne rencontrer que le vile. Cette religion sans Dieu, sans âme et sans vie future ressemble à un navire sans pilote, sans voiles, sans gouvernail ; et le Sage qui prétend le diriger comme instituteur du genre humain n'est qu'un nautonnier sans boussole qui s'abandonne au gré des vents. » (Ibid. p. 121, 122.)

V.

COSMOGONIE PERSANE DU ZEND-AVESTA.

Au VI^e siècle, avant notre ère, vivait à la cour du grand roi Hystaspe, Zoroastre, qui avait présenté à ce prince le feu sacré et les livres de la religion. Il avait voyagé pour s'instruire et en avait rapporté la science sacrée. Ses livres ont été le code religieux de l'immense empire des Perses, fondé par Kaïkocirou, que les Grecs appellent Cyrus le Grand.

« Jusqu'à la destruction de cet empire par le kalife Omar (l'an 631 de notre ère) la doctrine de Zoroastre se maintint à l'état de dogme national, malgré les tentatives d'invasion bouddhique. » (Darras, t. I, p. 87.) Les Persis sont les descendants des Perses.

M. Anquetil-Duperron a relevé la cosmogonie du Zend-Avesta. Voici comment cela commence :

« 1. En quarante-cinq jours, moi Ormuzd, avec les Amschaspands, j'ai bien travaillé ; j'ai donné le ciel ; j'ai ensuite célébré le *Gohanbaz*, et lui ai donné le nom de *Gdh-Mediazereus*. . . En 60 jours, l'eau... en 65, la terre... en 80, les arbres... en 80, les animaux... en 75, l'homme... etc. »

D'après le Zend, Ormuzd n'est pas le premier principe, l'être éternel, infini, tout-puissant, source de toute vie et de tout être. Son nom qui signifie *grand roi*, n'est pourtant que le premier principe secondaire, principe de bien et de vie inférieure. Au-dessus d'Ormuzd, dans une sphère inaccessible, réside la divinité supérieure, le principe suprême, sommet de la hiérarchie divine, sous le nom de *Zercans-akren*, ou le temps éternel et

sans bornes. Entre l'être éternel et la matière créée, Zoroastre a placé Ormuzd, auquel il attribue la création du monde visible, et les six Amshaspands ou *génies du bien*, ministres d'Ormuzd, qui l'aiderent dans son œuvre de demiurge.

Déjà nous avons signalé cette tendance à isoler la divinité suprême, de la création, comme indigne d'elle.

Ormuzd et les génies du bien ne sortirent pas seuls du sein du *Temps éternel* ou *Zervan-akren*; *Arhiman*, principe du mal, en sortit aussi, avec les *Darvands*, mauvais génies ministres du mal. La lutte entre les deux royautes du ciel et de l'enfer, commença donc le jour même de la première création.

On voit par ces quelques indications que, dans ses voyages, Zoroastre avait rencontré les Juifs en Babylo- nie et ailleurs, et qu'en voulant donner le récit de la Genèse, il l'a parodié, comme fait toujours la raison humaine. Quoi qu'il en soit, la Trinité, dont la Chine nous a parlé, en nommant sa Triade, se retrouve dans ce texte de Zoroastre : « Je fais la prière (*Vizeshné*) à l'intelligence d'Ormuzd, qui possède la parole excellente.

« Je fais la prière à l'esprit agissant d'Ormuzd, qui s'occupe de la parole excellente et l'exécute.

« Je fais la prière à la langue d'Ormuzd, qui prononce continuellement la parole excellente. »

L'Intelligence, la Parole, l'Esprit d'Ormuzd ressemblent bien encore à la Trinité divine, qui nous a été révélée. Toujours pour comprendre les imitations, il faut remonter à l'original, sinon elles deviennent inexplicables. Aussi un écrivain disait à ce sujet, récemment : « C'est une chose bizarre, inexplicable, que ce sentiment général de sainte croyance en un Dieu unique et tout-puissant, qui a présidé, dès leur origine, à l'institution de presque toutes les religions terrestres. »

Il suffit, au contraire, d'être sans parti pris, d'accep-

ter les faits tels que Moïse, dans ses Livres inspirés, et la Tradition orale, nous les présentent, pour que tout s'explique. Toute passion désordonnée aveugle, surtout la passion anti-religieuse.

VI.

COSMOLOGIE INDIENNE DE MANOU ET DES VÉDAS.

« Le plus ancien code religieux et politique de l'Inde, dit M. G. Pauthier, est le livre de Manou, en sanscrit *Manousamitha*, ou *Manava-Dharmasastra*. Selon W. Jones, qui en a donné une traduction anglaise, il remonte à près de mille trois cents ans avant notre ère. »

L'Inde possède, des monuments comparables à ceux de l'Égypte. Ils prouvent que cette contrée a été habitée par des peuples, qui avaient, au point de vue des arts, une grande civilisation.

La cosmogonie de Manou ressemble aux autres : après avoir emprunté à la Révélation primitive le fond, elle le développe à sa fantaisie.

Manou, interpellé par les sages, répond : « Écoutez :

I. « L'univers visible n'était que ténèbres, incompréhensible à l'intelligence, indistinct, ne pouvant être connu, ni par les procédés logiques du raisonnement, ni par la sagesse humaine, et comme endormi de toutes parts. »

II. « Alors le *Grand Pouvoir*, existant par lui-même, lui-même n'étant point vu, mais rendant l'univers visible, avec les éléments primitifs et les autres grands principes, se manifesta dans toute la puissance de sa gloire, dissipant les ténèbres. »

III. « Lui que l'esprit seul peut concevoir, dont l'essence échappe aux organes des sens, l'indécouvert et

l'indécouvrable, l'éternel, le principe formateur de toutes les créatures, qu'aucune créature ne peut comprendre, apparut dans toute sa splendeur.

IV. « Lui, l'esprit suprême, ayant résolu de faire sortir de sa propre substance corporelle les créatures diverses, il produisit d'abord les eaux et il déposa en elles une semence productive.

V. « Celle-ci un œuf brillant comme l'or, éclatant de mille rayons, et de cet œuf, il renaquit lui-même *Brahma* la force créatrice de *Brahma* l'aucteur de tous les mondes.

VI. « C'est par cette cause impereçptible, insaisissable aux sens, éternelle, étant elle-même l'être et le non-être, qu'a été produit ce divin principe, célébré dans l'univers sous le nom de *Brahma*. »

Jusqu'au N° IV, on reconnaît la Révélation primitive ; mais le IV^e et le V^e et le VI^e sont bien le fruit de la pauvre raison humaine, punie de son audace à vouloir parler d'elle-même de la nature divine. La suite étonne davantage encore. Écoutez.

VII. « Dans cet œuf, le pouvoir souverain demeura inactif une année divine, à la fin de laquelle il fit que l'œuf se divisa lui-même.

VIII. « Et de ces divisions, il forma le ciel et la terre, l'atmosphère qui le sépare ; les huit régions, le grand et l'éternel abîme des eaux. »

Nous nous arrêtons. Cela suffit à nous montrer que l'on retrouve dans la tradition indienne le *Grand Pouvoir*, existant par lui-même, le Dieu Souverain de la Genèse, mais aussi les inventions de la pensée humaine et ses chutes lamentables. Ainsi l'esprit d'erreur, à qui Dieu a laissé sa science angélique, s'en sert, pour se jouer de la faible raison humaine, et aussi pour outrager en elle le Créateur, dont, malgré son péché et ses suites, elle porte encore l'image.

VII.

SECONDE COSMOLOGIE INDIENNE DE BOUDDHA.

Nous continuons cette étude, parce que la science moderne s'en occupe avec une ardeur, qu'explique non seulement le désir naturel à l'homme de connaître, mais aussi, et surtout, l'espoir chez plusieurs de trouver en défaut la Révélation divine.

Ajoutons que le Bouddhisme au XI^e siècle avant notre ère, ainsi que nous l'avons dit en son lieu, a détrôné le Brahmanisme et la tradition de Manou. M. Schœbel, dans son ouvrage : *Le Bouddha et le Bouddhisme*, reproduit par les *Annales de philosophie chrétienne*, (4^e Série, vol. XV, p. 173-243, année 1857) nous a initiés à la seconde Cosmogonie indienne de Bouddha. C'est là que pourront l'étudier ceux qui en auront le désir. Pour nous, ici encore nous nous contenterons d'indiquer la source monothéiste de cette nouvelle Cosmogonie et quelques-unes de ses aberrations.

I. *Adhibouddha*, le Bouddha primordial et abstrait, existant par lui-même, immense, infini, omniscient dans le *Bhāvograh* (ou sommet de la nature) produisit par sa contemplation le *Panteha-Dhyana-Bouddha* (ou les cinq Bouddhas de la contemplation par lesquels on entend les cinq éléments cosmiques). Ceux-ci, à leur tour, produisirent chacun un *Dyau-Bedhisattra*, ou Bouddha de contemplation en puissance. ®

II. Ce sont ces cinq *Bedhisattra* qui créèrent les mondes périssables (*Tchakravalas*) et leurs périodes (*Kalpas*).

III. Le nombre des mondes que produisirent les *Be-*

dhisatras de la contemplation est incommensurable, et incommensurable aussi est leur durée.

IV. Le monde est superposé en étages. Au delà du plus élevé la dernière sphère du monde sans formes est le vide.

V. Depuis le vide jusqu'à la cime du mont Mérou, où commence le monde terrestre, s'échelonnent, dans autant d'étages célestes, vingt-trois ordres de divinités.

Vient ensuite les noms des habitants de chaque étage.

Cela forme le monde métaphysique, au-dessous duquel est placé le monde terrestre, dont la forme est fort exactement comparée par les Bouddhistes à un immense vaisseau circulaire, ayant pour mât une montagne qui est le mont Mérou.

Autour, il y a des îles habitées par les dieux de toutes espèces.

Au-dessous de la région des dieux commence celle des génies, divisée en quatre étages.

« De là, (Ici nous copions textuellement M. Schobel) on descend dans le monde des hommes et des animaux, et enfin dans la région la plus inférieure du système, au delà de la grande montagne circulaire, et au-dessous des grandes eaux sur lesquelles le monde est porté. Là s'échelonnent les seize enfers. Les huit premiers de ces enfers sont de feu ; les huit derniers de glace. Là sont soumis à tous les supplices les méchants qui, après leur mort, ont mérité de renaître dans un lieu de punition. »

Souvent nous avions entendu des voyageurs, venant de l'Inde, nous parler du Bouddhisme avec ardeur, avec enthousiasme, et nous en cherchions la raison principale. Comment, nous disions-nous, des esprits raisonnables peuvent-ils admettre une pareille doctrine, qui ne soutient pas l'examen, en soi, et qui n'offre, au-de-

hors, aucun motif de crédibilité ? Nous perdions de vue que l'homme admet facilement une loi qu'une sanction sérieuse ne fait pas respecter. Il peut alors la fouler aux pieds, sans grand dommage pour lui ; et quand cette loi est de celles qui règlent la vie et les destinées de l'homme, on peut compter qu'elle aura ses sympathies. On l'a souvent dit : Si la Religion catholique déclarait que le purgatoire sera la seule sanction des lois divines, et qu'il n'y a pas d'enfer, tous ceux qui la maudissent la béniraient bientôt ; car une peine qui finit, si dure soit-elle, est peu de chose pour l'homme auprès de celle qui est éternelle.

Or, c'est là une concession que fait le Bouddhisme à ses amateurs. Revenons à notre auteur.

XXXIII. « De même qu'on sort du ciel des dieux, après y avoir usé le mérite de la vertu acquise dans une existence précédente, et qu'on renaît dans le corps d'un sage ; de même, on sort de l'enfer, après qu'on y a épuisé la peine due aux méfaits, et l'on renaît sous la forme d'une chose plus ou moins abjecte, le plus souvent sous la forme d'un animal. D'animal, on devient *Préta*, démon qui souffre d'une soif continuelle ; ensuite *Assoura*, génie ou géant ; puis homme, et enfin *Déca* ou Dieu. »

Ces migrations peuvent avoir leurs ennuis, mais elles finissent bien. A ce prix-là, l'homme peut dans sa vie d'ici-bas lâcher la bride à ses passions, en se disant : Je sais ce qui m'attend dans les enfers chauds ou froids, mais j'en sortirai, et finalement je serai Dieu !

Terminons par le n° XXXIV. « Le monde terrestre ainsi décrit n'est qu'une partie de l'univers, puisque chaque Bouddha est le protecteur de 18.000 de ces mondes et que le nombre des Bouddhas est infini comme la science. »

On voit que l'imagination indienne est féconde au-

tant qu'audacieuse. « A quelle fertilité d'erreur n'arrive pas l'esprit humain, quand, séparé de la révélation et de la parole de vie, il s'égare dans le champ de ses rêves, sans autre guide que sa propre inspiration, sans autre frein qu'une imagination en délire ! » (L'abbé Darrás, t. I, p. 108.)

Les autres cosmogonies, dont parlent les auteurs qui ont étudié ces questions, supposent aussi la croyance en un seul Dieu, et souvent une forme de Trinité ou triade, comme dans l'Inde : nommons la cosmogonie phénicienne d'après Sanchoniaton ; la cosmogonie chaldéenne d'après Bérosee ; la cosmogonie égyptienne d'après les livres d'Hermès. Mais aussi les erreurs y abondent comme dans celles de la Chine et de l'Inde.

Après ce long exposé, concluons que Simon le Mage est un plagiaire en même temps qu'un falsificateur : plagiaire, puisqu'il donnait comme sien ce qu'il empruntait aux autres, et falsificateur, puisqu'ayant appris à connaître la cosmogonie des Livres Sacrés de Moïse, et aussi la doctrine chrétienne, il se servait de sa science pour se composer un système particulier, où il parodiait la vérité révélée.

VIII.

DISCIPLES DE SIMON LE MAGE.

Nommons parmi les disciples de Simon le Mage, *Ménandre* qui garda intacte la doctrine du maître, inventa une sorte de baptême qui affranchissait ses adeptes du pouvoir des anges inférieurs et leur assurait nous ne savons quelle immortalité. En attendant, il permettait à ses disciples toutes les consolations sensi-

bles que la chair peut procurer ici-bas. Saint Irénée a dit ce qu'elles étaient.

Saturnin d'Antioche, héritier de la Gnose, supprima le mythe romanesque de l'Enchaînement. Il fit descendre tous les êtres supérieurs de la substance primitive, principe du monde, Dieu inconnu. Ces êtres supérieurs créèrent la matière, avec laquelle ils firent une ébauche d'homme, que le Dieu suprême daigna parfaire en lui communiquant une étincelle de vie, l'âme, qui échappa à la mort. Tous les hommes n'ont pas reçu au même degré l'étincelle de vie psychique. Les uns formés par les anges pervers, sont mauvais par nature ; les autres doivent l'existence aux bons anges, sont essentiellement bons. Cette invention expliquait la déchéance et la rédemption.

Le chef du mal, Satan, avait peu à peu étendu son empire sur les bons. Pour les délivrer, le Père avait envoyé, en qualité de Sauveur, un être sans corps, sans figure, appelé Christ, lequel avait une apparence corporelle, sans réalité aucune. Son avènement en Judée eut pour résultat de détruire le règne des sept anges inférieurs, au nombre desquels se trouvait le roi des Juifs, ce prétendu dieu du Testament antique, dont la loi barbare et le cérémonial cruel avaient si longtemps tenu les enfants d'Abraham sous un joug intolérable. La foi en ce Christ fantastique suffit pour sauver ceux d'entre les hommes qui ont reçu, dans sa plénitude, l'étincelle de la vie psychique. Les autres sont incapables de s'élever dans les hautes régions, où la gnose réserve une félicité sans bornes à ses élus. Ils sont prédestinés à la mort éternelle.

La conclusion pratique est que « tout est pur pour les purs » et que pour eux il n'y a point de lois, point de freins, point de mariage, nulle limite à la liberté, pas même la conscience.

Basilide enseigna deux pouvoirs rivaux, l'un bon, l'autre mauvais, qui existent dans le silence de l'éternité. Le principe éternel du bien, c'est le Père inconnu de Simon le Mage. Du Père suprême et sans nom naquit l'Intelligence ; de l'Intelligence, la Parole ; de la Parole, la Prudence ; de la Prudence, la Sagesse ; de la Sagesse, la Force ; de la Force, la Justice ; de la Justice, la Paix. Telle est l'ogdoade du premier *cosmos* ou monde divin.

Basilide créa des cieux habités par des anges, des abîmes où demeurent les mauvais anges. De leur union naquit le désordre, ou mélange primitif ; le monde visible en vient. Il doit son organisation aux anges inférieurs, à la tête desquels siège le Dieu des Juifs. L'âme humaine est placée entre ces deux éléments, du bien et du mal, représentés par des esprits qui la sollicitent sans cesse, les uns pour lui imposer leur vices et leurs passions, les autres, l'attrait de la vertu. Une seule vie ne suffit pas pour la fixer dans le bien, de là l'appel est fait par *Basilide*, à la métépsychose de Pythagore, pour qui il professait une grande admiration.

Pour arracher les âmes au joug des puissances secondaires, dont la première est le Dieu des Juifs, le Père suprême envoya son premier-né, qu'on appelle le Christ. Celui-ci descendit sur Jésus, lors du baptême dans le Jourdain. Au moment de la Passion, il se substitua Simon le Cyrénéen, qui fut crucifié à sa place. Voilà le docétisme.

Connaître les vérités du monde supérieur, du *Cosmos* divin, voilà la rédemption. Par le Christ révélateur, on s'unit au Père et l'on est affranchi de la tyrannie des puissances secondaires, et l'on devient impeccable. Mais peu nombreux sont ces élus, dit *Basilide*.

Voilà la Cosmogonie des disciples du Magicien.

IX.

IMPORTANCE DE CETTE QUESTION.

Il est facile de voir l'importance de cette question. En effet, la cosmogonie est le point de départ de toutes choses et la base de la Religion.

Si avec la Genèse, on croit en un Dieu créateur de tous les êtres, qu'il tire du néant par un seul acte de sa volonté suprême ; créateur, conservateur et juge de l'homme, qu'il a doué d'intelligence, de volonté libre, et d'une âme immortelle, appelée à des destinées éternellement heureuses, pour prix du bon usage de sa liberté ; dès lors, l'humanité oriente sa vie de ce bas monde vers la fin dernière qui lui est proposée.

Or, la fin que l'on se propose est, en tout, le mobile des actions : qui veut la fin doit vouloir les moyens. Tant vaut la fin d'un acte, tant vaut l'acte ; tant vaut la fin d'une existence, tant vaut l'existence. De sorte que la cosmogonie devient une question capitale, en nous éclairant et sur Dieu, et sur l'homme, ainsi que sur les rapports qui existent entre eux, ce qui est la base de la Religion.

Il en est ainsi, et lorsque les enfants commencent à apprendre le Catéchisme, résumé de l'enseignement chrétien que l'Eglise met entre leurs mains, c'est un petit traité de cosmogonie qu'on y trouve en tête ; traité où apparaît le Père tout-puissant, créateur du ciel et de ses anges, de la terre et de l'homme, avec les diverses circonstances qui se rattachent à leur création, leur nature, leurs devoirs et leurs destinées éternelles.

C'est là que se pose devant la raison naissante de l'enfant, le point important de toute loi, la sanction : Si vous faites bien, vous serez récompensé ; si vous faites mal, vous serez puni. Alors s'éveillent en son âme l'amour et la crainte de Dieu : l'amour pour un Dieu si bon, prodigue de ses biens, et la crainte, envers un Dieu qui nous comble de ses bienfaits et qu'on craint d'offenser par une noire ingratitude, d'autant plus que sa justice réserve aux coupables de durs châtimens. §

Grâce à ces principes d'éternelle vérité, l'enfant se forme, s'élève, marche dans la voie de la vertu et de la dignité. Muni de ces principes, qui lui servent de gouvernail dans sa vie, il peut guider sa barque, son âme, à travers les écueils qu'il évite, et, un jour, il arrive au port du salut, portant à son Créateur les mérites d'une course fructueuse à travers les mille dangers qu'il a courus.

A nous qui avons le bonheur d'avoir reçu les clartés de la Révélation divine, dès notre enfance, et qui suçons la foi chrétienne avec le lait de nos mères, il nous est facile de nous former, de nous élever, de grandir dans la vraie gnose ou science de Dieu. En est-il de même pour ceux à qui l'on enseigne les rêves de Simon le magicien, ou quelque chose de semblable, comme font les panthéistes modernes, les positivistes, les matérialistes, en un mot les athées ? Evidemment, ces enfants, dont l'esprit est avide de vérité, ne comprennent rien à ces doctrines faites à plaisir pour leur cacher le vrai Dieu des chrétiens, et alors ils grandissent dans l'ignorance. Chez eux bientôt le vice succède à l'innocence, la révolte à l'obéissance, le mépris au respect, et si des générations sont empoisonnées les unes après les autres, de ces doctrines erronées, des sociétés surgissent qui vous crient : *Ni Dieu, ni Maître !* Navires sans gouver-

naill, elles sont ballottées et vont au caprice des flots, jusqu'à ce qu'elles aillent échouer sur les récifs, où elles deviennent le jouet de leurs puissants ennemis.

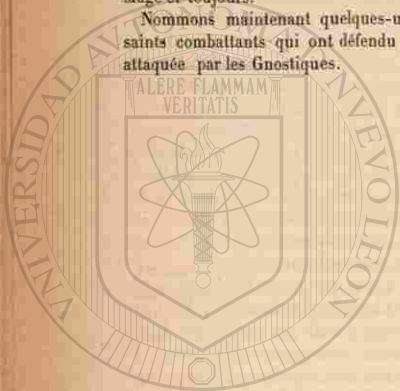
Il faut des lois dans la Société des âmes, aussi bien que dans celles qui relèvent du pouvoir extérieur. Les âmes forment un monde invisible sous le regard aussi du Dieu invisible, qui agit sur la conscience humaine, invisible encore, et ce monde, certes, est positif, puisqu'il régit celui du dehors. N'était la conscience, tribunal que Dieu s'élève dans l'intime des êtres raisonnables, est-ce que la terre serait habitable ? Eh bien ! y aurait-il une conscience, soit privée, soit publique, sans des lois munies de sanction inéluctable ? Et des lois intimes, sont-elles possibles sans un Dieu, esprit infiniment parfait, souverain maître de toutes choses et juge suprême de tous les hommes ?

C'est donc avec raison que nos catéchismes enseignent aux enfants la cosmogonie chrétienne, où l'on apprend la vraie science ; c'est par inspiration divine que les Apôtres, avant de se séparer, ont composé le symbole qui porte leur nom, en disant : « Je crois en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre. » c'est avec une sagesse d'en-haut que l'Église le met sur les lèvres de l'enfant, afin que peu à peu la science sacrée monte pour éclairer son esprit, et redescende pour embraser son cœur et le guider.

Julien l'apostat, que nous allons rencontrer, avait compris ces grandes choses. Pour tuer l'Église du Christ, cet apostat sentait qu'il suffisait de faire la nuit de l'ignorance des choses sacrées, dans l'âme des enfants, et il leur défendait de les instruire, en fermant leurs écoles. Il savait bien qu'on ne saurait aimer ce que l'on ignore ; c'est pourquoi il aurait voulu exterminer jusqu'au nom du Christ sur la terre ; et ainsi agis-

sent de nos jours les héritiers de Julien. Semer l'erreur ou faire le vide dans les âmes, c'est leur système pour déchristianiser le monde. Mais l'Église veille de nos jours, comme elle veillait au temps de Simon le Mage et toujours.

Nommons maintenant quelques-uns des nobles et saints combattants qui ont défendu la foi chrétienne attaquée par les Gnostiques.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL DE

CHAPITRE III.

PREMIER COMBAT.

DÉFENSEURS DE LA FOI CONTRE LA GNOSE.

I.

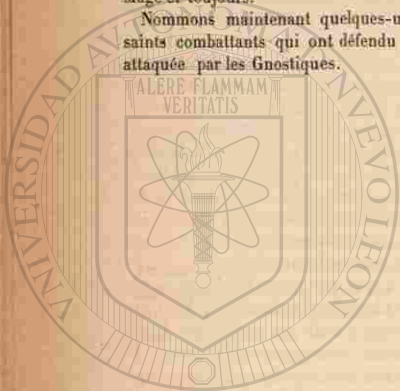
SAINT JUDE.

Tandis que Simon le Mage, ce renégat de Samarie, s'essayait à entraver le Règne du Sauveur, saint Jude unissait sa voix à celles de saint Pierre et de saint Paul pour flétrir les Gnostiques. Son Épître, très courte d'ailleurs, mérite bien de trouver ici sa place.

« Jude, serviteur de Jésus-Christ, et frère de Jacques, à ceux que Dieu le Père a aimés, et que le Christ Jésus a conservés, par sa vocation, miséricorde à vous et paix, et charité, avec plénitude. Mes bien-aimés, tout en sollicitude de vous écrire touchant votre commun salut, j'ai cru nécessaire de vous parler à cette fin et de vous exhorter à combattre pour la foi, héritage des saints. Car il s'est introduit quelques hommes (dont il était écrit depuis longtemps qu'ils tomberaient dans cette condamnation) impies, changeant la grâce de Dieu en luxure, et reniant notre unique Maître et Seigneur Jésus-Christ. Or, je veux vous avertir, vous qui savez déjà toutes ces choses, que Jésus ayant sauvé le peuple de la terre d'Égypte, il fit périr ensuite ceux qui

sent de nos jours les héritiers de Julien. Semer l'erreur ou faire le vide dans les âmes, c'est leur système pour déchristianiser le monde. Mais l'Église veille de nos jours, comme elle veillait au temps de Simon le Mage et toujours.

Nommons maintenant quelques-uns des nobles et saints combattants qui ont défendu la foi chrétienne attaquée par les Gnostiques.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL DE

CHAPITRE III.

PREMIER COMBAT.

DÉFENSEURS DE LA FOI CONTRE LA GNOSE.

I.

SAINT JUDE.

Tandis que Simon le Mage, ce renégat de Samarie, s'essayait à entraver le Règne du Sauveur, saint Jude unissait sa voix à celles de saint Pierre et de saint Paul pour flétrir les Gnostiques. Son Épître, très courte d'ailleurs, mérite bien de trouver ici sa place.

«Jude, serviteur de Jésus-Christ, et frère de Jacques, à ceux que Dieu le Père a aimés, et que le Christ Jésus a conservés, par sa vocation, miséricorde à vous et paix, et charité, avec plénitude. Mes bien-aimés, tout en sollicitude de vous écrire touchant votre commun salut, j'ai cru nécessaire de vous parler à cette fin et de vous exhorter à combattre pour la foi, héritage des saints. Car il s'est introduit quelques hommes (dont il était écrit depuis longtemps qu'ils tomberaient dans cette condamnation) impies, changeant la grâce de Dieu en luxure, et reniant notre unique Maître et Seigneur Jésus-Christ. Or, je veux vous avertir, vous qui savez déjà toutes ces choses, que Jésus ayant sauvé le peuple de la terre d'Égypte, il fit périr ensuite ceux qui

étaient incrédules, et que les Anges qui ne conservèrent point leur principauté, mais qui abandonnèrent leur rang, il les réserva pour le jugement du grand jour, sous des liens éternels, dans les ténèbres. » (Jud. 1-6.)

Mais diraient ici les Juifs : Jésus n'était point né au temps de Moïse. . . . Et nous répondons avec le Maître : Il était avant qu'Abraham fût, et quand les Anges refusèrent d'adorer le Verbe devant s'incarner, Jésus était bien là, puisque c'est Lui que ces révoltés méprisaient. Aussi a-t-il pu dire : « Je voyais Satan tombant du ciel avec la rapidité de l'éclair. » (Luc. x, 18.)

« Comme Sodome et Gomorrhe, et les villes voisines livrées aux mêmes impuretés, et courant après une chair étrangère, sont devenues un exemple, subissant la peine du feu éternel : c'est pareillement que ceux-ci souillent encore leur chair. Pour l'autorité, ils la méprisent, et la majesté, ils la blasphèment. Lorsque l'archange Michel disputant avec le diable, le contredisait au sujet du corps de Moïse, il n'osa le condamner avec exécution ; il se contenta de dire : Que le Seigneur te commande. Mais ceux-ci blasphèment tout ce qu'ils ignorent, et en tout ce qu'ils connaissent naturellement, comme les animaux muets, ils se corrompent. Malheur à eux, parce qu'ils ont suivi la voie de Caïn, et que séduits comme Balaam, ils se sont laissés emporter par l'avarice, et qu'ils ont péri dans la contradiction de Coré. Infames dans leurs festins, sans retenue avec leurs convives, ils se repaissent eux-mêmes : nuées sans eau, que les vents emportent çà et là ; arbres d'automne stériles, deux fois morts et déracinés ; vagues furieuses de la mer, jetant l'écumé de leurs infamies ; astres errants, auxquels un tourbillon de ténèbres est réservé pour l'éternité.

« C'est d'eux encore qu'Énoch, septième depuis Adam, a prophétisé, disant : Voilà que le Seigneur vient

avec ses milliers de Saints, pour exercer le jugement contre tous, et pour convaincre tous les impies de toutes leurs œuvres d'impiété, qu'ils ont osé faire, et de toutes les paroles dures qu'ont proférées contre Dieu ces pécheurs impies. Ce sont des murmureurs se plaignant sans cesse, marchant selon leurs désirs, et dont la bouche profère l'orgueil, admirateurs des personnes selon le profit.

« Mais vous, mes bien-aimés, souvenez-vous de ce qui a été prédit par les Apôtres de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vous disaient que dans le dernier temps viendront des séducteurs marchant selon leurs désirs dans les impiétés. Ce sont des gens qui se séparent eux-mêmes, hommes de vie animale, n'ayant point l'esprit. Mais vous, mes bien-aimés, vous surélevant vous-mêmes sur votre très sainte foi, priant dans le Saint-Esprit, vous-mêmes conservez-vous dans l'amour de Dieu, attendant la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour la vie éternelle.

« Ceux-ci, reprenez-les, après les avoir convaincus ; ceux-là, sauvez-les, en les tirant du milieu des flammes. Pour les autres, ayez-en pitié, avec crainte, détestant en même temps cette tunique souillée, qui est de chair. Mais à celui qui est puissant pour vous conserver sans péché, et pour vous établir devant la face de sa gloire, purs et ravis de joie, à l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; au seul Dieu, notre Sauveur, par Jésus-Christ Notre-Seigneur, gloire et magnificence, empire et puissance, avant tous les siècles, et maintenant, et dans tous les siècles des siècles. Amen. » (Jud. 7-25.)

Remarquons dans cette Épître la sainte indignation de l'Apôtre contre les sectaires qui remplissaient, en son temps, la société, de leurs impiétés, des infamies de leurs festins, de leur amour du profit : *Ils se repaissent eux-mêmes*. Voilà bien peints à grands traits les gnos-

liques et leurs descendants, ceux de nos jours, « qui se séparent eux-mêmes, hommes de vie animale, n'ayant point l'esprit. » Que font-ils ? Ils détruisent au lieu d'édifier ; et s'ils édifient, c'est contre Dieu. Le mot seul de Franc-Maçon manque, pour que la prophétie soit complète. Et saint Jude ajoute : « Mais vous, mes bien-aimés, vous surédifiant vous-mêmes sur votre très sainte foi, priant dans le Saint-Esprit, vous-mêmes conservez-vous dans l'amour de Dieu..... »

Avec quel respect, saint Jude, comme les autres Apôtres prononce le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il viendra à la fin des temps pour le jugement de tous les hommes ; cet avènement remplissait déjà les esprits d'alors de crainte et de joie. Le Maître avait décrit cet événement avec une clarté et en des termes tels que toute âme s'en préoccupait. Cette impression se communiquera de siècle en siècle, même chez les hérétiques, même chez les Musulmans, et tous croiront que le Jugement est réservé à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Cet enseignement, saint Jude le rappelait à dessein, inspiré par l'Esprit-Saint, afin d'affirmer contre Simon et ses gnostiques, la divinité du Sauveur qui glorifiait son Père. A lui « gloire et magnificence, empire et puissance, avant tous les siècles, et maintenant et dans tous les siècles des siècles. Amen. » Voilà bien le : *Sicut erat in principio, et nunc et semper. Amen*, que paraissait le Magicien. Après saint Jude, citons les Epîtres de saint Jean.

II.

SAINT JEAN. (*Ses Epîtres.*)

Quel est le but des Epîtres de saint Jean, comme de tous ses écrits ? C'est de rappeler la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa charité infinie pour tous : c'est de ramener les pécheurs à cet adorable Sauveur.

Voici, en effet, le commencement de sa première Epître : « Ce qui a été dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, ce que nos mains ont touché du Verbe de vie : car la vie s'est manifestée, et nous l'avons vue, et nous en rendons témoignage, et nous vous annonçons la vie éternelle, qui était dans le Père et qui nous est apparue : ce que nous avons vu et entendu nous vous l'annonçons, afin que vous-mêmes ayez société avec nous, et que notre société soit avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ. » (I Jean 1, 1-3.)

Pourquoi donc, ô hérétiques, venez-vous prétendre que Jésus-Christ n'avait pas un corps réel, mais fantastique ? Saint Jean vous affirme que « ses mains ont touché le Verbe de vie » ? Un fantôme n'a ni chair, ni os. Or, saint Jean a posé sa tête sur la poitrine de Jésus, il a entendu les battements de son cœur, et Jésus l'a pressé entre ses bras, comme un père en agit avec son fils. O hérétiques, vous vous trompez donc et vous trompez les autres. Vous prétendez être dans la vérité, dans la lumière, tandis que vous êtes plongés dans l'erreur et les ténèbres.

« Ce que nous vous annonçons, continue saint Jean, après l'avoir entendu de lui (le Verbe Incarné) c'est que Dieu est lumière, et qu'il n'y a point en lui de ténèbres. » (I Jean 1, 5.)

Marchons donc avec lui, dans la lumière. « Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous. Mais si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste, pour nous remettre nos péchés et nous purifier de toute iniquité. » (Ibid. 8, 9.) Il faut donc confesser nos péchés : à qui ? A Dieu sûrement, mais à Dieu, représenté par son ministre chargé de nous remettre ou de rétenir nos péchés, dont nous entendons la voix et qui nous dit comme Jésus aux âmes pécheresses : « Allez, vos péchés vous sont remis, » (Luc vi, 48.) Parole douce à entendre, qui rend à notre âme la paix, comme elle le dit.

Au chapitre deuxième, Jean nous montre « Jésus-Christ, le Juste, propitiation pour nos péchés. » (I Jean ii, 1, 2.)

Écoutez tous les paroles suivantes et tremblons d'une crainte salutaire : « Celui qui dit qu'il le connaît et qui ne garde pas ses commandements, est un menteur, et la vérité n'est point en lui. » (Ibid. 4.) Mais réjouissons-nous en écoutant celle-ci : « Si quelqu'un garde sa parole, la charité de Dieu est vraiment parfaite en lui. Et c'est par là que nous connaissons que nous sommes en lui. » (Ibid. 5.) Quel éclair ! il montre la réalité des choses intimes, à découvert. N'allez pas demander un signe, qui vous dise si vous êtes agréable à Dieu ; ce signe est celui-ci : observez-vous les commandements de Dieu, autant que le peut faire la fragilité humaine ? Si vous pouvez répondre affirmativement, vous êtes dans l'amour de Dieu. N'allez pas non plus torturer votre conscience pour lui faire dire

que vous êtes juste, quand vous êtes coupable ; ni coupable, quand vous êtes juste : votre conscience est un juge, qui prononce selon la vérité ; elle n'est pas libre et ne peut mentir. Voyez plutôt si vous obéissez d'esprit et de cœur aux commandements du Seigneur ; si vous ne lui marchandez pas votre soumission, comme font ceux qui posent leur liberté telle qu'une rivale en face de l'autorité de Dieu. N'est-il pas un père plutôt qu'un maître ? Pourquoi nous tenir en garde, au lieu de lui ouvrir toute notre âme et de nous jeter dans ses bras ? Ne soyons pas de ceux qui se séparent, comme disait saint Jude ; qui font bande à part, de manière à être désignés comme un parti sous un nom quelconque, si libéral qu'il soit : soyons de ceux qui forment la famille et entourent leur père d'un amour et d'une obéissance sans nulle restriction.

Mais n'oublions pas que « celui qui prétend être dans la lumière, et qui hait son frère, est encore dans les ténèbres. Celui qui aime son frère, demeure dans la lumière ; et le scandale n'est point en lui. » (I Jean ii, 9, 10.) Suivent des paroles délicieuses aux petits enfants, aux pères, aux jeunes gens. A tous il dit : « N'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, la charité de Dieu n'est point en lui. Car tout ce qui est dans le monde, est concupiscence de la chair, et concupiscence des yeux, et orgueil de la vie : ce qui ne vient point du Père, mais du monde. » (Ibid. 15, 16.)

Voilà la synthèse du mal, et nous l'avons montrée déjà, en disant que l'âme, détachée de Dieu, cherche le bonheur dans son orgueil. Ne l'y trouvant pas, elle le demande à sa chair, impuissante à le lui donner. Alors elle le cherche dans le monde extérieur. « Or, le monde passe avec sa concupiscence ; mais celui qui fait la volonté de Dieu, demeure éternellement. » (Ibid. 17.)

Saint Jean émet ensuite la pensée du jugement et de l'Antechrist, ainsi que les autres Apôtres. L'Esprit-Saint leur montra l'œuvre d'iniquité commencée sous le regard du Christ, la *Synagoge de Satan* se formant dès lors, pour servir d'instrument à l'homme d'iniquité, qui viendra, et il disait : « Mes petits enfants, voilà la dernière heure ; et comme vous avez entendu que l'antechrist vient ; dès maintenant même il s'est fait beaucoup d'antechrists : d'où nous savons que c'est la dernière heure. » (I Jean II, 18.) Oui, la dernière heure qui commence avec Simon, le patriarche des gnostiques, hérésie fondamentale, sur laquelle toutes les hérésies s'élèveront ; négation absolue d'où viendront les négations partielles. Tous ces hommes, « ils sont sortis de nous, mais ils n'étaient pas de nous ; car s'ils eussent été de nous, ils seraient certainement demeurés avec nous. Mais c'est afin qu'on reconnût que tous ne sont pas de nous. Pour vous, vous avez reçu l'onction du saint, et vous connaissez toutes choses. » (Ibid. 19, 20.)

Vous savez la vérité : « Qui est menteur, sinon celui qui nie que Jésus-Christ soit le Christ ? Celui-là est un antechrist, qui nie le Père et le Fils. Quiconque nie le Fils, ne reconnaît point non plus le Père et qui confesse le Fils reconnaît le Père... » (Ibid. 22, 23.) « Ces choses, je vous les ai écrites au sujet de ceux qui vous séduisent. » (Ibid. 26.)

Quelle calme fermeté ! le disciple bien-aimé a reçu l'Esprit du Maître avec abondance ; il en a aussi le cœur surabondant de charité. C'est un autre Christ.

Le chapitre troisième est rempli de vérités dignes d'être à jamais méditées. C'est un fleuve qui charrie dans ses ondes l'or de la charité. « Voyez, dit l'Apôtre, de quelle charité nous a gratifiés le Père, en nous donnant d'être appelés enfants de Dieu, et de l'être en effet. La raison pourquoi le monde ne nous connaît pas,

c'est qu'il ne le connaît pas lui-même. » (II Jean III, 1.)

Le monde ne veut ni connaître, ni aimer Dieu, notre Père : comment aimerait-il ses enfants ! Ah ! s'il aimait notre Père, il nous aimerait aussi. On ne saurait aimer vraiment un père de famille, sans aimer aussi sa famille. Voilà pourquoi le monde nous hait : il n'aime pas notre Père.

« Mes bien-aimés, dès maintenant nous sommes les enfants de Dieu ; et on n'a pas encore vu ce que nous serons. Nous savons que lorsqu'il se montrera, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est. » (I Jean III, 2.) Or, Dieu est lumière, et son éclat, en nous enveloppant, nous rendra semblables à lui. Quand le soleil brille à son midi, toute la plaine, toute la montagne, tous les êtres sont brillants de sa lumière, revêtus de son éclat, et toute la nature trempée de joie en le recevant dans son sein. « Et quoiconque a cette espérance en lui, se sanctifie comme lui-même est saint. Tout homme qui commet le péché, commet l'iniquité. » (Ibid. 3, 4.)

« Or vous savez que Lui a paru pour ôter nos péchés ; et le péché n'est point en lui. » (Ibid. 5.)

Lui ! pour Jean il n'y a que Jésus. Lui ! et c'est tout. Il est mon Dieu ! En lui, je vois le Père, dont il est l'image vivante ! En Lui, le Verbe de Dieu, le Père se voit, et moi je vois tout. « Quiconque demeure en lui, ne pèche point, et quiconque pèche, ne l'a point vu et ne l'a pas connu. » (Ibid. 6.) Ah ! celui qui l'a vu et connu, seulement avec les yeux de la foi, ne saurait offenser, Lui, si bon, si aimable ! Voilà le cœur de saint Jean débordant d'amour. « Mes petits enfants, que personne ne vous séduise. Celui qui pratique la justice est juste comme lui-même. » (Ibid. 7.)

Et comme si l'Apôtre se fût trouvé en face de l'ennemi, rôdant autour de ses ouailles, il ajoute : « Celui

qui commet le péché est du diable, parce que le diable pèche dès le commencement. Et c'est pour cela que le Fils de Dieu a paru, pour détruire les œuvres du diable. » (I Jean III, 8.)

« Ce qui vous a été annoncé, et que vous avez entendu dès le commencement est que vous vous aimiez les uns les autres, n'imitant point Caïn, qui était du Méchant, et qui tua son frère. Et pourquoi le tua-t-il ? Parce que ses œuvres étaient mauvaises, et celles de son frère étaient justes. » (Ibid. 41, 42.)

Les œuvres justes d'Abel étaient devant les yeux de Caïn comme un continuel reproche adressé à sa malice. Caïn entendait au-dedans de lui-même le jugement de sa conscience, qui est celui de Dieu, et dans son irritation, il tua son frère, au lieu de l'imiter. Aussi le Seigneur lui disait : « Si tu fais bien, n'en recevras-tu pas la récompense ? Si, au contraire, tu fais mal, est-ce que le châtement ne sera pas aussitôt à la porte ? » (Gen. IV, 7.)

Donc « Ne vous étonnez pas, mes frères, si le monde vous hait » : (I Jean III, 13.) Vos œuvres sont bonnes, et les siennes mauvaises. Votre vie est une leçon qui le froisse, il n'en veut pas. Disparaissez, sinon il aversera.

Malgré cela, continuons à bien faire et à ne point haïr. Comme disait Pie IX : Ayons un cœur de mère pour le pécheur, mais frappons ferme sur l'erreur. Car « Nous savons que nous avons passé de la mort à la vie, parce que nous aimons nos frères. Celui qui n'aime point, demeure dans la mort. » (Ibid. 14.)

Quelle grande parole ! Celui qui n'aime point demeure dans la mort : *Qui non diligit, manet in morte*. Qui n'aime pas Dieu, est dans l'état de péché mortel, et s'il meurt dans cet état, il tombe dans le séjour de la mort éternelle. Au contraire, qui aime Dieu, aime aussi le prochain, ses frères, enfants de Dieu comme

lui, et s'il meurt dans la charité, il passe au séjour de la vie éternelle.

« Tout homme qui hait son frère est homicide, et vous savez que nul homicide n'a la vie éternelle résidant en lui. » (I Jean III, 15.)

En effet, tout homme qui hait son frère, est homicide de lui-même ; car il s'ôte la vie de l'âme, et garde en lui le germe qui fait les homicides, comme il est arrivé pour Caïn. Aimons, puisque « Nous avons connu la charité de Dieu, en cela qu'il a donné sa vie pour nous. Et nous, nous devons aussi donner nos vies pour nos frères. Un homme qui a les biens de ce monde et qui voyant son frère dans la détresse, lui ferme ses entrailles, comment la charité de Dieu demeure-t-elle en lui ? Mes petits enfants, n'aimez ni de parole ni de langue, mais en action et en vérité. Par là nous connaissons que nous sommes de la vérité, et c'est en présence de Dieu que nous persuaderons nos cœurs, car si notre cœur nous condamne, Dieu est plus grand que notre cœur, et il connaît tout. » (Ibid. 16-20.)

Telle est la conscience en nous : elle nous condamne, si nous avons mal fait, parce que Dieu nous parle par elle ; toutefois Dieu est plus grand qu'elle, faible instrument dont il se sert. Mais aussi soyons en paix, si notre conscience ne nous reproche rien ; car « Mes bien-aimés, si notre cœur ne nous condamne pas, nous pouvons avoir confiance devant Dieu. Et tout ce que nous demanderons, nous le recevrons de lui ; parce que nous gardons ses commandements, et que nous faisons ce qui lui est agréable. » (Ibid. 21, 22.)

Pour être agréable à Dieu, que faut-il donc faire ? Écoutez : « Or, le commandement qu'il nous a donné, est de croire au nom de son Fils Jésus-Christ et de nous aimer les uns les autres, comme il nous l'a prescrit, et celui qui garde ses commandements, demeure

en Dieu, et Dieu en lui : et en cela nous savons qu'il pemeure en nous, par l'Esprit qu'il nous a donné. » (1 Jean iii, 23, 24.)

Dans le chapitre quatrième, l'Apôtre dit : « Mes bien-aimés, ne croyez pas à tout esprit ; mais éprouvez si les esprits sont de Dieu : car il est venu beaucoup de faux prophètes dans le monde. Voici en quoi on reconnaît qu'un esprit est de Dieu : tout esprit qui confesse que Jésus-Christ est venu dans la chair est de Dieu. Et tout esprit qui divise Jésus, n'est point de Dieu ; et celui-là est l'antechrist, dont vous avez ouï dire qu'il vient ; et maintenant déjà, il est dans le monde. » (Ibid. iv, 1-3.)

On voit saint Jean revenir sans cesse au combat contre les gnostiques, qui ne cessaient eux-mêmes de contrarier la prédication évangélique et séduisaient les foules.

Écouter la vérité avec docilité et pratiquer la charité sont deux autres marques qui font reconnaître le bon esprit. « Et nous, nous avons connu et nous avons cru à la charité que Dieu a pour nous. Dieu est charité : *Deus charitas est* ; et qui demeure dans la charité, demeure en Dieu et Dieu en lui. »

« La charité parfaite jette dehors la crainte. » (Ibid. 18.)

Le chapitre cinquième est consacré tout entier encore à la divinité de Jésus-Christ. « Il y en a trois, dit saint Jean, qui rendent témoignage dans le ciel : le Père, le Verbe et le Saint-Esprit, et ces trois sont un, ces trois Personnes distinctes ne font qu'un seul Dieu, comme le soleil, sa lumière et sa chaleur ne font qu'un astre.

« Celui qui a le Fils a la vie ; celui qui n'a point le Fils n'a point la vie. Je vous écris ces choses, afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui

croyez au nom du Fils de Dieu. Et voici la confiance que nous avons en lui : c'est que quoi que nous demandions, selon sa volonté, il nous écoute... Mes petits enfants, gardez-vous des idoles. » (1 Jean v, 12-14, 21.)

Une mère ne veille pas sur le berceau de son fils avec plus de tendresse que Jean sur la vérité et l'honneur de Jésus-Christ.

Les deux autres lettres de l'Apôtre à Électe et à Gaius sont des modèles de bonté, de pure affection et d'urbanité, où le nom adorable de Jésus-Christ ne cesse d'apparaître.

Parlons maintenant de l'Apocalypse.

III.

L'APOCALYPSE.

« Ceux qui ont le goût de la piété, écrit Bossuet, trouvent un attrait particulier dans cette admirable Révélation de saint Jean. Le seul nom de Jésus-Christ dont elle est intitulée, inspire d'abord une sainte joie ; car voici comme saint Jean a commencé, et le titre qu'il a donné à sa prophétie : La Révélation de Jésus-Christ que Dieu lui a donnée pour la faire entendre à ses serviteurs, en parlant par son Ange à Jean, son serviteur. « C'est donc ici Jésus-Christ qu'il faut regarder comme le véritable prophète ; saint Jean n'est que le ministre qu'il a choisi pour porter ses oracles à l'Église... »

Il semble donc que le Verbe-Incarné, recevant, en tant qu'homme, de Dieu, cette Révélation, a voulu en couronner les autres écrits sacrés, et parler de nouveau lui-même, non plus comme passible et mortel,

mais avec la puissance et la majesté dont l'a revêtu la résurrection.

Il semble aussi que, tandis que ses Apôtres le défendaient contre les Gnostiques, Jésus-Christ ait voulu se montrer d'une façon royale divine, et se faire peindre par saint Jean, afin de confondre ses ennemis, à jamais. Car la Révélation, appelée Apocalypse, est l'histoire anticipée de l'Église, depuis saint Jean jusqu'au second avènement du Sauveur; le récit de ses combats et de ses victoires, avec l'annonce de son triomphe éternel.

Que les ennemis du Fils de Dieu sont petits, vus en face de ce Roi des rois, qui a brisé Jérusalem déicide et son peuple; qui brisera bientôt aussi, comme un verre, Rome païenne, dominatrice des peuples, la grande Babylone; qui brisera tous ceux qui s'opposent à son règne, jusqu'au jour où, d'un souffle de sa bouche, il renversera l'antéchrist, purifiera et consumera la terre par le feu, et enfin jugera tous les hommes, ressuscités et rassemblés par son infinie puissance! Ceux qui s'attachent à l'étude de Notre-Seigneur Jésus-Christ s'étonnent que le monde le connaisse si peu. Lui, qui est le *Principe* et la *Fin* de toutes choses, l'*Alpha* et l'*Oméga*; Lui, pour qui et par qui le Père a tout créé, et qui, en venant en ce monde, est entré dans son domaine. Mais les siens ne l'ont pas reçu : *In propria venit et sui eum non receperunt.* (Jean 1, 11.) C'est qu'ils n'ont pas voulu comprendre, pour n'avoir pas à bien agir : *Noluit intelligere et bene ageret.* (Ps. xxxv, 4.)

L'Apocalypse ou Révélation de Jésus-Christ! Tout répond dans ce livre, dit Bossuet, à un si beau titre. « Malgré les profondeurs de ce divin livre, on y ressent, en le lisant, une impression si douce, et en même temps si magnifique de la majesté de Dieu; il y paraît des idées si hautes du mystère de Jésus-Christ, une si vive re-

connaissance du peuple qu'il a racheté par son sang, de si nobles images de ses victoires et de son règne, avec des chants si merveilleux pour en célébrer les grandeurs, qu'il y a de quoi ravir le ciel et la terre. Il est vrai qu'on est à la fois saisi de frayeur, en y lisant les effets terribles de la justice de Dieu, les sanglantes exécutions de ses saints Anges, leurs trompettes qui annoncent ses jugements, leurs coupes d'or pleines de son implacable colère et les plaies incurables dont ils frappent les impies; mais les douces et ravissantes peintures dont sont mêlés ces affreux spectacles, jettent bientôt dans la confiance, où l'âme se repose plus tranquillement, après avoir été longtemps étonnée et frappée au vif de ces horreurs. »

Et comme si ces paroles ne fussent pas pour nous pousser à nous nourrir de ce livre divin, Bossuet ajoute : « Toutes les beautés de l'Écriture sont ramassées dans ce livre; tout ce qu'il y a de plus touchant, de plus vif, de plus majestueux dans la Loi et les prophètes, y reçoit un nouvel éclat, et repasse devant nos yeux pour nous remplir des consolations et des grâces de tous les siècles... » (Préface sur l'Apocalypse.)

L'Apocalypse a pour but de nous mettre en garde contre l'erreur, dit saint Irénée. « Il devait venir de faux docteurs qui enseigneraient que le Dieu qui avait envoyé Jésus-Christ, n'était pas le même que celui qui avait envoyé les anciens prophètes. » Puis ce grand docteur constate que ni David, ni Salomon, ni tous les prophètes, ni Moïse, qui en est le chef, n'ont été suscités que pour faire connaître celui qui devait venir, c'est-à-dire le Christ : *L'esprit de la prophétie, c'est le témoignage de Jésus.* (Iren. Liv. V, c. xxxvi.)

Voici quelques passages de ce divin livre : « Jean aux sept Églises qui sont en Asie; Grâce à vous et paix, de la part de Celui qui est, et qui était et qui doit venir; et de

la part des sept esprits qui sont devant son trône ; et de la part de Jésus-Christ, le témoin fidèle, le premier-né d'entre les morts, et le prince des rois de la terre ; qui nous a aimés, et nous a lavés de nos péchés dans son sang, et nous a faits royaume et prêtres, à Dieu et à son Père : à lui gloire et empire dans les siècles des siècles. Amen. Voici qu'il vient sur les nuées, et tout œil le verra, et même ceux qui l'ont percé. Et toutes les tribus de la terre se frapperont la poitrine à son sujet. Oui, Amen. Je suis l'Alpha et l'Oméga, le principe et la fin, dit le Seigneur Dieu, qui est, et qui était, et qui doit venir, le Tout-Puissant, » (Apoc. 1, 4-8.)

Entendez-vous, ô Gnostiques de tous les temps, cette divine affirmation de la divinité du Christ Jésus ? C'est le Fils de Dieu lui-même qui parle. Disons : Amen, je crois. Que peut nous faire la voix discordante d'un Simon le Mage, la haine de ses fils ?

Les premiers chapitres de l'Apocalypse sont des avis et des reproches aux évêques des Églises d'Asie. Jésus-Christ les dit à saint Jean et ne craint pas d'avertir publiquement ceux qui publiquement manquent à leur devoir : tant il est vrai que si les supérieurs veulent qu'on les honore, et non qu'on les reprenne, quand ils le méritent, il faut qu'ils se respectent eux-mêmes. Par lui-même, et par ses envoyés, Dieu les avertit publiquement. « A l'Ange de l'Église d'Éphèse, écris : « Voici ce que dit Celui qui tient les sept étoiles dans sa main droite, qui marche au milieu des sept chandeliers d'or : Je sais tes œuvres, et ton travail et ta patience, et que tu ne peux supporter les méchants ; et tu as éprouvé ceux qui se disent Apôtres et ne le sont point, et tu les as trouvés menteurs : et tu es patient, et tu as souffert pour mon nom, et tu ne t'es pas découragé. Mais j'ai contre toi, que tu es déchu de ta première charité. Souviens-toi d'où tu es tombé ; et fais pénitence, et re-

prends les premières œuvres : sinon, je viens à toi, et j'ôterai ton chandelier de sa place, si tu ne fais pénitence. Mais tu as pour toi de haïr les actions des Nicolaites que moi je hais aussi. » (Apoc. 2, 1-6.) Les Nicolaites étaient des hérétiques corrompus et frères des gnostiques.

Qui ne tremblerait pour soi en entendant la suite des avertissements donnés aux autres évêques des Églises d'Asie, par la bouche du Fils de Dieu, qui est la vérité, l'Amen par excellence ?

« Et à l'ange de l'Église de Laodicée, écris : « Voici ce que dit l'Amen, le témoin fidèle et véritable, qui est le principe de la création de Dieu : Je sais tes œuvres, tu n'es ni froid ni chaud. Plût à Dieu que tu fusses froid ou chaud ! Mais parce que tu es tiède et que tu n'es ni froid ni chaud, je suis près de te vomir de ma bouche. Car tu dis : Je suis riche et opulent, et je n'ai besoin de rien ; et tu ne sais pas que tu es malheureux, et misérable, et pauvre, et aveugle et nu. Je te conseille d'acheter de moi de l'or éprouvé au feu, afin que tu deviennes riche, et que tu sois revêtu d'habits blancs, de peur que la honte de ta nudité ne paraisse ; applique aussi un collyre sur tes yeux, afin que tu voies. Pour moi, ceux que j'aime, je les reprends et je les châtie. Rallume donc ton zèle et fais pénitence. » (Ibid. 3, 14-19.)

Il n'y a qu'un Dieu pour tenir aux hommes ce fort et paternel langage.

Les chapitres suivants décrivent une vision du ciel, où apparaissent les vingt-quatre vieillards prosternés devant Celui qui est assis sur le trône. Il tient en main un livre écrit dedans et dehors, scellé de sept sceaux, que nul ne peut ouvrir. Et l'un des vieillards dit à Jean qui pleurait : « Ne pleure point ; voici le lion de la tribu de Juda, la racine de David, qui a obtenu par

sa victoire d'ouvrir le livre et d'en lever les sept sceaux. Et je vis : et voilà au milieu du trône et des quatre animaux, et au milieu des vieillards, un Agneau debout comme immolé, ayant sept cornes et sept yeux, qui sont les sept esprits de Dieu, envoyés par toute la terre. Et il vint, et il reçut le livre de la main droite de Celui qui était assis sur le trône. Et lorsqu'il eut ouvert le livre, les quatre animaux et les vingt-quatre vieillards tombèrent devant l'Agneau, ayant chacun des harpes et des coupes d'or pleines de parfums, qui sont les prières des saints. Et ils chantaient un cantique nouveau, disant : Vous êtes digne, Seigneur, de recevoir le livre, et d'enlever les sceaux, parce que vous avez été mis à mort, et que vous nous avez rachetés à Dieu par votre sang, de toute tribu, de toute langue, de tout peuple et de toute nation. Et vous nous avez faits royaume et prêtres pour notre Dieu, et nous règnerons sur la terre... » (Apoc. v. 5-10.)

On voit donc mêlées à ces visions, ou plutôt exprimées par elles les vérités de notre sainte Religion : le prix de nos prières, l'intercession des saints ; avant tout la royauté de Jésus-Christ, dont nous sommes le royaume.

La vision continue : les sceaux sont ouverts, les mystères apparaissent sous diverses formes ou allégories et annoncent les événements futurs. Parmi eux, on reconnaît la chute de Rome, la grande Babylone, qui a enivré le monde du vin de l'erreur, en attendant qu'elle devienne sa lumière.

Saint Jean peint cette ville aux sept collines, qui a immolé des milliers de martyrs, sous la figure d'une femme, ou plutôt elle lui est montrée telle : « Et un des sept Anges qui avaient les sept coupes vint, et il me parla disant : Viens, je te montrerai la condamnation de la grande prostituée, qui est assise sur beaucoup d'eaux, avec

laquelle les rois de la terre se sont corrompus, et les habitants de la terre se sont enivrés du vin de sa prostitution, et il me transporta en esprit dans le désert, et je vis une femme assise sur une bête de couleur d'écarlate, pleine de noms de blasphèmes, laquelle avait sept têtes et dix cornes, et la femme était vêtue de pourpre et d'écarlate, et brillante d'or, et de pierres précieuses et de perles, tenant en sa main un vase d'or plein de l'abomination et de l'impureté de sa fornication, et sur son front un nom écrit : Mystère ; la grande Babylone, la mère des vices et des abominations de la terre, et je vis la femme enivrée du sang des Saints, et du sang des martyrs de Jésus. » (Apoc. xvii, 1-6.)

Cette femme pompeusement parée, assise sur une bête qui blasphème, Satan ; et tenant dans sa main un vase d'or, rempli de l'abomination de l'impureté, quelle image ! C'est la Rome des empereurs, la Rome idolâtre. Le chapitre dix-huitième chante sa chute. Elle tombe sous les coups de la justice de Dieu.

Vous qui dites que tout est laissé au hasard, ou bien aux combinaisons des politiques, apprenez par l'Apocalypse que le Seigneur bénit ou frappe, suivant qu'on est fidèle ou infidèle à la vérité, c'est-à-dire à la loi de Jésus-Christ. *La Ville ; Urbs*, la cité souveraine a été ruinée pour avoir versé le sang chrétien et n'avoir pas voulu recevoir l'Évangile ; ainsi périront les nations hostiles à l'Église de Jésus-Christ.

Le chapitre dix-neuvième est un chant de triomphe, en l'honneur de l'Agneau vainqueur. On y célèbre ses noces avec l'Église, son épouse mystique. « Réjouissons-nous et trépassons de joie, et rendons-lui gloire ; parce qu'elles sont venues les noces de l'Agneau, et que son épouse s'est préparée. Et il lui a été donné de se vêtir de fin lin, d'une blancheur éclatante. Or, le fin lin, ce sont les justifications des Saints. » (Ibid. xix, 7, 8.)

On le voit, l'Apocalypse est un livre consacré tout entier à Jésus, Roi éternel, à qui tout est soumis. Le grand voyant de Pathmos le cherche et le voit au fond de toutes ces visions divines par lesquelles le Ciel l'instruit; il est heureux de le peindre et de proclamer sa puissance infinie. « Et je vis le ciel ouvert, et voilà un cheval blanc; et celui qui le montait s'appelait le Fidèle et le Véritable; et c'est avec justice qu'il juge et combat. Or, ses yeux étaient comme une flamme de feu; et il avait sur sa tête beaucoup de diadèmes, avec un nom écrit, que nul ne connaît que lui. Et il était vêtu d'une robe teinte de sang et le nom qu'il porte est le Verbe de Dieu. Et les armées qui sont dans le ciel le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues d'un fin lin, blanc et pur. Et de sa bouche sort un glaive à deux tranchants, pour en frapper les nations; et il les gouvernera lui-même avec un sceptre de fer; et lui-même foule le pressoir du vin de la fureur de Dieu tout-puissant. Et il porte écrit sur son vêtement et sur sa cuisse: Le Roi des rois, et le Seigneur des seigneurs... Et je vis la bête, et les rois de la terre, et leurs armées assemblées, pour soutenir bataille contre celui qui montait le cheval, et contre son armée. Et la bête fut prise, et avec elle le faux prophète qui avait fait en sa présence des prodiges, par lesquels il avait séduit ceux qui reçurent le caractère de la bête et qui adorèrent son image. Tous deux furent jetés vivants dans l'étang de feu, brûlant de soufre. Et les autres furent tués par l'épée qui sortait de la bouche de celui qui montait le cheval, et tous les oiseaux se rassasièrent de leurs chairs. » (Apoc. 14-21.)

Les chapitres xx, xxi et xxii qui terminent la Révélation de saint Jean, sont relatifs au règne de Jésus-Christ et à la défaite de Satan; au ciel nouveau et à la terre nouvelle; à la Jérusalem céleste, cité de joie

éternelle, et au séjour de l'éternel malheur, où iront les méchants, après la résurrection, tandis que les bons s'en iront avec le Seigneur, Souverain Juge, dans la céleste Jérusalem.

« Moi, Jésus, j'ai envoyé mon Ange, pour vous rendre témoignage de ces choses dans les Églises. Je suis la racine et la race de David, l'étoile brillante, l'étoile du matin. Et l'Esprit et l'Épouse disent: Venez... Celui qui rend témoignage de ces choses dit: Oui, je viens promptement. Amen. Venez, Seigneur Jésus. Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous. Amen. » (Apoc. xxii, 16, 17 et 20, 21.)

Il faut lire dans Bossuet le commentaire détaillé de l'Apocalypse, et ses réponses victorieuses aux attaques de l'erreur contre la Révélation de saint Jean. Pour nous, nous nous bornons forcément à montrer la divine et royale figure de Jésus-Christ émergeant de ces visions et dominant tous les événements, de manière à rendre évidente cette affirmation du grand Apôtre des nations, dans sa première Épître aux Corinthiens, où parlant de Jésus-Christ, il dit: « Il faut qu'il règne, jusqu'à ce que le Père lui mette tous ses ennemis sous les pieds: *Oportet autem illum regnare.* » (xv, 25.)

Toutes ces grandes et divines paroles montrent, en résultat, que Jésus-Christ est bien le Fils éternel de Dieu; que la doctrine enseignée par le Verbe lui-même a été comprise, acceptée et prêchée par les Apôtres et leurs successeurs; qu'elle a été embrassée, dès l'origine de l'Église, par tous les fidèles, et maintenue par l'Esprit de vérité sur la terre, malgré tous les sectateurs du Magicien Simon. ®

IV.

TEMOIGNAGE DE SAINT PIERRE.

Cet enseignement de saint Jude et de saint Jean nous rappelle celui de saint Pierre, faisant allusion à l'impie du Magicien qui se disait le Messie envoyé de Dieu : « Béni soit le Dieu et le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, disait le Chef des Apôtres, qui selon sa grande miséricorde, nous a régénérés en la vive espérance, par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts, pour l'héritage incorruptible et sans tache, et immarcescible, réservé dans les cieux pour vous. » (I Pierre 3, 1.)

Dans sa seconde Epître, saint Pierre écrit : « Au reste, ce n'est point en suivant des fables étudiées que nous vous avons fait connaître la vertu et la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; mais c'est après avoir été les spectateurs de sa majesté. Car il reçut de Dieu le Père l'honneur et la gloire, lorsque cette voix descendit sur lui du sein d'une splendeur magnifique : Celui-ci est mon fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis mes complaisances, écoutez-le. Et nous entendîmes nous-mêmes cette voix qui venait du ciel, lorsque nous étions avec lui sur la montagne sainte. » (12-16.)

Saint Paul recommande à Timothée et à Tite d'éviter toutes ces fables, tous ces contes de vieilles, toutes ces inventions judaïques.

Tandis que les gnostiques continuaient à débiter leurs élucubrations, donnant à Jésus un corps fantastique et

multipliant les *Eons* de Dieu ou manifestations hypostasées de la vie divine, du Dieu inconnu, saint Sixte, successeur du pape saint Clément, écrivait sa première Epître et il disait : « Mes bien-aimés, montrez-vous fermes dans la foi, et ne vous écarterez point de la doctrine des Apôtres. Il n'y a qu'un seul Dieu véritable, Père, Fils et Saint-Esprit. Les prophètes nous l'ont appris, les Apôtres l'ont attesté. Nous lisons dans Isaïe : « Je suis le Dieu unique ; il n'en est pas d'autre que moi. » Or, le Fils est Dieu avec le Père, comme témoigne cette parole de saint Paul : « Au nom de Jésus que tout genou fléchisse, dans les cieux, sur la terre et aux enfers. Que toute langue confesse que Jésus-Christ le Seigneur est dans la gloire de Dieu le Père tout-puissant. Mais, disent quelques-uns, le Fils est moindre que le Père. Quoi donc ! la gloire du Père sera-t-elle amoindrie dans le Fils ? Ou le Père et le Fils sont un seul et même Dieu, ou si le Père est seul Dieu, Jésus-Christ Fils de Dieu ne saurait être Dieu. Il n'y a point d'autre alternative. Or, l'Apôtre enseigne clairement que le Fils est réellement le « Dieu unique, béni dans tous les siècles. » Le Père et le Fils sont donc un seul et même Dieu... Dieu était dans le Christ, se réconciliant le monde, dit l'Apôtre saint Paul. On ne saurait donc séparer le Père et le Fils dans l'unité divine. Le Saint-Esprit en forme le troisième terme... » Saint Sixte continue à développer et à prouver cette doctrine du symbole des Apôtres. ®

V.

TÉMOIGNAGE DE SAINT HYGIN.

Saint Hygin écrivait en ces termes : « Hygin, au nom du Christ, évêque de la ville de Rome, à tous ceux qui vivent dans la foi et la doctrine apostolique, salut. Mes bien-aimés, Dieu nous a envoyé son Fils, sous la forme de cette chair de péché, pour détruire le péché dans la chair, et accomplir la justice de la Loi. Ce ne fut point, comme dit Isaïe, un député, un Ange, ce fut Dieu lui-même qui descendit du ciel pour notre salut... à chaque page de l'Évangile, nous trouvons la preuve de la divinité de Jésus-Christ, de son action indépendante, souveraine et absolue... s'il a daigné revêtir l'infirmité de la chair, il l'a fait par un acte libre de sa volonté souveraine; s'il est descendu ici-bas, il s'y est déterminé lui-même, non point comme un agent inférieur, contraint par une puissance plus haute... Le Fils éternellement uni au Père, dont il partage tous les attributs divins, ne saurait en être séparé; l'ubiquité qui appartient au Père appartient également au Fils. L'immensité de la terre et des cieux est remplie de leur divinité. Où donc trouver un lieu où le Fils n'eût pas été, comme Dieu, et où le Père pût l'envoyer? Telle est pourtant l'absurde hypothèse des docteurs du mensonge. Laissons-les s'égarer dans leurs rêves, et suivons la doctrine de Paul, l'Apôtre. Renouvelez-vous, disait-il, dans l'esprit intérieur de votre âme; revêtez l'homme nouveau, créé selon Dieu dans la justice et la véritable sainteté. Éprouvé lui-même par la tentation et la souffrance, il a le pouvoir de secourir ceux qui subissent

les mêmes épreuves. Voilà pourquoi, frères saints, il vous faut fixer les yeux sur l'Apôtre et le Pontife de notre foi, le doux Jésus, qui se montre fidèle à tous ceux qui l'invoquent. Arrière donc toutes les fraudes et les erreurs... Ainsi parle saint Paul. Pour lui Jésus est le Verbe de Dieu, qui a créé les cieux visibles et invisibles, l'univers tout entier, par sa toute-puissance divine. Comment donc ose-t-on nous dire que le Verbe, devenu notre Sauveur, n'est lui-même qu'une créature? « Le Père et moi, nous sommes un; qui me voit, voit mon Père; je suis dans le Père, et le Père est en moi. Au commencement était le Verbe et le Verbe était Dieu. Le Père, le Verbe et l'Esprit, ces trois personnes ne sont qu'un même Dieu. Telles sont les paroles de l'Évangile; telle est aussi la vérité que nous professons. Quand nous distinguons, dans la divinité, le Père, le Fils et l'Esprit-Saint, nous ne prétendons pas établir une infériorité de temps ou de puissance; le Fils est égal au Père, et l'Esprit-Saint au Verbe. Unité dans la Trinité, voilà notre Dieu. » (Ep. 1, Hygini papa, patrol. græca, t. V, col. 1080.)

On aime à lire dans les disciples cette doctrine enseignée par le Verbe lui-même et ses Apôtres. Elle est claire, nette, toujours identique à elle-même. C'est vrai, la trinité des personnes en Dieu reste un mystère pour l'esprit humain, mais ce mystère nous devient cher, et sacré puisqu'il nous est enseigné par le Fils de Dieu et son Eglise. Un nuage nous en cache la claire vue, mais nous sentons que c'est celui de notre ignorance, et que quand il nous sera dévoilé, pour nous, ce sera le ravissement et l'extase dans la vision béatifique.

Le pape saint Hygin, après avoir rappelé les châtiements infligés dans le passé aux coupables; les Anges, les hommes d'avant le déluge, Sodome et Gomorrhe,

ajoute pour les sectaires de son temps : « Telle fut, dans le passé, la rigueur des justices de Dieu sur les impies. Par ces exemples comprenez le sort qu'il réserve aux malheureux qui persévèrent en ce moment dans leurs voies impures. Ils suivent toutes les concupiscences dépravées de la chair ; ils méprisent l'autorité ; n'obéissent qu'aux rêves de leur audace ; et, dans leur vanité impie, ils forment des sectes pleines d'ignominies et de blasphèmes. Nous ne saurions admettre à la communion des apostats qui se montrent ainsi rebelles à l'autorité apostolique et qui professent ouvertement l'erreur. Nous avons de plus le devoir de prémunir les fidèles, contre leurs attaques, et de maintenir dans son intégrité le dépôt de la foi. Gardez-vous donc, Frères, de toutes ces sobillures qui flétrissent l'âme et le corps : ainsi vous assurerez votre salut, pour le jour de l'avènement du Seigneur. »

Saint Hygin parle donc le langage de la foi, tel qu'on le trouve sur les lèvres des Apôtres Pierre et Paul, exprimant absolument la doctrine annoncée au monde par le Christ Jésus, prédit par les Prophètes et la Loi. Le Verbe éternel de Dieu est le même Verbe que l'Évangile a défini et peint trait pour trait : n'est-ce pas le même Esprit qui inspirait les Évangélistes et qui parlait par la bouche de saint Hygin, pape et docteur infailible de l'Église ? Ce noble Athénien, qui occupait le Siège de Rome en qualité d'Évêque des évêques, faisait écho aux paroles mémorables de saint Pierre, disant de Jésus : *Non est in alio aliquid salus* : Il n'y a de salut qu'en Lui. Arrière donc ces prétendus savants qui disent en leur langue trompeuse que la croyance à la divinité s'est faite peu à peu parmi les Chrétiens. Non, elle est fondamentale et immuable, et l'Esprit de Dieu la maintiendra à jamais dans les âmes.

Saint Irénée a dit des gnostiques : « Leurs mysti-

ques réunions étaient des assemblées de débauches, où les pratiques de la magie et les incantations alternaient avec les plus honteux désordres. » (Irén. contre les hérét., l. I, c. xxii.)

Un grave historien ajoute : « Nous voudrions nous en tenir à ces paroles significatives, sans les accompagner de détails plus explicites. Mais comme les turpitudes de toutes les écoles gnostiques ont, durant trois siècles, fourni un prétexte aux calomnies des païens contre l'Église de Jésus-Christ, nous sommes contraints malgré notre répugnance, de dévoiler ces mystères impurs. Le sensualisme de toutes les époques a eu recours à des préparations secrètes, destinées à réveiller l'appétit des jouissances et à l'exalter. Mais il faut le dire, à l'honneur de l'antiquité païenne, la pudeur publique rougissait de cette dépravation. Les gnostiques en firent parade. Ils la cultivaient comme une de leurs plus nobles sciences, et la mettaient au rang de leurs communications avec les essences supérieures. (Irén. Ibid.)

« Selon la morale de ces sectaires, le principe même de la rédemption consistait dans l'affranchissement, par la satiété, de toutes les passions issues de la matière dont le corps humain est formé. » En conséquence, dit Tertullien, leurs désordres ne se bornaient pas à des crimes vulgaires. Il leur fallait des crimes monstrueux. En haine de la chair, ils immolaient des enfants nouveau-nés, dont ils pilaient les membres mêlés à des aromates et en composaient un mets épouvantable. Les assemblées nocturnes étaient éclairées par des lampes qu'on éteignait, à un signal donné. Dans ces ténèbres infâmes, ils se livraient aux horreurs d'une promiscuité sans nom, et croyaient conquérir, par l'épuisement de la brutalité, un rang plus haut dans la sphère des « pneumatiques. » (Darras, t. VII, p. 52.)

VI.

FAUSSES PROMESSES DE LUCIFER.

Eritis sicut Dei : vous serez comme des dieux. C'est ici, nous semble-t-il, qu'il faut rappeler et commenter ce sifflement que Satan fit entendre aux oreilles de nos premiers parents. A la vue des abîmes où la science orgueilleuse est tombée, sous nos yeux, abîmes signalés par les écrivains sacrés, on se souvient de cette scène inoubliable, dont parle la Genèse en son chapitre deuxième.

C'est là que Satan disait à Eve, en parlant du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, planté au milieu du Paradis terrestre : « Dieu sait qu'aussitôt que vous aurez mangé de ce fruit, vos yeux seront ouverts, et vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. » (Gen. iii. 5.)

Par nature, Lucifer avait soif de puissance, et l'homme de science. Au dessus d'eux était l'infinie puissance, et la science infinie : ils y aspiraient tous les deux, pour être des dieux, semblables à Dieu.

C'était dans leur nature et Dieu ne le leur défendait pas. Est-ce qu'un jour le Verbe-Incarné ne dira pas aux foules : « Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait? » Mais Dieu voulait et il veut toujours que nous arrivions à lui ressembler en obéissant à sa loi, et avec l'aide de son secours, la grâce. Lucifer avec ses Anges et l'homme, voulurent y parvenir par eux-mêmes.

Voilà bien le rationalisme, tel que nous l'avons montré plus haut ; tel aussi qu'il apparaît en Simon le

Mago ; dans ses disciples et tous les hérétiques que nous rencontrerons sur notre voie ; dans les incrédules qui, dédaignant de recourir au magistère infallible de l'Église, pour arriver à la connaissance de la Révélation divine, prétendent se composer à eux-mêmes un symbole de foi, et avoir, sans recourir à Dieu par la prière et les sacrements, la force de pratiquer la vertu.

C'est qu'en effet la science est en Dieu la perfection principale que l'homme envie, et par laquelle surtout il peut imiter Dieu. « Il n'est rien en quoi nous puissions nous rendre semblables aux dieux, dit Cicéron, que par le savoir lui-même. » Est-ce que Horace ne dit pas en parlant de Dieu, que rien ne lui est comparable, qu'il surpasse tout, mais qu'aussitôt après lui vient Minerve, la Sagesse ? « Comme l'oiseau, dit Quintilien, est fait pour voler, le cheval pour courir, les fauves pour le carnage, l'esprit de l'homme est né pour la recherche et la pénétration de la vérité. » (Lib. I Inst.) La raison en est que le travail naturel à l'homme c'est de raisonner, de discourir, de lire au dedans des choses : *Intus legere*, de comprendre. Selon à qui l'on demandait ce qu'est un riche indocte, ignorant, répondit : « Une brebis ayant une toison d'or. » Sont donc insensés, dit un auteur, ceux qui disent : « Je préfère une goutte de fortune à un vase rempli de sagesse. »

Aussi la Sainte Écriture fait-elle à chaque instant l'éloge de la science. Elle nous montre Dieu maudissant celui qui rejette la science, et prenant lui-même son nom, en s'appelant : *Deus scientiarum* : le Dieu des sciences. N'est-ce pas Lui qui en est la source infinie et l'auteur ? Est-ce que toute la science n'est pas renfermée dans son Verbe éternel ?

Remarquons cependant que si l'homme peut arriver

par ses efforts à découvrir les vérités naturelles, qui sont renfermées dans la création matérielle, livrée à nos disputes ; si même il est capable par sa seule raison d'arriver à la connaissance de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, il ne saurait aller plus loin, et Dieu seul peut nous parler de lui-même, de son Essence, et de ses desseins éternels. En un mot, seul il peut nous donner un symbole de foi et un code de morale. *Eritis sicut dii* : Vous serez comme des dieux : à propos de ces paroles insidieuses, soufflées au cœur de nos premiers parents, saint Thomas d'Aquin, un des plus grands génies qui aient honoré l'humanité, a écrit une page admirable, pour commenter ces paroles de saint Augustin, lui aussi génie incomparable : « *Adam et Eva rapere voluerunt divinitatem, et perdidissent felicitatem* : Adam et Ève voulurent ravir la divinité, et ils perdirent leur félicité. »

Voici cette page substantielle et lumineuse : « Le premier homme pécha par orgueil en désirant d'une manière déréglée la ressemblance divine, non seulement quant à la science du bien et du mal, qui fut le principal objet de son désir, mais quant au pouvoir propre d'opérer, voulant obtenir par ses propres forces la félicité divine. Il n'eut cependant aucun désir de ressembler à la nature divine. » Telle est la conclusion de l'article ainsi intitulé : « L'orgueil de l'homme consistait-il dans le désir de ressembler à Dieu ? »

Notre docteur explique sa pensée comme il suit : « Il y a deux sortes de ressemblance : l'une d'égalité complète, que nos premiers parents ne purent désirer à l'égard de Dieu, parce qu'ils savaient bien qu'elle était impossible ; l'autre d'imitation, à laquelle la créature peut atteindre vis-à-vis de Dieu, en ce qu'elle participe à sa ressemblance, dans la mesure qui lui est propre. Saint Denis dit en effet, *De div. Nom.* IX :

« Les mêmes choses sont à la fois semblables et dissemblables à Dieu : semblables par leur imitation qui leur est possible ; dissemblables en ce que l'effet est toujours inférieur à la cause. » Tout bien qui se trouve en une créature, est donc par participation, une ressemblance du bien absolu. Et c'est pour quoi l'on ne saurait désirer quelque bien spirituel dans une mesure qui dépasse les forces de l'homme, sans désirer en même temps d'une manière déréglée la ressemblance divine. Or, on peut envisager sous trois rapports le bien spirituel par lequel la créature raisonnable participe à la ressemblance de Dieu : d'abord dans son être naturel, et cette première ressemblance fut donnée à l'homme dès le principe de sa création ; car, dit la Genèse (i, 26) : « Dieu fit l'homme à son image et à sa ressemblance. » L'Ange la reçut également, selon cette parole d'Ézéchiel (xxvii, 42) : « Tu portes le signe de sa ressemblance. » On peut secondement ressembler à Dieu par la connaissance ou la science ; et l'Ange eut cette ressemblance, dès qu'il fut créé, car le prophète, après avoir dit « qu'il porte le signe de la ressemblance divine, » ajoute « qu'il est plein de sagesse, » ou de science. Mais le premier homme ne reçut pas en acte cette seconde ressemblance dans sa création ; il ne l'eut qu'en puissance. La troisième ressemblance a pour objet le pouvoir d'opérer ; et ni l'Ange, ni l'homme ne le reçurent en acte dès le principe de leur création ; car il leur restaît à l'un et à l'autre, quelque chose à faire pour parvenir à la béatitude. Lors donc que tous deux désirèrent d'une manière déréglée de ressembler à Dieu, ce ne fut pas par le désir de la ressemblance de nature qu'ils pêchèrent ; mais l'homme pécha principalement en désirant de ressembler à Dieu dans la science du bien et du mal, comme le démon le lui suggéra. Il voulut en effet dé-

terminer par la vertu de sa propre nature quelles actions lui étaient bonnes, quelles actions lui étaient mauvaises, ou connaître d'avance par lui-même ce qu'il lui arriverait de bien ou de mal. Il pécha ensuite secondairement en désirant ressembler à Dieu dans le pouvoir propre d'opérer, c'est-à-dire en voulant obtenir la béatitude en vertu de sa propre nature. Ce qui a fait dire à saint Augustin, (super Gen. ad lit., xi, 30,) que « la femme avait dans le cœur l'amour de sa propre puissance. » Quant au démon, il désira seulement ressembler à Dieu dans son pouvoir, car, dit saint Augustin, (De vera religione, XIII.) « il voulut jouir de sa puissance plutôt que de celle de Dieu. Cependant le démon et l'homme désirèrent tous deux s'égaliser à Dieu d'une certaine façon, puisqu'ils voulurent tous deux s'appuyer sur eux-mêmes, se confiant en leurs propres forces, au mépris de l'ordre établi par la règle divine. »

Arrêtons-nous un instant ici, devant cette page révélatrice de la vérité.

Elle nous rappelle d'abord ce passage de l'Écclesiastique, parlant de l'homme : « Dieu, y est-il dit, le remplit de la lumière de l'intelligence. Il créa en eux la science de l'esprit; il remplit leur cœur de sens, et leur fit voir les biens et les maux ». (Ecclesi. xvii, 5, 6.)

L'homme, dit saint Thomas d'Aquin, ne reçut pas la science en acte, mais en puissance, c'est-à-dire qu'il eut l'aptitude à acquérir la science, alors comme maintenant. C'est pourquoi il eut besoin d'un maître qui l'enseignât. En effet, quand nous naissons, nous n'apportons pas avec nous la science, mais l'aptitude à l'acquérir; comme nous n'apportons pas non plus la lumière, mais des yeux qui la reçoivent. La vérité, la science, la lumière existent en dehors de nous, et lorsque nous mourons, nous ne les emportons pas avec nous. Elles demeurent pour continuer à éclairer l'humanité voyageuse.

L'homme eut donc un maître pour l'instruire : ce fut son père, Dieu lui-même, le modèle parfait des pères. Il apprit de Lui à connaître ce qui est bien, ce qui est mal : « les biens et les maux, » dit l'Écclesiastique.

Le mal est ce qui est opposé au bien. Or, le bien, c'était d'obéir à Dieu; et le mal, de lui désobéir, en opposant la volonté humaine à la volonté divine, ce qui constitue le péché, que l'on définit : une désobéissance à la volonté de Dieu. De sorte que pécher, c'est s'égaliser à Dieu, se faire Dieu, maître souverain de soi et de ses actes.

L'homme reçut ainsi la notion du mal, d'une façon théorique; plus tard, après son péché, le plus grand de tous les maux, il acquit l'expérience des autres maux, suites du péché.

Voilà donc « l'ordre établi par la règle divine : l'homme est un être enseigné. Dès l'origine, il a tout appris de Dieu, son Maître; tandis que l'Ange, pur esprit, a été créé « plein de sagesse » ou de science. »

Dans la science, il y a celle qui a pour objet le Créateur, et l'autre, la créature. Par lui-même, l'homme acquiert la science de la créature, ou science naturelle, parce que son intelligence découvre les lois qui la régissent, et jusqu'à un certain point, les éléments qui la composent; tandis qu'en dehors de l'existence de Dieu, l'homme ne saurait rien connaître de l'essence même de cet Esprit infiniment parfait. Comment pourrait-il comprendre l'Esprit infini, lui qui ne comprend même pas l'esprit fini, l'âme humaine? C'est pourquoi Dieu s'est révélé à l'homme, dès l'origine, et lorsque les temps marqués dans sa sagesse furent venus, il s'est révélé à nous par son Fils, le Verbe-Incarné, Jésus-Christ, Notre-Seigneur, qui a confié à son Église le dépôt sacré de la Révélation, avec mission de le garder dans toute son intégrité et de l'enseigner à toutes les nations, à tous les hommes, sans exception.

Concluons que c'est là « l'ordre établi par la règle divine, » et que ne pas s'y soumettre, comme font ceux qui rejettent l'enseignement de l'Église, soit pour se faire à eux-mêmes un système religieux, soit pour s'attacher à un système autre que celui de l'Église, c'est s'appuyer sur soi-même, se confier en ses propres forces; déterminer soi-même ce qui est bien, ce qui est mal; être à soi-même sa propre loi; se composer à soi-même un dieu de sa façon, au mépris de la Révélation primitive et de la Révélation chrétienne; en un mot, c'est s'égaliser à Dieu et vouloir lui ressembler, non selon la règle établie par Lui, mais d'une manière *dérégulée et perverse*.

Tels furent les inventeurs de *théogonies* ou systèmes religieux, dans le monde ancien et le monde nouveau; tels tous les hérésiarques et les hérétiques; tels tous les incrédules qui rejettent l'enseignement de l'Église, en entier; tels ceux aussi qui méprisent son autorité, en refusant d'admettre un ou plusieurs points enseignés par elle; tels les schismatiques, qui se détachent du centre de l'unité; tels enfin les libéraux de toute nuance, qui préfèrent leur sens propre et leurs idées personnelles à ce qu'ils savent être enseigné ou voulu par l'Église catholique apostolique et romaine. On les reconnaît au-dehors, parce qu'ils se groupent entre eux, instinctivement, pour s'affirmer dans leurs systèmes, se défendre et s'animer au combat, sous un drapeau particulier et un nom qui les sépare de la grande famille, dont l'Église est la Mère. Saint Jude les a peints en quelques mots, ou plutôt d'un seul: *Hi sunt qui segregant semetipsos*: ce sont ceux qui se séparent eux-mêmes. (19.) Déjà nous avons fait cette remarque, et nous aurons à la renouveler au cours de ces études sur l'erreur.

Cependant l'Évangile éclairait le monde; les âmes de

bonne volonté tressaillaient à sa lumière; Jésus, Roi éternel régnait sur la terre, connu, aimé, adoré au prix de tous les sacrifices.

Nous ne saurions passer outre, sans considérer une fois encore, et dire combien Dieu a été bon pour l'homme, en daignant se faire lui-même notre guide dans la voie de la vérité, soit en instruisant nos premiers parents; soit en maintenant dans le monde la vérité révélée dès l'origine; soit surtout en nous envoyant son Fils, dont Moïse n'avait été que le prophète; de telle sorte qu'il nous suffit d'écouter l'enseignement de l'Église, une Mère! pour être sûrs de marcher en pleine lumière. Comme l'âme soumise à cette douce et infaillible parole est tranquille et heureuse en suivant sa voie!

La terre serait belle et l'humanité goûterait des joies immenses, si l'Église était écoutée et obéie! Hélas! les hommes préfèrent être des dieux, à la façon de Lucifer.

CHAPITRE IV.

VICTOIRE DE L'ÉGLISE SUR LA GNOSE.

I.

TÉMOIGNAGE DES APÔTRES.

Malgré Ébion, qui niait la divinité de Jésus-Christ et sa naissance d'une vierge; malgré Ménandre, qui niait l'humanité du Sauveur, mort sur la croix; malgré Cérinthe, qui essayait de concilier l'un avec l'autre; en dépit de Simon le Mage et de ses disciples: les Basilidiens, qui prétendaient que le Christ n'avait eu qu'un corps fantastique; les Carpocratians, qui niaient aussi la divinité du Verbe-Incarné; les Valentiniens, amis de Platon et de Pythagore; les Cerdoniens, qui enseignaient l'existence de deux Principes: l'un du bien, l'autre du mal; les Encratites, qui croyaient à une matière créée et éternelle; les Bardesanites, amis des Valentiniens, dont ils partageaient les erreurs; malgré tous ces hérétiques et tous les païens réunis, malgré les Juifs, toujours ardents à poursuivre la victime du Calvaire, l'Église de Jésus-Christ triomphait.

Ce qui assurait principalement cette victoire, c'était la parole et le sang que les Apôtres avaient répandus

sur la terre, en la parcourant tout entière. Cette parole n'était pas autre que celle du Fils de Dieu, et ce sang, qui coulait pour le triomphe de la vérité, s'unissait à celui de l'Agneau divin, immolé au Calvaire. Ces voix puissantes montaient vers le ciel, et attiraient sur toutes les nations des grâces de conversions innombrables: le Règne de Jésus-Christ s'établissait en tous lieux. Rappelons donc rapidement ce que l'histoire de l'Église nous rapporte des courses des Apôtres et de leur martyre.

II.

MARTYRE DE SAINT ANDRÉ, APÔTRE.

Rien n'est plus instructif, plus admirable, plus divin, dirons-nous volontiers, que les Actes authentiques du martyre de saint André, monument de la littérature chrétienne, où l'on trouve ces mots: « Paix sur vous et sur tous ceux qui croient en un seul Dieu, Trinité parfaite, au Père véritable, non engendré, au Fils véritable seul engendré, au véritable Saint-Esprit procédant du Père... » Ce mot *seul engendré*, on le sent bien, est placé là pour confondre Simon le Mage et les Gnostiques, qui admettaient des *Eons* sans nombre, engendrés par le Dieu qu'ils admettaient.

C'est Egéas, proconsul d'Achaïe, qui fit crucifier le noble frère de saint Pierre, crucifié lui-même, André. Il y eut entre ce magistrat et l'Apôtre, des entretiens mémorables, dignes de l'admiration de tous les siècles. Le proconsul ignorait la religion chrétienne, saint André la lui prêchait avec ardeur. Citons du moins cette page.

Les multitudes converties par le saint Apôtre se rassemblèrent à la nouvelle de son arrestation. Les portes de la prison publique furent brisées, malgré la résistance des soldats romains. L'illustre captif dut se montrer à la foule pour calmer cette effervescence. « Arrêtez ! leur dit-il. L'Esprit de Jésus-Christ notre Dieu est un esprit de paix, et vous le changez en un souffle de sédition et de révolte. Quand mon divin Maître fut livré à ses bourreaux, il ne résista point, il n'éleva pas la voix, nul n'entendit sa plainte dans la place publique. Demeurez donc vous-mêmes calmes, silencieux et paisibles. Laissez-moi consommer le martyre qui m'est préparé. » Au point du jour, Egéas fit comparaître l'Apôtre devant le tribunal : « J'espère, dit-il, que tu as profité de cette nuit pour réfléchir, et que tu cesseras de prêcher le nom du Christ. Ainsi tu pourras continuer à jouir des douceurs de la vie. Il serait insensé de courir au-devant des tortures, et d'aller, de gaieté de cœur, se faire crucifier. — La seule joie que j'ambitionne en cette vie, dit André, serait celle de vous voir abandonner le culte des faux dieux et embrasser la foi du Christ, qui m'a envoyé évangéliser cette province, où je lui ai déjà conquis un grand peuple. — C'est pour cela que je veux te contraindre de sacrifier, dit Egéas. Il est temps que les peuples abusés renoucent aux superstitions que tu leur enseignes, et rendent aux dieux le culte qui leur est dû. Les temples sont déserts dans toutes les cités de l'Achaïe. Travaille donc à rétablir la religion que tu as détruite ; autrement tu paieras aux dieux la peine de ton impiété et tu mourras sur la croix que tu aimes tant ! » A ces mots, l'Apôtre s'écria : « Écoutez, fils de mort, fêtu de paille, réservé aux flammes éternelles ! Écoutez la parole d'un serviteur, d'un Apôtre de Jésus-Christ, mon Seigneur et mon Dieu. Jusqu'ici je vous ai tenu le langage de la douceur. J'ai

fait appel à votre raison, j'espérais que vous seriez accessible à la vérité, et que, sentant la vanité des idoles, vous comprendriez qu'il n'y a qu'un seul Dieu véritable, à qui sont dus tous nos hommages. Mais vous persévérez dans votre erreur, vous croyez pouvoir m'ébranler par des menaces. Rassemblez donc les plus cruelles tortures que votre imagination pourra inventer, et faites-les moi subir. Plus je souffrirai de tourments pour le nom de Jésus mon roi, plus ma confession sera glorieuse ! » Le proconsul fit saisir le bienheureux André, et trois soldats, sept fois relayés par un pareil nombre de leurs camarades, le flagellèrent jusqu'à épuiser leurs forces. Après ce supplice, l'Apôtre respirait encore ; on le transporta tout sanglant au pied du tribunal d'Egéas. « Cesse donc d'être ton propre bourreau, lui dit le proconsul, obéis à mes ordres, sinon je vais le faire crucifier. » L'Apôtre répondit : « Mes souffrances ne sont rien. C'est le salut de votre âme qui fait en ce moment l'unique objet de ma sollicitude. Que m'importent un jour ou deux de tortures ? Mais vous, un supplice éternel vous attend. Évitez-le donc, et après que vous aurez éprouvé ma constance, embrassez la foi du Christ ! » Egéas indigné donna l'ordre de conduire l'Apôtre au gibet. André, s'élançant aussitôt, marcha d'un pas ferme au lieu du supplice. En apercevant l'instrument de la mort, il s'écria : « Salut, Croix, que le corps du Christ a consacrée, que les gouttes de son sang ont convertie de perles ! Avant que mon Dieu l'eût choisie pour son trône, tu étais la terreur du monde, aujourd'hui tu en es devenue la plus chère espérance et les véritables délices. O douce croix, tant aimée, et longtemps désirée, si ardemment ambitionnée, je te vois donc prête à combler mes vœux ! Reçois un disciple de Jésus-Christ, pour le rendre à son divin Maître. Que Jésus, qui par toi m'a racheté, me reçoive de toi. »

En parlant ainsi, les yeux fixés sur la croix, le bienheureux se dépoilla de ses vêtements et les distribua aux bourreaux. Ceux-ci l'étendirent sur la croix, et l'y fixèrent avec des cordes, sans le clouer, ni lui rompre les jambes. Le proconsul l'avait ainsi ordonné, parce qu'il voulait prolonger le supplice de l'Apôtre, en l'aggravant par des tortures nouvelles. Il se réservait, la nuit suivante, de le faire dévorer vivant par les chiens. Mais sa cruauté fut déçue. Une multitude immense s'était portée au lieu du supplice. Saint André, le sourire sur les lèvres, disait à la foule : « Pourquoi Agéas n'est-il point ici ? Il se convaincrait que les supplices sont impuissants contre un chrétien. » Trois jours et trois nuits, l'Apôtre ne cessa d'exhorter la foule à se convertir. Une force divine maintenait la vie dans ce corps affaibli par l'âge, épuisé de sang par la flagellation. La multitude témoin de ce miracle, courut à la demeure du proconsul. Qu'avez-vous fait ? dirent mille voix. Cet homme est innocent. Rendez-nous cet ami de Dieu. Toute l'Achaïe vous le demande. Voici le quatrième jour qu'il est attaché à la croix. Nul ne lui a donné de nourriture ; cependant il vit, il parle, et nous admirons sa sagesse. C'est la vérité qu'il prêche, venez et délivrez-le. Agéas accourut. Le saint Apôtre l'exhorta encore à se convertir. Pour toute réponse, le proconsul donna l'ordre de détacher André de la croix. En ce moment, le martyr pria en ces termes : « O Jésus ! c'est pour vous que j'ai été crucifié, ne permettez pas ma délivrance. Mon Seigneur et mon Maître, vous que j'ai connu, vous que j'ai aimé, vous dont je confesse le nom du haut de cette croix, recevez mon âme dans votre sein. » On vit alors le visage de l'Apôtre resplendir d'une lumière céleste, et il expira. En présence de la multitude, un courageux disciple, Stratoclès, et une noble chrétienne, Maximilla, déposèrent respectueusement de la croix le

corps du martyr. Ils l'enveloppèrent d'aromates précieux, et le transportèrent dans le tombeau de Maximilla. » (30 Novembre 84.)

Tels étaient les chrétiens et les chrétiennes, que l'Esprit-Saint remplissait de son amour et enfantait au Fils de Dieu, en plein paganisme, dans la Grèce, terre classique des dieux ; en face des Gnostiques, qui continuaient à vivre de la vie animale, privés qu'ils étaient de l'esprit d'en haut ; Agéas lui-même l'avouait ; les temples de l'Achaïe étaient déserts et le Dieu de la croix régnait en tous lieux. Agéas, vous avez cru en élevant André sur un gibet, le déshonorer à jamais ; vous lui dressiez, au contraire, un trône immortel, où tous les siècles viendront le vénérer, comme ils adorent son Maître, sur le sien ; et si votre nom a échappé à l'oubli, c'est grâce au reflet qui rejallit d'André sur vous. Mais aussi ce reflet, qui nous montre les vertus de votre victime, jette sur votre personne un éclat vengeur. Vous n'avez été qu'un cruel bourreau, sans entrailles et sans cœur, et André un héros chrétien.

III.

SAINT JEAN. — SAINT TIMOTHÉE. — SAINT DENTS.

Saint Anaclel avait succédé, en 83, à saint Clet, sur le siège de Pierre. Domitien régnait à Rome et la persécution contre les chrétiens partait. Apollonius de Thyane, mage à la façon de Simon de Ghitta, allait terminer ses courses, qui l'avaient conduit chez les Brachmanes de l'Inde, et aussi sa vie de magicien, traduite en roman par Philostrate. C'est alors que saint Jean parut devant le cruel empereur, en qui l'on

retrouvait Néron le bourreau de Pierre et de Paul.

Nous n'avons plus les actes de cet interrogatoire solennel, mais les historiens nous apprennent que l'empereur fit raser la chevelure blanche du disciple aimé de Jésus, le fit flageller, et puis conduire à la *Porta latina*, en face d'un temple de Diane, pour être jeté, en expiation de ses crimes envers la Diane d'Éphèse, dans une chaudière d'huile bouillante, devant le peuple romain. L'empereur croyait que c'était un moyen sûr de le faire mourir. L'Apôtre en sortit, dit Tertullien, « plus fort et plus vigoureux : *purior et vegetior*. » Comme cette précaution n'eut pas d'effet, Domitien exila le saint à Pathmos dans la mer Égée. Sur le point d'aborder à ce rivage inhospitalier, le navire fit naufrage, et saint Jean fut obligé de disputer sa vie aux flots, après avoir échappé à la cruauté du persécuteur. C'est à Pathmos que l'Esprit-Saint, inspirateur des Prophètes, lui dicta le livre mystérieux de l'Apocalypse.

Saint Timothée, qui tenait à Ephèse, la place de saint Jean, Apôtre de toutes ces contrées, pendant les courses de ce disciple infatigable, instruisait et gagnait le peuple d'Éphèse à Jésus-Christ. Il arrivait encore des pèlerins au temple de Diane, et c'est en les interrompant qu'un jour Timothée se vit entouré d'une troupe d'Éphésiens furieux, qui le lapidèrent sous les portiques mêmes du temple. Sans doute, l'intérêt, qui avait poussé autrefois les artisans de cette ville à lapider saint Paul, était encore le mobile de ceux qui mirent à mort Timothée. O stupide et cruelle avarice ! que de victimes tu as faites ! que de lumières tu auras éteintes ! que d'âmes tu auras jetées à l'éternel abîme ! Le plus souvent, au sein de ce peuple romain, où tout était devenu vénal, on persécutait, en apparence par amour des dieux ; mais en réalité, c'était par amour de l'argent : *Auri sacra fames* : la confiscation des biens de

la victime était le but réel des persécuteurs, alors, comme bien souvent au cours des siècles chrétiens.

Saint Denys l'Aréopagite, qui évangélisait les Gaules, apprenant la confession de saint Jean et son exil à Pathmos, lui écrivit une lettre admirable, bien digne de l'un et de l'autre. Lisons-la, et après en avoir été édifiés et ravés, soyons fiers de ce monument de l'Église des Gaules, notre patrie.

« A Jean, le théologue, apôtre, évangéliste, exilé à Pathmos. Salut, âme sainte, vous mon bien-aimé, car vous l'êtes, et ce titre je ne le donne à nul autre plus volontiers qu'à vous. Salut donc encore à vous, si cher à Celui qui est toute beauté, toute perfection et tout amour. Nous étonnerons-nous que les paroles du Christ se réalisent, que ses disciples soient bannis des cités, que les impies se rendent justice à eux-mêmes, en se séparant de la société des Saints ? Dans ces phénomènes visibles nous retrouvons l'image des réalités invisibles ; c'est ainsi qu'au siècle futur, la séparation méritée sera moins faite par Dieu lui-même que par les méchants, qui s'éloigneront spontanément de Dieu. Ici-bas les justes ne sauraient être séparés de ce grand Dieu. Dévonés à la vérité, sincèrement détachés des choses matérielles, affranchis de tout commerce avec le mal, épris d'amour pour ce qui est bien, ils vivent dans la paix intérieure de la sainteté : ils préudent des ce monde aux joies de l'éternité heureuse, anges parmi les hommes, mais enfants de Dieu, riche de tous biens. Loin de moi la pensée d'imaginer que la douleur atteigne votre âme. Vous sentez les tourments corporels, mais vous n'en souffrez pas. Aussi, tout en flétrissant par un blâme légitime les persécuteurs qui vous accablent et espèrent follement éteindre le soleil de l'Évangile, je prie Dieu pour qu'ils cessent enfin de se nuire à eux-mêmes, qu'ils se convertissent au bien, et qu'en

se rapprochant de vous ils entrent dans la participation de la vraie lumière. Quoi qu'il arrive, rien ne nous ravira les splendeurs éblouissantes de l'Apôtre saint Jean. A l'heure présente, nous jouissons par le souvenir des vérités de votre enseignement; et bientôt, je le dis avec confiance, bientôt nous serons réunis. Il m'est permis de parler ainsi et de révéler ce que, vous et moi, nous avons appris de Dieu. Or vous serez délivré de votre exil de Pathmos, vous retournerez en Asie, et vous continuerez à retracer l'image du Dieu bon, dont vous êtes le disciple, léguant votre exemple à la postérité. » (S. Denis l'Aréop., lettre X.)

Cette lettre est bien digne du saint Aréopagite, disciple de Paul : digne aussi de saint Jean. Quelle dignité ! quelle élévation ! quelle urbanité ! Apôtre de Paris et de la France, il laissait à notre pays, en lui-même et dans ses écrits, un modèle de sainteté, et de grâce athénienne, dont nos pères plus d'une fois se sont souvenus. Ne dégénérons pas d'eux, et sachons nous rappeler souvent les vertus et les accents du saint Aréopagite.

IV.

SAINTE PHILIPPE.

Les auteurs rappellent que, après l'Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ et la venue du Saint-Esprit, les Apôtres se partagèrent les diverses parties du monde et que l'Asie supérieure fut confiée à saint Philippe. Il y alla porter l'Évangile, et à l'exemple de son divin Maître, il commença par guérir les malades et opérer des miracles nombreux, afin de préparer les esprits à

recevoir la vérité. Saint Isidore dit qu'il prêcha aussi l'Évangile aux Gaulois, d'autres disent les Galates, colonie de Gaulois qui s'était établie dans cette partie de la Phrygie appelée la Galatie. Lorsqu'il eut passé quelques années en Scythie, il vint à Hiérapolis, ville considérable de Phrygie, pour y annoncer le nom adorable de Jésus.

Métaphraste raconte que Philippe étant entré dans un temple de cette ville, il y trouva une monstrueuse vipère que le peuple adorait, et à laquelle on offrait de l'encens et des sacrifices. Ayant compassion de ce peuple, le saint Apôtre se jeta par terre et pria Dieu de lui ouvrir les yeux, et de le délivrer de cette tyrannie de Satan. Sa prière fut exaucée, le serpent mourut aussitôt, et le peuple se trouva tout disposé à recevoir la lumière de l'Évangile; mais les prêtres et les magistrats ne le pouvant souffrir, se saisirent de Philippe, et, après l'avoir tenu quelques jours en prison, le fouettèrent cruellement, le crucifièrent, et enfin l'assommèrent à coups de pierres, pendant que de son côté, il remerciait son Maître de lui faire partager l'honneur de sa croix.

Aussitôt un tremblement de terre ébranla la ville; plusieurs grands édifices furent renversés, et les abîmes s'entr'ouvrant engloutirent les auteurs de ce crime. Les idolâtres effrayés comprirent que Dieu était avec l'Apôtre et se convertirent. On voulut détacher le martyr de sa croix, mais se sentant blessé à mort, il demanda qu'on le laissât mourir comme Jésus, crucifié. Saint Philippe avait travaillé vingt ans parmi les infidèles.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que saint Philippe était de Bethsaïde, aux bords du lac de Génésareth, ainsi que saint Pierre et saint André : tous trois eurent l'honneur de mourir sur la croix. Le Maître voulut leur donner ce témoignage particulier de sa divine amitié.

V.

SAINT BARTHÉLEMY.

« Saint Barthélemy, » dit Nicéas le Paphlagonien, porta chez les Indiens et chez les Éthiopiens orientaux, la lumière de la vraie science, la doctrine de la vie éternelle, et leur annonça Jésus-Christ clairement et dans leurs propres langues. Sa prédication était accompagnée de miracles. Il mettait en fuite les démons qui attaquaient les hommes, guérissant toutes sortes de maladies et d'infirmités par la seule invocation du nom de Jésus. Par la puissance du même nom, il rendit la vie à plusieurs morts. Tous les jours, de nouveaux croyants venaient, à sa parole, grossir la multitude innombrable des fidèles; il les instruisait, les purifiait par le bain de la régénération, et enfin enflammait leurs cœurs en leur communiquant les dons du Saint-Esprit. Ceux qui parmi eux, étaient les plus dignes et les plus remplis de la grâce céleste, il les consacrait évêques ou prêtres. Pontife admirable, il leur apprenait les rites sacrés que doivent connaître ceux qui ont reçu cette consécration. Il leur enseignait les saintes Lettres, la science des mystères évangéliques et la doctrine du salut. Des Églises nouvelles et sans tache s'élevaient dans les différentes provinces et dans les villes qu'il parcourait. Il avait vieilli dans l'accomplissement de ce ministère. Il souhaitait mourir pour Jésus-Christ. Cette grâce lui fut accordée dans la grande Arménie, où il convertit le roi Polymius; son frère Astyages mit à mort le saint Apôtre, en lui faisant arracher la peau, des pieds à la tête. Il mourut le lendemain.

VI.

LIV.

SAINT THOMAS.

La victoire de l'Église étendait au loin le règne du Sauveur. Tandis que Pierre et Paul, avec d'autres Apôtres, avaient évangélisé l'occident, le nord de l'Afrique, les nations qui habitaient les rivages de la Méditerranée, saint Thomas parcourait le monde jusque dans l'extrême orient.

Saint Jean Chrysostome, après avoir parlé de la puissanimité de cet Apôtre, dit : « Thomas devint dans la suite invincible et le plus fort des Apôtres. Et, ce qui est digne d'admiration, cet homme que nous avons vu si faible avant la croix, avant la mort et la résurrection de son Maître, nous le retrouvons après, le plus ardent de tous : tant est grande la vertu de Jésus-Christ ! Car celui-là même qui n'osait pas aller à Béthanie avec son Maître, a parcouru dans la suite presque tout le monde, quoique Jésus-Christ ne fût point présent, et a demeuré parmi les peuples barbares et sanguinaires... » (Comment. sur saint Jean, Hom. LXXII.)

En effet saint Thomas évangélisa les Parthes, les Mèdes, les Perses, les Hircaniens; puis l'Éthiopie, l'Arabie, l'Inde, et la Chine. Qu'ils étaient beaux sur les montagnes les pieds de celui qui annonçait à l'extrême Orient la paix et les biens du ciel ! Combien nobles étaient ses accents ! Combien efficace sa parole, qui, selon le langage de saint Jean Chrysostome, blanchissait les nègres par le baptême ! En récompense de son zèle apostolique, que l'Esprit d'amour enflammait

de plus en plus, saint Thomas mourut martyr et offrit à son divin Maître, sang pour sang, vie pour vie.

VII.

SAINT MATTHIEU.

La portion de l'héritage ou du royaume de Jésus-Christ échue à saint Matthieu fut particulièrement l'Éthiopie. Il évangélisa en passant, l'Égypte. La sainteté de sa vie, la force de sa doctrine, l'éclat de ses miracles lui gagnaient tous les esprits et tous les cœurs. Saint Clément d'Alexandrie dit que saint Matthieu faisait de la contemplation sa grande occupation, en dehors de ses travaux apostoliques. Cela est bien en harmonie avec ce que nous savons de celui qui fut appelé le roi des Évangélistes.

Arrivé en Éthiopie, il fut reçu par l'eunuque de la reine de Candace que le diacre Philippe avait baptisé. Dans la ville de Naddaver, où il se trouvait, des magiciens troublaient le peuple en donnant des maladies, qu'ils guérissaient ensuite : il les réduisit au silence, en découvrant leurs supercheries. Ils voulurent se venger, mais le saint Apôtre déjoua leurs projets.

Un miracle éclatant ouvrit la voie au christianisme dans cette contrée. La mort avait enlevé au roi son fils, nommé Euphranor. Saint Matthieu invoqua le nom de Jésus-Christ sur le corps du défunt et la vie soudain lui fut rendue.

« Cette merveille, disent les Bollandistes, fut cause de la conversion du roi, de la reine, de la maison royale et de toute la province, qui tous reçurent le baptême. Ce qui consola merveilleusement notre Apôtre, ce fut

que la princesse Iphigénie, fille de ce même roi, laquelle était un prodige de beauté et de sagesse, lui ayant oui parler du bonheur des vierges qui choisissent Jésus-Christ pour époux, résolut de garder sa virginité et de consacrer à Dieu seul toutes les affections de son cœur. Son exemple ayant excité plusieurs autres jeunes filles à en faire de même, le saint leur conseilla de se retirer toutes ensemble dans une maison particulière, pour y vivre, sous la conduite de la princesse, comme les fidèles épouses du Fils de Dieu. »

Cette illustre conquête lui coûta la vie, car après la mort du roi Églippe, Histace son frère, s'étant emparé du royaume, voulut épouser Iphigénie. Il pensa à se servir, dans ce dessein, de l'influence de saint Matthieu. L'Apôtre lui dit qu'il allait faire un discours aux vierges, et que s'il désirait y assister, il entendrait ce qu'il leur dirait. Histace s'empressa d'y aller, et loin de pousser Iphigénie au mariage, saint Matthieu fit un éloge magnifique de la virginité, des bénédictions du ciel dont elle est accompagnée et des grandes récompenses qui lui sont réservées. Histace, que la passion aveuglait, sortit furieux, et aussitôt envoya des bourreaux pour mettre à mort le saint Apôtre. Ils le trouvèrent à la fin du sacrifice de la messe qu'il célébrait, et sans nul respect, ils l'étendirent raide mort à l'autel, qui fut teint de son sang. Saint Hippolyte l'appelle l'*Hostie et la victime de la virginité*. Il était demeuré vingt-trois ans en Éthiopie, durant lesquels il avait gagné des milliers d'âmes à Dieu, renversé les temples des idoles, érigé des églises en leur place, ordonné des prêtres et sacré des évêques pour l'entier établissement de la religion chrétienne.

Le pape saint Clément, dans ses *Constitutions*, liv. VIII, ch. xxv, dit que c'est saint Matthieu qui est l'instituteur de l'eau bénite.

VIII.

SAINTE SIMON ET SAINTE JUDE.

On donne à saint Simon le surnom de Cananéen et de Zélé pour le distinguer de saint Pierre, et l'Apôtre saint Jude est distingué de Judas Iscariote par le nom de Thaddée, qui en Syriaque signifie doux et miséricordieux. Dans le texte de saint Matthieu, on trouve : Lebbé, qui signifie, dit saint Jérôme, un homme qui a de l'intelligence, de l'esprit. Il était frère de saint Jacques le Mineur, de saint Siméon de Jérusalem et d'un nommé Joseph, qui sont appelés frères du Seigneur, étant ses cousins, comme fils de Cléophas et de Marie, sœur de la sainte Vierge.

Nos deux Apôtres, après avoir reçu le Saint-Esprit et avoir été battus de verges à Jérusalem, prêché dans toute la Judée et la Samarie, rempli la Syrie de leur réputation de sainteté et de l'éclat de leurs miracles, partirent pour évangéliser les contrées qui leur étaient échues en partage. « Le martyrologe et le Bréviaire de Rome, disent les Bollandistes, donnent l'Égypte à saint Simon, et la Mésopotamie à saint Jude ; mais Dorothee et Nicéphore disent que le premier parcourut aussi les vastes provinces de l'Afrique et qu'il poussa même jusque dans la Grande-Bretagne, et que le second alla encore dans l'Idumée et dans l'Arabie. Enfin, l'un et l'autre se rendirent en Perse, pour dompter ce peuple qui, avait autrefois vaincu une partie du monde et détenu les Juifs en captivité. Ils y firent une foule de conversions et y engendrèrent une infinité d'enfants spirituels à Jésus-Christ. Là, ils furent couronnés du martyre.

Une histoire des Apôtres, attribuée à Abdias, évêque de Babylone, que Baronius dit n'être pas dépourvue de vérités, raconte que les deux Apôtres, après avoir gagné les bonnes grâces de Baradach, général des armées du roi, qu'ils convertirent à la foi, ainsi que le roi, sa famille et la cour, avec une grande partie du peuple de Babylone, partirent pour aller évangéliser les villes de Perse, et y établir le royaume de Jésus-Christ, mais quand ils arrivèrent dans la ville de Suanyr, les magiciens, qu'ils avaient réduits au silence, soulevèrent le peuple. Ils furent conduits devant l'image du soleil et de la lune pour leur offrir de l'encens. Au lieu de les adorer, ils brisèrent les idoles par la vertu de leurs prières et furent cruellement mis à mort.

IX.

SAINTE MATTHIAS.

On sait comment saint Matthias prit la place de Judas, dans le Collège apostolique.

La partie du monde qui échut à Matthias fut la Judée. Il se mit à l'œuvre avec une ardeur admirable, que l'Esprit de Dieu lui inspirait. Les conversions et les miracles se multipliaient sur ses pas, et un peuple nombreux fut conquis par lui à la foi. Saint-Sophronie, et d'autres auteurs, disent qu'il continua sa route et alla prêcher jusqu'en Éthiopie.

Les Juifs cependant le poursuivaient, ne pouvant souffrir qu'il montrât à tous clairement par les Écritures que Jésus fut le Messie promis, le Roi de gloire. Ils entravaient son ministère de toutes manières, et poussant leur rage jusqu'à l'extrême, ils finirent, unis aux Gentils, par l'assommer et le décapiter.

Son saint corps fut apporté à Rome par sainte Hélène; on voit une partie de ses ossements encore aujourd'hui à Sainte-Marie-Majeure.

Saint Matthias prêcha pendant trente-trois années.

X.



SAINT LIN, PAPE.

Les Apôtres, en mourant pour la vérité, avaient assuré le triomphe de l'Église. Les Papes continuèrent sur le siège de saint Pierre la dynastie des Pontifes Romains, gouvernant toutes les églises de la terre, par les évêques qu'ils y avaient placés. La vérité se répandait de toutes parts, chassant les ténèbres du Paganisme.

Nous avons montré, en parlant de saint Pierre, l'idéal de la papauté réalisé dans ce prince des Apôtres, et nous avons dit, en conséquence, que les Papes sont les organes, les porte-voix du Saint-Esprit, en tant que docteurs parlant à l'Église universelle. Leur mission, en résumé, est de crier au monde le Nom de Jésus-Christ, en disant avec saint Pierre : *Non est in alio aliquo salus!* Il n'y a de salut qu'en lui. Tous les successeurs de Pierre ont été fidèles à cette mission.

Saint Lin occupa, après saint Pierre, la chaire apostolique empourprée du sang du prince des Apôtres. Le *Liber Pontificalis*, qui a gardé mémoire des Pontifes romains et résumé leur pontificat, dit : « Le successeur du prince des Apôtres fut Lin, italien d'origine, né à Volaterra, fils d'un toscan nommé Herculanus. Il siégea un an, trois mois et douze jours; son pontificat s'écoula sous le règne de Néron, dans l'intervalle du consulat de Saturnin et Scipion jusqu'à celui de Capito et de

Rufus. Lin reçut la couronne du martyre. Selon l'ordre qu'il en avait reçu du bienheureux Pierre, il décréta que les femmes ne pourraient assister que voilées aux assemblées chrétiennes. Il fit deux ordinations, dans lesquelles il institua quinze évêques et dix-huit prêtres. Il fut enseveli près du corps du bienheureux Pierre, au Vatican, le 9 des calendes d'octobre. » (*Liber Pont. cap. II, Patrol. lat.*)

La tradition, aujourd'hui parfaitement acceptée, nous apprend que saint Lin fut ordonné évêque l'an 56, sous Néron; qu'il tint la place de saint Pierre pendant ses courses apostoliques, et qu'il ne commença réellement son pontificat qu'en 66, à la mort de saint Pierre, pour le finir en 67, ainsi que le dit le *Liber pontificalis*.

En l'an 56, quand saint Pierre rentra à Rome, après l'exil que lui avaient infligé les édits de l'empereur Claude, il y trouvait le champ de l'Église dévasté par l'hérésie de Simon le Mage... « qui investissait les femmes du caractère sacerdotal. L'impure Hélène, l'Évangile divine de Simon, était la prêtresse par excellence. On voit d'un seul coup d'œil ce qu'avait de dangereux un pareil système, alors que l'Évangile faisant irruption dans le monde, se rattachait, dans toutes les classes de la société, des intelligences précédemment perverties par les cultes efféminés du paganisme. Il s'agissait d'opposer aux tendances corruptrices de l'erreur une digne infranchissable. » (*Darras, tom. VI, p. 230.*)

Cette digne fut d'obliger les femmes à ne paraître que voilées aux assemblées chrétiennes, comme marque de leur infériorité, en face de l'homme, qui s'y présentait la figure découverte.

Le même abus existait dans la voluptueuse Corinthe; c'est pourquoi saint Paul le combat énergiquement dans sa première Épître aux Corinthiens. (Ch. XI.)

Il fut donc arrêté dès lors que les femmes n'avaient pas à prétendre au sacerdoce catholique.

XI.

SAINT CLÉMENT I.

Clément, né à Rome, dans le quartier du Mont-Célius, était fils de Faustiniën, dit le *Liber Pontificalis*. Il siégea neuf ans, deux mois et dix jours, sous les règnes de Galba et de Vespasien, depuis le consulat de Trachalos et Italicus jusqu'à celui de Vespasien et de Titus. Ce fut lui qui répartit les sept régions de l'Église romaine entre un pareil nombre de notaires fidèles, chargés chacun dans sa circonscription, de rédiger scrupuleusement et en détail les Actes des martyrs. Outre un grand nombre d'ouvrages qu'il composa en faveur de la foi chrétienne, il écrivit les deux Épîtres catholiques qui portent son nom. Le bienheureux Pierre à qui Notre-Seigneur avait confié la chaire apostolique, lui avait laissé l'ordre d'accepter le gouvernement de l'Église et le pontificat. Le récit de cette circonstance se trouve dans l'Épître adressée à Jacques. Lin et Clément sont inscrits au catalogue des pontifes avant Clément, parce que leur ordination épiscopale par saint Pierre avait précédé la sienne. Clément fit deux ordinations au mois de décembre, il consacra dix prêtres, deux diacres et quinze évêques pour diverses Églises. Martyrisé la troisième année du règne de Trajan (100) il fut enseveli sur la terre de Grèce, le 8 des calendes de décembre. Le souverain pontificat avait eu après lui une vacance de vingt-deux jours. » (*Liber Pontificalis*.)

XII.

SCHISME DE CORINTHE.

Les Corinthiens, nous l'avons vu, étaient enclins à se diviser, les uns pour Paul, les autres pour Cépbas, quelques-uns pour Apollon. Cet esprit ne fit qu'augmenter après la mort de saint Paul, qui, les ayant évangélisés, veillait sur eux. A force de se quereller, ils en vinrent à chasser leurs meilleurs prêtres et à se séparer de leur Évêque, de sorte qu'il y eut un véritable schisme dans cette Église naissante. C'est pour l'éteindre que saint Clément leur adressa deux lettres. Ce schisme était fomenté par des novateurs, amis de l'hérésie gnostique. Dans le désordre dont elle était la première victime, l'Église de Corinthe poussa un cri de détresse vers Rome, non vers saint Jean, qui vivait encore; ni vers les Églises d'Asie, fondées les premières. Cela prouve que, dès l'origine, on savait que Pierre avait été posé chef universel des chrétiens, et que les Évêques de Rome, ses successeurs, avaient hérité de lui la primauté de juridiction.

Clément répondit à leur démarche par une première lettre, qui montre à quelle perfection les Corinthiens s'étaient élevés déjà, et d'où ils étaient menacés de choir. En voici quelques passages.

« L'Église de Dieu, paroissienne de Rome, $\tau\alpha\pi\omicron\sigma\tau\omicron\upsilon\sigma\tau\alpha$, à l'Église de Dieu, paroissienne de Corinthe, aux élus, aux sanctifiés par Jésus-Christ Notre-Seigneur, que la grâce et la paix se multiplient sur vous, en Jésus-Christ, par la toute-puissance de notre Dieu. Une série de calamités soudaines qui sont venues fondre sur nous sans

relâche ne nous a point permis de répondre plus tôt aux demandes que vous nous avez adressées, bien-aimés frères, à propos du schisme impie et lamentable qui fait en ce moment parmi vous le scandale des fidèles et des païens eux-mêmes.

Quelques sectaires insolents et audacieux ont provoqué dans leur orgueil cette scission, qui livre aux blasphèmes des méchants votre nom de chrétiens, ce nom illustre et vénérable, digne du respect et de l'amour universels. Naguère l'étranger qui passait parmi vous, admirait la constance et la fécondité de votre foi, la sagesse et la douceur de votre piété, votre hospitalité si généreuse et la sincérité parfaite de votre croyance. On ne vous voyait point alors faire acception des personnes : vous marchiez dans la voie des commandements de Dieu ; soumis à l'autorité de vos supérieurs, respectueux envers les prêtres qui habitent au milieu de vous. La jeunesse recevait une éducation sainte ; les femmes, maintenues dans la chasteté et une pureté de mœurs irréprochable, étaient fidèles à leurs devoirs ; elles aimaient leurs époux, elles restaient dans la soumission où Dieu les a placées et faisaient régner l'ordre, la modestie et la décence dans vos demeures. Tous vous étiez humbles de cœur, sans nulle présomption vaine, préférant l'obéissance à la domination, plus joyeux de donner que de recevoir. Le viatique de Dieu faisait tout votre bonheur. Attentifs à la parole du Sauveur, vous dilatiez vos entrailles dans la charité, vous méditez sans cesse les souffrances de sa passion. Dans une paix féconde et inaltérable, votre seule éducation était celle des bonnes œuvres ; l'effusion de l'Esprit-Saint s'était répandue sur vous dans sa plénitude. Votre conscience était pure ; vos âmes pleines d'une allégresse sainte ; et vous éleviez avec confiance des mains pures vers le Dieu tout-puissant, lui demandant de vous pardonner

les fautes involontaires qui auraient pu échapper à votre fragilité. Votre sollicitude pour toutes les communautés de frères ne se ralentissait ni jour ni nuit, tant était grande l'ardeur du zèle qui vous pressait de procurer le salut de tous les élus de Dieu. Simples et candides, vous pardonnez les injures ; vous aviez en horreur les schismes et les dissensions ; vous pleuriez les fautes du prochain, et vous regardiez ses défauts comme les vôtres. Une bonne œuvre à faire ne vous pesait jamais ; vous couriez au-devant, et toute votre vie était un tissu de mérites et de vertus.

Voilà un tableau digne d'être présenté à nos communautés les plus ferventes, et comme habile, délicate, discrète, est la main qui le trace. Mais aussi voici le revers.

Qui a terni cet éclat et changé l'or le plus pur de la charité en un plomb vil ? L'envie.

« Tel est, dit Clément, le motif secret qui soulève les petits contre les grands, les insensés contre les sages, la jeunesse contre les prêtres... L'envie et la haine ne se sont-elles pas attaquées à ces grands hommes qui furent les colonnes les plus fermes de l'Église, ne les ont-elles pas poursuivis jusqu'à la mort et aux plus cruels supplices ? Voyez les Apôtres. C'est pour cela que saint Pierre a subi tant de persécutions, enduré tant d'outrages, et qu'il est enfin monté par le martyre au trône de gloire qui lui était réservé. Paul a dû soutenir les mêmes combats pour la justice ; enchaîné sept fois, chassé, lapidé, c'est à ce prix qu'il devint le héraut de la foi en Orient et Occident et qu'il mérita sa couronne. Après avoir enseigné dans tout l'univers, après avoir parcouru l'Occident jusqu'à ses dernières limites, il a consommé son martyre sous nos princes, il a quitté ce monde pour le ciel, nous laissant l'exemple d'une patience sublime. Ces grands instituteurs de la sainteté

avaient réuni autour d'eux des multitudes d'élus; c'est ici au milieu de nous, qu'ils ont supporté les outrages des hommes et subi tous les genres de tortures. Ainsi les saintes femmes Danaïde et Dirce, livrées à des supplices inouïs, sont restées inébranlables dans la foi, et dans un corps délicat et faible, elles ont montré un courage invincible. »

Tels furent nos pères dans la foi : le pape Clément nous le prouve.

De plus, sa lettre est un monument indestructible, qui affirme la divine hiérarchie de l'Église. « Les Apôtres, dit-il, nous ont annoncé l'Évangile de la part de Jésus-Christ; Jésus-Christ de la part de Dieu. Le Christ fut envoyé par le Seigneur; les Apôtres par le Christ, et dans cette double hiérarchie s'est accompli le dessein providentiel. Acceptant donc leur mandat, convaincus de la sincérité de leur foi par la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et confirmés dans cette foi par la parole divine, les Apôtres sont allés, avec une confiance absolue en l'Esprit-Saint, porter au monde la nouvelle de l'avènement du royaume de Dieu. »

Comme cet enseignement est bien d'accord avec la doctrine des Apôtres sur le Saint-Esprit, âme de l'Église universelle! Cette expression : *Confiance absolue en l'Esprit-Saint*, dit à elle seule toute la croyance que l'Église professait alors et qui doit être la nôtre. Mais écoutons la suite des travaux apostoliques.

« Prêchant dans les cités et dans les campagnes, ils y ont recueilli les prémices de la moisson spirituelle, et, après avoir éprouvé la foi des nouveaux convertis, ils ont institué en chaque Église des évêques et des diacres pour perpétuer ainsi leur ministère en faveur de ceux qui devaient plus tard embrasser la foi. Vous étonnez-vous que les Apôtres, investis de Dieu même de leur autorité, l'aient déléguée à d'autres? Mais Moïse,

ce bon et fidèle serviteur, n'a-t-il pas de la sorte choisi les princes des douze tribus? Les Apôtres, éclairés par la lumière de Notre-Seigneur Jésus-Christ, savaient que des discussions s'élevaient un jour, au sujet de la dignité épiscopale. Voilà pourquoi, en parfaite connaissance de cause, ils constituèrent cette hiérarchie dans l'Église, et fondèrent la règle de succession de telle sorte qu'après leur mort, d'autres hommes éprouvés fussent investis de leurs fonctions et de leur ministère. Ceux donc qui ont été primitivement institués par les Apôtres, ou qui le furent depuis par d'autres missionnaires irréprochables, avec l'assentiment de l'Église universelle, ces ministres saints qui ont gouverné en paix, avec un courage et une patience invincibles le troupeau de Jésus-Christ, et aux vertus desquels tous ont rendu témoignage depuis tant d'années, ces évêques ne peuvent sans injustice être dépouillés de leurs charges. Tel est notre jugement. Certes, ce n'est pas une faute légère de bannir de l'épiscopat des hommes qui ont offert les dons sacrés saintement et sans reproche. Bienheureux les prêtres qui ont achevé leur carrière et qui, à leur mort, ont recueilli les fruits d'une vie parfaite! Du moins, ils n'ont plus à craindre qu'on les chasse du trône où ils règnent dans la gloire. Cependant nous voyons, Frères, que vous n'avez pas eu honte de bannir de l'autel quelques-uns de ces hommes vénérables, qui avaient accompli tous les devoirs de la liturgie et de l'administration. »

Voilà une preuve bien claire de l'établissement de la hiérarchie dans l'Église catholique, datant de la première origine. Elle émane du second successeur de saint Pierre : que peut-on chercher de plus probant?

Une députation de prêtres romains fut chargée de porter cette lettre, dont ce qui précède n'est qu'une petite partie. C'est l'origine des légations apostoliques, ou

plutôt la continuation de ce que faisaient déjà les Apôtres.

Saint Clément continua ses travaux, avec une ardeur et une intelligence admirables, combattant les hérétiques qui se multipliaient de toutes parts à la vue des progrès merveilleux de l'Évangile : l'action appelle la réaction. Les *Philosophumena* nous montrent que florissaient alors les Naasséens ou Ophites, qui versaient aussi comme Simon le Mage, dans le panthéisme et l'horreur théorique de la chair; Ébion, Juif de naissance, qui n'admettait pas la naissance miraculeuse du Sauveur, et à qui la chasteté et la virginité étaient en horreur; il aurait voulu unir l'Église et la Synagogue et enseignait que Dieu avait fait deux parts de ce monde : l'une qu'il avait donnée au Christ, l'autre à Satan. Le Christ, transitoirement uni à la personne de Jésus, s'en était séparé pour aller régner sur le monde des esprits : Satan conservait son royaume terrestre. Ils disaient que les désordres les plus ignominieux ne pouvaient atteindre l'âme, aussi lâchaient-ils la bride à toutes les passions. Et cependant ces Ébionites sont chers à nos rationalistes modernes! D'autres esprits se joignaient à ces hérétiques essayant de faire adopter leurs élucubrations mensongères.

Cependant saint Clément adressait une seconde Épître aux Corinthiens, surtout sur la divinité du Sauveur Jésus, la réalité de sa passion, l'œuvre de la rédemption, les réalités de la vie future, l'impossibilité du salut en dehors de la loi chrétienne et la certitude de la résurrection de la chair. « Nous devons, dit-il, considérer Jésus-Christ comme notre Dieu; comme Juge des vivants et des morts. L'œuvre de notre salut, est telle que nous ne saurions en concevoir des sentiments trop élevés. » « C'est Jésus-Christ, s'écrie-t-il, qui a fait briller sur nous la lumière. Comme un père appelle ses enfants,

ainsi il nous a appelés; nous périssons, il nous a sauvés. Dans l'égarement de notre âme, nous adorions la pierre, le bois, l'or, l'argent, l'airain, des statues muettes, œuvres d'un artisan. Toute notre vie était une mort. Plongés dans les ténèbres, nos regards se perdaient au sein de la nuit; il nous a ouverts les yeux, et les sombres nuages qui environnaient se sont dissipés... » la suite est admirable encore. C'est là qu'il dit : « Tant que nous sommes en ce monde, nous pouvons nous purifier par la confession et la pénitence des fautes commises en cette chair fragile, et par un repentir sincère obtenir notre salut de la miséricorde de Dieu. » La confession existait donc et se pratiquait au temps de saint Clément.

Il ajoute : « De même que le Christ, notre Dieu et Sauveur, pur esprit, s'est fait chair, pour assurer le bienfait de notre vocation; ainsi c'est dans notre chair que nous recevons notre récompense. » On le voit facilement, ces grandes affirmations de la divinité de Jésus-Christ, de son humanité passible et mortelle, de sa mort, de sa résurrection, du jugement dernier, et de la récompense promise, sont dirigées contre les doctrines de Simon le Mage et de ses adhérents.

A la licence effrénée, aux mœurs éhontées des Gnostiques Clément opposait le spectacle céleste des vierges chrétiennes, auxquelles il écrivait deux lettres d'une incomparable suavité, dont nul aujourd'hui ne songe à nier l'authenticité. Un protestant, Wetstein, docteur de Bâle, les publia naguère, d'après une version syriaque. En voici quelques extraits. ®

« A toutes les âmes uniquement préoccupées de leur salut et vouées au service de Jésus-Christ, par la grâce de Dieu notre Père, à tous les bienheureux et saints de l'un et de l'autre sexe qui, spontanément, et de propos délibéré, se sont engagés pour le royaume des cieux dans la profession de la virginité, salut à eux.

Quiconque a pris sincèrement et sans détour la résolution de garder une pureté inviolable, doit ordonner sa vie tout entière en vue de conquérir le royaume céleste. Or, ni l'éloquence ni l'illustration de la naissance ou du talent, ni la beauté, ni aucun des avantages de la nature ou de l'éducation, ne peuvent rien pour une telle conquête. On la ravit par une foi féconde en œuvres. Les œuvres inspirées par la foi atteignent seules une véritable justice, une sainteté éprouvée.

Le premier devoir des vierges est donc d'offrir aux fidèles et aux infidèles l'exemple des vertus parfaites. Ce n'est point pour avoir embrassé cette virginité glorieuse qu'un homme ou qu'une femme auront assuré leur salut, s'ils n'accomplissent les œuvres éclatantes et saintes qui conviennent à leur profession. Quiconque s'est engagé devant Dieu à vivre dans la chasteté doit ceindre ses reins de la force et de la vertu divines ; crucifier sa chair pour vivre uniquement dans la pratique d'une piété sincère et d'un ranoncement absolu ; bannir de son cœur l'esprit du monde, les vaines préoccupations, les désirs et les joies du siècle ; fuir les festins, l'oisiveté, les relations et le commerce d'un monde, auquel il est étranger. Pour lui la terre est un exil ; c'est vers les cieux qu'il dirige toutes ses aspirations ; il travaille pour la patrie céleste. Tous ses vœux sont fixés vers les demeures de la gloire éternelle ; mort au monde, il vit comme les Anges, d'une vie céleste et divine, servant, avec une conscience immaculée, le Dieu tout-puissant, par Jésus-Christ Notre-Seigneur et dans la vertu de l'Esprit-Saint.

On voit par cette lettre que le célibat sacerdotal, la virginité, étaient choses bien chères à l'Église et qu'elle les recommandait, tout en montrant à ceux qui voulaient se charger de ce fardeau, les précautions à prendre et les pièges à éviter.

« Demeure étroitement attaché au Christ Jésus et à sa doctrine, continue saint Clément, et renouvelle constamment tes forces par la divine Eucharistie. »

Il faut donc communier et communier souvent, parce que l'homme en communiant reçoit l'*Emmanuel*, le Dieu avec nous, qui soutient notre faiblesse et fait germer la virginité dans l'âme qui s'unit à lui.

« Porte ta croix et suis Jésus-Christ, ton Dieu, qui t'a régénéré. Poursuis la carrière de ton combat, sans crainte et sans reproche, appuyé sur l'espérance de l'avènement de Jésus, qui te donnera la palme éternelle. »

Clément sait que nous ne sacrifions un bien que pour arriver à un bien meilleur, au bonheur, que tout être humain cherche en tout et partout. Où est l'homme qui dise : moi, je veux être malheureux ? Celui qui cherche la félicité au ciel, prend la bonne voie. Et comme pour nous y pousser le noble Pontife s'écrie : « C'est la sainte virginité qui a enfanté le Fils de Dieu, Jésus-Christ Notre-Seigneur ; le corps qu'il a voulu revêtir en ce monde pour le livrer aux douleurs et aux ignominies, il l'a emprunté à la virginité sacrée. » L'excellence, la dignité de cette vertu pouvaient-elles éclater davantage ?

Entendez, Gnostiques..... Écoutez, vous qui osez blasphémer la Vierge Marie..... C'est un Pape, le grand Pape Clément, disciple de Paul, qui succédait à Pierre, à Pierre que Marie avait consolé et relevé après sa chute. Tous deux, ils savaient et ils disaient la vérité ; aussi proclamaient-ils la virginité de la Mère de Jésus. ®

« Veux-tu être chrétien, suis pas à pas les traces du Christ, Jean le précurseur, l'Ange du Seigneur sur la terre, le plus grand parmi les fils des femmes, fut vierge. Imite donc cet envoyé de Dieu, prends-le pour modèle et pour l'objet d'un amour de prédilection. Il fut vierge aussi cet autre Jean, qui reposa sur la poitrine

du Seigneur, et ce fut pour cela même que le Christ daigna l'honorer d'une particulière tendresse. Paul, Barnabé, Timothée, dont les noms sont écrits au livre de vie, suivirent la même voie ; ils se distinguèrent par cette vertu sans tache, combattant le même combat et consommant leur carrière comme les imitateurs de Jésus-Christ et les fils du Dieu vivant.

Quelles révélations à offrir à ces hommes, qui croient que la primitive Eglise demeurerait étrangère à ces vertus délicates, honneur de l'homme, pudique couronne de la femme, la chasteté, la virginité. Qu'ils écoutent donc le pape Clément disant : Les serviteurs de Dieu doivent être tels. « Il l'était donc lui-même, lui qui parlait avec de tels accents et un tel empire. « Ils doivent, comme dit l'Ecriture, être remplis de l'Esprit-Saint, jouir d'une réputation irréprochable, et se montrer réellement les élus de Dieu et des hommes. L'homme de Dieu, l'âme vouée à la virginité, abjure les concupiscences terrestres ; ses fruits sont esprit et vie. Ils sont la cité sainte, la demeure, le temple que le Seigneur habite. Frères bien-aimés, nous avons la douce espérance que telle sera votre conduite et que vous demeurerez fidèles à votre vocation. »

Cette citation est longue ; mais aussi qu'elle est instructive, pleine de parfums suaves ; comme elle respire l'odeur embaumée du Christ Jésus, le Roi des Vierges !

Qu'il y a loin des Gnostiques, plongés dans la fange, à ces hauteurs lumineuses où vivaient les âmes chrétiennes de ces premiers siècles de l'Eglise ! Quelles victoires de l'esprit sur la chair ! Comme on sent que le Christ devenait l'idéal divin de l'humanité !

Est-ce à dire que tout était parfait parmi les chrétiens ? Non, la perfection n'est jamais que relative sur la terre, quelle que soit la société qui s'y trouve. Aussi saint Clé-

ment ajoutait : « Mais il nous faut flétrir l'impudence de quelques hérétiques qui déshonorent le nom chrétien. On les voit sous prétexte de piété, habiter la demeure des vierges consacrées à Dieu, s'asseoir à leur table, fuir ensemble au désert, et courir d'eux-mêmes au-devant des pièges de l'ennemi. D'autres languissent dans une oisiveté coupable, ou des entretiens dangereux. Il en est qui pénètrent dans les maisons où habitent les vierges de l'un et de l'autre sexe : c'est disent-ils, pour une sainte visite, pour y lire les Ecritures, pour y faire des exorcismes, ou pour s'y livrer à la prédication. En réalité, ils n'y sont conduits que par une vaine et oisive curiosité, leurs paroles sont empoisonnées ; au nom du Christ, ils pervertissent les âmes. Sans doute il est beau, il est utile de visiter les orphelins, les veuves, les serviteurs de la foi, dans leur dénuement et leur indigence. C'est une œuvre honorable, excellente, de pratiquer les exorcismes sur nos frères tourmentés par l'esprit du mal, et d'offrir pour eux, avec prudence, nos supplications et nos prières. Mais il faut le faire selon toutes les règles de la vigilance et de la modestie chrétiennes, en vue de Dieu, de la charité et de la justice. C'est ainsi qu'il nous faut visiter un frère, une sœur malades, sans arrière-pensée coupable, sans espoir d'un lucre honteux, sans prétentions vaines, sans l'éclat d'une éloquence ambitieuse, ou d'une piété hypocrite. Approchons de leur lit de mort avec l'esprit humble et compatissant de Jésus. Que les exorcismes soient accompagnés de jeûnes et de prières ferventes, non du faste et de l'élégance des paroles. A ces signes, on reconnaîtra les ministres auxquels Dieu accorde la grâce des guérisons, et dont il a dit : Communiquez gratuitement ce que vous avez reçu gratuitement. »

En lisant cette page, on s'aperçoit vite que les Pa-

pes, nom qui veut dire père, parlaient en ces temps apostoliques, et agissaient en pères. Ils se considéraient comme tels au sein de la grande famille du Christ. A son exemple, ils allaient évangéliser les foules et les formaient aux bonnes mœurs. Leurs paroles échappées aux ravages du temps, demeurent pour nous des phares lumineux. Nous trouvons dans la seconde Épître aux Vierges, que Clément, en effet, parcourait les diverses régions de la chrétienté, car il écrit : « Frères, puisque la conduite que nous avons tenue dans le cours de notre ministère, et dans les différentes contrées que nous avons visitées, vous semble répondre à l'idée que vous vous faites d'un serviteur de Jésus-Christ, je veux vous faire connaître les règles, dont avec l'aide de Dieu, nous ne nous sommes jamais écartés.

« Nous ne demeurons point sous le même toit avec les vierges ; entr'elles et nous, il n'y a jamais d'intimité, ni de repas communs. Il n'y a ni veuve, ni vierge dans la demeure où nous passons la nuit. Nous ne permettons point aux femmes de nous laver les pieds ou de répandre sur nous des parfums. Quand le mauvais temps vient à nous surprendre dans les champs, à la ville, ou dans les hameaux, s'il se trouve quelque frère dans la localité, nous entrons dans sa maison. Les chrétiens s'y réunissent, et nous leur adressons des paroles d'exhortation. Ceux-là seuls prennent ainsi la parole qui ont la science de prêcher. Leurs discours respirent la crainte de Dieu, la gravité, la modestie. Ils ont pour objet d'inviter les frères à chercher en tout la volonté de Dieu, à se prévenir réciproquement par le respect mutuel, et les devoirs de la charité, à montrer une sainte émulation pour les bonnes œuvres, et à servir le Seigneur dans la sincérité de leur âme. C'est en cela que consistent les obligations et la véritable gloire du peuple de Dieu.

« Parfois il arrive qu'au déclin du jour, les frères nous voyant éloignés de notre retraite, nous pressent avec instance d'accepter chez eux l'hospitalité. Le désir d'entendre de notre bouche la parole sainte les fait insister. Si la maison où nous sommes appartient à un homme d'un âge mûr et d'une conduite respectable, nous ne repoussons point l'invitation qui nous est faite de y passer la nuit. Un père prépare ce dont il est besoin et la couche où nous devons reposer ; il nous lave les pieds et y verse l'huile. Nous acceptons le pain, l'eau et les aliments qu'on veut y joindre, selon que Dieu y pourvoit. Ces offices de la charité sont ordinairement exercés par notre hôte lui-même, ou à son défaut par des frères qui nous servent. Mais aucune femme, mariée ou non, riche ou esclave, chrétienne ou païenne, n'est admise à nous rendre cette sorte de services ; nous ne voulons les tenir que des hommes. Cependant quand notre assistance et notre ministère sont nécessaires aux femmes, et que celles-ci doivent prendre part aux prières et aux exhortations faites dans l'assemblée, on les y convoque, et elles s'y rendent dans une tenue décente et modeste. Ceux d'entre nous qui ont reçu le don de prêcher et d'exhorter les fidèles, adressent aux assistants les paroles que Dieu leur a suggérées. Nous faisons ensuite la prière, après quoi nous donnons aux hommes le baiser de paix. Les femmes et les vierges s'approchent à leur tour, et nous baisent la main que, par modestie, nous tenons couverte de notre manteau. Les yeux élevés vers le ciel, nous recevons cet hommage de leur foi, et, après cette cérémonie, nous partons pour nous rendre où Dieu nous appelle. »

Tout est admirable dans ces instructions du pape Clément. On croirait retrouver en lui Jésus lui-même, avec sa parole et sa modestie, et sa majestueuse attitude. Quelle dignité dans la conduite du pontife ! Quel

respect de la femme et de lui-même ! Voilà le serviteur de Jésus-Christ. Et si l'on rapproche de Clément la personne de Simon le Mage, le père des Gnostiques, on verra de quel côté sont la vérité et la vertu : Satan chez Simon, le Christ chez Clément.

On ne voit pas dans ces détails, dira-t-on, la pratique de la confession auriculaire.

Qu'on relise plus haut nos extraits, et l'on y verra en toutes lettres la confession avec la communion. Mais écoutons encore : « S'il nous arrive, dit Clément, de séjourner en un lieu où il ne se trouve aucun de nos frères, et que des femmes et des vierges fidèles nous supplient d'y accepter l'hospitalité pour la nuit, nous les rémissons toutes dans la même maison, et après les avoir fait placer à l'écart, du côté droit, nous les interrogeons chacune en particulier sur leur conduite, apprenant d'elles ce qu'elles seules peuvent nous manifester. » Le mot de confession ne se trouve pas ici, mais la chose y est tout entière. Dans ces temps de paganisme, la loi du secret s'imposait d'elle-même.

« Après cette revue, toutes ensemble elles s'approchent de nous ; nous leur demandons si elles vivent dans la paix du Seigneur, et nous leur donnons des avis qui respirent la charité et la crainte de Dieu. » (S. Clément, II Ép. aux Vierges, ch. iv.)

De pareils témoignages valent toutes les discussions imaginables en faveur de la communion et de la confession. Elles étaient pratiquées aux jours des pontificats de saint Clément et de saint Pierre, donc elles sont d'origine divine, et c'est Jésus-Christ qui les a instituées.

XIII.

ÉPÎTRE DE SAINT BARNABÉ.

Nous avons dit que l'Église triomphait de la Gnose par ses Papes, qui gouvernaient le monde des âmes par leurs instructions ; puis nous avons ajouté que la vérité se répandait de plus en plus dans le monde. L'Épître de saint Barnabé nous en est un témoignage remarquable.

« La découverte du manuscrit sinaïtique, dit l'abbé Darras, nous apporte enfin le texte complet et intégral de l'Épître de saint Barnabé. Elle est digne de son auteur. » (Hist. de l'Ég., t. VI, p. 343.)

Cette Épître nous montre l'unité de foi qui régnait parmi les chrétiens, au sujet de l'humanité sainte et de la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; elle renverse donc le vain échafaudage des Gnostiques. Voici le commencement de cette Lettre : « Salut, Fils et Filles, au nom du Seigneur qui nous a aimés dans la paix. Je surabonde de joie à la vue des merveilles de justice opérées en vous par le Seigneur. Heureuses et illustres âmes, vous avez reçu la grâce des dons spirituels. Je me félicite donc moi-même, et j'ose espérer mon propre salut, quand je vois l'effusion de l'Esprit-Saint répandu sur vous dans sa plénitude. Tels sont les sentiments que fait naître dans mon âme la visite de vos Églises. ... Le Seigneur a établi trois constitutions : la vie en espérance, la vie initiale et la consommation de la vie. Par les prophètes, il a établi le passé et frayé la voie au présent, qui nous initie à l'intelligence de l'avenir. »

Saint Barnabé montre dans son Épître que le Temple détruit à Jérusalem est relevé dans le monde entier par

la religion de Jésus-Christ, dont le culte mosaïque n'était que la figure. Le Nouveau Testament réalise toutes les promesses de l'Ancien; la rédemption par Jésus-Christ accomplit toutes les prophéties; l'autel eucharistique remplace celui des holocaustes; l'Église enfin, véritable héritière d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, élargit le cercle étroit d'Israël et dilate la postérité des patriarches sans mesure et sans fin. Tel est le magnifique tableau que saint Barnabé met en lumière. Il établit d'abord que la Passion et la mort de l'Homme-Dieu ont constitué le véritable sacrifice, seul capable d'effacer les péchés du monde. « Le Seigneur a daigné se livrer à la mort pour nous obtenir par son sang la rémission de nos péchés. Les prophètes l'avaient annoncé à Israël. Il a été blessé pour nos iniquités; il a été meurtri pour nos crimes; c'est dans ses plaies que nous avons trouvé notre guérison. Comme la brebis, il s'est laissé conduire à la mort; il a gardé le silence comme l'agneau sous la main qui le dépouille. Et ne demandez pas pourquoi le grand Dieu nous est apparu dans l'humilité de la chair. Quand vos yeux ne peuvent supporter les rayons du soleil périssable qui brille au ciel, comment auraient-ils pu fixer le Dieu du ciel dans sa gloire? Le Fils de Dieu est donc venu dans la chair pour porter le fardeau des péchés du monde... »

Voici un passage de cette Épître fort curieux; c'est l'explication de l'œuvre des six jours qui l'a provoqué. « Nous lisons, dit-il, que Dieu a créé le monde en six jours et qu'il s'est reposé le septième, consacrant ainsi et sanctifiant le sabbat. Considérez, Frères, le sens profond de ces paroles: Un jour équivalait à mille ans, devant le Seigneur, c'est lui-même qui l'atteste par la bouche du prophète. Si donc il a tout fait une première fois en six jours, il consommera son œuvre en six mille ans, et se reposera au septième jour, quand le Fils de

l'homme viendra juger les impies, détruire le règne de Satan, et transformer le soleil, la lune et les astres. »

Évidemment, cette déduction de saint Barnabé est ingénieuse, mais nullement de foi.

XIV.

HERMAS.

L'Esprit-Saint, Ame de l'Église, suscitait à la vérité chrétienne des défenseurs, qui combattaient pour elle contre l'hérésie, avec des armes victorieuses. Il faut citer parmi eux Hermas, disciple de saint Paul. (Rom. xvi, 14.) Il avait été esclave; libre, il devint négociant, père de famille. On ne sait si plus tard il est entré dans le sacerdoce, comme il paraît, d'après ses écrits, en avoir eu l'intention. Il y raconte sa vie, sans omettre ses fautes, avec simplicité. Il expose comment, après avoir perdu sa fortune, il fut visité par l'Ange de la Pénitence, qui lui apparut sous la forme d'un pasteur vêtu d'un manteau blanc, une panetière sur l'épaule et une houlette à la main. Cet Ange avait mission de l'instruire et de le guider vers Jésus-Christ, c'est pourquoi l'ouvrage, où sont recueillies les instructions de cet être mystérieux s'appelle le livre du *Pasteur*. Cet ouvrage a été loué par toute l'antiquité, et on le lisait dans les assemblées, non comme livre canonique, mais comme traité de théologie morale et pour s'édifier. Nous voulons en donner quelques extraits, à titre d'étude et pour faire connaître les goûts des premiers chrétiens et l'aliment qu'ils recherchaient pour l'esprit.

Hermas a-t-il vu la vierge Rosa, dont il parle; est-ce une conception de son imagination? on l'ignore. Quoi

qu'il en soit, il dit : « Celui qui me nourrit dans mon premier âge, m'échangea à Rome contre une jeune enfant nommée Rosa. Plusieurs années s'écoulèrent et, je retrouvai cette jeune fille; sa merveilleuse beauté n'était surpassée que par sa vertu sans tache. Heureux, me disais-je, si j'eusse rencontré une pareille épouse. Ma pensée n'alla point au delà et je me sentis incliné à l'aimer comme une sœur. Quelque temps après, me promenant à la campagne, je m'endormis et l'esprit me transporta, à travers des rochers et des précipices inaccessibles, en une vaste plaine, où je m'agenouillai, priant le Seigneur et confessant mes péchés. Tout à coup, le ciel s'ouvrit, une femme éclatante de lumière m'apparut; je reconnus la jeune Rosa, elle me saluait par mon nom. — Que faites-vous ici, lui demandai-je? — Je suis ici pour l'accuser devant le Seigneur. — Eh quoi! serai-je donc condamné sur votre accusation? — Non; mais écoute la parole que je vais te dire. Le Dieu qui réside au ciel, qui a tiré du néant tous les êtres et les multiplie en vue de son Eglise sainte, est irrité du crime que tu as commis envers moi. — Comment donc et en quel lieu me suis-je rendu coupable à votre égard? Jamais vous ai-je adressé une parole offensante? Ne vous ai-je pas toujours chérie comme une sœur, et rêvée comme une dame noble et sainte? Que signifient ces menaces et le crime dont vous m'accusez? — Elle me dit alors avec un sourire céleste : Un désir de concupiscence est monté jusqu'à ton cœur. Homme juste, ne comprends-tu pas qu'une telle pensée est coupable? Oui, c'est là un péché, un grand péché. Le juste ne doit avoir que des pensées de justice, et c'est ainsi qu'il est agréable au Seigneur. Les désirs mauvais du cœur sont des liens de servitude et de mort... »

On le voit, Rosa symbolise la chasteté, comme Béatrice du Dante devait symboliser la théologie.

« Quand la vierge céleste eut ainsi parlé, les cieux se refermèrent. Plongé dans l'affliction la plus profonde je me disais : Si cette faute m'est imputée, comment pourrai-je espérer mon salut? Comment obtenir du Seigneur le pardon de péchés si nombreux? Livré à ces réflexions je vis se dresser devant moi une chaire vaste et haute, recouverte d'une étoffe de laine éclatante de blancheur. Une femme âgée, vêtue d'une robe éblouissante, vint s'y asseoir; elle tenait un livre à la main. Salut, Hermas, me dit-elle. — Je répondis en pleurant à cette salutation et elle reprit : Pourquoi cette tristesse et ces larmes? Jusqu'ici Hermas avait toujours été un modèle de patience, de résignation et de douce sérénité. — Hélas! m'écriai-je. Je suis accusé d'un crime affreux, et celle qui se porte témoin contre moi est une sainte. — A Dieu ne plaise, dit-elle, qu'un serviteur de Jésus-Christ soit coupable d'un pareil forfait. Mais peut-être une pensée mauvaise est-elle montée dans ton cœur? Or, c'est là un véritable péché. L'esprit du juste répudie toute concupiscence terrestre. Une telle pensée devait-elle pénétrer dans le cœur simple et innocent d'Hermas? Dieu te reproche d'ailleurs le désordre de ta famille. Dans un amour aveugle pour tes enfants, tu as négligé de les reprendre, tu les as trop abandonnés à leurs inclinations violentes, mais le Seigneur réparera tous ces maux. Déjà il a permis, pour te punir, les pertes que tu as subies dans la fortune. Mais maintenant sa miséricorde va éclater sur toi et sur toute ta famille. En ce moment la femme âgée se leva; quatre jeunes hommes, soulevant la chaire sur leurs épaules, la transportèrent vers l'orient, et la vision disparut. »

Le manuscrit sinaitique qui nous a restitué le texte grec du *Pasteur* d'Hermas, dans ces derniers temps, est venu à propos réveiller dans les esprits le sentiment de la pudeur, que le paganisme en honneur à

notre époque nous fait désapprendre de plus en plus.

Bien majestueuse et fort instructive est la troisième vision qu'eut Hermas.

La femme vénérable, qui personnifiait l'Église, lui apparut de nouveau et le fit asseoir à sa gauche. Hermas aurait ambitionné l'honneur d'être mis à sa droite ; mais elle : « Cette place est réservée à ceux qui ont déjà conquis le ciel et souffert pour le nom de Jésus. Jetés aux bêtes, flagellés, emprisonnés, crucifiés, ils ont subi tous les tourments pour la gloire de Jésus-Christ. Leur sainteté est maintenant couronnée ; eux seuls et ceux qui imiteront leur courage ont droit à ce poste d'honneur. En ce moment, elle étendit une verge étincelante, qu'elle portait à la main, et je vis une tour immense qui s'élevait, bâtie sur les eaux, et formée de pierres carrées qui brillaient comme des diamants, six jeunes hommes paraissaient présider à sa construction. Des milliers d'hommes leur fournissaient pour l'édifice ces pierres merveilleuses, que les uns extrayaient du sein des eaux et que d'autres arrachaient des entrailles de la terre. Les pierres sorties de l'eau étaient sans exception employées par les architectes, car elles étaient toutes taillées et s'adaptaient tellement à la construction qu'une fois mises en place, on n'apercevait pas même les joints des assises, en sorte que la tour entière paraissait d'un seul bloc. Pour les pierres venues du sein de la terre, les unes étaient admises pour la construction, mais d'autres étaient rejetées et brisées par les architectes. Un monceau de ces pierres ainsi répudiées s'était accumulé au pied de la tour ; les unes étaient raboteuses, d'autres laissaient apercevoir des crevasses ; d'autres enfin étaient blanches et polies, mais leur forme ronde ne permettait point de les employer aux assises de la muraille. Je voyais les architectes en jeter quelques-unes loin de la tour ; elles al-

laient tomber sur le chemin et roulaient dans la solitude d'un désert ; d'autres tombaient dans un brasier où elles étaient consumées par les flammes ; d'autres enfin tombaient au bord de l'eau ; on eût dit qu'elles faisaient effort pour se plonger dans les ondes, mais elles ne le pouvaient pas. — Or le sens de cette vision me fut expliqué par ma vénérable protectrice. »

Cette explication va nous résumer l'abrégé de l'enseignement moral de l'Église, uni au dogme, et nous faire apparaître la Jérusalem céleste, dépeinte par saint Jean sous des couleurs si riches, si dignes du dogme chrétien.

« La tour élevée sur les eaux, c'est l'Église de Jésus-Christ fondée sur l'eau régénératrice du baptême. Les architectes sont les Anges, sous la figure de six jeunes hommes et de ceux qui apportent les matériaux. Les pierres carrées et blanches qui forment les premières assises de la construction et qui sont d'un seul bloc, sont les Apôtres, les évêques, les docteurs, les diacres qui ont gouverné, enseigné et servi, dans la sainteté et la modestie, les élus de Dieu. Ils ont gardé entre eux l'unité de la doctrine dans la paix ; voilà pourquoi leur adjonction sur l'édifice n'a pas laissé de trace. Les pierres sorties des eaux et superposées, de même dans la construction figurent les chrétiens déjà endormis dans le Seigneur et les martyrs qui ont souffert pour la gloire de son nom. Celles qu'on extrait des entrailles de la terre représentent les fidèles et les néophytes vivant encore en ce monde. Parmi eux il en est que les Anges laissent au pied de la tour, en attendant que la pénitence les ait purifiés. D'autres sont rejetés au loin parce qu'ils refusent toute correction. Les pierres rugueuses figurent les âmes qui ont connu la vérité, sans lui rester fidèles. Les pierres crevassées sont les esprits superbes qui entretiennent la division et le schisme parmi

les frères; les pierres rondes et blanches qui ne peuvent être employées dans l'édifice sont les riches qui, au jour de la tribulation, abandonnent leur foi pour sauver leurs biens. Viennent dans leur âme le détachement, cette circoncision du cœur, et ils pourront utilement trouver place dans la construction divine. Comme une pierre ronde ne saurait devenir carrée, si elle ne perd de sa substance, ainsi les riches du siècle, sans la circoncision spirituelle qui les détache des biens de ce monde, demeurent inutiles à l'œuvre de Dieu. Toi-même, Hermas, tu en as fait l'expérience. Riche, tu n'étais qu'une pierre inutile; aujourd'hui tu deviens apte à entrer dans l'édifice de l'Église. Les pierres qui roulent sur le chemin, et du chemin dans le désert, sont l'image de ceux qui ont d'abord embrassé la foi et que le doute a entraînés depuis, loin de la vérité, dans des voies désertes où ils espèrent trouver la paix qui les fuir. Celles qui tombent dans le feu et s'enflamment, sont les malheureux qui sont à jamais séparés du Dieu vivant et qui n'ont point effacé leurs péchés et leurs crimes par un repentir sincère. Celles qui tombent sur le bord des eaux sans pouvoir s'y plonger représentent les hommes qui ont entendu la parole évangélique; ils voudraient recevoir le baptême au nom du Seigneur, mais la sainteté que cette vocation exige les effraie; ils reculent pour ne pas rompre avec leurs habitudes criminelles. — Quand elle eut cessé de parler, j'osai lui adresser une autre interrogation; n'est-il donc plus de pénitence pour toutes ces pierres ainsi rejetées, qui n'ont point trouvé place dans la construction de la tour divine? — Oui, me fut-il répondu. Il leur reste la possibilité d'une autre pénitence, mais en dehors de cette tour de l'Église et dans un autre lieu bien inférieur. Là, dans les supplices, elles expieront les jours de leurs fautes, et elles sortiront du séjour des peines, purifiées

par la douleur et le repentir. — En ce moment, ma protectrice céleste me montra sept femmes qui entouraient l'édifice sacré, elle me les nomma successivement; c'étaient la foi, l'abstinence, la simplicité, l'innocence, la modestie, la discipline et la charité. Leurs œuvres sont saintes, chastes et équitables. Celui qui les accomplit prendra place dans la tour de l'Église, avec les élus de Dieu. Je demandai alors: Quand l'édifice sera-t-il achevé? A quelle époque sera la consommation? Mon interlocutrice s'écria: Insensé! Ne vois-tu pas que le travail de construction est incessant? Il ne prendra fin que quand la tour sera complète; alors la consommation viendra rapidement. Mais ne m'interroge point à ce sujet. Qu'il te suffise à toi et à tous les saints, d'avoir ces objets présents à la pensée pour votre rénovation spirituelle. Car ce n'est point à toi seul que s'adressent ces révélations, mais tu es chargé de les transmettre à tous les frères. »

Les grandes vérités de la Religion sont ici rappelées, y compris le purgatoire, et l'on voit clairement que la tour de l'Église n'est pas autre que la Jérusalem céleste de l'Apocalypse, sous une autre image.

Enfin, citons la vision qui a trait au *Pasteur*, nom que porte le Livre d'Hermas.

« Je priais dans ma demeure, lorsque je vis entrer un homme d'une figure vénérable; il avait le costume d'un pasteur, un manteau blanc, une panetière sur l'épaule et une houlette à la main. Il me salua le premier, et s'asseyant à côté de moi: Je suis envoyé, me dit-il, par l'Ange qui t'est plusieurs fois apparu, et je ne cesserai de te diriger tout le reste de ta vie; car je suis le pasteur à qui ton âme a été confiée... » Suivent alors douze préceptes résumant la doctrine de l'Église, sur Dieu, la charité, l'amour de la vérité, l'indissolubilité du mariage laquelle rend adultère celui qui épouse la

partie renvoyée, même pour adultère; sur la pénitence, qui est un second baptême. — « C'est vrai, dit l'Ange, il n'y a qu'une seule régénération proprement dite, celle du baptême. Mais le Seigneur connaît la faiblesse de l'homme, sa créature; il y a pourvu dans sa miséricorde, et lui a ouvert les portes de la pénitence. Si donc après avoir reçu la grâce de la vocation sainte, un chrétien succombe aux pièges du tentateur, la pénitence efface son péché. »

Le cinquième précepte d'Hermas est relatif à une vertu essentiellement chrétienne, la longanimité. C'est la fille du Dieu patient, parce qu'il est éternel, et l'Église, qui est immortelle, la pratique et la cultive. La paix est le fruit de l'ordre; qui est en paix, a l'Esprit de Dieu; qui s'abandonne à la colère, ouvre son âme à l'esprit mauvais. « Deux Anges, dit le livre du Pasteur, se disputent le cœur de l'homme, l'un, celui du bien, n'inspire que des pensées de justice, de pudeur, de chasteté, de douceur, de miséricorde, de charité, d'amour de Dieu; l'autre, celui du mal, ne nous suggère que des sentiments d'orgueil, de convoitise, d'ambition, de vaines frivolités et de voluptés honteuses. On les reconnaît à leurs œuvres. » Mais nous demeurons libres. Le septième nous apprend à ne craindre que Dieu, le huitième à faire le bien et à éviter le mal. Tout le secret de la sanctification est dans la confiance en Dieu et la prière.

Chacun de ces points est traité dans les quatre derniers préceptes du Pasteur.

« Grandes paroles, dit Hermas; mais un homme peut-il les accomplir? A ces mots, le pasteur prit un visage terrible, et son regard indigné m'effraya. Quoi donc! me dit-il, es-tu assez insensé ou assez ignorant pour ne pas comprendre que le Dieu qui a tout créé pour l'homme, peut donner à l'homme la force de se vaincre soi-

même? Et si Dieu est avec toi, quel ennemi pourrait le vaincre? »

Tel est en résumé, le livre du Pasteur que l'abbé Daras a traduit pour la première fois du grec. — Il y a ensuite les similitudes, puis les paraboles; tout est fort instructif, et nous révèle la foi des premiers siècles, puisque Hermas devint le disciple de saint Paul, comme nous l'avons dit. L'Église croyait donc alors ce qu'elle croit maintenant; l'enseignement chrétien. Chez elle, la nouveauté serait une déchéance; car la nouveauté serait de l'homme, tandis qu'elle n'écoute que Dieu, seul capable de nous parler lui-même avec autorité, de sa nature incompréhensible. Arrière les systèmes humains, quand il s'agit de croyances religieuses! *Jésus-Christ seul a les paroles de la vie éternelle*, et seul Pierre est chargé de nous les transmettre et de nous les enseigner. C'est ce qu'il fait depuis dix-neuf siècles.

XV.

SAINT DENYS.

Nous ne saurions taire le nom de saint Denys, autre disciple de saint Paul; c'est un des plus vaillants lutteurs de la primitive Église. Il a pris, on peut dire, corps à corps le patriarche de l'hérésie, Simon le Mage et l'a terrassé, en exposant la doctrine de Jésus-Christ. Telle était sa méthode, il discutait fort peu. « Je ne sache pas avoir jamais disputé contre les Grecs, écrivait-il à saint Polycarpe, ou contre d'autres errants, persuadé qu'il suffit aux hommes de connaître et d'exposer la vérité directement et telle qu'elle est. Dès qu'on l'aura légitimement démontrée et clairement éta-

blie, en quelque espèce que ce soit, par là même, il sera prouvé que tout ce qui n'est pas elle, tout ce qui en porte frauduleusement la ressemblance, n'est effectivement pas elle, ne lui ressemble pas, et que c'est plutôt une apparence qu'une réalité. Ce serait donc en vain qu'on réfuterait tantôt ceux-ci, tantôt ceux-là. Voici par exemple, un homme qui prétend me présenter une monnaie portant l'effigie du prince et parfaitement authentique. Il peut arriver cependant qu'il n'ait qu'une pièce fausse, très bien imitée. Je suppose même que vous le lui avez démontré, un autre après lui, puis un autre encore, reviendront discuter sur le même objet. Mais au contraire si l'on établit positivement une assertion de sorte qu'elle puisse braver les attaques des adversaires, alors tout ce qui lui est absolument opposé tombera de soi-même, devant l'immuable persistance de la vérité prouvée. C'est par suite de cette conviction, à mon avis très raisonnable, que je n'ai pas tenu à discuter contre les Grecs et les autres errants : ce m'est assez, si Dieu le permet, de connaître la vérité d'abord, et de l'exposer ensuite comme il convient. » (Ép. à Polyc. Traduction de Mgr Darboy.)

En conséquence, l'Aréopagite expose clairement la vérité sur Dieu. « D'après ce qu'il nous a manifesté de lui-même dans les Écritures, dit-il, Dieu est la cause, l'origine, l'essence et la vie de toutes choses ; il rappelle et ressuscite ceux qui s'étaient séparés de lui ; il refait et restaure ceux qui avaient laissé corrompre en eux sa divine image. Il est la lumière des illuminés, la sainteté des parfaits. C'est en sa divinité que les créatures se divisent, en sa simplicité qu'elles se simplifient, en son unité qu'elles atteignent elles-mêmes l'unité. Il est le principe radical et suréminent de tout principe ; il manifeste le secret de sa perfection avec une sage bonté. En un mot, il est la vie de ce qui vit,

l'essence de ce qui est, le principe et la cause de toute vie, de toute existence, par la fécondité de son amour qui a produit et qui conserve les créatures. »

Rappelons-nous ce que disait le Mage, et nous verrons qu'en établissant ainsi l'unité de Dieu, comme essence, et la Trinité des Personnes divines, l'Aréopagite renverse le système absurde de Simon, système où le Dieu caché, inaccessible à l'intelligence, plongé dans le silence dédaigne de se mettre en rapport direct avec la créature. Que fait-il alors ? Il crée deux générateurs, dont l'un illumine les sphères d'en haut, et le second les sphères inférieures : le premier est comme père, le second joue le rôle de mère, et engendre tous les êtres. Mais s'il crée, il se met donc en rapport direct avec la créature, ce qui implique contradiction avec lui-même.

Écoutez et savourons ce qui suit : « Pour nous faire connaître et louer la divinité, les théologues (Écrivains sacrés de l'Ancien et du Nouveau Testament) ont composé tous les noms dont ils l'appellent, d'après ses attributs et ses œuvres augustes. Dieu est célébré tantôt comme unité suprême, à raison de sa simplicité, de son absolue indivisibilité en laquelle les hommes sont créés avec leur individualité propre, et malgré leurs puissances multiples et diverses, ramenés à un merveilleux ensemble et à une sorte de divine unité ; tantôt comme trinité, pour exprimer cette suréminente fécondité des trois personnes, d'où tire son origine et son nom toute paternité au ciel et sur la terre. Il est loué ici comme auteur souverain de tout, parce qu'effectivement toutes choses ont reçu l'être de sa bonté créatrice ; là comme sagesse et beauté, parce que les êtres, s'ils conservent leur nature dans sa pureté originelle, sont pleins de divine harmonie et de beauté céleste. Enfin, il est excellemment nommé notre ami, parce qu'une des personnes divines daigna se faire véritablement

homme, rappeler à soi et s'unir l'infirmité humaine ; miraculeuse alliance, où deux substances se rencontrent dans le seul Jésus, où l'Éternel fut soumis aux conditions du temps, où celui qui dépasse infiniment toute nature, si élevée qu'elle soit, descendit jusqu'au néant de la nôtre, sans que néanmoins ses propriétés diverses en fussent aliénées et confondues. En un mot, il y a une foule d'autres lumières, conformes à celles de l'Écriture, que nos pères dans la foi nous ont transmises, dans le secret de leur enseignement traditionnel. »

On aime à voir l'illustre Aréopagite exposer ainsi à sa manière savante nos dogmes sacrés, qu'il environne de respect et d'amour, dont il fait la lumière de son génie et le point d'appui pour s'élever jusqu'à la contemplation de la vérité éternelle.

Ici-bas nous ne la voyons qu'à travers des figures, des ombres, des symboles. « Mais quand nous serons incorruptibles et immortels, quand le Christ nous aura associés à sa félicité glorieuse, alors, comme il est écrit, nous habiterons éternellement avec le Seigneur ; admis à la chaste contemplation de sa sainte humanité, il nous inondera des torrents de sa splendide lumière, comme il arriva aux disciples dans le mystère de la transfiguration ; il fera luire ses clartés intelligibles sur notre âme alors dégagée de la matière et des passions, et parmi les douces d'une inconcevable union, elle s'enivrera des rayons épanouis de ce merveilleux soleil, à peu près comme les célestes intelligences, car, ainsi que le dit la parole de vérité, nous serons semblables aux Anges et enfants de Dieu, puisque nous serons enfants de la résurrection. » (Des noms divins, ch. 1.)

On reconnaît facilement ici le disciple de saint Paul, et cette élévation sur le ciel, semble un écho des Épîtres de cet Apôtre, et de ses visions célestes.

Redescendu sur la terre, saint Denys ajoute : « Le

divin législateur a voulu que notre sainte hiérarchie fût une sublime imitation des hiérarchies célestes ; et il a symbolisé les armées invisibles sous des traits palpables et sous des formes composées, afin qu'en rapport avec notre nature, ces institutions saintement figuratives l'élevassent jusqu'à la hauteur et à la pureté des types qu'elles représentent. Car ce n'est qu'à l'aide d'emblèmes matériels que notre intelligence grossière peut contempler et reproduire la constitution des ordres célestes. Dans ce plan, les pompes visibles du culte nous rappellent les beautés invisibles ; les parfums qui embaument les sens, représentent les suavités spirituelles ; l'éclat des flambeaux est le signe de l'illumination mystique ; le rassasiement des intelligences par la contemplation a son emblème dans l'explication de la sainte doctrine ; la divine et paisible harmonie des cieux est figurée par la subordination des divers ordres de fidèles, et l'union avec Jésus-Christ par la réception de la divine Eucharistie. » (De la hiérarchie céleste, ch. 1.)

Il y a loin de ces descriptions à celles du *Cosmos* de Simon le Mage. On sent que le Samaritain a voulu créer un monde à sa façon, tandis que saint Denys décrivait la réalité, telle qu'il l'avait apprise, non pas précisément par l'Écriture, mais par la tradition orale, objet de la loi du secret.

Où, il y avait pour les premiers chrétiens, sans cesse exposés aux persécutions une loi du secret pour abriter leur hiérarchie et leurs mystères. Voici une page fort intéressante et très instructive à ce sujet. S'il est vrai de dire que les Francs-Maçons ont emprunté, comme doctrine, aux Gnostiques et autres hérétiques, ne semble-t-il pas que leurs fondateurs ont copié l'Église ? Lisons.

« Nos premiers chefs dans la hiérarchie, pleins des

grâces célestes dont la bonté de Dieu les avait comblés, reçurent la mission d'en faire part à d'autres, et puisèrent eux-mêmes dans leur sainteté le généreux désir d'élever à la perfection et de déifier leurs frères. Voilà pourquoi dans leurs enseignements écrits et non écrits, ils nous firent entendre par des images sensibles ce qui est céleste; par la variété et la multiplicité ce qui est parfaitement un; par les choses humaines ce qui est divin, et par ce qui est familier, les secrets du monde supérieur. Ils agirent ainsi, d'abord à cause des profanes qui ne doivent pas même toucher les signes de nos mystères, et ensuite parce que notre hiérarchie, se proportionnant à la nature humaine, est toute symbolique et qu'il lui faut des figures matérielles pour nous mieux élever aux choses intelligibles. Toutefois le sens des divers symboles n'est pas inconnu aux hiérarques, mais ils ne peuvent le révéler à quiconque n'a point encore reçu l'initiation parfaite; car ils savent qu'en réglant nos mystères d'après la tradition divine, les Apôtres ont divisé la hiérarchie en ordres fixes et invariables, et en fonctions sacrées qui se confèrent d'après le mérite de chacun. C'est pourquoi, plein de confiance en vos religieuses promesses (car il est pieux de le rappeler) je vous ai appris ce devoir et d'autres secrets semblables, et je compte que vous ne manifesterez les hautes explications de nos cérémonies qu'aux pontifes vos collègues, et que vous leur ferez prêter le serment traditionnel de traiter purement les choses pures, de ne communiquer qu'aux hommes divins les choses divines, aux parfaits les choses parfaites, et aux saints les choses saintes.

Ainsi parle l'Aréopagite à l'évêque Timothée, en lui adressant son traité de la *Hiérarchie ecclésiastique*.

L'âme chrétienne tressaille de joie, et d'une sainte fierté, en contemplant ces monuments que l'histoire de

l'Église nous a conservés; ils deviennent pour les esprits droits des preuves irrécusables de la vérité et de la divinité du Christianisme, et l'on se dit à leur aspect: Dieu seul peut être le principe de ces paroles merveilleuses, qui enchantent l'âme; de ces vertus suaves, dont la beauté ravit les cœurs; de ces nobles caractères, qu'on ne se lasse pas d'admirer, parce qu'ils semblent composés de toutes les qualités les plus exquises, à la fois, de la nature et de la grâce.

A nos yeux, rien ne célèbre et ne chante les triomphes de l'Église autant que ces exposés de la doctrine chrétienne, et ces récits, pleins des suavités de la grâce divine.

XVI.

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF.

Un siècle à peine s'est écoulé, depuis que Jésus enfant apparaissait dans l'étable de Bethléem, entre les bras de Marie, pauvre fille de Nazareth, et voici que moins de cent ans après, le monde est rempli de son nom et la terre l'adore!

Pour arriver à ce degré de gloire et à ce triomphe universel, a-t-il eu des armées, qu'il a lancées, comme Alexandre les siennes, à travers les nations? A-t-il possédé des trésors pour acheter au moins le prestige dont il est partout environné? Son éloquence a-t-elle, comme celle des grands orateurs grecs, retenti sur toutes les plages? A-t-il possédé et mis à profit quelques-uns de ces moyens qui enthousiasment les peuples, en flattant leur amour de la liberté et leurs passions, jamais satisfaites? Non, le Christ Jésus n'a point eu d'armée, ni de trésors:

son éloquence, quoique divine, n'a fait tressaillir que les foules et les solitudes, irritant le vice qu'elle flétrissait et attachant à la vertu les cœurs de bonne volonté. Au peuple, Jésus a rappelé ses devoirs, à tous l'obéissance à Dieu et le respect de l'autorité. Comment donc expliquer qu'à peine mort sur une croix comme un criminel, il attire tout à lui, et qu'avec douze pauvres bateliers, de leur fond, ignorants, pauvres, timides, privés de toute culture intellectuelle et de tout crédit, il arrive à remplir le monde de sa doctrine; doctrine céleste, crucifiante pour l'orgueil, la volupté et l'avarice; doctrine d'une perfection qui fait reculer aujourd'hui nos courages, et qui a cependant vaincu tous ces cœurs de païens et de païennes, habitués à nager dans la volupté, et à y vivre, comme le poisson dans les eaux de la mer? Des millions de serviteurs et de servantes, sortis de tous les rangs, même du palais de César, de Néron, sont venus se jeter à ses pieds, l'adorer, et vivre de son amour! Lui, invisible, caché sous l'apparence eucharistique, est devenu l'objet des plus sublimes amours, que la terre jamais ait pu admirer, puisque durant les quelques siècles, qui ont suivi sa mort, plus de douze millions de martyrs lui ont prouvé en mourant pour lui, qu'ils l'aimaient vraiment à la folie! Oui, mon Dieu, à la folie! Car il vous a plu à vous-même, de nous aimer jusqu'à la folie de la croix, et les âmes se sont élevées jusqu'à cet héroïsme! Le monde s'étonne, comme si vous n'aviez créé l'amour que pour ceux qui le profanent, en fléchissant le genou devant une créature, en chantant la volupté, en buvant aux coupes enivrantes des folles amours de la terre. Non, Seigneur, quand vous avez apporté du ciel ce feu, l'amour divin, la *charité*, vous nous l'avez donné comme une étincelle de cet Amour infini, qui lie votre Père à vous, et vous à votre Père, afin que consumés de cette Flamme divine nous fus-

sions tous consommés dans l'unité. La *charité*! qui la possède, la connaît; et il sait que ses joies sont plus suaves que toutes les joies de la terre; qu'elle est la racine de toutes les vertus, la maîtresse, qui commande à tout et remplit le monde de ses bienfaits, pour nous consoler de toutes les haines et de toutes les ingratitude. Oui, ô Christ, vous avez opéré ces merveilles sur la terre, par votre puissance infinie, parce que vous êtes bon, vous êtes Dieu! Vous êtes Roi! Vous êtes Père! C'est pourquoi, vous ne vous laissez jamais des aveuglements, des ignorances, des révoltes insensées des hommes, vos sujets et vos enfants, dont vous dites à votre Père, offensé en vous! Père, *pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font.*

CHAPITRE V.

DEUXIEME COMBAT.

I.

PERSÉCUTIONS DES EMPEREURS.

Pour bien comprendre la nature de ce combat, souvenons-nous des paroles que l'Ange Gabriel adressait à la Sainte Vierge Marie : « Voilà que vous concevrez en votre sein, et vous enfanterez un fils, et vous l'appellerez du nom de Jésus. Il sera grand, et s'appellera le Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père; et il régnera sur la maison de Jacob éternellement, et son règne n'aura point de fin. » (Luc 1. 31, 32.)

Ici la royauté de Jésus-Christ est bien affirmée : il s'appelle le Fils du Très-Haut, voilà son nom, son vrai nom ; il est donc Roi, et à jamais, puisque ce privilège est dans l'essence même de sa nature.

Relisons maintenant ces autres paroles du vieillard Siméon à Marie, le jour de la Purification, alors qu'il tenait lui-même le divin Enfant dans ses bras. «... Mes yeux, Seigneur, ont vu votre Saint, que vous avez préparé devant la face de tous les peuples. Lumière pour l'illumination des Gentils et gloire de votre peuple

Israël... Voici lui ce qui est établi pour la ruine et pour la résurrection d'un grand nombre dans Israël, et en signe auquel il sera contredit, et le glaive transpercera votre âme, afin que les pensées de beaucoup de cœurs soient révélées. » (Luc 11. 30-35.)

Le Christ Roi illuminera les peuples : ceux qui s'attacheront à lui et marcheront sous son drapeau, sortiront de la tombe morale, où le péché les a jetés comme des cadavres sans vie, et ceux qui détourneront les yeux de sa divine lumière, demeureront dans la ruine et la mort.

Il sera, sous les yeux de sa mère, cloué à la croix, élevé dans les airs sur ce trône qu'il a choisi; et c'est de là, qu'il demandera aux hommes s'ils veulent reconnaître en Lui leur Roi légitime du ciel : chacun alors devra révéler sa pensée intime, en se déclarant son sujet, ou bien en disant comme les Juifs : *Je ne veux pas que celui-ci règne sur moi.*

C'est pourquoi, Jésus-Christ, réalisant la prophétie de Siméon, a été élevé au Calvaire entre le ciel et la terre. Les foules passaient et repassaient sous son regard mourant, et là se révélaient les pensées de chacun : ceux-ci, comme Marie, Jean, les saintes femmes et les fidèles l'adoraient; le Centurion et ses soldats disaient : *Celui-ci était vraiment le Fils de Dieu*, et les autres se moquaient de Lui, haussant les épaules et prononçant des blasphèmes.

Jésus-Christ, par le ministère des Apôtres, fut donc montré à la terre, sur sa croix, et nous avons vu les pensées des hommes se révéler : les uns se sont convertis, les autres se sont détournés de Jésus-Christ; car l'homme a la faculté de choisir entre la vérité et l'erreur, et c'est ce qui constitue sa liberté. L'Église continue le ministère des Apôtres, et chacun de nous répond à son gré selon les pensées intimes de son cœur : *Je m'atta-*

che à Jésus-Christ pour jamais, il est mon Dieu et mon Roi; ou bien : *Je ne veux pas qu'il règne sur moi.*

Or, les Empereurs romains disaient, dans leur orgueil : Le Christ ne régnera, ni sur nous, ni sur notre peuple; et pour l'empêcher de régner sur Rome et le monde, conquis par les armées romaines, ils tuaient les chrétiens, révélant ainsi leurs pensées intimes.

N'est-ce pas, en réalité, en cela, que se trouve la synthèse de la vie des peuples et des individus? Chacun d'eux prend Jésus-Christ pour Roi, ou le rejette; et quand un peuple a fini sa carrière et qu'il disparaît, il a répudié ou servi le Christ. De même, quand nous sommes parvenus au terme de notre vie, nous avons été chrétiens dans nos pensées, nos aspirations et nos actes, ou païens.

Alors pour les âmes, qu'une autre vie attend, se dresse un tribunal où Jésus-Christ, Roi éternel, juge tous les hommes. Il reconnaît ses fidèles sujets et les prend avec Lui, dans son ciel, pour jamais; les autres, il les chasse de sa présence. C'est ainsi qu'il a été posé pour la ruine de ceux-ci, et la résurrection des autres. Telle est la parole de Dieu; telle est la vérité, et la vérité demeure éternellement : *Veritas Domini manet in aeternum.*

Voilà donc la raison d'être des persécutions, comme de tous les événements de la vie, heureux ou malheureux. Ils nous fournissent l'occasion de traduire au-dehors nos convictions intimes, nos sentiments; et de mettre en pratique ces paroles de l'Apôtre saint Paul : *On croit de cœur pour la justice, et on confesse de bouche pour le salut.* (Rom. x. 10.)

En étudiant l'histoire des Empereurs et de leurs victimes, nous verrons apparaître la haine des persécuteurs contre Jésus-Christ et l'amour ardent des martyrs pour ce divin Maître : ceux-ci triompheront en tom-

bant, et ceux-là seront vaincus en frappant. Leur mort, à ces dieux de la terre, montrera que la main du Dieu d'infinie justice, quoique invisible, s'appesantit souvent, dès ici-bas, sur les coupables.

II.

NÉRON.

Néron avait montré sa haine contre le Christ en persécutant cruellement les chrétiens, avec une furie vraiment satanique, se jouant des hommes, comme s'il avait voulu se venger du Dieu qu'il abhorrait, dans l'humanité sa fille. Les Apôtres Pierre et Paul avaient rendu témoignage à la divinité du Sauveur Jésus, en mourant pour l'affirmer.

Néron venait de parcourir la Grèce en triomphateur, mais sur les théâtres, où il chantait, où il paraissait en histrion, où il moissonnait des milliers de couronnes. Comme il revenait, il apprit en abordant à Naples, le jour anniversaire de la mort d'Agrippine, sa mère et sa victime, que les Gauls s'étaient soulevés, ayant à leur tête Vindex. Cent mille hommes avaient répondu à son appel.

Néron parut ne pas s'en inquiéter; il se rendit au théâtre pour y voir lutter les athlètes.

Cependant Vindex marchait en avant, et déjà l'Italie entendait ses menaçants cris de mort contre l'impérial joueur de flûte; il s'unit aux armées d'Espagne, qui proclamèrent empereur, Galba. Vindex lui avait écrit : « Le genre humain vous veut à sa tête pour détrôner un monstre. »

A cette nouvelle, Néron perdit absolument la tête :

la main de l'éternelle justice se posait sur lui. Il songea à se faire proclamer roi de l'orient; à lire un discours au forum pour demander le gouvernement d'Alexandrie. Cependant la nuit s'avancait et la garde prétorienne peu à peu l'abandonnait.

Au lever de l'aurore, Néron était seul dans son palais désert. « Il voulut se jeter dans le Tibre, dit Suétone, mais la peur le retint. »

Phaon, l'un de ses affranchis, lui offrit pour refuge une maison qu'il avait, en dehors de la ville, entre la voie Salaria et la voie Nomentane, vers la quatrième colonne milliaire, et Néron sortit du palais par une porte dérobée, nu-pieds, couvert d'un manteau à capuchon de couleur sombre, la figure cachée d'un mouchoir. Sous ce déguisement, il monta à cheval, accompagné de quatre hommes seulement, dont l'un était Sporas. Devant le camp des prétoriens, il entendit les soldats qui le maudissaient et acclamaient Galba. Hors de Rome, un passant demanda aux cavaliers : Qu'est devenu Néron ? Un peu plus loin, un cadavre, jeté sur la route — peut-être un chrétien martyrisé par les ordres de Néron — effraya son cheval. Ce mouvement découvrit la figure de l'ex-empereur, un ancien soldat du prétoire le reconnut et le salua. Parvenus à un sentier de traverse qui conduisait à la demeure de Phaon, ils abandonnèrent leurs chevaux dans les broussailles, et ce fut à grand-peine qu'au milieu des roseaux d'un marais et étendant ses habits sous ses pieds, Néron put gagner le mur de clôture de la villa. En attendant qu'on lui procurât le moyen de pénétrer secrètement dans le jardin, Phaon l'engagea à se cacher dans une catacombe dont l'entrée était proche. Je ne veux pas m'enterrer vivif, répondit-il. Il resta donc un certain temps dans cette situation, et puisant quelques gouttes d'eau dans le creux de sa main, il but en disant : Voilà désormais

les breuvages de Néron ! Ensuite il se mit à arracher les épines qui s'étaient attachées à sa casaque. On avait cependant pratiqué à la muraille une étroite ouverture, par laquelle il se glissa en rampant sur les pieds et les mains. Il arriva ainsi à un pavillon écarté, où il s'étendit sur un lit garni d'un matelas et d'un vieux manteau pour couverture. Ses compagnons le pressèrent alors de s'arracher par le suicide aux outrages qui le menaçaient. Il fit creuser devant lui une fosse à sa mesure, et à chaque coup de pioche, il s'écriait en pleurant : Quel artiste va périr ! En ce moment, un des affidés que Phaon avait laissé à Rome pour être instruit de ce qui se passait, arriva, porteur d'un message. Néron saisit la dépêche; il lut que le sénat l'avait déclaré ennemi de la patrie, et le faisait rechercher pour le livrer au supplice prescrit en tel cas par les lois des aïeux. — En quoi consiste ce supplice ? demanda Néron. — On lui dit que le condamné était dépouillé, qu'on lui passait le cou dans une fourche et qu'on le battait de verges jusqu'à ce qu'il eût rendu l'âme. Épouvanté, Néron saisit deux poignards qu'il portait sur lui, en essaya la pointe et les remit dans leur gaine, en disant : L'heure fatale n'est pas encore venue ! puis il demandait à Sporas de commencer les lamentations funèbres; ou bien il suppliait qu'un de ses compagnons lui donnât l'exemple du suicide. Parfois il se reprochait sa propre lâcheté : Quelle honte pour moi ! disait-il. Il me faut du courage ! Allons, réveille-toi, Néron ! — Enfin, on entendit un galop de cavaliers, envoyés à sa poursuite. Il voulut s'enfoncer le fer dans la gorge; mais sa main tremblait, il fallut que son secrétaire Épaphrodite l'aidât dans ce lâche suicide. Il respirait encore quand le centurion, qui venait le saisir, pénétra dans l'appartement. Cet officier comprit que la justice était faite; il feignit devant le moribond une compassion qu'il n'avait

pas, et prit le pan de son manteau pour comprimer le sang qui jaillissait de la plaie béante. Il est trop tard ! bégaya Néron. Voilà donc la fidélité ! et il expira. Les yeux lui sortaient de la tête, et leur fixité glaçait d'horreur les témoins de cette épouvantable scène. » (Suétone, Néron, Ch. XLVII-L.)

Les empereurs aussi ont le Christ pour Juge : Néron le vit peut-être à l'heure de sa mort, lui demandant compte du sang de Pierre et de Paul ; du sang de ses enfants, qu'il avait immolés à ses caprices barbares ; il le vit dans sa divine colère, et ses yeux, sortis de la tête, se fixèrent sur Lui : leur fixité glaçait d'horreur ! Non, il ne faut pas se jouer du Christ, Roi éternel, fût-on empereur romain. Tous relèvent de Lui.

Néron, chargé de crimes, n'avait que trente ans ; la race des Césars s'éteignait avec lui. Son corps fut enterré près de la voie Flaminienne. Un jour, ses cendres seront jetées au vent pour faire place à la basilique de Sainte-Marie-du-Peuple, tandis que les restes de Pierre et de Paul reposeront à l'ombre de la glorieuse coupole de Saint-Pierre : ainsi le Christ frappe ses ennemis et honore ses amis.

III.

DOMITIEN.

Galba, Othon et Vitellius avaient tour à tour occupé la place de Néron, qu'ils avaient dû quitter bientôt sous l'effort de l'émeute fomentée par les Légions ; Vespasien était arrivé, et il avait montré plus de bon sens, quoique opposé aux chrétiens, confondus avec les Stoïciens, qu'il chassa de Rome. Saint Clément,

pape, fut une de ses victimes ; on l'exila en Chersonèse.

Titus avait succédé à son père, mort à soixante-neuf ans, en disant alors qu'il était couché : Un empereur doit mourir debout. Le vainqueur des Juifs eut l'honneur de présider à l'inauguration du Colysée, bâti par Vespasien, avec les bras de cent mille Juifs, amenés à Rome, en esclavage. Ce prince fut à juste titre appelé *les délices du genre humain*, à cause de sa sagesse et de sa bonté : le sang chrétien ne coula pas une seule fois sous son règne. Cependant le Vésuve détruisait Herculanium et Pompéi ; un épouvantable incendie dévora la bibliothèque d'Auguste, le Panthéon, le théâtre de Pompéi et, de nouveau, le temple de Jupiter Capitolin, rebâti par Vespasien : Titus se portait partout, se dépouillait de tout, et soulageait toutes les misères. Durant une peste, qui sévit alors, on le vit se porter auprès des malades, et là, sans nul doute, il se rencontra avec le pape saint Clet, qui avait succédé à saint Clément, ainsi qu'avec les prêtres nombreux qui desservaient Rome, divisée en vingt-cinq paroisses, à cette époque. Saint Clet avait fait de la maison où il était né, un hospice, pour le soulagement de tous les malheureux.

Rome commençait à respirer, lorsque soudain Titus mourut, là où son père était mort deux ans auparavant. Il avait à peine quarante et un ans. La ville fut plongée dans un deuil universel.

Domitien, second fils de Vespasien, et frère de Titus, lui succéda. Il fut soupçonné d'avoir fait empoisonner Titus, et les crimes qu'il commit confirmèrent assez ce soupçon. Ce fut un second Néron : celui-ci artiste dans le crime, l'autre sauvage dans ses forfaits.

Ceux qui pleurèrent Titus devinrent l'objet de sa haine, et il les frappa, soit en les livrant au bourreau, soit en les exilant. Écrire l'histoire devenait un crime

à ses yeux : Hermogène de Tarse fut décapité pour l'avoir fait, et ses copistes, crucifiés. Tous les philosophes, sans distinction, furent chassés de Rome, par un ordre ainsi conçu : « Tel est l'ordre de notre maître et de notre dieu. » Il fut entendu qu'il ne serait pas appelé autrement, dans les actes officiels, dans les lettres et les conversations particulières ; les statues du nouveau dieu furent solennellement inaugurées au Capitole. (Suetone, Domitien, ch. x.) « Tel était, dit Eusèbe, le second Néron qui devait signer contre les chrétiens un nouvel édit de persécution générale. »

Nous nous étonnons que le monde romain se pliat à de tels caprices et à un pareil avilissement : aurons-nous le droit de flétrir ces romains dégénérés, empereurs et sujets, si nous examinons de près les actes des chefs de peuple, qui, répudiant l'autorité du Pontife de Rome sur les nations, se déclarent chefs religieux de leur nation, autant que chefs civils ? L'histoire nous les montrera, ces empereurs et ces rois, exilant leurs sujets au gré de leurs passions, les mettant à mort, pour leur croyance. C'est encore l'homme fasciné par ce mot du serpent : *Eritis sicut dii* : Vous serez comme des dieux. Domitien l'avait entendu et goûté : il le mettait en pratique.

Le Pape saint Clet devint sa première victime. Il fut martyrisé à Rome, le 26 avril 83, et ses restes précieux déposés au Vatican, auprès de ceux de saint Pierre. Le siège épiscopal de Rome demeura vacant pendant vingt jours, après lesquels saint Anaclel lui succéda ; son Pontificat dura jusqu'en 96.

L'abbé Rorhbacher nous dépeint Domitien, semblable à un second Titus, pendant les premières années de son règne ; mais il reconnaît ensuite que bientôt, il devint un second Néron, par ses débauches et ses crimes inouis.

« La quatorzième année de son règne, dit-il, Domitien mit le comble à ses crimes par une violente persécution contre les chrétiens. Il en fit mourir un nombre prodigieux, tant à Rome que dans les provinces ; il envoya des exprès jusque dans les endroits les plus reculés de son empire, pour qu'on y traitât tous ceux qui faisaient profession de christianisme, comme ennemis déclarés de l'État. » Suetone fait mention de cette persécution. (Hist. Univ., t. IV, liv. xxvi.) Les persécuteurs, on le voit, sont toujours les mêmes, et réclament pour César, sa part, et puis celle de Dieu ; car pour eux César est dieu.

Parmi ses victimes, il faut citer des parents de l'Empereur, savoir : Flavius Clémens, son cousin germain et son collègue dans le consulat, et les deux Flavies Domitilles, l'une femme, et l'autre nièce de Flavius Clémens. A peine Flavius Clémens eut-il résigné le consulat, dit Suetone, que l'empereur le fit mourir pour athéisme : il refusait d'adorer les dieux ; de même Flavia Domitilla, son épouse. Leur nièce, du même nom, fut exilée à l'île de Pandatarie, dans la baie de Pouzzoles, avec une autre Domitilla, reléguée à Pontia. Tacite en parle.

Rappelons que saint Jean, l'évangéliste, fut aussi une de ses victimes, à Rome et à Pathmos. Il y eut des parents de Jésus-Christ, selon la chair, qui le confessèrent dans cette persécution par le martyre.

« Le supplice des chrétiens devenait un spectacle public, destiné à varier les émotions de l'amphithéâtre. À Pergame, l'évêque saint Antipas était enfermé dans un taureau d'airain, sous lequel on alluma un immense brasier, qui consuma le martyr. Dans l'Hellespont, Onésiphore, disciple de saint Paul, après avoir subi l'ignominieux supplice de la flagellation, était traîné par des chevaux fougueux, qui le mirent en pièces. Saint Ro-

mulus, évêque de Fiesole et disciple de saint Pierre, avait la tête tranchée. Saint Publius, successeur de l'Aréopagite, avait le même sort à Athènes; saint Sagar à Laodicée, et les prêtres Apulée et Marcel, disciples de saint Pierre, à Rome... Suétone, Dion Cassius disent que le nombre des martyrs fut immense sous Domitien, et Tacite écrit que ce tyran sembla vouloir épuiser, dans un seul et long accès, tout le sang de la République; enfin Plinè le jeune l'appelle « une bête féroce, dont la volupté suprême consistait à lécher le sang. » (Plin. secundus, paneg, 68.)

Voici comment les historiens, d'après Suétone et autres auteurs, racontent la mort de Domitien, comme Néron, persécuteur des chrétiens.

« Il y a quelque chose de vraiment providentiel dans la manière dont furent punis les crimes contre nature de Domitien. Le premier des sept coups de poignard qui délivrèrent l'empire de ce monstre de cruauté et de débauches fut porté par Stéphanas, l'ancien intendant des domaines de Flavius Clémens. » La confiscation au profit du trésor impérial avait suivi la sentence de mort prononcée contre le martyr consulaire. Stéphanas fut accusé d'avoir détourné des sommes considérables, sur les biens dont il avait en l'administration. Il se mit dès lors à la tête d'un complot qui avait pour but d'assassiner le tyran. On dit que l'impératrice elle-même entra dans cette conjuration. Soit que Domitien en eût quelque soupçon, soit, comme il le disait, que les mages chaldéens l'eussent effrayé par leurs prédictions sinistres, il est certain qu'il redoubla de précautions.

Il avait parmi ses secrétaires, le vieil Épaphrodite, qui avait aidé Néron à se donner la mort : il l'envoya au bourreau, comme peu sûr... Un astrologue germain, consulté par lui, lui donna les fréquents orages qui éclataient sur Rome, comme présage d'une révolution :

sur-le-champ, il lui fit couper la tête. Ce fut sa dernière victime. Quelques instants après, Parthénus, son chambellan favori, vint le prévenir qu'un homme demandait à lui parler, pour une révélation importante. C'était Stéphanas. Afin de détourner les soupçons, il avait eu soin, quelques jours auparavant, de faire courir, dans le palais, le bruit qu'il s'était cassé le bras. Il se présenta donc le bras gauche en écharpe. Je viens, dit-il, dénoncer à César un complot contre sa vie. Voici la liste des conjurés. — En parlant ainsi, il présentait un billet que Domitien se hâta d'ouvrir. En ce moment, Stéphanas le frappait d'un poignard qu'il avait caché dans les bandages de sa fausse blessure. Le coup n'était point mortel. Domitien saisit Stéphanas, le terrassa, et dans une lutte acharnée, quoiqu'il eût les doigts ensanglantés, il s'efforçait tantôt d'enlever l'arme, tantôt d'arracher les yeux à son meurtrier. En ce moment, Clodius, officier du palais, Morimus, affranchi du Chambellan, et Satorius, décurion des gardes, fondirent sur l'empereur, et l'achevèrent de six coups de poignard. (18 septembre 96). Domitien avait quarante-cinq ans. Telle fut la fin du second persécuteur de l'Église. (Voir Darras, t. VI, 435.)

Rome se livra à la joie. Par ordre du Sénat, on brisa les statues de Domitien; le peuple démolissait les arcs de triomphe, qui rappelaient sa mémoire abhorrée; la justice de Dieu vengeait les martyrs.

IV.

TRAJAN.

Après la mort de Domitien, Nerva, exilé par cet empereur dans les Gaules, fut appelé à régner. Il était âgé de soixante-dix ans. Il fit punir les délateurs, qui étaient nombreux, mais il dut subir les exigences des prétoriens, qui demandaient la mort des meurtriers de Domitien. Il eut beau se montrer à eux et leur dire, en se découvrant la poitrine: *Frappez! J'aime mieux mourir que d'abandonner lâchement ceux à qui je dois le trône!* son héroïsme fut inutile, et les soldats massacrèrent à ses côtés Parthénus et les principaux chefs de la conjuration.

Nerva comprit alors son impuissance, et le lendemain, il se rendit au Capitole, et d'une voix ferme, il prononçait ces mots: « Pour le bonheur du peuple et du sénat romain, pour ma tranquillité et mon repos personnels, j'adopte comme successeur et comme héritier, Marcus Ulpius Nerva Trajan. Je le proclame César. »

Trajan n'était point parent de Nerva. Il était né en Espagne, près Séville. Il avait passé sa vie dans les camps, battu les Parthes, et il venait de remporter une grande victoire sur les Germains, du côté de Cologne. Nerva lui écrivit de sa main pour lui apprendre cette fortune inespérée: « Vous vengerez, lui disait-il, les larmes qu'on a fait répandre au vieux Nerva. » (Dio. Cass. l. LXVIII, Nerva.)

Nerva, trois mois après, fut emporté par une fièvre

subite, et c'est à Cologne que Trajan fut proclamé empereur. Grand et doué d'une beauté mâle, que tous admiraient, ce prince unissait en lui de magnifiques qualités et des défauts graves. Il aimait, au retour de ses batailles, à se livrer à la débauche. Comme Caligula, il voulut qu'on rendit des hommages divins à ses statues, et Pline, son ami, le faisait. Le nouvel empereur, quittant la Germanie, traversa les Gaules en triomphe, et arriva à Rome, à pied, embrassant ses amis (99). On lui décerna tous les noms de *Père de la patrie*, de *divin César*, et on en créa un nouveau: *Optimus*.

Trajan ne fit point d'édit contre les chrétiens; seulement il les abandonna aux passions populaires, sans doute pour plaire au peuple. Sa justice n'allait pas plus loin.

Or, les passions populaires étaient fort excitées contre le Christianisme, qui envahissait toute la ville de Rome, rendait les temples déserts et faisait presque cesser les sacrifices. Au point de vue religieux, les chrétiens passaient pour athées, puisqu'ils n'adoraient pas les dieux. Ils ne se livraient pas aux plaisirs insensés de la foule; leur attitude même contrastait avec celle du reste du peuple, en qui se poignaient les vices et les aspirations du paganisme. Et puis les Césars, qui avaient joint un autel à leur trône, étaient empereurs dieux, les représentants de Jupiter sur la terre. On comprend dès lors, que chez le peuple romain, où le sens religieux était profond, on se portât à de cruelles persécutions contre les chrétiens. Le nom seul faisait leur crime.

Pour s'en convaincre, il suffit de lire la correspondance échangée entre Pline le Jeune et Trajan.

Nommé gouverneur de Bithynie par l'empereur, Pline lui écrivait: « Seigneur, dit-il, je me fais une obligation religieuse de vous exposer tous mes scrupu-

les. Qui peut, en effet, mieux que vous, dissiper mes incertitudes, ou éclairer mon ignorance? Je n'avais jamais assisté à l'instruction ni au jugement d'un procès contre les chrétiens; je ne sais donc ni en quoi consiste l'information à faire contre eux, ni sur quoi porte la condamnation, ni le degré de peines répressives à infliger. Mon indécision concerne plusieurs points que je ne puis résoudre. Faut-il admettre entre eux des différences d'âge, ou les assujettir tous, sans distinction de jeunes ou de vieux, à la même peine? Doit-on faire grâce à ceux qui se repentent, et dès qu'on a été chrétien, le crime subsiste-t-il, même après qu'on a cessé de l'être? Est-ce le nom seul, indépendamment de tout autre crime, qui tombe sous la vindicte légale, ou les crimes attachés au nom? Voici toutefois la conduite que j'ai tenue, vis-à-vis des chrétiens déferés à mon tribunal. Dans l'interrogatoire, je leur ai demandé s'ils étaient chrétiens. Quand ils le confessaient, je réitérais une seconde et une troisième fois la même demande, en les menaçant du supplice; ceux qui ont persisté dans leur affirmation, je les ai fait mettre à mort.» Suivent d'autres détails.

Il suffisait donc d'être chrétien, aux yeux de Pline, pour être digne de mort.

Trajan lui répondit: «Vous avez, cher Secundus, parfaitement agi, dans l'instruction du procès contre les chrétiens qui vous ont été dénoncés. Car d'ailleurs il serait impossible d'établir un mode uniforme et des règles fixes à leur égard. Il ne faut pas les rechercher; mais s'ils sont dénoncés et contraincus, il faut les punir; en observant toutefois que si l'accusé déclare qu'il cessé d'être chrétien, et qu'il le prouve par le fait même, c'est-à-dire s'il consent à adorer nos dieux, dans ce cas, quelle que soit la gravité des soupçons pour le passé, il faut lui faire grâce. Quant aux dénonciations anonymes, ne les

admettez jamais; elles seraient d'un détestable exemple; de pareils procédés ne sont plus de notre siècle. (Plin. Sec. Liv. X. Ep. xxvii.)

«Étrange dérision! s'écrie Tertullien. L'empereur en défendant de rechercher les chrétiens, reconnoît implicitement leur innocence; il ordonne néanmoins de les punir, comme coupables, sur une simple dénonciation!»

Malgré ces ordres, ou plutôt à cause de ces ordres, puisqu'il suffisait de signer son accusation pour qu'elle obtint son effet, beaucoup de chrétiens furent martyrisés. Citons Flavia Domitilla et ses compagnes Euphrasine et Théodora; en Chersonèse, le pape saint Clément; à Jérusalem, saint Siméon, évêque de cette ville et âgé de cent vingt ans, parent de Notre-Seigneur. Trajan lui-même voulut exécuter ses instructions à Pline.

«Vainqueur des Scythes et des Daces, et attribuant ses victoires à la protection des dieux, il crut qu'il manquera quelque chose à sa propre gloire et à la reconnaissance qu'il devait aux idoles, tant que les chrétiens refuseraient de les adorer. Il renouvela donc les ordres les plus rigoureux pour que tous les chrétiens fussent contraincus de sacrifier ou de mourir. L'empereur était alors à Antioche, préparant son expédition contre les Arméniens et les Parthes. Ignace, ce généreux soldat du Christ, évêque de cette ville, se présenta lui-même devant le prince. En l'apercevant, Trajan s'écria: Qui es-tu, misérable démoniaque? C'est donc toi qui oses transgresser nos ordres, et qui entraînes à la mort une multitude fanatique? — Ignace répondit: Personne n'a jamais appelé Théophore un démoniaque. Les démons fuient devant les serviteurs de Dieu. Je suis redoutable aux démons et dans ce sens j'accepte le nom de Θεοφορος. Par la puissance du Christ, mon roi, je brise les pièges des démons. Qui est ce Théophore dont tu me parles? demanda Trajan. — Celui qui

porte le Christ dans son cœur, répondit Ignace. — Ne vois-tu pas, dit Trajan, que nous aussi nous portons les dieux dans notre cœur, et que leur protection nous fait triompher de nos ennemis? — Ce ne sont point des dieux, reprit Ignace. Il n'est qu'un seul Dieu, celui qui a créé le ciel, la terre et les mers. Le Christ Jésus est le Fils unique de Dieu! Puissé-je le contempler un jour dans le royaume de sa gloire. — Trajan dit : Tu parles de ce supplicé, que Ponce-Pilate fit mourir sur une croix? — Oui, répondit Ignace. Sur sa croix, Jésus a crucifié le péché et son auteur : il a triomphé de toutes les erreurs et de toute la perversité des démons. Il les a pour jamais asservis au pouvoir de ceux qui portent le Christ dans leur cœur. — Ainsi, reprit Trajan, tu portes en ton cœur un crucifié! — Dieu lui-même l'affirme, reprit Ignace : « J'habiterai en eux, a-t-il dit. Je marcherai au milieu d'eux. » Sans l'entendre davantage, Trajan prononça cette sentence : Ignace, qui prétend porter en soi le crucifié, sera mis aux fers et conduit sous escorte à Rome, pour y être exposé aux bêtes dans l'amphithéâtre. — Grâces vous soient rendues, mon Seigneur et mon Dieu ! s'écria le confesseur. Vous daignez enfin couronner mon amour et me faire partager les chaînes de Pierre, votre Apôtre. En parlant ainsi, son visage rayonnait de joie : il pria ensuite pour son Eglise, la recommandant à Dieu, avec larmes, et, comme une noble victime, se remit aux mains des soldats. »

C'est ainsi que s'expriment les Actes parfaitement authentiques d'Ignace, écrits par Rhéus, Agathapode et Philon, disciples du grand évêque d'Antioche et témoins oculaires de son martyre.

Conduit d'Antioche à Séleucie, il fut embarqué, et après une navigation pénible, il aborda à Smyrne, ou Polycarpe, évêque, comme lui disciple de Jean, le reçut avec joie. Toutes les Eglises d'Asie lui envoyèrent

des évêques, des prêtres et des diacres, pour recevoir ses dernières bénédictions. Ignace les suppliait tous, et Polycarpe en particulier, de lui obtenir de Dieu, par leurs prières, la grâce d'achever son martyre. Dans sa charité pour le Christ, il répétait qu'il serait redevable de sa couronne aux prières et aux mérites des Eglises qui lui envoyaient des députations.

Il écrivait enchaîné, dans les moments que lui laissaient les soldats, des lettres enflammées d'un amour tout céleste. Aux Romains, il disait : « Il est bon de mourir pour Dieu afin de renaitre en lui... le christianisme n'est pas seulement une œuvre de silence, il est aussi une œuvre de force et de magnanimité... Laissez-moi devenir la pâture des bêtes féroces ; par elles, j'arriverai à Dieu. Je suis le froment de Dieu; il me faut être moulu sous la dent des bêtes, pour devenir le pain immaculé du Christ.... Laissez-moi arriver à cette pure lumière, aux rayons de laquelle je deviendrai l'homme de Dieu. Laissez-moi devenir l'imitateur de la passion de Jésus-Christ. Ah! si quelqu'un a l'amour de Jésus-Christ dans son cœur, il comprendra mon langage, et sachant l'ardeur qui me dévore, il aura pitié de moi. »

Le Théophile quitta Smyrne. Les soldats, qui l'escortaient, avaient hâte de le conduire à sa destination pour l'époque des jeux solennels dans l'amphithéâtre. Il aborda à Troade, puis à Napolé de Thrace. Là, on lui fit prendre la route de terre ; il traversa la Macédoine et l'Épire jusqu'au port d'Épidamne. (Durazzo, port de Dalmatie sur l'Adriatique). Il s'embarqua, descendit le golfe adriatique, entra dans la mer Tyrrhénienne. Les cités paraissaient et disparaissaient devant ses regards. Il salua Pouzzoles, que saint Paul avait honoré, enfin il aborda au port des Romains. (Ostie.)

Les jeux des Romains allaient finir. Cependant l'arri-

vée du saint martyr se répandit, et les frères de Rome vinrent au-devant de lui. La joie et la douleur se peignaient sur leur visage; heureux de contempler le Théophile, l'enfant qu'un jour à Capharnaüm, Notre-Seigneur avait tenu entre ses mains, et qu'il avait offert en exemple à ses Apôtres. On formait le dessein d'obtenir sa grâce du peuple; Ignace, après avoir donné le baiser à tous les frères, leur parla de sa soif ardente du martyre, en termes tels, qu'il les arrêta et les remplit d'admiration. Ignace fut conduit à l'amphithéâtre, et aussitôt exposé aux bêtes. Or, c'était le xiii des kalendes de janvier. (20 décembre 107.) Une foule immense encombrait les gradins. Le saint martyr Ignace fut exposé dans le cirque, près de l'autel élevé aux faux dieux. Les bêtes farouches se ruèrent sur lui, et selon ses vœux, il fut presque entièrement dévoré: Trajan était obéi.

« Nous assistions, les yeux baignés de larmes, à ce spectacle, disent les narrateurs. La nuit suivante, retirés dans la maison d'un chrétien, nous laissons couler nos pleurs avec nos prières. Fléchissant les genoux, prosternés, nous demandions au Seigneur de prendre en pitié notre douleur et de nous révéler quelque signe de la gloire de notre martyr. Épuisés de fatigue, le sommeil nous gagna; Ignace nous apparut. Quelques-uns d'entre nous le virent dans la gloire et leur tendant les bras pour les serrer sur son cœur; à d'autres il apparut dans l'attitude de la prière, intercédant auprès du trône de Dieu. Ces visions nous remplirent de joie; chacun de nous racontait celle dont il avait été favorisé, et nous unîmes nos voix pour rendre gloire à l'auteur de tous les biens, et proclamer la béatitude du saint Evêque. C'est dans ces sentiments que nous vous adressons la relation de son martyre, pour que vous puissiez en célébrer l'anniversaire, et qu'ainsi nous puissions tous

être admis à la participation des mérites de ce généreux athlète de Jésus-Christ, qui a terminé sa course selon l'ardent désir qu'il en avait manifesté. » (Martyr. Ignat. cap. v-vii.)

Remarquons surtout dans l'Épître de saint Ignace aux Romains cette salutation. « Ignace, surnommé Théophile, à l'Église riche des miséricordes reçues de la magnificence du Père et de Jésus-Christ, son fils unique; à l'Église, foyer de charité et de lumière par la volonté de Celui qui veut tout ce qui est conforme à la charité de Jésus-Christ, notre Dieu; à l'Église qui préside à l'universalité des assemblées fidèles dans la capitale de l'empire romain, Église digne de Dieu, Église chaste et bienheureuse, salut au nom de Jésus-Christ, fils du Père. » Peut-on mieux reconnaître la primauté de l'Église romaine?

Et ces autres paroles de la même Épître: « Mon amour a été crucifié, et le feu qui m'anime ne peut souffrir aucun aliment terrestre. L'Esprit vivifiant qui habite en moi, et qui parle à mon cœur, me dit intérieurement: Viens à ton Père. Aucune nourriture corruptible, rien de ce qu'on nomme les délices de la vie n'a de saveur pour moi. Il me faut le pain de Dieu, le pain céleste, le pain de vie, c'est-à-dire la chair de Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui dans ces derniers temps, s'est fait Fils de l'homme, en naissant de la race de David et d'Abraham. Il me faut le breuvage de Dieu, le sang de celui qui est charité et vie éternelles... » Qui saura jamais mieux chanter, et le sacrement de l'Eucharistie et les ardeurs de l'âme qui en a une soif divine? ®

Saint Jean Chrysostome nous rapporte que Rhéus, Agathopode et Philon, auteurs de ces Actes, reportèrent sur leurs épaules les ossements dédaignés par les bêtes, restes sacrés de leur père. Ils traversèrent les cités de

la Macédoine et de l'Asie Mineure, au milieu d'un peuple de fidèles, qui accouraient sur leur passage et s'agenouillaient, vénérant les Saintes Reliques.

Ne quittons pas ce héros, l'honneur du nom chrétien et surtout du Maître adorable qui l'avait formé, sans parler des six autres lettres d'Ignace. « La plus belle conquête de la philologie moderne, dit l'abbé Darras, est sans contredit celle qui nous a rendu le texte authentique des six autres lettres que l'illustre évêque d'Antioche écrivit aux chrétiens d'Asie et de Grèce, durant ce voyage triomphal qui le conduisit au martyre. Le séjour assez long qu'il fit à Smyrne lui permit de s'entretenir avec Onésime, évêque d'Éphèse; Damas, évêque de Magnésie; Polybe, évêque de Tralles, et l'évêque des Philadéliens, dont il ne nous a pas conservé le nom. Chacun d'eux accouru pour baiser ses chaînes, devait à prix d'argent obtenir de l'escorte romaine la faveur d'approcher du captif. Ils l'informaient des besoins de la foi dans leurs provinces, des difficultés de leur ministère; ils sollicitaient comme un trésor une lettre qu'ils pussent à leur retour, communiquer aux fidèles de leurs Églises, et conserver comme le testament du saint Martyr. Ignace profitait des quelques instants de répit que lui laissait la vigilance de ses gardes, pour rédiger de sa main, ou dicter une courte exhortation, qu'il remettait aux évêques. Échappées d'un seul trait au cœur apostolique du grand disciple de saint Jean, ces lettres furent longtemps et opiniâtrément discutées par la critique protestante. Aujourd'hui leur authenticité, scientifiquement établie, est un fait universellement reconnu. Nous pouvons, à l'aide de ces vénérables documents, pénétrer au cœur même des Églises primitives; saisir leur constitution, leur hiérarchie, leur discipline, leur culte; nous initier à leurs dangers, à leurs espérances, et étudier ce nouveau terme de com-

paraison entre la foi du catholicisme et la foi du 1^{er} siècle. » (T. VI, p. 531.)

La comparaison prouve que le symbole des Apôtres résumait la foi du premier siècle, et qu'il en est de même à notre époque. Est-ce que Dieu change? La religion, qui nous le fait connaître, peut-elle dire le oui et le non? Elle peut progresser, comme science doctrinale, non en elle-même, mais dans l'intelligence des chrétiens, par la méditation, l'étude plus approfondie de la Révélation divine et les travaux des génies supérieurs; mais quant à son objet, qui est Dieu, elle est évidemment immuable.

Disons nous-même quelques mots de ces Épîtres mémorables.

Voici de quelle manière commence l'Épître aux Éphésiens : « J'ai retrouvé ici avec grande joie le souvenir de votre nom, qui m'est si cher dans le Seigneur. A l'exemple du Dieu qui vous a rappelés à la vie par son sang, vous pratiquez dans sa perfection le devoir de la charité fraternelle. En apprenant que j'arrivais de Syrie, chargé de fers, pour l'honneur du nom chrétien et notre commune espérance, tous vous avez manifesté le désir de me revoir encore. Pendant que je ne songeais qu'à implorer le secours de vos prières auprès de Dieu, pour obtenir la grâce d'être dévoré par les bêtes, et de conquérir ainsi la couronne de mon témoignage, vous ne formiez qu'un vœu, celui de visiter et d'entourer mes chaînes. J'ai donc reçu, au nom du Seigneur, votre communauté tout entière en la personne d'Onésime, votre évêque, cet homme d'une charité inénarrable. Puissiez-vous tous l'aimer en Jésus-Christ! Puissiez-vous lui ressembler tous! Bénie soit la miséricorde de Dieu qui a daigné vous donner un tel pasteur.... Puisque la charité me contraint de vous écrire ces quelques lignes, je vous prévins donc et vous supplie de main-

tenir inviolable le lien de l'unité dans la science de Dieu. De même que Jésus-Christ, notre vie indéfectible, est la manifestation du Père ; ainsi les évêques, constitués sur différents points du monde, sont la manifestation de Jésus-Christ. C'est donc un devoir de rester, comme vous le faites, inséparablement unis à l'évêque. Votre vénérable *presbyterium*, digne du Dieu dont il est le ministre, forme avec votre évêque l'harmonieuse union qui existe entre la lyre et ses cordes. C'est ainsi que dans le concert de votre charité, les louanges de Jésus-Christ montent vers le ciel en un chant divin. Chacun de vous a sa place dans ce chœur où les mélodies de Dieu s'expriment par l'accord parfait de toutes les voix, pour célébrer le nom de Jésus-Christ. Telle est cette union immaculée, dans laquelle il vous faut persévérer. »

Celui qui parlait ainsi était chargé de chaînes ! Tant il est vrai que le juste est libre jusque dans les fers.

Après avoir parlé de l'Évêque, du clergé, du culte, Ignace fait mention des laïcs. « Que nul ne s'y trompe, dit-il, quiconque se tient éloigné de l'autel doit être privé du pain de Dieu.

« Si la prière d'un chrétien isolé a tant de force, que sera-ce de la prière de l'évêque entouré de toute son Église ? Celui donc qui ne vient pas à l'assemblée des fidèles affiche son orgueil ; il s'est déjà excommunié lui-même, il a prononcé sa condamnation. Évitions donc de résister à l'évêque, si nous voulons rester soumis à Dieu... Aussi Onésime fait le plus grand éloge de l'ordre divin qui règne parmi vous. Je sais par lui que vous vivez tous selon la vérité, que l'hérésie n'a pu faire de brèches au milieu de vous, que vous n'écoutez qu'un seul docteur et un seul Maître, Jésus-Christ. »

L'Épître de saint Ignace aux *Magnésiens* est aussi datée de Smyrne. Après avoir recommandé l'unité, par-

lé du clergé, du culte, il leur recommande de bien respecter leur évêque, malgré sa jeunesse. Damas, en effet, était peu âgé. « Ne vous laissez point séduire par des doctrines étrangères... Les divins prophètes ont vécu selon la loi de Jésus-Christ, son Fils, le Verbe éternel, sorti non point comme le disent les faux docteurs, de je ne sais quel *ΣΥΓΓ* (silence) mais engendré éternellement du sein du Père... »

La troisième Épître, qui est adressée aux *Tralliens*, est encore datée de Smyrne. Elle est pleine de charmes : « J'apprends, dit-il, que les tribulations de ce monde n'ont point altéré votre constance, votre foi. Tel est le témoignage que me rend Polybe, votre évêque, qui est venu à Smyrne se féliciter avec moi des chaînes que je porte pour Jésus-Christ. Dans sa charité pour un pauvre captif, j'ai reconnu et béni la vôtre. Vous vous montrez les véritables imitateurs de Dieu, soumis à votre évêque comme à Jésus-Christ ; au *presbyterium* comme aux Apôtres, pleins de déférence pour les diacres qui ne sont pas les dispensateurs d'aliments vulgaires, mais les ministres de l'Église... Fuyez les pâturages empoisonnés de l'hérésie... N'écoutez que les vrais prédicateurs de Jésus-Christ, réellement né de la race de David, et de la Vierge Marie. On le vit converser avec les hommes, rompre le pain avec eux et partager leur breuvage ; Il a réellement souffert sous Ponce-Pilate ; et fut réellement crucifié et il subit vraiment la mort, à la face du ciel, de la terre et de l'enfer. C'est réellement aussi qu'il ressuscita, par la puissance de son Père, et qu'il devint le type et le premier exemple de la résurrection que nous attendons nous-mêmes. »

On voit que le noble martyr combat les Docètes, lesquels prétendaient que le Verbe ne s'était incarné qu'en apparence, et que par conséquent tout n'avait été qu'apparent chez lui ; sa vie, sa mort, sa résurrection. C'é-

taut une hérésie, fille du Gnosticisme de Simon le Mage, appelée : *Le Docétisme*.

Alors Ignace indigné s'écriait : « En vérité, si tous ces phénomènes n'eussent été qu'une apparence fantastique, comme le prétendent les docteurs d'athéisme et d'infidélité, véritables fantômes eux-mêmes, pourquoi donc serais-je en ce moment dans les fers? Pourquoi toutes mes aspirations se dirigeraient-elles vers le bonheur de servir de pâture aux bêtes de l'amphithéâtre? Ma mort serait donc vaine? Tout mon apostolat serait donc une imposture? Arrière ces rejets de l'arbre du mal, dont le fruit donne la mort! Ils ne sont point de la plantation du Père. S'ils en étaient, on verrait apparaître parmi eux l'immortel rameau de la croix et son fruit incorruptible. C'est en effet par la croix que Jésus-Christ nous appelle à sa Passion, nous qui sommes ses membres. »

Dans son Épître aux Philadelphiens, datée de Troade, il recommande énergiquement à ce peuple le respect envers l'évêque, digne par son caractère et ses vertus de toute leur estime. On voit qu'alors comme maintenant, l'indépendance était une maladie héréditaire chez les enfants d'Adam, et qu'elle sévissait dans tous les rangs... « Sans doute les prêtres sont vénérables, disait Ignace : mais au-dessus d'eux préside le Pontife Suprême, devant qui s'ouvre le Saint des Saints, à qui seul les secrets de Dieu ont été transmis... »

Il écrit ensuite aux fidèles de Smyrne, les prévenant contre le Docétisme, contre les docteurs fantastiques, émissaires de Satan. Et parlant de Jésus : « Je le sais, moi, dit-il, il vécut dans sa chair après sa résurrection; je le sais et je le crois. Il est encore maintenant dans sa chair. Quand il apparut à Pierre et à ses compagnons, il leur dit : approchez et touchez-moi, voyez que je ne suis point un fantôme. Ils le touchèrent donc

et ils crurent, convaincus à la fois par la réalité de la chair et par la grâce de l'Esprit. C'est pour cela qu'ils affrontèrent la mort et la subirent victorieusement. »

Ce qui suit montre que quand on abandonne la foi, bien vite la charité s'éteint; que l'on cesse de pratiquer les bonnes œuvres; que n'étant plus soutenus par l'autorité dans la foi, on nie la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Ce phénomène s'est montré dans les individus, bien avant que Calvin l'élevât en système.

« Je veux vous mettre en garde contre les docteurs d'impiété. Non seulement vous ne devez pas les accueillir; il faut éviter, s'il est possible, jusqu'à leur rencontre. Qu'il vous suffise de prier pour eux et d'obtenir la grâce de leur conversion. Œuvre difficile! Mais Jésus-Christ, notre éternelle vie, a cette puissance. Je ne vous écrirai point leurs noms. A Dieu ne plaise qu'ils soient prononcés dans l'assemblée des fidèles, jusqu'à ce que ces malheureux reviennent à la Passion du Christ, qui est notre résurrection. Voyez cependant la conduite de ces insensés, qui se sont séparés de la grâce et de la vérité de Jésus-Christ. Ils ne connaissent plus la charité; nul souci des veuves, des orphelins, des opprimés, des captifs. Peu leur importe que leur frère soit enchaîné ou libre, qu'il souffre la faim ou la soif; ils n'assistent plus à nos réunions de prières, ils s'abstiennent de l'Eucharistie, parce qu'ils refusent de croire que l'Eucharistie est la chair de notre Sauveur Jésus-Christ, cette chair qui a souffert pour nos péchés, et qui a été ressuscitée par la puissance miséricordieuse du Père. »

On le voit, les incrédules n'inventeront rien, en fait d'erreurs. Leurs pères vivaient aux premiers siècles et ils n'ont pas été assez puissants pour étouffer l'Église,

ni la vérité. Toutes deux, gardées par l'Esprit-Saint, restent éternellement.

Le diacre Barrhus, qui partant de Troade, portait cette dernière lettre à Smyrne, en avait une autre adressée particulièrement à saint Polycarpe; c'est le testament du martyr; c'est son cœur déversé dans le cœur de son ami; c'est pour nous une page à méditer et à pratiquer à chaque instant de notre existence. Comme ces grandes paroles montrent bien que l'Esprit, auteur de ces dons parfaits, est immuable! Le son que rend l'âme d'Ignace, on le retrouve chez tous les saints, depuis dix-huit siècles. C'est un vaste concert, dans un accord parfait.

« Forcé, dit-il, par les soldats qui me conduisent, de quitter précipitamment Troade et de faire voile pour Napoli, je n'ai pu, comme je le voulais, écrire à toutes les Églises. Vous possédez la science de Dieu, chargez-vous de ce soin. Maintenez la dignité de votre rang, au prix de toutes les fatigues morales et physiques. Avant tout, sauvegardez l'unité, rien ne saurait lui être préféré. Supportez tous les autres, comme Dieu vous supporte. Sachez souffrir de leur part dans un sentiment de charité. Que votre prière soit perpétuelle. Demandez une sagesse toujours plus parfaite. Veillez; vous possédez l'Esprit qui ne sommeille jamais. Parlez à chacun le langage que cet Esprit vous inspire. Vaillant athlète, chargez-vous des infirmités de tous. Si le travail est plus grand, la récompense le sera de même. Il n'y aurait pas de mérite à n'aimer que les bons; triomphez des méchants par la mansuétude. Le même remède ne guérit pas tous les maux. Calmez par l'infusion de la charité les mouvements fiévreux de l'orgueil. Joignez toujours à la prudence du serpent la simplicité de la colombe. Pourquoi êtes-vous tout à la fois corps et esprit? C'est afin de pouvoir traiter avec calme les maux qui appa-

raissent, et découvrir ceux qui se cachent. Nulle vertu ne doit vous manquer; vous devez posséder l'abondance et la plénitude des dons. Vous êtes le pilote luttant contre l'orage; la tempête vous jettera au port; vous arriverez, avec les âmes dont vous êtes chargé, à la possession éternelle de Dieu. Soldat de Jésus-Christ, combattez avec les armes du jeûne et de la mortification; le prix sera l'immortalité. Ne vous laissez point effrayer par les sophismes des hommes d'erreur. Restez ferme, comme l'enclume sous le marteau. Être frappé, mais vaincre, tel est le devoir d'un grand athlète. Et que ne devons-nous pas souffrir pour Dieu, qui veut bien nous souffrir nous-mêmes? Soyez plus attaché que jamais à l'étude. Pesez la valeur du temps; attendez celui qui est au-dessus de tous les temps, l'Éternel, l'invisible devenu visible pour nous; l'impalpable, l'impassible devenu passible par amour pour nous. Ne négligez pas les veuves. Après Dieu vous êtes leur père. Que rien ne se fasse sans votre volonté; ne faites rien vous-même sans celle de Dieu. Que les assemblées soient fréquentes. Convoquez individuellement et par leur nom tous les chrétiens: Ne dédaignez point l'homme ou la femme esclave. Mais qu'ils ne se laissent point eux-mêmes entraîner à d'orgueilleuses pensées; qu'ils continuent à servir leurs maîtres avec plus de fidélité encore, c'est de Dieu qu'ils doivent attendre la vraie liberté. Qu'ils n'exigent point d'être rachetés aux frais de l'Église; ils se montreraient ainsi esclaves de la cupidité. Fuyez les pièges de l'hérésie; prévenez par des instructions fréquentes leur ravage parmi le peuple. Dites aux chrétiennes mes sœurs de persévérer dans l'amour de Jésus-Christ; de rester de corps et d'esprit, fidèles à leurs époux. Dites aux chrétiens mes frères d'aimer leurs épouses, comme le Seigneur aime l'Église. Celui qui est appelé à la vocation de la chasteté

doit s'y maintenir, pour la gloire du Dieu qui a vaincu la chair. Mais s'il vient à céder à des pensées de vaine gloire, il est perdu. Mais s'il ose s'élever contre son évêque, il est mort à Dieu. Que les mariages se célèbrent avec le consentement de l'évêque, et que tout y soit selon Dieu. Que tous écoutent leur évêque, s'ils veulent que Dieu les écoute. Mettez tout en commun, travaux, combats, souffrances, repos, veilles, comme les dispensateurs, comme les amis, les ministres de Dieu. C'est à lui que vous devez chercher uniquement à plaire; vous êtes ses guerriers, vous êtes à sa solde. Qu'il ne se trouve aucun déserteur dans ses rangs. Le baptême est votre glaive, la foi votre casque, la charité votre lance; la patience est votre arsenal. Le véritable fonds de réserve, ce sont vos œuvres. Faites en sorte qu'elles vous méritent une grande récompense. Soyez donc miséricordieux les uns pour les autres, dans la mansuétude de Jésus-Christ. Puissé-je vous revoir tous en son royaume éternel. » (S. Igo. Épît. à Smyrne.)

On retrouve dans ces paroles le disciple de Jean, lui-même disciple bien-aimé de Jésus. Ignace appartient, on le voit, à cette phalange d'hommes que l'antiquité a connus à peine, parce qu'elle n'avait pas reçu la plénitude de l'Esprit de Dieu. Ils portent en eux, comme un foyer d'amour céleste, qui les embrase et les enivre. Ils s'écrient comme Paul : *Ma vie à moi, c'est le Christ, et mourir m'est un gain*. Comme Ignace, ils ont hâte d'être dévorés par les bêtes, afin d'être un pain digne d'être offert à Jésus-Christ, et ils entendent au-dedans d'eux-mêmes des voix qui leur disent : *Viens au Père*. Dans le feu qui les transporte, ils passent au sein des peuples, tels que des hommes ivres de l'amour divin, comme nous verrons François d'Assise. Les uns contemplant avec ravissement ces hommes tout remplis de l'Esprit de charité, les autres s'en moquent; et le

peuple, qui finit toujours par sentir où est Dieu, d'instinct reconnaît en eux sa vertu, et quand le pauvre français, Benoît Labre, meurt à Rome dans sa profonde indigence, mais dans une atmosphère de grâces divines, le peuple s'écrie : *Le Saint est mort! Le Saint est mort!* et il lui fait les funérailles d'un bienheureux, comme fit à Ignace l'Orient tout entier : Ces triomphes se célèbrent dans l'Église catholique.

Martyre de saint Alexandre, pape,

Trajan continuait ses exploits en Orient, fier de marcher sur les traces d'Alexandre le Grand, l'idéal de tous les héros, et la persécution contre les chrétiens sévissait de toutes parts. Les victimes de la vérité, immolées aux dieux païens, ne pouvaient plus se compter; et cependant le nombre des chrétiens grandissait de plus en plus; les temples étaient déserts, les autels sans sacrificeurs et sans oblations.

À Rome siégeait un pape, jeune d'années, il avait trente ans, mais déjà chargé de mérites. Il succédait à saint Évariste, et gouverna l'Église de 108 à 117.

Le Liber pontificalis dit qu'il prescrivit la mémoire solennelle de la Passion de Notre-Seigneur, dans la prière sacerdotale du Canon de la messe. Nous comprenons l'opportunité de cette mesure, puisque c'était le moment où les Docètes niaient que Jésus eût souffert. Aussi fut-il bon de commencer la consécration, à l'autel, en disant : *Qui pridie quam pateretur*. Alexandre institua aussi l'usage de conserver dans les maisons l'eau bénite mêlée de sel, usage qui existait, du reste, chez les Hébreux, dans le sacrifice. « Dans toute oblation du Seigneur, dit le Lévitique, tu mêleras le sel. » (n, 13.)

Dans les Épitres de saint Alexandre, reconnues au-

thentiques, nous lisons : « Dans l'oblation des sacrements qui se fait à la solennité de la messe, il convient de rappeler la Passion du Sauveur. Le sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ ne peut en effet se reproduire sans qu'il nous rappelle la Passion où le corps du Sauveur fut crucifié, où son sang fut versé pour nous. Repoussez donc toutes les erreurs contraires. L'oblation du sacrifice doit consister uniquement dans le pain et le vin mêlé d'eau. Les Pères nous ont appris que le calice du Seigneur ne doit point être rempli de vin seul, ni d'eau seule, mais du mélange de l'un et de l'autre. La raison en est facile à comprendre. C'est que du cœur ouvert de Jésus-Christ s'échappèrent à la fois du sang et de l'eau, après la Passion. Quant au mode sacramentel, pour l'oblation du pain et du calice, il a été fixé par la vérité même. Nous lisons dans l'Évangile : « Jésus prit le pain, le bénit, et le donna à ses disciples, en disant : Prenez et mangez. Ceci est mon corps, qui sera livré pour vous. Semblablement après la Cène, il prit le calice et le donna à ses disciples, en disant : Prenez et buvez-en tous, parce que c'est le calice de mon sang, qui sera versé pour vous et pour la rémission des péchés. » Nos crimes et nos péchés sont en effet détruits par ces divins sacrifices. »

Les Actes de saint Alexandre, retrouvés dans la bibliothèque vaticane, sont aujourd'hui confirmés par l'invention du tombeau de ce saint Pape, dans une crypte de la *Via Nomentana*. Ils commencent ainsi : « Alexandre qui siégea le sixième sur la chaire du bienheureux Pierre, Apôtre, était un homme d'une sainteté incomparable; jeune d'années, il était vieux par la foi. La grâce divine lui concilia tellement l'affection de la ville de Rome, qu'il convertit à Jésus-Christ un grand nombre de Sénateurs. Une de ses premières conquêtes fut le préfet de Rome, Hermès, qu'il baptisa avec sa femme, sa

sœur et ses fils, et douze cent cinquante esclaves qui lui appartenaient, en un seul jour de Pâques. Avant de recevoir l'eau régénératrice, Hermès leur rendit à tous la liberté; ils continuèrent à servir libres celui qu'ils avaient servi esclaves; Hermès leur distribua tous ses biens.

« Cependant l'empereur Trajan venait d'envoyer à Rome le chef de sa milice, Aurélianus, avec ordre de mettre à mort tous les chrétiens. Dès son arrivée les prêtres païens vinrent lui dénoncer le fait; Hermès et le pape Alexandre furent jetés dans un cachot. Sur leur passage, la foule, soulevée par les pontifes idolâtres, poussait des cris de mort : Qu'on les brûle vifs ! disait-elle. Ce sont eux qui rendent nos temples déserts et qui ont détourné des millions d'hommes du culte des dieux... »

Le tribun Quirinus interrogea Hermès, et Aurélianus se réserva Alexandre. Ces interrogatoires sont admirables de foi, de grandeur d'âme, de force héroïque, chez nos martyrs, tandis que la haine et la rage éclatent chez Quirinus et Aurélianus.

« Parle, disait celui-ci à Alexandre, ou je vais te livrer aux fouets des lieuteurs. — Quoi, dit Alexandre, vous prétendez m'arracher, par des menaces, la révélation de nos mystères ! C'est à moi que vous tenez un pareil langage ! Mais, en dehors de mon roi qui est aux cieux, nulle puissance ne saurait me faire trembler. Sachez que tous les chrétiens subissent toutes les tortures, sans prononcer une seule parole qui puisse trahir le secret de leur foi. Ils le livrent cependant tout entier à la docilité des humbles disciples. — Alors Aurélianus crut devoir faire intervenir la toute-puissance impériale, dont il était le représentant. Trêve de subterfuges ! dit-il. Tu n'es point devant un juge ordinaire. Je suis le délégué de Trajan, le maître du monde. — Prenez gar-

de, dit Alexandre. La toute-puissance dont vous vous faites gloire sera bientôt réduite à néant. »

Alexandre fut étendu sur le cheval; on lui déchira les flancs avec des ongles de fer, et on avivait les plaies saignantes avec des torches enflammées. Le martyr souffrait en priant. Insensé, lui dit Aurélianus, tu n'as pas quarante ans! pourquoi perdre à plaisir ton existence? Plût à Dieu, dit le martyr, que vous ne perdiez pas vous-même votre âme immortelle! En ce moment la femme d'Aurélianus lui envoya dire: « Mettez Alexandre en liberté. C'est un saint. Si vous persistez à le torturer, la vengeance divine éclatera sur vous, et j'aurai le malheur de vous perdre. — Alexandre est jeune! répondit Aurélianus. Demandez à ma femme si telle n'est pas la raison du tendre intérêt qu'elle lui porte. » En réalité, la femme d'Aurélianus était chrétienne et son mari l'ignorait. Quand le Pontife, épuisé par la perte de son sang, fut descendu du cheval, on amena Éventius et Théodulus.

« Aurélianus s'adressant à Alexandre: Dis-moi, qui sont ceux-ci? — Ce sont deux saints, deux prêtres, répondit Alexandre..... » Suit l'interrogatoire d'Éventius et de Théodulus. Leurs réponses sont sublimes de foi, de grandeur d'âme, d'amour pour Jésus-Christ. Ils eurent la tête tranchée..... « Alexandre, réservé à un supplice plus rigoureux, eut tout le corps percé lentement par des pointes d'acier, jusqu'à ce qu'il rendit l'âme. Aurélianus insultait à leurs cadavres, quand il entendit une voix du ciel qui lui disait: Ces morts, que tu outrages, sont maintenant dans un lieu d'éternelles délices, mais toi tu vas descendre en enfer! Saisi d'horreur, le magistrat rentra dans son palais, tremblant de tous ses membres. Il appela Sévérina sa femme. « J'ai cru voir, lui dit-il, un jeune homme au visage étincelant; il a jeté à mes pieds comme une épée flamboyante, et

m'a dit: Aurélianus, tu vas maintenant recevoir ta récompense! Un tremblement nerveux s'est emparé de moi. La fièvre me dévore. Que faire? Invoque ton Dieu pour moi; prie-le de me faire miséricorde. — Sévérina répondit: J'irai moi-même ensevelir les saints martyrs, ils intercéderont pour nous. — Elle alla donc, et dans un de ses domaines, au septième milliaire de Rome, sur la *Via Nomentana*, elle déposa de ses mains Éventius et Alexandre dans le même tombeau. Théodulus fut enseveli seul, dans un sépulcre à part. Les prêtres de Rome et tous les fidèles avaient accompagné les corps des martyrs. Ils demeurèrent réunis, pendant que Sévérina revint en toute hâte près de son époux. Aurélianus était en proie au plus violent délire; une fièvre ardente le consumait; des paroles incohérentes sortaient de ses lèvres; parfois cependant il lui échappait des imprécations contre lui-même; il se reprochait son crime. — Infortuné, dit Sévérina, vous avez méprisé mes conseils! La main de Dieu s'appesantit sur vous! Bientôt Aurélianus expira dans des convulsions atroces. Sévérina se revêtit d'un cilice; elle vint se prosterner sur la tombe des martyrs, et ne voulut plus quitter ce lieu. Plus tard, lorsque le Pontife Sixte fut arrivé de l'Orient, elle obtint qu'un évêque y célébrerait chaque jour les saints mystères. Voilà pourquoi un prêtre est demeuré jusqu'à ce jour attaché à cet oratoire. Or, le martyre des saints Alexandre, Éventius et Théodulus eut lieu le cinq des nones de Mai (3 mai 117); Gloire à Dieu dans les siècles des siècles. Amen! » (Act, S. Al. Ch. IV. Bolland. 3 mai.)

Mort imprévue de Trajan.

Saint Alexandre avait dit à Aurélianus, qui lui parla de Trajan: « La toute-puissance dont vous vous faites

gloire, sera bientôt réduite à néant ». En effet, l'empereur, qui avait parcouru tout l'Orient en compagnie de la victoire, toujours fidèle aux Aigles romaines, avait dû s'arrêter devant une petite forteresse arabe, Atra, défendue par une tribu d'Aguréniens; vainement le grand conquérant s'était élancé le premier à l'assaut, sur la brèche déjà ouverte, il avait dû se retirer vaincu et découragé. Le soleil ardent du désert dévorait ses troupes; deux mois durant, l'armée mourut de soif, de faim et de fatigue. De retour à Antioche, Trajan remit le commandement de l'armée au César Adrien, favori de l'impératrice Plotina, et annonça l'intention de quitter l'Orient pour retourner à Rome.

Les historiens racontent qu'il s'embarqua sur un navire qui devait côtoyer l'Asie Mineure, mais qu'à peine il avait fait soixante lieues, qu'une violente dysenterie le força de relâcher à Scinonte. Un soupçon d'empoisonnement traversa son esprit. Il fit part de cette crainte à ses familiers. Il mourut deux jours après. L'impératrice Plotina, avertie par un premier message que l'empereur allait rentrer et recevoir les honneurs d'un triomphe inouï, que Rome lui préparait, en recut coup sur coup, un second, qui lui mandait la mort imprévue de Trajan. Elle dissimula cette nouvelle pour se donner le temps de composer de prétendues lettres d'adoption par lesquelles l'empereur défunt avait désigné Adrien, comme son héritier présomptif. Le plan réussit à merveille et le favori de Plotina fut proclamé empereur.

Pline le Jeune, Tacite, Trajan et les philosophes ne se donnaient pas même la peine de réfléchir à ces grands spectacles que le christianisme offrait à leurs regards. Pline cependant était une intelligence cultivée; Tacite, un grand historien; Trajan, semble-t-il, avait assez de connaissance des hommes, pour voir qu'Ignace était un héros. Mais non, il fallait que la foudre vint frap-

per Aurélianus sur son tribunal, pour le forcer à croire à un monde invisible. C'est que Dieu révèle la vérité aux humbles, et il la cache aux orgueilleux.

V.

ADRIEN.

Adrien, dont la jeunesse avait été licencieuse, ne promulgua aucun décret nouveau contre les chrétiens; mais, comme son prédécesseur, il permit aux passions populaires de se ruier sur eux, à certaines heures d'effervescence. Alors confondus avec les Juifs, et parfois aussi avec les Gnostiques, ils étaient immolés par milliers aux caprices des foules, toujours avides de spectacles et de sang.

Parmi les victimes illustres, frappés par la persécution, il faut citer le pape saint Sixte I^{er}, dont le pontificat dura de 117 à 127. Il n'était point à Rome, quand il fut élu. Nous avons vu que Sévérina avait dû attendre son retour pour l'élection en titre épiscopal de son cher oratoire des martyrs. Le Liber pontificalis signale seulement un interrègne de trente jours. Il est probable que tous les clercs et les pieux fidèles de Rome, venus au Prædium de Sévérina pour les funérailles du Pape Alexandre auront, sur place, fait l'élection du nouveau pape. ®

On connaît, dit un historien, la forme employée pour ces élections primitives. Le plus ancien des évêques, et à défaut de ceux-ci, le plus ancien des prêtres interrogeait le clergé et le peuple, en ces termes :

« Qui vous semble le plus digne de s'asseoir sur le siège pontifical? L'assemblée répondait en proclamant

le nom que des mérites plus éclatants et des vertus plus notoires désignent aux suffrages. — Est-il vraiment digne? demandait l'évêque ou le prêtre. — Oui, disait l'assemblée, il est digne. — Une seconde et une troisième fois, on répétait l'épreuve. En certaines occasions, les demandes et les acclamations de ce genre se renouvelaient jusqu'à vingt fois de suite. Alors l'élu « ainsi désigné par le jugement du Christ, par le témoignage des clercs, par le suffrage du peuple présent et par le collège des anciens et des prêtres » était salué du nom de Pontife. Au *Predium* de Sévérina, le choix tomba sur un absent. » (Darras, t. VII, p. 35.)

La notice consacrée à saint Sixte I^{er} par le Liber Pontificalis porte : « Sixte, Romain d'origine, eut pour père Pastor, qui habitait le quartier de la *Via lata*. Il siégea dix ans, trois mois et vingt et un jours, sous le règne d'Adrien... Il obtint la couronne du martyr. Il décréta que les vases consacrés à la célébration des saints mystères ne pourraient être touchés que par les ministres... Il institua le chant par le peuple, de l'hymne *Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus Deus Sabaoth*, que le prêtre dit au commencement du canon de la messe.... Il fut enseveli au Vatican, près du corps du bienheureux Pierre, le 3 avril 127. »

Dans une Épître adressée à tous les évêques dans le Seigneur, Sixte parlait en ces termes : « Si l'un de vous rencontre une grave opposition, qu'il en appelle avec confiance à ce siège apostolique, chef de tous les autres ; il y trouvera un appui qui ne laissera jamais condamner l'innocence, et qui sauvegardera les intérêts spirituels des Églises. S'il n'ose, dans sa détresse, adresser lui-même ce recours, et s'il est directement appelé par l'initiative venue du Siège apostolique, qu'il n'hésite point à se rendre à cet ordre ; qu'il vienne donc, avec tous les documents nécessaires à l'instruction de

sa cause. S'il est besoin de quelques mesures de correction, il les concertera avec ceux qui tiennent ici le souverain pouvoir. Mais il ne devra retourner à son Église que muni des Lettres apostoliques, dites *Formées*, *Formatae*, au moyen desquelles il pourra rendre compte à tous de la manière dont la cause aura été instruite et jugée. C'est, en effet, à notre Siège saint que les Apôtres ont confié la mission de protéger et de défendre les évêques, institués par eux dans chaque Église ; en sorte que, par l'ordre du Seigneur, ils ont réservé le jugement des causes épiscopales au Siège apostolique, pour maintenir dans la durée des âges, l'honneur et la dignité des évêques. » (S. Sixte, Ep. II.)

Cette lettre montre que l'Église, mère des autres Églises, l'Église romaine, était déjà, en fait comme en principe, regardée comme la première et la protectrice de tous les chrétiens, dès cette époque.

Cependant l'empereur Adrien, qui avait eu la faiblesse d'abandonner les conquêtes de Trajan, en faveur de Chostoba, roi des Perses, voyait les populations vaincues se soulever, en Orient et en Occident. Il entreprit de les soumettre et se porta de sa personne, contre les Sarmates, puis passa dans la Grande-Bretagne, qu'il calma, repassa par l'Espagne, le midi de la Gaule, où il laissa le pont du Gard, comme souvenir, et de là se rendit en Syrie.

Le martyr de saint Publius, successeur de saint Denis l'Aréopagite, paraît avoir coïncidé avec le passage d'Adrien à Athènes.

Saint Quadrat, le premier des apologistes chrétiens, lui succéda. « Il était, dit Eusèbe, de cette génération de disciples héroïques qui avaient reçu directement la tradition des Apôtres, et continuaient à prêcher l'Évangile, répandant par toute la terre la semence de la parole. Dévorés du zèle de la vérité, on les voyait distribuer leurs

biens aux pauvres. Quittant ensuite leur patrie, ils allaient à travers les cités et les campagnes porter le nom de Jésus-Christ. A mesure qu'ils avaient jeté dans une ville les fondemens d'une Église, ils y établissaient des pasteurs et volaient à d'autres conquêtes. L'Esprit-Saint opérait par eux des prodiges ; il n'était pas rare que sur une seule parole, échappée de leurs lèvres, des multitudes tombassent à genoux, demandant le baptême. » (Euseb. Hist. Eccl. L. III, ch. xxxvii.)

Saint Quadrat travailla à ranimer le courage des chrétiens d'Athènes. Il offrit à l'empereur Adrien une apologie de la religion, qu'il défendit avec intrépidité, de concert avec le philosophe chrétien Aristide. C'était le temps où florissaient le satyrique Lucien et le sophiste Celse.

De toutes parts on entendait retentir ce cri : *Les chrétiens aux lions !* la faiblesse d'Adrien laissait toute liberté aux passions populaires. C'est par suite de ces excitations que saint Sixte fut martyrisé à Rome.

Comment cet empereur eût-il songé à défendre les chrétiens contre les Gnostiques et les païens, lui qui les dépassait en luxure, conduisant partout avec lui un jeune bythinien, Antinoüs, d'une rare beauté, dont il était follement éperdu. Rien ne surpassait chez Adrien le vice honteux, si ce n'est la superstition. Il crut, en effet, qu'il avait besoin d'une victime pour son salut ; Antinoüs se présenta, il l'accepta et l'immola. Puis il se prit à le pleurer comme un insensé. Pour se consoler, il appela la ville de Bésa en Thébaidie, où il était mort, Antinoé ou Antinople. Antinoüs y eut un temple avec des prêtres et des devins. Antinoüs rendit des oracles. Quels temps ! quelles mœurs ! Heureusement que la Croix relevait l'humanité.

L'avènement de saint Téléphore au trône pontifical (127-138) coïncidait avec une sorte d'accalmie dans la

persécution chrétienne. Sérénus Granianus, proconsul d'Asie, écrivait à Adrien pour flétrir la facilité avec laquelle, au milieu des jeux publics, on obtenait du prince ou du magistrat qu'on jetât les chrétiens aux lions, sans interrogatoire, sans cause, sans jugement.

Saint Justin et Eusèbe nous disent que l'empereur répondit à Minucius Fundanus, proconsul, en ces termes : « J'ai reçu la lettre que m'avait écrite le *clarissime* Sérénus Granianus, votre préfècesseur. L'affaire m'a paru mériter une sérieuse attention. Les troubles suscités à propos des chrétiens ne doivent point se renouveler ; il ne faut pas fournir aux délateurs une occasion de calomnies. Si les peuples de la province ont à formuler des accusations précises contre les chrétiens, et s'ils veulent les soutenir en personne devant votre tribunal, qu'ils recourent à cette voie juridique, mais qu'ils n'aient plus la prétention de l'emporter par des plaintes vagues et des clameurs tumultueuses. En droit, c'est à vous seul qu'il appartient de prendre connaissance de ces sortes d'accusations. Si l'on peut convaincre les chrétiens de quelques infractions aux lois, jugez le cas, et statuez selon la gravité du délit. Si au contraire, l'accusation a été calomnieusement intentée, punissez le délateur comme le mérite son crime. » (Justin cité par Eusèbe, liv. IV, c. ix.)

Profanation du Calvaire par Adrien.

Disons d'abord qu'à l'époque de la ruine de Jérusalem par Titus, Akiba, compagnon de Simon Gioras et de Jean de Giscaïa, avait pu s'échapper, et s'était retiré dans les montagnes de la Palestine. Au moment où Adrien devint empereur, Akiba était centenaire. Malgré son grand âge, il demeurait le chef de l'opposition aux Romains, continuant à relever les Juifs dans leurs

espérances. Il tenait en ses mains tous les fils de la conjuration contre l'étranger, et ne pouvant agir lui-même, il avait choisi un aventurier, à qui fut donné le nom de *Bar-Cocébas*, fils de l'Étoile. Sans doute, celui-ci prétendait être l'homme annoncé par Balaam. Soudain, la guerre sainte fut déclarée. Le fils de l'Étoile, à la tête de ses troupes fanatisées par Akiba, vint à Jérusalem, y planta son étendard victorieux, s'empara de cinquante places fortes, et soumit à sa loi l'ancienne Judée. Le vieil Akiba versa l'onction sainte sur la tête du triomphateur.

Adrien plongé alors dans ses débauches, ne fit que rire de cette levée de boucliers des Juifs. Cependant Bar-Cocébas infligeait une défaite humiliante à Tinnius-Rufus, gouverneur de la Judée, et par ses intrigues soulevait tout l'Orient contre les Romains. Alors Adrien, épouvanté, fit appel au vainqueur de la Grande-Bretagne, *Julius Sévère*, le capitaine le plus en renom alors, et le fit passer avec ses meilleures troupes en Judée. Il était temps ; car Tinnius-Rufus, quatre fois défait, allait se rendre ou tomber aux mains des rebelles.

Prudent autant que brave, *Julius Sévère* évita les grandes rencontres, enveloppa l'ennemi, reprit les places, brûla tout, passa tous les habitants au fil de l'épée, et arriva en vainqueur à Jérusalem, en ruines depuis Titus.

Le Fils de l'Étoile s'enferma avec toute son armée dans la forteresse de Béherra, qu'on place généralement aux environs d'Hébron.

La ville fut entourée de tous côtés par l'armée romaine, durant trois ans ; cinq cent quatre-vingt mille Juifs furent tués les armes à la main, sans compter la population qui était innombrable. Béherra fut prise l'an 136, jour anniversaire de l'entrée de Titus à Jérusalem. On dit qu'Adrien était venu encourager

son armée. Bar-Cocébas fut frappé d'un coup mortel au moment où les assiégeants entraient dans la place, et Akiba fait prisonnier. Il fut mis à mort avec neuf autres docteurs. Au moment où la hache du licteur le frappait, il redisait la profession de foi hébraïque : « Ecoute, Israël, Jéhovah est ton Dieu ; Jéhovah est un. » Le Christ avait en vain parlé à ce peuple obstiné : il ne reconnaissait pas la Trinité Sainte annoncée par le Sauveur. L'histoire nous apprend qu'Adrien acheva de détruire les restes de Jérusalem, fit abattre les tours hérodiennes, y passa la charrue et y sema du sel. Les Juifs furent emmenés captifs, vendus sur les marchés, envoyés en Espagne, patrie d'Adrien. L'empereur bâtit une nouvelle ville, sur Jérusalem, *Ælia Capitolina*, consacrée à Jupiter. La montagne du Calvaire et le sépulcre du Sauveur furent enfermés dans l'enceinte de cette ville. Une idole de Jupiter fut érigée sur l'emplacement du Saint-Sépulcre, une statue de Vénus à l'endroit où la Croix avait été plantée. Adrien voulait profaner les Lieux-Saints, et sans le vouloir, il en marquait l'emplacement. A Bethléem, on planta un bois destiné au culte d'Adrien. La ville achevée, Adrien y plaça sur la porte principale, un ponceau de marbre ; l'entrée en fut interdite aux Hébreux. Ils durent acheter à prix d'or la permission d'entrer pour aller pleurer sur les ruines de Jérusalem. Saint Jérôme, témoin plus tard de ce spectacle, disait : « Après avoir acheté le sang du Sauveur, les Juifs aujourd'hui achètent leurs propres larmes.... »

C'en était fini de l'antique Jérusalem et de son peuple. Les gentils et les chrétiens seuls étaient admis dans son enceinte ; l'Église allait y continuer ses conquêtes, y établissant ainsi le royaume de Jésus-Christ.

Martyre de Symphorosa et de ses fils.

Les événements terribles qui venaient de se passer en Judée, avaient réveillé chez l'empereur Adrien la haine des Juifs et des Chrétiens, qu'il confondait dans son esprit ; et bientôt on lui fournit l'occasion de montrer ses sentiments intimes.

Avide de jouissances, malgré son âge déjà avancé, il s'était fait bâtir une superbe et incomparable villa, à Tibur (Tivoli), où il avait réuni tous les charmes de l'Orient, pouvant flatter ses yeux et ses désirs de bien-être. Il voulut en faire l'inauguration, disent les *Actes*, selon les rites païens. Des victimes furent immolées aux idoles, et l'on interrogea les oracles pour savoir si la bénédiction des dieux descendrait sur la nouvelle maison impériale. La réponse fut celle-ci : La veuve Symphorosa et ses sept fils nous tourmentent chaque jour, en invoquant le Dieu des chrétiens. Qu'on force cette famille rebelle à nous offrir des sacrifices, et nous exaucerons toutes vos prières.

Homicide et menteur ; voilà bien Satan. « Adrien s'étant fait amener Symphorosa et ses fils, les invita, avec une douceur affectée, à prendre part aux sacrifices. La courageuse veuve lui répondit : « Gétulius, mon époux, et son frère Amantius, étaient tribuns dans vos armées. On les dénonça comme chrétiens. Ils furent appliqués à la torture ; on espérait ainsi les contraindre à sacrifier aux idoles. Mais ils triomphèrent des tourments et de la rage des démons. Ils préférèrent la mort à l'apostasie ; on leur trancha la tête. Ce supplice souffert pour le nom de Jésus-Christ, passe à vos yeux pour une ignominie, mais il constitue un honneur et une gloire immortelle devant les Anges de Dieu. Ces martyrs, aujourd'hui au ciel, présentent au trône du Roi

des rois, les trophées de leurs souffrances et jouissent des béatitudes de l'éternelle vie. — La fermeté de cette réponse irrita l'empereur. Sacrifie aux dieux tout-puissants, toi et tes fils, s'écria-t-il, ou je vous fais tous égorger sur l'autel ! — Quel bonheur pour nous, dit Symphorosa, s'il nous était ainsi donné d'être offerts, comme une hostie sans tache, à la gloire de Jésus-Christ ! C'est à mes dieux, que je veux vous immoler, dit Adrien. — Vos dieux, répondit Symphorosa, ne peuvent m'agréer pour leur victime. Si l'on me brûle comme un holocauste, c'est au nom de Jésus-Christ, mon Dieu que je serai consumée, et les flammes qui dévorent vos démons n'en seront que plus ardentes. — L'empereur perdant l'espoir de vaincre un tel courage, ne dit plus que cette parole : Choisis ton sort ; sacrifie ou meurs ! — Croyez-vous donc, répondit Symphorosa, que la terreur puisse me faire changer de sentiments ? Mon unique désir est de reposer avec Gétulius, mon époux, que vous avez fait mettre à mort pour le nom du Christ. Sur l'ordre d'Adrien, Symphorosa fut conduite au temple d'Hercule, et abandonnée aux insultes de la soldatesque, qui la souffleta et la suspendit par les cheveux. Rien ne put ébranler la résolution de la sainte ; enfin l'empereur lui fit attacher une pierre au cou, et on la précipita dans l'Anio. (Le Teverone.) Le corps de la martyre fut retrouvé et enseveli par les soins de son frère, Eugénius, un des principaux membres de la *Curia* municipale de Tibur. »

« Le lendemain Adrien se fit de nouveau présenter les sept fils de Symphorosa. Il essaya vainement, et par les caresses et par les menaces, de les déterminer à l'apostasie. Furieux de leur obstination, il fit dresser sept potences autour du temple d'Hercule : chacun des frères y fut attaché et subit la torture de la *trochlea*. — Ils souffrirent héroïquement cette dislocation barbare

de tous leurs membres. La mort seule put étouffer leur voix qui répétait sans cesse les louanges du Christ. Crescent, l'aîné, eut la gorge percée d'un coup de lance. Julianus, le second, fut poignardé en pleine poitrine. Némésius, le troisième, fut frappé au cœur. Primitivus, le quatrième, eut le ventre ouvert. Justin, le cinquième, fut retourné sur le dos, on lui perça les reins à coups d'épée. Le sixième, Stractéus, recut au flanc le coup mortel. Eugénius, le septième, fut fendu en deux dans toute sa hauteur. Les sept martyrs avaient été exécutés sur la potence même où chacun avait subi la torture préalable. Leurs corps demeurèrent toute la nuit sur le gibet. Le lendemain, Adrien donna l'ordre de les détacher ; ils furent jetés tous les sept dans une fosse profonde, creusée non loin de là. Les prêtres païens donnèrent à ce lieu le nom de *Septem Biothamatos* : Les sept égorgés. » Plus tard on leur rendit les honneurs dus à leur sainteté.

Voilà les spectacles qu'Adrien donnait au peuple romain, et les satisfactions accordées aux oracles ou démons, qu'importunaient les prières de Symphorosa, et de ses fils aussi chrétiens que leur mère.

Mort effrayante d'Adrien.

Quelques mois après Symphorosa, saint Téléphore, pape, fut décapité. Nous n'avons pas les Actes de son martyre. Des victimes tombaient dans toutes les parties du monde, sous le glaive des bourreaux, sous les coups des foules en délire ; mais les chrétiens se multipliaient de plus en plus, et le royaume de Jésus-Christ, l'Église, s'affermissait chaque jour davantage.

Dieu laissait aux empereurs et aux bourreaux leur liberté d'action ; il attendait son heure, l'heure de la

justice. Elle avait sonné pour Adrien. Lampride au siècle suivant, dira qu'un moment, l'empereur entrevit la lumière et voulut bâtir des temples à Jésus-Christ, mais qu'il en fut détourné par les oracles. Ils lui dirent que le monde entier se ferait chrétien, et que les temples seraient déserts. Il s'arrêta.

Avant de mourir, Adrien fit tuer son beau-frère Servien, et aussi Fuscus, son neveu. L'impératrice Sabine, sa femme, mourut de chagrin ou de poison : il en fit une déesse. Il fit mettre à mort le César Vêrus, et il en fit un Dieu. A sa place il adopta Tite Antonin, auquel il fit adopter à la fois et un jeune fils de Vêrus, et un de ses propres parents, nommé Marcus Amicius, plus connu sous le nom de Marc Aurèle.

« L'année qui vit mourir saint Téléphore, dit un historien, mit fin au règne d'Adrien. Les ressources de la magie, qu'il fit appeler à son secours, furent impuissantes à combattre la maladie dont ce prince fut atteint. Le séjour de Tibur lui devint insupportable. Peut-être le souvenir de Symphorosa et de ses fils troublait-il son imagination éponvantée. Quoi qu'il en soit, il se fit transporter à Baïa, sur le golfe de Naples, dans l'espoir de retrouver la santé sous ce ciel enchanteur. Les souffrances qu'il endurait étaient si vives, qu'il demanda vingt fois du poison à ses médecins ou un poignard à ses familiers, leur promettant de magnifiques récompenses s'ils l'aidaient à se débarrasser de la vie. Mais nul ne voulait s'exposer au danger de lui rendre un pareil service. Il imagina un expédient moins tragique. Il se fit parfumer de fleurs ; on prépara un festin splendide, auquel il invita de nombreux convives. Se gorgeant alors d'aliments que son estomac ne pouvait plus digérer, il expira ainsi, plaisantant sur son âme et récitant les vers fameux qu'il avait composés pour cette circonstance. Une telle mort couronnait di-

gnement un règne qui n'avait été qu'une ironie sanglante. (10 Juillet 138.) (Hist. Darras, t. VII, p. 105.)

VI.

MARC-AURÈLE.

Le Pape saint Hygin, successeur de saint Téséphore, avait gouverné l'Église, depuis 138 jusqu'en 142. Il fut martyrisé à Rome sous Antonin le Pieux. Ce prince ne fut point un persécuteur, comme Adrien, à qui il succéda; mais les foules habituées à massacrer les chrétiens, sans forme de procès, se livraient à leurs fureurs insensées, à la moindre occasion, et nul ne les arrêtait, pas même Antonin le Pieux.

Saint Pie I^{er}, successeur de saint Hygin, fut martyrisé, disent certains auteurs, tandis que les autres le nient; en tout cas, il mourut l'an 150. C'est sous son pontificat que vécut sainte Praxède et sainte Pudentienne, amies comme leur père Pudens, des voyageurs chrétiens, auxquels elles se plaisaient à offrir l'hospitalité pendant leur vie, la sépulture, après leur mort. Elles laissèrent, ainsi que saint Pie I^{er}, un souvenir embauvé de vertus.

L'an 161, Antonin le Pieux mourut et Marc-Aurèle lui succéda.

Antonin avait soixante-seize ans. M. de Champagny a écrit de lui : « A l'aspect de ce beau vieillard, d'une taille haute et encore droite, d'une figure noble et serene, et dont la voix était toujours agréable et sonore, il semblait que tous, barbares, conspirateurs, ennemis du dehors et du dedans, s'entendissent pour ne pas troubler l'empire tant qu'il vivrait. Le 11 des calendes

de mai sous le consulat de Largus et Messolinus (21 avril 147) Rome avait célébré le 900^e anniversaire de sa fondation. Cette fête avait dépassé les splendeurs de celle d'Auguste après la bataille d'Actium. Le monde se réjouissait. Les monnaies des villes, les inscriptions des provinces rendaient hommage à Antonin, conquérant pacifique, bienfaiteur des peuples, père plus que prince. Elles rappelaient « la munificence impériale, la félicité des temps, la piété du souverain, la concorde de sa famille. » Ce concert d'éloges escorta l'empereur jusqu'à la fin de sa vie. A l'âge avancé où il était parvenu, sa santé était encore entière sans être robuste. Un peu de fromage des Alpes, qu'il mangea trop avidement, provoqua des vomissements et un peu de fièvre. Au bout de trois jours il se sentit en danger; fit venir Marc-Aurèle, son gendre et son fils adoptif; en présence de ses deux préfets du prétoire, il lui recommanda sa fille, pour laquelle Marc-Aurèle n'eut au reste que trop de sollicitude, et la chose publique, pour laquelle il ne pouvait trop en avoir. » (Comte de Champagny, les Antonins, t. II, p. 225.)

La funèbre nouvelle fut accueillie avec stupeur dans tout l'empire; ce fut un deuil universel; mais cette émotion, comme il arrivait souvent, retomba sur les chrétiens, ces impies, ces athées, comme on les appelait, parce qu'ils n'adoraient pas les dieux, et saint Antéc, qui gouvernait l'Église, fut sacrifié à la fureur populaire. Il reçut la couronne du martyr le XII des calendes de mai. (17 avril 161.) Il fut inhumé dans la catacombe connue depuis sous le nom de Saint-Galixte. M. de Rossi, le savant archéologue de Rome, dit qu'il fut déposé au Vatican, et plus tard, dans la crypte de Saint-Galixte, avec les premiers Papes; d'où Sixte-Quint tira les restes de ce saint martyr pour les placer dans le tombeau impérial d'Alexandre-Sévère.

« Si pour mériter le nom de philosophe, dit Rohrbacher, ou d'ami de la sagesse, il faut comme saint Justin, aimer la vérité sur toute chose, la chercher avec une ardeur infatigable, et, quand on l'a trouvée, la professer avec courage, la publier hautement, dissiper les erreurs et les préventions qui empêchent les hommes de la reconnaître, Marc-Aurèle n'était rien moins qu'un philosophe. Des apologies lumineuses lui furent présentées par des philosophes chrétiens. Depuis un siècle, des milliers de personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, au prix de leur fortune et de leur vie, abjuraient publiquement le culte des idoles pour adorer, par une religion sainte, le seul Dieu véritable; lui-même, dans ses écrits, rend témoignage à leur promptitude et à leur constance à souffrir la mort. Et toutefois, ce philosophe tant vanté, ou ne connaît point l'extravagance de l'idolâtrie, l'extravagance criminelle qu'il y a d'adorer à la place du seul Dieu vrai, une multitude confuse de dieux adultères, incestueux, parricides; ou bien, par le plus grand des forfaits, ayant connu la vérité, il mit tout en œuvre pour la dérober à la connaissance des hommes; au lieu d'en instruire lui-même les divers peuples de son empire, il fit mettre à mort ceux qui, plus vrais philosophes que lui, en faisaient profession et l'annonçaient sans crainte; au lieu de désabuser les Romains de leurs divinités scandaleuses, il en ajouta de nouvelles. » (Hist. univ. de l'Église, t. V, p. 149.)

C'est que pour arriver à la foi, qui est un don de Dieu, il faut la désirer, la demander, s'y préparer par la pratique de certaines vertus naturelles, et alors l'Auteur de tout don parfait, l'accorde : *Dieu résiste aux orgueilleux, mais il donne sa grâce aux humbles.*

Cependant Marc-Aurèle s'était associé Lucius Vêrus, pour gouverner l'Empire, selon les indications de l'em-

pereur défunt. Or, ce Vêrus était un vrai Caligula par ses extravagantes débauches. Il effraya Rome dès le commencement, et les sinistres événements qui survinrent, menaçant la fortune de l'empire tout entier, jetèrent dans les esprits de sombres pressentiments. Les soulèvements de l'orient et de l'occident, frappant les multitudes de crainte, une fois encore on se tourna vers les chrétiens, en disant : Ils irritent les dieux. On fit appel à tous les dieux; puis à tous les imposteurs pour détourner les dangers et les fléaux. Un imposteur, du nom d'Alexandre, joua le rôle d'un Simon le Magicien, dans ces circonstances. Le peuple, comme toujours, le suivait, et lui, par un héraut, disait avant de commencer ses jongleries : « S'il est ici quelque athée, chrétien ou épïcien, venu pour surprendre le secret des saintes orgies, qu'il se retire et que les vrais adorateurs des dieux soient heureusement initiés! Alors la multitude criait : « A bas les chrétiens! Mort aux athées! » Les philosophes s'en mêlèrent, et Marc-Aurèle rendit l'arrêt suivant : « L'empereur Marc-Aurèle à tous les gouverneurs et officiers de ses provinces. Nous avons été informé que ceux qui de nos jours portent le nom de chrétiens, violent ouvertement les lois de l'empire; arrêtez-les, et s'ils refusent de sacrifier aux dieux, punissez-les, en graduant toutefois la rigueur des supplices de telle sorte que la répression soit équitable et que la punition cesse avec le crime. » (Act. Auth. de St Symp. d'Autun. (Ruinar, Act. des Mart. p. 67.)

C'est clair : les lois de l'empire ordonnent d'adorer les dieux — ne pas les adorer, est désobéir à ces lois — en conséquence, arrêtez les chrétiens, qui refusent leur encens à nos divinités, et ne leur faites grâces, que si leur crime cesse... par l'apostasie, évidemment. Et dire que Marc-Aurèle est un des meilleurs empereurs romains!

Martyre de saint Polycarpe, évêque de Smyrne.

Tandis que Marc-Aurèle partait en guerre contre les Marcomans, peuple de Germanie, soulevé contre l'empire, et que le saint évêque d'Hierapolis, en Phrygie, Abercius, guérissait, à la prière de l'impératrice Faustine, Lucilla, sa fille, fiancée à Vêrus, laquelle était horriblement tourmentée par un démon, Smyrne s'agitait contre les chrétiens, avec un redoublement de rage. On égorgeait les chrétiens comme des bêtes fauves, et le passage du ridicule conquérant, Lucius Vêrus, qui mangeait et se livrait à toutes sortes de débauches, ne faisait qu'activer la persécution. C'est ainsi qu'à Pergame, saint Carpus, évêque de Thyatire, le diacre Papylius, sa sœur Agathonice, et une jeune esclave Agathodosa expiraient dans les tortures. A Apamée, capitale de la Grande-Phrygie, les deux chrétiens, Caius et Alexander, confessaient également le nom de Jésus-Christ, au milieu des plus cruels supplices. A Smyrne, où l'autorité de saint Polycarpe maintenait les traditions apostoliques, la violence de la persécution éclata avec une véritable furie. (Voir le Martyrologe romain, 13 avril, 10 mars.)

Un jour, le peuple assemblé dans l'amphithéâtre de cette ville, se repaissait du spectacle de plusieurs martyrs dévorés par les bêtes. Un héros chrétien, qui soutenait ses compagnons, Germanicus, parut à son tour pour combattre ces fauves affamés. Sans hésiter, il alla droit à un tigre, le saisit par la crinière, et excita sa fureur, le forçant à le dévorer. La multitude ne put s'empêcher d'admirer ce courage. Toutefois, on le sait, quand le peuple, pareil au lion, a déjà senti l'odeur du sang, il en devient de plus en plus avide. Aussi de tous

les rangs, les païens s'écrièrent : Mort aux athées ! (Qu'on amène Polycarpe ! (Act. Polyc.)

On se hâta d'aller chercher dans sa demeure le noble et saint évêque. A la vue de ses cheveux blancs, de son calme plein de douceur et de sérénité, les soldats envoyés pour le prendre se disaient les uns aux autres : Fallait-il déployer tant d'efforts et de peines pour arrêter cet auguste vieillard ? — Polycarpe ordonna qu'on leur servit à manger, et les pria de lui accorder un moment pour prier en liberté. Ils y consentirent. Le saint évêque debout — les premiers chrétiens priaient debout, les bras étendus en forme de croix — commença à haute voix sa prière, en leur présence, et plein de la grâce céleste, la prolongea, remplissant les soldats d'admiration et de saintes émotions.

Ils partirent et arrivèrent à l'amphithéâtre.

Les Actes disent que la nouvelle s'était promptement répandue dans la ville ; une foule immense encombrait les gradins. L'agitation tumultueuse et confuse de ces milliers d'hommes ressemblait au grondement d'une mer en furie. Au moment où le prisonnier entra dans l'arène, une voix céleste dominant les bruits de la multitude, prononça distinctement ces mots : Courage et force, Polycarpe ! Ceux d'entre nous qui étaient présents, entendirent cette exclamation, mais nul ne put voir celui qui l'avait proférée. Les païens ne parurent pas l'avoir entendue ; et la vue du saint évêque redoubla parmi eux la confusion et le désordre. Cependant le vieillard fut amené en face de la tribune du proconsul. Es-tu Polycarpe ? demanda le magistrat. — Oui, répondit-il. — Aie pitié de tes cheveux blancs ! reprit le proconsul, et il ajouta toutes les exhortations qu'ils ont coutume de faire en pareil cas. Il termina ainsi : Jure par la Fortune de César ! et crie avec nous *Απερ τοις θβίοις* : Enlevez les athées. — Polycarpe, pro-

menant alors sur toute cette assemblée de scélérats réunie dans le stade, un regard d'indignation et de sévère majesté, étendit les deux bras sur ces idolâtres, puis levant les yeux vers le ciel, il poussa un profond soupir et dit *Aïe vous aliés*. — Le proconsul insista. Prononcez le serment, lui dit-il, et je te mets en liberté? Maudis le Christ! — Le saint vieillard répondit : Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, et il m'a comblé de faveurs, comment pourrais-je maudire mon Sauveur et mon Roi? — Du moins, reprit le proconsul, jure par la *Fortune de César*. — Vous insistez pour que je prononce ce serment, dit Polycarpe, comme si vous ignoriez qui je suis! Je vous le déclare donc : Je suis chrétien; que si vous désirez apprendre à quoi ce titre m'oblige, prenez un jour où je puisse vous faire connaître ma doctrine et je vous l'exposerai sincèrement. — Tu peux parler, dit le proconsul, commence donc et essaie de convertir tout ce peuple à ta doctrine. — C'est avec vous, répondit Polycarpe, que je veux en conférer. Notre foi nous enseigne à rendre aux princes et aux autorités établies par Dieu, l'honneur qui leur est dû. Quant à cette foule, elle est indigne d'entendre ma parole, et je ne lui reconnais pas le droit de me juger! — Songe donc, s'écria le proconsul, que, d'un signe, je puis faire lâcher sur toi les bêtes. — Faites-le, dit Polycarpe, c'est par les tourments que je puis monter à la gloire. — Si tu ne crains pas les bêtes, reprit le proconsul, je te ferai brûler vif. Que sont, dit Polycarpe, les flammes dont vous me menacez? — Elles brûlent une heure; mais les feux que la justice divine réserve aux impies sont inextinguibles. Pourquoi donc tarder si longtemps? Ordonnez contre moi le supplice que vous voudrez. En parlant ainsi, avec un accent de confiance et de foi célestes, son visage paraissait illuminé des rayons de la grâce.

Les menaces du magistrat n'altéraient en rien la sérénité de ses traits. Le proconsul, au contraire, paraissait terrifié. Il donna l'ordre au héraut de se placer au milieu de l'arène et de proclamer à trois reprises différentes, la formule solennelle : Polycarpe a confessé qu'il était chrétien! — Aussitôt, du milieu de cette foule de païens et de Juifs, s'éleva une tempête de clameurs et de vociférations : A mort le docteur d'athéisme, le père des chrétiens, le destructeur de nos dieux! C'est lui qui renverse leur culte, fait désertir les temples, et abandonner les sacrifices! A mort! On interpellait l'Asiarque; c'était un Trallien du nom de Philippe; on le sommait de faire aussitôt lâcher un lion contre Polycarpe. Philippe s'y refusa, parce que, disait-il, le temps légal consacré aux combats des bêtes était expiré. La foule se mit alors à écrier d'une voix unanime : Polycarpe au bâcher! Qu'il soit brûlé vif! — Ainsi devait s'accomplir, par un caprice populaire, la prédiction faite trois jours auparavant par le saint évêque. En un clin d'œil, la multitude se précipite dans les officines et les établissements de bains du voisinage, et s'empare de tous les morceaux de bois qui se trouvent sous sa main. Les Juifs, selon leur coutume, se montraient les plus ardents à cette besogne. Bientôt un immense bâcher s'éleva au milieu de l'amphithéâtre.

« Cependant Polycarpe détachait ses vêtements et sa ceinture. Il essaya même de se déchausser, ce qu'il n'avait pas coutume de faire lui-même auparavant, car les fidèles se disputaient l'honneur de lui rendre cet office; même avant son martyre, on avait un culte pour sa sainteté. On apporte tous les instruments en usage pour le supplice; mais au moment où l'on voulait fixer ses mains dans les claveaux de fer, pour le maintenir au poteau, il dit : Laissez-moi; le Dieu qui me donne le courage d'affronter le supplice du feu,

saura bien me maintenir sans cela immobile sur le bûcher. — Sans insister, les bourreaux renoncèrent à fixer ainsi ses mains, et se contentèrent de les lui attacher derrière le dos et de lier solidement son corps au poteau. En cette attitude, pareil à une victime d'agréable odeur, prêts à être immolés pour son Dieu, il leva les yeux au ciel et dit : Seigneur tout-puissant, père de Jésus-Christ, Notre-Seigneur, votre Fils adorable, qui nous a appris à vous connaître, Dieu des Anges et des vertus, souverain de l'univers, père de l'assemblée des justes perpétuellement vivants sous votre regard, je vous bénis d'avoir daigné m'appeler, en ce jour et à cette heure, à partager la couronne de vos martyrs, et le calice de votre Christ, pour ressusciter à la vie éternelle, dans l'incorruptibilité de l'Esprit-Saint. Recevez-moi aujourd'hui en votre présence, dans l'assemblée des bienheureux, comme une victime, depuis longtemps préparée au sacrifice que vous avez daigné lui prédire, vous le Dieu de vérité. Gloire à vous, honneur et louange, en Jésus-Christ, votre Fils bien-aimé et en union avec votre Esprit-Saint, dans les siècles des siècles. Amen ! Il achevait à peine sa prière que les bourreaux mettaient le feu au bûcher. La flamme s'élança aussitôt, mais une merveille dont nous fûmes témoins, nous qui sommes chargés de transmettre ce récit à nos frères, se produisit alors. Semblable à la voile d'un navire qui se gonfle au souffle du vent, la flamme se recourba en arc autour du corps du martyr, l'enveloppant sans l'atteindre, d'un cercle embrasé. Au lieu de l'horrible odeur des chairs consumées, un parfum d'encens se répandit dans les airs, et le saint évêque, intact au milieu du brasier, nous paraissait rayonnant comme l'argent ou l'or dans la fournaise. Les païens s'endormirent longtemps sans que le phénomène cessât. Désespérant enfin de voir le saint évêque consumé par les flammes,

le confecteur monta sur le bûcher et plongea un poignard dans le flanc de la victime. Le sang jaillit de la plaie en telle abondance qu'il éteignit le feu. Témoin de cette mort, le peuple, malgré sa fureur ne put s'empêcher de rendre témoignage à l'héroïsme chrétien. »

Martyrs dans les Gaules.

La persécution ne sévissait pas seulement en Orient; elle étendait aussi ses ravages en Occident, et dans le monde entier, puisque Rome étendait son empire jusqu'aux extrémités de la terre.

« La fureur aveugle des populations soulevées contre les chrétiens, dit Eusèbe, atteignit un degré de violence inouï jusque-là. On pourra juger du nombre presque incalculable des martyrs, qui versèrent alors leur sang pour la foi sur tous les points du monde; par le récit des massacres accomplis dans une seule province. Ils ont été fidèlement enregistrés dans une épître fameuse que j'ai insérée dans ma *collection des Actes authentiques*. » (Voir *Darras*, t. VII, p. 341.)

Quelle est cette province? Eusèbe va nous répondre lui-même.

« Les historiens profanes notent chaque combat et chaque victoire; leurs pages sont remplies des hauts faits des généraux et des soldats qui ont exposé leur vie pour la défense de leur patrie, de leurs enfants, de leur fortune, et ont souillé leurs mains triomphantes du sang des ennemis. Pour moi, j'écris l'histoire du règne de Dieu; nos combats tout pacifiques soutenus pour le triomphe de la paix spirituelle, de la vérité et de la religion dans le monde n'ont coûté de sang qu'à nous-mêmes; les soldats de la foi subissaient les tortures et donnaient héroïquement leur vie sans se défendre; leurs couronnes n'en sont pas moins immor-

telles. Or, la province qui fut le théâtre des luttes que je vais décrire se nomme la Gaule. Les deux plus importantes métropoles qu'elle compte dans son sein, sont Lugdunum et Vienna, toutes deux baignées par le Rhône, fleuve au cours impétueux, qui arrose tout le territoire environnant. Les illustres Églises de ces deux cités adressèrent aux chrétiens d'Asie et de Phrygie les Actes de leurs martyrs. Ils étaient conçus en ces termes : « Les serviteurs du Christ *paroissiens*, *expatriés* de Lugdunum et de Vienna, dans les Gaules, aux frères d'Asie et de Phrygie qui professent la même foi et la même espérance de rédemption que nous, paix, grâce et gloire en Dieu le Père et en Jésus-Christ Notre-Seigneur! — La violence de la persécution qui vient d'éclater ici, la fureur et la rage des gentils contre les saints, l'atrocité des tortures qu'on a infligées aux bienheureux martyrs dépassent tout ce qu'on peut concevoir, et nous renouons à les exprimer... on en vient à nous défendre de nous montrer, sous peine de mort, mais la grâce de Dieu a combattu pour nous... » Suivent alors les détails de cette persécution inouïe.

Martyre de saint Pothin.

« Le très bienheureux Pothin, évêque, de l'Église de Lyon, tomba lui-même aux mains des persécuteurs. C'était un vieillard plus que nonagénaire. A la faiblesse de l'âge était venue se joindre celle d'une douloureuse maladie, en sorte qu'on fut obligé de le porter au tribunal; mais la vigueur de son esprit, et son ardeur pour le martyre, triomphaient de sa vieillesse et de ses infirmités. On eût dit que sa grande âme faisait un suprême effort pour rester dans ce corps débile, afin d'y ménager à la foi de Jésus-Christ un dernier triomphe. Les soldats le portèrent doucement au tribunal. Tous les ma-

gistrats, le peuple entier l'escortaient, au milieu des vociférations et des clameurs, comme s'il eût été le Christ en personne. — Quel est le Dieu des chrétiens? lui demanda le gouverneur. — Vous le connaissez, si vous en êtes digne, répondit-il. — A ces mots, sans pitié pour ses cheveux blancs, la multitude se rue sur lui, les plus proches à coups de pieds et de poings, les plus éloignés lui lançant à la tête tous les projectiles qui leur tombent sous la main. Tous auraient cru commettre un sacrilège, s'ils n'eussent outragé l'auguste vieillard. Ils croyaient ainsi venger l'honneur de leurs dieux. Après cette explosion de violences, Pothin couvert de plaies et à demi mort, fut jeté dans un cachot, où il expira deux jours après. »

Martyre de Maturus, de Sanctus, de Blandina et d'Attalus.

« Maturus et Sanctus exposés dans l'amphithéâtre aux bêtes, apparurent tels que des athlètes habitués à lutter contre les fauves, et avec la populace plus cruelle encore. La foule demanda pour eux la chaise de fer. Elle fut apportée et rougie au feu. On y fit asseoir les martyrs. Une horrible odeur de chair brûlée se répandit dans l'amphithéâtre. La rage des spectateurs croisait avec l'héroïsme des martyrs, qui n'avaient qu'une parole : Je suis chrétien. Tout le jour durant, ils furent torturés pour le divertissement du peuple. Le soir, ils vivaient encore, le confecteur les acheva d'un coup d'épée, au milieu de l'amphithéâtre.

« Blandina, ce jour-là même, avait été suspendue à un poteau, dans l'arène, pour y être dévorée par les bêtes. Ses bras avaient été étendus en forme de croix; dans cette attitude, elle pria avec ferveur; en la contemplant, les autres martyrs retrouvaient, dans la person-

ne de leur bienheureuse sœur, une image de Celui qui avait été crucifié pour eux. Cette pensée ranimait leur courage, et leur rappelait que quiconque souffre ici-bas pour la gloire du Christ, partagera dans le ciel le royaume du Dieu vivant. Cependant, aucune des bêtes ne toucha l'héroïque vierge, qui fut détachée du poteau et ramenée en prison. Dieu voulait en la réservant à de nouveaux combats, rendre son triomphe sur l'enfer plus éclatant, et donner à tous les frères, en la personne d'une faible et timide esclave, la preuve de ce que peut la force de Jésus-Christ, quand il s'agit de conquérir une palme immortelle.

« Cependant tout le peuple avait vingt fois demandé Attalus. Son nom était dans toutes les bouches. Il parut avec une contenance intrépide; on lisait sur son visage cette noble fierté que donne la vertu. Profondément instruit de la doctrine chrétienne, il avait toujours été pour nous un témoin fidèle de la vérité. Il fit le tour de l'amphithéâtre, précédé d'un lecteur qui portait une tablette où était tracée une inscription ainsi conçue : « Celui-ci est Attalus le chrétien. » A sa vue, la multitude éclata en exclamations frénétiques. Cependant le gouverneur ayant appris qu'Attalus était citoyen romain, le fit reconduire en prison avec les autres. Il crut devoir en référer à César. Il lui adressa donc la liste exacte de tous les captifs chrétiens et attendit la décision impériale. »

La réponse de César arriva. Elle prescrivait de mettre à mort ceux qui persistaient à se dire chrétiens. Le gouverneur profita d'un jour où les marchands se réunissaient à Lugdunum de toutes les provinces étrangères, pour faire amener au forum tous les martyrs.

Alexandre et Attalus y parurent avec leur courage invincible. Après d'horribles tourments, ils furent percés par le glaive.

« De toute cette phalange de martyrs, Blandina restait la dernière, avec un jeune chrétien, âgé de quinze ans, nommé Ponticus. Chaque jour on les avait conduits à l'amphithéâtre, pour y être témoins du supplice de leurs frères. Enfin le dernier jour réservé aux jeux solennels, on les fit prendre part au combat. Trainés en face d'un autel idolâtrique, au milieu de l'arène, on voulut les contraindre à sacrifier aux dieux. Ils refusèrent avec un geste de mépris. Le peuple éclata alors en fureur. Sans pitié pour la jeunesse de Ponticus, ni pour le sexe de Blandina, on les soumit à toutes les tortures ordinaires. De temps en temps, les bourreaux s'interrompaient, criant à ces deux héroïques victimes de jurer par le nom des dieux. Ce fut en vain. Blandina exhortait elle-même Ponticus à montrer à cette foule barbare ce que la foi de Jésus-Christ peut accomplir de merveilles dans un enfant. Le jeune chrétien résista avec un courage invincible, et expira dans les tortures. Enfin, Blandina la bienheureuse, comme une mère qui a vu triompher tous ses fils, et les a conduits couverts de palmes immortelles au Roi de gloire, parcourut la dernière de tous, ce champ ensanglanté de douleurs et de tortures. Elle semblait pressée d'aller rejoindre les siens; on eût dit qu'elle courait à un festin nuptial. Après la flagellation, l'exposition aux bêtes et le supplice de la chaise de fer, elle fut roulée dans un filet et jetée à un taureau furieux, qui la lança à plusieurs reprises dans l'arène. La sainte tout entière à la contemplation des biens immortels, qui allaient être sa récompense, entretenait son âme dans un doux colloque avec Jésus-Christ, par une prière fervente; elle paraissait ne pas même sentir les tourments. Enfin, victime innocente, l'épée du confecteur lui donna le coup de la mort, et les païens eux-mêmes disaient que jamais femme n'avait tant et si héroïquement souffert. »

Martyre de saint Symphorien d'Autun.

Ce n'était pas l'Église de Lyon seulement, unie à celle de Vienne, qui donnait à Jésus-Christ des témoins de sa divinité, celle d'Autun aussi rendait au Sauveur sang pour sang, vie pour vie. Un de ses plus brillants athlètes, du nom de Symphorien, parut à cette époque devant le tribunal de César et y confessa sa foi, au mépris des tourments et de la mort. Rencontrant un cortège de païens, qui parcouraient les rues de la ville et rendaient des honneurs à Cybèle, la mère des Dieux, il ne put s'empêcher de laisser voir ses sentiments de pitié. Aussitôt les païens irrités le traînent au tribunal du proconsul Héraclius : « Pourquoi, demanda le juge, ne consens-tu pas à rendre hommage à la mère des dieux? — J'adore le vrai Dieu, répondit Symphorien. Quant à l'idole de vos démons, si vous me laissez faire, je me charge de la briser à coups de marteau, sous vos yeux. — Il ne suffit pas d'être sacrilège, dit le magistrat, tu veux encore te faire châtier comme rebelle! — Héraclius le fit alors battre de verges par ses licteurs et jeter en prison. Quelques jours après, il lui fit subir un nouvel interrogatoire, et essaya de le tenter par les plus séduisantes promesses; riches gratifications, honneurs militaires, faveurs impériales, il lui offrait tout ce qui peut avoir quelque charme pour les hommes, s'il consentait à sacrifier aux dieux immortels. « Je vais, ajouta-t-il, faire couronner de fleurs les autels d'Apollon, de Cybèle et de Diane. Tu assisteras à mes côtés au sacrifice que je vais leur offrir. » Le saint rejeta avec horreur les insidieuses propositions du gouverneur. Il peignit ensuite, en faisant ressortir leur ridicule extravagance, les courses insensées des corybantes, en l'honneur de Cybèle; la supercherie des prêtres qui rendaient les

oracles d'Apollon; les chasses superstitieuses en l'honneur de Diane.

« Héraclius le condamna à avoir la tête tranchée. Pendant qu'on traînait le martyr au lieu du supplice, sa mère, doublement vénérable par sa foi et ses années, accourut, non pour l'attendrir par ses larmes, mais pour l'affermir et l'animer par ses exhortations. Du haut des remparts, elle lui criait : Symphorien, mon fils bien-aimé, souvenez-vous du Dieu vivant, montrez votre courage et votre foi. On ne doit pas craindre une mort qui conduit sûrement à la vie... Soutenu par la voix de sa tendre mère, et par la force céleste de la grâce, le jeune chrétien subit généreusement le martyre. » (Ruinart. Act. des mart.)

Mort de Marc-Aurèle.

Véron était mort d'apoplexie, comme il revenait avec Marc-Aurèle, d'une expédition contre les Marcomans, l'an 170. L'empereur ne le pleura pas, le peuple non plus. L'empire se sentit délivré d'un monstre.

L'impératrice Faustine mourut en Cappadoce, au pied du mont Taurus, alors qu'elle accompagnait son époux, dans une expédition qu'il dut entreprendre en Orient. Elle ne fut point pleurée, vu les désordres auxquels elle avait habitude de se livrer. On lui décerna les honneurs officiels de l'apo théose païenne.

Quant à Marc-Aurèle, étant en Pannonie avec son armée, il fut pris par la maladie que les armées traînaient avec elles depuis longtemps. Dès le début du mal, il appela Commode, son fils, et voulut l'entretenir de la conduite qu'il avait à tenir. Celui-ci, comme un poultron, répondit qu'avant tout, il voulait se bien porter, et qu'il allait quitter le camp. Quelques jours après, l'empereur mourut. (17 mars 180.) La douleur de l'ar-

même fut immense. Commode était connu, et le fils était loin de ressembler à son père.

Marc-Aurèle et Faustine eurent donc de fréquentes occasions de voir les chrétiens et d'admirer leurs vertus et leur courage. L'empereur eut en face de lui des évêques, comme saint Ignace d'Antioche et Bénigne de Dijon : il ne comprit pas, lui qui se targuait de philosophie, que la sagesse était avec ces nobles personnages, et que les chrétiens, qui adoraient un Dieu invisible, l'Esprit infiniment parfait, au lieu d'être athées, possédaient la vérité. Il demeura plongé dans l'idolâtrie, adorant tous les dieux de l'Olympe, et s'adorant surtout lui-même.

Commode fut donc proclamé empereur et il signala son avènement au trône par le meurtre de sa femme Crispine et de sa sœur Lucilla, veuve de Vêrus. Rome tressaillit en revoyant Néron et Caligula, et si le coup eût porté, Commode à quelques jours de là, eût péri par le poignard. Il vécut ; toutefois la persécution ne fut pas reprise contre les chrétiens. Le calme d'une paix inattendue se fit. L'Église dilatait son sein, et de toutes parts les peuples venaient à elle. Lucius, roi de la Grande-Bretagne, se donnait au Christ, et le pape saint Eleuthère, avant de mourir, avait la consolation de le recevoir dans le bercail du divin Pasteur.

Comme faisant suite aux empereurs, ennemis acharnés des chrétiens, on peut citer Septime-Sévère, Maximin le Thrace, Dèce, Valérien, Aurélien, enfin Dioclétien.

VII.

SEPTIME-SÉVÈRE.

Commode était mort empoisonné par une courtisane, Marcia, l'an 192. Septime-Sévère, né en Afrique, lui succéda. Les Romains disaient de lui que son nom ne devait pas être *Severus*, mais *crudelis*, cruel.

Cependant il avait commencé son règne sans persécuter les chrétiens. Certains auteurs attribuent cette conduite au miracle éclatant de la *Légion fulminante*, qui avait prié et sauvé l'armée de Marc-Aurèle, prête à mourir de soif et écrasée par la multitude des barbares germains et sarmates. Cette légion était en partie composée de chrétiens.

Après de Septime se trouvaient deux femmes : Julia Domna, son épouse, païenne ardente, et Julia Mamaea, sa nièce, favorable aux chrétiens. La première l'emporta, et Eusèbe, dans son Histoire ecclésiastique, dit : « Un décret parut en même temps pour défendre sous peine de mort d'embrasser le judaïsme et de s'affilier à la secte chrétienne. » (Liv. VI, ch. i.) L'empereur était en Orient quand il signa cet édit. On voit que l'on continuait à confondre juifs et chrétiens.

A Carthage, le proconsul Saturnin fit comparaître à son tribunal les chrétiens Spératus, Narjol, Atin, Véturinus, Félix, Aquilin, Létantius, Januaria, Acyllin, Générosa, Vertina, Donata et Scéunda. Sur l'ordre du proconsul de sacrifier aux dieux, Spératus répondit : « Nous n'avons jamais commis de faute contre les lois. On ne saurait nous accuser d'aucun crime. Notre religion nous ordonne même de prier pour ceux qui nous

persécutent injustement... » L'interrogatoire fut long et recommença le lendemain ; le 17 juillet de l'année de Jésus-Christ 200, les bourreaux immolèrent ces nobles victimes.

Il faut lire dans les Actes ce qui se rapporte au martyre de Vixia Perpétua, âgée de vingt-deux ans, d'une illustre naissance. Elle était mariée et nourrissait un enfant. C'est à Carthage aussi qu'elle fut arrêtée avec Félicité, esclave chrétienne, Révocatius, Saturnum, Secundulus et Satur. Une partie des Actes est l'œuvre même de Perpétua. Il s'y trouve des choses ravissantes, que nous sommes obligé de passer sous silence, vu le manque d'espace. Tertullien lui-même composa la suite.

L'Égypte ne fut pas moins persécutée. Septime-Sévère s'y trouvait, à Alexandrie, et le sang des chrétiens y coulait à flots. Clément d'Alexandrie obligé de fuir les bourreaux, écrivait du fond de sa retraite : « Chaque jour nous voyons déborder les fontaines de sang chrétien ; chaque jour nous voyons les martyrs, consumés par la flamme des bûchers, interrogés au milieu des tortures, décapités par le glaive. C'est la fidélité à Jésus-Christ, qui les amène à ces combats glorieux.

Saint Léonide, père d'Origène, fut arrêté. Le fils voulait aller partager ses chaînes : sa mère dut user de ruse pour l'arrêter. Léonide eut la tête tranchée, et ses biens furent confisqués au profit du trésor. Origène avait six frères. Dès l'enfance, dit saint Jérôme, c'était un grand homme. Dispersée par le départ de Clément, l'école chrétienne fut relevée, sous les yeux des bourreaux, par Origène.

Qui dira la suavité des Actes du martyre de la vierge Potamienne, et de sainte Marcella, sa mère ?

La lutte avait le monde pour théâtre. Aucune contrée n'était épargnée. En Cappadoce, le saint évêque de

Comane, versait son sang pour Jésus-Christ. Le préteur, qui le condamna à mort, Claudius Herminianus, était d'autant plus acharné à la persécution que sa femme venait, malgré lui, de se faire chrétienne. Quelques jours après l'exécution du saint évêque, Claudius fut atteint d'une maladie vermiculaire, et sa chair vivante était rongée par des myriades de hideux insectes. « N'en dites rien aux chrétiens, criait ce malheureux. Ils se réjouiraient de mes tortures. » Il se convertit lui-même, et il mourut soupirant après le baptême.

Saint Alexandre, évêque de Flaviopolis, en Cilicie, fut jeté en prison, où il resta sept ans.

Rome eut aussi sa légion de confesseurs, et les Gaulles, baignées de sang dans la quatrième persécution, ne demeurèrent pas étrangères à la cinquième. Voici comment s'expriment les Actes de saint Irénée. « Les cruels édits de Septime-Sévère retentirent, comme l'éclat de la foudre, dans le monde entier. Il sembla, tant les massacres furent grands, que l'univers allait périr. C'était à Lugdunum que, durant la guerre civile, l'empereur avait triomphé du César Claudius Albinus, son compétiteur. Quand il y revint, il apprit que cette bienheureuse cité, convertie par Irénée, refusait d'adorer les dieux ; il obéit à la féroce cruauté, ou plutôt à la rage qui faisait le fond de son caractère. Par ses ordres, les portes de la ville furent fermées, et une légion de soldats, le glaive à la main, entra dans toutes les maisons, égorgeant quiconque persistait à s'avouer chrétien. Je n'entrerais à Lugdunum, avait dit Sévère, que pour y offrir des sacrifices à mes dieux. Or, nos dieux ne veulent pas que leur culte soit souillé par celui des chrétiens. Le massacre commença donc. Il fut immense ; ni l'âge, ni le sexe, ni le rang ne furent épargnés. On vit cette multitude d'héroïques chrétiens venir d'elle-même, dans les transports d'une sainte allégresse, s'of-

frir au glaive des bourreaux, qui parcouraient la ville comme des bacchantes. Le sang coulait en ruisseaux dans les rues, et les deux fleuves qui baignent la cité roulerent leurs eaux toutes rouges. L'impie César avait donné l'ordre qu'on lui amenât le bienheureux Irénée.

« Depuis quelques jours, le saint évêque, par une faveur de Jésus-Christ, avait été informé de l'imminence du danger. Au milieu de la nuit, pendant qu'il était en prières avec le bienheureux prêtre Zacharie, un Ange du Seigneur lui apparut et lui dit: Après tant de labeurs, voici venir le temps de la récompense: C'est par le martyre que tu entreras dans le royaume des cieux. Relève le courage de tes frères, car le meurtrier approche, et l'heure des grands combats va sonner. Dis-leur de ne pas craindre les menaces de l'antique ennemi. Il tue le corps, mais il ne saurait tuer l'âme. Leur passion sera consommée en quelques heures. Pour toi, ton supplice sera plus long, mais ton triomphe n'en sera que plus glorieux. Aie soin de soustraire au danger le prêtre Zacharie. Il sera ton successeur, et, après toi, confirmera les frères dans la foi du Christ. En entendant ces paroles, Irénée s'écria: O Jésus, mon Seigneur et mon Dieu, lumière éternelle, splendeur de justice, source et origine de piété, je vous rends grâces de la bonté avec laquelle vous daignez m'adresser, par le ministère de votre Ange, des paroles de joie et de consolation! Donnez, Seigneur, donnez à ce peuple la grâce de la persévérance. Que nul d'entre eux n'apostasie la foi à votre saint nom. Fortifiez-les par votre puissance divine, et que tous conquièrent généreusement, par la mort, la palme de l'immortalité!

« Cette prière achevée, le bienheureux apôtre fit réunir les fidèles, et commença à les préparer au combat. Dociles à ses instructions, on les vit distribuer tous leurs biens aux pauvres; il s'exhalait d'eux comme une

suave odeur de martyre; ils passaient les jours et les nuits dans la prière et dans les colloques divins, attendant, d'heure en heure, le moment indiqué par le Christ.

Quand l'impie César eut ordonné le massacre général, et que l'Église de Lugdunum eut été noyée dans le sang de ses fils, on amena Irénée à l'empereur. A la vue du saint vieillard, le tyran entra dans un accès de rage. Il épuisa contre sa victime toutes les inventions de la cruauté. Nous ne redisons point ici en détail les divers tourments qu'Irénée eut à subir. Ils sont relatés au livre de sa *Passion*. L'athlète de Dieu endura tous les supplices avec une constance invincible, et consumma son témoignage le quatre des Calendes de juillet. (28 juin.) La nuit suivante, le bienheureux Zacharie recueillit les précieuses reliques du martyr et les déposa dans une crypte ignorée des persécuteurs. »

Nous ne possédons plus le livre de la *Passion de saint Irénée*; seuls ceux que nous venons de relater, nous restent. Les Bollandistes les ont publiés.

La chrétienté de Lyon était fille de saint Jean et de saint Polycarpe, par le disciple Irénée. La lumière venait de l'Orient à l'Occident: un jour, Lyon et l'Occident, qui l'auront conservée, la rendront à l'Orient.

Quels hommes, que ces chrétiens des premiers siècles! Quelles femmes admirables étaient nos mères! Quelles vierges étaient ces jeunes martyres qui, par pudeur, suppliaient leurs bourreaux de les jeter tout habillées dans les chaudières d'huile bouillante, comme fit la vierge Potamienne! Mais aussi quels monstres que ces empereurs, ce Septime-Sévère, possédé du démon, qui, à la vue de ce noble vieillard, Irénée, entre dans un accès de rage, au lieu de s'adoucir! Vraiment, si l'on doutait de la vérité, il suffirait de considérer ce spectacle de Lyon, baignée elle et ses fleuves, dans des flots de sang chrétien, pour savoir où elle est. Elle est avec

les victimes, non avec les bourreaux; avec les Irénée, les Pothin, les Polycarpe, les Ignace, les Apôtres, imitateurs des vertus et de la charité infinie du Christ; et, dès maintenant, semble-t-il, nous pouvons le proclamer hardiment : le monde a connu la loi chrétienne de l'amour marié à la souffrance. Oui, les chrétiens savent aimer Jésus-Christ, leur Sauveur et leur Dieu ; ils savent souffrir pour Lui, jusqu'au martyre, et au martyre le plus cruel. Ceux qui prétendent que le monde est demeuré insensible à la parole de l'Évangile, et à l'immolation du Christ au Calvaire, ont donc oublié ces persécutions que nous racontons ici; ou encore, ils les ont toujours ignorées. Eh bien! nous voulons continuer à laisser parler la voix du sang chrétien. Il sera plus éloquent que nos paroles, pour toutes les âmes qui voudront se recueillir et l'écouter.

Mort de Septime-Sévère.

Les massacres continuèrent. Saint Andéol fut immolé à la rage des persécuteurs à *Berguina*, dans l'Helvie, (le Vivarais,) et des multitudes d'autres, ailleurs. L'heure allait sonner pour Septime-Sévère d'aller rendre compte au Christ, Juge suprême, des actes de sa vie et de ses sentences impériales. Il mourut à Eboracum (York) dans la Grande-Bretagne (211), en prononçant ces paroles : « *Omnia fui, et nihil expedit* : J'ai été tout, et tout ne me sert de rien. »

Septime-Sévère, dit Rohrbacher, avait deux fils, Caracalla et Géta : il les fit empereurs tous deux. Un jour qu'il venait de remporter une éclatante victoire dans la Grande-Bretagne, des cris lui firent tourner la tête ; il vit l'aîné de ses fils, Caracalla, l'épée nue à la main pour le tuer par derrière. Il mourut l'an 211, ou plutôt

il se tua par impatience des douleurs de la goutte.»

Quelle distance entre cet empereur et l'évêque Irénée! Quelle noble figure dans la victime, et quelle horrible face dans le bourreau! Le martyr est glorifié et ceux qui savent le nom de Septime-Sévère, le prononcent avec horreur! Le Christ est vainqueur!

VIII.

MAXIMIN LE THRACE.

Avant de parler de Maximin, disons quelques mots de Caracalla, Héliogabale et Alexandre-Sévère.

A la mort de Septime-Sévère, Caracalla hérita de l'empire. Il commença par faire assassiner Géta, son frère, qui lui avait été associé au pouvoir; et vingt mille romains, soupçonnés d'avoir pleuré ce jeune prince, furent égorgés. Ayant appris qu'on avait plaisanté, à Alexandrie, sur son anguste personne, il y alla, et malgré le magnifique accueil qui lui fut fait, il ordonna à ses soldats de tout massacrer, ce qui dura deux jours. Caracalla prenait plaisir à contempler ce spectacle, du haut du temple de Sérapis. Origène avait fui en Palestine, à Césarée.

Le fou couronné alla promener ensuite son faste chez les Alamanni et les Cattes, qu'il trompa par de fallacieuses promesses. Ils vengèrent cette perfidie, et il fut obligé de racheter sa vie et celle de son armée, à prix d'argent.

Cependant les Parthes se révoltèrent. L'empereur alla pour les combattre. Il y fit des folies, le long de la route, comme de tuer Festus, son affranchi, sur la terre d'Ilion, où Achille avait pleuré Patrocle. Lui, il

pleura sa victime. Enfin, Macrin, préfet du prétoire, qui était au Cirque avec lui, le fit assassiner.

Macrin et son fils furent proclamés empereurs. Leur pouvoir ne dura pas longtemps, car Héliogabale, petit neveu de Julia Domna, ne tarda pas à être acclamé empereur par une légion de Syrie, et à vaincre Macrin dans un combat (7 juin 218.) Les deux princes perdirent la vie et leurs propres soldats apportèrent leurs têtes au prêtre du soleil, car Elagabaal, ou Héliogabale, remplissait cette fonction, dans le temple syrien d'Emèse, où il adorait et faisait adorer un aérolithe, tombé dans les plaines de Syrie.

Après un hiver de débauches à Nicomédie, habillé en prêtre du soleil, Héliogabale partit pour Rome, emportant son dieu l'aérolithe, traîné sur un char attelé de six chevaux blancs, par des chemins semés de poudre d'or. Lampride, qui raconte ces choses sans nom, dit que le dieu-soleil (l'aérolithe) fut déposé dans un palais magnifique, non loin du palais impérial, sur le mont Palatin. Il remplaça Jupiter à Rome. Il avait songé d'abord à lui faire épouser Pallas, mais il craignit que l'air martial de cette virago ne devint une occasion de querelle dans le ménage divin. Il s'arrêta donc à l'Astarté de Carthage, comme mieux assortie. Il fit venir solennellement sa statue d'Afrique, avec les dons que la fiancée était censée offrir à son époux l'aérolithe. Un décret impérial ordonna que les fêtes du mariage fussent célébrées dans toutes les provinces de l'univers!!!

Est-ce assez pour que l'on soit convaincu que Dieu vengeait son Christ et son Église d'une manière effroyable? Si cela ne suffit pas, continuons, afin que comparant le peuple chrétien au peuple romain de cette époque, on puisse porter un jugement sans appel.

Cet Héliogabale, qui mariait son aérolithe avec l'impudique Astarté, qu'adorent encore les Sidoniens,

s'était marié déjà trois fois à dix-huit ans. Cela durait quelques mois. Il finit par épouser une vestale, et peu de temps après, on le voyait se promener sur un char d'or, en pleine ville de Rome, avec Hiéroclès. Ce char était traîné par des tigres ou des lions. Un histrion fut nommé préfet du prétoire, les eunuques du palais devinrent sénateurs, deux cochers furent choisis pour consuls. Enfin un sénat de femmes, sous la présidence de l'impératrice-mère, fut officiellement institué. Tout cela n'était que de la folie. Le sang vint ensuite; on choisit les plus beaux enfants des familles patriciennes, pour les immoler chaque matin au dieu Aérolithe. Comme il fallait de l'or pour les troupes de courtisanes et de baladins, pour les repas impériaux, composés de langues de paons ou de rossignols, de cervelles de perroquets et de faisans, accommodés à une sauce où l'on faisait dissoudre des milliers de perles fines, on dressait chaque semaine une liste de proscription où figuraient les plus opulents romains. Les choses se passaient d'ailleurs avec une régularité parfaite; la liste était envoyée à la ratification du sénat; mais Héliogabale avait soin d'y ajouter la mention suivante: « Ne prenez pas la peine de rechercher la preuve de leurs crimes, les coupables sont déjà exécutés. » L'héritage de ces malheureux, condamnés pour crime de lèse-majesté, revenait de droit, d'après la législation romaine, au fisc impérial.

« Tous ces détails, fournis par Lampridius, dit M. de Champagny, paraissent incroyables. » Je les crois cependant parfaitement vrais; Héliogabale n'est que Commode, poussé un peu plus loin, de même que Commode, était Néron poussé un peu moins loin. La puissance démoniaque qui gouvernait le monde païen rendait ainsi son dernier soupir. » (Voir Darras, t. VII, p. 555.)

Voilà ce peuple romain, qui se jouait des chrétiens

mourant pour Dieu et son Christ, libres, chastes, vierges, se riant des tortures et souriant à la mort. Pour lui, il se pliait aux cruautés et aux folies d'un Héliogabale ! Il était si abruti qu'il ne savait plus aimer la liberté. Les empereurs connaissaient jusqu'où était descendu l'avilissement du sénat et des patriciens, ainsi que l'instinct des foules avides de sang, à l'instar des animaux féroces, et ils foulaient aux pieds, hardiment, ces romains dégénérés, dont les pères avaient conquis le monde. M. de Champagny a dit le vrai mot : Satan se joint d'aix tous ; et nous entendrons bientôt sonner des heures, où en pleine civilisation chrétienne, apparaîtront des tragédies pareilles, au sein des peuples qui essaieront de ramener en Europe, non plus le dieu soleil, sur un char attelé de six chevaux blancs, mais la déesse Astarté, sous le nom de : *Déesse Raison*. C'est ainsi que Dieu humilie les peuples, qui refusent de reconnaître Jésus-Christ, son Fils, pour leur Roi : il leur donne des Maîtres, qui ressemblent à quelqu'un de ces empereurs romains, qu'il nous plaît de peindre ici en passant, pour venger nos martyrs, et la cause sacrée que nous servons.

Hâtons-nous de dire que l'heure de la justice divine vint pour Héliogabale. L'armée avait reporté son affection sur le jeune Alexandre, fils de Mammaea, adopté par l'empereur et proclamé déjà César, Héliogabale songea à le faire assassiner. Les soldats veillaient. Ils vinrent en armes assiéger le palais. L'empereur eut peur et se réfugia avec Sohenia, sa mère, dans les écuries impériales, et pour mieux se cacher, il s'était blotti sous un tas de fumier. Les préteurs les massacrèrent tous deux, traînèrent leurs restes sanglants dans les rues de Rome, et les jetèrent au Tibre. (22 mars 222.) Le sénat, alors, se releva, n'ayant plus le fou à craindre, et voua sa mémoire à l'infamie.

Alexandre régna, ou plutôt ce fut Mammaea sa mère, d'une part, et de l'autre, le fameux légiste Domitius Ulpianus, ennemi acharné des chrétiens, qui continuèrent à être persécutés, en vertu des lois existantes, et non rapportées.

Alexandre-Sévère, ainsi nommé à cause de sa sévérité, ne persécuta pas lui-même les chrétiens, il laissa agir Ulpien. Il fut assassiné par Maximin, qui lui succéda.

Maximin inaugura donc une ère nouvelle de persécution pour l'Église. « Le géant couronné, dit Eusèbe, se montra d'une cruauté inexorable, contre tout l'entourage d'Alexandre-Sévère, son prédécesseur. » Or, parmi les familiers du fils de Mammaea, se trouvaient beaucoup de chrétiens qui furent immédiatement traités au supplice.

Ils allèrent rejoindre au ciel une foule de nobles martyrs, qui avaient, naguères, donné à Jésus-Christ le témoignage de leur amour et de leur vie, comme sainte Cécile, dont nulle langue sur la terre ne saurait dire la beauté virginale ; Valérien son époux, Tiburce, frère de Valérien, Maxime, officier du prétoire ; puis les papes saint Urbain, saint Potien et saint Antérois.

Maximin le Thrace s'attaqua surtout aux évêques, aux prêtres, à ceux qui instruisaient. Aussi Origène fut-il naturellement désigné aux colères de cet empereur, qui savait à peine parler le latin, et n'avait pour lui que sa taille de huit pieds et sa force herculéenne. On dit qu'il portait au ponce un bracelet de sa femme. On ne réussit pas à trouver Origène, Ambroise et Prococtète, ses disciples, furent arrêtés, et on les envoya enchaînés, à l'empereur, qui était au fond de la Gaule. Il ne furent pas mis à mort. La chute précipitée du tyran les sauva.

Une des victimes immolées sous Maximin se nomme

Barbara, sainte Barbe, la vierge illustre, fille d'un des plus opulents citoyens de Nicomédie, Dioscore.

Son père, très attaché au culte des dieux, l'éleva dans les idées païennes. Quand elle fut conduite pour la première fois au temple des faux dieux, elle demanda à ses parents : Qui sont ces hommes dont on a dressé ici les statues ? Ce ne sont pas des hommes, répondit Dioscore. Ce sont les dieux, il faut les adorer. — Je comprends, dit-elle, ils sont dieux maintenant, mais autrefois ils furent des hommes. — Oui, répondit Dioscore, sans doute frappé et embarrassé de cet argument, qui réduisait à néant son paganisme et ses dieux. L'enfant le sentait bien aussi, dans sa précoce intelligence. Elle grandit, et sa beauté, ignorée d'elle seule, charmait ses parents. Selon la coutume de l'Orient, Barbara demeurait dans la solitude, toujours voilée, quand elle apparaissait devant les hommes, et vivant avec sa mère dans un appartement séparé, en forme de tour, attenante à la maison paternelle. Comme les guerriers prennent, dans les combats, les tours les plus inexpugnables, la foi chrétienne aussi pénètre partout, et elle arriva malgré Dioscore, jusque dans sa tour et le cœur de sa fille. Est-ce que l'Esprit-Saint ne souffle pas où il veut ? Et Barbara se disait, sous ce souffle divin : Nos dieux ont été des hommes, ils sont donc nés et morts comme les autres hommes. Or un Dieu doit être éternel. L'homme tire son origine de la terre. Mais la terre n'a pu se créer elle-même. Il a fallu qu'un Dieu lui donnât l'existence. Dès lors nul homme, formé d'éléments terrestres, ne saurait s'appeler dieu. Elle s'exerçait ainsi à méditer, et trouvait là son bonheur. Avec ce génie qui la poussait à chercher la cause et la raison des choses, la jeune vierge ouvrait son âme à la vérité. Il lui eût suffi d'entendre exposer la doctrine du Verbe éternel, Fils de Dieu, incarné dans le temps, et

alors vrai homme et vrai Dieu ; mourant sans cesser d'être Dieu, et reprenant son corps ressuscité pour jamais, afin de régner au ciel et sur la terre ; il lui eût suffi, en un mot, de l'explication du symbole des Apôtres pour l'éclairer et la satisfaire. Les femmes qui la servaient lui racontèrent un jour qu'il n'était bruit à Nicomédie que de la réputation d'un docteur Alexandrin, qui avait nom Origène. Il enseignait le dogme d'un Dieu unique, dont l'avènement avait mis fin au culte des idoles. La vierge tressaillit à cette nouvelle. Elle confia un message à l'un de ses plus fidèles serviteurs pour Origène. Le docteur vint. Quelques semaines après, Dioscore en pénétrant dans l'appartement de sa fille, y trouva un vénérable vieillard. Quel est cet homme, demanda-t-il avec étonnement, et pourquoi est-il ici ? — Père, répondit la jeune vierge, ce vieillard est un docte alexandrin, expert dans la guérison de toutes les infirmités humaines. Il est récemment arrivé à Nicomédie, et j'ai eu recours à sa science. — Dioscore ne soupçonna pas la réalité ; il laissa la jeune fille s'entretenir librement avec ce médecin spirituel. C'était un prêtre, du nom de Valens, envoyé par Origène, à cette âme qui avait soif de Dieu. Barbara reçut avec effusion de reconnaissance et de larmes, le baptême. Valens lui enseigna l'incarnation du Verbe éternel dans le sein de la Vierge Marie, sa vie, sa mort, sa résurrection, son règne éternel, son Église, dont désormais elle était membre. Il lui laissa, en partant, un exemplaire des Livres Saints, dont Barbara fit sa nourriture.

Cependant les plus nobles familles de la ville se disputaient l'honneur d'une alliance avec la fille de Dioscore ; mais chaque fois qu'on lui en parlait, elle écartait la demande. Un jour, enfin, Dioscore apprit la vérité, et il se livra soudain à un de ces mouvements de rage, que le démon, homicide dès le commencement,

inspire à ceux dont il est le maître. Il voulut tuer sa fille. Barbara dut quitter la maison paternelle : Des pères lui donnèrent asile sur la montagne ; elle s'y tint cachée ; mais Dioscore l'y poursuivit. Il réussit à retrouver sa trace, et quand il l'eut reconnue sous son déguisement de bergère, il la saisit brutalement, la traîna par les cheveux, en la flagellant, et la ramena à Nicoméde. Or, les nouveaux édits de Maximin venaient d'être promulgués. Bien qu'ils fussent spécialement dirigés contre les évêques et les prêtres, le proconsul Marcien se crut autorisé à les appliquer dans toute leur rigueur à une jeune fille de noble race, dont la conversion au christianisme avait fait sensation dans la province. La jeune vierge parut à son tribunal. Au moment où elle entra dans le prétoire, l'éclat de sa beauté arracha un cri d'admiration aux assistants. Le magistrat lui-même en fut touché, et au lieu de sévères reproches qu'il comptait lui adresser, il lui dit d'un ton de bienveillance presque suppliante : Prends pitié de toi-même et consens à sacrifier aux dieux. Je ne puis que m'intéresser à une personne telle que toi. Tant de charmes ne sont pas faits pour les tortures et la hache du bourreau. — La bienheureuse martyre répondit : Oui, je sacrifie de grand cœur ; j'offre sans cesse un sacrifice de louanges à mon Dieu, le Dieu qui a créé le ciel et la terre ! Mais les dieux dont vous me parlez, ne sont que de vaines statues d'argent ou d'or, œuvres de la main des hommes. Ou bien, si ces idoles représentent quelque chose, elles sont la figure des démons que la crédulité populaire adore. Mon Dieu est celui qui règne au ciel. — Le proconsul ne put en tirer d'autre réponse, ni faire fléchir ce cœur virginal. La résistance réveilla dans l'âme du magistrat romain, des sentiments de cruauté et de vengeance. Il la fit dépouiller de ses vêtements et flageller à coups de nerfs de bœuf. Le

sang empourpra bientôt le corps de la jeune vierge, qui fut ensuite jetée dans un cachot. La nuit suivante, Jésus-Christ apparut à la martyre, dans une nuée lumineuse, et lui dit : Courage, ma fille ! Les Anges du ciel tressent la couronne. — Quand la vision s'évanouit, il ne restait plus une trace des plaies de la flagellation sanglante. Au matin, le proconsul fit ramener la vierge en sa présence, et la voyant guérie : Nos dieux, s'écria-t-il, t'aiment malgré toi ! Rends grâce à leur bonté, reconnais la faveur qu'ils t'ont faite. Tu le vois, ils ont cicatrisé tes plaies ! — Comment, reprit la bienheureuse, vos dieux inertes, qui ne sauraient se mouvoir qu'à l'aide d'une force humaine, auraient-ils pu me guérir, quand ils ne peuvent se donner à eux-mêmes l'existence ? Celui qui a fermé mes plaies, voulez-vous savoir son nom ? C'est Jésus-Christ, Fils de Dieu. — Où est-il, dit Marcien. — Vous ne sauriez le voir. L'œil de votre âme est encore obscurci par les ténèbres de l'impiété et de l'erreur. — Le proconsul lui fit alors labourer les flancs avec des ongles de fer. — La martyre semblait insensible à cet effroyable supplice. Pour réveiller en elle le sentiment de la douleur, les bourreaux promenaient des torches enflammées sur les sillons de sa chair sanglante. La vierge pria, sans que son visage accusât l'expression de la souffrance. Le proconsul donna l'ordre de lui couper les deux seins avec le tranchant d'un scalpel. Cette nouvelle barbarie n'eut pas plus de succès et n'arracha pas une plainte à la victime. Dépouillée de tous ses vêtements, mais revêtue de son propre sang, comme d'un manteau de pourpre et de gloire, on la traîna dans les rues de la ville. Son père, témoin de ces horreurs, ne versa pas une larme sur la fille qu'il avait tant aimée, sa fureur idolâtrique étouffait en lui tous les instincts de la nature. Sur la hauteur qui domine la cité de Nicoméde, Barbara eut la tête tranchée.

Les Actes disent que ce fut de la main de son père !

Sa belle âme fut reçue par les Anges et son souvenir est demeuré immortel, comme son culte, au sein de l'Église catholique, gardienne vigilante et dépositaire fidèle de la mémoire et des ossements sacrés des martyrs. (4 décembre 236.)

En face d'un tel spectacle, dont le récit est absolument authentique, comment peut-on nier, en sainte Barbe, le surnaturel divin, et chez ses persécuteurs, surtout chez son père, le surnaturel diabolique. Il n'y a qu'un Dieu pour donner à une jeune fille pareil courage dans les tortures qu'elle subit par amour de Jésus-Christ, il faut l'action de Satan, pour inspirer à ce père, à ce proconsul, à ces bourreaux, la rage qu'ils déployoient sur cette douce et silencieuse victime. Cela nous explique le courage chrétien, mais aussi la passion antireligieuse et ses excès de tous genres et de tous les temps.

Mort de Maximin le Thrace.

Maximin, qui était arrivé au pouvoir, par un meurtre, ne s'y maintenait que par la cruauté qu'il inspirait. A Carthage, on avait proclamé Gordien, empereur ; mais il succomba sous l'effort d'une cabale. A Rome, on déclara César, son petit-fils, Marcus Antonius Gordianus, et ceux qui le protégeoient, jurèrent la mort du Thrace. Papien prit le commandement de l'armée et alla attendre l'empereur, qui devait marcher contre les Sarmates. Ayant su ce qui se tramait contre lui, il fit faire volte-face à ses troupes, prit le chemin de l'Illyrie et se dirigea sur Rome, voulant égorgér sénat, patriciens, la ville entière. Aquilée ferma ses portes au géant. Il fallut l'assiéger. Comme il brutalisait ses soldats les prétoriens, habitués à se donner des maîtres poignardèrent son fils sous ses yeux, puis le dépouillant

lui-même de la pourpre, ils le couvrirent de blessures, prenant plaisir à lui arracher lentement la vie. Son règne finit ainsi. Le monstre avait soixante-cinq ans. La sixième persécution générale était terminée.

IX.

DÈCE.

Le jeune empereur Gordien, surnommé le Pieux, ne fit que passer sur le trône. Il put entreprendre une expédition en Orient et vaincre Sapor, roi des Perses, qui s'était révolté. Il épousa la fille d'un patricien, nommé Mysithée, qui l'aida dans son administration. Un arabe, originaire de la province de Thraconite, Julius Philippus, est accusé de l'avoir fait empoisonner. Ce Philippe arriva à se former un parti dans l'armée ; de sorte que les uns, pour Gordien, les autres pour Philippe, en vinrent aux mains. Gordien succomba et fut massacré. (244.)

Philippe, à son tour, fut attaqué par Décius, dans les plaines de Vérone, et massacré par ses propres soldats, comme Gordien. Décius fut proclamé empereur.

« Décie, le nouvel empereur, ne dissimula pas ses sentiments personnels. Aussitôt qu'il eut fait proclamer Césars ses deux fils Hérénnius Étruscus et Hostilianus, son premier soin fut de proscrire sur tous les points du monde, l'exercice de la religion chrétienne. Il suffisait, pour justifier cette mesure, que son prédécesseur eût nourri pour le culte du vrai Dieu des sympathies privées. Car, au fond, Philippe, arabe de naissance, était très probablement chrétien, du moins par le baptême. » Alors, dit saint Cyprien, commença une suite inter-

minable de tortures de la part des bourreaux. Les poursuites n'avaient plus seulement pour fin la condamnation, et pour consolation suprême la mort. On graduait la cruauté par une série de raffinements, de façon que la victime survécût aux supplices. On ne voulait pas lui accorder trop tôt la couronne. On la fatiguait dans l'espoir de fléchir son courage, et s'il lui arrivait, grâce à la miséricorde divine, de mourir avant l'heure prévue, les bourreaux se croyaient trompés. » (Cyp. Ép. vii, Patrol. lat. iv, col. 241.)

Jamais tempête plus formidable ne s'était soulevée contre l'Église de Jésus-Christ. Princes, gouverneurs, peuple et sénat, tout ce qu'il y avait de grand parmi les Romains, concourait à la fois pour effacer de la terre le nom de chrétien. « Les magistrats suspendaient toutes les causes particulières ou publiques, pour vaquer à la grande, à l'importante affaire, l'arrestation et le supplice des fidèles. Les chaînes de fer ardentes, les ongles d'acier, les bûchers, les glaives, les bêtes, tous les instruments inventés par la cruauté des hommes déchiraient nuit et jour le corps des martyrs ; chaque bourreau semblait craindre de n'être pas aussi barbare que les autres. Les voisins, les parents, les amis, se trahissaient lâchement et se dénonçaient aux magistrats. Les provinces étaient dans la consternation ; les familles étaient décimées ; les villes demeuraient désertes, et les déserts se peuplaient. Bientôt les prisons ordinaires ne suffirent plus à la multitude de ceux qu'on arrêtait pour la foi. Il fallut convertir en prisons la plupart des édifices publics. »

C'est ainsi que parle saint Grégoire de Nysse ; et l'abbé Darras, dont nous aimons à suivre la traduction ajoute : « Tous les auteurs païens conviennent que Dèce s'était imposé la double tâche d'arrêter à jamais, dans l'étendue de l'empire romain, la propagation de la reli-

gion chrétienne et de comprimer l'invasion des barbares. » (t. VIII, p. 192.)

Il n'arrêta point les barbares, car les Goths, sous la conduite de leur roi Cuiwa, prirent Nicopolis, Martianopolis, Philippopolis, égorgèrent cent mille habitants ; emmenèrent une foule de prisonniers illustres, sous les yeux de Dèce lui-même.

Pour les chrétiens, il les persécuta à outrance, fit d'innombrables victimes, en Orient et en Occident, mais le sang chrétien était une semence d'autres chrétiens.

A Rome, le Pape Fabien avait subi le martyre, et les prêtres Moïse et Maxime, Nicostrate diacre, qui s'occupaient de l'administration de l'Église pendant l'inter-règne, avaient été jetés dans des cachots.

Parmi les personnages arrêtés et emprisonnés, citons saint Alexandre, évêque de Jérusalem, vieillard vénérable. Il fut traîné à Césarée, au tribunal du gouverneur de la Palestine, et jeté dans les fers, où il succomba aux mauvais traitements. A Antioche, l'évêque saint Babylas, emprisonné, voulut être enterré avec les chaînes qu'il portait en mourant. Origène, à cause de sa réputation, fut enfermé dans un cachot, ayant au cou un carcan de fer et aux pieds des entraves fixées jusqu'au quatrième trou, qui lui tenaient les jambes horriblement écartées. On ne le fit point mourir dans l'espoir que sa chute entraînerait celle d'un grand nombre de chrétiens. Il demeura ferme, et put, de sa prison, écrire des lettres d'encouragement aux frères emprisonnés comme lui pour la foi. A Comane, l'évêque saint Alexandre fut brûlé vif. Alexandrie vit se renouveler les scènes effroyables du passé. On poursuivit saint Grégoire le thaumaturge, à Néocésarée, dans le Pont ; mais inutilement. On se vengea de sa fuite, sur son peuple, qui fut héroïque de vertu et de courage dans

les tortures. Toutes les Églises d'Asie comptèrent une multitude de martyrs.

Mort de Dèce.

L'empereur Dèce avait à peine régné deux ans, et déjà il avait inondé la terre de flots de sang chrétien; les prisons regorgeaient de victimes; l'effroi se répandait partout. Pour lui, appelé en Mésie par une nouvelle invasion de Goths, il leur livra bataille. Trahi par Gallus, son lieutenant, au milieu du combat, il vit le jeune Hérennius Étruscus, son fils, blessé à mort tomber de son cheval, et lui-même enveloppé bientôt par l'ennemi périt sous leurs coups.

Ainsi finit à cinquante ans, par la main des barbares, un des plus grands persécuteurs des chrétiens. Dieu abrégé sa vie pour abrégé aussi les épreuves de son Église.

X.

VALÉRIEN.

Valérien régnait depuis cinq ans, quand il se mit à persécuter les chrétiens. « Jusque-là, dit saint Denys d'Alexandrie, aucun empereur ne les avait comme lui traités avec autant de distinction. La famille impériale comptait dans son sein un grand nombre de fidèles; le palais semblait une église. » (Eusèbe, Hist. ecclés. liv. VII, c. x.) L'empereur triomphait partout dans les combats. Les Germains et les Franks repoussés au delà du Rhin, s'engagèrent par un traité à respecter les frontières de l'empire.

Mais il avait élevé aux plus hautes charges de l'empire, un égyptien, Macrien, de naissance obscure, et ennemi violent de la religion du Christ. Il persuada à l'empereur que les chrétiens le trahissaient. Valérien le crut, et Gallien, son fils, jeune débauché, abonda dans le sens de Macrien; le huitième édit de persécution fut publié, en avril 257. Ce fut un coup de foudre, dit encore saint Denys d'Alexandrie, quand on apprit que l'empereur appelé ironiquement par les païens *Καθολικός* vouait tous les chrétiens à la mort.

Les Actes, et Eusèbe dans son histoire, nous disent que saint Étienne, dans une assemblée de fidèles aux Catacombes, avait préparé son troupeau au martyre. « L'heure est venue, avait-il dit, mes fils bien-aimés. Écoutez une dernière fois la parole de votre pontife, pauvre pécheur, et indigne serviteur de Jésus-Christ. Prenez tous votre croix et suivez le Seigneur jusqu'au Calvaire. Amenez-moi les catéchumènes qui n'ont point encore reçu le baptême; je leur donnerai le sacrement de régénération, et ils seront armés pour les combats du Seigneur. » (Eusèbe, Act.) Les massacres commencèrent. Le pape, saint Etienne I^{er} était, par sa position, désigné aux persécuteurs. Valérien le fit saisir et amener devant lui. Le pape et l'empereur se trouvaient seuls en présence l'un de l'autre. « C'est toi, dit Valérien, qui cherches à renverser la république, et persuades au peuple d'abandonner le culte des dieux? Je ne cherche point à renverser la république, répondit Étienne, mais j'exhorte le peuple à abandonner le culte des démons que vous adorez sous la forme des idoles. Je prêche le vrai Dieu, et celui qu'il a envoyé, Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Valérien ordonna que le saint Pape fût conduit au temple de Mars, pour y entendre sa sentence, et lui fit trancher la tête, le 3 août 257.

Autres martyrs.

« Sixte II, grec d'origine, était un converti de la philosophie à la foi. Il siégea deux ans, onze mois, six jours, (257 à 259) sous le règne de Valérien. Il reçut la couronne du martyre dans cette cruelle persécution. Saisi par ordre de l'empereur avec six de ses diacres, il eut la tête tranchée. (6 août 259.) Le *presbyterium* dirigea l'Église après sa mort. Quelques jours après, l'archidiacre Laurent et d'autres suivirent leur pontife dans la voie sanglante. » (*Liber Pontificalis.*)

Saint Cyprien, à Carthage, avait écrit, en apprenant la persécution, une *Exhortation au martyre*, en style brûlant. Galère Maxime, proconsul, le fit saisir et amener au prétoire. Une multitude immense se rassembla pour assister à l'interrogatoire de l'illustre docteur. — « Es-tu Thascius Cyprien ? lui demanda le proconsul. — Je le suis. — Es-tu l'évêque de ces sacrilèges chrétiens ? — Je le suis. — Les augustes empereurs ordonnent de sacrifier aux dieux. — Je ne sacrifierai pas. — Songe à ce que tu veux faire. — En une chose si juste, il n'y a point à délibérer. Exécutez les ordres que vous avez reçus. » La sentence fut portée, et le proconsul lut ce décret : « Thascius Cyprien sera puni par le glaive. — *Deo gratias* ! » répondit le généreux évêque. Les chrétiens mêlés dans la foule, s'écrièrent alors : Qu'on nous fasse mourir avec lui ! »

Saint Cyprien fut conduit hors de la ville. Il se banda lui-même les yeux ; un prêtre et un diacre lui lièrent les mains derrière le dos ; l'évêque de Carthage, ainsi préparé au sacrifice, fit remettre vingt-cinq pièces d'or à l'exécuteur, et présenta sa tête au bûreau, qui l'abattit d'un coup. Les chrétiens reçurent le sang du martyr dans des étoffes de lin et de soie. (14 septembre

258.) Huit de ses disciples, la plupart clercs de l'Église de Carthage, moururent courageusement avec lui.

En Espagne, saint Fructueux, évêque de Tarragone, mourut martyr avec deux de ses diacres, Augure et Euloge.

A Césarée, en Palestine, Priscus, Malchus et Alexandre, furent jetés en pâture aux bêtes. — Un enfant, nommé Cyrille, de Césarée en Cappadoce, fit l'admiration de toute la ville. Amené devant le gouverneur par les soldats, il confessa ingénument sa foi. « Mon enfant, lui dit le juge avec douceur, je veux bien te pardonner tes fautes, en considération de ton âge. — Son père idolâtre l'avait chassé de sa maison parce qu'il était chrétien. — Je suis bien aise de souffrir des reproches pour ma conduite. Je me réjouis d'être chassé de la maison de mon père ; Dieu me recevra dans une demeure plus grande et plus somptueuse. Je renonce volontiers aux biens de ce monde, pour être riche dans le ciel. Je ne crains pas la mort, parce qu'elle est suivie d'une meilleure vie. » On le conduisit auprès d'un brasier ardent, et on fit briller à ses yeux le glaive. Puis on le ramena : « Vous m'avez fait grand tort de me rappeler, dit l'enfant au gouverneur ; je ne crains ni le feu, ni l'épée ; j'ai hâte d'aller à mon Dieu. » Les assistants pleuraient d'attendrissement, il leur disait : « Vous devriez vous réjouir, au lieu de pleurer ainsi. Vous ne savez pas quelle gloire m'attend... Ah ! laissez-moi finir ma vie mortelle ! » Ce fut dans ce saint ravissement qu'il reçut la glorieuse couronne du martyre. ®

En Afrique, à Cirthe (Constantine), on conduisit les chrétiens dans une vallée voisine de la ville, et là on les rangea par files. Les bourreaux passaient et leur abattaient la tête.

A Cimélie (Nice), eut lieu le martyre de Pontius,

patricien distingué; Bassus, évêque de cette ville, fut brûlé vif.

A Sens, fut décapitée la vierge Columba, sainte Colombe, dont le culte est resté si populaire. Elle était de sang royal. Espagnole, elle avait un cœur embrasé d'un amour sésaphique, comme un jour sera celui de Thérèse. Aurélien la manda devant son tribunal. Elle avait seize ans, et déjà elle semblait être une reine. Aurélien fut frappé de sa majestueuse beauté. Il l'accueillit, non comme une captive, plutôt comme une reine. Il avait un fils, et une alliance avec la fille d'un roi des Ibères ne lui semblait pas à dédaigner. — Adore les dieux, lui dit Aurélien, et sois ma fille. — Il lui expliqua sa pensée. — Columba répondit : *Le Christ est mon époux.* Elle n'eut pas d'autre parole. Aurélien ne pouvant dompter ce virginal courage, fit enfermer l'héroïne dans une cellule de l'amphithéâtre et eut l'infamie d'y faire bientôt entrer un jeune débauché. — Insensé, lui dit Columba, que venez-vous faire ici? Prenez garde que Jésus-Christ, mon Seigneur et mon Dieu, ne vous foudroie à mes pieds! Puis levant les bras en croix, elle pria. — A l'instant, par une porte du bestiaire qui s'ouvrit soudain, un des ours tenus en captivité pour les jeux de l'amphithéâtre se précipita sur l'audacieux et le terrassa. D'un geste, la vierge dompta l'animal, qui reponssa le jeune homme et vint se coucher à la porte du cachot. — Vous le voyez, dit Columba au jeune homme, cette bête sauvage elle-même reconnaît le pouvoir de Jésus-Christ, mon Dieu, seriez-vous plus aveugle qu'elle? — Le jeune homme, épouvanté de ce qu'il avait vu, s'était agenouillé. A la voix de Columba, la grâce envahit son cœur. Je crois, dit-il, que Jésus-Christ est Dieu et que vous êtes sa servante. Il ne tarda pas à sortir, publiant partout ce qu'il avait vu. Il fut baptisé et condamné au supplice qu'il subit cou-

rageusement : cet homme, gallo-romain, s'appelait Baruca.

Cependant l'ours demeurait à son poste d'honneur, observant la consigne qu'il avait reçue d'en-haut. Il fallut allumer autour de lui des branches de bois sec, qui le forcèrent à partir. Il passa à travers la foule, et regagna les montagnes. L'incendie s'éteignit.

Aurélien, superstitieux comme tous les idolâtres, attribuait ces merveilles à la magie. Il se hâta de faire décapiter la Vierge Columba. Elle fut menée hors de la ville de Sens, sur les bords d'une source qui se nomme aujourd'hui *Fontaine d'Azon*, entre les deux villages de Saint-Clément et de Saint-Denys. Là, elle remit son écharpe aux bourreaux, en leur demandant quelques minutes, pour faire une dernière prière. Elle s'agenouilla, et, tenant les bras en croix, les yeux levés vers le ciel, elle pria avec ferveur. En ce moment, une voix inférieure lui disait : Viens, Colombe bien-aimée, ta couronne est préparée au ciel! Le bourreau lui trancha la tête. (Voir Hist. Darras, t. VIII, p. 383.)

A Troyes (Tricasses) Patrocle, gallo-romain, d'une illustre naissance, subit le martyre.

Une illustre chrétienne, du territoire des Ambiani (Amiens), fut aussi appelée à confesser Jésus-Christ, Aurelia Theodosia. En 1842, on a retrouvé, dans la crypte de saint Hermès, cette inscription, sur sa tombe : « A Aurelia Theodosia, très bénigne et incomparable femme, Aurelius Optatus, A son épouse, très innocente, déposée la veille des calendes de décembre, 30 novembre, de la nation des Ambiani, il a consacré ce tombeau à son mérite et à ses vertus. » Les insignes du martyre, la palme et la fiole de sang, décoraient cette tombe si longtemps oubliée. ®

Mort de Valérien.

A Constantine, au moment où Marianus, martyr, allait être frappé, il s'écria dans une inspiration divine : « Païens, vous allez nous mettre à mort, mais l'heure de la vengeance céleste approche. La captivité, la peste, la famine, les tremblements de terre, tous les fléaux envoyés par le Seigneur vous feront expier le crime que vous allez commettre. » En effet, après ces hécatombes que nous avons rappelées, dans lesquelles les chrétiens étaient immolés par milliers, sans pitié, avec des cruautés inouïes, la peste exerça ses ravages, avec une fureur inconnue : l'Italie fut plongée dans des ténèbres épaisses ; Rome, ébranlée jusqu' dans ses fondements, vit les ruines s'accumuler de toutes parts ; les Germains envahirent la Gaule jusqu'aux Pyrénées, ravagèrent l'Espagne et inondèrent ces contrées, effrayées à leur aspect. Les Allamans s'avancèrent jusque près de Rome ; les Goths, les Sarmates et les Quades dévastèrent l'Illyrie, les Scythes parcouraient l'Asie-Mineure et la Grèce. A demi nus, ils s'aventuraient audacieusement sur des cabanes flottantes au milieu des mers orageuses ; ils se jouaient des Romains et de leur empire. On eût dit que, semblables aux oiseaux de proie, ils sentaient l'odeur d'un cadavre, dont ils étaient chargés, par la Providence divine de se partager les dépouilles.

Sur ces entrefaites, Valérien, qui avait fermé les yeux à la lumière et s'était fait le plus lâche des persécuteurs, et le plus raffiné, fut obligé d'aller combattre Sapor, roi des Perses, qui faisait des progrès prodigieux en Syrie, en Cilicie et en Cappadoce. Les deux armées se rencontrèrent en Mésopotamie, et Valérien fut fait prisonnier. Sapor le mena en Perse, où il le traitait comme un animal. Valérien, l'empereur romain,

devait se présenter et servir de marche-pied au roi, pour monter à cheval ! Sapor le foulait aux pieds. Il le promenait dans les villes pour le livrer aux risées de la populace ! Il vécut ainsi jusqu'à soixante-onze ans. On l'écorcha vif ; on jeta du sel dans sa chair sanglante, et l'on corroya sa peau, qu'on fit teindre en rouge, et que l'on exposa dans un temple, pour être un monument éternel de la honte du peuple romain.

XI.

AURELIEN.

Trente tyrans avaient passé au pouvoir, lorsque Aurélien fut déclaré empereur. Vainqueur des ennemis de l'empire, et de l'illustre Zénobie, reine de Palmyre, il apparaissait droit, simple et humain. Mais il changea totalement, en revenant d'Orient. Il écouta de mauvais conseils, d'hommes hostiles aux chrétiens, et la neuvième persécution fut déclarée.

L'une de ses premières victimes fut le pape saint Félix, qui mourut dans les tourments le 29 décembre 274. Eutychien, étrusque d'origine, lui succéda immédiatement.

Le sang chrétien, une fois encore, inonda le monde, de toutes parts, tandis que l'empereur élevait un temple au dieu-soleil. Il avait la manie de bâtir ; aussi le vit-on entourer de murs la ville de Rome. Ayant imposé aux habitants de la ville des impôts exorbitants, il faillit périr dans une émeute. L'armée lui resta fidèle, heureusement.

Alors il prit la route des Gaules et vint s'établir dans une ville dévastée par les barbares, *Genabum*. Il la fit

restaurer et l'appela de son propre nom, *Aurelia*. Orléans.

Le temps qu'il passa dans les Gaules fut employé à des massacres. A Autun, le prêtre Paul fut mis à mort avec dix de ses compagnons. Partout on fuyait sur son passage. L'évêque de Nevers, saint Révérien, fut massacré. Les forêts des environs d'Auxerre étaient remplies de chrétiens fugitifs. Aurélien y envoya un de ses officiers, Alexandre, avec ordre de les massacrer tous. Arrivés au lieu qu'on appela depuis *Tustacum*, Toussy-sur-Yonne, les soldats romains se trouvèrent en face d'une multitude chantant des hymnes au Seigneur. Priscus, leur évêque, se préparait à offrir le saint sacrifice de la messe. « Séditieux, leur cria Alexandre, vous êtes découverts! — Nous ne sommes pas des séditieux, répondit Priscus. Nous sommes les sujets fidèles de l'empereur réunis ici pour adorer Jésus-Christ, notre Rédempteur et notre Dieu. » Finalement, Priscus pria l'officier romain de s'éloigner un moment, durant lequel le généreux évêque anima tous ces chrétiens d'un saint zèle, et tous, d'une voix unanime s'écrièrent : Nous mourons tous pour Jésus-Christ! Nous en faisons le serment. — L'officier romain fit décapiter Priscus, et tous ces fervents chrétiens furent égorgés. Au lieu même où le saint évêque fut frappé, un village s'est bâti et porte le nom de *Saint-Priz*.

A Troyes, les mêmes carnages, présidés par Aurélien, se renouvelèrent. Là moururent le vieillard Sabinianus, pour la foi ; la vierge Julia, avec dix confesseurs. Leurs corps furent jetés dans un puits ; le puits de Sainte-Jule. Un noble gallo-romain, Vénérandus, disciple de Jésus-Christ, fut attaché à un poteau où il fut percé de flèches par ordre de l'empereur.

Détourné, un moment, par les barbares de la Vindélicie (le Wurtemberg et la Bavière), il alla vers eux et les mit en déroute.

Mort d'Aurélien.

Cependant les Perses, en Orient, s'étaient soulevés. L'armée romaine fut dirigée sur la Thrace et l'Asie-Mineure. Du côté de Byzance, Aurélien monta sur son char, marchait vers Héraclée, lorsque deux de ses familiers, Mnerthéus son secrétaire, et un arabe, Maupor, dont il avait fait son valet de chambre favori, le poignardèrent. Le sang impérial ruissela sur les roues, et vint remplir les deux ornières du chemin.

Les assassins furent condamnés à être dévorés par les chiens, et un temple magnifique fut élevé à la divinité d'Aurélien.

Les empereurs Tacite et Probus se succédèrent alors sur le trône des Césars. Ils furent tous deux amis de l'ordre et des chrétiens.

« On vit alors, dit Ensebe, resplendir dans tout l'éclat de son libre rayonnement la religion véritable et divine que Jésus-Christ était venu annoncer aux hommes. Elle florissait à la fois dans le monde romain et chez les nations les plus barbares. La bienveillance des empereurs était telle qu'ils choisissaient des chrétiens pour les envoyer en qualité de proconsuls et de préfets dans les provinces. Par respect pour leur foi, ils les exemptaient d'assister aux sacrifices idolâtriques. Leurs palais étaient remplis de fidèles... ils prenaient plaisir à s'entretenir avec eux... Dorothee, chrétien, occupa le poste le plus élevé dans la magistrature ; il en fut même du célèbre Gorgonius. Les évêques, dans chaque Eglise, étaient entourés de respect et d'hommages... »

Hélas ! la paix a ses dangers. L'épreuve unit les combattants, l'absence de toute souffrance les divise. C'est ce qui arriva. Tant il est vrai que les chrétiens forment une armée, à laquelle il faut de rudes exercices,

chaque jour, et des luttes; sinon elle se relâche, comme il arrive aux armées des nations. C'est pour-
quoi, Dieu permit qu'il se levât un persécuteur, plus
cruel encore que les autres : nous avons nommé Dio-
clétien.

XII.

DIOCLETIEN.

Il s'appelait Dioclès, avant d'être élevé à l'empire.
Il naquit en 243, d'une famille obscure; commença
par être simple soldat et occupa le poste de comman-
dant du palais, quand il fut proclamé empereur, en
284. Du trône de gazon où il était, quand il fut ac-
clamé, il descendit et plongea son épée dans le sein
d'Aper, meurtrier de Numérien l'impérial.

Dioclétien était cousin germain du Pape Caius, et
oncle de la vierge Suzanne. Prisca, l'impératrice, et
Valérie, leur fille, avaient, toutes deux, embrassé le
christianisme. Le capitaine des gardes, Sébastien, était
l'un des plus fervents disciples de Jésus-Christ. On au-
rait donc pu augurer que le christianisme allait triom-
pher du paganisme sous le nouvel empereur; mais
le combat n'était pas fini.

Dioclétien, après un mois, quitta Rome et vint se
fixer à Nicomédie, qu'il regardait comme un point cen-
tral de tout l'empire, entre l'Europe et l'Asie. Constan-
tin bientôt l'imita en élevant, non loin de Nico-
médie, Constantinople, sur les ruines de Byzance. De
plus, l'empereur crut devoir s'associer un de ses amis,
autrefois simple soldat comme lui, Maximien Hercule,
fils d'un paysan de Pannonie, qui, grâce à sa bravoure,

occupait les premiers rangs de l'armée. Ce n'était
qu'un soldat grossier, violent et débauché, disent les
historiens. Il eut en partage l'Occident.

Comme il détestait naturellement, vu ses mœurs, le
christianisme, et qu'il n'adorait que Dioclétien-Jupiter,
ou fils de Jupiter, il partit avec l'intention d'exterminer
tous les chrétiens. Il inonda de sang la petite chré-
tienté d'Égée. C'est dans cette persécution que mou-
rurent les deux frères jumeaux Cosme et Damien, nés
en Arabie, tous deux médecins. Ils furent torturés eux
et leurs frères.

A Rome, les martyrs furent nombreux à cette épo-
que. Sainte Zoé, pieuse matrone, se trouvait parmi eux.

Pendant un voyage de Dioclétien à Rome, tandis
que Maximien combattait les Bagaudes, (Belges), Sébas-
tien, le capitaine des gardes, fut arrêté par ordre de
l'empereur, condamné et percé de flèches. Il ne mou-
rut pas de ce supplice; mais s'étant représenté à
Dioclétien pour lui reprocher ses crimes, il fut con-
damné à être assommé à coups de bâtons, dans l'am-
phithéâtre.

La Légion Thébaine.

Nous devons un souvenir particulier à la Légion
thébaine, envoyée d'Orient par Dioclétien, à Maximien,
pour lui venir en aide. Elle était tout entière compo-
sée de chrétiens. En traversant les Alpes, le César
s'était arrêté à Octodurum, (Martigny en Valais), pour
prendre quelque repos. C'est là que la Légion thébaine
le rejoignit. Maximien voulut s'en servir aussi pour
rechercher et torturer les chrétiens. Elle refusa. On la
décima : elle maintint sa résolution et fut exterminée
jusqu'au dernier. Dans sa lettre à l'empereur, Maurice,
leur primicier ou chef, avait dit : « Nous sommes vos

soldats, César, mais nous sommes en même temps les soldats de Dieu. De vous, nous tenons les honneurs légionnaires; de Dieu, l'innocence de notre âme. Quand Dieu nous défend une chose, si vous nous la commandez, César, nous ne devons point obéir. Pour tout le reste, nous sommes à vos ordres; montrez-nous l'ennemi, vous nous vertez à l'œuvre. Mais nous ne sommes ni des bourreaux ni des tortionnaires. Le Christ a reçu le premier nos serments. Nous étions ses soldats avant de devenir les vôtres. Pouvez-vous croire que, capables d'une trahison envers Dieu, nous ne vous trahirions pas aussi? Il vous plaît de faire égorgier les chrétiens, nous le sommes....

Martyrs des Gaules.

Le passage de Maximien à travers les Gaules fut un massacre continu. Victor, à Marseille, un officier, ayant refusé de sacrifier aux dieux, fut traîné à travers les rues, puis jeté dans un cachot. Il convertit les soldats qui le gardaient, les fit baptiser, et bientôt ils moururent tous ensemble, martyrs de leur foi en Jésus-Christ.

Le César avait fait venir Victor et lui montrant un trépied sur un autel portatif, lui avait commandé d'y brûler de l'encens en l'honneur de Jupiter. Le vaillant chrétien s'approcha, mais du pied renversa l'autel. Furieux, l'empereur lui fit aussitôt couper la jambe. On le mit sous la meule d'un moulin à bras pour lui écraser tous les os; la machine se brisa. Le César lui fit trancher la tête, et on jeta à la mer son corps mutilé; les flots le ramenèrent sur la rive, et on l'enterra dans une grotte pratiquée au flanc d'un rocher voisin.

Arles eut son Genès, parmi ses martyrs; Agde, sainte Foi; Agen, saint Caprais évêque; Vienne avait eu

Tibère, Modeste et Florence; Nantes, saint Donatien et saint Rogatien, deux frères illustres par leur naissance. En Belgique, Maximien se montra dans toute sa cruauté, aidé par le gouverneur Riccius-Varus. Cette province comprenait une partie de la France septentrionale. Citons parmi les martyrs, saint Firmin à Amiens; l'évêque Quintinus à Saint-Quentin; saint Piat à Tournay; à Fimes, près de Reims, la vierge sainte Mœra; à Lupara (Louvre) près Lutèce, saint Just ou Justin; à Trèves, résidence habituelle de Riccius-Varus, un nombre infini de victimes. Vêrus de Rome avec Quintinus, Crépin et Crispinus, tous deux de nobles familles, se firent artisans à Soissons, et se mirent à prêcher Jésus-Christ à tous ceux qui venaient à eux. Maximien les fit appeler, les interrogea, reconnut la noblesse de leur naissance et les envoya à Riccius-Varus, pour être mis à mort. Celui-ci les tortura, les fit jeter à la mer; le flot ramena la meule de moulin et les héros chrétiens. Le gouverneur fit allumer un grand feu, et y fit jeter les deux Apôtres: la flamme les respectait. Riccius-Varus, furieux, prit un croc de fer pour attiser le feu, mais faisant un faux pas, il tomba dans le brasier et y fut étouffé. On le releva mort. Sur leur prière, Dieu accorda aux deux martyrs d'y mourir pour son amour.

La Grande-Bretagne eut aussi ses martyrs en grand nombre, parmi lesquels saint Alban, dont la mort fut admirable. Son bourreau, à qui il était venu s'offrir lui-même en traversant un fleuve à la nage, se convertit à la vue d'un tel courage; refusa de le frapper, et mourut martyr, en disant: Dieu seul peut inspirer un tel courage! Je crois en Jésus-Christ!

Dioclétien crée deux nouveaux Césars.

Maximien Hercule ne suffisait pas à Dioclétien pour gouverner l'empire. Il créa Césars Constance-Chlore et Galérius. Le premier répudia sa femme Hélène, dont il avait un fils, qui fut depuis Constantin-le-Grand, pour épouser Théodora, belle-fille de Maximien ; Galérius épousa Valérie, fille de Dioclétien. C'était un colosse qui avait tout le type de sa mère, esclave des rives du Danube.

Dioclétien se fixa à Nicomédie ; Maximien à Rome ; Constance-Chlore à Trèves ; Galérius en Pannonie.

Nous avons dit que Galérius épousa Valérie, et non Suzanne, nièce de Dioclétien. C'est que Suzanne voulut garder sa virginité, malgré toutes les flatteries et toutes les menaces de son oncle. Celui-ci, ayant appris qu'elle était chrétienne, entra en fureur. Il lui envoya Macédonius, un de ses officiers, avec une statuette de Jupiter Capitolin, posée sur un socle enrichi de diamants. « L'empereur, dit Macédonius à Suzanne, me charge de vous remettre ce présent. Adorez le dieu César. — La statuette d'or et son trépied furent aussitôt jetés par la fenêtre et vinrent se briser dans la rue à la vue des passants stupéfaits. — Macédonius raconta la scène à l'empereur, qui lui dit : Va ; d'un coup de poignard tu me délivreras de cette jeune fanatique. — Quelques instants après, Macédonius était devant Suzanne ; tirant son glaive, il lui trancha la tête. Quelques mois plus tard, le prêtre Gabinius et son illustre frère, le pape saint Catus, tombaient aussi sous le fer des bourreaux.

Édit de la dixième persécution.

Galérius, après avoir été battu trois fois, finit par vaincre Narsès, roi de Perse, qu'il ramena prisonnier à Dioclétien, avec la famille de ce prince et les plus illustres guerriers persans. De ce jour, Galérius résolut de venger ses humiliations passées, sur les chrétiens. D'abord sa colère tomba sur les officiers de son armée, qui appartenaient par la foi à Jésus-Christ.

Vers l'an 302, Galérius se trouvait à Nicomédie, et il suggérait à Dioclétien de reprendre le projet qu'avait conçu Néron, d'exterminer le Christianisme. Le vieil empereur trouvait que c'était dangereux de troubler la paix du monde et de verser des flots de sang. Un conseil fut réuni, et les conseillers, tremblant devant Galérius, s'accordèrent sur la nécessité de poursuivre les chrétiens. La persécution fut résolue. On en fixa l'époque à la fête des Terminales (23 Février 303), dernier jour de l'année romaine. Le décret disait : Les églises seront renversées et les livres saints brûlés ; les chrétiens seront privés de tous les honneurs, de toutes les dignités, et condamnés au supplice sans distinction d'ordre ni de rang ; ils pourront être poursuivis devant les tribunaux, sans être admis eux-mêmes à y poursuivre personne, pas même en réclamation de vol, réparation d'injures, etc. Les affranchis chrétiens redeviendront esclaves. « Un édit particulier frappait les évêques, ordonnant de les mettre aux fers et de les forcer à abjurer.

L'attaque commença par Nicomédie, au point du jour, et l'édit fut exécuté.

A Rome, Maximien Hercule le reçut avec joie. Constance-Chlore fit appeler tous ses officiers, et proposa à ceux qui étaient chrétiens, d'apostasier ou

d'être bannis. Quelques-uns apostasièrent par amour des faveurs impériales. Alors Constance déclara à ceux-ci qu'il les tenait pour des lâches ; que n'espérant pas les trouver plus fidèles à leur prince qu'à leur Dieu, il les éloignait pour jamais de son service. Il retint au contraire les autres près de sa personne, leur confia sa garde particulière et les traita comme les plus dévoués de ses serviteurs. Par sa protection, les Gaules, cette fois, échappèrent à la persécution qui s'étendait cruellement à tout le reste de l'empire.

Cependant Constance, dans les Gaules, laissait abattre les églises matérielles, « considérant, dit Lactance, qu'après l'orage, elles pourraient être rebâties. Cependant que la persécution sévissait partout dans l'empire. Les églises s'écroulaient, les exercices du culte étaient interrompus et les populations cessaient d'être évangélisées. En les privant ainsi du pain de la parole et du pain eucharistique, on voulait arriver à déchristianiser le monde entier. Les magistrats dressaient leur tribunal dans les temples ou près des statues des faux dieux, pour forcer la multitude à sacrifier. Les prisons regorgaient de victimes, les chemins étaient couverts d'hommes mutilés, qu'on envoyait mourir au fond des mines ou dans les chantiers publics. Les fouets, les chevalets, les ongles de fer, la croix, les bêtes féroces déchiraient les tendres enfants eux-mêmes avec leurs mères ; ici l'on suspendait par les pieds des femmes nues à des poteaux et on les laissait expirer dans cet affreux et cruel supplice ; là, on attachait les membres des martyrs à deux arbres rapprochés de force ; les arbres, en se redressant, emportaient les lambeaux de la victime. Chaque province eut son supplice particulier : le feu lent en Mésopotamie, la roue dans le Pont, la hache en Arabie, le plomb fondu en Cappadoce. Souvent au milieu des tortures, on apaisait la soif du confesseur en

lui jetant de l'eau au visage, dans la crainte que l'auteur de la fièvre ne hâtât sa mort. Quelquefois, fatigués de brûler séparément les fidèles, les païens les précipitaient en foule dans le bûcher ; les ossements des victimes, réduits en cendre, étaient jetés au vent. (Eusèbe, Hist. eccl., liv. VIII, ch. vi.)

XIII.

FIN DES PERSÉCUTEURS.

Après la mort du pape saint Catus, saint Marcellin avait été appelé à le remplacer (30 Juin 295 à 304) ; saint Marcel I^{er} lui succéda et occupa le siège de Pierre, jusqu'en 310.

Cependant Maxence, fils de Maximien Hercule, gouvernait à Rome. Ayant su que le pape Marcel commençait à réorganiser l'Église, et qu'il avait ordonné de nombreux prêtres, il le fit saisir et le condamna à être esclave dans les écuries impériales. Après neuf mois d'horribles souffrances, les clercs de Rome, de concert avec les officiers subalternes, le délivrèrent. Une pieuse chrétienne, Lucine, lui offrit l'hospitalité. Le pontife y réunissait les fidèles. Maxence en fut informé et ordonna de nouveau d'arrêter le généreux pontife. A la place de l'église où célébrait Marcel, le persécuteur fit construire une écurie, et le Vicaire du Christ redevint palefrenier. Il y mourut de faim et dans la nudité. C'est que pour racheter l'humanité, il avait fallu que le Fils de Dieu mourût au Calvaire : pour sauver le monde romain, enseveli dans les horreurs du paganisme, il fallait aussi des victimes saintes. Le sang chrétien

purifiait la terre, et continuait à devenir une semence de chrétiens.

C'est ici que se place le martyr de la sainte et délicate enfant, qui porte le doux nom d'Agnès. A toutes les flatteries, à toutes les menaces qu'on lui adressait, elle n'avait qu'une réponse : *Anno Christum* : J'aime le Christ. Préservée dans son honneur, miraculeusement respectée par les flammes, elle eut la tête tranchée. Elle alla s'unir à l'Époux de son choix, le Christ Jésus.

Le martyr de saint Genès fut le dernier que commanda Dioclétien. Quelques jours après, il quittait Rome et retournait à Nicomédie, attaqué déjà d'une affreuse maladie. Son esprit s'affaiblissait d'une façon étrange. Galérius l'ayant rencontré, s'en aperçut et le traita comme un valet, le menaçant de mort, s'il n'abdiquait pas. Au milieu d'une vaste plaine, couverte de grands et de peuple, le vieux tyran monta sur un tribunal, et, déclarant qu'il avait besoin de repos, il ceda le pouvoir à Galérius. En même temps il indiqua un nouveau César : Daia ou Daja Maximin, ancien gardien de tronneaux. L'empereur jeta son manteau de pourpre sur les épaules de ce père, et redevenu Dioclès, il prit le chemin de Salone, sa patrie. (305.)

Maximien Hercule se dépouilla aussi de l'autorité souveraine, à Milan, en faveur de Constance-Chlore, et nomma César, Valérius Sévère, obscur favori de Galérius.

La main de Dieu s'étendit sur ces deux persécuteurs et leur race, dont Lactance a dit la fin, dans son ouvrage : *De la mort des Persécuteurs*.

Dioclétien, empereur sans empire, dévoré de regrets et bourré de remords, ne dormait plus dans sa solitude de Salone : il se condamna à se laisser mourir de faim. Saint Jérôme nous apprend qu'avant d'expirer, il vomit sa langue rongée de vers. L'impératrice Prisca,

sa veuve, qui avait apostasié, fugitive et cachée sous des haillons, fut reconnue, arrêtée, décapitée à Thessalonique et jetée à la mer. Que n'était-elle restée chrétienne ! Suzanne, sa nièce, lui avait donné un magnifique exemple.

Quant à Maximien Hercule, il s'était brouillé avec Maxence, son fils. Obligé de fuir dans les Gaules, il avait été demander l'hospitalité à Constantin, époux de sa fille Fausta. D'abord, il essaya de supplanter son gendre et de ressaisir le pouvoir : celui-ci le vainquit près de Marseille et se contenta de le dépouiller de la pourpre. Bientôt Maximien tenta de l'assassiner. Trompant les gardes, il entra la nuit, dans la chambre où il reposait habituellement. Il perça un corps endormi, à coups de poignard. C'était un serviteur qu'on avait placé là, après la découverte du complot, grâce à la fidèle Fausta. Maximien pris sur le fait, le poignard sanglant à la main et heureux de la mort de son gendre, fut contraint de choisir lui-même son genre de mort ; il s'étrangla. C'est ainsi que finit celui qui avait été un des grands persécuteurs de l'Église.

Pour Galérius, qui se vantait d'avoir aboli le nom chrétien, et qui avait inondé l'Orient de sang chrétien, son heure sonna aussi. Un ulcère affreux s'étendit sur la partie inférieure de son corps, laissant continuellement échapper un sang noir et corrompu, des vers sans cesse renaissants et une odeur intolérable. Le haut du buste devint d'une telle maigreur qu'il ressemblait à un squelette sur les os duquel on aurait étendu une peau livide ; cependant les jambes et les pieds étaient enflés au point d'avoir perdu leur forme. Dans les tortures que lui causait cette maladie incurable, Galérius passa d'un excès de fureur à une clémence inespérée.

Il avait fait jeter ses médecins, impuissants à le guérir, en pâture aux bêtes. Mais bientôt il se prit à

réfléchir, et le souvenir des chrétiens qu'il avait immolés par milliers s'offrit à lui ; il voulut apaiser la colère de Dieu, par un tardif repentir. Il fit paraître un édit, où l'on voit l'orgueil impérial d'un homme obscur, d'abord s'affirmer, s'excuser devant les chrétiens, s'avouer vaincu, déposer le glaive, qui tranchait la tête aux martyrs, au pied de la Croix, et solliciter des chrétiens une prière en faveur de l'État et de lui-même. Ce spectacle offert publiquement à l'univers, puisque Rome était maîtresse du monde, est bien frappant et digne d'être médité. Il y avait donc trois siècles que Jésus-Christ était combattu en lui-même, et persécuté dans ses membres. Malgré cela son royaume débordait les limites de l'empire romain et l'invalhissait de toutes parts. Pour l'arrêter, on égorgait les chrétiens par millions ; Dioclétien, Maximien Hercule et Galérius avaient repris le projet de Néron, et leur dessein était d'éteindre la race et le nom des chrétiens. Ils s'y étaient donnés tout entiers, et les martyrs étaient étendus sur le sol sanglant, partout. Eh bien ! Voici qu'au terme de sa vie, Galérius, un vrai Néron ! s'avoue vaincu et se rend à merci. Le Christ triomphe ! Jésus, Roi éternel, va monter au Capitole, à son tour, et y planter son étendard victorieux, la Croix. Il s'avance sur son char, auquel est enchaîné Galérius lui-même, avec l'empire romain. Demain, Constantin déjà proclamé César, par son armée qui l'idolâtre, proclamera en pleine ville de Rome, la victoire du Roi des rois, et trop petit pour demeurer à côté du Vicaire de Jésus-Christ, il quittera la *Ville* et ira bâtir, sur les ruines de Byzance, la cité qui portera son nom : Constantinople. Mais écoutons le fameux édit de Galérius.

« L'empereur César, Galérius-Valérius-Maximien, invincible, auguste, souverain pontife, très-grand Germanique, très-grand Égyptique, très-grand Sarmati-

que, très-grand Thébaïque, très-grand Persique, très-grand Carpique, très-grand Arménique, très-grand Médique, très-grand Adiabénique, la vingtième année de sa puissance tribunitienne, la dix-neuvième de son empire, consul pour la huitième fois, père de la patrie, proconsul, aux habitants de ses provinces, salut.

« Parmi les soins continuels que nous prenons des intérêts publics, nous avons cherché d'abord à faire revivre les mœurs de nos ancêtres. Subissant une influence nouvelle, les chrétiens ont abandonné les maximes de nos dieux, et tiennent des assemblées pour un culte jusqu'ici inconnu. En exécution de nos précédentes ordonnances, un grand nombre d'entre eux ont péri par divers supplices. Cependant nous voyons ce qu'il en reste persévérer dans les mêmes sentiments et refuser d'adorer les dieux de l'empire ; ne consultant que notre clémence et la bonté naturelle qui nous a toujours fait incliner du côté de l'indulgence, nous avons cru devoir étendre jusqu'à eux notre paternelle miséricorde. Ils pourront donc professer librement leur religion et rétablir les lieux de leurs assemblées, en se soumettant d'ailleurs aux autres prescriptions légales. Nous ferons savoir aux magistrats par un autre décret la conduite qu'ils auront à tenir. En vertu de cette grâce que nous leur accordons, les chrétiens seront tenus de prier leur Dieu pour notre santé et pour le salut de la république, afin que l'empire prospère de toutes parts et qu'ils puissent eux-mêmes vivre en sécurité et en paix. »

On croit rêver en entendant ces paroles tomber de la bouche d'un Galérius, d'un César ! C'est l'Esprit-Saint, vainqueur du monde, Ame de l'Église, et Vicaire du Christ, selon l'expression de Tertullien, qui conduisait toutes choses, remplissant sa mission divine, qui est de glorifier le Verbe-Incarné.

Il le glorifiait, en effet, d'une manière admirable, puisqu'il faisait triompher la Croix, malgré la fausse science des Gnostiques, et malgré la puissance des empereurs; d'où il faut conclure que ce n'est pas avec l'aide des secours humains que l'Église, royaume de Jésus-Christ, s'est établie, mais bien sans eux, et contre toutes les puissances de la terre et des enfers conjurées et ameutées pour la noyer dans son propre sang.

Qui méditera attentivement ce long combat, que nous venons de décrire en nommant les persécuteurs des chrétiens, et en esquissant les diverses phases de ces luttes, si pleines de surnaturel divin, et aussi de surnaturel satanique, comprendra qu'une société, capable de subir de telles épreuves, pendant trois siècles, et d'y survivre, a Dieu pour elle et avec elle; et quand on la voit, cette Nef divine, sortir triomphante des plus noires tempêtes, on ne peut s'empêcher de s'écrier: Oui, ô Père, c'est votre Providence qui gouverne tout: *Tua autem, Pater, providentiâ gubernat.*

XIV.

LES APOLOGISTES.

Les Apôtres avaient parlé, annonçant le Verbe-Incarné à toute créature; les martyrs, par leurs magnanimes réponses, surtout par la voix de leur sang, avaient rendu témoignage à la divinité de Jésus, Rédempteur des hommes; mais là ne s'était point bornée l'action de l'Esprit-Saint. Il avait aussi suscité au Christ, Roi éternel des âmes, des Apologistes illustres, qui, par leur science et leur éloquence, avaient prouvé au monde romain combien la foi s'harmonise avec la rai-

son, dont elle fortifie le regard, afin de l'aider à lui permettre de contempler les horizons du monde invisible et éternel. Déjà nous avons signalé l'auteur inconnu de l'Épître à Diognète, monument admirable, qui nous peint la société chrétienne du premier siècle de notre ère, aussi parfaite alors qu'elle ne l'a jamais été; tant il est vrai que l'Esprit de Dieu peut infuser les plus hautes vertus dans les âmes sans nul secours humain, pas même celui du temps.

Nous avons parlé du grand apologiste, qui a nom saint Denys l'Aréopagite, disciple du grand Paul, élève lui-même le plus illustre du docteur Gamaliel. Denys était la gloire de l'Aréopage d'Athènes, et les travaux que nous possédons encore, fruits de son génie chrétien, montrent bien que l'Église n'a pas été obligée d'attendre ses Augustin, ses Thomas d'Aquin, ses Bossuet, ses Fénelon, pour donner au monde des théologiens, des philosophes transcendants et des littérateurs incomparables. Celui-là peut être réputé déjà savant, qui sait s'élever avec l'Aréopagite à la contemplation des choses divines et le comprendre.

Qui de nous n'a point admiré les Lettres de saint Ignace, évêque d'Antioche? On sent, en le lisant, qu'il était le disciple de saint Jean l'Évangéliste, et que, comme son Maître inspiré, il avait à certaines heures le regard et le coup d'œil de l'Angé de Pâthmos.

Nous ne pouvons passer sous silence, le philosophe chrétien Aristide, qui, de concert avec saint Quadrat, défendit la foi calomniée, et prononça devant Adrien une apologie du christianisme. Saint Jérôme, qui l'avait lue, la trouvait d'une rare éloquence, pleine de citations empruntées aux philosophes de l'antiquité, brillante surtout de netteté.

Ne suffit-il pas de nommer saint Justin pour éveiller dans les âmes le souvenir d'un des plus grands gé-

nies du second siècle? Élevé dans les écoles philosophiques de la Grèce, il abdiqua les systèmes de Pythagore, d'Aristote et de Platon, pour s'attacher au Maître des maîtres, à Jésus-Christ, Verbe-Incarné, en qui sont tous les trésors de l'infinie sagesse. Avidé de science et porté par nature aux études philosophiques, il s'y livra, dès sa jeunesse, avec une ardeur passionnée. Il fuyait la compagnie des hommes et se retirait dans la solitude pour méditer à loisir; car il ne suffit pas d'entendre la parole d'un docteur pour la bien savoir, il faut encore la savourer et s'en nourrir. Une page de saint Justin va nous révéler son génie.

Il se promenait seul, sur le bord de la mer, en un lieu solitaire: « Un jour, dit-il, en approchant du lieu que j'avais choisi pour être seul avec moi-même, j'aperçus, me suivant à quelque distance, un vieillard d'un aspect vénérable, sur le visage duquel brillait une majesté douce et grave. Je m'arrêtai, et me tournant vers lui, je le regardai fixément. Vous me connaissez donc? me demanda-t-il. — Non, lui dis-je. — Alors pourquoi me regardez-vous de la sorte? — C'est que je suis étonné que vous m'avez suivi, répliquai-je. En venant dans cette solitude, je ne m'attendais point à y trouver une créature humaine. — Pour moi, dit l'inconnu, je suis en peine de quelques-uns des miens, dont j'attends le retour après un long voyage; je viens sur ces rochers explorer la haute mer, pour découvrir de loin leur vaisseau. Mais vous-même, que faites-vous dans ce désert? — Moi, répondis-je, j'aime les promenades solitaires, où je puis librement converser avec moi-même. La solitude convient merveilleusement à l'étude de la philosophie. — Ah! reprit l'inconnu, vous êtes donc de ceux qui se mettent en quête de mots sonores, sans s'inquiéter des œuvres, ni de la vérité? Pour eux, la théorie est tout, la pratique

rien. — Quoi! lui dis-je, est-il ici-bas une vocation plus belle et plus utile que celle de soumettre les hommes à l'empire de la raison; de la prendre soi-même pour guide; d'opposer aux préjugés et à l'erreur la lumière de son flambeau; d'apprendre enfin à l'humanité la route qui conduit à Dieu? — Ainsi, dit l'inconnu, vous croyez que la philosophie mène au bonheur? — Oui, certes! m'écriai-je, elle seule a ce privilège. — Mais, reprit le vieillard, qu'est-ce donc que la philosophie, et quelle félicité procure-t-elle aux hommes? — La philosophie, répondis-je, est la science de l'être et la connaissance de la vérité. Le bonheur est la récompense de cette science et de cette sagesse. — Mais, dit le vieillard, selon vous, qu'est-ce que Dieu? — Je répondis: l'Être immuable, qui est aujourd'hui ce qu'il a toujours été, et qui est la cause primordiale de toutes les existences contingentes: voilà dans ma pensée ce qu'est Dieu. » (Justin, Dial. avec Tryphon, ch. II.)

Alors le vieillard lui montra, d'une part, la perfection souveraine de Dieu, et de l'autre, la faiblesse de la raison humaine, dont le regard ne saurait embrasser Dieu, dans son infinité, ni comprendre son essence intime. Aussi l'esprit humain, de lui-même, est réduit à inventer des systèmes, comme ont fait les philosophes. Platon comme les autres.

« Quels guides faudra-t-il donc suivre, demanda Justin, si les hommes tels que Socrate, Platon, Aristote et tant d'autres, n'ont pu connaître la vérité? Le vieillard reprit alors: A une époque reculée, longtemps avant les Sages dont vous venez de rappeler le nom, il y eut des hommes justes, amis de Dieu, et remplis de son Esprit-Saint. On les appela Prophètes. Eux seuls ont connu la vérité; eux seuls l'ont enseignée aux hommes. Étrangers à toute pensée de vaine gloire, de cupidité ou d'ambition personnelle, ils ont

transmis sans crainte et sans faiblesse, les inspirations qu'ils recevaient d'en haut. Nous possédons leurs écrits : quand on les lit avec foi, ils révèlent à l'intelligence la seule doctrine digne d'un véritable philosophe, la Science du principe et de la fin de toutes choses. Ils ne procèdent point, dans leurs discours, par voie de syllogismes, ni de raisonnements subtils ; le témoignage qu'ils rendent de la vérité est supérieur à toute démonstration. Leurs oracles, dont nous avons l'accomplissement sous les yeux, commandent notre croyance, de même que les miracles qu'ils opéraient de leur vivant accréditaient leur parole. Les faux prophètes, remplis de l'esprit d'impureté et de mensonge, osent parfois tenter quelques prestiges pour frapper l'esprit des hommes ; mais ils ne glorifient par là que les démons et les esprits de l'erreur. Les vrais prophètes au contraire, annonçaient au monde le Dieu unique, créateur et père de toutes choses ; ils prédisaient l'avènement de Jésus-Christ, son Fils. Priez donc que les portes de la lumière soient ouvertes à votre intelligence, car nul ne peut voir ni entendre la vérité, si Dieu et son Christ n'y disposent son âme. — Ainsi me parla le vieillard, dit Justin, et il s'éloigna, en me recommandant de méditer sur ce que je venais d'entendre. Je ne l'ai plus revu depuis ; mais mon cœur, enflammé d'un saint désir, brûlait d'ardeur de connaître les prophètes et les hommes divins, amis du Christ. En repassant dans mon esprit chaque parole du vieillard, je trouvais que cette philosophie devait être la plus sûre et la plus utile. Voilà comment et pourquoi je suis philosophe chrétien. Je n'ai plus qu'un vœu à former, c'est que tous les hommes entrent dans la même voie et s'attachent à la doctrine du Sauveur. Cette doctrine respire je ne sais quelle majesté terrible, qui frappe les intelligences et les cœurs dévoyés, mais quiconque

la mêlité avec foi y trouve le plus délicieux repos. » (Saint Justin, dial. avec Tryphon, ch. vii, viii.)

Avouons que ce vieillard inconnu prouvait bien la nécessité de la Révélation divine, et l'impuissance où est la raison de se composer un symbole de foi et un code de morale, dignes de Dieu et de l'homme. Et puis, quelle sagesse, quelle force, quelle clarté renferme cette page inspirée !

Justin, sans doute, se promenait sur le rivage d'Alexandrie, en Égypte. Il vint tenir école, ou mieux ouvrir la première école chrétienne à Rome, où les disciples furent nombreux. On connaît les discours admirables de ce grand apologiste, confondant païens et philosophes. « Grecs, disait-il, ne croyez pas que j'aie renoncé, sans motif et sans un sérieux examen, à votre croyance et à votre culte. J'ai dû les abandonner parce que je n'y ai rien trouvé de saint, rien qui puisse être agréable à Dieu. Les fables imaginées par vos poètes ne sont autre chose que des monuments de déraison et de véritable folie. Par où commencent, par où finissent l'Illiade et l'Odyssée ? Par une femme... Quel Dieu que ce Jupiter, qui détrône son père, souille le lit nuptial, le ciel et la terre de ses débauches ! Lisez-lui donc, de grâce, la loi qui punit les paricides de la peine de mort... Tâchez d'apprendre à Minerve la pudeur qui convient aux femmes, et à Bacchus la dignité qui sied aux hommes... Tels sont vos dieux. Vos héros sont taillés à leur image. Que dirai-je de vos assemblées religieuses ? Un luxe corrompeur et une mollesse pleine de crimes s'y étalent sans honte. Aux sons d'une musique voluptueuse, parmi des flots de parfums et des nuages odoriférants, une jeunesse couronnée de fleurs se livre aux danses les plus lascives. La foule entoure, comme d'un cercle, cette exhibition, où toutes les hontes se donnent rendez-vous et d'où la

pudeur est bannie. Les âmes se livrent à toutes les ardeurs sensuelles ; la raison s'égare ; les fureurs de Bacchus transportent toutes les têtes. Il se passe alors des choses immondes... »

Saint Justin pourrait revenir et redire ces choses à plusieurs de nos assemblées. Il aurait le droit d'ajouter ensuite : « Notre Chef à nous, le Verbe divin, qui marche à notre tête, ne demande ni la vigueur des membres, ni la beauté de la figure, ni la noblesse du sang, mais la sainteté de la vie et la pureté du cœur. Le mot d'ordre de ce conquérant des âmes, c'est la vertu. Par le Verbe, une puissance divine s'empare de l'âme. Livre pacifique qui fait cesser tous les combats du cœur, arme merveilleuse qui dompte toutes les passions, école de sagesse où viennent mourir tous les feux impurs, la doctrine du Verbe ne fait ni poètes, ni philosophes, ni orateurs. Desclaves de la mort, elle nous rend immortels ; de l'homme, elle fait un dieu ; de cette terre elle nous transporte en un ciel mille fois supérieur à votre Olympé. Venez donc vous instruire à cette divine école. J'étais ce que vous êtes, soyez ce que je suis. Telle est la foi, tel est le Verbe dont la toute-puissance m'a subjugué. Semblable à un charmeur habile, qui attire hors de son repaire le serpent qu'il veut mettre en fuite, le Verbe bannit du fond de l'âme les instincts sensuels, la cupidité d'abord, d'où naissent tous les maux, les inimitiés, les dissensions, l'envie, la jalousie, la colère et tout ce qui leur ressemble. Délivrée de ces tyrans, l'âme entre dans une atmosphère de paix et de sérénité divine, avant goût des joies qui lui sont réservées après les épreuves de cette vie, quand elle sera réunie au Dieu qui l'a créée. Car c'est de Dieu qu'elle tient l'existence, et c'est à Dieu qu'elle doit retourner. » (Discours aux Grecs.)

Est-ce assez pour prouver que Jésus-Christ, au second

siècle, était bien le soleil du monde moral et le Roi des cœurs ? La société chrétienne, qui possédait de tels hommes, certes, pouvait affronter les philosophes, aussi bien que les empereurs et les bourreaux.

Après saint Justin, nous avons nommé saint *Mélan*, illustre évêque de Sardes, qui composa des ouvrages innombrables. « Il est vrai, disait-il, nous refusons nos hommages à des idoles insensibles, mais nous sommes les adorateurs du Dieu unique, qui existe avant toutes choses et les domine toutes ; nous sommes les adorateurs du Christ, Verbe de Dieu, qui était avant les siècles... » (Fragment Syriaque de l'Ap. de St Mélan.)

« Et qu'on ne répète plus, disait-il encore, cette objection puérile : Nous suivons les traditions de nos pères. — Quoi donc ! Un enfant à qui son père n'a pas laissé de fortune, se croit-il interdite la faculté de s'enrichir ? Celui à qui ses parents n'ont pu donner d'instruction se croit-il pour cela dans l'obligation de croupir dans l'ignorance paternelle ? Les fils d'un aveugle ou d'un boiteux voient et marchent. Loin d'imiter l'erreur de ses aïeux, l'homme doit rompre avec elle... »

— Halons-nous de nommer *Claude Apollinaire*, évêque d'Hiérapolis en Phrygie, dont l'antiquité a loué le style et l'érudition : Athénagore, philosophe chrétien d'Athènes.

On accusait les chrétiens d'être athées, parce qu'ils adoraient un Dieu invisible. Athénagore dit aux païens : « Si les chrétiens sont des athées, parce qu'ils adorent un Dieu différent de ceux des autres peuples, à leur tour, les peuples idolâtres sont des athées, puisque les uns adorent des éléments créés, qui ne sauraient être des dieux ; les autres, des hommes récemment transformés en divinités par l'imagination des poètes ; d'autres enfin, des statues inertes et insensibles. La philosophie polythéiste n'est pas moins absurde... Il

n'y a qu'un Dieu, créateur de l'univers, qui a donné par son Verbe, l'existence à tous les êtres. » (Athinag. Légal. ch. xviii.)

Rappelons saint Irénée, évêque de Lyon, qui a écrit contre les Gnostiques et qui discutait avec les adeptes du druidisme, panthéisme où tous les phénomènes de la nature sont des manifestations extérieures de la divinité. Ce grand et illustre disciple de Polycarpe apportait à Lyon la science et la sainteté, comme Denys, à Paris.

Le seul nom de *Tertullien* éveille dans l'âme la pensée de la science, de l'éloquence, d'un maître illustre parmi les docteurs et les apologistes. Il rajouvissait, avec son génie africain, les arguments des apologistes qui l'avaient précédé, et la science profonde du droit qu'il possédait lui permettait d'aborder hardiment des questions nouvelles. Donnons cependant ici quelques lignes de ce grand homme, extraites de son *Apologétique*, adressée à Septime-Sévère et aux magistrats romains : « Juges suprêmes de l'empire, dit-il, vous qui du sommet du Capitole, distribuez la justice à l'univers, puisque vous ne permettez pas que la cause des chrétiens soit instruite et discutée en face du peuple entier ; puisque pour cette seule affaire votre autorité, soit terreur, soit honte, interdit la publicité légale des débats ; puisqu'enfin la haine qu'on a vouée à notre nom est telle que les sentences domestiques, plus rigoureuses encore que les condamnations judiciaires, nous frappent quelquefois avant même que nous ayons été déferés à vos tribunaux, laissez du moins la vérité prendre cette voie solitaire d'une écriture muette pour arriver jusqu'à vos oreilles. Qu'ont à redouter vos lois, au sein de leur empire, si la vérité s'y fait entendre ? Le pouvoir légal ne sera-t-il plus respecté, le jour où il ne condamnera que ce qu'il connaît ? Si vous persistez

à nous frapper sans nous entendre, système non moins injuste qu'odieux, vous donnez lieu de croire que vous ne pourriez plus nous condamner, après nous avoir entendus... »

On le voit, les apologistes ont été nombreux dans l'Église, durant les deux premiers siècles : l'Esprit-Saint les suscitait à l'heure opportune, et la vérité éclatait aux yeux et aux oreilles des empereurs et des magistrats, avec quels accents, on vient de l'entendre. Les persécuteurs n'osaient point juger publiquement les chrétiens accusés, et ils frappaient leurs victimes sans les entendre. Il faut toujours se souvenir de cette parole du divin Maître : *Qui male agit, odit lucem* : Celui qui agit mal, hait la lumière. Nous allons voir que les défenseurs de la vérité n'ont jamais manqué à l'Église, et que si des hérésies ont paru s'essayant à détruire la Révélation chrétienne, des docteurs illustres se sont levés pour les confondre, jusqu'à l'heure où l'Église les a condamnés et foudroyés.

seul. Bientôt il tombe. Aussi l'Église nous redit-elle sans cesse : *Dominus vobiscum* : Le Seigneur soit avec vous.

Ce qui a propagé les hérésies, malgré ce qu'il y avait de fausseté évidente en elles, c'est, d'abord, la satisfaction qu'elles donnaient à l'âme humaine en lui offrant une croyance quelconque, et un culte extérieur quelconque, l'âme étant naturellement religieuse; et puis c'était de favoriser les mauvaises passions. Si, de plus, ces hérésies rassuraient les consciences effrayées en ôtant toute sanction aux lois, dès lors, elles étaient assurées d'attirer à elles hommes et femmes, avides de jouissances. On voulait voir, on voulait entendre, on voulait se rendre compte, juger par soi-même; on s'exposait et l'on tombait.

La première hérésie qui s'offre à nous, c'est le Manichéisme. Disons son origine, en quoi il consiste, ses résultats.

II.

MANICHÉISME.

L'esprit humain cherche instinctivement la cause des choses, et voulant trouver celle qui a donné naissance aux erreurs appelées : *hérésies*, il peut se convaincre qu'au fond de l'erreur, en général, il y a une vérité mal définie, une tradition primitive corrompue par la faiblesse de l'intelligence humaine, ou par la malice de quelque volonté perverse. En se servant alors de cette maxime : *Is fecit cui prodest* : Celui-là l'a fait, à qui cela profite, on retrouve finalement la pauvre nature humaine voulant jouir d'elle-même, sans

CHAPITRE VI.

TROISIÈME COMBAT.

HERÈSES DIVERSES.

Rappelons-nous ici, ce qui a été dit plus haut à propos de l'hérésie, en général, dont la marque accusatrice est la nouveauté. Aussi saint Athanase disait-il : « La foi de l'Église catholique est celle que Jésus-Christ a donnée, que les Apôtres ont publiée, que les Pères ont conservée : l'Église est fondée sur cette foi : et celui qui s'en éloigne n'est plus chrétien. »

L'hérésie vient de quelque vice : orgueil, cupidité, et conduit au vice. Elle ouvre toujours la porte aux mauvais penchants de la nature déchue : par là, ils peuvent sortir de la foi chrétienne, qui modère et guide les passions de l'âme, pour se livrer à toute leur indépendance. Il faut l'avouer, c'est une rude tentation pour l'homme, qu'une doctrine ayant quelque apparence de vérité et conduisant à la liberté d'agir à son gré. Que faut-il alors pour que l'on succombe ? Il suffit que l'âme, aux prises avec cette tentation, manque à ce moment-là de piété, et qu'elle ait cessé de prier. Or, l'homme qui ne prie plus, se sépare de Dieu et veut marcher

Dieu, ni maître. C'est ce que nous avons constaté à propos des théogonies de l'Inde et des cosmogonies diverses.

Parmi elles, nous avons vu le dualisme enseigné chez les Perses, particulièrement, par Zoroastre. Il admettait deux principes : l'un bon, l'autre mauvais. Le bon s'appelait Ormuzd, et le mauvais Arhiman. Évidemment, c'était là une corruption de la Tradition primitive concernant le Dieu unique et Satan, l'ange déchu, devenu le vainqueur d'Adam et d'Ève. Le mal moral et le mal physique, qui s'expliquent si clairement par la désobéissance des Anges et de l'homme, et les conséquences du péché commis par eux, devenait inexplicable pour les philosophes païens. La coexistence de deux principes, l'un bon, l'autre mauvais, selon eux, expliquait tout ; mais cette coexistence de deux principes souverains et rivaux était une erreur manifeste. Or, c'est précisément ce qu'enseignait Manès.

Il y avait donc à Charres, en Mésopotamie, un gouverneur chrétien nommé Marcellus, homme de bien, cher à son évêque, Archélaus, disciple de saint Grégoire le Thaumaturge. Il n'ignorait en sa personne la science des docteurs et la vertu des Saints. Les troupes romaines, qui passaient et bataillaient sans cesse à travers le monde, avec une activité surprenante, laissaient après elles des populations affamées et errantes. Marcellus et Archélaus en avaient recueilli en grand nombre, et pris soin de les instruire. Ces nouveaux chrétiens s'en allaient alors et portaient dans leur patrie ces deux noms gravés dans leur cœur par la reconnaissance. Ce fut en ces circonstances que Marcellus reçut la lettre suivante : « Manès, apôtre de Jésus-Christ, et tous les Saints et Vierges qui sont avec moi, ô Marcellus, mon fils bien-aimé, grâce, miséricorde, paix, de la part de Dieu le Père, et de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Que la main de lumière vous préserve des maux du siècle présent, de ses dangers et des pièges du prince du mal, Amen. J'ai appris avec joie que votre charité est grande, mais il m'est douloureux de ne point voir votre foi conforme à la vraie doctrine. Envoyé de Dieu pour redresser le genre humain qui s'égare, j'ai cru nécessaire de vous écrire pour le salut de votre âme et le bien spirituel de ceux qui vous entourent. Apprenez donc, mon fils, à discerner l'erreur qu'enseignent les docteurs vulgaires. Ils disent que le bien et le mal, la lumière et les ténèbres, la chair et l'esprit, viennent du même principe, et se confondent incessamment l'un avec l'autre. Comment peuvent-ils soutenir que Dieu soit l'auteur et le créateur de Satan et de ses mauvaises œuvres ? Ils ont été plus loin encore : ils ne rougissent pas d'affirmer que le Verbe, fils unique du Père, est né d'une femme, nommée Marie, qu'il a été formé de la chair et du sang, principes de corruption et de mort. Je n'insiste pas en ce moment sur leurs autres erreurs, me réservant de le faire quand je serai près de vous. Je ne doute pas de l'empressement avec lequel vous embrasserez la vraie doctrine, aussitôt que vous l'aurez connue. Du reste, ce n'est point par la contrainte comme les autres docteurs, c'est par la persuasion que je prétends communiquer la foi. »

Or, à Charres, nul ne connaissait Manès. Turbo, qui avait apporté la lettre et se disait disciple de cet homme, racontait de lui, que Manès était l'incarnation du Saint-Esprit descendu sur la terre. Telle était la signification du nom de *Manachem* (Paraclet) qu'il avait pris récemment.

Turbo continuait : Rien, dans sa naissance, ne pouvait faire prévoir la destinée céleste qui l'attendait. Mais l'Esprit souffle où il veut. Issu d'une famille pauvre de Chaldée, le jeune Gabric fut vendu à l'âge de

huit ans comme esclave. Une femme de Clésiphon l'acheta, l'affranchit et l'adopta pour son fils. Elle-même était veuve du fameux Térébinthe, ce Bouddha de la Perse, né d'une vierge et nourri par un Ange, dans les montagnes de ce pays. Térébinthe en montant aux cieux, avait laissé pour héritage les livres sacrés, qui renferment la vraie doctrine. Le jeune Cabric se nourrit de la méditation de ces livres; il s'en appropriait toute la substance. L'Esprit-Saint descendit enfin sur lui dans sa plénitude, et ce jour-là, l'ancien esclave fut transformé en *Manachen*. Il apparut comme la sagesse de Dieu même. Les Persans, dont il combat les superstitieuses croyances, l'appellent parfois le Zendik, l'impie; mais en dépit de leur hostilité, ils ne peuvent cependant méconnaître la sublimité de sa doctrine, son caractère surnaturel et sa science prodigieuse. Ils le désignent, tantôt comme le plus puissant des Mages, tantôt comme *al Thanawiy*, l'apôtre des deux principes, tantôt comme *al Nakasch*, le peintre; car il excelle dans l'art de la peinture. Il n'est pas moins habile médecin; il guérit toutes les infirmités par la vertu de ses prières. Naguère le roi de Perse l'a mandé près d'un de ses fils, atteint d'une maladie mortelle.

Turbo passait sous silence que l'enfant était mort et que le roi furieux avait fait jeter Manès en prison, d'où il s'était évadé, après avoir tué son geôlier. Il avait regagné l'Arabie.

Marcellus répondit: « Manès, salut, j'ai reçu votre lettre. Selon ma coutume, j'ai donné l'hospitalité à Turbo, votre messager. Mais je ne comprends rien à ce que vous m'écrivez. Venez donc vous-même expliquer plus clairement votre doctrine. Adieu. »

Les historiens rapportent qu'Archélaüs avait insisté auprès de Marcellus pour faire venir cet étrange person-

nage, et lui proposer une conférence publique. Son arrivée en Mésopotamie fut un événement. Son costume, non moins étrange que sa doctrine, frappait l'imagination des multitudes. Des brodequins à paillettes d'or et à talons fort élevés rehaussaient sa taille. Une jambe enveloppée d'une étoffe de pourpre, et l'autre de bandelettes vertes, symbolisaient le dogme des deux principes. Un manteau également de deux couleurs, flottait sur ses épaules et donnait à sa démarche quelque chose d'aérien. Sa tête était coiffée de la mitre d'honneur des sages de la Perse; il tenait à la main droite un long bâton d'ébène, sous le bras un long rouleau de parchemin écrit en lettres d'or, et en caractères babyloniens. Tel se montrait, semblable à un satrape, l'esclave Cabric, devenu Phéréstarque sexagénaire Manès, père du Manichéisme.

La conférence publique eut lieu devant les plus savants personnages de Charres et une grande multitude. La parole fut donnée à Manès, qui commença ainsi: « Hommes frères, je suis le disciple du Christ et l'Apôtre de Jésus. Le nom de Marcellus est béni dans toutes les contrées que j'ai parcourues, j'ai entendu le concert d'éloges qui célèbre partout les vertus de cet illustre gouverneur. Dès lors, je n'eus plus qu'un seul désir, celui d'exposer la vérité à ses yeux et de lui prouver qu'il s'égare en suivant la religion d'Archélaüs. Du reste, c'est à vous tous que j'apporte les promesses du royaume et l'héritage du siècle futur, quand je viens les offrir à un homme qui tient en sa main la clef de vos cœurs. Je suis le Paraclet, dont Jésus annonçait l'avènement et dont il disait « qu'il convaincrat le monde touchant le péché et touchant la justice ». Paul fut envoyé avant moi; mais comme il le déclarait lui-même « sa science n'était que partielle, son esprit de prophétie n'était qu'incomplet ». (1 Cor. xii. 9.) Il

m'était réservé de remplacer, par la perfection absolue, ce qui était relatif et partiel. »

Après cet exorde, on aurait pu s'en aller, sans l'écouter : on l'écouta.

Alors il exposa son système. « Quoi ! dit-il, de la même source, vous prétendez tirer à la fois de l'eau douce et de l'eau salée ? Un bon arbre ne saurait produire de mauvais fruits, ni un mauvais de bons.

Pour confirmer ce principe, il ajoutait, « que le diable, père du mensonge et de l'homicide existait dès le commencement ; que les ténèbres avaient toujours lutté contre le Verbe éternel ; enfin que le prince du siècle était le Dieu de ce monde, ce Dieu qui aveugle les hommes et les détourne du culte évangélique. — Voilà donc ce Dieu du mal, continuait Manès, Dieu éternel, Dieu de ce monde, Vous ne le confondez pas, certes ! avec le Dieu bon. Le Dieu du mal se nomme Satan ; il est le créateur, la cause première de tous les maux. Il n'a rien de commun avec le Dieu du bien, Père de notre Rédempteur et Sauveur. La loi ancienne, les prophéties, furent l'œuvre du principe maléfaisant. Voilà pourquoi vous y rencontrez tant de notions indignes de Dieu, tant de faits où la concupiscence s'étale avec ses tentations. Le Créateur nous y apparaît avec une faim et une soif insatiables de chair et de sang. Ce fut là un artifice de Satan, qui voulait ainsi se faire accepter comme le Dieu véritable, Père du Christ. Donc de toutes les Écritures, il ne nous faut accepter que l'Évangile. C'est une erreur déplorable de retenir, à la fois, le Testament ancien avec le Testament nouveau, sous prétexte que le premier est la figure du second. Par ce mélange du bien et du mal, on ne réussit qu'à corrompre et à dénaturer le bien... »

Invité à continuer, Manès reprit : « Je dis qu'il y a deux natures éternelles et coexistantes, l'une bonne,

l'autre mauvaise. La première, le bien par essence, habite une région inconnue et supérieure ; la seconde, le mal absolu qui règne en ce monde visible, dont il a fait un immense *ergastulum* où toutes les créatures sont captives sous la domination. C'est le mot de Jean l'Évangéliste : « Le monde entier repose dans le malin. » (I Jean, v, 49.) S'il repose dans le malin, il n'est donc pas en Dieu. Dès lors nous sommes contraints d'admettre qu'il y a deux séjours distincts, aussi bien que deux principes : le séjour du bien où réside le Dieu bon, et le séjour du mal où le principe du mal a créé le monde. L'idée d'un Dieu unique, principe du bien et souverain du monde, est inadmissible. S'il n'y avait qu'un Dieu, il remplirait tout de sa substance. Or, où placerez-vous les créatures contingentes, faibles, caduques, éphémères, périssables ? Au sein du Dieu éternel ? Mais ce serait absurde. Comment un Dieu immortel aurait-il pu créer la mort ; comment aurait-il pu engendrer la corruption ? Songez au mode de reproduction de l'espèce humaine et dites, si vous l'osez, que tant de turpitudes réunies soient l'œuvre du Dieu de toute pureté. Ah ! quand on dit qu'Adam, notre premier père, avait été fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, on disait plus vrai que vous ne pensez. L'homme, créé par le principe du mal, ressemble en effet à son auteur. Cependant il y eut dès l'origine un mélange du mal avec les éléments du bien qui s'opéra au profit de la nature humaine. Si vous voulez savoir comment s'opéra ce mélange, je vais vous l'apprendre. »

Les juges interrompirent Manès. Avant de procéder à l'exposition de ce nouveau sujet, dirent-ils, il faut d'abord que la question des deux principes soit élucidée. La parole est à Archélaüs pour répondre à cette première partie.

Avouons que Manès avait tiré tout le parti possible

de son système faux, aussi faux que ses raisonnements; mais il avait jeté quelques interrogations, à la façon oratoire, dont l'assemblée peut-être ne trouvait pas précisément la réponse. L'évêque de Charres la donna.

Les juges dirent : « La parole est à Archélaüs pour répondre à cette première partie de la controverse. — Le saint évêque se leva et dit : Malgré les impiétés et les blasphèmes que vient d'accumuler avec tant d'assurance notre adversaire... — Vous l'entendez, s'écria Manès, il a prononcé le mot d'adversaire! Il y a donc deux principes opposés. — Archélaüs répondit : Il me semble qu'il y a ici une folie évidente... rien ne peut tenir dans votre système, non parce que je suis votre adversaire, mais parce que vous manquez de logique... Si vous réussissez à me convertir à votre système, ou moi à vous ramener à la foi, nous ne serions plus adversaires. C'est que les créatures raisonnables agissent dans la plénitude de leur libre arbitre; elles ne sont donc pas opposées par nature, ni fatalement soumises à la domination de l'un ou l'autre de deux principes que vous supposez coéternels. Réfléchissez-y. Ces deux natures que vous avez inventées, les supposez-vous convertibles, ou non? — Cette question surprit Manès. Il demeura quelque temps sans répondre. Si je dis qu'elles sont convertibles, pensait-il, on me retournera le mot de l'Évangile : « Nul mauvais arbre ne peut porter de bons fruits. » Si je déclare qu'elles ne le sont pas, je ruine d'avance le système du mélange réciproque des deux natures qu'il me reste à exposer. Enfin, après quelques minutes d'hésitation, il fit la réponse suivante : Les deux natures ne sont pas susceptibles de conversion en leurs contraires, mais elles le sont en ce qui leur est propre. — Quoi! reprit Archélaüs, ignorez-vous donc la valeur même des termes philosophiques que vous employez? Vous affirmez que les deux natures

sont inconvertibles en ce qu'elles ont de contraire, mais qu'elles sont convertibles en ce qu'elles ont de propre. Et moi, je réponds que ce qui se convertit, ou se change en ce qui lui est propre, ne sort pas de soi, ne change pas et ne se convertit pas. Pour qu'il y ait conversion d'un être, il faut que cet être sorte de ce qui lui est propre et arrive à ce qui lui est étranger. — Les juges déclarèrent que cette réponse d'Archélaüs exprimait rigoureusement la vérité philosophique. La convertibilité, dirent-ils, suppose en effet dans un être le changement en ce qu'il n'était pas. Ainsi un païen qui se convertit au christianisme abjure ce qui lui était propre. Tant qu'il offre des sacrifices et fréquente les temples des dieux, il n'est pas converti. Persistez-vous, dirent-ils à Manès, dans votre réponse au sujet de la convertibilité? — Manès garda le silence. » (Act. disp. ch. xi.)

Le grand secret de l'hérésiarque, celui qu'il avait hâte de promulguer et dont les juges de la controverse avaient retardé l'exposition, n'était autre que la théorie un peu modifiée des anciens gnostiques. — Selon les docteurs surannés de la Goose, le corps humain était l'œuvre d'un démiurge inférieur, mais son âme était une émanation du principe divin. Manès, en écartant les fatigantes généalogies d'éons qui n'étaient plus de mode, avait cependant retenu le principe d'émanation gnostique pour l'âme humaine, et l'avait accommodé à son système de dualisme absolu. Il professait donc que le corps humain était l'œuvre du Dieu mauvais, et l'âme celle du Dieu bon. Archélaüs combattit éloquentement cette erreur. « En considérant, dit-il, la merveilleuse harmonie qui règne entre le corps et l'âme, il est impossible d'admettre que l'un n'ait pas été fait pour l'autre, et que chacun soit l'œuvre d'un principe opposé, ou ennemi. Ce sera, si vous le vou-

lez, un navire construit par un habile architecte, pour résister à la fureur des vents et des flots. L'âme est le pilote; elle tient tellement les organes sous sa dépendance qu'elle s'en sert et les manœuvre à son gré. Supposez que le corps ait été créé par un Dieu méchant et jaloux, est-ce qu'il serait l'instrument docile de l'âme émanée du Dieu bienfaisant? Est-ce que les rapports qui unissent l'esprit et le corps seraient aussi constants, aussi intimes? »

Passant ensuite à la notion théologique du mal, le saint évêque établit que le mal n'est ni une substance, ni un être positif, mais seulement la privation d'un plus grand bien. Les ténèbres sont l'absence, le défaut de lumière. Un défaut, une absence, une négation, ne sauraient constituer une nature éternelle et coexistante à Dieu. « Quant à la perversité de Satan, dit-il, elle se conçoit aisément par la chute de cet être spirituel, mais créé, qui occupait jadis le premier rang dans les chœurs angéliques. Il n'y a que Dieu qui, par nature, soit éternel et inaltérable. Nulle créature ne lui est consubstantielle; dès lors, nulle créature n'est exempte d'altération, ou de défaillance. Comment Manès pourrait-il le nier, lui qui regarde l'âme comme une parcelle de la substance divine et qui admet cependant avec nous que l'âme peut pécher? »

Passant ensuite à l'étrange prétention de l'hérésiarque qui se donnait comme l'incarnation du Saint-Esprit, Archélaüs reprit : « Avant d'usurper un pareil titre, il ne vous souvient donc pas, ô Manès, de l'Apôtre : Fiez-vous des miracles, votre pouvoir allât-il jusqu'à ressusciter les morts, dès l'instant que vous nous prêchez un autre Christ, vous tombez sous l'anathème? Mais enfin tout apôtre de Satan que vous soyez, qu'avez-vous fait de prodigieux jusqu'ici? Où sont les morts de quatre jours ressuscités à votre voix; les hé-

morrhôises guéries; les aveugles-nés dont vous avez ouvert les yeux? Vous a-t-on vu nourrir des multitudes avec trois morceaux de pain, ou marcher sur les flots résistants des mers? Persan, vous parlez l'idiome de votre patrie; vous ne savez ni le grec, ni le latin, ni l'égyptien; vous n'entendez point ceux qui les parlent. En fut-il ainsi de l'Esprit-Saint, quand il se reposa sur les Apôtres? Ne leur communiqua-t-il point le don des langues? En vérité, Marcion, Valentin, Basilide n'atteignirent jamais une pareille démence. Nul n'osa dire : Je suis le Paraclet, l'Esprit-Saint, la troisième personne de l'auguste Trinité! C'est que l'avènement de l'Esprit-Saint promis par le Sauveur est un fait depuis longtemps accompli à Jérusalem, en faveur des douze Apôtres qui reçurent l'effusion de l'Esprit-Saint, et qui depuis l'ont transmis à l'univers. Il ne saurait donc plus y avoir d'avènement autre de l'une des personnes divines que celui qui suivra la consommation finale, quand le Fils de l'homme apparaîtra pour juger l'univers. Or, je vous le demande, est-ce là l'attitude de Manès qui vient capter les âmes frivoles, séduire les ignorants, tromper les simples? A Dieu ne plaise que nous abandonnions la véritable doctrine de Jésus-Christ pour embrasser les rêveries de ce visionnaire, de ce faux prophète, de cet apôtre menteur! »

L'assemblée éclata en applaudissements, et le gouverneur romain embrassa publiquement le saint évêque, et détachant sa chlamyde proconsulaire, l'en revêtit. Manès quitta brusquement le prétoire. Les enfants de la ville lui jetaient des pierres. Ce fut pour l'hérésiarque une pompeuse défaite. Turbo, son disciple et son messager, déclara qu'il abjurait ses erreurs passées. Il s'attacha au saint évêque Archélaüs, qui l'éleva plus tard au diaconat.

Quant à Manès, quittant Charres, il alla dogmatiser

à Diodoride. Là il défia publiquement le prêtre qui dirigeait cette pauvre chrétienté à une conférence. Archélaüs arriva au moment où la conférence s'engageait. L'hérésiarque ne put dissimuler sa surprise. Quoi ! lui dit l'évêque, vous êtes le Paraclet, l'incarnation du Saint-Esprit, et vous n'avez pas eu en cette qualité la prescience de mon arrivée ? Manès éclata en injures... Archélaüs lui répondit : « D'après votre doctrine des deux principes, vous n'avez pas le droit de vous plaindre. Il est en mon pouvoir de vous combattre, de même qu'il est en mon pouvoir de me faire adhérent. Savez-vous quel parti j'embrasserai ? Si vous ne le savez pas, vous n'êtes point le Paraclet. Si je me déclare converti par vous, que deviendra votre doctrine de la dualité inconvertible ? Car, si je suis d'une nature contraire à la vôtre, comment demandez-vous que je me soumette ; et si j'ai l'esprit d'obéissance, comment craignez-vous que je résiste ? Vous affirmez que le mal est absolu : que le méchant est condamné à l'être toujours, soyez donc fidèle à vos propres principes et ne cherchez plus à convertir personne. — Manès restait silencieux devant ces arguments *ad hominem*.

Interrogé par Archélaüs sur Jésus-Christ, Manès répondit : Non, Jésus-Christ ne fut point réellement ce qu'il paraissait. Il ne fut qu'en apparence le Fils de Marie. Archélaüs réfuta cette erreur, qui n'est autre que celle des Docètes, et rétablit le dogme théologique de l'incarnation sur la base de l'union hypostatique des deux natures, divine et humaine, en Jésus-Christ.

En terminant, le saint et docte évêque rappela à son auditoire comment l'Église constituée en une hiérarchie immortelle, conserve et transmet la vérité par une tradition ininterrompue, qui remonte aux Apôtres instruits par le Sauveur, et inspirés par l'Esprit de Dieu. A cette majesté de l'enseignement traditionnel, il com-

para les tentatives des hérésiarques, prédécesseurs de Manès. « Croyez-vous, dit-il, que la doctrine de ce persan soit nouvelle ? Non, longtemps avant lui, au siècle même des Apôtres, à côté de Marcion et de Cérinthe, un sophiste pythagoricien du nom de Scythianus, essaya de remettre en honneur le principe dualiste, en l'introduisant dans le symbole chrétien.... Térébinthe, l'un de ses disciples, hérita des erreurs et du crédit de son maître. Avec ce bagage, il parcourut la Babylonie, pénétra dans la Perse et se donna comme une incarnation nouvelle de la divinité, comme un Bouddha supérieur. Archélaüs alors raconta l'histoire de ce Térébinthe, docteur de la métempsycose, qui se laissa choir du haut d'une terrasse et se tua. Sa veuve, mise en possession de tous ses écrits, acheta un petit esclave, Cabric, qu'elle fit instruire et à qui elle légua sa fortune et les écrits. « Le Cabric dont je vous parle, ajouta Archélaüs, c'est précisément le Manès que vous avez sous les yeux. » Il raconta sa vie qu'il avait apprise de Turbo. Manès garda le silence. Une immense acclamation s'éleva de la foule. L'imposteur se hâta de traverser le fleuve Sangar pour se retirer au désert, dans une forteresse nommée Arabion. Quelque temps après, le roi de Perse l'y fit saisir. Le malheureux fut traîné à Gaudisapor, l'ancienne Persépolis, dans l'antique province d'Elam, et fut écorché vif. Sa peau remplie de foin, fut suspendue à un gibet, près des portes de la ville. Le supplice de Manès, attesté à la fois par les historiens persans et romains, est un fait avéré. Cependant les uns disent que Manès fut mis à mort pour n'avoir pas guéri les fils du roi de Perse, et les autres attribuent son supplice à la vengeance des Mages, irrités contre un dogmatisme qui niait la résurrection des morts, l'un des points fondamentaux de la religion de Zoroastre. — (Voir Darras, tome VIII, p. 498 et suivantes.

Concluons de ce récit que la veuve de Térébinthe, les écrits de ce sophiste, l'imitation du système de Scythianus, renouvelé de Zoroastre, un demi-savoir aidé par une imagination ardente et la libre interprétation des Saintes Écritures, nous ont donné Manès et le Manichéisme.

Cette erreur admet donc deux principes coéternels, l'un bon, de qui vient l'âme : l'autre mauvais qui a créé la matière, et partant le corps. En disant que l'âme est de Dieu, Manès entendait qu'elle était une parcelle, une étincelle de Dieu, enchaînée au corps par le principe mauvais. Elle restait dans cette union jusqu'à la mort ; après quoi elle passait dans les êtres vivants, comme les végétaux, les animaux, les hommes, pour s'y purifier. Cela fait, les âmes abordaient dans la lune, ce navire mystérieux, qui voguait dans l'espace, et de ce pâle vaisseau, elles étaient transbordées dans celui du soleil, où elles se plongeaient et se perdaient dans le bon principe, dont elles n'étaient qu'une étincelle, dans le Feu infini.

Discutant avec Félix, saint Augustin lui disait : « Ce que vous ne demandiez pas à savoir, je vous l'ai enseigné pour mettre un terme à votre langage insensé. Dieu, tout-puissant par nature, a pu engendrer de lui-même, créer de rien et former quelque chose avec ce qu'il avait créé. De lui-même il a engendré son Fils, qui lui est égal en tout ; de rien il a fait le monde et tout ce qui existe ; de la terre qu'il avait créée, il a formé l'homme ; et tout cela parce qu'il est tout-puissant. Ce qui vient de sa nature, n'a pu être souillé, pas plus que lui-même ; ce qu'il a fait de rien a pu être souillé par le libre arbitre, et purifié par sa miséricorde, pourvu que la créature réprouvât son péché et reconnût son Créateur... Puis, comme Manès enseignait que l'âme est partie de Dieu et qu'elle avait été souillée dans la

nation des ténèbres, saint Augustin ajoute : « Manès soutient qu'une partie de Dieu a été souillée ; pour nous, nous affirmons que l'âme a été souillée par le consentement qu'elle a donné au péché, mais en même temps nous déclarons sans hésiter qu'elle n'est point une partie de Dieu ; qu'elle n'a pas été engendrée de Dieu, et qu'elle est une simple créature. Quand donc nous disons : L'âme est de Dieu, nous donnons à ces paroles le même sens que quand nous disons que telle œuvre est de tel ouvrier ou qu'elle a été faite par lui, ce qui ne signifie pas assurément qu'elle ait été engendrée de lui ou qu'elle soit son fils. » (Conférences entre saint Augustin et Félix, livre II, 2^e Conf.)

On pouvait, de ce système manichéen, conclure que la chair est mauvaise et que l'âme pouvait traiter le corps auquel elle était enchaînée, comme une chose vile, comme un ennemi que l'on réduit à merci. On voit, dès lors, comment les Manichéens se croyaient autorisés à s'abandonner à tous les désordres. Ils n'y manquaient pas, surtout dans leurs réunions secrètes. Pour se reconnaître, ils avaient des signes explicatifs de leur doctrine impure, ainsi qu'il se pratique de nos jours chez les Francs-Maçons.

Il faut lire saint Augustin pour bien savoir la doctrine persane du Manichéisme. Il prévoyait que les générations futures iraient puiser dans ces rêveries orientales des notions erronées qui les arracheraient à l'enseignement de l'Église, ainsi qu'à la vérité et à la pratique de la vertu, et toujours ces questions remplissaient son âme de profondes émotions. Il est certain, du reste, que le Manichéisme a survécu à son auteur, et que beaucoup d'esprits, à notre époque, en sont encore malades.

III.

ARIANISME.

L'Eglise de Jésus-Christ avait pris possession du monde et l'avait conquis par l'effusion de son sang : l'heure de son triomphe était arrivée. La croix, resplendissant dans le ciel aux yeux de Constantin et de son armée, lui avait dit : *In hoc signo vinces* : Tu vaincras par ce signe, et le fils de Maximien Hercule, Maxence, acculé au Tibre et vaincu par Constantin, avait trouvé la mort dans les eaux du fleuve. Le noble fils d'Hélène, fier du *Labarum* et de la croix qui brillait sur le casque et la cuirasse de ses guerriers, était entré triomphant à Rome ; désormais l'empire était chrétien, le Christ, Roi des empereurs et des rois, avait vaincu le monde romain.

« Il est une chose très digne d'admiration, dit saint Augustin, et dont ne tiennent pas compte les rares partisans du paganisme, que nous voyons encore au milieu de nous : c'est que le Dieu des Hébreux, offensé par les vaincus et rejeté par les vainqueurs, est maintenant connu dans tout l'univers et adoré par toutes les nations.

« Aussi bien, c'est du Dieu d'Israël que le prophète disait au peuple choisi, si longtemps auparavant : « Celui qui t'a délivré, le Dieu d'Israël, sera appelé le Dieu de toute la terre. » (Is. 5.) Cette prédiction s'est accomplie avec le nom de Jésus-Christ, venu parmi nous du sang d'Israël, petit-fils d'Abraham qui fut la souche des Hébreux, et en effet Israël lui-même avait reçu la promesse : « Que toutes les nations de la terre seraient

bénies en celui qui naîtrait de sa race. » (Gen. xxvii, 14.) On doit comprendre par là que le Dieu d'Israël, le seul vrai Dieu qui a fait le ciel et la terre et qui conduit avec justice et miséricorde les affaires et les événements de ce monde, sans que la justice entrave la miséricorde, sans que la miséricorde soit un obstacle à la justice, n'a pas été vaincu dans son peuple hébreu quand il a laissé les Romains prévaloir et le réduire à n'avoir plus ni royauté, ni sacerdoce. Car le même Dieu d'Israël, avec l'Évangile de Jésus-Christ, vrai roi et vrai prêtre, deux titres figurés par le trône et l'autel des Hébreux, abolit maintenant les idoles des nations partout, pour le maintien desquelles les Romains n'avaient pas voulu recevoir son culte, comme ils avaient reçu le culte des dieux de tant d'autres peuples, forcés de reconnaître leurs lois. Il a donc laissé périr le sacerdoce et la royauté de la nation prophétique, parce que le rôle de cette nation, instrument des promesses, était sans objet du moment que le Christ promis était venu. Et quant aux Romains vainqueurs des Juifs, il les a soumis à son nom par le Christ-Roi, et en leur donnant la force et la générosité de la foi chrétienne, il a tourné leur zèle au renversement de ces idoles pour l'honneur desquelles son culte avait d'abord été rejeté. » (Livr. I. Autorité des Évangiles, ch. xiv.)

Constantin accomplissait donc les desseins de Dieu, en arborant de toutes parts la Croix que Dieu avait fait briller au-dessus de la ville de Rome, pour en prendre à jamais possession. Il avait de toute éternité donné les nations en héritage à son Fils, objet de son amour infini ; mais Rome devait être le centre de son royaume. Par lui-même, le Verbe Incarné avait conquis la terre, à Jérusalem, par l'effusion de son sang ; par Pierre, le généralissime de son armée, Rome était de-

venue sa capitale. Suivi de ses légions, Céphas avait livré bataille aux empereurs et les empereurs étaient vaincus. A l'instar de son divin Maître, le chef des Apôtres triomphait en mourant sur la Croix. Son armée commença par envahir la Rome des Catacombes, la Rome souterraine, qu'elle occupa trois siècles durant, sans lâcher pied, et voici que Constantin reconnaît son droit, en élevant sur la capitale l'étendard du Christ-Roi. Ce monarque avait bien le tempérament des empereurs païens, et le meurtre ne l'arrêtait pas ; mais Dieu lui donna des éclairs de génie et des heures d'une haute sagesse. Il comprendra qu'un homme est roi ou sujet, comme il est païen ou chrétien, et l'Esprit-Saint, qui avait désormais placé le Cénacle là où était Pierre, lui inspirera de gagner l'Orient et d'y bâtir Constantinople afin qu'à Rome le Pape soit roi, et y gouverne le monde catholique, au nom du Christ, Roi des rois. L'empereur fera à Pierre *Donation* de Rome ; au fond il ne fera que constater les droits du Fils de Dieu, représenté par son Vicaire, sur Rome, en disant : « Nous avons jugé convenable, avec tous nos Satrapes, tout le Sénat, les magistrats et tout le peuple qui est sous la domination romaine, que, comme saint Pierre est le représentant du Fils de Dieu sur la terre, les évêques ses successeurs, y aient une puissance principale, au-dessus même de notre impériale majesté... Or, afin que l'autorité épiscopale ne soit pas méprisée, mais honorée au-dessus même de notre puissance impériale, nous avons donné à notre bienheureux père, l'évêque Sylvestre, pape universel, et nous donnons à ses successeurs et notre dit palais de Latran, et la ville de Rome, et les provinces, lieux et châteaux de l'Italie et de l'Occident marqués plus haut. Car nous avons jugé convenable de transférer notre empire en Orient, de fonder une ville de notre nom au lieu de

Byzance, et d'en faire notre capitale ; par la raison que là où est le Sacerdoce principal, le chef divinément institué de la religion chrétienne, il n'est pas juste qu'un empereur terrestre ait de puissance. Cette cession de notre empire écrite de notre main, nous l'avons mise sur les précieuses reliques du prince des Apôtres, saint Pierre, et nous y avons juré, pour nous et nos successeurs, de la garder fidèlement, après quoi nous l'avons remise à notre saint-père, le Pape universel. » (Voir Rohrbacher, Darras, sur cette question.)

Dieu avait donc choisi Constantin pour accomplir ses desseins et faire de Rome la capitale du monde catholique. Vainement Maximin Daïa, qui régnait encore en Orient, voulut-il s'opposer au triomphe complet du soldat du Christ ; Licinius, avec vingt mille vétérans, lui tailla en pièces son armée de soixante-quinze mille hommes. La nuit, un Ange lui avait commandé de se lever et de prier avec son armée.

Mais lui-même, Licinius, ne voulut-il pas, après sa victoire, disputer à Constantin l'empire du monde ? Il le combattit avec acharnement. Vaincu, il reprenait les armes au mépris de la foi jurée, et poussait l'aveuglement jusqu'à faire retomber sa colère sur les chrétiens. C'est ainsi que furent immolés les martyrs de Sébaste, et beaucoup d'autres. Enfin il paya de sa vie ses crimes, au moment où le démon de la discorde semblait hanter le palais de l'empereur et y multiplier les meurtres.

Le baptême et la guérison miraculeuse de Constantin, que l'on a le droit de placer ici, ramenèrent la paix à Rome. Saint Sylvestre y fut rappelé et reçu avec honneur par l'empereur rasséréné. Désormais il pourra gouverner en paix l'Église de Dieu.

La persécution sanglante avait pris fin ; mais aussi

un autre genre de combat tenait en haleine l'Église de Jésus-Christ, dont l'existence est une lutte perpétuelle.

Satan avait suscité Simon le Mage contre saint Pierre et le Christianisme naissant ; la Gnose avait rempli le monde de ses rêyes diaboliques ; Manès venait à peine d'expirer dans une mort cruelle, payant ainsi à la justice divine le meurtre commis par lui sur le gardien inoffensif de sa prison, sans parler de ses autres crimes, et voici qu'un nouvel hérésiarque apparaît, s'attaquant audacieusement au Fils éternel de Dieu lui-même, à Jésus-Christ, pour qui des millions de martyrs venaient de mourir, en confessant sa divinité ; Arius, nouvel-Ismaël, levait la main contre tous.

L'esprit d'erreur sait bien qu'il ne saurait empêcher Dieu de triompher, ni son Christ de régner, ni l'Église d'éclairer l'univers ; toutefois, il n'ignore pas la faiblesse de l'homme et son inconstance naturelle : il se venge de Dieu sur l'homme fait à l'image de son Créateur. Alors il jouit de deux triomphes à la fois : il s'est vengé de Dieu, qui le punit, et il a vaincu l'homme, que Dieu aime. Le grand objectif de Satan, qui fut homicide dès le commencement, c'est la perte des âmes, rachetées au prix du sang de Jésus-Christ et appelées à régner au ciel, d'où ont été précipitées les intelligences angéliques, à l'instant même de leur révolte.

Qu'était-ce qu'Arius ?

« C'était un lybien, d'une taille élevée, d'un maintien grave et sérieux, vêtu du pallium des philosophes, mais poussant jusqu'au cynisme la négligence pour le vêtement ou la toilette. Ses cheveux rabattus sur sa figure n'étaient jamais peignés ; tous les plis de son manteau étaient troués ; mais il portait avec orgueil les livrées de la misère, mettant sa gloire, disait-il, à partager la pauvreté de Jésus-Christ. Ce pénitent si plein

de morgue affectait d'ailleurs une affabilité extrême ; il abordait les gens dans la rue et séduisait le peuple par sa conversation agréable et douce, non moins que par son extérieur ansthère et la régularité apparente de ses mœurs... Arius, élève de Lucien, disciple de Paul de Samosate, avait passé sa première jeunesse à Antioche. Il avait puisé à cette école les traditions d'intrigue et d'erreurs qu'il devait un jour enseigner pour son propre compte. Parmi ses condisciples, il s'était lié particulièrement avec Eusèbe, le futur évêque de Nicomédie. Cette amitié devait lui servir un jour. Au moment où Arius mit pour la première fois le pied à Alexandrie, il n'était encore que laïque. Son talent oratoire développé par de sérieuses études, son goût pour la philosophie, des connaissances assez étendues bien que superficielles dans les sciences profanes et sacrées, pouvaient la recommander à l'attention publique ; mais toutes ces qualités dissimulaient mal un fond d'inquiétude secrète et une ambition démesurée. » (Darras, Hist. gén. de l'Église, t. IX, p. 209.)

Arius, après avoir trempé dans le schisme de Méléce, un évêque condamné en synode à Alexandrie par le patriarche saint Pierre, vint se jeter aux pieds d'Achillas, son successeur, et finit par être élevé au sacerdoce. Il fut bientôt désigné pour gouverner le titre presbytéral de Bucoléon, l'un des quartiers les plus importants d'Alexandrie. Il parut satisfait et sa joie ne fit que grandir quand le patriarche le chargea de l'enseignement public des Saintes Lettres, dans l'école chrétienne d'Alexandrie. Dès ce moment, son orgueil se réveilla, et lorsque Achillas mourut, notre lybien fut indigné de n'avoir pas été choisi par le clergé et le peuple pour lui succéder. Ce fut saint Alexandre qui fut appelé au siège patriarcal vacant. Dès lors Arius se prit à l'attaquer, non dans ses mœurs, dont la pu-

reté était connue de tous, mais dans la doctrine qu'il enseignait. C'était bien celle de l'Église cependant, et la foi du saint évêque était aussi pure que ses mœurs : le lybien voulait un combat. Cet hérésiarque enseignait que « le Fils de Dieu ou le Verbe divin, était une créature tirée du néant, que Dieu le Père avait produite avant tous les siècles, et de laquelle il s'était servi pour créer le monde : qu'ainsi le Fils de Dieu était d'une nature et d'une dignité très inférieure au Père ; qu'il n'était appelé *Dieu* que dans un sens impropre. » (Bergier, Dict. Arianisme.)

On le voit, c'est toujours l'idée de Simon le Mage et autres Gnostiques : Dieu est trop grand pour s'abaisser jusqu'à créer la matière, dont est le corps de l'homme, Ce prétendu et faux respect n'est qu'un prétexte, chez les hérétiques, pour refuser de croire au mystère de la Sainte-Trinité. Ils ne veulent pas admettre l'enseignement divin, qui nous propose un Dieu engendrant éternellement son Verbe par l'acte unique et immanent de son Intelligence infinie, Verbe égal au Père, dont il est la vivante et substantielle image, de manière à former une personne distincte de la personne du Père.

Ce mystère, que nous reconnaissons être au-dessus de l'intelligence humaine, mais que nous croyons, puisque Jésus-Christ lui-même nous l'a révélé, et que son Église infailible nous l'enseigne, Arius et les autres le repoussent.

D'après eux, par conséquent, le Verbe n'est qu'une créature. Étant créature, il ne saurait en même temps être Dieu, et l'appeler Dieu est un mensonge et une hypocrisie. Cependant Arius n'osait pas, en public, lui refuser ce nom, parce qu'il eût révolté ceux qu'il trompait. Il eût été mal venu surtout auprès de ceux qui avaient souffert pour la foi, et il fallait une singulière audace pour professer une telle erreur, après trois siè-

cles de croyance, croyance affirmée et confessée si soutenue par le martyre.

L'étonnement fut grand, quand on entendit parler à Alexandrie de cette nouveauté. Arius avait beau répéter que le Verbe avait existé avant tous les siècles, que la parole de l'Écriture est formelle ; il soutenait qu'il n'était point coéternel à Dieu et qu'il avait commencé d'exister. Saint Alexandre essaya de ramener l'hérésiarque par des avertissements charitables ; mais vainement. Cet homme, qui était sorti du rang des laïques pour être élevé au sacerdoce, sans y avoir suffisamment été préparé, sans doute, s'entêta dans son ignorance orgueilleuse, surtout quand il vit se former autour de lui un parti composé, comme toujours, de gens chez qui le vice trouve des intelligences.

Le patriarche Alexandre le manda alors et il fut jugé. On lui montra son erreur qu'attestaient la Tradition catholique, le témoignage des Écritures et des Pères : rien ne put ébranler l'obstiné. C'est pourquoi le saint évêque convoqua, à Alexandrie, un concile de plus de cent évêques, de la Lybie et de l'Égypte. Arius y renouvela ses blasphèmes et fut excommunié avec ses principaux adhérents. (320.) Il se retira en Palestine, où il travailla à se faire des partisans dont fut Eusèbe de Nicomédie, son ancien condisciple, prélat mercenaire, arrivé, on ne sait comment, d'abord au siège de Bérée, puis, courtisan de Constantin, seigneur de Constantin et épouse de Licinius, au Siège de Nicomédie, devenu vacant.

Licinius faisait la guerre aux chrétiens et à Constantin : Eusèbe devint son ami et son confident. Hélas ! le pouvoir civil ne s'aperçoit pas assez qu'il porte en soi une secrète jalousie contre l'autorité divine de l'Église, et on le voit, guidé par cette coupable envie, lui susciter des ennemis, des embarras cruels, enfin des per-

sécutions. Les meilleurs princes eux-mêmes y sont enclins.

Arius écrivit donc à ce prélat, du fond de sa retraite de Palestine, une lettre qui commence ainsi : « Au très désiré Seigneur, à l'homme de Dieu, au fidèle, à l'orthodoxe, à Eusèbe, Arius injustement persécuté par le patriarche Alexandre pour la vérité victorieuse que vous défendez vous-même, salut dans le Seigneur. Mon père Ammonius parlant pour Nicomédie, j'ai cru qu'il était de mon devoir de saisir cette occasion pour vous saluer, et en même temps pour informer votre charité de la persécution que l'évêque nous fait injustement souffrir. Il a tout soulevé contre nous ; il nous a chassés de sa ville épiscopale comme des impies. Notre seul crime est de refuser d'adhérer à sa doctrine erronée et de dire avec lui : Dieu est éternel ; le Fils est éternel ; le Père et le Fils ont toujours coexisté ; le Fils a été toujours, toujours engendré ; le Père ne précède point le Fils d'un moment, pas même de la pensée ; toujours Dieu, toujours le Fils ; le Fils procède de Dieu même.... Pour nous, ce que nous disons et ce que nous croyons, nous l'avons enseigné et nous l'enseignons encore. Par la volonté et le conseil du Père, le Verbe a subsisté avant les temps et avant les siècles pleinement Dieu, Fils unique, inaltérable. Mais avant d'être engendré ou créé, il n'existait pas. Nous sommes persécutés pour avoir dit : Le Fils a un commencement et Dieu n'en a point. On exerce contre nous des violences pour avoir dit que le Verbe est tiré du néant ; ce que nous avons dit, parce qu'il n'est ni une portion de Dieu, ni tiré d'une créature quelconque. Voilà la cause de nos souffrances : vous savez le reste. Je vous souhaite toutes sortes de prospérités. Souvenez-vous de nos afflictions. »

Disons, sans aller plus loin, que l'adresse, qui est en

tête de la lettre, est une basse flatterie. Tenir pareil langage, c'est avouer que l'on a une faveur à demander, un mauvais procès à gagner.

Arius dit ensuite : Notre seul crime est de refuser d'adhérer à sa doctrine erronée... Mais la doctrine du patriarche Alexandre n'était pas autre que celle de l'Eglise universelle ; pourquoi la lui attribuer, comme si elle lui était personnelle ? Cela manque de franchise, et cette tactique est déloyale. Arius aurait dû dire nettement : Je n'admets pas la doctrine du patriarche, quoiqu'elle soit celle de l'Eglise universelle. Il n'osait parler ainsi. En résumé, ce qu'il dit de sa propre croyance est le fait d'un ignorant et d'un insensé, qui a la prétention de savoir par lui-même l'essence divine et de la comprendre. Les intelligences les plus sublimes ne sauraient la connaître, si Dieu ne se révèle à elles, et Arius la voit à découvert ! Nul génie sur la terre, pas même Augustin, n'a compris l'esprit souverainement parfait, Dieu, et ce théologien improvisé qui a nom Arius, lui, prétend corriger la croyance de l'Eglise universelle, qui s'appuie sur la parole divine elle-même. Mais passons.

Eusèbe de Nicomédie répondit aux flatteries et aux élocubrations qu'il avait reçues : « Vos sentiments sont fort bons, dit-il, et vous devez désirer de les voir universellement adoptés. Qui peut croire que ce qui a été fait, pût avoir l'existence avant de l'avoir reçu ? Ne faut-il pas d'abord qu'il ait commencé d'être ? »

Justement, nous disons que le Fils de Dieu n'a point été fait, créé, mais engendré de toute éternité par le Père, parce que le Père s'est toujours connu par l'acte unique et permanent de son Intelligence infinie, qui est son Fils.

Eusèbe de Nicomédie devint un adhérent et un apôtre de l'Arianisme. Arius se rendit auprès de lui, et

ensemble, ils composèrent des chants où ils exprimaient leur erreur, afin de la mieux répandre. Ils donnèrent à ce recueil le nom de *Thalie*. Les airs étaient empruntés aux chansons vulgaires. Ledit recueil a disparu : le retrouvera-t-on ? (Voir *Darras*, t. IX, 204.)

Le patriarche d'Alexandrie, Alexandre, malgré son grand âge, se prit à combattre avec toute l'ardeur de la foi. Il écrivit à tous les évêques d'Orient et au pape saint Sylvestre pour les informer des intrigues d'Arius. Dans ses lettres il disait :... « J'aurais voulu garder le silence, dans l'espoir que cette hérésie pourrait demeurer circonscrite à la personne de ses chefs, et n'étendrait pas plus loin ses ravages. Mais l'évêque actuel de Nicomédie, Eusèbe, ne craint pas de la prendre sous son patronage, comme s'il lui appartenait de juger souverainement et de disposer en maître dans l'Église. Cette audace lui vient sans doute de ce qu'après avoir quitté sans motif le siège de Béryte (Beyrouth) et usurpé dans un but d'ambition celui de Nicomédie, il n'a rencontré personne qui ait fait justice de ses honteuses spéculations. Tel est le défenseur des apostats... » Alors le patriarche nomme les sectaires par leurs noms et résume l'erreur exposée, dans la *Thalie*; puis il dit ce qu'il a fait pour l'arrêter.

On admira l'éloquence, la foi et le courage du patriarche, que le diacre Athanase aidait dans sa lutte. Cependant le clergé d'Alexandrie fut convoqué et invité à souscrire les lettres d'Alexandre, ce qu'il fit. Les troubles augmentèrent et bientôt la discorde fut complète.

Sur ces entrefaites, Constantin victorieux arriva dans l'Orient, et apprenant le conflit, il écrivit une longue lettre à Alexandre et à Arius. Il ignorait absolument la gravité de la question; aussi sa lettre, dictée par le désir de l'unité, porte à faux. Il s'agissait de la divinité de Jésus-Christ; c'était donc une affaire capitale, non une

question de mots, comme se l'imaginait l'empereur.

Osius de Cordoue vit de quels intérêts on discutait, et de concert avec Alexandre, il pria Constantin de faire en sorte qu'un concile oecuménique, c'est-à-dire formé des représentants de toutes les Églises, fût convoqué. L'empereur comprit que c'était là le moyen de calmer les esprits. Le pape saint Sylvestre s'unit à lui, et le Concile fut convoqué pour le mois de juin 325, à Nicée, en Bithynie.

Concile de Nicée.

Rien de plus grand n'avait paru sur la terre, depuis la venue solennelle du Saint-Esprit, au Cénacle. Il allait de nouveau présider cette grande assemblée, mais ici d'une manière invisible. C'est Lui toutefois dont on entendrait la sentence, prononcée par la bouche de Pierre ou de son représentant. Trois cent dix-huit évêques, venus de toutes les parties de la terre, se trouverent assemblés à Nicée. La plupart avaient souffert pour la foi et beaucoup conservaient sur eux les marques des chaînes qu'ils avaient portées, et des blessures qu'ils avaient reçues, pour affirmer leur foi en la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Instruits par les disciples des Apôtres de la vérité catholique, ils en étaient les témoins intelligents et fidèles. Osius de Cordoue, qui remplissait les fonctions de légat du Pape saint Sylvestre, était connu dans tout l'univers par sa science, sa piété et sa prudence consommée. L'attention des philosophes néo-platoniciens, venus à Nicée, était éveillée. Arius lui-même y avait attiré une tourbe de sophistes, avec lesquels le diacre Athanase ne craignait pas de disputer, et qu'il confondait.

Il fut décidé qu'avant d'avoir une séance publique,

les discussions préliminaires seraient vidées en présence des Pères du concile. Les évêques s'assemblèrent donc dans une église et y tinrent plusieurs conférences. Arius fut appelé et y développa toutes ses erreurs, disant que Dieu n'avait pas toujours été Père, et qu'il y eut un temps où le Fils n'était pas ; que le Verbe a été tiré du néant, créature et ouvrage de Dieu, mais plus parfait que les autres. En conséquence, Jésus-Christ n'était point Dieu par nature, mais seulement par une sorte de participation. L'hérésiarque ne craignait pas de tirer les conséquences, suites naturelles de cette négation, et de dire que le Verbe n'ayant pas la nature divine, il n'en possédait évidemment pas un seul attribut. Les Pères, devant ces odieux blasphèmes, se levaient d'indignation. Malgré tout, la discussion commença. Les évêques orthodoxes pressèrent Arius et les siens de définir le mot Fils, que l'Écriture donne au Verbe. Car si le Christ n'est pas le Fils de Dieu par nature, disaient-ils, mais seulement par une sorte de participation aux perfections divines, qu'aurait-il de plus que les Anges et les saints, et pourquoi est-il appelé Fils unique de Dieu ? — Il est appelé le Fils unique de Dieu, répondaient les Ariens, parce que seul il a été fait par Dieu seul ; tandis que toutes les autres créatures, Dieu les a faites par son Fils. — Nouveauté insensée et impie, répliquaient les orthodoxes, puisqu'elle suppose deux choses absurdes et sacrilèges : ou que, par impuissance, Dieu n'a pu faire seul les autres créatures ; ou que, par orgueil, le pouvant, il ne l'a pas voulu. Nouveauté d'ailleurs contraire au texte même de l'Écriture. C'est Dieu lui-même qui nous a faits : *Ipse fecit nos*. Il n'y a qu'un Dieu de qui sont toutes choses, et un seul Seigneur Jésus-Christ, par qui sont toutes choses. — Les Ariens ajoutaient : Comme les créatures n'auraient pu soutenir l'action immédiate de l'Être infini, Dieu a fait

d'abord le Fils seul, et ensuite tout le reste par le Fils. — Distinction futile, reprenaient les catholiques, car si les créatures n'ont pu soutenir l'action immédiate de Dieu, comment le Fils, qui dans votre système est une créature, a-t-il pu soutenir cette action ? si les créatures ont eu besoin d'un intermédiaire, entre elles et Dieu, pourquoi pas aussi le Verbe, et ainsi jusqu'à l'infini ? Que si l'Être infini a pu créer immédiatement le Fils, il a pu créer aussi les autres êtres.

On sent qu'en résumé, Arius se souvenait des Gnostiques et du système de Simon le Magé. Pour Arius, comme pour les Gnostiques, Dieu avait horreur de la matière.

La séance publique eut lieu, le 9 juin 325. Tout avait été discuté, examiné, élucidé, résolu. Tous les membres du Concile se rendirent dans la grande salle du palais de Nicée. Constantin, portant une tunique de pourpre et un manteau semé de pierreries, parut à l'entrée de la salle, sans autre escorte que quelques officiers chrétiens. A son aspect, tous les évêques se levèrent pour honorer en sa personne le prince qui avait tiré de l'obscurité des Catacombes, la religion chrétienne, et l'avait placée au grand jour des solennités augustes. Constantin reçut leurs hommages avec une modestie respectueuse. Parvenu au haut de la salle, il se tint debout et ne consentit à prendre place sur le trône qu'on lui avait préparé, qu'après les instances répétées des Pères du Concile. Saint Eustache d'Antioche, au nom de la vénérable assemblée, lui adressa en grec un discours, où il disait : « La Trinité consubstantielle, l'unité divine en trois personnes, est partout adorée ; c'est par elle, auguste empereur, que votre règne est glorieux... Qui-conque porte une main hérétique sur ce dogme fondamental, renverse toute l'économie de la religion chrétienne... » Quand Eustache eut fini de parler et eut

repris sa place, tous les yeux étaient fixés sur Constantin, et un grand silence se fit. Le héros promena un instant son regard plein de douceur et de bienveillance sur tous les rangs; puis se recueillant comme pour concentrer ses pensées, il dit, d'un ton plein de calme et de sérénité : « Bien-aimés pères, c'était le plus ardent de mes vœux de pouvoir jouir du bienfait de votre présence. Maintenant je rends grâce au Roi des rois, après les innombrables faveurs dont il m'a comblé, de vous voir tous réunis dans une même pensée de concorde et de paix. Qu'à l'avenir, nul ennemi ne vienne plus troubler le cours de nos prospérités ! Avec l'aide du Christ Sauveur, il me fut donné d'anéantir les tyrans qui avaient déclaré la guerre à Dieu. Sera-t-il dit que le démon continuerait encore, sous une autre forme, à poursuivre de ses calomnies et de ses outrages notre religion sainte ?... L'empereur s'exprimait en latin, quoiqu'il parlât ordinairement le grec : il voulut honorer la langue de l'Église.

La séance commença, et la discussion eut lieu avec Arius. Ses partisans proposèrent une profession de foi nouvelle, mais remplie toujours de graves erreurs, qui furent rejetées par les Pères du Concile. On passa ensuite à l'examen des termes dont on se servirait pour formuler la foi catholique sur la génération du Verbe. Finalement on adopta un mot qui disait toute la doctrine; ce fut le mot grec *ὁμοούσιος* consubstantiel au Père. Cette expression marque que le Verbe, Fils de Dieu, n'est pas seulement semblable au Père, mais un avec lui, ainsi que nous l'avons dit en son lieu, dans cet ouvrage. Un symbole, qui porta le nom de Nicée, fut rédigé en conséquence, et Arius fut condamné.

Le saint Concile fixa aussi le jour de la Pâque au dimanche qui suivrait le quatorzième jour de la lune de Mars.

Dans les canons qu'ils rédigèrent, il est dit : « 4. — L'Église romaine a toujours possédé la primauté. Que les anciennes coutumes soient donc maintenues en vigueur dans l'Égypte, la Lybie et la Pentapole, en sorte que tous y soient soumis à l'évêque d'Alexandrie, parce que tel est l'ordre du pontife romain. Qu'il en soit de même pour ce qui est de l'évêque d'Antioche... » C'est que saint Pierre avait fondé la chaire d'Alexandrie par son disciple Marc, et qu'il avait lui-même fondé et occupé celle d'Antioche.

L'arianisme était donc condamné; mais semblable à ces maladies pestilentielles, qui nous viennent des contrées de l'orient, il demeure dans les nations qu'il a ravagées, et y laisse des germes de mort au sein des esprits. Manès et Arius ont semé l'erreur dans le monde; d'autres reprennent cette semence maudite et la jettent dans le champ du père de famille; malheur aux imprudents qui lui ouvrent leur esprit et leur cœur ! Elle y portera ses fruits et ses fruits donnent la mort. Car Jésus-Christ, vrai Fils de Dieu, consubstantiel à son Père, est la voie, la vérité et la vie.

Arius, avant d'expirer, put sentir la divine puissance. Condamné, mais non soumis, il continua d'intriguer. Sainte Hélène, mère de Constantin, était morte. Constantin, sœur de l'empereur, prit sur lui une grande influence. La veuve de Licinius était du parti arien, et à son lit de mort, elle lui recommanda un prêtre de la secte. Trompé par les amis d'Arius, qu'on lui disait rentré dans la foi depuis le Concile de Nicée, l'empereur voulut qu'il fût reçu dans une des principales églises de Constantinople. Le saint patriarche de cette ville, qui portait aussi le nom d'Alexandre fut effrayé et navré de cet ordre. Alors il eut recours à Dieu et commanda un jeûne : « Seigneur, dit-il, s'il faut qu'Arius soit reçu demain dans l'assemblée des fidèles, re-

lirez votre serviteur de ce monde. Mais si vous avez encore pitié de votre Église, ne permettez pas que votre héritage soit profané. Frappez Arius du poids de votre coltre, et que l'hérésie ne s'enorgueillisse pas plus longtemps de sa victoire ! »

Cependant Arius parcourait la ville, entouré de la foule de ses partisans, qui lui formaient un cortège triomphal. Arrivé sur la grande place, en vue de la basilique où priait saint Alexandre, il fut saisi d'un tremblement nerveux, et demanda à se retirer dans un lieu secret. Comme il tardait beaucoup à reparaitre, on y entra, et on le trouva étendu mort, baigné dans son sang, et ses entrailles répandues. L'horreur d'un tel spectacle fit trembler ses sectateurs eux-mêmes. Le théâtre de cette fin tragique cessa d'être fréquenté ; on n'osait en approcher, et on le montrait au doigt comme un monument de la vengeance divine. Ainsi parlent les historiens, d'après les documents les plus certains.

Il serait trop long de raconter, ici, l'histoire de l'Arianisme, qui se perpétua à travers les peuples et les siècles comme le Manichéisme. L'erreur ne manque jamais de rencontrer des adeptes, parce qu'il y a toujours des âmes qui, portant comme malgré elles le joug de la vérité et de la vertu, sont heureuses de le secouer, pour s'attacher à quelque doctrine nouvelle.

A peine Constantin le Grand avait-il fermé les yeux que ses fils se partagèrent l'empire, suivant la volonté de leur père ; Constantin le jeune eut les Gaules, la Grande-Bretagne, l'Espagne ; Constance, l'Asie, la Syrie, l'Égypte ; Constant fut envoyé à Milan et régna sur l'Italie et l'Illyrie.

Constance, qui avait fait d'Alexandrie sa capitale, se lia étroitement aux Ariens et devint leur protecteur ardent. Les maux qu'il causa à l'Église furent profonds, en Orient et en Occident.

Mais l'Esprit de Dieu suscitait à l'Église des défenseurs comme l'intrépide Athanase ; des docteurs qui s'appelaient Hilaire, Grégoire de Nazianze, Basile de Césarée ; des Papes toujours prêts à défendre la vérité et à mourir pour elle ; des thaumaturges comme saint Martin de Tours ; des hommes qui réunissaient en eux tous les talents et toutes les vertus comme saint Ambroise, dont Augustin sera le disciple, saint Jean Chrysostome, saint Jérôme.

IV.

PÉLAGIANISME.

L'Église sortait à peine de la persécution de Julien l'Apostat, qui, appartenant à une branche cadette de la dynastie Constantinienne, avait en horreur Constantin et ses œuvres, qu'une nouvelle hérésie surgissait, le Pélagianisme.

Julien l'Apostat, qui se fit initier aux mystères d'Éléusis et cultivait la magie avec une rage infernale, toujours accompagné d'Oronte, sacrificateur égyptien, préférait au spiritisme moderne, plus répandu que l'on ne croit dans notre société, et Pélage, de son côté, en niant le péché originel et la nécessité de la grâce, devenait le père de nos incrédules d'aujourd'hui, appelés naturalistes ou rationalistes.

Julien l'Apostat retirait aux chrétiens la liberté d'enseigner, et introduisait le droit absolu, exclusif et souverain de l'État, en matière d'enseignement. Saint Grégoire relève comme une monstruosité ce principe auparavant inouï ; par là, l'apostat devint l'initiateur

de nos législateurs modernes : Pélage, en niant la nécessité de la grâce, retranchait par avance dans nos écoles, la prière par laquelle on implore le secours de Dieu, nécessaire à toute âme, sous peine de damnation éternelle.

« Qui me donnera, s'écrie saint Grégoire de Naziance en parlant de Julien, le génie de Thucydide, ou la plume de Tacite, pour faire connaître à la postérité les crimes de ce monstre? Décrirai-je les monceaux de cadavres qui s'entassaient sous le couteau d'Oronte, pendant que la main impériale fouillait les entrailles palpitantes des victimes? Les souterrains des palais impériaux ont maintenant révélé leurs secrets. Des étangs, des puits, des fosses regorgeant des restes mutilés nous ont donné le dernier mot de ces mystères homicides... »

« Ne vous défendez pas comme d'un acte téméraire, disait saint Jérôme à Clésiphon, de me signaler la nouvelle erreur qui vient de se greffer sur le tronc vermulu de l'antique philosophie. Elle n'a fait déjà que trop de victimes en Orient. Sous le masque de l'humilité, c'est l'orgueil du diable qui relève la tête et dit : Je monterai jusqu'au ciel ; je placerai mon trône au-dessus des astres, et je serai semblable au Très-Haut. »

Qu'est-ce donc que l'hérésie de Pélage? Elle eut pour auteur un homme qui prit le nom de Pélage, (homme de mer) se fit moine, sans cependant appartenir à aucun degré de cléricature. Il naquit en Irlande ou en Écosse, vers 350, 360. « Au physique, dit saint Jérôme, c'était un cyclope, car il avait perdu un œil ; une sorte de géant difforme, engraisé par la bouillie d'avoine dont se nourrissent les Scots. » (Comment. sur Jérém. L. III.) Orose, qui le vit en Palestine, nous apprend que le moine breton avait la glotonnerie des barbares, ses aïeux, que sa face rebondie et reluisante, fièrement étalée sur de larges épaules, devait son embonpoint à

l'usage immodéré des viandes et du vin. « Ce Goliath, ajoutait-il, se sait bon gré de sa taille gigantesque ; il la rehausse par l'éclat de riches vêtements ; il cherche la perfection d'une vie sans tache au milieu des festins et d'une oisiveté de sybarite. » (Oros. Ap. du Libre Arb.) Saint Augustin lui reconnaît un vrai génie de subtilité et de profondeur. Sauf la philosophie de Zénon, dont il faisait la base de son christianisme, il manquait d'érudition littéraire ; mais en se concentrant tout entier sur l'Écriture Sainte il avait doublé, dit-on, sa puissance d'exégèse. Pieux d'abord, il s'abandonna ensuite à son orgueil ; ce qui le fit tomber dans les vices grossiers. A Rome, où il se rendit, Pélage se lia à Rufin, prêtre de Syrie, qui était disciple de Théodore de Mopsueste, évêque de Cilicie et ami de saint Jean Chrysostome. Ce prélat laissa une réputation de piété, mais aussi des ouvrages dont la doctrine fut condamnée, et qui l'ont rendu le précurseur de Nestorius, en Orient, et de Pélage, en Occident.

Saint Augustin, en combattant le Pélagianisme, nous l'a fait connaître. « On voit par cet exposé et par les autres ouvrages écrits de part et d'autre, dit le savant Bergier, que l'erreur fondamentale de Pélage, de laquelle toutes les autres ne sont que les conséquences, était de soutenir que le péché d'Adam n'a point passé à sa postérité, et qu'il n'a porté préjudice qu'à lui seul. De là il s'ensuivait que les enfants naissent exempts de péché, que le baptême ne leur est pas donné pour effacer en eux aucune tache, mais pour leur assurer la grâce de l'adoption ; que s'ils meurent sans baptême, ils sont sauvés en vertu de leur innocence. » (S. Aug. Lib. 1 de pecc. merit. et remis. n. 55 ; Sermon. 294...) Il s'ensuivait que la mort et les souffrances auxquelles nous sommes sujets, ne sont point la peine du péché, mais la condition naturelle de l'homme. Une troisième

conséquence est que la nature humaine est aussi capable de faire le bien, qu'elle l'était dans Adam ; qu'il suffit à l'homme de connaître ses devoirs par la raison, pour être capable de les accomplir... La grâce, selon lui, est donnée à l'homme, non pour lui rendre possible la pratique du bien, mais pour la lui rendre plus facile ; cette grâce n'était jamais gratuite ni prévenante, mais toujours prévenue par les mérites naturels de l'homme... » (Bergier.)

« Il s'ensuivait qu'il n'est aucun degré de vertu et de perfection auquel l'homme ne puisse s'élever par les forces de la nature ; que tous ceux qui font bon usage de ces forces sont prédestinés, qu'un païen peut pratiquer les mêmes vertus qu'un chrétien, quoiqu'avec plus de difficulté... qu'enfin le salut de l'homme n'est point une affaire de miséricorde, mais de justice rigoureuse... » (St Aug. De gestis Pelag. C. n. n. 23., c. 35 n. 65.)

Mais il s'ensuivait aussi, en dernière analyse, que la rédemption du monde par Jésus-Christ n'était pas fort nécessaire, et que ses effets sont très bornés ; suivant Pélagé, elle consiste seulement en ce que Jésus-Christ nous a donné des leçons et des exemples de vertu, et nous a fait de grandes promesses, d'où il concluait que ceux qui n'ont pas connu ce divin Sauveur n'ont eu aucune part au bienfait de la rédemption. (S. Aug. 1. 2 op. imperf. n. 146, 188.)

Pour réfuter Pélagé, saint Augustin attaqua non-seulement le principe sur lequel il se fondait, mais encore toutes les conséquences qu'il en tirait. Le saint docteur prouva par l'Écriture Sainte, par la tradition constante des Pères de l'Église, par les cérémonies du baptême, que nous naissons tous souillés du péché originel, par conséquent dépouillés de la grâce sanctifiante et de tout droit au bonheur éternel,

et que ce droit ne peut nous être rendu que par le baptême. Il fit voir que la nature humaine, affaiblie et corrompue par ce péché, a besoin d'une grâce actuelle et intérieure pour commencer et pour finir toute bonne action méritoire, même pour former de bons desirs ; que par conséquent cette grâce est purement gratuite, prévenante, et non prévenue ni méritée par les efforts naturels ou par les bonnes dispositions de l'homme ; que c'est le fruit des mérites de Jésus-Christ et non des nôtres ; qu'autrement Jésus-Christ serait mort en vain.

Tel est l'enseignement de l'Église ; aussi Pélagé et Celestius son compagnon furent condamnés par le pape saint Zozime le 15 avril 418, dans l'assemblée générale du clergé de Rome. Le pape confirma solennellement le canon du concile de Carthage de l'an 417 portant que les deux hérésiarques ne pourraient être rétablis dans la communion catholique, tant qu'ils n'auraient pas confessé nettement le dogme de la grâce. Il renouvela contre eux la sentence fulminée par le pape saint Innocent I, déposa Celestius du sacerdoce, et déclara que, même en cas de résipiscence, il ne pourrait plus exercer les fonctions de son ordre. Tout le clergé de Rome souscrivit la sentence pontificale.

Contre le Pélagianisme, il y a le semi-pélagianisme, peu différent du Pélagianisme sur la grâce et la prédestination. Il enseigne que le commencement du salut dépend de l'homme ; que l'homme par ses forces naturelles, par ses pieux desirs, par ses prières peut mériter la grâce de la foi et de la justification ; quiconque s'y dispose ainsi l'obtient pour récompense de sa bonne volonté ; d'où il suit évidemment que le commencement du salut vient de l'homme, et non de Dieu. Saint Augustin a combattu et vaincu les semi-pélagiens, avec la force et la clarté dont Dieu avait doué son génie. Tou-

jours, on le voit, l'Esprit-Saint, âme de l'Église, lui suscite des défenseurs de la vérité, et des Papes qui condamnent l'erreur.

V.

NESTORIENNE.

Quand l'hérésie de Nestorius, succédant de près à celle de Pélage, vint attaquer l'Église, sous le pontificat de saint Célestin I. (12 septembre 422 à 432) l'on avait vu mourir, sous le pontificat de saint Innocent I. (401 à 417) d'une façon mystérieuse les persécuteurs de saint Jean Chrysostome. Par les ordres de l'impératrice, Eudoxie, femme ambitieuse, ce grand évêque avait été traîné par les soldats, d'exil en exil, jusqu'aux déserts qui avoisinent le Pont-Euxin, et là il avait expiré sous le poids de la fatigue et des brutalités dont il était chaque jour l'objet : Eudoxie fut frappée à la fleur de l'âge, ainsi que l'enfant qu'elle portait dans son sein. Ses indignes conseillers la suivirent de près, d'une façon non moins tragique.

Les Goths avaient envahi l'empire, dont les évêques étaient les vrais défenseurs, et poussant jusqu'en Italie leurs courses et leurs déprédations, Alaric avait pris Rome, et l'avait livrée, trois jours et trois nuits durant, à l'incendie et à la cupidité de ses soldats, leur recommandant toutefois de respecter les églises, les vases sacrés et aussi les chrétiens. Il entendait sans cesse une voix qui lui disait de prendre et de saccager Rome! Ne fallait-il pas que Babylone fût punie de ses forfaits et de ses orgies?

Prédécesseurs et futurs alliés des Francs, les Burgon-

des s'étaient convertis au catholicisme, auquel ils restèrent fidèles.

Pharamond, de son côté, était devenu le chef des Francs. Prosper d'Aquitaine enregistrait ce fait sous la date de 420, en ces termes : *Pharamundus regnat in Francia* : Pharamond règne en France. Leur pays alors était au delà du Rhin. Dieu préparait en eux des défenseurs à son Église.

Sous le règne du même pontife, le grand Augustin et saint Jérôme avaient jeté sur la couronne de l'Église un nouvel éclat par leur science et leurs vertus. Sous les pontificats suivants, l'Orient continuait à s'agiter et saint Jean Chrysostome pouvait dire : La race querreluse des hommes n'a jamais bien mérité de Dieu : en Occident l'Esprit-Saint travaillait le chaos des hordes barbares et y infusait la lumière de la grâce.

C'est alors que parut Nestorius. Lié à Théodore de Mopsueste, il professait pour lui une grande admiration. Érudit, littérateur, d'une grande piété apparente, Nestorius manquait de jugement, et avait peu étudié la théologie. Par le fait de la cour impériale, où régnait Théodose le Jeune, il fut appelé, quoique simple prêtre, à occuper le siège patriarcal de Constantinople. Lui qui sortait d'une naissance obscure, il dut être exposé à de terribles vertiges, en se voyant tout-à-coup si haut placé. Le fait est que ses premières paroles, après son sacre, s'en ressentirent. « Grand prince, disait-il à Théodose le Jeune, donnez-moi la terre purgée de toutes les hérésies, et je vous donnerai en récompense le royaume des cieux. Aidez-moi à dompter les hérétiques, et je vous aiderai à subjuguier les Perses! » C'est Théodoret qui rapporte ce début. Le nouvel évêque entreprit d'abattre à Constantinople l'église des ariens; le feu fut mis à l'édifice et le consuma. Cela valut à Nestorius le surnom d'incendiaire.

Mais hâtons-nous de dire, avec un historien grave, résumant l'hérésie de Nestorius : « Cet hérésiarque distingue deux personnes en Jésus-Christ, l'une divine, l'autre humaine. Son hérésie peut se résumer ainsi : La Sainte Vierge n'est pas la mère de Dieu, mais seulement de l'homme nommé le Christ, auquel Dieu le Verbe s'est uni. Cette hérésie renverse les dogmes de l'incarnation et de la divinité de Jésus-Christ. » (Rohrbacher, voir à la table : Nestorius.)

L'hérésiarque confondait les natures avec les personnes. Au fond, son erreur était celle de Cérinthe et des Ebionites, que Paul de Samosate avait professée et passée à Théodore de Mopsueste. « En lisant avec soin les livres de Nestorius, dit le novalien Socrate, je me suis convaincu de la profonde ignorance de cet homme, et je vais en dire franchement ma pensée. Il est évident pour moi qu'il ne crut pas avoir emprunté sa doctrine à Photin ou à Paul de Samosate, car il n'avait pas lu les œuvres de ces hérétiques. Le titre seul de *Θεοτόκος*, Mère de Dieu, donné à Marie était pour lui une sorte de cauchemar. Là se révèle sa profonde ignorance, en dépit de la réputation d'érudit que lui valut sa faconde, mais qu'il ne prenait nullement la peine de justifier par l'étude, au point qu'il affectait de ne pas vouloir lire les anciens exégètes. Sa facilité d'élocution lui tenait lieu de science, et il prétendait à lui seul surpasser tous les docteurs. Personne n'ignore qu'en Jésus-Christ l'humanité est unie à la divinité, de façon qu'on ne les puisse disjoindre. Ce sont deux substances en une seule personne. Voilà pourquoi les anciens n'ont jamais fait difficulté de donner à Marie le titre de Mère de Dieu. » (Socrate, Hist. eccl. L. VII, ch. xxxii.)

Cette hérésie bouleversa Constantinople et y souleva des tempêtes. On demanda la réunion d'un concile pour dirimer la question, et condamner l'erreur.

Cependant saint Cyrille d'Alexandrie écrivait à tous les monastères d'Orient une lettre, qui parvint à Théodose le Jeune, où il disait : « Je ne saurais assez exprimer mon étonnement, quand je vois des chrétiens hésiter à donner à la Sainte Vierge le titre de Mère de Dieu. Puisque Notre-Seigneur Jésus-Christ est Dieu, comment la Vierge, qui l'enfanta, ne serait-elle pas la Mère de Dieu? Les Apôtres nous l'ont enseigné, bien que l'expression de *Θεοτόκος*, ne se trouve pas dans leurs écrits. Mais les saints Pères n'ont jamais fait difficulté de l'employer. Pour n'en citer qu'un seul exemple, l'illustre Athanase, la gloire de la cité d'Alexandrie et de l'Église entière, à chaque page de son livre *De Trinitate*, donne à Marie ce titre, qu'on veut aujourd'hui lui refuser. » Après avoir développé et prouvé la doctrine de l'Église, saint Cyrille tire cette conclusion accessible à toutes les intelligences : « Dans l'incarnation mystérieuse du Verbe, il s'est produit un phénomène que nous pouvons en une certaine mesure comparer à la génération ordinaire. Tous les hommes qui naissent sont composés d'une âme et d'un corps. Nos mères selon la nature ne nous ont fourni que la substance corporelle à laquelle Dieu a attaché une âme; cela n'empêche pas qu'on ne dise qu'elles donnent le jour à un homme, et personne ne s'aviserait sérieusement d'établir ici une distinction et de les appeler *carnipares* (mères du corps) leur refusant le titre d'*animipares* (mères de l'âme). Pourquoi? C'est que de l'union de l'âme et du corps se compose la personne unique qu'on appelle l'homme, et que celle qui a donné le jour à un homme en est réellement la mère. Or, de la même manière que l'âme s'unit au corps si étroitement, si indissolublement qu'on ne peut les séparer dans la personne humaine sans détruire l'homme, ainsi dans l'incarnation le Verbe s'est uni à la nature humaine pour naître en la personne

unique et indivisible de Jésus-Christ Notre-Seigneur et notre Dieu. » Nestorius écrivit une lettre courte et sur un ton rogue à saint Cyrille. Flatteur de Théodose le Jeune, il le tourna contre le patriarche d'Alexandrie. Les discussions furent vives : d'un côté, l'orgueil parlait en maître, et de l'autre, la vérité, l'honneur de Jésus-Christ et de sa divine Mère, élevaient leur voix puissante. Finalement, le Concile d'Éphèse, tenu en 431, condamna l'hérésie de Nestorius. Le pape saint Célestin I y envoya ses légats. L'hérésiarque sentant sa faiblesse, refusa obstinément de s'y rendre. Les Pères du Concile le conjuraient de venir se joindre à eux, mais inutilement. Forcé fut donc à l'assemblée de le juger sur ses paroles et ses écrits. Le grand Augustin avait été convoqué : il était mort quand arriva la lettre de convocation. On la déposa sur son cercueil. Les Pères du Concile, rassemblés dans la basilique de Marie-Mère de Dieu, exposèrent la foi de l'Église et les fondements inébranlables, sur lesquels reposent les dogmes de l'Incarnation du Verbe et de la divinité de Jésus-Christ, et ils proclamèrent que la Vierge Marie avait été et devait être appelée *Θεοτοκος*, Mère de Dieu. — Nestorius fut déposé, en ces termes : « Contraints par les œuvres et l'autorité des lettres de notre très-saint père, et coévêque Célestin évêque de l'Église romaine, il nous faut, les yeux baignés de larmes, prononcer contre lui définitivement une lugubre sentence. Donc Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'il a outragé par ses blasphèmes déclare, par l'organe de ce très-saint Concile, Nestorius déposé de la dignité épiscopale, de l'honneur du sacerdoce et de la communion catholique. Cent quatre-vingt-dix-sept signatures furent apposées au bas de cette sentence. (22 Juin 431.)

« La séance avait duré toute la journée, dit saint Cyrille. La nuit était venue, lorsque les membres de l'as-

semblée, au nombre d'environ deux cents, purent quitter la basilique. Depuis le point du jour, tout le peuple d'Éphèse n'avait cessé d'entourer l'édifice sacré, attendant le jugement du concile. Aussitôt qu'on eut appris la condamnation de Nestorius, des acclamations unanimes éclatèrent au milieu de la foule. Gloire à Dieu ! Honneur au saint Synode ! L'ennemi du Christ est renversé ! criaient toutes les voix. Au sortir de l'église, on entourait les évêques, et on les escorta jusqu'à leur demeure avec des flambeaux et des torches. L'allégresse éclatait partout, les rues étaient illuminées ; les femmes portant à la main des cassolettes, nous précédaient et brûlaient des parfums sur notre passage. Le Sauveur, dont on avait outragé la divinité, faisait ainsi éclairer sa gloire, en cette nuit sainte. » (S. Cyr. Ep. xxiv.)

Le lendemain, la sentence de déposition transmise d'abord à Nestorius, fut affichée aux portes de la basilique et publiée dans toute la ville. Le malheureux hérésiarque ne se soumit pas. Il continua à intriguer. Enfin il fut exilé par Théodose le Jeune lui-même, lassé de cet homme-là. Il alla mourir du côté de Thèbes, dans la Haute-Égypte, dévoré vivant par la gangrène. Sa langue, attaquée la première, se détachait en lambeaux, rongée par les vers.

VI.

EUTYCHIANISME.

Voici comment l'abbé Glais résume l'article intitulé dans son Dictionnaire universel des sciences ecclésiastiques, Eutychès : « Eutychès, archimandrite ou abbé d'un célèbre monastère de Constantinople, vivait au

V^e siècle. Il combattit Nestorius, son patriarche, qui admettait deux personnes en Jésus-Christ ; mais il tomba à son tour dans l'hérésie, en confondant les deux natures de Jésus-Christ. Condamné l'an 448 dans un synode tenu par Flavien à Constantinople, il fit examiner sa cause dans un concile assemblé l'année suivante dans la même ville, où rien ne fut terminé ; le faux concile appelé *Briandage d'Ephèse* l'acquitta ; mais le concile général de Chalcédoine le condamna définitivement, en 451. »

Eutychès avait écrit à saint Léon le Grand une lettre où il cherchait à expliquer son système. La réponse du Vicaire de Jésus-Christ ne se fit point attendre. Elle était adressée à Flavien, évêque de Constantinople. En voici quelques passages : « Léon évêque, à son très-aimé frère Flavien, évêque de Constantinople... Eutychès s'était converti jusqu'ici vis-à-vis de nous, de son titre honorable de prêtre. Aujourd'hui il se montre aussi présomptueux qu'ignorant. Suivant la parole du prophète : « Il n'a pas voulu comprendre pour se dispenser de bien agir ; il a médité le mal dans son repaire. » (Ps. xxxv, 4.) Telle est la folie de ceux qui ne veulent d'autres maîtres et d'autres docteurs que leur sentiment individuel. Ridicule prétention d'un homme qui se vante de posséder la science de l'Ancien et Nouveau-Testament, quand il ne comprend même pas les premiers éléments du symbole ! L'enseignement catholique, prêché dans tout l'univers au moindre des catéchumènes, n'a pu encore pénétrer dans le cerveau de ce vieillard. Pour connaître ce qu'il devait penser du mystère de l'Incarnation, il lui eût suffi de prêter l'oreille à cette parole de la confession de foi universellement répétée : « Je crois en Dieu le Père tout-puissant, et en Jésus-Christ, son Fils unique, qui est né du Saint-Esprit et de la Vierge Marie. » Ces trois articles

renversent les faux systèmes de presque tous les hérétiques. Dès qu'on croit en un Dieu tout-puissant et Père, on est forcé d'admettre que le Fils lui est coéternel et ne diffère en rien du Père, puisque le Fils est Dieu de Dieu, Tout-Puissant de Tout-Puissant, coexistant de toute éternité, sans infériorité ni selon le temps ni selon la puissance, sans distinction dans la gloire, sans division dans l'essence. C'est ce Fils éternel du Père éternel qui est né du Saint-Esprit et de la Vierge Marie. Sa génération temporelle n'a point diminué sa génération éternelle, et n'y a non plus rien ajouté ; elle avait pour unique objet la réparation de l'homme déchu. Sans doute, la conception de Jésus-Christ ayant été l'œuvre de l'Esprit-Saint, sa naissance n'a pas été purement humaine. Mais on ne doit point conclure que le caractère nouveau de cette conception ait rien ôté au caractère distinctif de la nature. Le Saint-Esprit a donné la fécondité à Marie : la réalité du corps de Jésus-Christ a été prise au sein de la Vierge. Dans ce temple qu'il s'était lui-même construit, c'est-à-dire dans la chair qu'il avait prise de l'homme et dotée d'une âme semblable à la nôtre, le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. Ainsi, chaque nature, chaque substance a conservé intactes ses propriétés distinctives, tout en se conjoignant pour ne former qu'une seule personne. L'infirmité a été adoptée par la majesté, la faiblesse par la force, la mortalité par l'éternel... C'est la nature humaine, moins le péché, que Jésus-Christ a reçue de sa mère, et bien que la naissance du Sauveur dans un sein virginal soit miraculeuse, sa nature n'est pas pour cela différente de la nôtre. Vrai Dieu, il est aussi vrai homme... Le Verbe éclate par ses prodiges, la chair succombe sous les outrages ; le Rédempteur, personne unique, est vraiment Fils de Dieu et vraiment Fils de l'homme. In-

terrogé par votre synode, Eutychès a formé cette proposition aussi absurde qu'impie : « Je confesse que Notre-Seigneur Jésus-Christ était de deux natures avant l'union ; mais après l'union, je ne reconnais qu'une seule nature. » Je suis étonné que nul n'ait pris la parole pour relever une erreur où l'ignorance le dispute au blasphème. Il ne faut pas qu'Eutychès puisse conclure de ce silence qu'une pareille doctrine soit tolérable....

Nous envoyons pour nous représenter à Éphèse, en qualité de nos légats, l'évêque Jules de Putéoli (Pouzzoles) le prêtre Renatus, et notre cher fils le diacre Hilaire, auquel sera adjoint le notaire Dulcitus, dont la fidélité nous est parfaitement connue... » (13 Juin 449.)

Cette lettre de saint Léon, dont nous ne donnons que quelques passages est un traité complet sur le mystère de l'incarnation, admiré de toute l'antiquité.

Nous avons dit ce que fut le concile d'Éphèse, un vrai brigandage où Eutychès et les siens, surtout Dioscore, successeur de saint Cyrille à Alexandrie, violèrent les orthodoxes, jusqu'à compromettre l'existence de l'évêque Flavien, qui ne tarda pas à mourir de ses blessures. Finalement Eutychès fut condamné au 4^e concile œcuménique tenu à Chalcédoine. Bientôt l'empereur Marcien rappellera, par un édit, tous les évêques victimes du *Brigandage d'Éphèse*, et puis exilera Eutychès dans une île voisine de Constantinople. Il y vécut méprisé et oublié, impénitent. Nul n'a pris la peine de marquer la date de sa mort, et personne n'a raconté ses derniers moments. Cet orgueilleux fut puni par le silence et le mépris général, pendant que son hérésie continuait à empoisonner l'Orient.

CHAPITRE VII.

QUATRIÈME COMBAT.

MAHOMÉTISME.

Le Mahométisme ressemble trop aux hérésies que nous venons de nommer, et les Musulmans (hommes entièrement dévoués à Dieu) ont trop combattu l'Église ou Royaume de Jésus-Christ, pour que nous ne leur consacrons pas un chapitre. D'abord, nous parlerons du Coran ; puis des Musulmans.

LE CORAN.

M. Kasimirski, interprète de la légation française en Perse, qui a traduit en français le Coran, dit en tête de l'ouvrage : « Le Coran est un assemblage informe et incohérent de préceptes moraux, religieux, civils et politiques, mêlés d'exhortations, de promesses et de menaces relatives à la vie future et de récits empruntés avec plus ou moins de fidélité à l'antiquité biblique, aux traditions arabes, et même à l'histoire des premiers siècles du christianisme. » Ce résumé est

terrogé par votre synode, Eutychès a formé cette proposition aussi absurde qu'impie : « Je confesse que Notre-Seigneur Jésus-Christ était de deux natures avant l'union; mais après l'union, je ne reconnais qu'une seule nature. » Je suis étonné que nul n'ait pris la parole pour relever une erreur où l'ignorance le dispute au blasphème. Il ne faut pas qu'Eutychès puisse conclure de ce silence qu'une pareille doctrine soit tolérable....

Nous envoyons pour nous représenter à Éphèse, en qualité de nos légats, l'évêque Jules de Putéoli (Pouzzoles) le prêtre Renatus, et notre cher fils le diacre Hilaire, auquel sera adjoint le notaire Dulcitus, dont la fidélité nous est parfaitement connue... » (13 Juin 449.)

Cette lettre de saint Léon, dont nous ne donnons que quelques passages est un traité complet sur le mystère de l'incarnation, admiré de toute l'antiquité.

Nous avons dit ce que fut le concile d'Éphèse, un vrai brigandage où Eutychès et les siens, surtout Dioscore, successeur de saint Cyrille à Alexandrie, violèrent les orthodoxes, jusqu'à compromettre l'existence de l'évêque Flavien, qui ne tarda pas à mourir de ses blessures. Finalement Eutychès fut condamné au 4^e concile œcuménique tenu à Chalcédoine. Bientôt l'empereur Marcien rappellera, par un édit, tous les évêques victimes du *Brigandage d'Éphèse*, et puis exilera Eutychès dans une île voisine de Constantinople. Il y vécut méprisé et oublié, impénitent. Nul n'a pris la peine de marquer la date de sa mort, et personne n'a raconté ses derniers moments. Cet orgueilleux fut puni par le silence et le mépris général, pendant que son hérésie continuait à empoisonner l'Orient.

CHAPITRE VII.

QUATRIÈME COMBAT.

MAHOMÉTISME.

Le Mahométisme ressemble trop aux hérésies que nous venons de nommer, et les Musulmans (hommes entièrement dévoués à Dieu) ont trop combattu l'Église ou Royaume de Jésus-Christ, pour que nous ne leur consacrons pas un chapitre. D'abord, nous parlerons du Coran; puis des Musulmans.

LE CORAN.

M. Kasimirski, interprète de la légation française en Perse, qui a traduit en français le Coran, dit en tête de l'ouvrage : « Le Coran est un assemblage informe et incohérent de préceptes moraux, religieux, civils et politiques, mêlés d'exhortations, de promesses et de menaces relatives à la vie future et de récits empruntés avec plus ou moins de fidélité à l'antiquité biblique, aux traditions arabes, et même à l'histoire des premiers siècles du christianisme. » Ce résumé est

exact, et il suffit d'ouvrir la première page venue pour s'en convaincre.

Il faut savoir que Mahommed (Mahomet) était en rapports habituels avec l'archange Gabriel, et que cet envoyé de Dieu lui apportait les versets qui composent *le Livre*. (le Coran.) On ne peut s'empêcher, en les lisant, de se rappeler quelques passages, souvent travestis, il est vrai, mais réels de nos Livres sacrés ou des enseignements qui se rattachent à la Révélation divine.

« C'est lui, (Dieu) dit le Coran, qui a créé pour vous tout ce qui est sur la terre ; cette œuvre terminée, il se porta avec fermeté vers le ciel et en forma avec toute la perfection, sept cieux, lui qui s'entend en toutes choses. » (Ch. I. 8, 27.)

V. 28. « Lorsque Dieu dit aux Anges : Je vais établir un Vicaire sur la terre, les Anges répondirent : Vas-tu placer sur la terre un être qui y commettra des désordres et répandra le sang, pendant que nous célébrons tes louanges et te glorifions et proclamons sans cesse ta sainteté ? Je sais, répondit le Seigneur, ce que vous ne savez pas. »

V. 29. « Dieu apprit à Adam le nom de tous les êtres ; puis les amenant devant les Anges, il leur dit : Nommez-les-moi, si vous êtes sincères... »

V. 31. « Dieu dit à Adam : Apprends-leur le nom de tous les êtres ; et lorsqu'il l'eut fait, le Seigneur dit : Ne vous ai-je pas dit que je connais les secrets des cieux et de la terre, ce que vous produisez au grand jour, et ce que vous cachez. »

Qu'on applique au Verbe éternel, Jésus-Christ, le nouvel Adam, les paroles qu'on va lire, n'aura-t-on pas une doctrine reçue dans l'Eglise : « Lorsque nous ordonnâmes aux Anges d'adorer Adam, ils l'adorèrent tous, excepté Éblis (Satan). Celui-ci s'y refusa et s'enfla d'orgueil ; il fut du nombre des ingrats. » (V. 32.)

V. 33. « Nous dîmes à Adam : Habite le jardin avec ton épouse, nourrissez-vous abondamment de ses fruits, de quelque côté du jardin qu'ils se trouvent ; seulement n'approchez pas de l'arbre que voici, de peur que vous ne deveniez coupables. »

V. 34. « Satan a fait glisser leur pied, et les a fait bannir du lieu où ils se trouvaient. Nous leur dîmes alors : Descendez de ce lieu ; ennemis les uns des autres, la terre vous servira de demeure et d'usufruit temporaires. »

V. 35. « Adam apprit de son Seigneur des paroles de prière : Dieu revint à lui ; il aime à revenir à l'homme qui se repent : il est le miséricordieux. »

Evidemment on retrouve dans ces versets le récit de la Bible sur la création ; sur la chute des Anges et de l'homme ; sur la miséricorde divine ; sur l'établissement du culte religieux, dont la prière est l'âme.

Dans les versets suivants, on lit : « Souvenez-vous du jour où nous avons été délivrés de la famille de Pharaon..... du jour où nous avons fendu la mer pour vous..... du jour où nous formions notre alliance avec Moïse..... du jour où nous dîmes aux Israélites : Entrez dans cette ville, jouissez des biens qui s'y trouvent.... »

Voici maintenant un verset digne d'Arius : « Ils disent : Dieu a un fils. Par sa gloire, Non ; dites plutôt que : Tout ce qui est dans les cieux et sur la terre lui appartient, et tout lui obéit. » (V. 110.)

Ce passage est fort important ; car il faut conclure de là que les chrétiens seraient des idolâtres, si Jésus-Christ n'est point le Fils de Dieu. Or, les musulmans ne croient pas à la divinité du Verbe-Incarné. Aussi nous regardent-ils comme des idolâtres, qu'ils méprisent profondément, au point de vue religieux. Ils se croient, en conséquence de notre idolâtrie, bien supérieurs à nous chrétiens. Allez au fond de toute âme de

bon musulman, vous y trouverez le mépris pour le chrétien, et la haine aussi, s'il est sectaire. Écoutez ce verset : « On vous dit : Soyez juifs ou chrétiens, et vous serez sur le bon chemin. Répondez-leur : Nous sommes plutôt de la religion d'Abraham, vrai croyant, et qui n'était point du nombre des idolâtres. » (V. 129.)

Voici un verset qui paraît bien nier la Sainte Trinité : « Il est des hommes qui placent à côté de Dieu des associés qu'ils aiment à l'égal de Dieu ; mais ceux qui croient aiment Dieu par-dessus tout. Oh ! les impies reconnaîtront, au moment du châtement, qu'il n'y a d'autre puissance que celle de Dieu, et que Dieu est terrible dans ses châtements. » (V. 160.)

Le passage suivant, n'est-il point tout rempli de l'Évangile : « Croyez-vous entrer dans le paradis sans avoir éprouvé les maux qu'ont subis ceux qui nous ont précédés ? » (V. 210.) « Il faut secourir les parents, les proches, les orphelins, les pauvres, les voyageurs. Le bien que vous ferez sera connu de Dieu. » (V. 211.)

Le chapitre deuxième, que nous venons de parcourir, rappelle l'Ancien-Testament ; le troisième emprunte au Nouveau-Testament des chapitres entiers. Il les donne sans que l'auteur les ait compris. Car pris à la lettre, ils prouvent la divinité de Jésus-Christ. Qu'on en juge.

« Dieu a choisi de préférence à tous les humains Adam et Noé, la famille d'Abraham et celle d'Imran. Ces familles sont sorties les unes des autres. Dieu sait tout. *Soutiens-toi* du jour où l'épouse d'Imran adressa cette prière à Dieu : Seigneur je t'ai consacré ce qui est dans mon sein ; il t'appartiendra entièrement ; agréable, car tu entends et connais tout. Lorsqu'elle eut enfanté, elle dit : Seigneur, j'ai mis au monde une fille, et je t'ai nommée Mariam (Marie) ; je la mets sous ta protection, elle et sa postérité, afin que tu les preserves des ruses de Satan le lapidé. Le Seigneur fit le

plus bel accueil à la femme d'Imran ; or il lui avait fait produire une belle créature. » Vient ensuite ce qui concerne Zacharie, Jean-Baptiste, (Jahia) « qui confirmera la vérité du Verbe de Dieu ; il sera grand, chaste, un prophète du nombre des justes. Les Anges dirent à Marie : Dieu t'a choisie, il t'a rendue exempte de toute souillure, il t'a élie parmi toutes les femmes de l'univers. O Marie ! sois pieuse envers ton Seigneur ; prosterne-toi et fléchis le genou devant lui avec ceux qui fléchissent le genou. Tels sont les récits inconnus jusqu'ici à toi, o *Mohammed* ! que nous te révélons. Tu n'étais pas parmi eux lorsqu'ils jetaient leurs chaluméaux à qui aurait soin de Marie ; tu n'étais pas parmi eux quand ils disputaient. Un jour, les Anges dirent à Marie : Dieu t'annonce son Verbe. Il se nommera le Messie, Jésus-fils de Marie, illustre dans ce monde et dans l'autre, et un des familiers de Dieu ; car il parlera aux humains, enfant au berceau et homme fait, et il sera du nombre des justes. Seigneur, répondit Marie, comment aurais-je un fils ? Aucun homme ne m'a touchée. — C'est ainsi, reprit l'Ange, que Dieu crée ce qu'il veut. Il dit : Sois, et il est. » (Ch. iii, v. 30 et suivants.)

Que l'on est heureux de retrouver ces échos de la Tradition chrétienne, jusque dans le Coran ! Marie est immaculée : « Dieu t'a choisie, il t'a rendue exempte de toute souillure... » Marie est Vierge : « Aucun homme ne m'a touchée. » Jésus, son Fils, est créé dans son sein par Dieu lui-même, qui dit : « Sois, et il est. »

Suivons et voyons comment le Coran mêle au récit de l'Évangile des choses parfois au moins singulières : « Il lui enseignera le livre et la Sagesse, le Pentateuque et l'Évangile. Jésus sera son envoyé auprès des enfants d'Israël. Il leur dira : Je viens vers vous, accompagné des signes du Seigneur ; je formerai de boue la figure d'un oiseau, je soufflerai sur lui, et par la per-

mission de Dieu, l'oiseau sera vivant; je guérirai l'aveugle de naissance et le lépreux; je ressusciterai les morts par la permission de Dieu; je vous dirai ce que vous aurez mangé et ce que vous aurez caché dans vos maisons. Tous ces faits seront autant de signes pour vous, si vous êtes croyants. Je viens pour confirmer le Pentateuque que vous avez reçu avant moi; je vous permettrai l'usage de certaines choses qui vous avaient été interdites. Je viens avec des signes de la part de votre Seigneur. Craignez-le et obéissez-moi. Il est mon Seigneur et le vôtre. Adorez-le; c'est le sentier droit.» (Ch. III, v. 43 et suiv.)

Qu'on nous permette de rappeler ici un souvenir. A Zanzibar, nous recevions souvent la visite d'un riche musulman, âgé déjà et grand lecteur du Coran, qu'il portait ordinairement sur lui. Un jour, après lui avoir offert selon l'usage, le café et l'eau parfumée, je le vis prendre en main son Coran; je pris à mon tour le Nouveau Testament, et lui dis d'ouvrir son livre au chapitre troisième intitulé : *La Famille d'Imran*. Je lui lus alors le chapitre premier de saint Luc, dont est composé le chapitre troisième du Coran. Mon visiteur me dit : C'est la même chose des deux côtés. — Puisque c'est la même chose, répliquai-je, qui des deux a emprunté à l'autre ces choses? — Je sais bien, me répondit-il, qu'Ica (Jésus) a vécu longtemps avant Mohammed. — C'est donc le Coran, ajoutai-je, qui a emprunté son récit à l'Évangile. La conclusion était trop évidente pour être niée.

J'interrogeai de nouveau mon vénérable ami, et lui demandai : Crois-tu que le Verbe de Dieu, Ica, puisse tromper le monde? — Non, certainement, me répondit-il. — Et Dieu peut-il nous tromper? — Non plus. — Alors comment Ica a-t-il pu venir avec les signes de Dieu, guérir l'aveugle-né, ressusciter les morts, en ajoutant

qu'il était le Fils de Dieu, et affirmer qu'il ne faisait qu'un avec Dieu son Père? Si cela n'était pas vrai, ajoutai-je, Ica aurait trompé le monde, et Dieu, qui permettrait ces signes, que lui seul peut faire, aurait induit le monde en erreur avec Ica. — Je répétai mon argument, et lui montrai les textes de l'Évangile. Je n'obtins point de réponse.

Je voulus alors me renseigner auprès de lui, et lui dis : Est-ce bien vrai que les Musulmans croient qu'il y aura un jugement général, où tous les hommes seront présents, et que c'est Ica (Jésus) qui sera chargé d'être le Juge suprême? — Oui, me répondit-il, les Musulmans croient qu'Ica jugera tous les hommes. — Mohammed, lui dis-je alors, est un homme? — Oui, c'est un homme. — Eh bien! puisque Mohammed est un homme et qu'Ica jugera tous les hommes, Ica jugera Mohammed... Il prit son Coran et disparut. C'est le conseil que donne le Livre, en disant : « O croyants! si vous écoutez les infidèles, ils vous feront revenir à vos erreurs. » (Ch. III, 442.)

Les Musulmans.

Quant aux Musulmans, ce fut un peuple appelé à punir l'Orient de ses divisions religieuses, de ses crimes, de ses débauches et de ses lâchetés; comme Attila, *le fléau de Dieu*, ravagea l'Occident, à cette même époque; comme aussi les Vandales allèrent porter le fer et la flamme au sein de cette Afrique efféminée, qui ne savait plus que jouir de tous les plaisirs et de toutes les mollesses, refusant d'écouter la grande voix du saint Evêque d'Hippone, d'Augustin, dont le regard mourant apercevait, par delà les murs de sa ville assiégée, les villes et les campagnes livrées aux flammes et à la cupidité d'une soldatesque enivrée de ses faciles

triomphes. Ce n'est pas ici le lieu de suivre le Croissant à travers ses combats et ses conquêtes. Il a brillé d'un vif éclat : Dieu le permettant ainsi dans sa justice. Le cimetière mahométan a été comme un instrument aux mains du Juge Suprême ; il a frappé indistinctement les justes et les pécheurs, et en regard des éclairs, qui en jaillissaient, les pensées et les croyances des chrétiens se révélèrent devant Dieu ; il couronnait ses martyrs. L'Islamisme continuait l'ère des empereurs persécuteurs, et l'Église, à son tour, continuait d'offrir au Christ des héros et des héroïnes pour son ciel.

CHAPITRE VIII.

CINQUIÈME COMBAT.

I.

SCHISME D'ORIENT.

Michel, surnommé l'ivrogne, succédait à son père Théophile en 842. Il avait pour confident le patrice Bardas, son oncle, qu'il fit proclamer César. Il était le compagnon de ses débauches.

Bardas avait pour ami l'ennuque Photius, dont Fleury a fait le portrait en quelques traits, que voici : « C'était le plus grand esprit et le plus savant homme de son siècle ; c'était un parfait hypocrite, agissant en scélérat et parlant en saint. » Il était poète, mathématicien, orateur, grammairien, juriconsulte, théologien, homme d'État. Anobli par l'alliance de sa famille avec la famille impériale, illustré par les deux grandes charges de premier écuyer, de premier secrétaire et par une ambassade célèbre en Syrie, il travaillait sans cesse et partout à se faire des partisans, visant à graver les marches de l'autel et les degrés du trône patriarcal de Constantinople. L'Église d'Orient était déchue de sa gloire antique : elle semblait attendre une main qui la jetât au fond de l'abîme, et ce fut la main sacrilège de Photius qui commit ce crime. Saint Ignace ayant été

chassé du siège de Constantinople pour avoir reproché à Michel III, l'ivrogne, son infâme conduite envers sa sainte mère l'impératrice Théodora. Photius qui n'était que laïque, se fit élire patriarche et sacrer en 857 par Asherte, évêque de Syracuse, au mépris de toutes les règles canoniques. En quelques jours il franchit tous les degrés de la cléricature, et le jour de Noël, l'auteur du schisme s'intronisa au siège patriarcal de Constantinople. L'Ivrogne et Bardas étaient satisfaits de voir leur ami ainsi métamorphosé, au dehors, sans qu'au fond de son âme il y eût rien de changé. Certes, ils n'avaient pas à craindre de sa part les reproches de saint Ignace.

Une clameur universelle s'était élevée du sein du peuple contre un pareil scandale. Mais qu'avait-il à craindre de la cour impériale? Cependant Nicolas I^{er} apprit ce qui s'était passé et formula une sentence terrible contre Photius, ainsi conçue : « Photius, du vivant de notre vénérable frère Ignace, patriarche de Constantinople, a osé usurper son siège, et est entré dans le bercail comme un voleur. Il a, contre tout droit et toute justice, fait anathématiser et déposer Ignace dans un conciliabule; il a violé le droit des gens pour corrompre les Légats du Saint-Siège, et les a obligés non seulement d'enseindre, mais de combattre nos ordres; il continue de persécuter l'Église, et ne cesse d'exercer des traitements barbares contre notre frère Ignace. En conséquence, par l'autorité du Dieu tout-puissant, des Apôtres saint Pierre et saint Paul, Photius est et demeure privé de tout honneur sacerdotal. Quant à notre frère Ignace, chassé de son siège par la violence de l'empereur et la prévarication de nos Légats, nous déclarons, au nom de Jésus-Christ, qu'il n'a jamais encouru la déposition, ni l'anathème, et nous le maintenons dans sa dignité et ses fonctions épiscopales. »

Photius répondit en prononçant une sentence de déposition et d'excommunication contre le saint pape Nicolas I^{er} et ses adhérents, dans un conciliabule tenu en pleine église de Sainte-Sophie, où Michel l'ivrogne, tous les Sénateurs de Constantinople, trois Légats d'Orient, des magistrats, des généraux, et plus de mille évêques et simples prêtres signèrent l'acte de déchéance, qui fut adressé au Pape lui-même, à toutes les Églises d'Asie et aux chrétiens nouvelles que saint Nicolas I^{er} venait de fonder chez les Bulgares. En même temps Photius lança une circulaire dans laquelle il disait que « l'Église grecque est la première de toutes les Églises et la seule vraie; qu'elle devait désormais demeurer détachée de l'Église de Rome... »

L'empereur Basile, meurtrier de Michel l'ivrogne, chassa Photius du siège de Constantinople et y rétablit le saint évêque Ignace. L'intrus fut condamné par le huitième concile œcuménique, quatrième de Constantinople. Après la mort de saint Ignace, il fut replacé sur le siège patriarcal, grâce à ses fourberies. Excommunié de nouveau par le Pontife romain Jean VIII, il fut enfin chassé définitivement par l'empereur Léon VI le Philosophe, et exilé au monastère de Bordj en Arménie, d'où il ne revint pas. Les Grecs schismatiques ont détruit tous les documents relatifs à sa mort. Son expulsion termina le schisme d'Orient auquel il a donné son nom.

Disons ici en quelques mots que l'an 1013, sous le règne de Constantin Monomaque et le pontifical de Léon IX, Michel Cérulaire, élu patriarche de Constantinople, pour se rendre plus absolu, voulut consommer le schisme. Dans une lettre qu'il envoya en Italie, il établit quelques griefs insignifiants qui, à ses yeux, motivaient la séparation. Léon IX répondit à cette lettre et envoya des Légats à Constantinople. Michel Cérulaire

refusa de les voir. Il fut déposé et envoyé en exil par Isaac Comnène. Il y mourut de chagrin en 1059, après seize ans de patriarcat.

En résumé, quelle sanction Mohammed donne-t-il à ses lois ? Le ciel aux bons, l'enfer aux méchants. Son ciel, il est vrai, ressemble beaucoup aux palais enchantés de l'Orient ; mais l'enfer qu'il enseigne, où l'on ne peut ni vivre, ni mourir, est bien celui dont il est parlé dans l'Évangile. « Lorsque la trompette sonnera, dit-il, oh ! alors il n'y aura pas de liens de parenté entre eux, les liens de parenté n'existeront plus... Ceux dont la balance penchera jouiront de la félicité ; ceux pour qui la balance sera légère seront les hommes qui se sont perdus eux-mêmes, condamnés à rester éternellement dans la géhenne. » (Ch. xxxiii, 103.)

L'enfer n'est pas seulement pour les hommes, mais aussi pour les génies ou démons. « Dieu leur dira : Entrez dans le feu pour rejoindre les générations des hommes et des génies qui ont disparu avant vous. Toutes les fois qu'une nouvelle génération y entre, elle maudira sa sœur, jusqu'au moment où elles seront toutes réunies ensemble ; la première dira alors en montrant la première : Seigneur, voilà ceux qui nous ont égarés, infligez-leur un double châtement du feu ; et Dieu leur dira : Le double sera pour vous tous ; mais vous l'ignorez. » (Ch. vii, 36.)

Nos poètes, nos littérateurs, nos touristes, qui ont admiré la religion musulmane et l'ont dépeinte si bien sous ses couleurs enchanteuses et ses mœurs faciles, ont-ils aperçu le jugement et l'enfer, que le Coran réserve aux pécheurs ? Se sont-ils demandé si la balance de la vie pour eux sera chargée de mérites ou trop légère ? Nos écoliers, à qui le Mahométisme va si bien, puisqu'il impose les simples obligations des ablutions, de la prière et du Rhamadan, et quelques autres,

où n'est pas cependant l'aveu de ses péchés, la confession, ont-ils vu davantage la sanction de la géhenne éternelle pour les pécheurs ?

En résumé, l'Islamisme ou religion du Coran, pratiquée par les musulmans, *hommes déçus à Dieu*, était un progrès sur l'idolâtrie qui régnait à la Mecque, en Arabie, et ailleurs encore, à l'époque de Mahomet, adorateur du Dieu d'Abraham ; mais du Dieu d'Abraham entendu et compris par le prophète arabe, à sa manière. Nous disons ; Prophète, nous devons dire : faux prophète ; car s'il a promulgué quelques bonnes lois empruntées à la religion naturelle et au Christianisme, il a singulièrement égaré les esprits, d'abord, en les éloignant de la vérité chrétienne ; puis en les endormant dans une fausse quiétude par l'apparence d'une religion positive et d'un culte religieux insuffisant.

À la fin de ce même siècle, commencèrent les Croisades. Les Latins s'étant rendus maîtres de Constantinople, en 1204, y placèrent des évêques, mais les Grecs élurent aussi des patriarches de leur côté. Ceux-ci résidaient à Nicée.

L'empereur Michel Paléologue reprit Constantinople sur les Latins en 1260 et chercha à rétablir l'union avec l'Église romaine. Il envoya des ambassadeurs au deuxième Concile de Lyon, l'an 1274 ; mais au lieu de se soumettre, les Grecs s'obstinèrent dans leurs erreurs et surtout refusèrent d'ajouter à leur symbole le mot *Filioque*, conformément à la décision des Conciles de Nicée et de Constantinople, au sujet de la Procession du Saint-Esprit. ®

Pendant ce temps, les Turcs s'emparèrent de l'Asie Mineure et ruinèrent peu à peu l'empire des Grecs. Déjà ils menaçaient Constantinople, lorsque l'empereur Jean Paléologue, pour être secouru par les Latins, vint en Italie avec le patriarche Joseph et plusieurs évêques

grecs. Ils assistèrent au Concile général de Florence, sous Eugène IV, l'an 1439 et il y signèrent une même profession de foi avec les Latins; mais cette réunion intéressée ne produisit aucun effet. Les évêques et le clergé, les moines et le peuple se soulevèrent contre les décisions de Florence, et ceux qui avaient signé se rétractèrent. Ils préférèrent le joug des Turcs à l'obéissance aux Pontifes romains. En 1453, Mahomet II prit Constantinople et détruisit l'empire des Grecs.

Les Turcs leur ont laissé la liberté d'exercer leur religion et d'élire un patriarche; mais celui-ci et les autres ne peuvent entrer en fonctions sans avoir obtenu chèrement une commission du grand-seigneur. Les ministres de la Porte déposent et chassent à leur gré un patriarche; c'est pour eux sources de revenus. C'est donc dans le clergé grec un état d'esclavage, auquel viennent se joindre l'ignorance et la misère. Leur haine contre l'Église latine n'en est que plus vivace.

Le patriarche et les évêques sont tous religieux de l'ordre de saint Basile ou de saint Jean Chrysostome, conséquemment obligés à un célibat perpétuel; le peuple les respecte. Il n'en est pas de même à l'égard des prêtres, les *papas*, qui sont mariés. L'ignorance de la religion est profonde dans les masses. Quand nos missionnaires leur prêchent la vérité, il leur est plus facile de les latiniser que de les attacher à l'Église grecque, restée unie à Rome, parce qu'ils ne s'entendent pas entre eux. L'esprit de discorde a pris possession de ces contrées, que le Créateur a faites si belles, mais que le schisme attriste si profondément. Quand on visite Constantinople, on ne peut s'expliquer comment ces Grecs si intelligents et si supérieurs aux Turcs, restent soumis à leur domination. Évidemment, il y a là un châtement, et l'on se dit en face de ce navrant specta-

cle: Malheur aux peuples qui n'ont plus l'Esprit-Saint! Ils seront bientôt mûrs pour l'esclavage.

En effet, saint Augustin a écrit ces mémorables paroles: « L'Église catholique seule est le corps du Christ, dont le chef et le Sauveur est le Christ lui-même. » (Eph. v, 23.) Le Saint-Esprit ne donne à personne la vie en dehors de ce corps, parce que, selon les paroles de l'Apôtre, « la charité de Dieu s'est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné. » (Rom. v, 5.) On ne participe point à la charité divine lorsqu'on est ennemi de l'unité. C'est pourquoi ceux qui sont hors de l'Église n'ont pas le Saint-Esprit: c'est d'eux qu'il est écrit: « Hommes qui se séparent eux-mêmes, hommes grossiers qui n'ont pas l'Esprit. » (Jude, 19.) Celui qui n'est pas sincèrement dans l'Église n'a pas non plus l'Esprit; il est écrit que « le Saint-Esprit fuit le déguisement. » (Sag. 1, 5.) Celui donc qui veut avoir le Saint-Esprit, qu'il prenne garde à ne pas demeurer hors de l'Église, à ne pas y entrer avec une foi simulée; s'il y est entré tel, qu'il prenne garde à ne pas persister dans ce déguisement, pour qu'il s'unisse véritablement à l'arbre de vie. » (Lettre cxxxv, n. 59.) Ces paroles si formelles, si lumineuses, si vraies, devraient être redites à tous les schismatiques et à tous les hérétiques, aux incrédules et aux hypocrites; ils n'ont pas la charité, ni l'Esprit de Dieu, qui en est l'auteur, parce qu'ils ne sont pas dans l'unité.

C'est donc le Saint-Esprit, âme de l'Église, qui opère en elle l'union commune de ses enfants, la *communio des Saints*, par la charité répandue en eux, et qui la restaure par la *remission des péchés*.

Saint Augustin, qui a traité si clairement ces grandes questions doctrinales, dit, en effet: « Il convenait donc aussi que les péchés n'étant effacés qu'au sein de l'Église, ils ne le fussent que par le même Esprit, qui

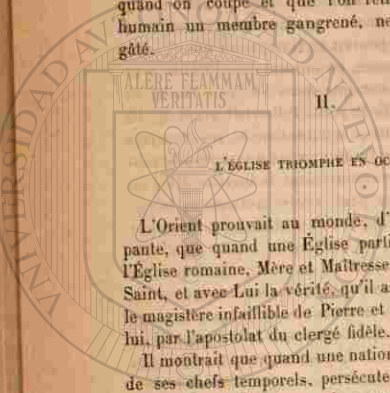
fait l'union de l'Église. Qu'un homme, en dehors de l'Église, se repente de tous ses péchés, mais non du péché formidable qui le tient éloigné de cette Église de Dieu, à quoi lui sert son repentir, puisqu'il suffit, pour pécher contre le Saint-Esprit, de demeurer étranger à cette Église, qui a reçu le pouvoir de remettre les péchés dans son sein par la grâce du Saint-Esprit ? Bien que la Trinité entière accorde cette rémission, elle est cependant l'œuvre propre du Saint-Esprit. Cet Esprit est en effet l'Esprit d'adoption des fils, en qui nous crions : Père, Père, » (Rom. viii, 15) afin de pouvoir dire à Dieu : « Pardonnez-nous nos offenses. » — Et nous savons, dit l'Apôtre Jean, que le Christ demeure en nous, par l'Esprit qu'il nous a donné. » (I Jean iii, 24.) — Ce même Esprit rend à notre esprit le témoignage que nous sommes les enfants de Dieu ; » (Rom. viii, 16) car il est l'auteur de la société sainte qui fait de nous le corps unique du Fils de Dieu. C'est pourquoi il est écrit : « S'il est donc quelque consolation dans le Christ, quelque douceur dans la charité, quelque société dans l'Esprit. » (Philip. ii, 1.) (Sermon lxxi, Du péché contre le Saint-Esprit.)

Pour être vraiment chrétien, c'est-à-dire pour appartenir à Jésus-Christ, non seulement par le baptême, mais aussi par la charité, il faut donc avoir l'Esprit-Saint, qui procède du Père et du Fils ; qui est l'Esprit du Fils. « Cet Esprit est l'Esprit du Père, car le Sauveur a dit : « Il procède du Père ; » (Jean xv, 26) et ailleurs : « Ce n'est pas vous qui parlez, c'est l'Esprit de votre Père qui parle en vous. » (Matth. x, 20.) Il est aussi l'Esprit du Fils ; « Dieu, dit l'Apôtre, a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils ; il y crie : Père, Père, » (Galat. iv, 6.) c'est-à-dire qu'il nous fait crier, car c'est nous qui crions ; mais par lui, par lui répandant la charité dans nos cœurs, puisque sans la charité tout

cri n'est qu'un vain cri. C'est ce qui fait dire, au même Apôtre : « On n'est pas au Christ, quand on n'a pas son Esprit. » (Rom. viii, 9.) Ainsi donc à laquelle des trois adorables Personnes attribuer spécialement l'union de cette grande société, sinon à l'Esprit-Saint qui est commun au Père et au Fils ? » (Let. clxxxv, n. 29.)

Concluons avec saint Augustin que le baptême nous fait chrétiens, pourvu qu'il nous soit donné valablement ; mais on reçoit, en entrant dans l'Église « ce qui ne peut se donner que dans l'Église, l'unité de l'Esprit par le lien de la paix. Telle était avant qu'ils devinssent catholiques, la situation de ces hommes dont l'Apôtre dit : « Qu'ils avaient une forme de religion, mais qu'ils en repoussaient la vertu. » (II Tim. iii, 5.) Une branche peut avoir la forme extérieure du sarment sans appartenir réellement à la vigne ; peut-elle puiser ailleurs que sur le cep la sève intérieure que communique la racine ? Ainsi peut-on voir dans les sacrements visibles qu'emportent avec soi et que célèbrent eux-mêmes qui sont séparés du corps de Jésus-Christ, le signe extérieur de la piété chrétienne ; mais il est aussi impossible à ces hommes d'avoir en eux la vertu intérieure et spirituelle de la religion, qu'à un membre séparé du corps de demeurer sensible. Ceci une fois posé, comme la rémission des péchés ne se donne que par le Saint-Esprit, il en résulte qu'elle ne s'obtient que dans l'Église qui possède le Saint-Esprit. La rémission des péchés fait réellement que le prince du péché, que l'Esprit divisé contre lui-même, ne règne plus en nous ; que délivrés de la tyrannie de l'esprit impar, nous devenons ensuite le temple de l'Esprit-Saint, et que celui qui nous purifie, en nous octroyant le pardon, devient notre hôte pour nous aider à pratiquer, à accroître et à accomplir la justice dans toute sa perfection. » (Ibid. n. 32 et 33.)

Rappelons-nous donc toujours ce grand principe : le Saint-Esprit est l'âme de l'Église appelée le corps mystique de Jésus-Christ ; et quand un peuple, une société, un individu se séparent ou sont séparés de l'Église, l'Esprit-Saint ne les suit pas plus que l'âme, quand on coupe et que l'on retranche d'un corps humain un membre gangrené, ne suit ce membre gâté.



II.

L'ÉGLISE TRIOMPHE EN OCCIDENT.

L'Orient prouvait au monde, d'une manière frappante, que quand une Église particulière abandonne l'Église romaine, Mère et Maitresse, elle perd l'Esprit-Saint, et avec Lui la vérité, qu'il assure à la terre par le magistère infailible de Pierre et des évêques unis à lui, par l'apostolat du clergé fidèle.

Il montrait que quand une nation, dans la personne de ses chefs temporels, persécute les évêques et les prêtres, Jésus-Christ regarde comme fait à lui-même, ce que l'on fait au plus petit des siens, et qu'après avoir usé de miséricorde envers les coupables, Juge souverain, il frappe les obstinés en les livrant à leurs ennemis. Ainsi ont été punis les empereurs romains, les uns après les autres ; ainsi les empereurs de Byzance ; ainsi tous leurs ministres et conseillers.

On a vu, au sein de cet Orient, apparaître des génies, unissant la science à la sainteté ; une pléiade de grands hommes, dont la voix proclamait avec une éloquence incomparable la royauté divine de Notre-Seigneur Jésus-Christ : sur la terre, la souveraineté doc-

trinale de son Vicaire. On leur a fermé la bouche ; l'exil et parfois le martyre ont été leur partage. Alors la justice divine a laissé à la malice de la cour byzantine et à Michel l'Évrogne son libre cours : Pholius a passé, en quelques jours, des débauches impériales au siège patriarcal de Constantinople, illustré par tant de vertus, de grandeur et de savoir, précipitant par ses scélératesses la chute de l'Église grecque et de son peuple. Car malheur aux nations qui refusent de voir que l'Église est en elles, comme l'âme dans le corps, et qui travaillent à sa ruine ! Le Sacerdoce est le sel de la terre ; là où il s'affadit, le peuple se déprave : l'Orient vient de nous le prouver à sa manière. Regardez-le, écrasé sous le pied du Turc, étonné lui-même de rester campé dans l'Europe chrétienne.

Hâtons-nous de dire que l'Église était bien consolée en Occident, par la conversion des peuples que Dieu appelait des régions du Nord pour punir le monde romain de ses crimes séculaires. Là aussi les empereurs, les consuls et les proconsuls s'étaient joués des chrétiens : il fallait que justice fût faite. A un signal d'en haut, pareils à des aigles qui ont aperçu leur proie, les barbares s'élançèrent. Ils passaient par chevanchées à travers l'empire romain, conduisant dans leurs charriots, leurs femmes, qui les excitaient au combat : races invincibles, qui savaient mourir, et portaient des maurs, encore restées chastes, à ces contrées du midi que le vice avait souillées. Aussi les spectacles des vertus chrétiennes les émuèrent bientôt ; la vue du Christ mourant captivait leurs regards et leurs cœurs, et au récit de la Passion, Clovis qui écoutait, s'écriait : *Que n'étais-je là, avec mes Francs !*

Cette noble parole, le Christ la recueillit, et puisque le fondateur de la monarchie française avait exprimé le désir d'être au service du Roi éternel, la France en

devint le soldat; Dieu s'est servi d'elle souvent pour le triomphe de son Église, et ces mots : *Gesta Dei per Francos* : Les Gestes de Dieu par les Francs, sont vrais. Les Papes ont eu pour cette nation baptisée à Reims, pour cette France portée entre les bras et sur le cœur des évêques, des regards d'un amour paternel incomparable, le regard d'un père sur sa fille aînée.

Il faudrait des pages nombreuses pour dire l'époque de Clovis et la chute de l'arianisme; l'époque de Charles Martel et ses victoires sur l'Islamisme; l'époque de Charlemagne, qui dompta les barbares et assura au Saint-Siège une glorieuse et nécessaire indépendance; l'époque des Croisades, qui éloignent de l'Occident l'Islamisme, lequel eût fait de nos fertiles contrées, ce qu'il a fait de l'Orient, où l'on dit que quand le pied d'un turc s'est posé quelque part, la terre y est stérile pour longtemps; qui eût détruit nos institutions monastiques, auxquelles on doit le défrichement de la France d'abord couverte de forêts et de marais; qui eût transformé en sérails nos couvents de Vierges; qui eût donné à notre nation le plaisir des sens, comme idéal de l'humanité, sur cette terre et jusque dans son paradis. Rendons justice et gloire aux Croisés, dont la France peut dire : Ma part y fut grande.

Nous voudrions montrer ici l'Angleterre convertie par les Saints, et les grandeurs de l'Angleterre catholique; rappeler le nom des Apôtres qui ont évangélisé et converti les Allemands au catholicisme, prononcer au moins le nom illustre du plus grand, Boniface; nous voudrions signaler la conversion du duc Micislas et de la Pologne; la démarche du fils de Démétrius, roi des Russes, qui vint à Rome et demanda au pape saint Grégoire à tenir de sa main le royaume paternel et qui obtint cette faveur; la Hongrie offerte pour toujours à saint Pierre par son apôtre et premier roi, saint

Étienne; l'Autriche, avec sa mission providentielle, souvent le rempart de l'Europe contre les musulmans; l'Espagne avec ses Visigoths ariens convertis au catholicisme, ses luttes et ses triomphes sur l'Islamisme, ses grandeurs et sa fortune, moins grande que sa foi indomptable; enfin, nous voudrions dire les gloires de l'Italie, de son peuple prédestiné à entourer de sa piété et de sa foi le Vicaire du Christ, Pierre, à qui la divine Providence a ménagé un royaume, et l'indépendance, à Rome, capitale du monde catholique.

Nous ne pouvons qu'indiquer ces triomphes de l'Église en Occident, et prendre part, par la pensée, aux joies de cette mystique Épouse de Jésus-Christ, heureuse alors d'offrir à son divin Époux ces enfants, ces nations entières, l'Europe, qu'elle enfantait à la vie spirituelle pour le louer, le bénir et reconnaître sa royauté éternelle, son domaine souverain sur tous les peuples de la terre. Ce spectacle est grand, céleste, divin! Et il y a des yeux qui lisent l'histoire de l'Orient et de l'Occident à cette époque, sans y voir le Christ Jésus et son Église! Mais que peuvent-ils donc apercevoir dans ces mouvements de peuples qui s'entrechoquent, qui tombent ou s'élèvent sur la scène du monde? Ne sont-ils pas obligés de confesser, à l'issue de tous les combats, que l'Église demeure, portant en ses mains triomphantes, la Croix, tandis que ses grands et petits ennemis vont se coucher dans un tombeau sans gloire, que nul amour ne garde, tandis que l'Europe, comme un seul homme, s'en va conquérir celui de Jésus-Christ, n'ambitionnant que le bonheur de s'y agenouiller, d'y pleurer d'amour et de bonheur, dût-elle y mourir? Mais passons; le bruit d'un nouveau combat se fait entendre; ce sont les hommes de la Renaissance du Paganisme.

CHAPITRE IX.

SIXIÈME COMBAT.

RENAISSANCE DU PAGANISME.

Nous demandons, ici, que l'on se place dans la réalité des choses, telles qu'elles existaient au dixième, onzième, douzième siècle, et au delà, alors que les Musulmans grandissaient et se répandaient de l'Orient vers l'Occident.

« Les Arabes, dit César Cantu, après avoir reçu la révélation de Mahomet, avaient débuté dans les discussions théologiques par l'éternelle question du libre arbitre et celle de la prédestination (Kadarites et Giabarites), d'où ils passèrent aux attributs de Dieu. Mais même chez eux il y avait des sceptiques, des incrédules : les esprits oscillaient entre l'enthousiasme religieux et la libre pensée, et le rôle qu'avait joué chez nous la scolastique, fut rempli chez eux par le Kalam, système de discussion rationnelle, soit pour examiner, soit pour défendre par la dialectique les dogmes attaqués. Façonnée à de tels exercices, la philosophie arabe élargit le cercle des problèmes posés par les péripatéticiens, et admit le principe de l'éternité de la matière, ainsi que la théorie de l'unité de l'intelligence. C'est qu'en effet la philosophie d'Averroës s'appuie précisément sur le panthéisme ; d'après elle il n'y

a qu'une seule âme, et Dieu, c'est le monde. La génération (selon ce philosophe) n'est qu'un mouvement. Tout mouvement suppose un sujet. Ce sujet unique, cette possibilité universelle, c'est la matière première... Cette unité des intelligences a été réfutée victorieusement par saint Thomas, et au quatorzième siècle par Egidius de Rome, plus tard par Gérard de Sienne et Raymond Lulle. Ces philosophes ne font autre chose qu'exécuter cet auteur impie qui identifie l'âme de Judas avec celle de saint Pierre, qui nie la création, la révélation, la Trinité, l'efficacité de la prière, celle de l'aumône et des litanies, la résurrection et l'immortalité, et qui fait consister le souverain bien dans les jouissances. Egidius Colonna de Rome, dans son traité *De erroribus philosophorum* accuse Averroës d'avoir renouvelé toutes les erreurs d'Aristote, bien moins excusable que lui, parce qu'il attaque directement notre foi et blâme toutes les religions, tout aussi bien celle des musulmans que celle des chrétiens, parce qu'ils admettent que la création succéda au néant ; il appelle de pures imaginations les opinions des théologiens et soutient qu'aucune loi n'est vraie, bien qu'elle puisse être utile. » (Discours ix^e, Hérés. scient. et litt^{re}.)

Les dangers de cette doctrine d'Averroës se firent sentir, et l'Église défendit la lecture de ses ouvrages.

La renaissance qui suivit ce mouvement, imprimé par l'étude de la philosophie grecque, fut plutôt littéraire ; toutefois, l'erreur jetée dans les esprits y produisit des fruits de mort, et Pétrarque, un des pères de la renaissance, disait que plus on paraissait alors acharné contre la religion, plus on paraissait aux yeux de ces philosophes un esprit ingénieux et savant ; par contre, passe pour un ignorant quiconque prend sa défense : « Quant à moi, ajoute Pétrarque, plus j'entends dénigrer la foi du Christ, plus j'aime le Christ

et plus je me confirme dans sa doctrine, comme un fils dont la tendresse filiale se serait refroidie, la sent se réchauffer lorsqu'il apprend qu'on attente à l'honneur de sa mère. — Ces philosophes avaient coutume, dit-il ailleurs, d'apporter à la réunion quelque problème aristotélique, ou tel autre sur les âmes ; et moi je gardais le silence, ou je me moquais d'eux, ou je me mettais à discourir de tout autre sujet, ou bien je demandais en souriant comment jamais Aristote avait pu savoir des choses dans lesquelles la raison n'a aucun rôle à jouer, et où l'expérience est impossible. Ils restaient confondus d'étonnement, se dépitèrent en silence, et me regardaient comme un blasphémateur. » (Voir Cantu, Dis. ix.)

De leur côté, les Albigeois ressuscitaient les doctrines manichéennes et gnostiques, par conséquent les erreurs de l'Inde et de la Perse. De sorte que c'était une affreuse débauche des esprits et des corps, qui se déchainait partout.

L'Esprit de Dieu, qui veille sur l'Église, lui suscita des saints et des docteurs, saint Dominique et saint François, en particulier, dont les familles religieuses ont rempli le monde de vertu et de lumière, saint Thomas d'Aquin, qui par sa science universelle et profonde a renversé toutes les erreurs.

Dans un tableau qu'on voit encore à l'église de Sainte-Catherine à Pise, le peintre François Traini a représenté le Docteur angélique recevant de Dieu, des Anges et des saints, des rayons lumineux qui tombent sur lui en forme de pluie, et d'autres moins éclatants venant de Platon et d'Aristote ; il les renvoie tous par voie de réflexion sur les docteurs de l'Église, à l'exception d'un seul frappant Averroès étendu à ses pieds, découvrant son livre du *Grand Commentaire*. Guillaume de Tocco, auteur de la Vie de saint Tho-

mas, dans les hérésies vaincues par ce grand docteur, place au premier rang celle d'Averroès, qui enseignait « qu'il n'y a qu'une seule intelligence dans le monde ; erreur qui renversait les mérites des saints, puisqu'alors il n'y aurait aucune différence entre les hommes. L'erreur enseignée par Averroès fut vaincue ; mais comme toutes ses devancières, elle s'ajoutait aux autres dans l'arsenal de l'erreur, où vont puiser encore aujourd'hui les ennemis de l'Église.

Nul n'ignore que malgré les Albigeois qui avaient essayé de dépraver le peuple depuis longtemps ; malgré les Vaudois, leurs frères dans l'erreur et le vice ; malgré les Averroïstes, qui avaient égaré la raison des philosophes et des savants, le treizième siècle fut comme le magnifique épanouissement de la sève chrétienne coulant avec abondance dans tous les membres de l'Église. La théologie, reine des sciences ; la philosophie chrétienne, les lettres, les sciences, les arts, tout ce qui peut illustrer, éclairer, grandir l'esprit humain, s'élevait à une perfection inconnue jusque-là. Le roi saint Louis ornait le trône de France de l'éclat de ses vertus, et Innocent III ajoutait à toutes les prérogatives assurées à Pierre et à ses successeurs par la sagesse du divin Fondateur de l'Église, une bonté qui le poussait à vendre jusqu'à sa vaisselle d'argent afin de nourrir les pauvres et sauver les âmes. L'amour des peuples pour Jésus-Christ ne connaissait point de bornes, et les cathédrales de cette époque, en s'élançant jusqu'aux nues, vastes et sublimes, ne sont que la magnifique expression d'une foi plus admirable encore.

CHAPITRE X.

SEPTIÈME COMBAT.

PROTESTANTISME ET SÈCTES QUI EN SONT ISSUES.

I.

PROTESTANTISME.

La doctrine constante de l'Église que nous avons exposée dès le commencement de cet ouvrage, et développée à chaque page de ce volume, à savoir que l'Esprit-Saint a été donné à l'Épouse mystique du Christ Jésus, *in æternum*, pour toute la durée de son pèlerinage sur la terre, montre bien que le Protestantisme, doctrine nouvelle, secte née d'hier, n'a pas en soi ce divin Esprit. Lorsque Luther, Calvin et Socin ont rompu avec l'Église catholique, société quinze fois séculaire alors, évidemment, ils n'ont pas, membres retranchés du corps du Christ, emporté avec eux Celui qui est l'âme de cette même et seule vraie Église.

Supposons que tous les griefs de Luther contre le pape, les cardinaux, les moines et le clergé aient en des bases aussi solides qu'il le disait, dans ses emportements sans nom, cela ne prouve rien, puisque, comme nous l'avons dit, Jésus-Christ n'a pas voulu des papes

impeccables, mais infaillibles comme docteurs universels, infaillibles quand ils parlent *ex cathedra*, en tant que pasteurs et instituteurs de la catholicité. Or, ni Luther, ni Calvin, ni Socin n'ont jamais prouvé, pas même osé dire que Léon X, ou quelque autre pape, ait failli à la vérité révélée de Dieu. Y a-t-il un seul de ces pontifes, qui ait manqué de crier au monde cette grande parole de saint Pierre aux grands de Jérusalem, en parlant de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Non est in alio aliquo salus* : Il n'y a de salut qu'en Lui ? C'est vrai, Léon X était plein de magnificence ; il aimait les arts, les lettres, les grandes et nobles choses ; sa cour n'était pas sans éclat, et il n'apparaissait pas lui-même tel qu'un énobite, dans la pauvreté des vêtements et l'attitude d'un anachorète ; mais enfin a-t-il trahi sa mission divine, en proclamant l'erreur, à la place de la vérité ? A-t-il égaré les âmes dans les sentiers de la mauvaise doctrine ; les a-t-il guidées par ses enseignements publics dans les pâturages empoisonnés ? Telle est la question.

Ils disaient : l'Église a vraiment besoin de réforme, soit. Elle avait besoin de réforme, non dans sa doctrine, qui est immuable en soi, étant divine, mais dans ses membres. Nous pouvons l'avouer, puisque le Concile de Trente a été réuni principalement à cette fin, dans la suite ; et en l'avouant nous ne portons atteinte, d'aucune manière, au Magistère infaillible de l'Église. Car le Saint-Esprit demeurait en elle ; il parlait par Pierre, son organe et son porte-voix, et supposons même que cet organe — ce qui n'est certes pas — eût été indigne d'une si sainte et si divine mission, ni Luther, ni Calvin, ni Socin n'auraient eu le droit de dire que l'Église romaine avait prévarié, puisque jamais elle n'a enseigné l'erreur. Ah ! si ce fait impossible — impossible parce que l'Esprit de vérité est son

âme et parle par elle — s'était jamais produit, la voûte du ciel eût été ébranlée de leurs clameurs et de leurs cris de joie. Ils n'ont jamais joui, ni ne jouiront jamais d'un pareil triomphe. Dès lors, à quoi bon parler de Luther, père du Protestantisme, moine-époux, oublieux de ses serments les plus sacrés ?

Il a inventé le système du libre-examen, de l'interprétation personnelle des Livres sacrés ; il a mis la raison à la place de l'autorité enseignante de l'Église, et lui-même à la place du Saint-Esprit ; ce n'est pas là une invention qu'il puisse réclamer à son profit : Manès, Arius, Nestorius avaient déjà agi de même, et le pape saint Léon n'écrivait-il pas à l'illustre et saint évêque de Constantinople Flavian ces paroles mémorables : « Eutychès s'était converti jusqu'ici vis-à-vis de nous, de son titre honorable de prêtre. Aujourd'hui, il se montre aussi présomptueux qu'ignorant. Suivant la parole du prophète : « Il n'a pas voulu comprendre pour se dispenser de bien agir ; il a médité le mal dans son repaire. » *Telle est la folie de ceux qui ne veulent d'autres maîtres et d'autres docteurs que le sentiment individuel.* » Cette folie a été celle de Luther, rejetant le magistère infallible de l'Église, au profit de la raison individuelle ; celle de Calvin niant la présence réelle de Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie ; celle de Létius Socin niant la divinité de Jésus-Christ, comme d'autres déjà l'avaient fait avant lui, à partir de Simon le Magicien, Arius, Mahomet et leurs adeptes.

Sous le rapport théologique, et vu l'essence humano-divine de l'Église catholique, telle que nous l'avons montrée, le Protestantisme n'a point de base doctrinale et n'en saurait avoir. Il faut ignorer absolument la présence de l'Esprit-Saint dans l'Église ; sa permanence demeure en elle, sans nulle solution de continuité ; sa mission divine, qui est de glorifier le Christ

Jésus par l'Église, jusqu'à la fin du monde, pour attribuer au Protestantisme une apparence quelconque de vérité.

Ses variations multipliées ont bien prouvé qu'il n'a pas en lui l'Esprit de vérité ; car la vérité est une, et le Christ n'est pas le *Oui* et le *Non*. Le Saint-Esprit étant l'âme de l'Église, tient tous ses membres liés à lui et entre eux, par la charité dans la vie ; comme l'âme, dans un corps humain, tient tous les membres dans une union vivante. Faute d'âme, le corps tombe, les membres se disloquent et se séparent les uns des autres : tel nous apparaît le Protestantisme. Vous n'en sauriez plus retrouver le chef ou la tête, quoiqu'il ait commencé par en avoir trois : Luther, Calvin et Socin ; quant aux membres, ils sont dispersés partout, sans qu'un seul soit lié à un autre, puisque l'essence du Protestantisme est de ne point reconnaître d'autorité enseignante quelconque et de livrer à l'interprétation individuelle les Saintes Écritures, qui ne parlent, ni ne protestent jamais, quand on les interprète à rebours de ce qu'elles disent.

Ce système ne peut qu'engendrer variations et divisions ; partant, luttes et désordres ; finalement, le nihilisme religieux. Luther en gémissait déjà et disait : « A peine avons-nous commencé à prêcher notre évangile, qu'il y eut dans le pays un bouleversement épouvantable ; on vit des schismes et des sectes, et par tout la ruine de l'honnêteté de la morale et de l'ordre ; la licence et tous les vices, et les turpitudes dépassèrent toutes les bornes, bien plus qu'elles ne l'avaient fait sous le règne du papisme ; le peuple, jadis retenu dans le devoir, ne connaît plus de loi, et vit comme un cheval débridé sans pueur ni frein, se laissant emporter au gré de ses désirs matériels. Depuis que nous prêchons, le monde devient plus triste, plus impie,

plus dévergondé; les démons se déchainent par légions sur les hommes, qui, à la pure lumière de l'Évangile, se montrent avides, impudiques, détestables, enfin pires qu'ils n'ont été sous la papauté; depuis le plus grand jusqu'au plus petit, on ne voit partout qu'avarice, désordres, honteux, passions abominables. Moi-même, je suis plus négligent que je ne l'ai été sous le papisme, et moins que jamais, je me plie à la discipline, et aux pratiques de zèle que je devrais observer. Si Dieu ne m'avait pas caché l'avenir, je n'eusse jamais osé propager une doctrine d'où doivent sortir tant de calamités, tant de scandales. » (Edition de Walch, v, 114, etc.)

Au sujet de la sainte Eucharistie, un peintre italien a bien exprimé l'embarras où jette les esprits l'examen privé des Écritures. Il avait fait un tableau en trois parties superposées: dans celle du bas, il représenta Calvin distribuant le pain consacré et prononçant cette parole: « Ceci est la figure de mon corps; » dans celle du milieu, Luther accomplissant la même cérémonie et disant: « Ce pain renferme mon corps; » et au-dessus on voyait le Sauveur, qui, donnant la communion à ses Apôtres, disait: « Ceci est mon corps. »

L'artiste mit au bas cette question: « Qui des trois croirons-nous? Le tableau plut, et amena, dit-on, beaucoup de conversions; ou du moins il empêcha la perte d'un grand nombre d'âmes. (Voir César Cantù, Hérétiques d'Italie, t. I, p. 673.)

Le système adopté et prêché par Luther, savoir le rejet du magistère infallible de l'Église, remplacé par l'examen privé de la raison, ou fait d'interprétation des saintes Écritures et de doctrine religieuse, ne pouvait pas manquer de donner naissance à des sectes de tous genres, parmi lesquelles nous voulons citer le Jansénisme, la Franc-Maçonnerie et le Libéralisme.

II.

JANSÉNISME.

Le Jansénisme est bien le fils du Protestantisme, par les erreurs qu'il enseigne et sa révolte envers le Saint-Siège.

C'est un système erroné sur la grâce, le libre-arbitre, le mérite des bonnes œuvres, le bienfait de la rédemption, etc., renfermé dans un ouvrage de Corneille Jansénius, évêque d'Ypres, qu'il a intitulé *Augustinus*, et dans lequel il a prétendu exposer la doctrine de saint Augustin sur les questions précitées. Ce théologien naquit de parents catholiques, près de Laerdam en Hollande, l'an 1585. Il étudia à Utrecht, à Louvain et à Paris. Dans cette dernière ville, il fit connaissance de Jean de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, qui le conduisit à Bayonne, où il demeura douze ans en qualité de principal de collège. De retour à Louvain, il publia son *Augustinus*, en 1640.

Il est évident que le système de Jansénius ressemble fort à celui de Luther. En effet, « il se réduit à ce point capital, dit Bergier, savoir, que depuis la chute d'Adam le plaisir est l'unique ressort qui remue le cœur de l'homme; que ce plaisir est inévitable quand il vient, et invincible quand il est venu. Si ce plaisir vient du ciel ou de la grâce, il porte l'homme à la vertu; s'il vient de la nature ou de la concupiscence, il détermine l'homme au vice, et la volonté se trouve nécessairement entraînée par celui des deux qui est actuellement le plus fort. Ces deux délectations, dit Jansénius, sont comme les deux bassins d'une balance; l'un ne peut

monter sans que l'autre ne descende. Ainsi l'homme fait invinciblement, quoique volontairement, le bien ou le mal, selon qu'il est dominé par la grâce ou la cupidité ; il ne résiste donc jamais ni à l'une, ni à l'autre. » (Dict. de Th. Jansénisme.)

Ce système du plaisir, comme grand moteur, favorise singulièrement ceux qui se laissent aller au courant du fleuve, au lieu de demander à Dieu la force de ramer contre le flot ; ce n'était pas sûrement celui des martyrs. Il fait de l'homme, en principe, une machine ; et un lâche, en pratique. Aussi fut-il condamné par Innocent. Immédiatement, le P. Deschamps, Jésuite, montra que Jansénius avait copié Luther et Calvin touchant le libre-arbitre, la grâce efficace, la nécessité de pécher, l'ignorance invincible, l'impossibilité d'accomplir les commandements de Dieu, la mort de Jésus-Christ, la volonté de Dieu de sauver tous les hommes, et la distribution de la grâce suffisante. Ces erreurs, ajoute l'auteur, ont d'ailleurs été condamnées par le Concile de Trente.

Nous avons dit, en second lieu, que le Jansénisme est bien le fils du Protestantisme, par son manque de respect envers le Saint-Siège ; car si Luther a traité le Vicaire de Jésus-Christ avec une grossièreté inouïe, et un langage d'écurie ; si, finalement, il a répudié l'autorité enseignante de l'Église, de leur côté, les Jansénistes ont marché sur ses traces ; et s'ils n'ont pas rejeté le magistère infaillible de l'Église, ils ont travaillé singulièrement à l'é luder. Pour essayer de faire prévaloir leurs opinions personnelles, ils ont eu recours à tout, même à la satire et au scandale.

Ils n'ont pas nié avec Calvin, la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, mais par leur rigorisme, ils en ont détourné le peuple, sous prétexte de respecter davantage cet auguste sacrement, comme si la

pauvre âme humaine n'avait pas besoin d'être soutenue par ce pain céleste, ainsi que le corps par les aliments de la terre. Les Jansénistes, a-t-on dit, nous ont donné des Christs, aux bras rapprochés le plus possible l'un de l'autre, comme si notre divin Sauveur refusait d'embrasser tous les hommes et de les appeler tous sur son cœur. Ils ont calomnié saint Augustin, docteur, et apôtre plein de miséricorde pour les pécheurs. En cela, ils se sont unis à Calvin. En résumé, ils ne peuvent nier qu'ils aient avec le Protestantisme des traits de famille d'une ressemblance, hélas ! beaucoup trop frappante.

Mais enfin, dira-t-on, les Jansénistes ont eu pour eux beaucoup d'hommes d'esprit, entre autres Pascal, qui a écrit *Les Provinciales*.

Les Provinciales ! Madame de Grignan, lassée de leur lecture disait : *C'est toujours la même chose.* — Voltaire : « Il est vrai que tout le livre porte sur un fondement faux : ce qui est visible. » (Siècle de Louis XIV.)

Dès que parurent les *Lettres Provinciales*, Rome les condamna. Quant à Louis XIV, il nomma pour les juger treize commissaires, archevêques, évêques, docteurs ou professeurs de théologie. Voici leur avis : « Nous, soussignés, après avoir diligemment examiné le livre qui a pour titre : *Lettres Provinciales*, certifications que les hérésies de Jansénius, condamnées par l'Église, y sont soutenues et défendues... certifications de plus que la médisance et l'insolence sont si naturelles à ces deux auteurs, (il y avait les notes de Wendrok) qu'à la réserve des Jansénistes, ils n'épargnent qui que ce soit, ni le pape, ni les évêques, ni le roi, ni ses principaux ministres, ni la sacrée faculté de Paris, ni les ordres religieux, et qu'ainsi ce livre est digne des peines que les lois décernent contre les libelles diffamatoires et hérétiques. »

ques. Fait à Paris, le 4 septembre 1660. Signé Henri de Rennes, Hardouin de Rodez, François d'Amiens, Charles de Soissons, etc. » Sur cet avis des commissaires, le livre fut condamné au feu par arrêt du Conseil d'État.

« Au fond, dit l'abbé Rohrbacher, les Jansénistes pensent sur Pascal comme le pape et Voltaire. Il eut à la fin les plus grands démêlés avec eux... Pascal était un bel esprit, grand mathématicien, bon physicien, mais très ignorant en matière de théologie, et logicien si pitoyable qu'il se contredisait sans s'en apercevoir... » Ce savant historien ajoute : « Ceux-là sont les corrupteurs de la jeunesse, qui l'obligent à étudier ce libelle. » Hist. univ. Livre LXXXVII, p. 484.

III.

FRANC-MACONNERIE.

Parmi les auteurs qui en ont parlé sérieusement, citons d'abord l'abbé Lefranc, frappé par la hache des bourreaux, à Paris, le 2 septembre 1792. Dans son ouvrage très instructif : *Le Voile levé pour les curieux ou Histoire de la Franc-Maçonnerie depuis son origine jusqu'à nos jours*, nous lisons ces paroles : « Vicence fut le berceau de la Maçonnerie en 1546. Ce fut dans la société des athées et des déistes, qui s'y étaient assemblés pour conférer ensemble sur les matières de religion qui divisaient l'Allemagne en un grand nombre de sectes et de partis, que furent jetés les fondements de la Maçonnerie; ce fut dans cette Académie célèbre que l'on regarda les difficultés qui concernaient les mystères de la religion chrétienne comme des points de doc-

trine qui appartenait à la philosophie des Grecs et non à la foi. »

Parmi ces philosophes se trouvait Lélius Socin, oncle de Fauste Socin. La République de Venise les poursuivit, en saisit quelques-uns et les condamna; les autres s'enfuirent. Lélius se réfugia en Suisse, où son neveu vint recueillir ses écrits. On sait qu'il partagea les erreurs de son oncle et s'en servit pour instituer une société dont les membres prirent divers noms : Frères-Unis, Frères-Polonais, Frères-Moraves, Frey-Mauruv, Freys-Maçons, Free-Maçons. Chassé de Suisse, en 1579, Fauste Socin avait passé en Transylvanie, puis en Pologne, où il gagna à sa cause les autres sectes. « Il eut, dit César Cantu, à essayer de sérieuses contradictions à propos de ses doctrines. Prolégé par quelques grands personnages, il épousa Agnès, jeune fille de bonne famille, qu'il perdit en 1587. Ses adversaires excitèrent contre lui le peuple de Varsovie, qui le traîna dans les rues de la ville; il échappa à grand peine à ces mauvais traitements et se retira à Luclavie, obscur village, où il mourut le 3 mars 1604; on lui fit cette épitaphe :

*Tota licet Babylon dextrurit tecta Lutherus!
Calvinus muros, sed fundamenta Socinus.*

Peller (article Fauste Socin) rapporte que ses restes furent déterrés, menés sur les frontières de la Petite Tartarie; qu'on en bourra un canon et qu'on les envoya au pays des infidèles.

A l'appui de ces données, nous invoquerons le témoignage d'un écrivain très connu, M. Claudio Jannet. Dans son opuscule très savant : *Les Précurseurs de la Franc-Maçonnerie*, il dit : « Les Sociniens niaient absolument l'Incarnation du Verbe et la Trinité. Tout en conservant l'organisation extérieure du christianisme, telle que les Calvinistes et les Zwingliens l'avaient éta-

blie, au fond ils étaient de purs déistes et tendaient la main aux Juifs et aux Mahométans. Dans l'ordre civil, ils soutenaient les idées les plus hardies. Quelques-uns mêmes défendaient avec le capucin apostat Ochino la polygamie ! Tous enseignaient que la société n'a pas le droit d'infliger la peine de mort. C'est depuis le XVIII^e siècle, une des thèses que la Maçonnerie défend avec le plus de persistance... » L'auteur cite aussi Feller et l'abbé Lefranc, qui attribuent à Fauste Socin et à ses adeptes la paternité de la secte maçonnique, puis il porte sur cette opinion ce jugement : « Tous les faits que nous rapprochons dans cette étude lui donnent un haut degré de probabilité. » (p. 30.)

M. Claudio Jannet cite le témoignage de Lubiénicki, auteur de l'*Historia reformationis Poloniæ*, à l'appui de l'existence réelle de l'académie de Vicence, révoquée en doute par Gustave Zettner et Manfred von Combez. D'ailleurs, ajoute-t-il, César Cantù, dans les *Hérétiques d'Italie* (t. IV, p. 89 de la trad. franc.) et dans une étude sur les Socini (*Italiani illustri* Milan 1873, t. III, p. 375 et suiv.) démontre la réalité de ces réunions de Vicence, qui étaient bien plus un convent de sectaires qu'une académie, au sens que l'on attache aujourd'hui à ce mot.

Le docte Bergier (article Socinien) rapporte que les disciples de Fauste Socin envoyèrent des émissaires prêcher leurs erreurs en Hollande et en Angleterre.

« Bien loin de s'affaiblir par la mort de son chef, écrit Feller, la secte socinienne devint considérable par le grand nombre de personnes de qualité et de savants qui en adoptèrent les principes. » A l'article F. Ochino, nous lisons : « Dans cette assemblée de Vicence, on convint des moyens de détruire la religion de Jésus-Christ, en formant une société qui, par ses succès progressifs amena à la fin du XVIII^e siècle une apostasie

presque générale. Lorsque la république de Venise informée de cette conjuration fit saisir Jules Trévisan et François de Rufo, qui furent étouffés, Ochino se sauva avec les autres : la société ainsi dispersée ne devint que plus dangereuse, et c'est elle que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de Francs-Maçons. » Edition de 1821, Lyon.)

Cependant les Pontifes romains, toujours attentifs à veiller sur le dépôt sacré de la vérité, signalaient l'erreur maçonnique ou socinienne. En 1738, le pape Clément XII écrivait : « Nous avons appris par la rumeur publique elle-même l'extension, la contagion et les progrès chaque jour plus rapides de certaines sociétés, assemblées ou conventuelles appelées *Liberi Muratorii* ou *Francs-Maçons*, ou de quelque autre nom, suivant la variété des langues. Dans ces associations, des hommes de toute religion et de toute secte, attentifs à affecter une apparence d'honnêteté naturelle, liés entre eux par un pacte aussi étroit qu'impénétrable suivant les lois et les statuts qu'ils se sont faits, s'engagent par un serment rigoureux prêté sur la Bible, et sous les peines les plus terribles, à tenir cachées par un serment inviolable les pratiques secrètes de leur société... C'est pourquoi nous défendons absolument et en vertu de la sainte obéissance à tous et à chacun des fidèles de Jésus-Christ, de quelque état, grade, condition, rang, dignité et préminence qu'ils soient, laïcs ou clercs, séculiers ou réguliers... d'avoir l'audace ou la présomption d'entrer sous quelque prétexte ou sous quelque couleur que ce soit, dans ces dites sociétés de Francs-Maçons... sous peine d'excommunication qu'encourent les contrevenants à la défense qui vient d'être portée, et par le fait même et sans autre déclaration. » En 1751, Benoît XIV rappelle la constitution de Clément XII. Ainsi feront dans la suite les Pontifes

romains, jusqu'à Sa Sainteté Léon XIII, qui, après avoir exposé la doctrine erronée du *Naturalisme*, professée par la secte maçonnique, a renouvelé les condamnations et les peines portées par ses Prédécesseurs contre elle.

Avant d'aller plus loin dans l'exposé de ce qui concerne les Francs-maçons, regardons du côté de l'Église et voyons ce qu'est devenu le Royaume de Jésus-Christ.

D'abord cette divine Mère a raffermi la foi de ses enfants et réformé chez eux les mœurs qui s'étaient relâchées.

Le Concile de Trente, réuni en 1545 et prolongé jusqu'en 1563, eut des résultats immenses, dans tout le monde catholique. Outre que la Révélation divine y fut rappelée, l'erreur protestante, après un sérieux examen, y fut condamnée. Appelés par les Pères du Concile pour se défendre, les auteurs de l'hérésie refusèrent de s'y présenter, en cela semblables aux anciens hérésiarques dont nous avons dit les erreurs.

Tandis que le Protestantisme arrachait à Jésus-Christ quelques nations, en Europe, par l'appât de la licence, qu'il favorisait, et aussi en montrant aux empereurs et aux rois les biens de l'Église, comme une riche proie à saisir, l'Esprit-Saint embrasait d'un nouveau zèle l'Épouse du Sauveur, et l'on voyait commencer les missions lointaines, qui allaient conquérir à la croix des mondes nouveaux.

Alors que Socin Lélius et Fauste, son neveu, se préparaient à renouveler l'erreur d'Arius, en niant la divinité de Jésus-Christ, un noble capitaine espagnol, Ignace de Loyola, fonda l'illustre Compagnie de Jésus, pour défendre la cause sacrée de l'Église, les droits du Pontificat romain, en particulier, et répandre dans le monde entier les lumières de la foi avec celles de la science religieuse et profane.

Christophe Colomb en 1492, avait découvert l'Amérique, et Vasco de Gama, doublant le Cap terrible des tempêtes, s'était avancé jusqu'à Calicut en 1498 : de nouveaux continents s'offraient au zèle des fils intrépides de Loyola. Xavier et ses compagnons partirent à la conquête de l'Orient, tandis que d'autres phalanges allaient soumettre l'Occident à Jésus-Christ.

La France n'était pas étrangère à ces grandes choses. N'est-ce pas à Paris qu'Ignace avait organisé son plan de bataille contre l'hérésie et contre l'erreur, en général? Parmi les héros de son armée, ne compte-t-on pas en grand nombre des fils de la France, demeurée catholique, alors que les nations voisines se livraient à l'hérésie.

Qui saura dire jamais les travaux immenses de la Compagnie de Jésus, ses triomphes et ses persécutions? Elle embrassait toutes les œuvres : les rois, les grands, la jeunesse surtout étaient l'objet de sa constante sollicitude; on la voyait toujours au péril, essayant les premiers coups de l'ennemi, qui la rencontrait partout comme avant-garde de l'armée chrétienne.

L'Église de France enfantait alors saint Vincent de Paul, père des Lazaristes et des Filles de la charité. Elle s'élança à son tour, cette sainte famille de religieux et de religieuses, à travers le monde pour conquérir au Sauveur des nations entières : l'Orient surtout entendit leurs voix, admira leur dévouement, et s'éprit d'amour pour la cornette blanche, qui lui apparaissait comme le drapeau de la France et du Catholicisme.

De leur côté, les anciens Ordres, encouragés par ceux qui naissaient, redoublaient de zèle. De toutes parts, l'Esprit de Dieu suscitait des congrégations d'hommes et de femmes, de sorte qu'il nous a été donné à nous-mêmes de contempler avec une profonde émotion, en Orient et en Occident, les travaux gigan-

tesques de l'Église, notre Mère, dont les filles, les Églises d'Espagne, de Portugal, de France et autres, couvraient le monde de monuments et d'Institutions, sources de lumière et de civilisation. L'histoire des travaux, des créations pieuses, des fondations de monastères, des missions entreprises sous le seul règne de Louis XIV. formerait pour notre patrie une couronne incomparable de vertu et d'honneur. Qu'ils étaient grands ces hommes d'alors, ces généraux, ces conquérants, ces marins fameux, la plupart enrôlés dans la *Congrégation de la Sainte Vierge Marie*, aussi chrétiens que braves et instruits ! C'étaient les nobles descendants des Croisés, et les fils des générations qui avaient été élevés elles-mêmes à l'école de saint Thomas d'Aquin. On entendait alors des voix comme celles de Bossuet, de Bourdaloue, de Massillon ; on lisait des poètes chrétiens comme Corneille et Racine ; on apprenait l'art de bien dire et de bien écrire à des écoles célèbres, et la France devenait par sa foi, sa haute urbanité, sa bravoure, le centre admiré de la société d'alors : la France était catholique et l'hérésie s'était arrêtée aux frontières, surtout au pied du trône, malgré les ombres qui pouvaient le voiler, à certaines heures de faiblesse. On pouvait s'écrier encore à cette époque : *Vive le Christ qui aime les Français !* Non, ô Maître, les disciples de la renaissance païenne, les Averroïstes, n'avaient pas éteint l'éclat divin de votre couronne, et Louis-le-Grand s'agenouillait devant elle, et devant votre tabernacle auguste, lui que les autres rois admiraient. La science était au service de votre Église, qui régnait avec vous, non pour dominer les peuples, mais pour les éclairer et les rendre heureux. Nous disons ces choses, l'histoire à la main, et après avoir vu, entendu et constaté de nos yeux la vérité des faits. Seule la haine sectaire peut y contredire, à moins que ce ne soit l'ignorance.

En face de l'Église mettez la prétendue Réforme protestante, et dites ses grands chefs, ses grands hommes, ses travaux, leurs résultats, comme fruits de vie pour les peuples. Luther, Calvin, Socin, avec les rois qu'ils émancipaient de la tutelle de l'Église ; avec les peuples qui s'en allaient au gré de leurs passions, comme des chevaux *débridés*, selon l'expression de Luther, qu'ont-ils produit ? Partout la guerre de religion s'est allumée ; le désordre a remplacé l'ordre ; la révolution s'est établie en permanence partout. La haine est stérile, seul l'amour est fécond. Or, l'hérésie a pour essence la haine de la vérité, et si elle aime quelque chose, c'est elle-même. Elle est douée invinciblement du génie de la destruction. Demandez aux Pombal, aux d'Aranda, aux Tannucci, au ministre Choiseul, à Voltaire, aux Jansénistes, aux parlementaires, ce qu'ils ont fait des Congrégations religieuses, des Jésuites surtout, et ils vous répondront : Nous les avons chassées ; nous aurions voulu les détruire, et anéantir avec eux leur mère, l'Église, l'Infâme ! — Mais le clergé seul, alors, instruisait le monde ? — Périisse l'instruction du monde ! mais que le Christ disparaisse !

Ce cri sauvage, Voltaire leur avait appris à le faire entendre à tous les échos. Il ne pouvait terminer une lettre qu'en traçant de sa main ces mots sataniques ; Écrasez l'Infâme ! Depuis son retour d'Angleterre, en 1728, jusqu'en 1778, il ne cessa de travailler à la ruine de l'Église. L'heure de la grande catastrophe allait sonner pour la France. La secte maçonnique réclame l'honneur de l'avoir préparée et conduite, et elle a raison : la Révolution de 1789 est bien son œuvre. ®

IV.

RÉVOLUTION DE 1789.

Pour la juger, il faut se rappeler la puissance de la parole. La Révélation nous enseigne que Dieu a tout fait par son Verbe, et l'expérience montre que tout se fait ici-bas par le Verbe humain. Les exemples entraînent et les faits instruisent ; mais alors ils s'identifient avec la parole, et l'on dit : les faits parlent.

La bonne parole est une semence de bien, et la mauvaise une semence de mal. C'est le Sauveur qui l'a dit : *Semen est verbum Dei* : La parole de Dieu est une semence.

Nous disons donc que la Révolution de 1789 est fille de la mauvaise parole, et nous le prouverons en disant ses causes éloignées, ses causes prochaines, ses causes immédiates.

1. Causes éloignées.

La doctrine de l'hérésiarque Fauste Socin, héritier des manuscrits de son oncle Lélius Socin, et propagateur ardent de ses erreurs, porte, 1° que l'Écriture Sainte est la seule et unique règle de notre croyance ; que, pour en prendre le vrai sens, il faut consulter les lumières de la raison. — On voit que c'est là le système protestant, franchement exprimé, et rejetant l'autorité enseignante de l'Église, au profit de la raison. Mosheim fait très bien sentir les conséquences funestes de ce système, en disant : Par la droite raison, les Sociniens entendent la portion d'intelligence et le discernement que

la nature a donnée à chaque particulier ; d'où il suit qu'une doctrine ne doit être reçue comme vraie et divine, qu'autant qu'elle est à portée de cette mesure d'intelligence toujours bornée. Et comme le degré de cette lumière n'est point le même dans tous les hommes, il doit y avoir à peu près autant de religions que de têtes ; l'un adoptera comme divine une doctrine que l'autre regardera comme un jargon inintelligible.

2° Conséquemment à ce système, les Sociniens ont rejeté tous les mystères, tous les dogmes : la Trinité, la divinité de Jésus-Christ, l'Incarnation, les satisfactions de ce divin Sauveur, la communication du péché originel, les effets des Sacrements, l'opération de la grâce, la justification, etc., et tous les attributs de la divinité que notre faible raison ne peut concevoir.

3° Ils n'admettent pas la création par laquelle Dieu tire du néant les créatures, par son seul vouloir. Comme s'il était plus difficile à Dieu de créer le limon de la terre, de rien, que d'en faire un homme, c'est-à-dire, un être intelligent composé d'une âme et d'un corps.

4° Les Sociniens consentaient à appeler Jésus-Christ, Verbe divin, Fils de Dieu, Dieu manifesté en chair, mais ils entendaient ces termes à leur manière, en niant tous que le Verbe soit consubstantiel au Père. En résumé, pour eux Jésus-Christ est une créature plus parfaite que les autres, dont Dieu s'est servi pour créer le monde. On voit que cette erreur n'est pas nouvelle et qu'elle remonte par Mahomet, Nestorius, Arius, les Gnostiques à Simon le Magicien.

5° Ils admettent deux Sacrements comme les protestants, le baptême et la Cène, dont la vertu est simplement d'exciter la foi. C'est pourquoi ils ne baptisent que les adultes.

6° Ils nient la possibilité d'une résurrection générale et l'éternité des peines. Ils croient que les âmes des

méchants seront anéanties et que celles des justes jouiront d'un bonheur éternel. On voit que les Sociniens-Maçons, en vertu du *Libre-Examen* ont poussé plus loin encore leurs négations. (Voir Bergier.)

« Le Christ, enseigne Socin, conçu par l'opération du Saint-Esprit (ou vertu de Dieu) et conséquemment appelé Fils de Dieu, avant d'assumer en sa personne le ministère de maître des hommes, fut ravi au trône de Dieu, où il reçut les enseignements qu'il donna, et qui puisés à cette source-là sont sublimes. En récompense de son obéissance, il fut après sa mort élevé à la dignité divine avec pouvoir sur toutes les choses terrestres et célestes. Nous pouvons donc recourir à lui avec confiance, et nous devons l'adorer comme Dieu. » (César Cantu, *Hérés. d'Italie*, t. III, p. 390.)

On voit que Fauste Socin n'osait point porter l'impiété envers Jésus-Christ, aussi loin que le feront les Sociniens au cours des siècles; il en parlait avec admiration; il n'osait pas mettre en doute la virginité de sa mère; mais en prétendant qu'il n'était qu'une créature, il disait assez qu'il n'était qu'un méprisable imposteur, s'étant dit Fils de Dieu, égal à son Père.

L'auteur cité plus haut conclut ainsi : « Socin fut donc un véritable hérésiarque, un hérésiarque bien caractérisé, puisque, en proclamant les droits de la raison, il n'a respecté aucune limite. Luther et les autres avaient sécularisé la religion, lui sécularisé Dieu; s'il n'osa pas bannir ouvertement le supra-sensible, il nia tous les dogmes, il conduisit à l'incrédulité, et fut le père du rationalisme, qui est l'hérésie de notre temps. » (Ibid. p. 399.)

Après avoir signalé la mort de Fauste Socin, le 3 mars 1604, et aussi l'épithaphe que nous avons reproduite, César Cantu ajoute : « En fait, la Réforme n'était parvenue qu'à arracher les âmes au pape pour les don-

ner soit à un roi, soit à un consistoire, soit à un pasteur. Le socinianisme seul implanta l'autonomie de la raison; c'est de lui que sortent Descartes, Spinoza, Bayle, Hume, Kant, Lessing, Hegel, Bauer, Fuerbach. Straus et ses adeptes, en niant le Christ positif et en y substituant un Christ idéal, ne firent qu'ajouter au plan socinien l'élaboration scientifique, laquelle est le propre de l'âge moderne; les blasphèmes arcadiques de Renan et les propos de carrefour de Bianchi-Giovini et d'autres italiens n'ont pas d'autre origine. Ce sont eux qui ont supprimé, d'un seul coup la question suprême, la clé de voûte de l'histoire, celle de la vie, de la mort, de l'avenir, l'intelligence du monde mystérieux. » (Cantu, p. 401.)

Tout-à-l'heure notre auteur disait : « Luther et les autres avaient sécularisé la religion, lui sécularisé Dieu; » Au lieu de séculariser, nos Sociniens-Maçons ont dit : *Laïciser*; et, en effet, c'est bien leur père avec eux, qui a laïcisé Dieu. Jésus-Christ, l'Église, la loi, les écoles, les séminaires, l'armée, la marine, les hôpitaux, les bureaux de bienfaisance, la littérature, les arts, la science, en général, la vie et la mort, d'où est exclu Dieu, son Fils et l'Église elle-même, dans la personne du prêtre. Et puis les Maçons, quand nous leur dirons qu'ils sont d'origine socinienne, le nieront. Il est vrai qu'il est beaucoup de gens, qui ne connaissent guère leurs ancêtres.

Enfin, ajoutons que « Fauste Socin enseignait même des erreurs sociales : en exagérant la doctrine de la mansuétude évangélique et celle du pardon, il niait non seulement la légitimité de la guerre, mais encore celle de toute autorité répressive. Celui qui avait dénoncé une injustice ou une violence, exercée à son préjudice, commettait un acte de vengeance, répugnant à la généreuse pratique de la morale chrétienne; car

le Christ, dans le Sermon sur la montagne, dit : « Vous avez appris qu'il a été écrit : œil pour œil, dent pour dent. Et moi je vous dis : Ne résistez point à la violence ; et si quelqu'un vous frappe à la joue droite, tendez-lui aussi l'autre. » (César Cantu, t. III, 399.)

Cette manière d'interpréter la Sainte Écriture et de faire pratiquer par les magistrats d'une nation, gardiens de l'ordre public, les *conseils évangéliques* que Notre-Seigneur a donnés aux parfaits, est déraisonnable. Aussi, dit Bergier, « la réfutation la plus ingénieuse que l'on a faite du *socinianisme* est une dissertation dans laquelle on a fait voir qu'en suivant la méthode selon laquelle les Sociniens pervertissent le sens des passages qui prouvent la divinité de Jésus-Christ, l'on peut prouver aussi que les femmes ne participent point à la nature humaine ! (*Dissertatio in qua probatur mulieres homines non esse*. Nouv. de la Rép. des Lettres, juillet 1685, art. 9.)

Non, ce n'est pas en vain que pareille doctrine fut mise au jour : la Pologne, qui en fut empoisonnée pendant un siècle, faillit y perdre la foi, et Leibnitz nous apprend qu'un ture ayant entendu ce que disait un polonais *socinien* s'étonna de ce qu'il ne se faisait pas mahométan. En effet, quelle différence y a-t-il entre un *socinien* et un sectateur du Coran ? Ni l'un, ni l'autre ne croit à la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cette apostasie, non du peuple, mais du roi Sigismond Auguste et des nobles coûta cher à cette malheureuse nation, qui réchauffa dans son sein la secte *socinienne* ou *maçonique*.

Réfugiés en Angleterre, où ils se mêlèrent aux Indépendants, ils devinrent entre les mains de Cromwel les exécuteurs de ses projets régicides. Nous voudrions pouvoir résumer, ici, l'ouvrage de l'abbé Larudan ; du

moins, en voici une page fort instructive. Nous en conservons l'orthographe ; l'ouvrage est de 1747.

« Cromwel rassembla donc lui-même les principaux de l'armée qui étaient de ses amis et leur montra la nécessité d'aller droit à Londres, en disant : « Le sort est jeté : si nos ennemis ont le dessus, ils nous condamneront comme des traîtres et des scélérats, ainsi il n'y a pas de milieu entre vaincre ou mourir, employons donc toutes nos forces et poussons l'exécution de notre dessein. »... Cromwel arriva au Parlement entouré d'amis et de partisans ; à peine parut-il, que tous s'écrièrent à haute voix, qu'il était le Libérateur de la Nation entière, qu'ils lui rendaient grâce de ses services. Agréables applaudissements que le dissimulé Cromwel reçut suivant sa coutume, avec beaucoup d'apparence d'humilité, rapportant tout à Dieu l'auteur de sa victoire, et rien à soi-même. Les éloges de Cromwel finis, il fut proposé et résolu que pour le bien de la nation, on devait procéder criminellement contre le Roi, à quoi tout le monde applaudissant, Cromwel se leva et déclara avec la dissimulation ordinaire « Que si quelqu'un proposait cela par ambition, il le prendrait pour le plus grand traître du monde ; mais que puisque la Providence et la nécessité y engageaient le Parlement, il prierait Dieu de bénir les résolutions de la Chambre, quoiqu'il ne fût pas alors prêt à lui donner avis là-dessus. »

Bientôt, continue l'auteur, « lâchant la bride à son éloquence, il fit un long discours, dans lequel il déclara ouvertement. « 1°. Que le peuple est après Dieu la source de tout pouvoir légitime. 2°. Que la Chambre des Communes choisie par le peuple, est le seul pouvoir suprême de la Nation. 3°. Que tout ce qui serait ordonné par la Chambre des Communes, assemblée en Parlement, aurait force de Loi, indépendamment du Roi. »

Ce fut dans la même occasion qu'on érigea un tribunal pour le juger. La procédure commença le 29 Janvier. Les chefs d'accusations étaient : « Qu'il avait voulu établir un pouvoir tyrannique, et qu'il avait dans cette vue excité et entretenu une guerre cruelle, par laquelle le pays avait été misérablement ruiné, qui avait épuisé le trésor public, coûté la vie à plusieurs milliers de personnes et causé mille autres malheurs. » Après cela Cromwel harangoait en public avec beaucoup d'éloquence. Le 27 Janvier, *Bradshaw*, pour lors orateur de la Chambre, ayant prononcé un long discours pour la justification du Parlement, discours tout entier fondé sur ce principe, que le peuple a le pouvoir suprême, et que la Chambre des Communes est le peuple, les juges... prononcèrent une sentence de condamnation contre le Roi. Elle était conçue en ces termes : « Pour toutes ces trahisons et pour tous ces crimes la Cour condamne ledit Charles Stuart, comme tyran, traître, meurtrier et ennemi public, à être mis à mort en séparant son chef de son corps. » Et c'est ce qui fut exécuté le 30 Janvier. (1649.) Les ambassadeurs des Rois et Princes étrangers, conjurant Cromwel d'empêcher la mort du Roi, jusques-là sans exemple... il répondit que ce n'était pas lui, mais l'armée... qu'il avait prié et jeûné pour le Roi... Il concluait « qu'on était dispensé de suivre les règles ordinaires de la morale, lorsqu'on était appelé à rendre à sa patrie des services extraordinaires. »

« Après la mort du Roi, Cromwel fit déclarer par un arrêt du Parlement : « Qu'ils avaient éprouvé que la charge du Roi était inutile, onéreuse et préjudiciable à la liberté, à la sûreté, et à l'intérêt public de la Nation, et qu'elle serait entièrement abolie. »

« Les fondemens de la nouvelle République étant ainsi jetés, il ne restait plus qu'à penser aux moyens

de la conserver, et de la maintenir. Cromwel ne jugea pas la Doctrine qu'il prêchait sur la Religion et sur la liberté, suffisante pour cela ; mais il crut qu'il fallait encore se défaire de tous ceux qui pouvaient s'opposer à ses vues. Ce furent les principes d'une telle politique qui lui firent prononcer la condamnation du Duc *Hamilton*, de lord *Capel* et de plusieurs autres à qui l'on trancha la tête. « L'auteur ajoute encore : « Cromwel donna à son Ordre le titre d'Ordre des Francs-Maçons, parce que son but était de bâtir en liberté un nouvel édifice, c'est-à-dire de réformer le genre humain en exterminant les Rois et les puissances, dont cet usurpateur était le fléau. »

Ces doctrines ne restèrent pas confinées en Angleterre, et Bossuet disait, en parlant des meurtriers de Charles I^{er} : « C'est Cromwel et les fanatiques. Je l'avoue. Mais de quelles maximes se servirent-ils pour faire entrer les peuples dans leurs sentiments ? Quelles maximes voit-on encore dans leurs apologies ? Dans celle d'un Milton, et dans cent autres libelles, dont les Cromwélites inondaient toute l'Europe ? De quoi sont pleins tous ces livres et tous les actes publics et particuliers qu'on faisait alors, que de la souveraineté absolue des peuples sur les rois, et de toutes les autres maximes que M. Jurieu soutient encore après Buchanan... ? » (5^e Avert. sur les lettres de M. Jurieu, n. I. XII.)

Bossuet a donc dit le mot, qui explique la Révolution d'Angleterre, faite par Cromwel : *Ce sont les maximes*, c'est-à-dire la parole, la parole d'erreur, qui a soulevé les peuples contre Charles I^{er} ; et ces maximes, redites à toute l'Europe, préparaient notre Révolution de 1789, si semblable à celle d'Angleterre.

2. Causes prochaines.

Parmi les causes prochaines, nous indiquerons deux noms, en France, qui résumant tout le dix-huitième siècle : *Voltaire et Rousseau*. Ils groupaient autour d'eux les savants et les grands; ils s'imposaient au monde léger d'alors, surtout Voltaire, et dirigeaient les aspirations des beaux esprits, surtout Rousseau. Condorcet en écrivant la vie de Voltaire a pu dire de lui : « Il n'a point vu ce qu'il a fait, mais il a fait tout ce que nous voyons. Les observateurs éclairés prouveront à ceux qui savent réfléchir que le premier auteur de cette grande révolution est sans contredit Voltaire. » Voltaire ne disait-il pas : « Je suis las d'entendre dire que douze hommes ont suffi pour établir le christianisme, et j'ai envie de leur prouver qu'il n'en faut qu'un pour le détruire. Il mourut, après avoir repoussé le Curé de S.-Sulpice. M. Tronchin, son médecin, le trouva ensuite dans des convulsions horribles, criant avec fureur : *Je suis abandonné de Dieu et des hommes...* et dès que cet ennemi de Jésus-Christ fut mort, M. Tronchin avouait sa stupeur en disant : « Je voudrais que tous ceux qui ont été séduits par les livres de Voltaire, eussent été témoins de sa mort; il n'est pas possible de tenir contre un pareil spectacle. » (Recueil de particularités sur la vie et la mort de Voltaire, Porcienry, 1782.)

On sait que *Rousseau* rêvait une société nouvelle. Voici deux mots prononcés sur un de ses écrits : « Dans son *Contrat social* il fondait la société sur un pacte imaginaire et proclamait l'égalité absolue, posant ainsi les principes d'où sortit la Révolution. » (Bouillet, Dict. hist. et géog.)

L'homme qui a le plus contribué à pervertir le monde, à cette époque, après Voltaire et Rousseau, est sans

contredit Adam Weishaupt, auteur de l'illuminisme allemand. Il commença par extraire de l'impie savante de nos philosophes, et du matérialisme socinien des sophistes anglais, tout ce qu'il crut pouvoir lui servir, et adapta à son système le panthéisme de Spinoza, pour en composer l'illuminisme, qu'il enseignait à ses adeptes. Quelques extraits de ses ouvrages le feront connaître en lui-même et montreront clairement que nos révolutionnaires furent ses élèves. « Souvenez-vous, disait-il à ses disciples en illuminisme, combien dans les premiers grades, nous vous avons parlé de morale et de vertu; mais combien les études que nous vous prescrivions et les leçons que nous vous donnions rendaient et la vertu et la morale indépendantes de toute religion; combien en vous faisant l'éloge de notre religion, nous avons su vous prévenir qu'elle n'était rien moins que ces mystères et ce culte dégénéré entre les mains des prêtres, souvenez-vous avec quel art, avec quel respect simulé, nous vous avons parlé du Christ et de son Évangile dans vos grades d'*Illuminé majeur*, de *Chevalier* écossais et d'*Épopte* ou *Épète*; comment nous avons su de cet Évangile faire celui de notre raison, et de la morale celle de la nature, et de la religion, de la raison, de la morale, de la nature, faire la religion, la morale des *Droits de l'homme*, de l'*Égalité*, de la *Liberté*... Si pour détruire tout christianisme, toute religion, nous avons fait semblant d'avoir seuls la vraie religion, souvenez-vous que la fin légitime les moyens; que le sage doit prendre pour le bien tous les moyens du méchant pour le mal. Ceux dont nous avons usé pour vous délivrer, ceux que nous prepons pour délivrer un jour le genre humain de toute religion, ne sont qu'une pieuse fraude que nous nous réservons de dévoiler dans le Grade de *Maçon* ou de *Philosophe illuminé*. » (Voir les Mémoires du Jacobinisme par Barruel, aux

grades ci-dessus indiqués.) Remarquons que ces extraits sont empruntés aux écrits de Weishaupt lui-même.

Évidemment, impies et incendiaires, ils préparaient les esprits à une révolution religieuse et sociale, qui devait renverser autels, trônes, autorité, propriété, famille, tout le passé chrétien. Le convent de Wilhemsbad fit adopter ces doctrines par la Franc-Maçonnerie, qui dut aux deux Illuminismes, allemands et français, d'être saturée de panthéisme et de manichéisme. Il ne manquait plus qu'une étincelle pour embraser l'Europe entière.

3. Causes immédiates.

M. Claudio Jannet écrit : « La Révolution de 1789 est le résultat d'un complot. Voilà la victime, s'était écrié Mirabeau, l'un des complices de la conspiration, en désignant Louis XVI, le jour de l'ouverture des États généraux. » (Mémoires de Weber, t. I, ch. ix, p. 333.) Weber assistait à la séance, dit Louis Blanc, après avoir cité ce passage. (Histoire de la Révolution, t. II, p. 261.)

John Robison secrétaire de l'Académie d'Edimbourg a écrit ces lignes capables d'éclairer les plus aveugles : « J'ai eu, dit-il, les moyens de suivre toutes les tentatives faites pendant cinquante ans sous le prétexte spécieux d'éclairer le monde avec le flambeau de la philosophie et de dissiper les nuages dont la superstition religieuse et civile se servait pour retenir tout le peuple de l'Europe dans les ténèbres et l'esclavage. J'ai observé les progrès de ces doctrines se mêlant et se liant de plus en plus étroitement aux différents systèmes de la Maçonnerie; enfin j'ai vu se former une association ayant pour but unique de détruire jusque dans leur fondement tous les établissements religieux et de ren-

verser tous les gouvernements existant en Europe... » Que l'on remarque ces mots : *But unique de renverser les établissements religieux*, et l'on comprendra que 89 devait conduire à 93; le renversement de l'autel à celui du trône; le reste était accessoire et masquait le complot.

Voici un troisième témoignage bien frappant, émanant d'un haut personnage, fourvoyé dans la maçonnerie, le comte de Haugwitz, ministre de Prusse. Il fit un rapport, en 1822, aux princes réunis à Vérone, à l'effet de sauvegarder leurs couronnes, et dans ce rapport effrayant de vérité, il disait, après avoir exposé ses recherches sur les menées secrètes des arrière-loges : « *Jacquis la conviction que le drame commencé en 1788 et 1789, la révolution française, le régime avec toutes ses horreurs, non seulement y avaient été résolus alors, mais encore étaient le résultat des associations et des serments.* »

Enfin Louis Blanc, franc-maçon lui-même, va nous montrer que la Révolution française menaçait le monde européen tout entier, tous les trônes à la fois, dont Cromwel et Weishaupt avaient rêvé le renversement. « Il importe, dit Louis Blanc, d'introduire le lecteur dans la mine que creusaient alors, sous les trônes comme sous les autels, des révolutionnaires bien autrement profonds et agissants que les Encyclopédistes; une association composée d'hommes de tout pays, de toute religion, de tout rang, liés entre eux par des conventions symboliques, engagés sous la foi du serment à garder d'une manière inviolable le secret de leur existence intérieure, soumis à des épreuves lugubres, s'occupant de fantastiques cérémonies, mais pratiquant d'ailleurs la bienfaisance et se tenant pour égaux quoique répartis en trois classes, apprentis, compagnons et Maîtres : c'est en cela que consiste la

Franc-Maçonnerie. Or, à la veille de la Révolution française, la Franc-Maçonnerie se trouvait avoir pris un développement immense ; répandue dans l'Europe entière, elle secondait le génie méditatif de l'Allemagne, agitait sourdement la France, et présentait partout l'image d'une société fondée sur des principes contraires à ceux de la société civile. » (Hist. de la Révol. t. II, p. 74.)

La Terreur fut arrêtée dans la *Loge des Amis réunis*, en pleine ville de Paris ; Louis XVI en fut averti.

Des bandes parcoururent la France, y jetant partout la panique et paralysant tous les courages. C'était le moyen arrêté en Loge. Adrien Duport, qui avait beaucoup étudié les révolutions ; persuada à l'assemblée que c'était par là qu'il fallait commencer : faire peur, effrayer. « Après de longues discussions sur le mémoire d'Adrien Duport, Lafayette, qui se trouvait aussi à ce comité, s'il faut en croire Mirabeau, prit la parole et dit à Adrien Duport : Voilà sans doute un très grand plan ; mais quels sont vos moyens d'exécution ? En connaissez-vous qui soient capables de vaincre toutes les résistances auxquelles il faut s'attendre ? Vous n'en indiquez aucun. Nous allons voir une réédition de Cromwel avec sa modestie affectée. Il est vrai que je n'en ai point encore parlé, répondit Adrien Duport en poussant un profond soupir : j'y ai beaucoup réfléchi... J'en connais de sûrs... mais ils sont d'une telle nature que je frémis moi-même d'y penser ; et que je ne pourrais me déterminer à vous les faire connaître, qu'autant que vous approuverez tout mon plan, que vous serez bien convaincus qu'il est indispensable de l'adopter, et qu'il n'y en a pas d'autres à suivre pour assurer, non seulement le succès de la révolution, mais aussi le salut de l'État... Après avoir ainsi excité la curiosité de ses auditeurs, il ajouta : Ce n'est que par *les moyens de ter-*

reur qu'on parvient à se mettre à la tête d'une révolution et à la gouverner... Il faut donc se résigner au sacrifice de quelques *personnes marquantes*. Il fit pressentir que Foulon devait être naturellement la première victime, parce que depuis quelque temps, disait-il, on parlait beaucoup de lui pour le ministère des finances et que tout le monde était convaincu que sa première opération serait la *banqueroute*. Il désigna ensuite l'intendant de Paris Berthier, qui pourrait entraver la révolution... On ne peut pas empêcher qu'il ne soit massacré, son sort intimidera ses confrères, ils seront souples comme des gants. »

Ce plan d'Adrien Duport fut repris en 1791, et l'on sait le succès qu'il eut dans toute la France, où chacun trembla pour soi. Les révolutionnaires purent agir à leur gré... Ils avaient dit : « La nation est un grand troupeau qui ne songe qu'à paître, et avec de bons chiens les bergers la mènent à leur gré. » — On aura, s'il est nécessaire, pour imposer à la bourgeoisie, cette classe déterminée qui ne voit rien à perdre au changement et croit avoir tout à gagner... *la disette, la faim, l'argent, les bruits d'alarme et d'épouvante et le délire de terreur et de rage dont on frappera ses esprits*. La bourgeoisie ne produit que d'élegants parleurs, qui ne sont rien auprès de ces Démosithènes à un écu par tête, qui, dans les cabarets, dans les places publiques, dans les jardins et sur les quais, annoncent les ravages, des incendies, des villages saccagés, inondés de sang... *Tout ce qui est nécessaire à la Révolution, tout ce qui lui est utile et juste ; c'est là le grand principe.* ®

On sait comment ce principe fit monter Louis XVI sur l'échafaud : il avait fait décapiter Charles I^{er}.

Otez à un fleuve impétueux ses digues, il porte partout le ravage : ôtez aux peuples l'Église, qui seule prêche avec une autorité divine ce qui imprime aux

âmes la crainte de Dieu, seule barrière capable d'arrêter les passions populaires, et aussitôt commencent les révolutions, les pillages, les incendies, les meurtres. La parole des émeutiers, faisant écho à la parole des ennemis de Jésus-Christ et de son Église, jette partout l'affroi et le désordre. C'est ainsi que les temples de la prière furent détruits, les autels renversés, et le culte de la Raison intronisé, à la place du culte rendu à Dieu. Un seul autel resta en permanence, dans les différentes villes de France, ce fut la Guillotine.

Nous ne suivrons pas la Frano-Maçonnerie dans les révolutions qu'elle a faites en 1830, en 1848, soit en France, soit ailleurs : il nous suffit de connaître ses doctrines pour en reconnaître les fruits, et il suffit surtout de savoir qu'elle répudie l'enseignement de l'Église, pour comprendre qu'elle aille elle-même, et qu'elle conduise les peuples d'erreur en erreur : au Libéralisme le plus effréné, au Socialisme révolutionnaire, au Collectivisme, au Nihilisme, dont le dernier terme et l'idéal rêvé s'appelle : La Destruction.

V.

LIBÉRALISME.

Voici un nouvel enfant du Protestantisme. Ainsi que son père, le libéralisme lève la main contre l'Église catholique, et d'un geste impératif lui impose silence, quand il ne lui signifie pas de s'en aller. A son avis, l'Épouse de Jésus-Christ doit rester dans ses temples, avec ceux qui vont à elle ; mais elle n'a rien à faire, en dehors, dans la société moderne, qui se gouverne d'elle-même, dans sa souveraine indépendance.

Dans les quelques pages qu'il nous est possible de consacrer ici au libéralisme, nous répondrons à ces trois questions : *Qu'est-ce que le libéralisme ? — Est-il condamné par l'Église ? — Où le rencontre-t-on ?*

1. *Qu'est-ce que le Libéralisme ?*

Pris dans son ensemble, le libéralisme est l'erreur de ceux qui se séparent de l'Église. Saint Jude a peint les libéraux en disant : *Hi sunt qui segregant semetipsos* : Ce sont ceux qui se séparent eux-mêmes. (19.)

Tout ce qui a été exposé jusqu'ici montre que Jésus-Christ est le Roi éternel, et que l'Église, aidée de l'Esprit-Saint, a mission de le faire connaître aux peuples et à ceux qui le gouvernement, afin que tous, pour leur bonheur, se soumettent à ses lois, dont le but est la félicité des hommes, en ce monde et dans l'autre.

Parmi les libéraux, on peut distinguer trois classes : la première est vis-à-vis de l'Église, ce que sont vis-à-vis de leurs parents, les enfants qui se séparent absolument d'eux, et s'en vont au loin vivre au gré de leur indépendance ; la seconde est semblable aux enfants qui reviennent parfois à leur père et à leur mère, qui les écoutent encore, mais ne se soucient guère de leur autorité ; la troisième est composée de cette catégorie d'enfants mal nés, qui veulent habiter avec leurs père et mère sous le même toit, mais ne laissent pas de les contrister par des oppositions capricieuses et des idées personnelles. Ceux-ci n'ont pas assez, dans leur cœur, la piété filiale, qui va au-devant des désirs d'un père et d'une mère, ne craignant rien tant que de les contrister.

On a appelé les premiers : *libéraux radicaux* ; les seconds : *libéraux modérés* ; les troisièmes : *catholiques indépendants*.

Les radicaux disent que l'homme est indépendant de Dieu et de toute autorité : Ni Dieu, ni maître, c'est au fond leur devise. Pour eux, la société ne relève que d'elle-même et le peuple peut faire des lois, comme il l'entend, qu'elles soient ou non d'accord avec l'enseignement de l'Église : il suffit que les élus de la nation, en majorité, les aient votées ; ils admettent la liberté sans frein, en tout.

En politique, ils déclarent avec Jean-Jacques Rousseau que la nation n'a pas à tenir compte de quelque pacte quelconque conclu par elle avec une famille royale ; elle peut déchirer ce traité sans autre motif que sa volonté, et tout bouleverser à son gré. C'est l'anarchie, érigée en système politique, comme on vient de le voir en Europe et dans l'Amérique du Sud, en attendant qu'on le voie ailleurs.

La liberté de penser et d'écrire, sans autre règle que les tribunaux et les amendes, si ce frein existe encore ; liberté d'attaquer ce qu'il y a de plus sacré au monde, et de tourner en ridicule les principes sur lesquels sont fondées les sociétés et les familles ; libertés pour ce qui est d'accord avec eux, mais persécutions à ce qui les condamne : Voilà les libéraux radicaux, dont le système n'est pas autre que celui de Fauste Socin, le grand *laïcisateur*, puisqu'il a poussé l'audace jusqu'à prétendre *laïciser* Jésus-Christ, Fils de Dieu, en disant comme les Juifs, qu'il n'était qu'un homme.

Les libéraux modérés comptent encore avec l'Église, la regardant comme une société qui a son autonomie, mais l'État est indépendant d'elle. De sorte que, dans ce système, Jésus-Christ n'est roi pour l'État, que nominativement, et l'Église n'a rien à voir dans les législations si injustes qu'elles soient ; et si le Pape, Vicaire du Christ, élève la voix pour rappeler au monde la vérité, condamner l'erreur et flétrir le scandale,

il outrepassé son droit. Non, il n'y a pas sur la terre une seule voix autorisée à parler en faveur de la vérité outragée et de la justice foulée aux pieds, et c'est en vain que le Pontife romain porte le nom de *Pape, Père* : pour les libéraux, enfants oublieux, s'il plaît à Pierre de parler, ils n'écoutent pas sa voix.

Ainsi, les libéraux radicaux placent l'État au-dessus de l'Église qu'ils traitent en vassale ou en ennemie, et les modérés la mettent côte à côte avec l'État ; *l'État libre et l'Église libre* ; l'Église libre dans l'État libre. Par ce moyen, l'État n'a pas à s'inquiéter des droits que l'Église tient de son divin Fondateur, et il légifère, sans tenir compte aucun de la mission sacrée que le Christ lui a confiée.

Si l'État, dans ce système, conclut avec le Saint-Siège un traité, c'est sur la base d'une égalité réciproque ; mais à ses yeux, l'Église n'est pas une société *humano-divine*, dont l'âme est l'Esprit-Saint lui-même ; c'est une société ordinaire, sans armée, telle qu'une faible veuve, que son époux ne défend plus, et qu'on peut facilement opprimer ; si elle réclame, on l'accuse de vouloir empiéter sur l'État. On va jusqu'à oublier les concessions faites par elle à l'État, en vertu desquelles celui-ci pénètre dans son administration. Il est souvent arrivé, en ces occurrences, de voir ces concessions se tourner en moyens de persécution, dans les mains de certains gouvernements libéraux.

Que dire de la troisième classe composée de ceux qui s'appellent : *Catholiques indépendants* ? Certes ils reconnaissent la divinité et la royauté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ainsi que la divine mission de l'Église sur la terre, mais ils perdent de vue que l'Esprit de Sagesse est avec elle, et pas avec eux, quand ils blâment sa conduite et s'avisent de lui donner des conseils, en cela, semblables à des enfants,

qui empêchent une mère de parler et d'agir, comme s'ils avaient plus d'expérience qu'elle.

Le catholicisme libéral estime que l'Église a ses droits et ses règles, mais qu'il est *opportun* souvent de ne pas les produire.

Voici ce que disaient les Évêques de l'Équateur réunis en Concile provincial, dans une lettre pastorale adressée à leurs diocésains : « Le catholicisme libéral se tient sur le terrain des faits. Sa formule synthétique pourrait se réduire à la suivante : « L'Église doit céder au temps et aux circonstances. En principe, disent les libéraux catholiques, il est certain que l'autorité de l'Église en matière de foi et de mœurs, comme en matière mixte, est de beaucoup supérieure à celle de tous les pouvoirs de la terre, attendu qu'elle est basée sur la souveraineté divine du Verbe incarné ; mais quant à présent il ne convient point de toucher à cette question, ni d'en entretenir les fidèles, pour ne pas irriter les esprits ! En thèse générale, disent-ils, il est certain qu'un catholique ne peut ni soutenir, ni défendre la séparation de l'Église et de l'État ; car de même que, dans l'homme composé d'une âme et d'un corps, substances non seulement distinctes mais diverses, le corps doit être subordonné à l'âme pour la vie psychologique, morale et religieuse ; de même aussi l'État doit se subordonner à l'Église comme au principe qui féconde, ennoblit, élève les sociétés humaines rachetées par Jésus-Christ. Cependant l'Église devrait se rappeler les injustices dont elle fut victime sous la domination des rois, et accepter de bon gré l'idée de la séparation d'avec l'État, d'autant plus qu'elle possède une force morale suffisante pour se conserver, se propager, se perfectionner sans l'appui et le secours d'aucun gouvernement. Le pouvoir temporel des Papes est légitime, utile et jusqu'à un certain point nécessaire ; mais

aujourd'hui le Saint-Siège devrait renoncer à ses droits et reconnaître l'occupation de Rome, comme un *fait consommé* et irrévocable. Quant aux libertés modernes, elles ne devraient pas alarmer l'Église, parce que la liberté de la pensée, de la parole et de la presse favorisent la discussion, et que la discussion fait jaillir la lumière, que la liberté des cultes seconde l'émigration et active le progrès des peuples ; les autres libertés sont l'objet des aspirations des hommes et il faut leur céder ; une résistance téméraire, aurait pour effet de compromettre l'Église elle-même et de lui aliéner les esprits..... C'est ainsi que raisonnent les catholiques libéraux, telles sont les maximes pernicieuses, erronées et scandaleuses auxquelles ils soumettent en connaissance de cause, sans aucun scrupule, toute leur vie pratique, et ils voudraient être la règle suprême de tous les catholiques..... ils défendent le droit d'insurrection contre tout pouvoir légitime, censurent les actes et les représentants du gouvernement, méprisent les personnes constituées en dignité, qu'elles soient Pape ou Roi, Évêque ou Président, magistrat ou prêtre, personne n'y échappe. »

Tel est, en résumé, le Libéralisme.

2. Le Libéralisme est-il condamné par l'Église ?

Faut-il poser pareille question ? Oui, certes, le libéralisme est condamné par l'Église, et il le mérite, à tous les degrés où il se présente, vu qu'il est subversif des droits souverains de Jésus-Christ sur les peuples et les individus, et ennemi de la mission, que le Fils de Dieu a, non seulement confiée, mais imposée à son Église, mère et maîtresse des nations : le Pape, son Chef, est Vicaire de Jésus-Christ sur la terre.

Le libéralisme, par son audace à se séparer de ce

divin Maître et à rejeter le Magistère infallible de l'Église, en qui est l'Esprit-Saint, étant autant qu'il le peut dans la société la Révélation divine et, du même coup, la conscience publique chrétienne, qui n'a pour s'alimenter que les principes chrétiens. Or, la conscience publique, résultat des croyances individuelles et fruit de la prédication séculaire de l'Évangile dans un pays, fait la vie d'un peuple. Comment donc l'acte ou les actes, qui ont pour effet la destruction de cette conscience publique, ne seraient-ils point des péchés et des crimes, et le système qui les autorise ou les provoque, une erreur condamnable au premier chef ?

Le libéralisme catholique, dira-t-on, n'en est point là. C'est vrai ; mais c'est l'enfant dénaturé qui, sous le toit paternel, contriste le cœur de son père et de sa mère, et s'en va ensuite dans la société, où il blâme leurs paroles et leurs actes, se plaint de leur conduite à son égard, et les discrédite aux yeux du monde, devenant ainsi leur ennemi, et leur pire ennemi, parce que son témoignage a plus de force, venant du foyer même de la famille. Nous avons entendu nous-même une des célébrités du libéralisme catholique nous dire : « Le Pape ne gouvernera bien la société moderne, que quand il nous consultera sur ce qu'il a à faire ou à ne pas faire. » Cet homme, sans doute, croyait qu'EMMANUEL s'était incarnée en lui, comme en Simon le Mage, ou comme Manès, qu'il était le Saint-Esprit en personne. C'est pourquoi les Pontifes romains ont dès longtemps condamné le libéralisme. Pie IX a publié le catalogue de ces condamnations, sous le nom de *syllabus*, et notre saint Père Léon XIII, dans des Encycliques lumineuses, a montré les vérités opposées à ces erreurs ; erreurs qu'il a flétries et condamnées de nouveau.

3. Où trouve-t-on le Libéralisme ?

Puisque le libéralisme est le péché de ceux qui se séparent de Dieu, Lucifer en fut le premier coupable, et Adam le suivit, tous deux mettant leurs idées personnelles au-dessus des commandements divins.

Pour ce qui est du libéralisme, enfanté par Luther et pratiqué d'une façon radicale par Socin, on le rencontra, pour ce qui concerne la France, à la cour de Louis XIV. L'historien Rohrbacher, après avoir réfuté le panthéisme de Spinoza, dit : « Cette apo théose de l'athéisme politique par un juif apostat ne dut pas déplaire à certains princes : Spinoza reçut des invitations honorables de l'Électeur palatin et du prince de Condé. D'ailleurs cette politique athée, nous l'avons vue dans tous ceux qui ont attaqué l'Église de Dieu. Les derniers rejetons de saint Louis, les Bourbons, n'en sont pas demeurés exempts, même après que le peuple français les eut ramenés du Calvinisme. Nous avons vu le gouverneur de Louis XIII et de Louis XIV attiser la révolution d'Angleterre, provoquer et applaudir le meurtre de Charles I^{er} et amener le détronement final de sa race. Nous avons vu Louis XIV, avec ses ministres et ses évêques de cour, se poser en régulateur suprême de la religion chrétienne, de l'Église et de son gouvernement... » (Liv. lxxxviii, Hist. univ.)

Les Jansénistes et les Parlementaires propagèrent ce libéralisme social ; les philosophes du dix-huitième siècle le poussèrent à son paroxysme, et il enfanta la Révolution française par les menées de la Franc-Maçonnerie.

Aujourd'hui le libéralisme social est devenu le système adopté par tous les gouvernements du monde, même chez les nations où le catholicisme a cessé d'être, ou est menacé de n'être bientôt plus Religion d'État.

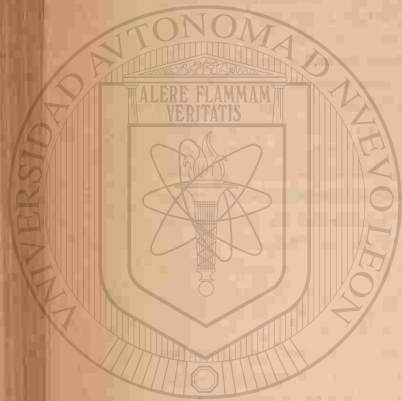
Les monarchies, ainsi séparées de l'Église de Jésus-Christ. Roi des rois, voient le flot populaire monter menaçant jusqu'à elles et les engloûtir. D'un coup de hache Cromwel décapita la royauté d'Angleterre, et le couperet de la guillotine celle de France. Les républiques athées n'échappent pas à ce châtimeut divin. Quand elles ont à leur tour persécuté l'Église de Jésus-Christ et que la mesure de leurs injustices est comble, quelqu'un apparaît, qui les foule et les écrase du talon de sa botte. Malheur donc aux monarchies, aux empires, aux républiques, qui prennent le libéralisme pour conseiller! Dieu ne fait pas attention à la forme des gouvernements, pas plus que l'Église; il regarde si les gouvernants pratiquent la justice envers elle, et s'ils ne combattent pas contre le règne du Christ, son Fils: il bénit ceux qui savent lui rendre témoignage.

Peut-être quelqu'un en lisant ces lignes ne pourra s'empêcher de sourire de notre foi: à ce sourire nous répondrons par ces paroles de nos Lettres sacrées: « *Justitia elevat gentem; miseros autem facit populos peccatum*: La justice élève les nations, et le péché rend les peuples misérables. » (Prov. xiv, 34.)

Voilà quelques endroits où nous avons rencontré le libéralisme, avec ses conséquences et les châtimeuts qui lui sont réservés.

Arrivé au terme de notre labeur sur l'erreur, nous ne craignons pas de nous adresser aux Sociniens modernes, aux Francs-Maçons, répandus comme nous catholiques, chez toutes les nations, et de leur dire: Voilà bientôt six mille ans que le Verbe éternel, Fils unique de Dieu, a été promis à nos premiers parents et à la pauvre humanité; voici bientôt dix-neuf siècles accomplis, que sa Croix brille sur le monde et qu'il est lui-même l'adorable objet d'un amour, toujours renaissant avec les générations qui se lèvent: vous ne le

vaincrez pas. Vous pouvez détrôner les rois de la terre: jamais Celui du ciel. Vous le combattez: quel mal vous a-t-il fait? Quel mal a-t-il fait à l'humanité, par Lui-même ou par son Église? Nous le savons, vous le savez aussi: Jésus-Christ nous commande, par ses exemples et sa doctrine, d'aimer Dieu et le prochain, en lui prouvant notre amour par le sacrifice de nos passions, quoi de plus noble! Déposez donc les armes aux pieds de l'Église, notre auguste Mère et la vôtre. Elle vous conduira purifiés entre les bras du Christ Jésus, dont la miséricorde est infinie. Il vous bénira, et les peuples que vous égarez pour leur malheur, vous béniront aussi de les avoir vraiment éclairés et illuminés, cette fois, par votre retour à la vérité chrétienne. Amen!



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CONCLUSION GÉNÉRALE.

Sursum corda!

Les cœurs en haut!

Élevons nos âmes aux régions du monde invisible, celui où règne Dieu, que la foi nous montre comme le vrai milieu des êtres intelligents. Là nous verrons le Verbe, Fils éternel du Père des cieux.

« Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, et il sera dans tous les siècles : *Jesus Christus heri et hodie, ipse et in secula.* » (Héb. xiii, 8.)

Ainsi parle le grand Apôtre Paul, et pour lui, hier, c'était le passé, c'est-à-dire les quarante siècles, durant lesquels le Messie promis au premier homme et à sa postérité avait été l'espérance des nations : la victime adorable symbolisée chez tous les peuples par le sacrifice, surtout chez les Juifs, par l'immolation quotidienne de l'agneau. Les Patriarches avaient rappelé à leurs enfants la grande Promesse renouvelée, et en quelque sorte, personnifiée dans Abraham et sa race ; Moïse l'avait écrite dans la Loi avec le sang des victimes ; Aaron et le sacerdoce l'avaient gardée dans le tabernacle avec les Livres sacrés.

Divinement inspirés, les Prophètes l'avaient peint trait pour trait, ce divin Messie, et le peuple Juif, le peuple apôtre de la Promesse, l'avait annoncé à l'univers, où la main de Dieu le jetait parfois comme le souffle de la tempête emporte au loin la semence des collines et des forêts pour faire fleurir et fertiliser le désert.

Jésus-Christ *était hier*, au commencement, *In principio*, à l'heure du péché de notre premier père, alors qu'il s'offrit à l'Éternel pour être, un jour, la victime du Calvaire et notre rançon. *Agnus occisus est ab origine mundi* : l'Agneau a été immolé dès l'origine du monde, dit saint Jean en son Apocalypse.

« Au commencement le Verbe était, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. » Nous l'avons contemplé à ces hauteurs infinies, et guidés par la Révélation divine, nous nous sommes avancés dans les profondeurs mystérieuses pour écouter la Théologie, qui est la reine des sciences, nous redire les paroles de la vie éternelle qui tombent de la seule bouche du Verbe lui-même. Avec les Pères de l'Église, en qui s'unissent le génie et la sainteté ; avec les Docteurs de tous les siècles et les plus grands hommes de l'humanité, nous avons incliné nos fronts devant le dogme, inaccessible à la pauvre raison humaine, de l'adorable Trinité, mystère d'un seul Dieu en trois personnes distinctes : *Père, Fils et Saint-Esprit*.

Jesus Christus heri et hodie : Jésus-Christ était dans l'éternité, et il est venu dans le temps. L'Ange ne

disait-il pas aux pasteurs des plaines de Bethléem : « Ne craignez point, car je vous annonce une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie : Il vous est né aujourd'hui, *hodie*, un sauveur, qui est le Christ, le Seigneur, dans la cité de David ? » (Luc II, 10, 11.) Comme le rayon, fils du soleil, sans quitter l'astre son père, vient éclairer le monde et réchauffer la terre refroidie par la nuit, le Verbe, demeurant au sein du Dieu qui l'engendre dans l'éternel aujourd'hui : *Hodie genui te*, était venu du ciel sur la terre, dans le sein virginal et entre les bras de Marie, sa Mère. Spectacle touchant, où pour la première fois le ciel chantait le Verbe-Incarné, tandis que la Femme bénie entre toutes les femmes le réchauffait des baisers de sa foi et de son maternel amour, versant sur son cœur des larmes brûlantes, seul trésor que possédât alors Notre-Dame !

Hodie ! c'est la vie du Verbe-Incarné, depuis la crèche jusqu'au temple, où il fut présenté à son Père du ciel : c'est son exil en Égypte, sa vie cachée à Nazareth, sa vie publique au sein des foules : ce sont ses luttes avec ses ennemis, les miracles de sa puissance et de sa parole, ses triomphes, sa passion cruelle et son immolation sanglante sur le Calvaire. Jean-Baptiste l'avait bien signalé : « Voici l'Agneau de Dieu qui porte le péché du monde : *Eccè Agnus Dei qui tollit peccatum mundi* ! »

Hodie ! c'est le jour de sa résurrection et l'heure de sa glorieuse ascension au ciel. Quelle suite d'évè-

nements admirables ! Quelle unité ! et combien le récit de ces faits est digne de Dieu, dont l'amour est l'essence ; honorable pour l'humanité, objet de cette infinie dilection ; digne aussi des contemplations de l'âme, amante de la vérité, avide de grands spectacles, affamée de bonheur sans mélange et dévorée du désir, que Dieu lui-même lui inspire, d'aller enfin se plonger dans la lumière et les joies de la Vision divine.

Et ipse in secula... Et Jésus-Christ règne aux siècles des siècles ! Il y a dix-neuf cents ans que le grand Paul parlait ainsi, et aujourd'hui le Christ règne ; sa croix est plantée sur tous les rivages des mers, à la cime des plus hautes montagnes, dans les villes, les bourgades, les hameaux ; elle est adorée dans les palais, aussi bien que dans la chaumière ; elle brille sur la poitrine des ministres de Dieu, sur celle des braves, sur le cœur des vierges ; nos mères et nos sœurs en font leur plus chère parure.

Douze bateliers ont fondé l'Eglise ou Royaume de Jésus-Christ ! Vous qui ne croyez pas à l'Esprit de Dieu, expliquez-nous ce fait, qui remplit le monde et son histoire, depuis dix-neuf siècles. Comment cela s'est-il fait ?

On a vu l'Eglise, semblable à une Reine, à une Mère, partir de Jérusalem et parcourir toute la terre. Elle portait sur son cœur la croix du Fils de Dieu, bannière du Roi des rois, plus brillante que la lumière du jour ; dans sa droite, un calice, le calice du salut, tout débordant du sang et de l'eau sortis

du Cœur de Jésus, symbolisant le baptême et l'Eucharistie. L'humanité fut éclairée par elle, nourrie, élevée, transfigurée, tandis que les peuples infidèles demeuraient assis à l'ombre de la mort. Regardez les nations, qui ne sont pas encore chrétiennes, ou qui ne le sont plus, regardez bien, et dites si vous trouvez parmi elles les vertus et les grandeurs qu'enfante le Christianisme.

Mais aussi, au prix de quels combats, Pierre et les Apôtres, les Papes et le Sacerdoce, ainsi que les enfants de l'Eglise, ont-ils vaincu la fausse science des Gnostiques, la puissance cruelle des Empereurs romains, les hérésiarques et leurs sectes, le cimetière de Mahomet, la Renaissance païenne, le vice déguisé sous les baillons des Faux-Pauvres, la volupté des grands et des petits, la raison de Luther en révolte contre le célibat, avant de s'insurger contre le magistère de l'Eglise, et toutes ces erreurs, filles du Libre-Examen protestant, que le Socinianisme-maçonnique réchauffe dans son sein, jusqu'à l'heure présente !

Cependant l'Eglise vit et combat ; elle a triomphé depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours ; elle continuera de triompher, par la vertu de l'Esprit-Saint ; Jésus-Christ vit aux siècles des siècles.

Tous les dogmes ont été niés, et la divine Institution qui les enseigne, les a montrés dans leur divin éclat ; ils survivent à tous leurs ennemis.

De nos jours, on s'attaque encore à elle, il est vrai, en battant en brèche une vérité sociale dont

elle est la gardienne : la *Propriété*, le *Droit de propriété*. Pour la punir de son obstination à crier aux spoliateurs : *Non licet*, on la dépouille elle-même, dans son Chef auguste, dans ses Congrégations, dans son Clergé, dans ses œuvres pies, dans ses fidèles enfants, que l'on condamne à la pauvreté, si pas au dénuement : n'importe ! elle continuera à dire et à redire aux peuples égarés, et aux sectes qui les trompent : *Non licet* ! Cela est défendu.

Et qui sait, si la ruine générale de l'Europe, que l'on dirait peut-être prochaine, n'est pas, dans les desseins de Dieu, un moyen de faire voir où nous a conduits le *Libre-Examen* de Luther, sous les noms divers qu'on lui a donnés : *Rationalisme*, *Naturalisme*, *Libéralisme*, *Positivisme*, *Matérialisme*, finalement, *Athéisme* ?

Bossuet, dans son éloge de Henriette de France, épouse de Charles I^{er}, l'infortuné roi d'Angleterre, disait : « Il est visible que, puisque la séparation et la révolte contre l'autorité de l'Église a été la source d'où sont dérivés tous les maux, on n'en trouvera jamais les remèdes que par le retour à l'unité, et par la soumission ancienne. C'est le mépris de cette unité, qui a divisé l'Angleterre. »

Ces paroles révèlent à l'Europe la source de ses maux. Les gouvernements, en rejetant l'autorité enseignante de l'Église, ont répudié aussi l'Esprit-Saint, qui en est l'âme, et comme sans l'Esprit de vérité et l'Église, on ne saurait connaître Jésus-Christ, qui est la Vie des peuples aussi bien que des individus, il faut

mourir et mourir misérablement. Non, non : le Christ du *Libre-Examen* n'est pas le vrai Christ. C'est un Christ amoindri comme celui d'Arius et de Socin ; c'est un Christ, qui est l'apogée de l'Être, la Colonne la plus sublime du Dieu-Humanité, mais le Christ des panthéistes. Non, ce n'est pas là le vrai Christ, le Nôtre ; Celui que nous adorons et qui donne la lumière à notre intelligence, la chasteté à nos cœurs, la pureté à notre chair, nourrie, elle aussi, de sa chair et de son sang ; notre Christ sauveur est celui que la sainte Église catholique, apostolique et romaine nous offre, dans son enseignement infaillible.

Le Libéralisme s'écrie : Arrière l'Église ! Elle n'a rien à voir dans les gouvernements des États.

Mais le Libéralisme oublie que le Christ Jésus est le Roi des rois, le Roi de ceux qui gouvernent, et qu'il les jugera tous à l'heure de la mort, et à la fin des siècles. Qui donc a donné aux libéraux la puissance de dire à l'Église, comme Dieu à l'Océan : *Tu viendras jusqu'ici et tu n'iras pas plus loin ?*

L'Église est héritière des droits de Jésus-Christ, notre Créateur, notre Rédempteur, notre Seigneur et souverain Maître : elle est Reine, elle est Mère ; laissons-la donc nous parler, nous instruire, nous sauver, en nous donnant le vrai Christ, son Époux ; et notre Père, notre vie.

Déjà les nations ont commencé à revenir à l'Église. Elles ont environné les Pontifes romains de leur respect et de leur amour ; elles ont interrogé sa sagesse : puissent-elles, enfin, écouter sa voix et

rentrer dans l'unité, seul remède à nos maux !

L'erreur arrivera-t-elle à détruire le Royaume de Jésus-Christ, qui est l'Église ? Non, elle détruira les gouvernements dont elle est la cruelle et aveugle conseillère, mais l'Église est immortelle, elle restera.

Voyez comme elle est encore féconde en France, en prêtres, en religieux, en religieuses, en bonnes œuvres ! Jamais siècle, dans le passé, n'a multiplié comme le nôtre ses œuvres de charité, dans toutes les classes de notre société. Si donc on reconnaît un arbre à ses fruits, qu'on apprenne à juger la France par ses actes. Si l'erreur avait fait chez les autres nations une partie seulement de ce qu'elle a fait parmi nous, nous ne savons si là, la foi y serait encore. Nous, catholiques de France, par la grâce de Dieu, nous luttons pour Jésus-Christ et son Église, et nous lutterons, parce que Dieu le veut.

Ailleurs les conquêtes de notre Roi éternel se multiplient aussi. Voyez l'Angleterre, l'Amérique, l'Afrique, l'Asie, l'Océanie, l'Europe en particulier, et dites si l'Église y perd son crédit et sa grandeur. Notre pontife Léon XIII n'apparaît-il point aux yeux de l'univers comme le Représentant respecté de Dieu ? Pourquoi les nations vont-elles parfois jusqu'à le prendre pour arbitre ? C'est qu'elles sentent en sa personne auguste quelque chose de plus vénérable encore que sa vieillesse, de plus haut encore que sa sagesse ; elles sentent que dans ce noble et saint vieillard il y a le Vicaire du Christ ; oui, du Christ, Fils de Dieu, qui aime à faire briller sur le front de son serviteur un rayon de son autorité et

de sa majesté. Et il en sera de même, jusqu'à la fin du monde ; car la dynastie des Pontifes romains est immortelle.

Que l'impiété traite Jésus-Christ, Roi éternel, comme s'il n'était pas sorti du sépulchre. Pour nous, Seigneur, nous voulons que vous régniez sur nos esprits et sur nos cœurs, et comme des fils bien nés, nous partageons vos triomphes, ainsi que les tristesses de votre Église. *Adveniat regnum tuum !* Que votre règne donc arrive en tous lieux sur la terre, puisque votre Père vous a donné toutes les nations en héritage, et que vous avez racheté tous les hommes au prix de votre sang ! « Amen. Venez, Seigneur Jésus ! » (Apoc. xxii, 20.)

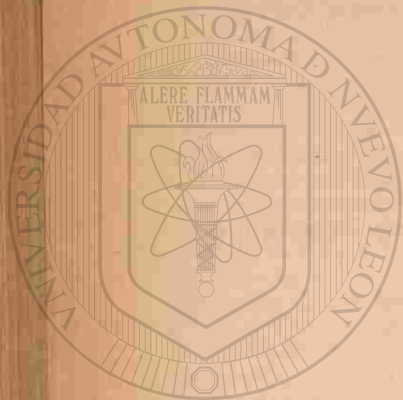


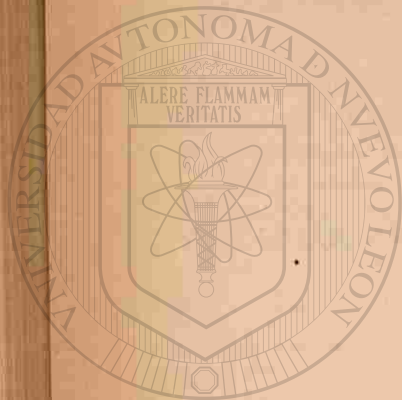
TABLE DES MATIÈRES

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS





UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE TROISIÈME

RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST

DE

ÉTABLISSEMENT DE L'ÉGLISE.

CHAPITRE I.

MISSION DU SAINT-ESPRIT.

I	Jésus-Christ explique la mission du Saint-Esprit.	6
II	Le Cénacle.	9
III	Descente du Saint-Esprit.	10
IV	Idéal divin d'une société.	16
V	Boiteux guéri à la porte du Temple.	17
VI	Idéal de la Papauté.	22
VII	Autorité de Pierre dans l'Église.	30

CHAPITRE II.

PREMIÈRES ÉTAUVES DES APÔTRES.

I	Les Apôtres mis en prison et flagellés.	35
II	Murmure des Grecs et élection des sept diacres.	38

III	Saul persécuteur	41
IV	Simon le Maga	43

CHAPITRE III.

CONVERSION DE SAINT PAUL.

CHAPITRE IV.

SAINT PIERRE.

I	Saint Pierre et les Églises de Palestine	56
II	Vocation des Gentils	60
III	Chaire de saint Pierre à Antioche	65
IV	Mort d'Hérode Agrippa, persécuteur de saint Pierre	68

CHAPITRE V.

DISPERSION DES APÔTRES.

I	Symbole des Apôtres	73
II	Code de Morale	78
III	Liturgie	83
IV	Évangile de saint Matthieu	92
V	Saint Pierre se dirige sur Rome en conquérant	96
VI	Saint Pierre en Occident	104
VII	Saint Pierre à Rome	105
VIII	Pierre annoncée à Rome Jésus Crucifié	113
IX	Première Épître de saint Pierre	118
X	Chaire de saint Marc à Alexandrie	121

CHAPITRE VI.

TRAVAUX DE SAINT PAUL.

I	Première mission de saint Paul	125
---	------------------------------------------	-----

II	Synthèse chrétienne par saint Paul	128
III	Saint Paul persécuté	131
IV	Barnabé et Paul adorés pour Jupiter et Mercure	136
V	Les sept envoyés de saint Pierre dans les Gaules	139
VI	Concile de Jérusalem	142
VII	Saint Pierre repris par saint Paul	145
VIII	Seconde mission de saint Paul	149
IX	Paul et Silas à Thessalonique	155
X	Paul à Athènes	159
XI	Suite des travaux de saint Paul	163

CHAPITRE VII.

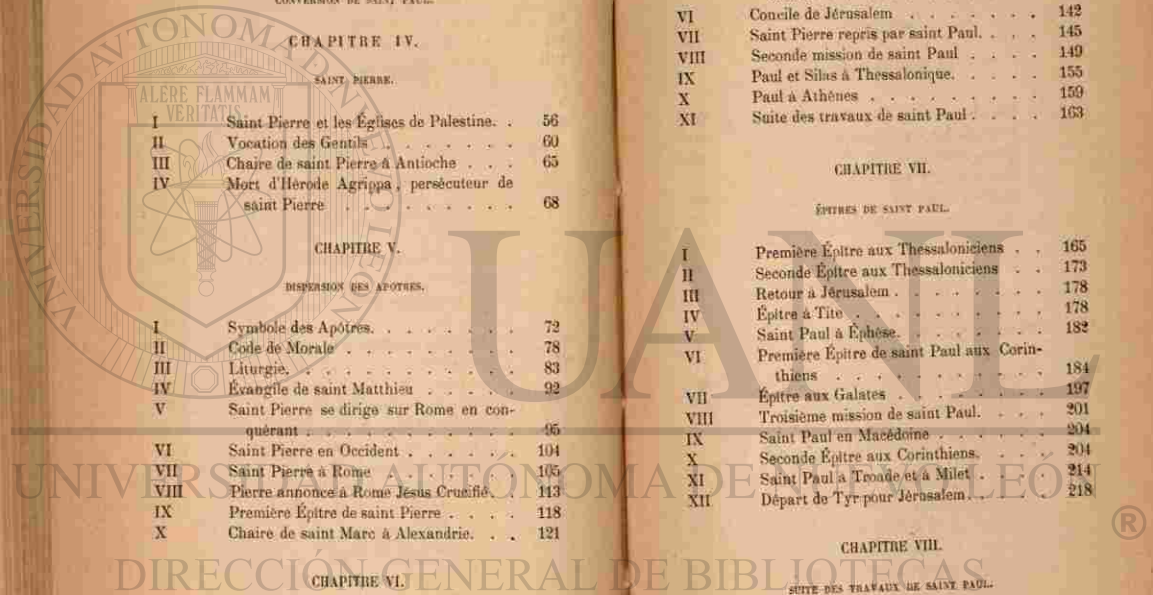
ÉPÎTRES DE SAINT PAUL.

I	Première Épître aux Thessaloniens	165
II	Seconde Épître aux Thessaloniens	173
III	Retour à Jérusalem	178
IV	Épître à Tito	178
V	Saint Paul à Éphèse	182
VI	Première Épître de saint Paul aux Corinthiens	184
VII	Épître aux Galates	197
VIII	Troisième mission de saint Paul	201
IX	Saint Paul en Macédoine	204
X	Seconde Épître aux Corinthiens	204
XI	Saint Paul à Troade et à Milet	214
XII	Départ de Tyr pour Jérusalem	218

CHAPITRE VIII.

SUITE DES TRAVAUX DE SAINT PAUL.

I	Épître de saint Paul aux Romains	220
II	Saint Paul à Jérusalem	237



III	Paul devant le conseil des Juifs	242
IV	Saint Paul devant Festus et Agrippa-le-Jeune	245
V	De Césarée à Rome	248
VI	Saint Paul prisonnier à Rome	256

CHAPITRE IX.

ÉPÎTRES DE LA CAPTIVITÉ.

I	Première Épître à Timothée	258
II	Seconde Épître à Timothée	261
III	Épître aux Éphésiens	264
IV	Épître aux Philippiens	272
V	Épître à Philemon	276
VI	Épître aux Colossiens	278
VII	Épître aux Hébreux	285

CHAPITRE X.

LES APÔTRES.

I	Martyre de saint Jacques le Mineur	293
II	Épître catholique de saint Jacques	296
III	Martyre de saint Marc	300
IV	Saint Pierre, à la mort et au tombeau de la sainte Vierge	301
V	Saint Pierre de retour à Rome	307
VI	Seconde Épître de saint Pierre	310
VII	Christianisme et Naturalisme	321
VIII	Épître à Diognète	325
IX	Martyre de saint Pierre et de saint Paul	331
	1. Le Vice	332
	2. La Superstition	333
	3. La Politique	338
X	Pierre et Paul condamnés et mis à mort	341

XI	Les autres Apôtres	347
	Conclusion	353

LIVRE QUATRIÈME

COMBATS

ET

VICTOIRES DE L'ÉGLISE.

CHAPITRE I.

LA VÉRITÉ ET L'ERREUR.

I	D'où vient que l'Église est appelée à combattre	359
II	L'Église est fondée	363
III	De l'hérésie et du schisme	366
	1. Qu'est-ce que l'hérésie ?	366
	2. Comment peut-on reconnaître l'hérésie ?	370
	3. Origine des hérésies	372
	4. Le schisme	373

CHAPITRE II.

FAUX SYSTÈMES.

I	Ennemis du Christ	375 [®]
II	La Gnose ou la science	378
III	Qu'est-ce que la Gnose ?	379
IV	Cosmogonie chinoise des Kings	384
V	Cosmogonie persane du Zend-Avesta	387
VI	Cosmogonie indienne de Manou et des Védas	389

VII	Seconde cosmogonie indienne de Bouddha	391
VIII	Disciples de Simon le Mage	394
IX	Importance de cette question	397

CHAPITRE III.

PREMIER COMBAT.

DÉFENSEURS DE LA FOI CONTRE LA GNÔSE.

I	Saint Jude	401
II	Saint Jean. (ses Épîtres)	405
III	L'Apocalypse	413
IV	Témoignage de saint Pierre	422
V	Témoignage de saint Hygin	424
VI	Fausses promesses de Lucifer.	428

CHAPITRE IV.

VICTOIRE DE L'ÉGLISE SUR LA GNÔSE.

I	Témoignage des Apôtres	463
II	Martyre de saint André, Apôtre.	437
III	Saint Jean. — Saint Timothée. — Saint Denys.	441
IV	Saint Philippe.	444
V	Saint Barthélemy	446
VI	Saint Thomas	447
VII	Saint Matthieu.	448
VIII	Saint Simon et saint Jude	450
IX	Saint Matthias	451
X	Saint Lin, pape	452
XI	Saint Clément I.	454
XII	Schisme de Corinthe.	455
XIII	Épître de saint Barnabé	469
XIV	Hermas.	471
XV	Saint Denys.	479
XVI	Coup d'œil rétrospectif.	485

CHAPITRE V.

DEUXIÈME COMBAT.

I	Persécutions des empereurs	488
II	Néron	491
III	Domitien	494
IV	Trajan	500
	Martyre de saint Alexandre, pape.	517
	Mort imprévue de Trajan	521
V	Adrien	523
	Profanation du Calvaire par Adrien.	527
	Martyre de Symphorosa et de ses fils.	530
	Mort effrayante d'Adrien.	532
VI	Marc Aurèle	534
	Martyre de saint Polycarpe, évêque de Smyrne	538
	Martyrs dans les Gaules	543
	Martyre de saint Pothin	544
	Martyre de Maturus	545
	Martyre de saint Symphorien d'Autun	548
	Mort de Marc-Aurèle	549
VII	Septime-Sévère	551
	Mort de Septime-Sévère	556
VIII	Maximin le Thrace	566
	Mort de Maximin le Thrace	567
IX	Dèce.	570
	Mort de Dèce	570
X	Valérien	576
	Autres martyrs	572
	Mort de Valérien	576
XI	Aurélien	577
	Mort d'Aurélien	579
XII	Dioclétien	580
	La légion thébaine	581

	Martyrs des Gaules	582
	Dioclétien crée deux nouveaux Césars	584
	Édit de la dixième persécution	585
XIII	Fin des persécuteurs	587
XIV	Les Apologues	592

CHAPITRE VI.

TROISIÈME COMBAT.

I	Hérésies diverses	602
II	Manichéisme	603
III	Arianisme	618
	Concile de Nicée	629
IV	Pelagianisme	635
V	Nestorianisme	640
VI	Eutychianisme	645

CHAPITRE VII.

QUATRIÈME COMBAT.

	Mahométisme	649
	Le Coran	649
	Les Musulmans	655

CHAPITRE VIII.

CINQUIÈME COMBAT.

I	Schisme d'Orient	657
II	L'Église triomphe en Occident	666

CHAPITRE IX.

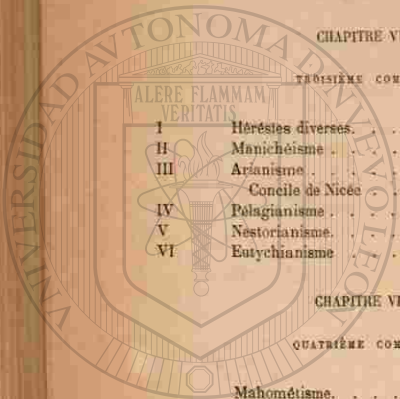
SIXIÈME COMBAT.

	Renaissance du Paganisme	670
--	------------------------------------	-----

CHAPITRE X.

SEPTIÈME COMBAT.

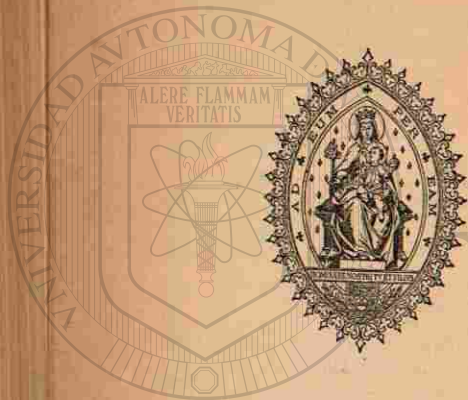
I	Protestantisme et sectes qui en sont issues	674
II	Jansénisme	679
III	Franc-Maçonnerie	682
IV	Révolution de 1789	690
	1. Causes éloignées	690
	2. Causes prochaines	698
	3. Causes immédiates	700
	Libéralisme	704
	1. Qu'est-ce que le Libéralisme?	705
	2. Le Libéralisme est-il condamné par l'Église?	709
	3. Où trouve-t-on le Libéralisme?	711
	CONCLUSION GÉNÉRALE	715



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS





UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Imp. de N.-D. des Prés. ERM. DUQUAR directeur.
Neuville-sous-Montreuil (P.-de-G.)

BERCHE et TRALLIN, *Éditeurs*, 69, rue de Rennes, Paris.

VIENT DE PARAITRE LA 3^e ÉDITION DES
PRAELECTIONES JURIS CANONICI

doctore M. BRUGIÈRE

2 forts volumes in-12. — Prix : 8 fr.

Cette excellente édition a été complétée par les décrets nouveaux qui ont paru en ces deux dernières années, et par les corrections, et qui ont été ajoutés par l'auteur, selon justice faite de ces ouvrages, et qui ont été adoptés par plus de 100 universités et plus de 100 évêques.

Les plus beaux et les plus autorisés ont répondu à ce succès. Le M. B. Weyss, archevêque de Metz, de la congrégation de Saint-Germain, et de la faculté de théologie de la Sorbonne, a écrit : « *quod, juxta liberos, excellentissimum, et praesens amplissimum rationis ac sapientiae, tandem etiam rationis, in hoc est.* »

DU MÊME AUTEUR :

LES HONORAIRES DE MESSES

Texte et commentaires du décret « UT DEBITA »

Préface par le S. D. du Concile, le 11 mai 1904.

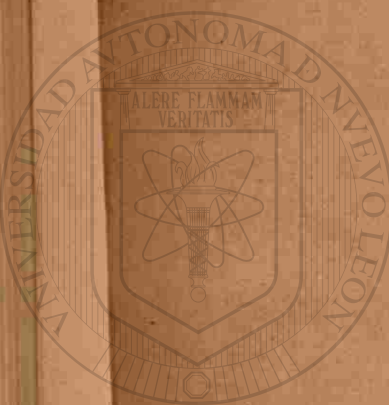
In-8°, 72 pages. — Prix : 4 fr.

Les liturgies canoniques ont unanimement reconnu la valeur de ce commentaire, et toutes les conclusions sont justifiées par le texte, et par les raisons qui ont servi de base à l'auteur. Le M. B. Weyss, archevêque de Metz, a écrit : « *quod, juxta liberos, excellentissimum, et praesens amplissimum rationis ac sapientiae, tandem etiam rationis, in hoc est.* »

* Moniteur et *Journal* d'histoire.

Un autre volume sera publié sur les *Honoraires de Messes*, le volume en latin et vous en remercie. Mais, vous n'avez pas encore le droit de dire que ce livre est un manuel pour toutes les conclusions ou remarques. Il est un manuel pour toutes les conclusions ou remarques. Il est un manuel pour toutes les conclusions ou remarques. Il est un manuel pour toutes les conclusions ou remarques.

DU MÊME AUTEUR :



communis — TRACTATUS VIII. De virtutibus theologis in comuni

CATECHIS

AD CLERICOS J

THEOLOGICU

TRACTATUS

De virtutibus in o

TRACTATUS

De virtutibus theologis

Auctore Leone GA

In Mof. Sem. Rom. Pp



U A U

DAD AUTÓNOMA DE N U
CIÓN GENERAL DE BIBLI